

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Sci 2708.22



FROM THE
DONATION FUND
OF
MDCCCXLII.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

Tome Second.

Digitized by Google

Sci 2708.22

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;

PAR P. LESSON,

Membre correspondant de l'Institut.



PARIS.

P. POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5,

Et chez les Libraires et aux Dépôts de Pittoresques de la France et de l'étranger.

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE XIV.

Traversée de Borabora au Port-Praslin de la Nouvelle-Irlande

(du 9 juin 1823, au 12 août suivant).

Tentative pour atteindre le Port-Jackson en partant des îles de la Société, des vents contraires s'y opposent; on cherche à relâcher à la baie des îles de la Nouvelle-Zélande, un coup de vent y met obstacle.

Vue des îles *Sauvage*, *Eoa* et *Pylstaert* (Archipel de Tonga); des *îles de Bougainville* et de *Bouca* (Archipels de Santa-Cruz et des Arsacides); etc.

Séjour au Port-Praslin de la Nouvelle-Irlande

(du 12 août 1823, au 21 du même mois).

Au flanc noir des rochers plus polis que l'airain,
Le flot échevelé comme un coursier sans frein
S'élance et bondit en arrière,
Et revient, et toujours bondissant dans son cours,
A ces âpres écueils dont il bat les contours,
Déchire sa blanche crinière.

(Autran, la Mer.)

Le 9 juin, la corvette *la Coquille* était sous voiles, se dirigeant sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, espérant joindre le Port-Jackon, malgré les vents d'ouest qui règnent avec

Digitized by Google

beaucoup de violence pendant les mois de mai, juin et juillet qui constituent l'hiver de cette partie du globe. A cinq heures nous étions à 9 milles de Maurua, île dont les montagnes sont de dolérite, et que couvrent des prairies de musa. Les habitants s'adonnent à la préparation des bananes ficelées, et c'est pour eux la principale source d'un commerce d'échange. Le temps devint chargé de nuages les jours suivants, de sorte que nous ne pûmes voir l'îlot de Palmerston, que Pomaré II avait choisi pour déporter les Otaïtiens dont il voulait purger son île. Le voisinage de cette terre ne nous fut indiqué que par la présence d'une hirondelle de mer et par celle du phaëton à brins rouges. Le 16, le temps devint assez mauvais pour que le capitaine jugeât convenable de dégréer les mâts de perroquets et de faire changer les voiles déjà fatiguées par un jeu de voilure neuf. Nous naviguions le 17 par une mer houleuse, lorsqu'au matin nous eûmes connaissance de l'île sauvage de Cook, dont les côtes, partout également élevées, forment un plateau uniforme qui se dirige de l'est à l'ouest, et dont les bords, taillés en murailles à pic ou déchirées, reçoivent le choc des vagues qui s'élèvent comme des tourbillons de vapeurs qui se perdent dans les airs. Nul végétal de grande taille, nul cocotier ne venait briser la monotonie de cette surface rase, et sans la fumée qui s'élevait en colonne pour nous annoncer la présence des naturels, nous l'eussions crue inhabitée.

Le 19, nous eûmes connaissance de l'île Eoa, qui appartient à l'archipel de Tonga, et que Tasman baptisa du nom de Middelbourg : nous étions par son travers lorsqu'elle nous apparut au milieu des stries de la pluie, et couronnée par de gros nuages noirs sillonnés par les éclairs, tandis que la foudre grondait. Le 20, nous traversâmes le tropique du capricorne pour la troisième fois, et nous n'étions encore qu'au début des zigzags sans fin qui nous restaient à parcourir,

Digitized by Google

Le 24, de gros paquets de fucus flottants dans notre sillage, des bancs de coryphènes et des fous, nous annonçaient la terre, c'était en effet Pylstaert, la plus méridionale des îles des Amis que nous relevions dans le nord-est. Une journée de calme que nous eûmes par la latitude de 22 degrés sud et 79 degrés de longitude ouest, nous procura une foule de ces animaux pélagiens qui joignent à la mollesse de leur tissu gélatineux la vive coloration des fleurs les plus brillantes, et qui vaguent à la surface des flots aussitôt que le calme et la chaleur viennent favoriser leurs évolutions. C'étaient des velelles d'un bleu tendre, des galères de la petite espèce, des méduses et surtout la panopyre rose : puis la janthine de la mer du Sud, et les glaucus argentés s'ébattant dans une sorte de mucus poussiéreux ou disposé en globules formant sur l'eau une épaisse couche de graisse, tandis que des baleinoptères jouaient sur les divers points de notre horizon. Dans les premiers jours de juillet les fous à ailes noires, les damiers, les albatros, un pétrel complétement noir, furent nos compagnons les plus ordinaires, mais alors la mer était généralement houleuse, les vents brusques et violents, les jours tristes et sombres, et la persistance des vents de l'ouest fut telle que, las de naviguer à la cape, M. Duperrey se décida à relâcher soit à Vavao, soit à Tonga-Tabou ; mais après avoir fait soixante lieues vent arrière, il eut la malheureuse pensée de remettre le cap sur la Nouvelle-Hollande et de recommencer le tissu de Pénélope, qu'il ne devait pas tarder à lacérer de nouveau, car après avoir songé à relâcher à la Nouvelle-Zélande, il se trouva forcé de céder aux mauvais temps qui contrariaient ses projets. La journée du 16 fut remarquable par le commencement des tempêtes qui se succédèrent presque sans relâche : vers 10 heures du matin un rideau noir, comme doit l'être l'enfer, s'éleva comme une vaste écharpe cachant tout le nord ; cette

Digitized by Google

teinte répulsive et fatale était éclairée par de longs éclairs qui jaillissaient au choc du tonnerre pétillant en éclats brisés ou se continuant en sourds roulements. Le vent, dans la nuit du 17, soufflait avec une rare violence; la mer, qui vient du pôle s'engouffrer entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, roulait ses vagues démesurément gonflées, se heurtant sur *la Coquille* ou montant à bord et déferlant sur le pont qu'elles balayaient; il fallut fuir devant elles, n'ayant pour toute voilure que le petit foc, et bien que la marche de la corvette fût d'ordinaire médiocre (9 milles à l'heure), en ce jour elle se surpassa en filant dix milles. Dans cette tourmente, que le peintre Vernet eût trouvée belle, je ne vis qu'un petit pétrel gris-cendré, l'un des habitants sans doute de l'île de Norfolk. Le 18, la mer devint encore plus mauvaise et la tempête était dans toute sa force; notre corvette, solide dans sa membrure, se trouvait dans l'impossibilité de soutenir un instant le travers; on gouvernait à la lame et chacune d'elles nous apparaissait comme de hautes montagnes quand nous étions plongés dans leur immense sillon; un faux coup de gouvernail nous fit embarquer une de ces lames qui renversa le timonnier, l'habitacle et le dôme et s'engouffra dans le faux pont qui resta longtemps inondé. *La Coquille*, bien que réparée à neuf à sa sortie de France, souffrit beaucoup par la violence de cette tempête, et nos plus vieux marins [1] déclarèrent n'avoir point encore vu une mer aussi épouvantablement déchaînée. C'est un spectacle qui a aussi son enseignement que de suivre au milieu de ce choc des éléments luttant entre eux avec une force incommensurable,

1 J'ai remarqué que les marins donnent assez constamment à la tempête qu'ils éprouvent, le plus haut degré de violence. La dernière est chez eux constamment la plus forte. Cela se conçoit, car depuis longtemps ils ont oublié le premier terme de comparaison.

Digitized by Google

des hommes à la face grave et sérieuse, trempés de pluie, s'accrochant aux cordages pour ne pas être jetés à la mer par un effroyable roulis, suivant les progrès des vents et mesurant la force expirante de leur furie, heureux de fuir devant la tempête, quand on croit avoir la certitude que nulle côte ne se trouve sur la route forcée que doit suivre le navire, ou profondément anxieux quand les cartes leur annoncent un voisinage toujours fatal dans de telles occurrences. La détente de cette tourmente se fit par un brouillard tellement épais que nos matelots ne se voyaient pas sur le pont à quelques pas les uns des autres; des masses de grêlons et des torrents de pluie, des coups de tonnerre secs et répétés balayèrent la teinte d'encre des nuages, et il lui succéda une nuance d'un rouge de sang terne et sinistre, qui donna à la scène un aspect infernal, puis les raffales expirèrent et le calme revint. De longs faisceaux de *fucus buccinalis*, arrachés des rochers des terres antarctiques, flottaient sur les vagues, et témoignaient du bouleversement des eaux qui avaient déchiré leurs longues lanières plus dures que le cuir. Par suite des contrariétés qu'il éprouvait, M. Duperrey se décida à se rendre aux Moluques et à contourner la Nouvelle-Hollande par le nord, l'ouest et le sud pour reparaître sur sa côte est dans des circonstances plus favorables; lorsqu'il arrêta sa détermination, trois cents lieues nous séparaient de Sydney-Cove, et pour ancrer dans ce port avec le nouveau projet, plus de trois mille lieues marines se déroulaient devant nous; mais ajoutons que cette immensité de mer nous offrait aussi des relâches intéressantes.

A partir du 29, nous gouvernâmes vers les latitudes tropicales sans observer dans notre route le moindre phénomène intéressant, une trombe exceptée, qui s'éleva le 23 d'une mer tellement clapoteuse que nous dûmes la supposer avoir été battue par des vents soufflant de tous les rhumbs; l'abon-

Digitized by Google

dance des oiseaux marins et surtout des sternes nous annonçait le voisinage des terres de la Nouvelle-Calédonie que nous longions, et des bandes de poissons-volants des deux espèces, venaient se jeter dans nos porte-haubans. Des animaux mollusques, des débris de plantes jonchaient notre sillage; des baleinoptères appelés par les baleiniers poissons noirs, de gigantesques requins semblaient se baigner dans une mer de feu tant la phosphorescence était grande. Le 2 août nous eûmes connaissance de l'île de la *Recherche*, ainsi nommée par d'Entrecasteaux, puis des îles Elgombe et Ourry, et nous nous trouvions, à notre insu, en côtoyant l'île de la *Recherche*, dans le voisinage de cette Vanikoro sur les récifs de laquelle les vaisseaux de La Pérouse avaient été brisés à la suite d'une tempête du genre de celle que nous venions d'essuyer. Les îles que nous venons de nommer et que nous apercevions à une distance de trente milles, sont montagneuses et très-élevées. L'île de la *Recherche* nous paraît beaucoup trop petite sur le plan de M. Beautemps-Beaupré, qui ne lui donne que trois milles de longueur, bien qu'elle nous ait paru en avoir dix. Dans le N.-N.-O., nous restait Santa-Crux que Mendaña découvrit le 6 septembre 1795, et que les relations nous indiquent comme très-riche en productions diverses et sur laquelle vivent des peuplades guerrières. Cette terre est remarquable par l'aplatissement régulier de sa surface qui s'affaisse graduellement dans l'ouest. Des petits dauphins uniformément bruns, à long museau blanc à la pointe, nous entourèrent d'un essaim joyeux dans ses ébats, et apportèrent quelques distractions à la contrariété que nous éprouvions en vue de terres que nous ne pouvions visiter.

Dans la journée du 3, l'île du Volcan nous apparut comme un cône solitaire et très-élevé, que couronnaient d'épais nuages : ce mont ignivome dont les éruptions sont fréquentes, au dire des navigateurs, se reposait lorsque nous

Digitized by Google

l'avions par le travers de *la Coquille*, quoique M. Lesage, dans son quart, ait cru voir sortir du cratère des colonnes de fumée que personne, autre que lui à bord, ne remarqua. Dans cette navigation, l'atmosphère humide qui nous entourait fatiguait singulièrement la plupart des hommes de l'équipage : des bourbouilles avec leur prurit incessant, occasionnaient des démangeaisons intolérables. Les journées étaient belles; plus belles encore étaient les nuits, et lorsque nous longions les îles de Salomon, si célèbres par leurs fabuleuses richesses, des masses d'étoiles filantes illuminaient le ciel de leurs fusées obliques, tandis que la mer semblait rouler du feu dans ses ondes phosphorescentes au summum. J'ai remarqué que cette disposition de la mer était des plus favorables pour les récoltes d'animaux marins de diverses classes, et c'est ainsi que les méduses [1], les salpas, les curieux et bizarres phyllosomes, ces crustacés pellucides et nacrés, vinrent enrichir nos collections et par suite mon portefeuille, car j'avais pour habitude de peindre tous ces êtres à leur sortie de l'eau, afin d'en conserver la brillante mais fugace coloration.

Dans la matinée du 9, nous nous trouvâmes en vue de la terre des Arsacides, ainsi nommée par le navigateur français de Surville, et qui est le prolongement nord-ouest de l'archipel de Salomon; l'opinion de Bougainville était que ces terres appartenaient au groupe d'îles qu'il nomma Louisiade. L'île de Bougainville, dont le nom rappelle un navigateur

[1] J'ai rédigé le manuscrit d'une histoire générale des méduses, comprenant 70 genres et 235 espèces, formant 3 vol. in-4°, enrichis de plus de 200 pl. presque toutes en couleur. Un 4me vol. in-4°, avec 70 pl. est consacré aux béroïdes. D'autres volumes suivront pour les autres zoophytes, s'il me reste assez d'années pour conduire à terme ce grand travail.

Digitized by Google

français justement célèbre, nous parut, lorsque nous prolongeâmes la côte N.-E., haute, montueuse, ayant de larges ravines sur ses bords; son extrémité nord s'abaisse insensiblement en une pointe de terre basse et resserrée qui semble se joindre aux terres de l'île de Bouca, mais qui pourrait bien en être séparée par un étroit canal. Quant à cette dernière île, la totalité de sa surface est uniformément plate, et son aspect est gracieux, car une verdure active et pressée la couvre sur tous les points; il n'y a pas jusqu'aux rochers des bords de la mer qui ne soient revêtus de guirlandes de feuillage. Des arbres d'un port majestueux et une ceinture de beaux cocotiers couronnent le tout. La mer déferlait avec violence sur quelques petites plages de sable, apparaissant au loin comme des taches au pied des murailles taillées à pic qui supportent le plateau de l'île. Cette muraille était coupée de manière à nous faire supposer que des prismes de basalte la constituaient sans nul doute. Nous aperçûmes un grand nombre d'habitants attirés sur le bord de la mer par la vue de notre navire; ils étaient complétement nus, quelques individus seulement semblaient avoir les reins entourés d'une étoffe blanche. De toutes les pirogues qui furent lancées à la mer, deux seules parvinrent à aborder notre corvette : elles étaient montées par des hommes d'âges différents, qui ne témoignèrent aucune inquiétude à la vue de l'équipage; ils échangèrent les paquets d'armes qu'ils avaient apportés, et toutes étaient travaillées avec le plus grand soin. Ils possédaient des faisceaux de flèches en roseaux, armées de pointes de bois ou de morceaux d'os acérés; leurs arcs et leurs casse-têtes étaient faits d'un bois très-rouge et très-dur et ornés de sculptures délicates peintes de différentes couleurs. Le fer était pour eux la marchandise la plus précieuse, et lorsqu'ils recevaient une hache, qu'ils semblèrent nommer *niko*, ils poussaient de grands cris de joie.

Digitized by Google

Les naturels de l'île de Bouca sont des Papouas [1] de moyenne taille, ayant au plus cinq pieds trois à quatre pouces et dont les membres sont grêles et peu musculés. La peau est colorée en un brun foncé uni à une teinte jaunâtre; leur chevelure, longue, frisée, était ébouriffée suivant la mode des habitants de Waighiou. Les traits du visage sont empreints d'une certaine douceur et le nez est assez bien fait. Tous s'étaient serré le ventre, à la hauteur du nombril, avec une corde, et à ce mince accessoire se réduisait leur habillement : grâce à ce costume négligé, nous pûmes voir qu'ils étaient loins de s'épiler ni de pratiquer la circoncision, car le système pileux était excessivement abondant et le prépuce fort allongé.

Sur l'avant de l'une de ces pirogues était monté un jeune

[1] Ce nom, dont M. de Rienzy s'attribue l'application dans son *Océanie pittoresque*, a toujours été employé dans le sens que nous lui conservons par les Hollandais, et M. de Blosseville est le premier qui l'ait popularisé en France.

Cet article sur Bouca, imprimé dans mon complément de Buffon (t. III, p. 109 et suiv.), est copié, avec la citation de l'auteur, dans l'Océanie de M. de Rienzy, ouvrage qui semble avoir été fait uniquement avec des ciseaux ; mais des pages entières qui m'appartiennent, ont été prises, sans citer mon nom. J'en donnerai un seul exemple : dans le tome 3, p. 126, commence une assez longue notice sur les phoques, avec ce titre : *les phoques, leurs mœurs, leurs habitudes, extrait du dictionnaire de Déterville*; or, cet article est copié mot pour mot, dans sa plus grande partie, ainsi que celui sur l'éléphant de mer, de mon article *phoques*, inséré t. XIII du dict. classique et dans mon complément à Buffon t. IV, p. 347 à 428 ; et M. de Rienzy cite sans nom d'auteur un ouvrage où la description des phoques est faite par M. Desmarest, et fort différente de mon travail qui a paru plusieurs années après. M. de Rienzy commence son article, sans changer une virgule, par la page 376 du t. IV de mon complément. Je ne reviendrai pas sur un tel sujet, il me suffisait une fois pour toutes, d'en avoir averti le lecteur, et de lui dire qu'il ne prenne pas pour plagiat, mon propre bien qu'il me faut aujourd'hui disputer à des maraudeurs littéraires.

Digitized by Google

insulaire barbouillé d'une poussière rouge épaisse, et portant sur le front une large tache blanche arrondie ; ce dandy paraissait singulièrement satisfait de sa personne et très-enorgueilli de sa parure que relevaient deux touffes de plumes rouges passées dans les lobes des oreilles, et des fleurs, de cette même nuance, fixées dans les cheveux. Un autre avait la tête entièrement recouverte d'ocre délayée dans de l'huile de poisson. Tous portaient des cicatrices en relief, disposées par rangées symétriques, sur l'épaule, et formant des séries d'éminences mamelonnées. Un cercle en écorce d'arbre entourait le poignet gauche en simulant un bracelet. La lèvre inférieure d'un de ces Papouas retenait une valve de coquille assez ample pour recouvrir le menton, ainsi que cela a lieu chez les habitants de la côte nord-ouest d'Amérique. Leurs peignes, qui ne diffèrent point de ceux que portent les naturels de l'île de Waighiou, étaient enjolivés de morceaux de nacre; enfin tous ces hommes étaient approvisionnés de bétel, dont l'usage leur avait corrodé les dents, et donnait une couleur sanguinolente à toutes les muqueuses de la bouche.

Malgré nos invitations pressantes ces Papouas ne voulurent point monter à bord ; ils restèrent dans leurs pirogues, d'où ils poussaient, de temps à autre, et d'une voix gutturale, de grands cris. La construction de leurs embarcations nous parut svelte et gracieuse, les bordages étaient joints avec art et enduits aux coutures d'une sorte de résine, mais elles nous présentèrent la singularité de n'avoir pas de membrure. Leurs extrémités relevées ont l'étrave haute de plus de deux pieds et demi ; le gouvernail est remplacé par une large rame, et des pagaies plus petites, mais à pelle très-effilée, servent à nager d'un ou des deux bords ; elles sont faites d'un bois jaune susceptible d'acquérir un beau poli. Ces pirogues sont tellement légères qu'elles embarquent beaucoup d'eau que

Digitized by Google

les naturels sont sans cesse occupés à vider à l'aide d'une spathe de palmier. Au reste, elles ne contenaient aucune espèce de provision, un seul coco excepté, encore était-il germé.

Bientôt ces insulaires, se trouvant assez éloignés de leur île, lâchèrent l'amarre que nous leur avions jetée et regagnèrent leurs rivages, et notre attention fut appelée par la présence de grands requins furetant cauteleusement quelque proie, tandis que bondissaient bruyamment sur l'eau une troupe de *black-fish*, ou poissons noirs des baleiniers anglais, sans nul doute inconnus des naturalistes, et qui font lacune dans nos ouvrages d'histoire naturelle.

Le 10 au matin nous reconnûmes les terres de la Nouvelle-Irlande, dont les hauts pitons sont presque constamment voilés par d'épaisses écharpes de vapeurs denses. Dans cette journée nous essuyâmes un de ces orages qui éclosent avec une grande rapidité dans ces parages pour disparaître tout aussi vivement; il est difficile de se faire une idée en Europe de ces revirements subits de l'atmosphère et des résultats effrayants dont ils semblent devoir être suivis: ainsi au matin les vents étaient de la partie du sud-est, puis ils sautèrent au sud-ouest, puis il y eut calme plat. Dans ce dernier intervalle le ciel paraissait embrasé, mais l'horizon dans le S.-E., se chargea d'une teinte sombre, prenant une teinte noire de plus en plus intense et montant sur nos têtes comme un immense rideau de deuil tiré par une main puissante; l'orage alors se déclara avec violence et fut suivi de ces torrents d'eau qu'avaient déjà essuyés de Bougainville et d'Entrecasteaux et que ces navigateurs comparaient aux scènes du déluge. En revanche la nuit fut sereine et des bandes d'une très-petite espèce de marsouin, encore inconnue, sautant comme des bonites, nous firent admirer la prestesse de leurs évolutions. Le 11 nous eûmes la répétition du même temps, du tonnerre, de la pluie, du calme; mais le 12, à

Digitized by Google

l'aide de petites brises, nous gagnâmes le Port-Praslin, où nous laissâmes tomber l'ancre par 38 brasses, sur un fond de gros sable et de débris de coquilles. Il était fort tard lorsque notre navire se trouva solidement fixé presqu'à toucher la terre, au milieu d'une épaisse verdure; mais jamais ciel ne fut plus étoilé, calme ne fut plus grand, que pendant cette première nuit passée au mouillage: le susurre des feuilles, l'arôme balsamique des plantes, le bruit des cigales, le cri de divers êtres sauvages que nous apportait un léger souffle de vent nous donnait un avant-goût de l'abondance et de la variété des productions naturelles de cette grande île.

Le Port-Praslin est situé à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, à l'ouest du cap Saint-Georges par 4° 49′ 48″ de latitude sud, et par 150° 28′ 29″ de longitude orientale; ce nom lui fut donné par Bougainville en l'honneur du ministre de la marine qui ordonna le premier voyage autour du monde qu'aient exécuté les Français. Vers la même époque, Carteret, navigateur anglais, relâcha dans le havre placé plus à l'ouest, et appartenant à la même baie, qu'il nomma *Anse-aux-Anglais*. Bougainville, en séjournant dans ce port, crut qu'il était situé au fond d'un golfe et qu'il dépendait de la Nouvelle-Bretagne découverte par Dampier; Carteret, au contraire, ne craignit pas de s'enfoncer au fond de ce prétendu golfe, qu'il trouva ouvert par un détroit assez long et qu'il nomma *Canal de Saint-Georges*, en imposant le nom de Nouvelle-Irlande à la terre où le Port-Praslin offre une rade sûre et abritée. Pour atteindre ce mouillage deux passes servent aux vaisseaux, qui laissent à droite ou à gauche *l'île Verte* de Bougainville, nommée par les naturels *Latao*. Il est protégé au S.-O., par un petit cap appelé *Tavuaolai*, et la baie qui s'enfonce dans l'est, au milieu des terres, se termine au pied de la montagne de *Camba-*

Digitized by Google

tore en prenant le nom d'Abataros. Au nord s'avance la pointe d'Embrambia; de sorte que le Port-Praslin se trouve parfaitement abrité de toutes parts et protégé par une ceinture de montagnes, nommées *Lanut;* il se continue dans sa portion nord, par un bras de mer étroit, avec l'Anse-aux-Anglais ou *Siourou*, car ces deux havres ne formeraient qu'une vaste baie si *l'Ile-aux-Marteaux* ou *Lambonne* n'était interposée entre eux : cette dernière île peut avoir environ deux milles de longueur, dans une direction de l'O.-N.-O. au N.-O., en présentant la forme d'un grand fer-à-cheval, dû à ce que sa partie méridionale est découpée par une vaste baie; son extrémité occidentale, nommée *Lamassa*, par les naturels, a dû jadis être couverte de cocotiers à en juger par son nom.

Le canal qui sépare le Port-Praslin de *l'Anse-aux-Anglais* a six milles marins de longueur; cette dernière est abritée par deux montagnes dont l'élévation paraît considérable, et dont les pitons fixent presque sans interruption des nuages noirs et épais, de manière que quand il fait un temps superbe au Port-Praslin, la pluie tombe par torrents sur le pourtour de cette anse. Il est de fait que les arbres qui couvrent ce point de la côte sont même par les plus beaux jours, entourés d'abondantes et épaisses vapeurs. Les nègres Papouas, qui habitent cette partie du monde, semblent nommer la Nouvelle-Irlande *Enlourou* [1], mais ils appellent certainement la Nouvelle-Bretagne *Birare*. Les populations de ces deux îles sont presque constamment en état d'hostilité.

Le lendemain de notre arrivée, je m'empressai de me rendre à terre afin de prendre connaissance des lieux; nous étions à peine arrivés que l'on nous héla de rallier la corvette

[1] Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de *tombara*, que M. Duperrey a adopté.

Digitized by Google

la Coquille, parce que des insulaires venaient de débouquer à l'entrée de la baie, dans une petite pirogue à balancier, montée par sept hommes noirs et nus ; ces nègres nous accostèrent avec lenteur, en parlant avec volubilité et en plaçant leurs mains sur la tête ; nous imitâmes ce signe, qui chez eux paraissait exprimer les rapports d'amitié, et aussitôt ils abordèrent notre vaisseau et ne balancèrent point à monter à bord. Tout en eux annonçait qu'ils avaient déjà fréquenté les Européens, car ils connaissaient l'usage des armes à feu [1] et témoignaient une vive frayeur de leur puissance ; de plus ils restaient en admiration devant le fer dont ils savaient apprécier l'utilité, et ce métal était le prix le plus précieux qu'on pût leur donner par voie d'échange. Ces nègres, pour témoigner de leurs bonnes intentions, étaient venus sans armes, tout en n'apportant avec eux que des articles d'échange de peu de valeur, des racines de chou caraïbe en petit nombre et quelques régimes de bananes, mais ils paraissaient enchantés de leurs personnes et fiers des apprêts de leur toilette. Si nos visages pâles et décolorés leur semblaient étranges, il faut avouer que leur peau noire et huileuse, leur chevelure ébouriffée et couverte d'une ocre très-rouge dissoute dans de l'huile de poisson, formant un épais mastic sur leur tête, prêtait à leur complète nudité un bien singulier aspect ; ajoutez à cet ensemble, un batonnet placé en travers dans la cloison du nez, et des barres blanches sur la face, relevés par une poussière rouge couvrant les pommettes. Les ustensiles en fer et les petits miroirs qu'on leur donna les comblaient de satisfaction, et leur

[1] En 1616, Schouten, longeant cette île qu'il découvrit le premier, fut attaqué par les naturels, et obligé de recourir à son artillerie. Après Schouten, Tasman (1643) et Dampier (1700), eurent connaissance de cette terre.

Digitized by Google

joie se manisfestait par un petit claquement de langue, souvent accompagné d'un mouvement de fouet dans les doigts. On leur demanda des cocos, mais ils répondirent qu'ils en avaient à leur village seulement : or, durant le reste de notre séjour, nous pûmes nous convaincre que ce fruit était très-rare sur ces terres hautes. Un de ces naturels, nommé Vaquine, était couvert de cette lèpre squammeuse si commune sur la peau des peuplades de race noire, et dont étaient atteints la plupart des Nouveaux-Irlandais que nous vîmes par la suite. Cet homme, d'une humeur fort gaie, nous divertit beaucoup par la frayeur que lui occasionnait un vieux bouc, que nous conservions vivant, à bord, et qu'il appelait *bourré*, mot qui signifie cochon, ne sachant quel autre nom lui donner ; il n'approchait de ce bouc qu'en tremblant, et en marmottant des paroles qui sentaient l'invocation. Le cochon sauvage et le chien sont les seuls grands quadrupèdes qu'ils paraissent posséder.

Je laissai les naturels à bord et je m'embarquai dans le petit canot pour prendre connaissance du terrain qui forme la bordure de la baie : les rivages de ce havre sont garnis de nombreux bancs de madrépores, interrompus devant les courants d'eau douce qui descendent du sommet des montagnes en formant des ruisselets ; pour qu'une embarcation puisse s'approcher de terre, il faut la diriger dans ces étroits et sinueux canaux. Cette excursion me donna une haute idée de l'ensemble des végétaux qui se pressent de toutes parts, et sur la création animée qui en résulte : ainsi le Port-Praslin a ses alentours bordés de coralligènes que la marée laisse presqu'à secs en se retirant, tandis qu'à la haute mer, les eaux s'avancent sur le sable jusqu'au pied des arbres qu'elles baignent ; dès qu'on met le pied sur la grève, la végétation apparaît tellement active et vigoureuse, qu'on la voit envahir le littoral, et ne s'arrêter que

Digitized by Google

là où la mer lui dispute la possession du sol; sur cette bordure indécise sont gisants d'énormes troncs d'arbres renversés et transformés par la vétusté en une sorte de terreau fertile, qui nourrit de nouvelles colonies de plantes grasses qui s'en disputent les moindres parcelles. Cette masse de végétaux ne présente point d'éclaircies, et elle couvre toute cette portion d'une seule et vaste forêt; les arbres magnifiques qui la composent, les arecs qui les dominent, et une foule d'autres, se pressent et croissent avec vigueur. Des lianes de toutes sortes s'entortillent autour des troncs, grimpent jusqu'aux sommités des branches, et semblent avoir pour but de tendre des filets impénétrables; parmi ces lianes, il en est une dont les fleurs légumineuses, d'un beau jaune, flattent la vue, et dont les tiges volubiles se trouvent armées de crochets épineux qui déchirent impitoyablement le voyageur qui s'engage sans précaution sous leurs lacis. D'éclatants papillons se croisent en tout sens sous ces dômes de verdure; des coquilles terrestres variées en habitent le feuillage, et sur les branches se rencontre fréquemment le tupinambis noir ponctué de jaune. Des baringtonia, dont la circonférence est énorme, des hibiscus à feuilles de tilleul, des *kénéo* ou guettardia spécieux et le scœvole lobélie, croissent le pied dans l'eau salée et paraissent ne pouvoir vivre que sous cette influence toute maritime. On ne trouve aussi que sur les rivages, un grand et beau pancratium, remarquable par ses corolles blanches à étamines purpurines, que supporte une hampe élevée, naissant d'entre de larges feuilles roides et charnues; c'est sur ce végétal, dans les aisselles des feuilles, que vit communément la coquille terrestre, jusqu'à notre voyage, assez rare dans les collections, et nommée par M. de Blainville, le scarabe de Lesson. Une cicindèle bleue, à tête dorée, volait sur les rameaux et annonçait son passage par l'odeur fla-

Digitized by Google

grante d'essence de rose qu'elle laissait derrière elle. Çà et là pointaient ces tiges de rotangs, si estimées en Europe sous le nom de joncs indiens, et sur la plupart des troncs d'arbres s'enlaçaient les jets grimpants du poivre cubèbe. Le faux sagou [1], par son type rigide et son port de palmier, laissait alors pendre d'entre ses branches ses gros fruits pomiformes. Les nègres de la Nouvelle-Irlande retirent de la moelle lavée de ce végétal, éminemment vénéneux dans l'état frais, une fécule qu'ils transforment en sortes de galettes analogues à celles obtenues des vrais palmiers sagoutiers. Ils possèdent en abondance, en outre, dans ces profondes forêts, des végétaux nourriciers que nous avions déjà rencontrés dans les îles océaniennes, tels que le *laka* ou l'inocarpe édule, le *sohest* ou le tacca pinnatifère et le chou caraïbe. Je rencontrai dans cette excursion un grand nombre d'arecs [2], que les gens de l'équipage abattirent plus tard afin d'en obtenir le bourgeon terminal, que les Européens appellent chou, et dont la saveur est des plus agréables. Ces arecs s'élevaient droits, comme des paratonnerres, d'entre les tiges des caryota brûlants et épineux, des latanier ou des pandanus. Ici je dois placer une observation générale, qui s'applique également à la manière d'être des forêts équatoriales des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, comme à celles de la Nouvelle-Irlande, c'est que ces forêts sont formées d'arbres ayant des proportions gigantesques, mais qu'on y compte fort peu d'arbustes et encore moins de plantes herbacées. La chaleur solaire pénètre à peine sous l'épaisse et haute verdure qui abrite le sol sans cesse humide, et où règne une fraîcheur qui fait place, aussitôt qu'on arrive sur les sables dénudés, à l'action d'une cha-

[1] *Cycas circinalis*, auct.
[2] *Areca oleracea*, auct.

Digitized by Google

leur insupportable. La vapeur dont est imprégné ce sol, se condense, lorsque le soleil parcourt sa carrière, en nuages qui imitent, à s'y méprendre, sur la cime des arbres, la fumée qui s'échappe des villages. La profondeur de ces vastes forêts vierges est jonchée de troncs énormes, déracinés par leur mort naturelle, couchés sur la terre qu'ils pressent, et à laquelle ils rendent par leur décomposition lente, les principes qu'ils en reçurent avant de se convertir en humus; sous leurs écorces crevassées se logent de froids reptiles; mais cependant la nature, qui aime à unir les contrastes de la vie et de la mort, voile encore les traces de destruction en les couvrant de fougères au feuillage découpé et léger, d'épidendres parasites à corolles bizarres et vivement peintes, de lichens et de bolets de formes et de couleurs diverses. Égaré sous ces sombres arceaux, que le pied de l'Européen n'a parcourus qu'à de lointains intervalles et d'une manière furtive, je ne pus qu'admirer l'inocarpe dans la richesse d'une taille inusitée, car c'était de tous les végétaux arborescents le plus élevé et le plus volumineux; à O-taïti, sa taille n'avait rien d'extraordinaire, tandis qu'à la Nouvelle-Irlande il avait pris des proportions colossales : sa cime ample dominait la forêt, tandis que son tronc évasé, au niveau du sol, en cloisons minces, taillées comme des paravents, se prolongeait en racines, rampant sur le sol. Il résultait de cette disposition des sortes de cabanes naturelles, pouvant loger de sept à huit personnes. Telle est la physionomie de ce genre de site, aux alentours du Port-Praslin : il en résulte pour le voyageur le sentiment d'une nature grandiose qui l'émeut profondément. Le silence de ces lieux profonds et inhabités, où les nègres indigènes ne se présentent qu'accidentellement, n'est interrompu que par le bruissement des jeunes tiges des arbres sous les pas de l'explorateur, par les cris rauques et discordants du lori vert,

Digitized by Google

ou par le bruissement des élitres des grosses cigales ; tout contribue à élever l'âme du naturaliste, le plus exclusivement dirigé vers les collections, à un sentiment indéfini, à des émotions profondes, à un plaisir mêlé de quelque chose de vague et de triste que rien ne peut rendre et qu'expriment avec force les feuillets de mon journal, écrit sous l'inspiration des sensations du moment.

Lorsque je revins à bord de *la Coquille*, j'y trouvai une nombreuse compagnie : deux nouvelles pirogues étaient arrivées, et l'une d'elles, grande embarcation de guerre, était montée par près de cinquante hommes ; ces pirogues étaient attachées le long de la corvette et paraissaient ne point recéler d'armes, à moins que les naturels ne les eussent cachées avec grand soin. Les objets d'échange qui nous furent offerts consistaient en quelques cocos, en régimes de bananes, en racines d'ignames et de chou caraïbe, ou *pass ;* de plus, ces nègres avaient apporté de la volaille, qu'ils nommaient fort distinctement *coq*, et deux petits cochons ou *bourré*. Ils eurent assez de loyauté dans leur trafic et nous demandèrent pour prix de leurs denrées des morceaux de fer ; des cercles de barriques, coupés en morceaux et aiguisés à une extrémité, furent la monnaie dont nous payâmes les fruits destinés à l'équipage. Nos nouveaux amis étaient toutefois des voleurs fort habiles, car ils s'emparaient avec adresse de tout ce qui s'offrait à leur convenance; mais il est juste d'ajouter qu'ils restituaient, aussitôt qu'on leur en imposait la nécessité, l'objet qu'ils avaient soustrait, et cette restitution ne leur inspirait nul sentiment de honte. Quelques coups de fusil, tirés par nos chasseurs, parurent les impressionner vivement : et certes ils avaient une idée fort nette de la puissance des armes à feu. Au coucher du soleil, ils nous quittèrent pour se rendre au fond de la baie où ils campèrent pendant plusieurs jours. Peut-être que ces Papouas s'étaient mis en campagne, dans

Digitized by Google

leur pirogue de guerre, dans l'espérance de rencontrer un navire de commerce n'ayant qu'un faible équipage, mais que trouvant *la Coquille* armée au delà de leurs prévisions, ils ne manifestèrent que des sentiments pacifiques. Toutefois leur conduite ne justifia nullement nos craintes, et les précautions qui furent prises à bord, où les sentinelles furent doublées, et les embarcations qui allaient à terre bien armées, car ils restèrent défiants, sans doute, mais doux et inoffensifs.

Dans la journée du 14, par un très-beau temps, la corvette fut définitivement affourchée dans le fond de la baie [1]. Les insulaires vinrent nous visiter dès le matin, nous apportant quelques racines, mais surtout de jeunes chiens qu'ils nous offraient pour notre table. Ils nous vendirent aussi des phalangers vivants qu'ils avaient soigneusement muselés en liant les mâchoires avec de fortes fibres végétales, et tout en ayant pris la précaution de leur briser les pattes. La chair de ce sanglier quadrupède exhalant une forte odeur de fumet, est réputée comme très-délicate par nos amis les Papouas. Le marché avait été établi dans les porte-haubans, comme sur un terrain neutre, et quelques naturels, nouveaux venus à travers les montagnes, nous donnèrent la première idée de leur village, en nous échangeant des poules et des cochons dont

[1] Relèvement du mouillage.

Pointe O. de la baie.	O.	12°30′	S.
Pointe S-E. (île Verte).	O.	9°30′	S.
Pointe N-O. (île Verte).	O.	1°	N.
Pointe S. de l'île aux Marteaux.	O.	11°30′	S.
Pointe N. de la même île. . . .	N.	37°30′	O.
Pointe S-E. *id.*	O.	30°30′	N.
Ouverture de l'Anse-aux-Anglais.	N.	29°	O.
Observatoire.	E.	37°	S.

Digitized by Google

ils demandaient un prix exorbitant. Ce qui prouve, en passant, que ces animaux doivent être rares chez eux.

J'avais hâte de visiter la cascade dont parle Bougainville, et dont les eaux nous servirent d'aiguade, bien que les rivages du Port-Praslin soient en général parcourus par plusieurs sources qui descendent des montagnes qui enclosent le havre qu'elles protégent. Mais la plus abondante comme la plus remarquable de ces sources est celle que le navigateur français a décrite dans sa relation, et que nous avons nomée *Cascade de Bougainville*. Ce marin qui la vit dans la saison de l'hivernage, époque où le volume d'eau qui en descendait était considérable, en parle en ces termes [1] : « Nous avons tous » été voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux » du ruisseau du navire *l'Étoile*. L'art s'efforcerait en vain » de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté » dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes » saillants dont les gradations presque régulières précipitent » et diversifient la chute des eaux ; nous suivions avec sur- » prise tous ces massifs variés pour la figure, et qui forment » cent bassins inégaux, où sont reçues les nappes de cristal » colorées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont » le pied dans les bassins mêmes : cette cascade mériterait » le plus grand peintre. » Or, pendant la durée de notre relâche, la source ne fournissait que peu d'eau ; car nous étions à la fin de l'été dans cette partie du monde, et au moment où la saison des pluies allait commencer. Les chutes de la cascade de Bougainville sont à peu de distance du rivage, à l'est du Port-Praslin ; elles sont formées par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres, dans une élévation d'environ trente à quarante pieds. L'eau s'est creusé

[1] *Voyage autour du monde*, de 1766 à 1769, p. 282, in-4°, Paris, 1771.

Digitized by Google

une issue à la moitié de la montagne, et jaillit en nappes écumantes, limpides et fraîches, dont le murmure se mêle au bruissement des feuilles, à la chute des vieux arbres qui tombent de temps à autre et encombrent son lit, ou jettent en travers des ponts chancelants. Ces eaux, très-chargées de sels, ont comme ciselé la surface des roches qu'elles baignent, et les strates d'où elles tombent en nappes sont bordées de stalactites calcaires groupées d'une manière gracieuse. Le lit et les strates sont formés de chaux carbonatée, due sans doute à des masses madréporiques qui ont moulé sur le noyau primitif, un terrain récent. Les pores de ces coraux, depuis longtemps éteints, sont remplis par des cristaux plus blancs du sel que l'eau tient en suspension, et que plusieurs autres principes salins rendent purgatif. Comme site romantique cette cascade mérite de fixer l'attention, mais nous l'avons trouvée bien inférieure à celle de Kiddi-Kiddi à la Nouvelle-Zélande et à la grande cascade de l'Ile-de-France. Son plus grand charme dépend des masses de végétaux qui se pressent de chaque côté, y forment d'épais fourrés où se marient les feuillages les plus opposés, les teintes les plus diverses, les formes ligneuses les plus variables; un dôme de verdure, dû à d'immenses figuiers, à de gracieux arecs, enlacés de tiges volubiles, recouvre ces eaux fraîches et limpides peuplées de coquilles fluviatiles [1], de crevettes, embellies par les papillons ornés qui éclosent sur leurs bords, ou par les riches oiseaux qui viennent s'y désaltérer. De grosses fourmis, dont la morsure est douloureuse, sont très-communes en ce lieu; et le calme de la forêt est de temps à autre interrompu par le cri d'un corbeau analogue à notre corneille, et qui imite à faire illusion l'aboiement d'un chien. Bougainville avait déjà indiqué cette particularité, en disant dans sa

[1] La nérite et le chiton.

Digitized by Google

relation : « Nous y remarquâmes une espèce d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboiement d'un chien qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la première fois qu'on l'entend. »

Après avoir exploré dans l'intérêt de mes collections d'histoire naturelle, aux alentours de la cascade de Bougainville, je gravis la montagne sur le versant de laquelle elle est située, et j'en suivis quelque temps les sinuosités : en sortant des bois touffus pour regagner la mer, je rencontrai quelques nègres qui avaient construit une sorte d'ajoupa avec des feuilles de palmier ; deux feux flambaient et servaient à rôtir des fruits de *laka* [1], ayant un peu la forme mais surtout la saveur des châtaignes, et ces fruits qui jonchent le sol, sont la ressource principale des naturels, pendant leurs courses dans les bois. Ils m'offrirent de partager leur frugal repas, et je m'assis au milieu d'eux, croquant à belles dents au fur et à mesure qu'elles étaient rôties des châtaignes assez dures mais que l'appétit rendait délicates. Un ruisseau d'eau douce coulait à nos côtés et servait à nous désaltérer. Après ce repas pastoral, je me livrai à la poursuite des papillons ou à la recherche des coquilles terrestres, mais ma chasse devint singulièrement fructueuse avec l'aide de deux jeunes nègres qui gravissaient dans les arbres comme des singes, et dont la vue perçante découvrait l'insecte le plus petit sur la feuille où il se tenait collé. Je profitai de la bienveillance de mes compagnons pour enrichir mes notes d'une foule de noms qu'ils donnent aux diverses productions de la nature qui nous entourait.

Dans la journée du 15, plusieurs officiers et moi réalisâmes le projet de contourner l'île aux Marteaux que les naturels nomment île *Lambonne*, et de la visiter avec dé-

[1] *Inocarpus edulis.*

Digitized by Google

tails. *La Baleinière* fut armée et je m'y embarquai avec MM. D'Urville, Lottin et de Blosseville.

L'île *Lambonne* que Bougainville a nommée *île aux Marteaux* parce que les gens de son équipage y trouvèrent un grand nombre de coquilles bivalves de ce nom, alors rares dans les collections, est prodigue de productions naturelles remarquables. Nous y cherchâmes, toutefois infructueusement, les huîtres-Marteaux dont nous ne vîmes aucun débris. Une anse considérable entame la partie boréale de cette île, et se termine sur le rivage par des grèves sablonneuses déclives, et par des bancs de coralligènes. Jamais nous n'avions vu de points aussi riches en zoophytes; ils pullulaient dans cet espace resserré, abrité des vagues du large qui déchirent et mettent à nu les rochers de la côte méridionale, où s'arrêtent leurs efforts. Ces plateaux de coraux sont au contraire recouverts d'une petite masse d'eau dont la surface est toujours paisible, et réchauffée par l'influence directe du soleil. La lumière, pénétrant avec force sous cette couche, y fait développer un luxe de vie que nous n'avions encore observé nulle part, aussi nous arriva-t-il fréquemment de passer des heures entières en ces lieux, ayant de l'eau jusqu'à moitié des cuisses pour y dessiner des zoophytes et saisir leur éclat fugace, leur forme, qui, sans cette précaution, eussent échappé à notre étude. Dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*, nous avons eu occasion de décrire les rares et curieuses espèces que nous recueillîmes en ce lieu, et il nous suffira de dire ici que nos collections et nos dessins s'accrurent considérablement en éponges, en actinies, en zoanthes, en ascidies, etc. Des serpules ou tuyaux de mer, dont les animaux chargés de tentacules d'un azur doré, ou brillant de teintes vraiment fantastiques étaient entrelacés au milieu des coraux, et l'annélide sortait de son tube pour s'épanouir comme une belle fleur, et s'y cachait avec vivacité au con-

Digitized by Google

traire lorsque l'eau, agitée par quelque mouvement lointain, lui donnait, par ses ondulations même légères, la conscience d'un danger quelconque. Des holothuries, des étoiles de mer à six rayons droits et linéaires, l'*asterias discoïdea*, le fongie avec ses larges polypes en ventouses, une actinie verte à tentacules rouges, une actinie du pourpre le plus vif, des *aplidium*, couvraient cette partie de la baie. Sur le rivage, attachées aux troncs couchés des arbres abattus par vétusté, adhéraient de larges huîtres minces très-délicates. De nombreux fragments de nautiles (*nautilus pompilius*) jonchaient les sables des grèves, et attestaient que ce céphalopode doit être très-abondant à certaine profondeur. A ces objets se joignirent des cônes, des porcelaines, des trochus, etc.

La végétation de l'île Lambonne s'étend dans la plus grande partie de la côte jusqu'à la mer; partout elle est d'une rare beauté. Les cycas s'y montraient en plus grande abondance que partout ailleurs. Son pourtour entier était festonné par des guirlandes de lianes suspendues de branche en branche, d'entre lesquelles sortaient des arbres à pain sauvages. Des frégates noires volaient à de grandes hauteurs, et sur le bord de la mer se présentait fréquemment un assez gros martin-pêcheur à tête blanche. Sur la côte occidentale, assez élevée, mais coupée par une ravine au fond de laquelle coule une petite rivière d'eau douce, nous trouvâmes des débris des repas que les naturels y avaient faits; et un ajoupa temporaire, consistant en quelques feuilles de cocotiers jetées négligemment sur des branches fichées dans le sol, avait servi à abriter la cuisine de ces nègres qui visitent, à ce qu'il paraît, de temps à autre, leurs districts maritimes, afin d'y recueillir des vivres. Des tas de gros coquillages épais auprès du foyer, nommé *pal* dans la langue du pays, témoignaient de leur appétit. Près de là nous remarquâmes un *calophyllum inophyllum* dont le corps avait pris un développement

Digitized by Google

monstrueux. Cet arbre en effet était couché sur le sol, et donnait naissance, par la partie supérieure du tronc, à une douzaine de branches toutes plus grosses que nos plus forts chênes de France et ayant plusieurs brasses de circonférence; qu'on juge par suite des dimensions du tronc principal! Des orchidées magnifiques, des grandes et fraîches fougères, couvraient l'écorce, et se mêlaient au vert gai et lustré qu'on sait être propre à ce beau végétal et contrastaient avec ses fleurs blanches disposées en grappes. Les vaquois, les inocarpes, les *baringtonia*, divers palmiers, étaient d'ailleurs les arbres les plus communs sur ce point de la Nouvelle-Irlande. La partie méridionale de l'île Lambonne ne ressemble guère à sa partie boréale. Baignée par la haute mer dont les vagues viennent se briser sur les rochers qui la bordent, cette côte, haute et accore, est déchirée et crevassée. Souvent la mer s'engouffre dans des cavernes qu'elle s'est formées par le choc impétueux de ses bouleversements; et comme ces crevasses profondes sont parfois ouvertes à leur sommet par des sortes de soupiraux étroits, il en résulte que la vague heurtée par une puissance immense contre la barrière qui reçoit le choc, s'élève en gerbes par l'issue supérieure, et se disperse dans l'air en pluie que les vents emportent. Sur ces rocs, sans cesse minés, apparaissent pour en voiler les injures, des plantes rampantes, des faisceaux de feuillage, et souvent s'en élèvent les branches tombantes et comme filamenteuses du filao ou casuarina indien. Une ceinture de coraux protége toutefois ces rocs, et semble former un ouvrage avancé destiné à protéger le corps de la place. Nulle coupure n'y existe pour donner passage aux embarcations.

Il était fort tard quand nous rejoignîmes la corvette, n'apportant que quelques choux palmistes et un appétit dévorant. Nos matelots étaient tous très-fatigués d'avoir presque constamment ramé.

Digitized by Google

Je consacrai la journée du lendemain à étudier l'ensemble du Port-Praslin et surtout ses productions; mais avant d'en particulariser les détails, je vais réunir en un seul groupe quelques généralités qui le concernent. L'ancrage du Port-Praslin est sûr et commode. La mer pendant la durée de notre séjour, y a été constamment unie comme une glace, et le vent du large ne s'y faisait jamais sentir. Des grains violents nous amenèrent cependant une fois une légère rafale dont les efforts, brisés contre le sommet des montagnes, descendaient sans force au fond de la baie. Quelle que puisse être d'ailleurs leur intensité, ils ne seraient jamais redoutables, parce que la chaîne qui protége les rivages est régulière à son sommet, et n'est point déchirée par les ravins. Les vents régnants pendant notre relâche furent de légères fraîcheurs de l'E. de l'E.-S.-E., et du S.-E., mais le plus habituellement on éprouvait un calme tel que la feuille la plus légère restait immobile sur sa tige. En général la brise ne se faisait sentir que dans l'après-midi. La mer, dans ce havre, est partout également profonde, les coraux étant accolés au rivage, et quoique mouillés très-près de terre, nous n'avions pas moins de 33 brasses sur un fond de gros sables madréporiques mélangés à beaucoup de débris de coquilles.

La chaleur n'a pas été aussi forte que nous devions le supposer d'après notre situation presque immédiate sous l'équateur. Les vastes forêts dont la Nouvelle-Irlande est couverte en totalité, sans cesse arrosées par des pluies abondantes qui permettent une vaporisation continuelle, résultat d'une chaleur intense, rafraîchissent l'atmosphère. Ces forêts ombreuses, en effet, retiennent dans leur intérieur une humidité protégée des rayons du soleil par d'épaisses voûtes de feuillage. Il en résulte la concentration d'une chaleur humide, dont les effets sont beaucoup moins sensibles sur la peau des Européens, que cette chaleur âcre et sèche des

Digitized by Google

contrées équatoriales déboisées ou des sables de l'Afrique. Le médium du thermomètre centigrade à midi était 26°, 6′, et dans la nuit, il ne descendit jamais plus bas que 25°, 6′. La température de l'eau, prise au milieu de la baie, ne différait de celle de l'air que d'un degré. L'hygromètre varia de 103 a 108°, et le baromètre se maintint à 28ᵖ. Les orages se reproduisent sur cette région, avec une fréquence qui étonne. Ils se forment en un clin d'œil, et se dissipent de même. Les nuages inférieurs sont les seuls qui donnent de la pluie sur le Port-Praslin, car les autres sont attirés par les hautes montagnes des rivages ou de l'intérieur de l'île.

Pour en revenir à la création de ces rivages si rarement explorés, il m'aurait fallu des mois pour étudier tout ce qu'ils offrent de curieux et d'intéressant. Lorsque la mer du havre est paisible, elle est peuplée d'une foule d'êtres que le miroir uni de sa surface laisse apparaître sans voiler leurs formes. C'est ainsi que dans ce jour je vis, sans pouvoir les décrire, nager de très-petits dauphins et de grandes tortues. Des méduses rosâtres cheminaient en agitant les rebords de leur ombrelle, et des zoophytes [1] mous, composés d'une foule de pièces articulées et taillées à facettes comme du cristal, ne présentaient à leur partie moyenne qu'un ruban rose, car l'animal se désarticulait au moindre contact. C'est en vain que j'essayai de saisir des petits corps azurés qui tournoyaient dans l'eau de mer, en jetant des étincelles de fer spéculaire tant le point coloré avait d'éclat, je ne pus y réussir et je suppose que ce phénomène était produit par quelque petit crustacé. Un large plateau de récifs borde toute la bande orientale du havre. Ce plateau que la mer abandonne lorsqu'elle baisse, est pour le naturaliste un en-

[1] Le genre que j'ai nommé *plethosoma*.

Digitized by Google

droit de promission, car l'eau sans cesse échauffée qui le recouvre pendant une partie du jour, nourrit les races les plus variées et les plus richement peintes qu'on puisse imaginer. Les poissons, surtout les saxatiles, y semblent peints à plaisir, et les chœtodons, les aleutères, les balistes y apparaissent barriolées des plus vives couleurs. C'est là que j'aimais voir s'entr'ouvrir ces actinies si richement peintes, ces zoanthes dont les panaches plumeux comme les pétales d'un œillet, s'agitent sans cesse pour faire naître des petits tourbillons dans lesquels sont entraînés les débiles êtres qui leur servent de proie. Çà et là, retirées dans des crevasses de la pierre, apparaissaient les nombreuses murénophis à morsure parfois dangereuse, au corps singulièrement barriolé, ou des scorpènes bizarres dont les formes fantastiques en font des poissons surpassant en laideur ce que l'imagination aurait cru enfanter de plus capricieux. Les scorpènes ont des aiguillons barbelés dont les blessures, dans ces pays chauds, sont très-dangereuses, et des matelots chargés de ramasser des coquilles pour les collections particulières de M. Duperrey, eurent très-longtemps à souffrir par suite d'un accident de ce genre, et l'un d'eux faillit perdre deux doigts [1]. Sur ces rochers *la cicinbone* (*astérie*), étalait ses six rayons d'un riche bleu, et les *sazanmak* ou les gros casques y étaient fort communs. Les *sabourkees* et *marenoa*, les tridacne-bénitiers [2], avec leurs manteaux sablés d'or et munis d'yeux comme les ailes des papillons appelés paons, présentaient leurs valves enchâssées dans la masse même de la pierre de corail, mais jamais plus riche parure ne brilla dans ces eaux échauffées. Les lépas, les haliotides, et tant d'autres mol-

[1] Les matelots Baussier et Jean de Toulon.

[2] Les deux bénitiers de Saint-Sulpice, donnés à François Ier, par les Vénitiens, sont les deux valves d'une coquille de ce genre.

Digitized by Google

lusques qui font les délices des amateurs, couvraient ces bancs à fleur d'eau. Les fongies avec leurs animaux à ventouses, interposés entre leur lamelles, y ressemblaient à de larges cocardes, tandis que le tubipore musique dressait ses tuyaux pourpres, d'où sortait un polype émeraude.

La marée qui montait me chassa à mon grand regret de ce parterre marin, et je me vis forcé de rejoindre la grève ayant mes boîtes de fer-blanc à demi remplies par les riches récoltes que j'y avais faites, et mon portefeuille garni de nombreux croquis coloriés.

En contournant les bords de la baie, je ne quittai point le rivage qu'ombrageait une végétation imposante, où se faisaient remarquer de grands muscadiers sauvages, des tournefortia aux feuilles soyeuses et argentées, des eugenia chargés de leurs fleurs rouges, tandis que des pothos grimpants, et jetant en mille directions leurs rejets serpentins, s'accrochaient à tous les arbres, pendaient à leurs rameaux et étalaient leurs feuilles vernissées. Un erythroxylon, dont les corolles avaient une belle couleur rouge de feu, contrastait par ses branches nues et comme desséchées avec le large feuillage digité de quelques ketmies, ou les longues lanières vertes et épineuses d'un pandanus, que relevaient les lames ombrellaires et horriblement spinescentes d'un caryota nain. Le cycas rigide tranchait par sa ligne droite et immobile avec la souplesse des lianes flexueuses, le tronc robuste du teck (*tectona grandis*), le vert suave des cimes des orangers et les couronnes de feu des ixora. Deux espèces d'araignées peintes avec le plus grand luxe avaient tendu la trame de leurs toiles entre les branches, et se présentaient à chaque pas. Ces araignées ont leur enveloppe très-coriace, garnie d'épines acérées, mais où l'azur, le pourpre et le blanc d'argent se reflètent avec éclat. Labillardière a parlé de ces deux insectes, qu'il a nommés *aranea*

Digitized by Google

aculeata et *spinosa*. Aux grosses branches étaient appendus des nids volumineux, fabriqués avec une matière molle et spongieuse, sans doute par une fourmi blanche ou termite.

Dans cette course, je rencontrai épars dans les bois ou sur la côte quelques sauvages qui étaient à la recherche de vivres pour leurs compagnons campés au Port-Praslin. Les provisions qu'ils rapportèrent étaient abondantes, car ils avaient ramassé une grande quantité de châtaignes d'inocarpe, et les rochers leur avaient fourni en abondance toutes sortes de gros coquillages, et surtout des poulpes. Lorsque j'arrivai au milieu de la troupe, je la trouvai abritée par un *pal*, sorte d'ajoupa construit à la hâte avec des branches d'arbres, et recouvert de feuilles de palmier. Plusieurs feux étaient allumés et soigneusement entretenus au milieu de ces nègres. Dans le jour, ils servent à leur cuisine qui n'est ni longue ni délicate, et il est rare qu'ils n'aient pas constamment quelque aliment à rôtir, car cette race semble toujours affamée et mange avec une voracité qui étonne. On ne peut se dissimuler toute la vérité de cet apophthegme si plaisant de Brillat-Savarin, qu'on peut rendre ainsi pour résumer l'état de civilisation : *Le sauvage dévore, l'homme demi-civilisé mange, mais l'homme très-civilisé seul sait manger.* Tout animal pour ces nègres est de bonne prise ; il est jeté sur les charbons et avalé à demi cru. Un jeune nègre, mon compagnon de course, venait de prendre un lézard, il le passa à la flamme et me l'offrit comme une friandise. Sur mon refus, il le coupa avec les dents, en rejeta les tripes, et l'avala d'une seule bouchée. Le cœur me soulevait de le voir manger si gloutonnement, et c'est avec effort que je pus avaler quelques châtaignes, que leur saveur délicate me faisait rechercher comme le fruit le plus agréable pour calmer la faim.

La nuit était avancée et les Nouvaux-Irlandais s'étaient

Digitized by Google

déjà arrangés pour dormir. Il étaient groupés les uns à côté des autres dans le sable de la grève, ayant des feux allumés à les toucher, soit sur les côtés, soit aux pieds. Ces feux tiennent leur peau dans un état d'excitation convenable après celle du jour; ils échauffent le sable, et lui donnent une température douce et halitueuse, et de plus, ils servent à chasser les insectes nuisibles, si communs dans ces régions. Des naturels veillent pendant que leurs compagnons se livrent au sommeil, et leurs oreilles exercées sont aux aguets pour éviter les surprises, en même temps qu'ils ont le soin de ne pas laisser éteindre les feux. Un vieillard à très-longue barbe blanche semblait avoir l'autorité sur toute la bande, et sa physionomie calme et impassible était défigurée par la perte d'un œil que l'ennemi lui avait extirpé dans un combat. Ce vieillard était l'objet d'attentions toutes particulières, et sa place était entourée de plusieurs foyers religieusement maintenus à un certain degré d'échauffement. Je désirais savoir pourquoi ils préfèrent ainsi le sable des côtes, sur lequel ils ne daignent même pas jeter des feuilles, à la mousse touffue et à l'ombrage des bois, et je crus comprendre qu'ils redoutaient les surprises plus faciles à exécuter dans les forêts, et de plus qu'ils regardaient comme très-malsaine l'humidité permanente du sol, qu'il leur était impossible de faire disparaître.

Je me couchai au milieu de mes nouvelles connaissances, qui gisaient pêle-mêle comme des animaux immondes, et j'attendis les gens de l'équipage, qui devaient venir sous la conduite de M. Bérard, donner quelques coups de seine au fond du havre. Cette nuit était remarquablement belle par la sérénité et par le calme qui régnait sur la baie, et mon imagination s'arrachant à la position bizarre que j'occupais au milieu de nègres nus et barbouillés de peintures grossières sous un ajoupa de feuilles éphémères, à travers le-

Digitized by Google

quel s'échappaient des torrents de fumée, et d'où s'exhalaient des senteurs de chair grillée, pour se reporter avec tristesse vers la patrie. Des milliers de *kaltotes*, gros vers luisants qui jetaient un faisceau de lumière des plus éclatants, se croisaient en tout sens sur la lisière sombre du bois, et donnaient quelque chose de singulier à cette scène bizarre, car des naturels jeunes et gais s'étaient mis à danser. Leur orchestre se composait d'une guimbarde et d'une flûte à Pan, et leur danse consistait en mouvements pressés et brusques, en sorte de sauts d'un pied sur l'autre.

Nos pêcheurs arrivèrent bientôt, mais c'est en vain que nous jetâmes la seine sur la plage de sable le plus approprié en apparence ; les coraux la mirent en pièces, et bien que la baie fût excessivement poissonneuse, il fallut renoncer à se servir de ce genre de filet. A bord le maître canonnier Roland fut plus heureux que nous à la ligne et avec des hameçons, car il prenait journellement beaucoup de gros poissons, et entre autres le *chien-de-mer à ailerons noirs*, qui est excessivement commun. Les sauvages furent toutefois nos pourvoyeurs ordinaires : grâce à eux, les gens de l'équipage reçurent en abondance diverses espèces de poissons et de coquillages, des crustacés et surtout de belles et bonnes langoustes. Pour les récompenser de leur zèle, et pour témoigner de notre séjour parmi eux, M. Lottin eut l'idée de leur fabriquer des colliers avec des pièces de monnaie française, et ces insulaires furent très-satisfaits de ce genre de décoration. Nous regrettâmes tous que M. Duperrey n'ait pas jugé convenable de leur donner quelques-unes des nombreuses médailles de bronze qui avaient été frappées en commémoration du voyage de *la Coquille*, et qui doivent avoir été destinées par le gouvernement à des distributions parmi les peuples visités par les expéditions pour lesquelles

Digitized by Google

on fait ce genre de dépenses, fort inutile suivant moi, par le mauvais emploi qui en est fait assez généralement.

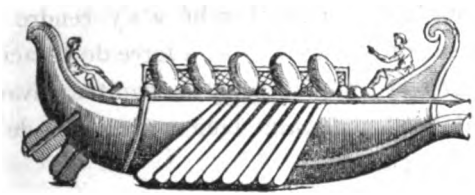
Le 18, MM. Bérard et Lottin partirent dans le grand canot pour continuer leurs relèvements géographiques; mais comme ils se dirigèrent sur le cap Saint-Georges, les naturels campés à terre crurent sans doute que nos gens se rendaient à leur village nommé Leukiliki. Un grand cri servit de signal pour faire rallier tous les naturels, et ils ne tardèrent pas à mettre à flot la grande pirogue et ses deux conserves, et à se diriger sur les traces de notre embarcation, qui du reste était bien armée. Ces nègres avaient manifesté la plus vive répugnance à désigner le lieu où étaient établies leurs résidences ordinaires, et les guides avaient même égaré à dessein ceux de nous qui avaient cherché à s'y rendre par terre. M. de Blosseville fut le seul qui à force de ténacité parvint à ses fins, et l'on trouvera dans le chapitre suivant le récit que cet habile officier voulut bien me remettre de cette excursion intéressante.

Le lendemain quelques nègres revinrent au havre Praslin à travers les montagnes, après avoir longé en pirogue les îlots Méac et la pointe de Takana, et nous les trouvâmes sur la grève, nous proposant d'échanger des sagaies, des casse-têtes, des frondes et divers objets de parure. A partir de cet instant, ils se montrèrent méfiants, turbulents et voleurs. Dans la journée du 20, ils virent faire avec une sorte de satisfaction les préparatifs d'appareillage, et pendant qu'on virait au cabestan pour lever l'ancre d'affourche, ils s'emparèrent de la barre du gouvernail, des tollets en fer du grand canot et de divers autres objets qu'ils cachèrent soigneusement.

Par ce qui précède, on voit que les alentours du Port-Praslin, à une distance notable, ne sont pas habités d'une manière permanente, car Bougainville, Carteret et d'Entrecasteaux n'eurent point de communication avec les habitants. C'est

Digitized by Google

donc à M. de Blosseville que seront dus les premiers détails sur le village de Leukiliki, bien que plusieurs de ces Papouas me nommèrent, comme appartenant à la même tribu, et rangés près les uns des autres, les villages *Mecticmèque*, *Bembori*, *Malacoco* et *Bouctou*.



Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Observations générales sur les habitants de la Nouvelle-Irlande [1].

> Les voyages sont une des sources de l'histoire. L'histoire des nations étrangères vient se placer, par la narration des voyageurs, auprès de l'histoire particulière de chaque pays.
> (CHATEAUBRIAND, préface du *Voy. en Amérique.*)

Les Nouveaux-Irlandais ont la peau noire; mais cette teinte est loin d'être décidée, et par le mélange de jaune uni au brun, elle affecte la couleur fuligineuse. Leur taille n'a rien de remarquable; elle varie suivant les individus : ses proportions les plus ordinaires sont à peu près de cinq pieds un à deux pouces. Leurs membres, sans avoir cette maigreur ou ces proportions grêles que l'on sait être propres à la race nègre, sont loin toutefois de présenter ces formes régulières et gracieuses qui caractérisent les Océaniens. Une épaisse chevelure laineuse recouvre la tête, et retombe sur les épaules par mèches très-frisées et disposées comme en

[1] Complément aux œuvres de Buffon, par R. P. Lesson, t. III, p. 68 à 106 (1829).

Digitized by Google

tire-bouchons. Les vieillards conservent leur barbe dans toute sa longueur, et paraissent en prendre le plus grand soin; à ces traits les plus saillants de leur physionomie extérieure, il faut ajouter un front rétréci, un nez écrasé, et une large bouche laissant entrevoir deux rangées de dents corrodées par le bétel. Leur angle facial, que nous mesurâmes plusieurs fois avec un instrument confectionné à bord du vaisseau, ne nous a jamais paru dépasser le terme de soixante-sept à soixante-dix degrés. Les frictions huileuses contribuent sans doute à donner à la peau d'un grand nombre de jeunes gens la douceur et le velouté qui la caractérisent; mais la majeure partie de la population se trouve affectée de cette lèpre qui ronge un si grand nombre de peuples dans la mer du Sud, et qui fait tomber l'épiderme par écailles furfuracées.

Tous les hommes de race noire, dans quelque partie du monde qu'on les observe, semblent méconnaître les lois de la pudeur : une complète nudité est pour eux l'état de nature; ils n'ont jamais cherché à voiler à tous les yeux des organes peu faits pour être montrés au grand jour. Les Nouveaux-Irlandais ne s'épilent point, et quelques vieillards étaient remarquables par l'épaisse villosité répandue sur leurs membres; ils ignorent le procédé de la circoncision.

La dignité la plus froide respire sur le visage des hommes âgés; leurs traits calmes et sereins sont empreints d'une impassibilité qui est l'apanage des sens engourdis par les ans, tandis que la jeunesse est, chez ces peuples, comme partout ailleurs, caractérisée par une turbulence d'action et par une vive mobilité d'esprit. En étudiant toutefois les physionomies des Nouveaux-Irlandais, on pénètre aisément les passions qui viennent s'y réfléchir; et à côté de la fausseté des regards perfides de quelques-uns contrastaient la défiance et le soupçon de certains, la bonhomie et la confiance de

Digitized by Google

quelques autres. Chez ces hommes la gaieté et l'enjouement ne paraissent être le partage que d'un bien petit nombre; leur vie s'écoule à tendre des embûches à leurs ennemis ou à se préserver de leurs piéges, et un état d'hostilité perpétuelle en marque le cours.

Les Nouveaux-Irlandais, soit par mode, soit pour désigner les castes, conservent leurs cheveux et leur barbe, ou se rasent avec des coquilles. Cependant nous remarquâmes que tous les vieillards, dont la barbe onduleuse descendait sur la poitrine, paraissaient jouir parmi leurs compatriotes de l'influence dévolue au pouvoir. Tous indistinctement se couvrent la tête d'huile et la saupoudrent avec des poussières de chaux ou d'ocre; et ce grossier cosmétique n'imite pas mal une peinture rouge dont serait imprégnée chaque mèche de cheveux. Cet ornement malpropre et bizarre contribue à donner à ces nègres un aspect extraordinaire et sauvage, et c'est bien pis encore lorsqu'ils ont consacré quelques instants à leur toilette et couvert leurs visages des fards qui sont pour eux l'idéal de la beauté. A ce sujet nous entrerons dans quelques détails : car l'homme le moins civilisé est, aussi bien que celui qui prétend exclusivement à ce titre, livré à l'empire des goûts les plus extravagants et les plus ridicules; et pourrions-nous sourire à la vue d'un Nouvel-Irlandais barbouillé d'huile et de poussière rouge quand on rencontre, au centre de la civilisation et à chaque pas, des chevelures ébouriffées et couvertes de poussière de farine? Ainsi la chevelure des hommes qui nous occupent, tombant en toit sur les épaules, est poudrée avec de la chaux ou de l'ocre. La barbe ne reçoit point cette parure, et seulement on la taille brin par brin sur les côtés de la figure avec des valves tranchantes de coquilles, de manière à ne laisser en place qu'une très-grosse touffe sous le menton : mais il paraît que l'opération d'abattre ces poils est longue et dou-

Digitized by Google

loureuse; car la plupart des naturels qui vinrent visiter notre vaisseau se soumirent sans répugnance à l'épreuve douloureuse que leur firent endurer nos matelots, qui se faisaient un malin plaisir de les raser avec de vieux couteaux. A ces soins généraux ne se borne point la toilette des Nouveaux-Irlandais; il en est encore d'autres qui occupent leurs loisirs et auxquels ils consacrent avec satisfaction de longs moments: au premier rang on doit citer leur coutume de peindre les joues, le front, le bout du nez, le menton, et même les épaules, la poitrine ou le ventre avec de l'ocre délayée dans de l'huile de coco. Sur ce fard d'un rouge sanguin ils ajoutent, dans certaines circonstances, des raies blanches de chaux de corail. Le tatouage leur est inconnu, ou du moins nous n'en avons vu que des linéaments légers et peu distincts chez quelques individus; mais ils se percent la cloison et même les ailes du nez, pour y accrocher des ornements singuliers de formes très-variables, qui impriment à leur physionomie, naturellement repoussante et laide, un caractère hideux et féroce. Un bâtonnet en os ou en bois traverse les parois des narines: celles-ci recoivent des dents d'animaux ou des touffes de plumes, et jusqu'à des chapelets de dents de phalanger. Ils imaginèrent de loger en cet endroit les aiguilles, les épingles et les hameçons qu'on leur donna à bord de notre corvette; et ces instruments piquants ressemblaient à des chevaux de frise destinés à protéger leur face noire. Les lobes des oreilles sont aussi troués de manière qu'on puisse y passer des rouleaux de cuir; et c'est aussi en ce lieu qu'ils placent, ainsi que le font les Carolins, les couteaux, les ciseaux et les autres instruments de fer qu'ils obtiennent des navigateurs.

Uniquement soumis à l'empire des besoins physiques, les Nouveaux-Irlandais ont reçu, dans la plénitude de leurs fonctions des sens, un perfectionnement d'idées instinctives

Digitized by Google

qu'on retrouve chez tous les hommes dont les besoins sont restreints aux premières nécessités de la vie. Leurs sensations intellectuelles sont chaque jour, à chaque instant, tendues vers les moyens de calmer la faim du moment, de se garantir des atteintes des bêtes féroces, ou de s'abriter des intempéries du climat. De là sont nées les perfections de la vision, de l'odorat, de l'audition; de là découlent cette justesse de coup d'œil pour atteindre avec un harpon le poisson qui nage, cette habitude de découvrir l'oiseau le plus petit caché au milieu d'un épais feuillage, cette prestesse pour gravir un morne escarpé. Sous ce rapport, les nègres du Port-Praslin ne le cèdent à aucune autre peuplade pour construire et manœuvrer une pirogue, lancer une longue sagaie en bois dur, ou jeter des pierres avec des frondes.

Parmi les hommes qui vinrent temporairement se fixer sur les rivages du Port-Praslin pendant notre séjour, nous remarquâmes un grand nombre de vieillards; et tout autorise à penser que la vie, exempte de ces vastes désirs qui en usent la trame, s'écoulerait sous ce ciel pendant une longue suite d'années, si la guerre et ses ravages ne venaient en troubler de temps à autre la monotonie. L'homme est si naturellement porté à la destruction, et la guerre est si profondément de l'essence de son organisation, qu'on remarque que les haines ne sont jamais plus vives, plus acharnées, que lorsqu'elles s'élèvent entre deux tribus d'une même origine. Ainsi les Nouveaux-Irlandais ne diffèrent point des habitants de la Nouvelle-Bretagne, qui sont des tribus issues de la même famille; et cependant la haine qui les divise est telle que le nom de *Birare* (nom indigène de la Nouvelle-Bretagne de Dampier), prononcé devant un naturel du Port-Praslin, suffit pour faire naître la colère la plus vive et lui faire vomir dans sa langue des imprécations qui, à en juger par la violence des mouvements qu'elles provoquent, doivent

Digitized by Google

être d'une virulente énergie. Nous serions assez tentés de penser que les Nouveaux-Irlandais sont cannibales; nous n'avons cependant sur cette grave inculpation que des présomptions; mais cet affreux penchant, résultat d'un désir immodéré de vengeance, converti en dogme religieux par les superstitions les plus barbares, est d'ailleurs plus répandu qu'on ne le pense chez plusieurs peuples de l'Océanie ou de la Polynésie. Les armes des naturels du Port-Praslin sont le plus ordinairement ornées d'os humains entiers, et surtout d'humérus. Des trophées si hideux nous donnèrent à penser que ces peuplés, trop bruts pour protéger leurs prisonniers, les massacraient au contraire, et se partageaient leurs débris pour perpétuer après leur mort la vengeance qu'ils en avaient tirée. Nous employâmes les précautions les plus délicates pour lever nos doutes sur cette affligeante circonstance, et plusieurs naturels confirmèrent nos soupçons en nous prouvant par des gestes très-expressifs le plaisir que leur procuraient des muscles palpitants à dévorer, tandis que d'autres, au contraire, inquiets et troublés à cette question, n'y répondirent point, témoignèrent de l'inquiétude, et se hâtèrent de quitter le vaisseau. Nous ne leur ferons point l'honneur de supposer que ce soit à des idées de remords qu'ils aient sacrifié en cet instant : ce sentiment leur est parfaitement inconnu. Il est plus probable que la frayeur leur fit entrevoir que nos habitudes devaient être analogues aux leurs, que peut-être nous leur préparions par trahison le sort qu'ils font subir à leurs prisonniers, et que nos ouvertures en étaient les prémices.

Dans le nombre des naturels que nous visitions fréquemment, et avec lesquels nous vivions en bonne intelligence, nous n'en vîmes point de contrefaits. Leurs formes, sans être arrêtées avec grâce, n'avaient point cette maigreur que présentent plusieurs autres races nègres, et leurs

Digitized by Google

membres étaient agiles et dispos. Un seul, c'était un vieillard, avait eu les jambes brisées par un coup de casse-tête; mais la soudure des os s'était parfaitement consolidée, quoiqu'en les déformant. Nous n'avons point à signaler parmi eux de trace d'éléphantiasis, ni de ces hydro-sarcocèles énormes si communs à O-taïti : mais en revanche la lèpre et les cicatrices sur la peau en détruisent l'uniformité, et ces dernières attestent combien sont fréquentes leurs hostilités avec d'autres tribus. Il eût été intéressant d'approfondir leurs idées sur l'art chirurgical ou sur les pratiques de leur médecine, quelque grossières qu'elles soient; mais leur intelligence ne s'éleva jamais à vouloir comprendre nos questions à ce sujet, quelque peine que nous nous soyons donnée pour leur faire apprécier le sens de nos demandes : ils se bornèrent à nous nommer les plaies *aloz* et la lèpre *limnimole*, sans que nous puissions supposer s'ils cherchent à se garantir de celle-ci par quelques moyens prophylactiques ou à s'en guérir par des remèdes. La lèpre atteint à la Nouvelle-Irlande tous les âges, cause une desquamation dégoûtante de l'épiderme, et occasionne chez ceux qu'elle dévore un prurit qui paraît les tourmenter de la manière la plus cruelle.

Les hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent bien être appréciés que vus dans leur intérieur. Leurs rapports habituels avec leur famille et l'ensemble de leurs habitudes domestiques les peignent sous leur vrai jour, et permettent de les juger par comparaison. Malheureusement nous ignorons complétement quels sont les liens de famille qui unissent les Nouveaux-Irlandais à leurs épouses et à leurs enfants; et ce que nous en savons se réduit à des observations faites par M. de Blosseville dans une course hasardeuse au village de Leukiliki, résidence des habitants, qui pendant notre séjour dans le Port-Praslin étaient venus camper sur le rivage : mais, quelque incomplets que soient ces détails, ils ont un

Digitized by Google

intérêt d'autant plus piquant que nul navigateur n'avait même esquissé l'histoire de ces tribus. Voici le résumé du voyage de M. de Blosseville dans les mêmes termes qu'il nous l'a communiqué.

« Une première tentative m'avait conduit de l'autre côté des montagnes qui entourent le Port-Praslin, en suivant un sentier d'un difficile accès, tracé par les sauvages. J'étais descendu sur une plage, de laquelle on pouvait reconnaître la position du village à la fumée qui s'élevait au-dessus d'un terrain bas et boisé qui séparait deux vastes baies. Un large bras de mer empêchait d'y parvenir sans le secours d'une pirogue, et le chemin par terre était impraticable. Le 19 je quittai la corvette, accompagné de M. Williams Taylor : la conduite des naturels lors de leur première visite régla la nôtre, et nous n'emportâmes aucune arme ; les cadeaux dont nous nous chargeâmes étaient soigneusement cachés. Après avoir rapidement franchi la montagne, nous arrivâmes sur la grève où la vue de deux pirogues et de quelques naturels me donna l'espoir de réussir. Cependant, lorsque les plus âgés connurent notre projet, ils refusèrent de le seconder : une hache que je leur donnai les fit changer de résolution ; ils délibérèrent entre eux, et nous firent promettre que nous ne voudrions ni voir leurs femmes ni passer la nuit dans le village. Enfin quelques petits présents et l'assurance d'en recevoir de plus grands lorsqu'ils viendraient à bord dissipèrent tous les scrupules. Une pirogue fut lancée, et nous partîmes avec quatre sauvages.

» La baie que nous traversâmes a quatre milles de large ; elle est ouverte à tous les vents de la partie de l'est. L'île *Ciroa* et le rocher *Lountasse* se voient à l'entrée ; mais ils ne peuvent fournir aucun abri. D'étroites plages de sable sont interrompues par des collines escarpées qui tombent perpendiculairement à la mer, et qui interdisent toute commu-

Digitized by Google

nication par terre entre les divers points de la baie, dont le fond est divisé en deux parties par le morne *Tacana,* à la gauche duquel on voit plusieurs cases habitées à certaines époques de l'année. En arrivant près de l'isthme nous découvrîmes que la plage sablonneuse qui le borde était défendue dans l'est par un récif de corail. Ce fut vers cet endroit que la pirogue fut dirigée; elle se tint au large pendant qu'un naturel, qui s'était jeté à la mer, comme ambassadeur, demandait si on voulait nous recevoir. Ce messager revint bientôt; il fit un signe favorable, et en un instant nous fûmes sur le rivage. La pirogue était à peine échouée que plusieurs naturels se réunirent autour de nous. Ceux qui ne nous avaient pas encore vus satisfaisaient leur curiosité en examinant nos habits, tandis que nos anciennes connaissances nous donnaient des marques d'amitié. Mon attention était principalement captivée par un grotesque personnage (le danseur ou la danse se nomme *louklouk*) qui au moment de notre arrivée s'était élancé sur la grève, qu'il parcourait en dansant. Son habillement ridicule consistait en une énorme ceinture de feuilles de *vacoua* [1] de neuf pieds de circonférence, qui prenait à la poitrine et tombait au milieu des cuisses; par dessus s'élevait une pyramide quadrangulaire; par derrière elle était couverte de feuilles, et par devant elle était fermée par un réseau noir orné de figures blanches. La tête du sauvage était cachée sous cet affublement; un

[1] Cet usage est entièrement semblable à celui usité dans le royaume de Woolli.

« En approchant de Cunda-Barra, nous vîmes accroché à un poteau, » hors des murs de la ville, un vêtement fait d'écorces d'arbres coupées » par filaments et arrangées de manière à couvrir un homme, espèce de » loup-garou appelé *numbo-jumbo.* » (*Journal des Voyages*, cah. 82, p. 216; *Analyse du voyage dans l'Afrique occidentale*, du major Gray et du médecin Dochard, 1825, 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

de ses bras sortait du milieu des feuilles et était armé d'une sagaie. Un second danseur se joignit au premier; ils s'approchèrent de moi, et je pus les examiner et les dessiner à loisir.

» Cependant on ne nous permettait pas encore d'avancer, et ce ne fut qu'après dix minutes d'attente que nous ne rencontrâmes plus d'opposition; mais on nous fit encore arrêter à quelque distance dans un lieu dégarni d'arbres, qui avait l'air d'une place; on y remarquait un hangar de pêche, une petite plantation de taro bien entretenue et entourée d'une haie, enfin plusieurs habillements pareils à ceux de nos danseurs, placés sur des piquets. Une trentaine de naturels réunis en cet endroit nous firent asseoir auprès d'eux. On nous apporta des racines de taro et de l'eau dans un bambou : cette eau, que j'avais demandée, était légèrement saumâtre; je cherchai inutilement à savoir si on pouvait en avoir de meilleure. Deux hommes d'un âge mûr ne tardèrent pas à nous joindre : à l'autorité dont ils jouissaient, à la protection qu'ils parurent nous accorder en se tenant toujours près de nous, je jugeai qu'ils étaient chefs du village; mais rien d'ailleurs ne servait à les faire distinguer, et je ne pus pas savoir quel titre ils portaient. Williams ayant réussi à faire comprendre que j'étais officier, ils témoignèrent une grande joie, et tous les sauvages firent des cris d'acclamation. Au bout d'un quart d'heure, il nous fut encore permis d'avancer; nous arrivâmes par un chemin détourné sur une plage de sable qui appartient à une vaste baie. De là nous aperçûmes le village de Leukiliki, s'élevant sur une colline qui forme le côté oriental de la rade; les habitations étaient à moitié cachées par les arbres qui les entouraient.

» Les chefs nous conduisirent d'abord à la maison des *idoles*, bâtie à environ cent pieds au-dessus de la mer; c'est

Digitized by Google

un bâtiment de trente-six pieds de longueur, de dix-huit de hauteur, et de onze de largeur. Cette espèce de pagode, ouverte à une de ses extrémités, est divisée en deux parties par un plancher établi à l'endroit où la couverture vient aboutir à une muraille de trois pieds de haut, construite avec des planches peintes qui ferment le bas de l'édifice. Sur ce plancher sont posées les idoles; la principale, placée à l'entrée, est une statue d'homme, de trois pieds de hauteur, grossièrement sculptée, peinte en blanc, en noir et en rouge, et ayant un phallus énorme; à sa droite on voit un grand poisson, et à sa gauche une figure informe qu'on peut prendre pour celle d'un chien. De chaque côté sont placés cinq autres dieux qui représentent des têtes humaines d'un pied de hauteur, dont on a peine à distinguer les traits. Au fond on voit une quatorzième figure d'une plus grande dimension; elle est peinte en rouge, ses yeux sont formés par des morceaux de nacre; à côté est attaché un ornement en bois artistement découpé; les naturels le nomment *prapraghan*, et lui témoignent beaucoup de respect. Ce n'est cependant qu'une décoration qu'ils placent sur l'avant de leurs pirogues; cette pièce précieuse est voilée. On descend dans la partie inférieure par deux grandes ouvertures; j'y suivis un des chefs, mais rien de remarquable ne s'offrit à ma vue; deux *tamtam* sont suspendus dans l'intérieur de la maison, ainsi que quelques fruits. Ces dieux de bois reçoivent des offrandes, et un couteau me fut demandé au nom de la grande idole. Je n'avais garde de refuser, et j'ajoutai à mon présent une médaille que je fis attacher au cou du grand dieu. J'espère qu'ainsi consacrée, on pourra l'y voir dans beaucoup d'années. Ce fut en vain que je cherchai à obtenir des renseignements sur la religion de ces insulaires; il reste à savoir quel est leur degré de superstition, et s'ils font des sacrifices hu-

Digitized by Google

mains. Je ne vis aucun os qui pût le faire présumer; toutes les idoles portent indistinctement le nom de *bakoni*.

» Entourés d'hommes et d'enfants qui fuyaient à notre approche, nous n'avions pas encore vu de femmes, pas même de petites filles. Je commençai à deviner pourquoi on nous avait fait attendre, lorsque nous débarquâmes sur l'isthme, et pour m'en assurer je me dirigeai vers les cases; on ne nous arrêta pas, les chefs nous suivirent partout; mais inutilement essayâmes-nous de regarder à travers les planches qui servent de portes, elles étaient trop bien jointes, et pas le moindre jour ne pénétrait dans l'intérieur. Il ne me fut permis d'entrer que dans une seule maison; je n'y vis qu'un feu allumé, et des planches larges et épaisses qui servaient de lit. Notre visite avait valu aux femmes une réclusion momentanée; j'ose dire que la jalousie des hommes leur paraissait bien cruelle, et que leur curiosité surpassait de beaucoup la nôtre. Les vieillards étaient peut-être chargés de réprimer cette curiosité, car nous n'en vîmes qu'une seule dans la foule. Les précautions soupçonneuses des habitants de la Nouvelle-Irlande, dont nous nous gardâmes prudemment de heurter les préjugés, paraîtront moins ridicules et seront plus naturellement expliquées, si on les attribue plutôt à des préceptes de religion qu'à des principes de morale et de jalousie. Parmi les jeunes femmes, je ne serais pas étonné que quelques-unes eussent de jolis traits; car j'ai vu beaucoup de jeunes enfants qui avaient des figures vraiment européennes, et dont la peau avait une teinte assez claire.

» Le village étant bâti sur une colline, partout où on a voulu construire une case, on a élevé le terrain pour qu'il formât une plate-forme unie qu'on a soutenue par un mur de pierre : c'est ainsi que chaque habitation est placée sur un plateau isolé, entouré d'arbres et de plantes utiles par

Digitized by Google

leurs fruits, ou agréables par leurs fleurs brillantes. La propreté remarquable qui règne à l'extérieur ferait honte aux O-taïtiens, si négligents sur cet article. Le toit, de feuilles de vaquois, arrondi aux extrémités et tombant jusqu'à terre, compose la hutte entière, qui a ordinairement vingt-trois pieds de longueur, onze de hauteur, et neuf de largeur. L'ouverture, qui sert de porte, a trois pieds de haut; elle est pratiquée à un des bouts ou à l'extrémité d'un des longs côtés. Les hangars à pirogues ne diffèrent des maisons qu'en ce qu'ils sont ouverts aux deux bouts, ayant une portion de toit avancée. Le village de Leukiliki se compose d'environ vingt-cinq huttes : si le nombre des hommes n'est pas inférieur à celui des femmes, la population doit être de deux cents âmes, et dans cette estimation le nombre des enfants doit entrer pour moitié. Cette petite peuplade se nourrit principalement de poissons et de racines de taro. Je n'ai vu auprès des habitations que peu de bananiers, et encore moins de cocotiers; cependant on nous apporta plusieurs noix fraîches pour nous désaltérer. La baie, dans laquelle se trouve le village, offre un excellent abri pour les bâtiments; étant près de la côte, on est environné de terre de toutes parts; la pointe la plus nord et celle du village sont nord-ouest et sud-ouest. La partie ouest est bornée par des terres basses et boisées, et je suis porté à croire qu'elles sont séparées des hautes montagnes de l'intérieur par un lac ou par des marais. Au-dessus de la partie nord j'ai vu s'élever de la fumée : les naturels m'ont fait entendre qu'il s'y trouvait un village, et ils prononçaient en même temps le mot *fane*. Cette relâche est privée d'un grand avantage, si elle ne fournit pas de bonne eau; mais on s'y procure facilement des rafraîchissements.

» Nous nous étions engagés à partir lorsque le soleil commencerait à baisser; fidèles à notre parole, nous suivîmes les

Digitized by Google

chefs qui nous entraînaient insensiblement hors du village, et nous allâmes nous embarquer dans la même pirogue qui nous avait conduits. Les danseurs ne manquèrent pas à notre départ de remplir leur ridicule office, et les naturels se retirèrent pour délivrer leurs femmes, tandis qu'un des chefs nous accompagnait dans l'espérance de recevoir le prix de son bienveillant accueil. Nous gravîmes la montagne avec les naturels qui nous avaient suivis; mais au moment d'arriver ils nous quittèrent, et retournèrent chez eux avec une troupe de leurs compagnons qui avaient passé la journée au Port-Praslin. Nous avions employé six heures dans cette excursion, quoique nous n'en eussions pu passer qu'une au milieu des habitations des Nouveaux-Irlandais. La manière généreuse dont nous ont traités ces naturels, lorsque abandonnés à leur merci ils pouvaient impunément nous dépouiller; leur manière de vivre, leur propreté recherchée dans leurs demeures, serviront à prouver, je l'espère, que ces insulaires sont beaucoup moins éloignés des premiers degrés de la civilisation qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent; mais ce qui retardera leurs progrès, c'est qu'ils fuiront toujours toute société intime avec les Européens. »

Ce récit est tout ce que nous savons des coutumes fondamentales des Nouveaux-Irlandais : le lecteur suppléera aux conjectures que nous pourrions en tirer par les siennes; car notre rôle doit se borner à la simple mention des faits et à leur citation, en historien jaloux de ne point les grossir par des commentaires. Seulement nous joindrons à ce tableau un aperçu des habitudes domestiques que le séjour de ces Papouas sur les rivages du Port-Praslin nous a permis de recueillir dans nos relations habituelles au milieu d'eux.

Le premier art que l'on doive examiner chez tous les peuples, quelle que soit leur civilisation, est celui de la

Digitized by Google

cuisine. Manger gloutonnement est sans doute le premier besoin de la vie ; mais soumettre ses aliments à des préparations diverses annonce un raffinement qui ne peut naître que sous l'influence de l'aisance et d'une position au milieu d'un sol productif : sous ce rapport les Nouveaux-Irlandais nous parurent n'avoir pas fait de grands progrès, et le feu est chez eux l'agent universel dont ils réclament le secours, soit pour torréfier sur des charbons leurs aliments, soit pour réchauffer les sables des rivages sur lesquels ils dorment pendant la nuit, ou enfin pour chasser les insectes et se garantir de leurs morsures. Ils se servent, pour allumer leurs brasiers, de deux morceaux de bois qu'ils frottent vivement, et dont il s'échappe des étincelles qu'ils recueillent sur de la paille desséchée. Par ce procédé simple ils peuvent, quelque part qu'ils se trouvent, préparer leurs repas, allumer instantanément ces grands feux qui sèchent leurs membres des averses pluviales auxquelles ils sont exposés. Ces naturels redoutent la profonde humidité qui règne dans les forêts ; et lorsqu'ils viennent camper sur un point quelconque du rivage, ils en choisissent constamment la partie nue et sablonneuse, se placent en rond de manière à entourer le feu qu'ils ont soigneusement entretenu au milieu du cercle, et font en sorte de placer à côté de chaque individu des masses de charbons ardents destinées à les réchauffer pendant le sommeil et à les protéger contre la fraîcheur des nuits. Ces nègres, ainsi couchés pêle-mêle sur le sable échauffé, paraissaient éprouver la plus vive jouissance à s'étendre dans tous les sens pour ne rien perdre de la chaleur que leur envoient les divers foyers qu'ils ont préparés. Il nous arriva fréquemment de les visiter au milieu de la nuit sans que jamais nous ayons surpris la tribu entière plongée dans le sommeil. Il paraît que, pour éviter les surprises, ils ont la précaution de placer à l'entour de leurs campements des vedettes qui, à la moindre apparence

Digitized by Google

de danger, donnent l'alarme, et qui ont aussi pour fonction d'entretenir les feux allumés.

Les Nouveaux-Irlandais mangent à chaque instant du jour, et quel que soit l'animal qui leur tombe sous la main, il est aussitôt jeté sur des charbons ardents, rôti et dévoré; jamais ils ne se donnent la peine de dépouiller un quadrupède ou de plumer un oiseau, et ils en savourent jusqu'aux intestins. Les insectes les plus dégoûtants et les reptiles les plus hideux ne leur causent aucun dégoût, et nous les avons vus souvent manger de gros lézards qui étaient à peine grillés. Lorsque les habitants quittent leurs villages ils n'emportent point de provisions avec eux; ils se reposent, pour trouver des vivres dans leurs voyages, sur les récifs qui se découvrent à marée basse. Là, en effet, ils pêchent aisément tout le poisson qu'ils peuvent désirer, et à cette ressource principale s'adjoignent une infinité de gros coquillages, surtout des poulpes et des bénitiers, enfin des tortues marines, des crabes nommés *koukiavass*, et de très-grosses langoustes. Mais pendant que des naturels explorent ainsi les vastes bancs de récifs qui bordent toutes ces côtes, quelques autres s'avancent dans l'intérieur des forêts et y recueillent les productions végétales nombreuses qu'une nature riche et libérale y jeta à profusion. Au premier rang des fruits que leur maturité faisait rechercher à l'époque de notre séjour, nous mentionnerons la châtaigne d'inocarpe, dont le goût et la saveur ont la plus grande analogie avec les marrons d'Europe; ce fruit nommé *laka* est tellement abondant qu'il jonche parfois le sol; les Papouas le mangent rôti ainsi que la pomme du faux palmier nommé *cycas*. L'abondance des vivres et la quantité que ces insulaires en consomment nous ont souvent étonnés. Nous n'avons jamais, en effet, assisté à un de leurs repas sans que nous n'ayons vu disparaître des masses énormes de viande, de mollusques, ou de poissons; leur grand régal est de manger ces

Digitized by Google

derniers crus. Parfois pour cuire leurs aliments, ils creusent un trou très-profond dans le sable; ils le tapissent avec des feuilles fraîchement cueillies, et y déposent les chairs au milieu de pierres échauffées. Les animaux dont ils se régalent ne sont pas nombreux; ils n'élèvent que très-peu de cochons, et parmi les quadrupèdes sauvages, les couscous sont les seuls qui nous parurent servir à leurs festins. La cuisson ne dépouille point ces derniers d'une odeur flagrante et expansible qui pendant leur vie donne la conscience de leur voisinage bien longtemps avant qu'on puisse les entrevoir: cette chair est cependant bien capable d'exciter la convoitise par sa blancheur et par ses qualités apparentes; mais c'est en vain que nous essayâmes à différentes fois d'en goûter, l'odeur qu'elle ne perd jamais soulève l'estomac le plus robuste et le plus affamé. Quelques naturels nous firent entendre qu'ils ne dédaignaient point de manger les chiens; ce goût n'a rien d'extraordinaire chez ces peuples, car il est assez universellement répandu sur toutes les terres de l'Océanie. Le chou caraïbe, plante de la famille des aroïdes, si précieuse par ses qualités nutritives, croît dans tous les marécages, et est vivement apprécié dans la Nouvelle-Irlande, aussi bien que dans les îles de la Société. Mais ce qui nous frappa sur cette grande île, située à une faible distance de l'équateur, est la rareté des cocotiers qui croissent sur les rivages; au petit nombre de noix de cocos que ces tribus nous apportèrent comme objets d'échange, et à la valeur qu'elles en exigeaient en retour, nous dûmes penser que cet excellent fruit était restreint dans son usage, et qu'il était considéré comme une substance nutritive d'autant plus précieuse qu'elle était moins abondante. Pas un seul cocotier n'existe aux alentours du Port-Praslin, et toutes les noix que les habitants nous apportèrent étaient sèches: ils nomment le coco pris en entier *lamass*, la coque ligneuse *larime*, et le lait

Digitized by Google

émulsif *kaourou*. Mais si les cocos sont rares, ils possèdent en retour des *ounes* (bananes), des *nios* (ignames), des *tos* (cannes à sucre), et des *béréos* ou fruits à pain sauvages : l'eau pure semble être leur unique boisson.

Le repos, c'est-à-dire ce *far niente* qui consiste à reposer sur le sol ses membres engourdis, paraît être pour les Nouveaux-Irlandais la réalité du bonheur. Nous les visitâmes à toutes les heures du jour et de la nuit, nous passâmes des journées couchés au milieu d'eux, dans le but d'étudier leurs habitudes les plus apparentes, et presque toujours nous les vîmes savourer avec une sorte de volupté ce repos si voisin de celui d'une brute. Cent fois nous trouvâmes les vieillards nonchalamment étendus près d'un foyer à demi éteint, restant des heures entières les jambes l'une sur l'autre et les mains croisées sur la poitrine dans l'immobilité la plus parfaite, mais suivant de la prunelle avec une vive curiosité tous nos mouvements et toutes nos actions.

Ces peuples aiment passionnément le bétel : ce sialogue énergique noircit profondément l'émail des dents qu'il corrode, et donne une couleur rouge sanguinolente aux membranes qui tapissent l'intérieur de la bouche. Cet usage, complétement inconnu à tous les autres Océaniens, n'a pu leur être transmis que par les Malais à l'époque où leur navigation s'étendait dans toutes les mers qui baignent cette partie des îles polynésiennes et océaniennes. Les raisons données par Péron sur l'utilité de cette drogue sont bien loin d'être exactes, et nul doute qu'il ne faille simplement attribuer l'introduction de son usage parmi tant de peuples à la fantaisie et à la mode. Les Nouveaux-Irlandais d'un certain âge sont les seuls qui mâchent le bétel ; car les jeunes gens nous parurent ne pas jouir de la prérogative d'en user, puisque aucun n'en avait encore mis dans sa bouche. Sous le nom de *bétel* on désigne un mélange de substances d'une grande

Digitized by Google

âcreté dont les principes se corrigent pour donner naissance à un produit mixte d'une saveur légèrement enivrante, que nous avouerons avoir trouvée fort agréable. La base de ces matières est la chaux appelée *emban*, obtenue par la calcination des madrépores, et que les naturels renferment dans un fruit à épiderme rouge nommé *kanban*, dont la surface est souvent enjolivée par de nombreux dessins. Ce fruit, de la grosseur d'une coloquinte, est produit par une plante grimpante nommée *melodinus scandens* par M. de la Billardière. Dans un autre petit vase, ils conservent des fruits d'arec et des feuilles de poivrier, qu'ils saupoudrent de chaux avant de s'en servir. La noix d'arec est ce qu'ils nomment *boual*, et le fruit vert ou la feuille du poivrier est ce qu'ils connaissent sous le nom de *poque*.

L'industrie des tribus qui nous occupent n'est point variée. Des hommes qui vont nus, et qui paraissent ne pas sentir la nécessité du moindre voile pour se vêtir, n'ont pas dû s'occuper des moyens de tisser des étoffes, et tous leurs besoins étant de pure animalité, il en est aussi résulté cette absence d'arts consacrés aux commodités de la vie et aux jouissances intellectuelles : car, sous ce rapport, toutes les races nègres se trouvent être plus ou moins en arrière du reste de l'espèce humaine. Mais en revanche leur instinct les a portés à se créer de nombreux moyens d'attaque et de défense, et leur goût s'est dirigé vers les colifichets les plus bizarres pour se rendre plus redoutables un jour de combat ou pour s'embellir. Dans nos relations journalières avec les Nouveaux-Irlandais ils sollicitèrent quelques étoffes vivement colorées, des verroteries : ce n'était jamais pour s'en servir à l'ordinaire, mais probablement dans le but d'en orner leurs idoles. Les seuls tissus qu'ils savent fabriquer consistent en feuilles de *pandanus* cousues de manière à former des sortes de capuchons destinés à protéger la tête et le dos des grandes

Digitized by Google

averses. Ces moyens protecteurs sont la première ébauche des mêmes étoffes que nous retrouvons chez les habitants de la Nouvelle-Guinée. Les seuls perfectionnements dignes d'être cités comme produits par une imagination créatrice se trouvent être les idoles grossièrement sculptées déposées dans leurs temples, et les ornements divers faits pour la plus grande partie avec des plumes de couleurs vives, et destinés à parer leur chevelure ou leur ceinture un jour de combat. Leurs embarcations, quoique bien inférieures à celles des Mongols-Pélagiens, annoncent toutefois des idées assez avancées sur l'architecture nautique, bien qu'ils paraissent complétement ignorer l'art de les manœuvrer avec des voiles.

Pendant notre séjour dans la belle baie nommée *Port-Praslin*, nous vîmes jusqu'à cinquante guerriers à la fois, paraissant obéir à des vieillards, portant comme marque distinctive leurs cheveux longs, ainsi que la barbe. Ils nous cachèrent soigneusement leurs femmes, ce qui semble attester qu'à leurs idées païennes se mêlent quelques traditions musulmanes qu'ils auront puisées dans leurs relations avec les Malais. Ils nous firent entendre d'ailleurs qu'ils jouissaient de la prérogative d'avoir plusieurs épouses; mais leur conversation nous prouva aussi qu'ils poussaient aussi loin que possible les inquiétudes d'une humeur jalouse.

La guerre, ou plutôt cet instinct vague de destruction, apanage de la barbarie profonde comme de la civilisation raffinée, semble être chez les Nouveaux-Irlandais un état habituel entre eux et les insulaires voisins. Aussi, à en juger par la nature de leurs armes et le nombre qu'ils en possèdent, il est facile de se convaincre qu'ils donnent tous leurs soins à les rendre dangereuses et multipliées. Mais aux armes offensives et défensives ils joignent des plaques de nacre destinées à signaler la valeur des guerriers, des

Digitized by Google

colliers, des plumes, etc., signes évidents d'une sorte de chevalerie; tant les hommes, quels qu'ils soient, ont de tendance à s'enorgueillir des bagatelles qui flattent leur vanité! Au premier rang nous signalerons avec quelques détails leurs instruments de destruction. Le plus meurtrier d'entre eux est le casse-tête ou *silla*: c'est une longue massue en bois très-dur, rouge, ornée de dents enfilées à sa poignée et précieusement ciselée à son extrémité vulnérante. Après cet assommoir, vient la sagaie, sorte de longue pique effilée et pointue également faite avec un bois rouge très-dur, que les naturels lancent avec une grande vigueur, après l'avoir brandie l'espace de quelques secondes. Pour paraître plus formidables en jetant cette javeline, ils se mettent dans la bouche des touffes de fibres entortillées qui imitent grossièrement des moustaches épaisses et volumineuses. Ils paraissent ignorer l'usage de l'arc et des flèches, car jamais nous n'en vîmes dans leurs mains. Il n'en est pas de même des frondes en fibres de palmiers, avec lesquelles ils lancent les pierres dont leurs embarcations sont toujours munies et qui semblent être un de leurs puissants moyens d'agression. Comme arme défensive ils emploient le bouclier, auquel ils donnent une forme oblongue, convexe, rétrécie au centre, et dont la surface est enjolivée de coquillages enchâssés dans le bois.

Les ornements en usage chez les nègres du Port-Praslin sont nombreux et variés, bien qu'ils ne s'en décorent qu'en certaines circonstances. Ainsi des panaches de toutes couleurs, des aigrettes de soies de sangliers, des plaques de nacre, des hausse-cols, des colliers de dents, des chapelets de coquilles, sont leurs bijoux les plus ordinaires. Souvent ils enfoncent dans les ailes du nez, percées à cet effet, jusqu'à des pinces de langouste. Ils passent à l'entour du bras des bracelets en paille tressée et de couleur, ou en matière calcaire

Digitized by Google

d'une extrême blancheur. On sait qu'ils forment ces derniers ornements avec la base de grosses coquilles du genre cône, et qu'ils les travaillent en les usant par le frottement avec le plus grand soin. Ils se percent aussi les lobes des oreilles pour y passer des morceaux de bois, des écailles de tortue roulées ou des dents de poisson.

Le chant est sans contredit le premier son que vibra le gosier d'un être animé, et même l'homme avant qu'il eût pu l'accentuer de manière à en créer la voix parlée. Or de la musique vocale à la musique instrumentale il n'y a qu'un pas : aussi voyons-nous toutes les races nègres, adonnées avec passion à la danse et à la musique, être on ne peut plus sensibles, lorsqu'elles sont dans l'esclavage, aux airs qui leur rappellent leur patrie. Les peuples civilisés, séquestrés dans les contrées montagneuses, conservent intact ce goût pour les traditions de leurs pères et pour les chants qui, dès l'enfance, en résonnant à leurs oreilles, se sont à jamais identifiés avec toutes les lois de leur organisation de position. Les Papouas du Port-Praslin sont beaucoup plus avancés sous ce rapport que les peuples mongols-pélagiens et océaniens. Au premier rang des instruments nous citerons le *tamtam*, qu'ils placent dans leurs temples dans le but sans doute de réunir par ces sons bruyants les tributs aux cérémonies de leur fétichisme grossier, ou bien de leur servir d'appel lors des alertes brusques dans lesquelles leur vie agitée s'écoule. Ces tamtam ont deux pieds environ de longueur totale; ils se composent d'un tube creux étranglé au milieu, disposé de manière à simuler deux cônes réunis par leurs sommets. Ce cylindre perforé est tiré d'un morceau de bois léger peint en noir lustré, et garni de divers ornements en écaille inscrustés dans son épaisseur. Une seule extrémité est recouverte par une peau de lézard solidement tendue et fixée sur le pourtour. Mais une des parti-

Digitized by Google

cularités les plus intéressantes peut-être est d'avoir trouvé chez les naturels l'usage du syrinx ou flûte de Pan : cet instrument ne diffère absolument du nôtre qu'en ce qu'il présente parfois six ou huit tuyaux au lieu de sept; il est fabriqué avec des morceaux de roseau soigneusement accolés et passés au feu sur les bords. M. le baron Feisthamel a bien voulu nous donner une note sur la portée de cette flûte de Pan que nous lui avions remise [1]. Enfin il n'y a pas jusqu'à la guimbarde que nous observâmes parmi les naturels de ces contrées; elle est faite avec un morceau de bambou, terminé en trois pointes effilées et fendues de manière à n'être séparées que par un léger intervalle placé dans la bouche comme notre guimbarde, la lame du milieu vibre sous le doigt qui la presse.

[1] Les anciens avaient deux sortes de flûtes, la flûte simple et la syrinx, ou flûte de Pan.

Platon en parle dans son *Voyage en Égypte;* Homère en fait mention dans l'*Iliade*.

Ces instruments furent bannis dans le principe des temples d'Apollon par les prêtres, à cause de la lutte de ce dieu avec Marsyas; ils furent ensuite portés au plus haut degré de faveur. Leur étude entrait dans l'éducation des hommes illustres du temps. Périclès fit venir de Thèbes le célèbre Antégénides pour enseigner la flûte à son neveu Alcibiade.

Les Thébains surpassèrent sur cet instrument les autres peuples de la Grèce. Dion Chrysostôme dit avoir vu une statue de Mercure sur la vieille place de Thèbes sur laquelle on lisait cette inscription : *La Grèce a déclaré que Thèbes a remporté le prix sur la flûte.*
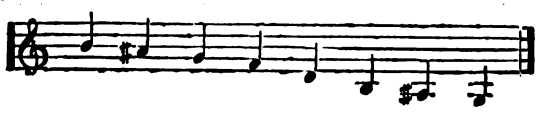
Comme tout concourt à prouver que les instruments accompagnaient les voix à l'unisson, et que conséquemment l'*harmonie* proprement dite n'était point connue des Grecs, les cordes des lyres et des harpes étaient tendues de manière à produire autant de sons différents qu'il en entrait dans leur système de chant; et conséquemment les flûtes n'avaient également qu'une étendue de sons très-bornés. Au fur et à mesure que le système des sons s'étendit, les instruments suivirent cet accroissement; et la flûte, qui n'avait d'abord que quatre ou cinq notes, en eut bientôt jusqu'à seize. Mais il est à remarquer que l'assemblage des notes, ainsi

Digitized by Google

Si, des ressources industrieuses pour consoler des peines de cette vie, et roidir les organes contre les sensations tristes qui à chaque instant viennent l'assiéger dans quelque position sociale où l'homme puisse se trouver, nous passons à l'industrie de pourvoir à la subsistance du jour, nous verrons que le Nouvel-Irlandais, à part l'abondance des productions qui couvrent le sol de sa patrie, a reçu en partage un merveilleux talent pour la pêche. Nulle race ne possède avec plus de perfection le sens de la vue que les Papouas, et ceux du Port-Praslin nous étonnèrent souvent par l'adresse inouie avec laquelle ils lancent sur le poisson qui nage à une certaine profondeur de la mer un harpon en roseau grêle mais ferme que terminent cinq ou six pointes acérées en bois dur, et qui, décrivant une ligne parabolique, retombe, frappe la proie,

que le *mode* de *musique*, étaient toujours *mineurs*, et tous les auteurs anciens sont d'accord sur ce point. Il est même bien curieux d'observer qu'aujourd'hui encore pas un seul des cris des différents marchands qui parcourent les rues de la capitale ou d'autres villes, n'est un mode majeur, mais bien un mineur. La raison qu'on peut en donner, c'est que l'homme *naturel* éprouve beaucoup plus de facilité à attaquer la tierce mineure que celle majeure.

La syrinx de la Nouvelle-Irlande présente un assemblage de notes ayant ce caractère mineur, le voici :



On voit aisément qu'ayant les notes de l'accord parfait en sol, on pourrait à la rigueur exécuter des airs en mode majeur, ayant surtout la tonique pour notre basse; mais jamais je n'ai ouï dire que ce mode leur fût connu; ce qui prouve qu'il tient à une nature perfectionnée. On peut donc conclure que cet instrument, composé de huit notes, dont cinq appartiennent à la gamme et trois sont répétées à l'octave en dessous, est des temps les plus reculés.

Digitized by Google

qui essaie en vain de se débattre sous la tige qui la maintient sur l'eau. A ce moyen, qui demande une vive prestesse et une justesse de coup d'œil que tous les naturels ne possèdent pas également, ils ajoutent diverses sortes de filets faits avec des écorces d'arbre cordonnées.

La construction des pirogues est très-soignée chez ces hommes, et la régularité et la netteté qui ont présidé à la coupe du bois portent à penser que depuis longtemps ils ont tiré un grand parti des instruments de fer qu'ils se sont procurés par le passage de quelques navires ou par des communications avec les Malais. Il est de fait que ce métal était ce qu'ils préféraient à tout autre matière dans leurs échanges. Les petites pirogues se ressemblent par leurs formes et par leurs dimensions : elles sont étroites, mais sveltes et légères, et peuvent recevoir de sept à huit hommes; elles ne sont point creusées dans un seul tronc d'arbre, mais leurs bordages sont ajustés et calfatés à la manière des canots dits à clains suivant la méthode européenne, et les coutures ou joints sont très-soigneusement remplis par un mastic retiré d'une gomme résine qui fait l'office de brai; elles sont aussi constamment redressées sur l'avant et sur l'arrière de manière que ces parties, peintes avec de la chaux et de l'ocre, et sculptées à leur sommet en forme de crête de coq, peuvent avoir deux pieds et demi de hauteur. Le balancier est fixé sur le flanc de l'embarcation par sept ou huit traverses. Nous ne leur vîmes ni mâture ni gréement. Une grande pirogue, contenant environ quarante combattants, vint un jour dans le havre où nous étions mouillés. Tout nous autorise à penser que cette vaste embarcation ne sert chez eux que pour la navigation lointaine et la guerre, et appartient à la tribu entière. Elle n'avait point de balancier, et ces dimensions n'étaient pas moindres de trente-cinq pieds en longueur sur quatre pieds dans sa plus grande largeur. Ses bordages étaient

Digitized by Google

juxta-posés avec une grande régularité ; et la partie relevée de l'arrière, au lieu d'être taillée en crête de coq, simulait une large girouette sculptée à jour, et dont on retrouva une copie dans le temple des idoles. Est-ce un emblème protecteur? Cette grande pirogue était nagée par vingt hommes, tandis que vingt autres tenaient fort à l'aise sur les bancs. Elle n'avait point de mât, point de voiles, et la pagaie était l'unique force motrice qui la faisait glisser sur le sein de la mer. La forme de ces rames est celle d'un fer de lance, et sur le plat nous remarquâmes parfois des esquisses de requins ou autres animaux, sculptées avec assez de soin. Cette disposition des pagaies n'est point propre à opérer une grande pression sur la colonne d'eau et imprimer par conséquent un vif mouvement à la marche de l'embarcation, mais en revanche elle sert aux nageurs d'arme offensive ; et, dans un cas de surprise ou d'attaque corps à corps de deux pirogues ennemies, la pagaie, par son extrémité acérée et vulnérante, est un instrument dangereux.

Les relations que nous avons eues avec les Nouveaux-Irlandais du Port-Praslin pendant notre court séjour dans cette partie de l'île ont toujours été franchement amicales. Cependant il nous a fallu endurer de nombreux larcins ; car ces nègres, bien qu'ils ne pratiquent pas le vol à force ouverte, ne négligent aucun moyen de s'approprier ce qui tombe sous leur main agile. Il était aisé de voir que nos armes à feu leur imposaient une circonspection qui ne leur était pas habituelle ; car ils redoutaient singulièrement la puissance d'armes dont ils n'entendaient jamais l'explosion, même au milieu des bois, sans tressaillir. C'était avec une vive reconnaissance qu'ils recevaient les outils de fer, les morceaux de cercle de barrique, avec lesquels ils fabriquaient des ciseaux. Ce métal était plus précieux à leur yeux que l'or, sous quelque forme qu'il fût ; car ce dernier ne doit parmi nous

Digitized by Google

sa haute valeur que comme étant le signe représentatif des échanges ; et le fer, ce levier de la civilisation des nations européennes, le deviendra aussi de celle des peuples encore plongés dans la barbarie des coutumes primitives. Toutefois il est juste de dire que nous n'eûmes jamais le moindre sujet de regretter notre confiance envers les Nouveaux-Irlandais. Ils se conduisirent avec bonhomie dans les forêts, où bien des fois nous nous confiâmes sans armes à leur merci, lorsque, servant de guides dans nos courses d'histoire naturelle, ils pouvaient si aisément nous dépouiller. Nous participions sans cérémonie à leurs foyers. Souvent nous choisissions des fruits de mapé ou des mollusques pour calmer notre faim, sans qu'ils en témoignassent le plus léger déplaisir : peut-être le soin que nous avions de les récompenser scrupuleusement nous servit-il de recommandation puissante en cette circonstance. Cependant nous n'en inférerons pas qu'il soit prudent de s'abandonner sans réserve à leur bonne foi ; car dans plus d'une occasion nous crûmes nous apercevoir que la force d'un navire de guerre était ce qui leur imposait davantage, et le moyen le plus puissant pour réduire au silence la violence de leurs passions.

La langue des naturels de la Nouvelle-Irlande est sonore, quoique bien différente de celle des îles de la Société, dont les mots ne sont composés que de voyelles, tandis qu'elle renferme beaucoup de consonnes, et surtout de lettres dures, telles que le *k*, qui se reproduit très-souvent. Dans le vocabulaire que nous avons recueilli, on trouvera un assez grand nombre de mots suffisants pour en donner une idée, écrits d'après la prononciation française. On remarquera que la lettre E, ou même l'*i*, sont, dans bien des cas, de simples pronoms, tels que *le*, *la*, et une sorte de rapport ou de corrélation de mots dans ceux qui servent à désigner des parties du corps dont d'autres sont dépendantes : tels, par

Digitized by Google

exemple, *limane* pour bras, *siselimane* pour avant-bras, *balanimane* pour la main, *oulimane* pour les doigts, *pitralimane* pour les ongles, etc.

Le système de numération n'est pas étendu, et ne dépasse point le nombre 10. Ils recommencent à la seconde dizaine en employant un mot qui change la valeur des noms désignant les unités. Ces naturels comptent habituellement sur leurs doigts; leurs noms de nombre sont évidemment d'origine malaise, et se prononcent ainsi qu'il suit.

1, *Ti*, ou quelquefois *tiema*.
2, *Irou*.
3, *Toul*.
4, *At*.
5, *Lime*.
6, *Ouone*.
7, *His*.
8, *Oualle*.
9, *Siou*.
10, *Saouli*.
11, *Tic saouli*.
12. *Irou saouli*, etc.

Les mots que nous avons recueillis dans nos relations avec les Papouas du Port-Praslin sont les suivants :

Arec (noix d'), *boual*.
Ajoupa, *pal*.
Avant-bras, *siselimane*.
Asterie pentagone, *cicinbone*.
Asseyez-vous, *kess*.
Avoir (ne pas), *belma*.
Baliste, *monbo*.
Bracelet, *tacame*.
Banane, *oune*.
Barbe, *ipioroune*.
Bras, *limane*.
Beaucoup, *pial*.
Boite à bétel, *kan-ban*.
Bonnet carré (baringtonia), arbre, *inn-male*.
Bouche, *bloch*.
Barbe, *cocorouté*.
Coco, *lamass*.
— la noix ou la coque, *larime*.
— le lait, *kaourou*.
Coco, la chair, *lamass*.
Canne à sucre, *to*.
Cochon, *bouré*.
Corbeau, *coco*.
Cheveux, *ioune*.
Cou, *kabourane*.
Cuisse, *boulanatikène*.
Cheville du pied, *tabala*.
Corail (madrépore), *épate*.

Digitized by Google

Crabe, *kouki-a-vass.*
Collier en dents de poissons, *koulkoul.*
Chien, *poull.*
Casque (coquille), *zazanmak.*
Collier en fragments de coquilles, *sara.*
Chaux (pour le bétel et les cheveux), *emban.*
Cône (coquille), *pelombouré.*
Chapeau en feuilles de vaquois, *kandi.*
Coït, *fouine.*
Casse-tête, *silla.*
Coucou, *koudouma.*
Dents, *niseck.*
Doigts de la main, *oulimane.*
Doigts du pied, *oukikenne.*
Dos, *taroune.*
Dartre lépreuse qui recouvre le corps, *limnimole.*
Dormir, *bourbourou.*
Drongo (oiseau), *silo.*
Epaules, *tableman.*
Eponge digitée, *balbalboune.*
Eternument, *mapsuai.*
Eau, *maloume.*
Fer, *cinerr.*
Fruit à pain, *béréo.*
Fruit du sagoutier (cycas circinalis), *pacao.*
Fesse, *kabeline.*
Fronde, *loo.*
Fongie (madrépore), *kanbatinga.*
Feuilles du vaquois, *bum.*
Filet de pêche, *embitou.*
Fruit de l'inocarpus (mapé des Taïtiens), *laka.*
Fleur, *kérim.*
Feuilles, *auguili.*
Feu, *épia.*
Flûte de Pan, *kakourou.*
Guettarda speciosa (tao des Taïtiens), *keneo.*
Harpon pour la pêche, *cousoui.*
Havre aux Anglais, *siourou.*
Hibiscus à cordes (h. tiliaceus), *mangass.*
Hélix terrestre, *iaïe.*
Hache en fer, *iramm.*
Igname, *nio.*
Ile aux Marteaux, *Lambonne.*
Ile-Verte, *Latao.*
Jambe, *sisikenne.*
Joues, *kabouroune.*
Lune, *kalan.*
Lèvres, *bouline.*
Lézard vert, *douarrha.*
Lance ou sagaie, *fal.*
Miroir, *noukima.*
Manger, *metané.*
Menton, *kabissène.*
Mamelle, *oroïne.*
Main, *balanimane.*
Mort, *maté.*
Mouchoir, ou toute autre étoffe, *cahène.*
Marsouin, *koriap.*
Montagne vis-à-vis le mouillage, *lanus.*
Montagne au fond de la baie, *cambatore.*
Mors qu'ils se mettent dans la bouche, *sillic.*
Mulet (poisson), *koroass.*
Méduse (zoophyte), *pisciné-boquai.*

Digitized by Google

Mouche (insecte), *alan.*
Manger, *blondi.*
Marcher, *datiname.*
Martin-pêcheur, *kioukiou.*
Non, *bile.*
Nez, *kaboussaine.*
Nouvelle-Bretagne, *Birare.*
Nouvelle-Irlande, *Enlourou.*
Nombril, *boutou.*
Navire, *prao.*
Oui, *io.*
Ornement en écailles, *netip.*
— du nez, *pouné.*
— du front, *kapoul.*
— de la tête, *kalan.*
Oreilles, *paralienne.*
Ongles de la main, *pitralimane.*
Oiseau, *mani.*
Oursin à baguettes, *labrao.*
Orphie (poisson), *sagoune.*
Œuf de Léda (ovule, coquille), *pongole.*
Œil, *alimata.*
Pagaie, *marimé* ou *nosse.*
Poule, *coq.*
Pirogue (grande), *mone.*
Poivre cubèbe qui sert de bétel, *poque.*
Pluie, *baté.*
Pigeon de Nicombar, *manico.*
Pigeon à caroncule rouge, *balousse.*
Punaise des bois, *go.*
Paupières, *amatane.*
Poitrine, *palenoumé.*
Poil du pénis, *kabesalane.*
Pénis, *ousinn.*
Poisson, *siss.*
Poisson rouge (pagre), *kourourou.*
Plume, *courcour.*
Phalanger (didelphis orientalis), *kapoune.*
Plaie, *alot.*
Papillon, *embéme.*
Palmier (guebé), *guébé.*
Phasme (insecte), *kaa.*
Panier en feuilles vertes, *katourou.*
Pendants d'oreilles, *peralième.*
Pancratium (plante), *ilé.*
Partir, *orébaissai.*
Porcelaine (coquille), *bilan.*
Plie, *plal.*
Pied, *balantikène.*
Pointe sud de la baie Praslin, *Tavouaolai.*
Pointe nord de la baie Praslin, *Embrambia.*
Pointe ouest de l'île aux Marteaux, *Lamassa.*
Reins, *kabrisane.*
Requin à ailerons noirs, *bakoué.*
Raie jaune, tachée de bleue de ciel, *pharr.*
Soleil, *kamiss.*
Sourcils, *poulimata.*
Sables du rivage, *meakass.*
Scœvola lobelia (arbuste), *sanrinn.*
Spare vert (poisson), *teno.*
Sucrier (oiseau), *sicsic.*
Scarabe (coquille terrestre), *coul.*
Tortue, *poule.*
Taro (arum esculentum), *pass.*

Digitized by Google

Tonnerre, *laboume.*
Tête (partie du corps), *pesolorou.*
Talon, *kanourikène.*
Tridacne (bénitier, coquille), *sabourkess.*
Tridacne (le mollusque), *marenoa.*
Taccapinnatifida (racine), *sohest.*
Tige (végétal), *sisim.*
Ver luisant (lampyris), *kaltote.*
Ventre, *balane.*
Vagin, *piale.*
Volute (coquille), *arbi.*

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les animaux que produit la Nouvelle-Irlande. Une île aussi vaste doit nourrir sans doute plusieurs espèces de grands quadrupèdes, et quelques-uns de ceux qu'on trouve dans les Moluques et à la Nouvelle-Guinée, mais les courtes relâches des voyages sur mer ne permettent guère que d'effleurer quelques points du littoral, et par suite, les lieux toujours plus pauvres en créatures animées. Nous n'y vîmes point le babi-russa, bien que nous ne puissions mettre en doute son existence, car les naturels nous l'affirmèrent, et, ce qui est plus positif, ils nous en apportèrent les dents canines si reconnaissables par leur forme caractéristique. Les cochons que les Nouveaux-Irlandais élèvent en une sorte de domesticité sous le nom de *bourré*, appartiennent à la race de Siam, et ils paraissent être rares dans le pays, car nous n'en vîmes jamais plus de cinq à six individus. Les chiens, appelés *poull*, sont de petite taille. Leur museau est pointu et leurs oreilles sont droites. Ils nous parurent en tout point semblables à la race de la Nouvelle-Hollande. Courageux et très-carnassiers, ces chiens vivent de tout ce qu'ils rencontrent, et notamment de poissons et de crabes qu'ils vont pêcher sur les récifs à marée basse. Les nègres sont friands de leur chair, qu'ils trouvent très-délicate. Nous vîmes aussi quelques vespertilions, mais aucune roussette, bien que la Nouvelle-Irlande, comme toutes les terres voisines, doive nourrir quelque variété *de ces*

Digitized by Google

chauves-souris grandes comme des poules, pour me servir de l'expression de Mandelslo (Voy. aux Indes, t. II, p. 147).

Le phalanger blanc ou *kapoune* [1], paraît être très-commun aux alentours du Port-Praslin, il vit sur les arbres, et malgré le soin avec lequel il s'y cache, une odeur fétide, flagrante et très-expansible, le décèle au loin. Dès 1751, le voyageur Barchewitz avait eu connaissance de cet animal qu'il rencontra dans l'île de Léthy. De la taille d'un chat, le *kapoune* a son pelage blanc avec une raie fauve sur l'échine. Ses grands yeux atones, son museau fin et brun, sa queue enroulée et dénudée à l'extrémité; ses pouces, opposables comme ceux de la main de l'homme, en font un quadrupède curieux que revêt une bourre laineuse rude et très-abondante. Souvent en parcourant les forêts séculaires de la Nouvelle-Irlande, mon odorat était vivement affecté par ce phalanger, qui s'accroche aux rameaux des arbres par sa queue prenante à la manière de certains singes d'Amérique.

Les Papouas du Port-Praslin nomment les oiseaux *mani*, nom qui doit dériver de celui de *manou*, usité dans les îles peuplées par la race océanienne. Les espèces se ressentent du voisinage de l'équateur, et l'on remarque en effet une grande analogie de création pour les oiseaux, entre la Nouvelle-Irlande, les terres de la Papouasie proprement dite, et les Moluques. La poule domestique, commensale de l'homme, ne diffère point de la race de nos basses-cours; mais par une singularité qui serait fort remarquable, si l'on ne devait penser que le nom de cet utile oiseau tire son origine d'un son euphonique dans la plupart des langues, les nègres de Port-Praslin l'appellent *coq*, mot qu'ils articulent avec

1 *Cuscus albus*, Less.; *phalangista cavifrons*, Temminck. Voyez la figure que nous en donnons.

Digitized by Google

netteté. D'un autre côté, l'auraient-ils reçu des vaisseaux de Bougainville?

Les loris, ces perroquets à vestiture écarlate; les grands-loris papous, à voix rauque; le perroquet vert à plumes lustrées, dit des Moluques; la belle perruche de Latham, étaient tués dans nos chasses journalières.

Les colombes y comptaient de brillantes espèces, entre autres le pigeon de Nicobar, à longues plumes effilées sur le cou; la pinon, à plumage vert doré, à ventre rouge et dont le bec est surmonté d'une caroncule rouge comme une cerise, dont elle a la forme. C'est là que nous tuâmes la colombe demoiselle, qui reproduit toutes les nuances de la magnifique de la Nouvelle-Galles du Sud, mais avec des formes grêles et sveltes. Un corbeau à duvet blanc, à plumage complétement noir, le *coco* des naturels, répète ses jappements qui imitent à s'y méprendre ceux des chiens. Sur les rivages se tient de préférence le grand aigle océanique. Dans les bois sont très-communs des coucals, des drongos, des hirondelles, des gobes-mouches, et des échenilleurs nouveaux pour la plupart.

A cette tribu riche et variée, viennent se joindre les martin-pêcheurs, des souï-mangas, et le stourne à plumage bronzé, qui vit en troupes comme nos étourneaux, et dont les yeux ont l'éclat du rubis.

Les reptiles répondent à la variété de cette création, car ils trouvent au Port-Praslin les circonstances les plus favorables pour leur multiplication : chaleur et humidité sont les premières grandes conditions de leur existence, aussi les reptiles sont-ils abondants sur la Nouvelle-Irlande. Les crocodiles bicarénés y ont été rencontrés par divers navigateurs, de grands monitors, le joli lézard de padang ou gecko à bandes, des serpents, des grenouilles, et les tortues marines, soit la tortue franche, soit le caret, y pullulent. Ces dernières

Digitized by Google

connues des naturels, par le nom de *poule* leur fournissent leur chair pour la nourriture et leurs écails pour faire des hameçons.

Mais ce sont les poissons qui semblent constituer les tribus les plus variées et les plus riches en espèces bizarres ou vivement colorées. Les balistes, les scorpènes, les raies, les murénophis n'y sont pas rares sans contredit, mais l'espèce la plus abondamment multipliée est le squale aux ailerons noirs. Il est un poisson qui mérite une mention spéciale, sorte d'être amphibie, qui s'élève sur les vagues, qui gravit les rochers, s'y promène pour attraper les petits insectes dont il se nourrit, poisson courant avec assez de rapidité sur le sable des grèves pour imiter à faire illusion la forme et les allures d'un lézard, c'est le blennie sauteur de Commerson. Enfin, ce qu'il y a de plus singulier dans les mœurs de ce poisson à demi-terrestre, c'est de le voir nager indifféremment dans l'eau des petites rivières qui se perdent dans le havre de Praslin, plonger dans la mer qui brise au sortir des vagues pour gravir sur les branches de quelques arbrisseaux marins. Ses yeux dirigés vers le ciel sur la voûte de la tête, ses nageoires jugulaires soudées et composées de rayons durs et solides, sa couleur gris de lin linéolé, font de ce périopthalme un être fort curieux.

Les crustacés se composaient de langoustes, de cancers variés, de grapses peints, de palémons, de crevettes, d'un pagure et d'un ocypode qui se creuse des terriers dans les bois.

Les insectes y sont très-diversifiés, et les papillons les plus éclatants s'y trouvent en grand nombre. Une cicindèle à odeur de rose, le gnoma qui se colle sur les écorces, un bupreste doré, et un scarabée bicorne méritent une citation particulière. Nous trouvâmes deux sortes de phasmes, l'un filiforme et vert, et l'autre très-grand, noir, à corselet très-

Digitized by Google

dur et hérissé de piquants. C'est de ce dernier insecte que parle de Bougainville, dans sa narration, lorsqu'il dit (page 279) : « Il est long comme le doigt, cuirassé sur le corps. Il a six pattes, des pointes saillantes sur les côtés, et une queue fort longue. » La mantefeuille, si commune à Amboine et aux Seychelles, s'y trouve également, ainsi que des scolopendres, des scorpions, des termites et de très-grosses fourmis.

Les coquilles les plus recherchées dans les cabinets ne sont pas rares sur les plataux de récifs ou sur les plages de diverses natures qui découpent le pourtour de cette grande île. Bougainville y avait rencontré les marteaux et la porcelaine Gésier, et cette dernière longtemps oubliée dans une collection de Rochefort, n'a été décrite que dans ces derniers temps. Les gens de notre corvette y trouvèrent en abondance des milliers d'individus de coquilles communes ou rares, car la passion des collections s'était emparée des moindres matelots à l'exemple du capitaine et des officiers, et leurs coffres regorgeaient de mollusques à demi pourris qui rendaient l'entrepont presqu'inhabitable. Les mollusques que j'observai et dont les tests formaient des tas sur divers points de la grève, après que l'animal eut servi à la nourriture des naturels, étaient de gros trochus, tels que la veuve et la peau de serpent, des cônes volumineux, des casques, des tridacnes, l'hyppope, des porcelaines tigrées et autres, des ovules œufs, des fuseaux, des murex, des huîtres, etc., etc. Le scarabe auricule ne quitte point l'atmosphère marine, et se tient sous la mousse ou dans les aisselles des feuilles d'un pancratium chargé d'eau. Les coquilles fluviatiles et terrestres sont fort communes, et souvent nous rencontrions attachée sur les feuilles une nérite aquatique qui, au lieu de vivre exclusivement dans les ruisseaux où devaient la fixer les lois de son économie, vaguait dans les bois, et s'accrochait aux rameaux. Certes nos idées étaient bouleversées de voir son animal

Digitized by Google

embarrassé par un large opercule pierreux, s'aventurer ainsi, et parvenir à changer son genre de vie.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit de la richesse et de la variété des zoophytes sur les côtes du Port-Praslin. Après une courte relâche, mon portefeuille regorgeait de dessins qu'il avait fallu prendre à la hâte, et de toutes les mers où nous avons établi nos stations, nulle ne m'a paru plus féconde que celle qui baigne ces havres et ces criques qui festonnent les bords du canal Saint-Georges. J'ai publié dans la partie zoologique de la narration du voyage de *la Coquille* mes récoltes et j'y renvoie le lecteur.



Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Traversée de la Nouvelle-Irlande à l'île de Waigiou par le canal de Saint-Georges; vues de la Nouvelle-Bretagne, de l'île d'Amakata ou d'Yorck, communication avec les naturels de cette dernière île; vue des îles Sandwich, de Schouten et des côtes de la Nouvelle-Guinée

(du 21 août 1823 au 6 septembre suivant);

Séjour à la baie d'Offach de l'île de Waigiou

(du 6 septembre au 16 du même mois).

C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle.
C'est là qu'elle est sublime!.....
(SAINT-LAMBERT.)

Le 21 août, dans la matinée, *la Coquille* mit à la voile et s'engagea dans le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Irlande, nommé par Carteret *Canal Saint-Georges;* elle passa devant le havre Carteret, en longeant la côte de la Nouvelle-Irlande à moins de six milles, côte qui partout est élevée et bordée de hautes montagnes échelonnées en amphithéâtre, couvertes de forêts non interrompues.

Digitized by Google

A une plus grande distance nous apparaissaient les rivages de *Birare*, que Dampier nomma la Nouvelle-Bretagne, parce que sans doute il y fut assailli de pluies et d'épais brouillards. A partir du cap Paliser, jusqu'à la pointe Lesson, la côte dans le lointain nous parut basse et sablonneuse, tandis qu'au niveau de ce dernier point s'élevait le mont Beauptemps-Beaupré, et non loin du cap Stephens, au nord, les trois hauts mamelons coniques nommés la *mère et ses deux filles* [1]. Des arbres, rien que des arbres semblaient revêtir de leur chevelure verdoyante ce que nos regards embrassaient dans l'horizon. Le ciel se remit au beau après nous avoir assaillis de grains noirs qui firent place à des masses de vapeurs, s'élevant de toutes ces terres et que quelques personnes prirent pour de la fumée. Nous passâmes la nuit à louvoyer dans le canal, mais au jour (le 22), nous avions franchi le détroit au milieu duquel est située l'île d'*Amakata*, découverte en 1767, par Carteret qui la baptisa du nom d'île *du duc d'Yorck*. Cette petite île, couverte de bois, est peu élevée, mais sa population paraît considérable relativement à sa petite étendue, car de nombreuses cabanes étaient éparses sur son pourtour. Au nord, s'ouvre le port de Hunter, ainsi nommé du capitaine qui le visita le premier.

Lorsque la corvette *la Coquille* se trouva par le travers d'Amakata, de nombreuses pirogues furent lancées des divers points de l'île, et toutes, pagayant avec vigueur, se dirigèrent vers nous : huit seulement parvinrent à nous accos-

[1] La mère se dessine en un cône très-élevé, qui est évidemment un foyer volcanique couronné par un large cratère. Ses flancs sont dépouillés et brûlés. Les deux filles ont un peu de verdure à leur base. Ces trois monts ignivomes ne se lient à aucune des chaînes qui sillonnent l'île, car ils sont isolés les uns des autres, et placés à peu de distance de la mer, qui leur fournit les éléments de leur déjection.

Digitized by Google

ter, et chacune d'elles était montée par six ou sept insulaires, complétement nus et de même race que les Nouveaux-Irlandais. Ces nègres, à chevelure laineuse, poudrée avec de l'ocre et de la chaux, montèrent sur notre vaisseau sans hésitation; nous remarquâmes que leur voix était plus forte, que leur stature était plus élevée et mieux prise que celle des naturels du Port-Praslin et qu'ils paraissaient surtout plus robustes et plus courageux. Ils n'avaient pour armes que des frondes dont ils se défirent volontiers, tout en conservant au fond de leurs pirogues les masses de cailloux arrondis qui leur servent de projectiles, et qu'ils renferment dans des sacs tressés en filets; ils nous offrirent quelques fruits en demandant du fer en échange: du fer, du fer, tel était le mot qui sortait de toutes les bouches, avec la même avidité qu'un Européen dirait: de l'or, de l'or. Les clous, les couteaux servirent à payer quelques cocos secs, des bananes fort bonnes, des frondes, des colliers faits avec des dents de poissons, des flûtes de Pan et un instrument en cloche avec lequel ils pêchent les poulpes; mais le marché eût été fort peu productif pour ces nègres, sans les coquilles qu'ils se trouvèrent posséder et qui avivèrent le zèle des gens de l'équipage, car chacun put se procurer des nautilles flambés, des ovules œufs de Léda, de fort grosses volutes couronne d'Éthiopie, qu'ils donnaient pour les moindres outils; un insulaire parvint à se procurer une hache et sa joie fut telle qu'il poussa de grands cris auxquels répondirent, et comme en chœur, les autres nègres. Une amarre avait été jetée sur l'arrière de *la Coquille* et les pirogues se renouvelaient au fur et à mesure que chacune d'elles avait terminé ses échanges: la dernière qui vint se coller au flanc de notre corvette paraissait être montée par un chef, car à un ordre qu'il donna, toutes s'éloignèrent simultanément et reprirent la direction de leur île.

Digitized by Google

La langue des naturels d'Amakata ne me parut point différer de celle des Nouveaux-Irlandais, cependant ses inflexions étaient plus aiguës, l'articulation des syllabes plus intense. Ces nègres criaient tous à la fois et avec un grand bruit quand leurs pirogues s'abordaient, mais à cela près, ils avaient les mêmes habitudes et portaient les mêmes ornements, c'est-à-dire un bâtonnet très-blanc et en os à travers la cloison du nez et des fards rouges sur la face. De nombreuses cicatrices, un air farouche, une hardiesse prononcée dans l'ensemble de leur démarche, prêtaient à leur physionomie un caractère plus guerrier et plus redoutable que celui que nous avions vu chez les naturels du Port-Praslin. Leurs pirogues, à simple balancier, sont très-étroites et calfatées avec soin sur les coutures, elles se relèvent en pointe recourbée à leurs extrémités, et les pagayes se terminent en un fer de lance très-acéré.

Le 23, nous eûmes connaissance de l'île Sandwich; le 25, nous fêtâmes la Saint-Louis avec des conserves d'Appert, et nos matelots, stimulés par une double ration et par du punch, dansèrent sur le pont une partie de la nuit. La mer était très-belle et le temps très-maniable, car de forts grains nous auraient fort embarrassés avec un équipage sorti des bornes de la tempérance; au milieu de cette folle joie, *la Coquille* fendait une mer couverte de gros troncs d'arbres, refuge d'une foule d'animaux pélagiens et jonchée de fruits sauvages qui trompaient le vorace appétit des fous et des innombrables sternes accumulés sur cette partie de l'océan semée d'îles et d'écueils. Le 26, au matin, d'épais nuages voilaient la cime de l'île du volcan, s'abaissant de chaque côté en murailles presque verticales; puis notre route longeait le groupe des îles de Schouten : ces îles, découvertes en 1616 par le navigateur dont elles portent le nom, sont au nombre de dix à douze; leur forme est conique ou affaissée en pâté, les plus grandes sont des

Digitized by Google

volcans éteints recouverts par la plus brillante végétation. Accolées sur la côte de la Nouvelle-Guinée, la plus grande de ces îlettes est celle de *Vulcain*, que bordent quelques rochers appelés *Aris ;* puis l'île *Lesson*, laquelle est morcelée sur ses contours et formée par un haut piton conique, dont la base a six milles de circuit, et qui précède les îles *Blosseville*, *Jacquinot*, d'*Urville*, etc. Derrière ces rochers avancés nous apparaissaient dans le lointain les hautes montagnes de la Nouvelle-Guinée, confondues avec la teinte bleuâtre du ciel.

Le 28, après les longues heures de pluie des jours précédents, le ciel étant redevenu serein et la mer unie, la corvette se trouva traverser un large lit de courants qui sembla nous indiquer l'embouchure d'une grande rivière de la Nouvelle-Guinée. On ne peut se figurer tout l'intérêt que doivent inspirer à un naturaliste ces radeaux flottants de gros troncs d'arbres entiers déracinés par les ouragans et voguant emportés par les ondes qui les charrient ; habités qu'ils sont par des émigrations d'animaux arrachés à leur patrie, des oiseaux de rivages, nautonniers inhabiles, errent ainsi à l'aventure sur ces arbres qui abritent des nuées de petits poissons richement peints, tels que des balistes, et surtout les lophies brachions si bizarrement construites.

Sur les écorces apparaissent qnelques reptiles qui doivent bientôt périr, et les arbres ensevelis dans l'eau avec leurs feuilles entraînent aussi des tapis de fucus, des noix de diverses sortes, et au milieu de ces débris les grosses tortues, les chiens de mer, des crustacés de toutes les formes s'y trouvent protégés. C'est dans un espace de mer libre que je vis évoluer avec son animal un beau nautile flambé, que j'aurais voulu pouvoir atteindre à tout prix, mais la brise qui nous poussait était fraîche et nous l'eûmes perdu de vue en un clin d'œil.

Le 31, la surface de la mer était tout aussi jonchée que les jours précédents des mêmes productions ; on découvrit dans le

Digitized by Google

lointain une embarcation qui paraissait montée par quelques hommes en détresse, on s'empressa d'expédier notre baleinière; mais lorsque nos marins arrivèrent sur ce qui attirait leurs regards, le mirage cessa ses merveilleux effets et ils trouvèrent un simple tronc d'arbre déraciné sur lequel étaient paisiblement perchés un grand nombre d'oiseaux de mer appelés fous; cette visite leur fut fatale, car M. Bérard en tua quelques-uns pour nos collections. C'est sous ces îles flottantes que je pris ces cœsiomores, ces caranx, ces balistes si riches en coloration, ces leptocéphales encore plus singuliers, qui ont la fragilité et la délicatesse d'une bandelette de tœnia, ces cestes ceintures de Vénus, nageant sur la mer comme un large ruban de satin liseré de ponceau; là, les spirules flottaient privées de leur poulpe, là les hydrophies ou serpents de mer si venimeux, comptaient de nombreuses espèces, des petits dauphins butinaient au milieu de ces êtres égarés; des béroés macrostomes faisaient jaillir des étincelles dans les veines épaisses d'un mucus poisseux que notre quille divisait.

Les premiers jours de septembre furent marqués par de violents orages: des éclairs, du tonnerre, du vent et de la pluie, régnaient dans une atmosphère étouffante qui nous rendait pénible la navigation sous l'équateur et en vue des côtes de la grande terre de Papouasie que nous côtoyâmes jusqu'au Cap-de-Bonne-Espérance; là nous aperçûmes un navire qui cherchait à nous parler et qui arbora les couleurs anglaises; à la vue de notre pavillon, il vira de bord et disparut dans la nuit en nous laissant fort étonnés de sa manœuvre suspecte. Peut-être était-ce un de ces bâtiments négriers qui vont faire la traite sur les rivages de la Nouvelle-Guinée, ainsi que plus tard on nous assura que cela avait lieu.

Le 5, nous eûmes connaissance de Waigiou et de trois des îles Aïou, dont la plus grande, fort élevée, a reçu le nom *Aïou-Baba*. Au milieu du jour, nous restâmes en calme

Digitized by Google

devant Manouaran et Rawach, îles séparées de Waigiou par d'étroits bras de mer; trois pirogues, montées par sept à huit hommes de race mélangée, malaise et papoue, partirent de cette dernière île, où M. de Freycinet avait naguère relâché avec la corvette *l'Uranie*, et accostèrent la corvette : celui qui paraissait être le chef était coiffé d'une étoffe blanche roulée en turban autour de la tête et vêtu d'un large pantalon et d'une casaque ample de forme malaie, bariolée de vives couleurs. Les autres naturels avaient le corps nu, un étroit langouti excepté, qui voilait les parties naturelles. Ils nous offrirent diverses productions du pays, des nattes en feuilles de vaquois vivement colorées, des armes, telles que flèches et arcs, des coquillages, des volailles, pour lesquelles ils nous demandaient des toiles peintes et des instruments en fer. Le mot malais *bangousse*, qui signifie *bon*, était sans cesse à leur bouche ainsi que ceux de *pisso-bessar;* or, par *pisso-bessar* (grand couteau), ces Papous entendaient ces lames solides taillées en sortes de longues hachettes que les Hollandais leur fabriquent et qu'ils préfèrent à tout autre sorte d'instrument coupant. Je descendis dans une pirogue qui arriva la dernière et que je trouvai munie d'une foule d'objets que nous n'avions pas encore vus. C'étaient de larges bracelets en ivoire ou en cerceaux de tests soigneusement polis, des fruits rouges qu'ils nomment *maka* et qui semblent être produits par un palmier, de grosses oranges pample-mousses, des poissons boucanés à la fumée dans des feuilles et surtout de nombreuses galettes faites avec la fécule du palmier sagouier et qu'ils appelaient avec orgeuil *sagou papou*. Des lances armées de pointes en fer, des boucliers enjolivés d'ornements en nacre ou en coquilles; des boîtes en pailles tissées avec beaucoup d'adresse; des nautiles papyracées et pompilius trouvèrent de nombreux acheteurs. Le calme se refusant à nous porter à Rawach, le capitaine se

Digitized by Google

décida aussitôt que la brise souffla à laisser arriver sur Offach, havre situé sous le vent du mouillage de Rawach, et dont l'étroite entrée se reconnaît au piton élevé appelé la *Corne de Buffle* qui doit rester N. et S. avec la pointe orientale dessinée en cône aigu. Ce canal d'Offach, quoique redoutable en apparence par son étroitesse, paraît être sain, puisqu'on y trouve communément trente brasses d'eau, sur un fond de vase sablonneuse. A la partie moyenne de son entrée apparaissent deux gros pâtés de rochers circulaires que bordent des récifs à fleur d'eau et qui sont recouverts d'une verdure tellement fraîche et pressée qu'ils ressemblent à deux élégantes corbeilles. En franchissant ce chenal, nous nous dirigeâmes dans une petite crique qui nous restait au N.-E., et nous nous amarrâmes presqu'à toucher la terre au tronc des arbres, après avoir laissé tomber une ancre par 23 brasses, sur un fond de gros sable [1].

Dans la journée du 7, chacun, en se livrant à ses travaux de prédilection, se hâta de prendre connaissance du pays : MM. Deblois et Lottin, Bérard et de Blosseville se consacrèrent aux travaux géographiques, et un observatoire fut établi à terre pour que M. Duperrey pût suivre les variations de l'aiguille aimantée. Nous vîmes dans la matinée deux pirogues qui cheminaient au fond de la baie avec des précautions qui témoignaient de la crainte des Papouas qui

[1] *Relèvement du mouillage.*

La pointe *est* de l'anse du mouillage. .	E.	19°	30′ S.
La pointe *ouest* du même lieu.	S.	38°	20′ E.
Le Piton, point de départ des azimuths.	E.	39°	» S.
La Corne de Buffle.	S.	18°	30′ E.
Le Bonnet phrygien.	S.	14°	» O.
La Tache rouge.	O.	18°	» S.

Digitized by Google

les montaient ; un morceau de toile blanche flottait sur l'avant de l'une de ces embarcations, et toutes deux s'éloignèrent le plus qu'il leur fut possible de notre vaisseau, mais elles furent bientôt rencontrées dans la passe par notre baleinière, occupée à faire des sondes, et les cadeaux que donnèrent à ces insulaires MM. Bérard et de Blosseville appelèrent la confiance et cimentèrent une amitié qui ne s'est pas démentie pendant la durée de notre séjour. Ces deux officiers en continuant leurs relèvements sur la côte orientale de la baie, prirent terre devant une cabane abandonnée par ses propriétaires et qu'entourait un bosquet de cocotiers; ils firent cueillir par les marins de leur embarcation une vingtaine de ces noix fraîches dont nous étions privés depuis longtemps, et eurent le soin de laisser en payement des couteaux et autres outils qu'ils déposèrent sur le plancher de la cabane. Tout porte à croire que les propriétaires étaient cachés dans les bois des alentours et avaient fui leur demeure à l'approche de notre canot, mais les présents durent leur prouver les bonnes intentions de nos gens. On ne saurait croire combien l'omission du soin qu'eurent nos compagnons de laisser une rémunération pour les fruits qu'ils avaient cueillis a occasionné d'aventures tragiques ; la plupart des Européens massacrés sur les rivages des îles de la mer du Sud l'ont été par cet oubli de la première des règles de l'équité. Il n'y a pas un arbre dans les contrées habitées par les populations dites sauvages qui n'ait son propriétaire, et lorsque les navigateurs descendent à terre, il leur est assez habituel de faire main basse sur tout ce qui peut être mangé ; chez des races belliqueuses, colériques, portées à traiter en ennemis les nouveaux venus, de tels actes sont des hostilités souvent suivies d'affreux massacres, car ces hommes passionnés enveloppent dans leurs embûches les innocents et les coupables et obéissent en aveugles à leur instinct brutal de fureur et de violence.

Digitized by Google

Mais en Europe il serait curieux de voir aborder sur les côtes de la Provence ou d'Albion, par exemple, une grande pirogue de Papouas descendant cueillir les raisins ou les fruits des vergers, pour être témoins de la réception que leur préparerait notre civilisation si avancée!..

Mes premiers pas sur cette terre furent dirigés dans l'anse Sahouarou, petite crique nord-est au sein de laquelle flottait paisible, abritée de tous les vents, notre corvette: la grève en est sablonneuse, couverte de coquilles broyées et fortement déclive; un ruisseau, prenant sa source dans une profonde ravine, mêle bientôt ses eaux à la mer, en coulant à travers des mimeuses chargées de fleurs blanches, des spondias à fruits rouges, des joncs, des vaquois, des baringtonia et des lataniers, de hautes fougères et des cycas. La végétation est partout active et luxuriante, embarrassée des rejets grimpants de sortes de lianes, mais peu d'arbres étaient en fleur pendant notre séjour.

Le 8, je m'embarquai dans le grand canot préparé pour M. d'Urville, qui projetait une excursion au fond du port d'Offach, dont le grand bras s'avance dans la direction du midi jusqu'à près de six milles dans les terres qu'il entame, et n'est séparé de la grande baie Chabrol que par une mince arête montagneuse. C'est le port *Fofaag*, qui est sinueux sur ses bords déchiquetés et morcelés en une infinité de criques, encadré par deux chaînes de montagnes dont il occupe le point déclive, et dont les abords sont défendus par d'immenses terrains d'alluvion couverts de mangliers. Les flancs des montagnes sont partout boisés; seulement des emplacements de terre rouge tranchent, tout en supportant des fougères et des lataniers, avec le vert gai des parties hautes ou le vert noir des vallées profondes entourant la chaîne. Une quantité innombrable de cascades descendent en mugissant des monts, se divisent en nappes ou se réunissent en petits torrents,

Digitized by Google

creusent leur sillon et se rendent dans la mer en formant mille ruisseaux d'eau douce. La végétation de la bande orientale, encore plus déchirée, est aussi plus vigoureuse.

Nous avions à peine fait trois milles que les vents qui soufflaient du S.-S.-O., sautèrent au N.-N.-O., en chassant devant eux avec violence une telle masse de nuages que le ciel se trouva voilé en quelques minutes, puis un épais brouillard confondit tous les objets dans son opaque réseau que déchira toutefois une pluie des plus abondantes, dont la durée ne dépassa pas deux heures et fit place au calme, car l'azur du ciel reparut resplendissant de lumière. Nous éprouvâmes presque chaque jour, pendant notre relâche, ces variations subites qui rendent si pénibles dans ces climats les excursions entreprises pour étudier la nature. Nous nous enfonçâmes le plus possible au fond de cette branche de la baie d'Offach, jusque dans une petite crique, appelée *anse Lottin*, d'où nous n'apercevions plus la corvette que dans le lointain en la relevant au N.-E. Divers ruisselets, nés d'une petite rivière, se perdent sur ce point qu'ils arrosent, bien que leur lit couvert d'herbes soit embarrassé de troncs d'arbres renversés par la vieillesse. Nous trouvâmes deux pirogues cachées dans les ruisseaux et qui servent aux indigènes de la grande baie Chabrol, parvenus à ce point après avoir traversé par terre la colline, à naviguer dans le havre d'Offach. Cette partie inhabitée doit être malsaine, car de vastes surfaces de marais fangeux l'entourent de toutes parts, et ces marais, profondément encadrés par des fossés d'eau saumâtre, bordés des dépôts abondants d'un limon putride, sont toutefois abrités des rayons du soleil par de gigantesques paletuviers [1]. Il est peu d'arbre plus singulier peut-être que ce végétal des plages submergées, des savannes inondées, dont la cime d'un

[1] *Bruguiera gymnorhiza*, des auteurs.

Digitized by Google

vert luisant s'arrondit pour protéger les calices ponceaux de ses fleurs ou les cylindres de ses longues siliques, mais dont le tronc robuste, aminci vers en bas, se divise en une infinité de rejets qui vont s'implanter dans le fond bourbeux pour s'y attacher avec vigueur par cent crampons arrondis, qui forment autant d'arceaux sinueux supportant les corps de l'arbre géant et dessinant un lacis de racines aériennes couronné par une voûte non interrompue de verdure. Ces singulières forêts aquatiques sont animées par des souï-mangas, des gobe-mouches et des ceyx bleus. Des papillons admirables[1] très-larges vont voletant sous leur rameaux protecteurs où abondent les coléoptères et les cigales aux élytres bruyantes. Un peu plus loin les ruisseaux, où pullule la mélanie à soies, sont bordés par la jolie acanthe à feuilles de houx et par des muscadiers sauvages couverts d'innombrables fruits à l'époque de notre passage, fruits il est vrai à peine du volume d'une cerise griote, mais cependant dont les noix étaient odorantes et sapides.

M. d'Urville et le maître canonnier Roland, accompagnés de quelques matelots, poussèrent leur reconnaissance par terre jusqu'à la baie Chabrol [2], mais je ne pus les accompagner plus loin, éprouvant de vives douleurs par les déchirures que m'avaient faites à la main les épines barbelées d'un pimélode que j'avais imprudemment saisi; cependant si je n'ai pu visiter cette grande baie, je puis mettre sous les yeux du lecteur le récit de l'intrépide de Blosseville, qui ne laisse rien à désirer, et à l'amitié duquel j'en suis redevable. Ainsi s'exprime cet officier : « Le chemin que les naturels de Wai-

[1] *Urania orontes.*

[2] Dans le *Voyage pittoresque autour du monde*, qui porte le nom de M. d'Urville, on lit, t. II. pag. 200, le récit de cette excursion, avec ces mots : *M. Lesson préféra demeurer près du canot, etc.*

Digitized by Google

giou ont pratiqué part du fond de la baie d'Offach, traverse une plaine marécageuse et une chaîne de montagnes d'une hauteur moyenne en se dirigeant toujours vers le S.-S.-E.; il conduit ainsi à de nouveaux marécages et atteint une rivière qui coule vers l'ouest au milieu des mangliers et dont la profondeur est quelquefois de deux mètres et la largeur de quinze. Il devient alors indispensable pour s'avancer de descendre dans des pirogues; lorsque les naturels viennent pour traverser l'isthme, ils les laissent à un tiers de mille de l'embouchure de la rivière dans un endroit où, perdant sa profondeur, elle devient très-sinueuse, et en arrivant de l'autre côté, ils trouvent toujours d'autres pirogues qui les transportent sur tous les points de la côte du nord. Ce n'est qu'à la fin de la relâche, lorsque le radjah eut établi des liaisons avec nous, qu'il m'a été possible de pénétrer dans la baie du S.-O. Aidé de Williams Taylor, je descendis la rivière obstruée par des troncs d'arbres sur lesquels il fallait faire passer la pirogue avec beaucoup de difficultés, et après une demi-heure de peine j'arrivai à l'embouchure.

» La forme qu'on donne dans les cartes hollandaises au golfe qui s'enfonce dans l'île jusqu'à deux milles environ de la côte du nord est d'une grande inexactitude et avait disparu des cartes modernes; si cette baie était située dans des parages plus fréquentés et si elle était d'un accès facile, elle serait citée parmi les plus beaux ports de l'univers; elle est abritée dans tous les points et deux entrées y conduisent; l'une plus grande se présente vers l'E.-S.-E., dans le détroit de Ganun, et l'autre très-étroite s'ouvre dans la mer de l'Ouest. Le peu de temps dont j'ai été libre de disposer ne m'a pas permis de visiter les points qui piquaient le plus ma curiosité et je n'ai pu examiner avec soin que le bassin du N.-O. Ce bassin a un mille de largeur et deux milles et

Digitized by Google

demi de profondeur ; le plus grand braissage est de six brasses sur un fond de vase. On trouve tout près de la côte quatre et cinq brasses, mais près de la rivière l'eau, qui est légèrement saumâtre, a peu de profondeur. Il est séparé du reste de la baie par deux îles dont la plus grande est le seul point habité, encore n'y voit-on qu'une seule maison. Dans une anse profonde se trouvent trois autres cases, mais elles sont abandonnées depuis longtemps.

» Je désirais voir les naturels dans leurs habitudes domestiques, mais à notre approche, les habitants de la maison s'enfuirent effrayés dans les bois ; à ma seconde visite, les femmes se sauvèrent au nombre de sept emmenant chacune un enfant, elles portaient pour tout vêtement une étoffe bleue qui les couvrait jusqu'au milieu du corps. En entrant dans la maison devenue déserte, j'y trouvai du poisson cuisant sur le feu, du sagou préparé ou en farine, de la teinture rouge faite avec la noix d'arec, des assiettes, une en fonte, et des coffres de fabrique chinoise, mais rien que nous n'eussions déjà aperçu dans nos entrevues avec les naturels. Je laissai tout en ordre et des présents mis sur la porte prouvèrent nos intentions pacifiques. J'avais raison de croire les habitants très-timides, car ceux que nous avions rencontrés dans la montagne étaient montés dans les arbres à notre approche, quoique nous fussions sans armes et qu'ils portassent de grandes lances en fer : mais un homme d'un certain âge, maître probablement de la maison, montra beaucoup plus de hardiesse, car ayant débarqué à peu de distance, il alla s'armer d'un grand couteau et s'approcha de nous paraissant prêt à se défendre, si on voulait lui faire quelque insulte. Je réussis à dissiper sa défiance au point qu'il consentit, après avoir reçu quelques cadeaux, à nous conduire chez le radjah. L'endroit qu'il habite se trouve au bout d'une presqu'île à environ deux milles et demi dans le S. $\frac{1}{4}$ S.

Digitized by Google

de la première île ; deux maisons seulement s'élèvent près de la sienne, mais sur la côte opposée à près de deux milles, on voit une espèce de village composé d'environ dix maisons.

» Le radjah m'accueillit avec plaisir, il n'est pas mieux logé que ses sujets, mais la partie de la maison où il nous reçut était tapissée de belles nattes sur lesquelles il nous fit asseoir. Je vis chez lui une grande quantité de sagou destiné pour Amboine, mais les seules choses curieuses étaient deux planches, l'une rectangulaire couverte de caractères arabes que le radjah me dit être un passage du koran, et l'autre ronde, servant à compter les jours ; deux cercles concentriques portaient l'un trente trous, l'autre six, les premiers marquent les jours et les seconds les semaines.

» La maison, qui n'avait que vingt-un pieds de long, était partagée en trois appartements par des cloisons de quatre pieds de haut ; dans celui de droite, qui devait être la cuisine, se tenaient quelques enfants, mais celui de gauche était le sérail qui renfermait les quatre femmes du radjah. Lorsqu'elles s'aperçurent qu'on les regardait, elles devinrent très-honteuses et s'efforcèrent de se cacher ; une grande étoffe bleue les couvrait jusqu'à la poitrine, leurs cheveux étaient relevés et attachés sur le derrière de la tête. Ces femmes m'ont paru plus favorisées par la nature que les hommes que nous avons vus, et leurs traits grossiers ont une certaine régularité qui pouvait dans l'île les faire regarder comme des beautés remarquables. Le radjah ne souffrit pas que je leur fisse des cadeaux, quoiqu'il parût avoir perdu sa jalousie dans ses voyages ; mais ma curiosité déplut aux autres naturels et je fus forcé de m'asseoir pour céder à leurs désirs. En sortant je voulus visiter une des deux maisons qui avoisinent celle du radjah, mais on avait profité du temps de ma visite pour fermer toute les portes, et lorsque je me présentai, on m'empêcha d'entrer en prononçant le

Digitized by Google

mot *nisa*, et c'est la seule réception à laquelle je devais m'attendre de tout habitant autre que le radjah.

» J'ai vu de trop loin les terres qui bornent la baie dans le sud pour être à même de donner aucun renseignement, mais elles paraissent former beaucoup de ports et de baies et elles sont bordées par plusieurs îles; d'aucun point je n'ai pu voir la mer, et les terres les plus éloignées du côté de la grande entrée paraissaient être à environ quinze milles.

» Forrest s'est trompé lorsque, d'après le rapport des naturels, il a écrit que les habitants de Waigiou portaient leurs pirogues de l'autre côté de l'isthme; si cette opération n'est pas impossible, elle exigerait trop de temps et trop de bras. Après avoir traversé l'isthme, on arrive, non pas dans un lac, mais au fond de la baie du S.-O., où, si l'eau n'est pas aussi salée qu'en pleine mer, elle a du moins une grande amertume; enfin le radjah ne demeure pas sur une île ou au moins j'ai toutes raisons d'en douter.

» Il est certain que les Chinois viennent dans cette baie; s'ils n'avaient aucun commerce à y faire, ils pourraient y être attirés seulement par la pêche des holothuries qu'on voit couvrir le fond dans les endroits où on peut l'apercevoir; ils peuvent peut-être aussi y pêcher des perles, car on voit une grande quantité de petites huîtres perlières qui indiquent qu'on doit en trouver de plus grandes. »

Chaque jour, après avoir rempli les devoirs de médecin à bord du navire, je m'empressais de m'élancer dans l'embarcation qui parcourait la baie en divers sens pour en faire la géographie, espérant, tout en augmentant mes collections, quelques heureuses rencontres ou des incidents propres à détruire la monotonie de notre séjour paisible dans la baie solitaire d'Offach. La portion orientale que je visitai dans la journée du 9, est assez accore, close qu'elle est de murs de corail entamés par des plages sablonneuses, où s'épanouissent

Digitized by Google

les éventails versicolores des ulves pavonines, où flottent les longs rubans des zostères, que sillonnent des chœtodons bariolés de vives couleurs. Les mangliers qui s'avancent dans la mer avaient leurs racines cachées par les huîtres qui s'y accolent, et des casuarinas à feuilles en aiguilles comme celles des melèzes, venaient s'harmonier avec le feuillage étoffé et vernissé d'un arbre dont les fruits acerbes, gros comme un boulet de 36, cachaient sous leur enveloppe verte une vingtaine de grosses amandes blanches. Mais nulle part nous ne rencontrions dans ces forêts, filles d'une puissante création, des fruits comestibles : à peine trois ou quatre bouquets de cocotiers, placés à de grandes distances, s'élèvent sur les terrains bas, et quant aux montagnes elles ne nourrissent que des fruits sauvages. Sur leurs flancs, les palmistes arecs dressent leur longue flèche pointue, et les lataniers, à stipe grêle et élancé, jettent au vent leurs singulières feuilles découpées en larges écrans; ces palmiers possèdent dans leur bourgeon un aliment assez délicat, que les insulaires recherchent avec tout autant d'avidité que les Européens, bien qu'ils ménagent l'arec pour en obtenir des noix que l'on mélange au bétel, tandis que les lataniers fournissent un chou qui n'est pas sans amertume. La végétation de cette bande orientale est des plus actives : des arbres immenses de la famille des acacias, des feuillages aussi diversifiés de forme que de couleur cachent partout la nudité du sol, et à peine les plaques noircies de l'ossuaire peuvent-elles se faire jour çà et là. Notre chasse fut heureuse, car de grands cacatoès à huppe jaune, l'ara noir dont la langue se couronne d'un cupule, des perruches, des sucriers, de brillants loris, des oiseaux de paradis femelles vinrent accroître les collections que je formais pour le vaste gouffre, appelé en Fance Muséum, gouffre qui, semblable au tonneau des Danaïdes, reçoit sans cesse mais retient peu.

Digitized by Google

Nous entrâmes dans une rivière qui se perd à l'extrémité méridionale de la baie, et sur les rives de laquelle surgit à nos regards une cabane de Papou, entourée de quelques cocotiers. Comme la marée baissait, la barre offrit à notre embarcation un obstacle que nous lui fîmes franchir en nous jetant à l'eau et la poussant à force de bras. Le cours de cette petite rivière, large de quinze à vingt pas, se dirige de l'ouest à l'est, dans un lit assez profond, couvert de graviers rougeâtres. Il va sans dire que les bosquets qui la bordent sont presque impénétrables tant ils sont touffus. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers la demeure que nous désirions tous visiter, mais des traces d'un déménagement brusque et récent ne nous permirent pas de douter que les habitants n'eussent par frayeur fui dans les bois. Cette cabane ressemblait à toutes celles des Papous et des naturels des Moluques que nous vîmes par la suite; élevée sur des pieux à six pieds au dessus de l'eau et du sol qu'elle occupait par portion égale, ses murs étaient faits en bambous placés en treillis, recouverts d'une toiture en feuilles de lataniers, et percés de deux petites ouvertures; un bambou entaillé servait d'échelle pour grimper dans ce modeste gîte dont le plancher à jour était assez mobile pour rendre nos pas fort incertains sur ces baguettes roulantes. Une abondante couche de suie témoignait que la fumée ne s'échappait pas toute par les claires-voies des côtés et du fond, mais qu'il en restait une bonne couche adhérente à son intérieur. Cinq foyers assis sur des pierres se partageaient l'appartement, et chacun d'eux était surmonté d'une vanne en branches entrelacées où devaient boucaner les aliments exposés à l'action de la chaleur et de la fumée. Des tablettes en planches fort larges étaient accolées sur les parois des cloisons, et nous soupçonnâmes qu'elles servaient de lits aux naturels, qui redoutent singulièrement les reptiles et les bêtes féroces. Dans un coin on avait négligé

Digitized by Google

d'emporter un panier rempli d'holothuries préparées à la chaux et séchées sur ces claies que je viens de mentionner; mais cet aliment, si célèbre dans tout l'Orient, fut loin de nous plaire et je me hâtai de cracher les morceaux que j'avais courageusement cherché à avaler. Il est vrai que, malgré la faim qui nous pressait, notre cuisine se ressentait des premiers âges du monde, car nous n'avions pour tout vase à cuire les aliments qu'une grande valve de bénitier faîtière, dans laquelle nos matelots firent bouillir un morceau de requin avec les holothuries, le tout assaisonné d'eau de mer. En sortant de cette cabane, nous eûmes la précaution d'y laisser, comme l'expression d'une visite amicale, des verroteries et des instruments de fer.

A peine, en sortant de cette cabane abandonnée, avions-nous fait quelques pas sur la grève, dans un sentier tortueux qui conduit dans l'intérieur des terres, que nous fûmes arrêtés par une vingtaine de noix de cocos rangées en tas dans le chemin et sur lesquelles avaient été fichés deux des couteaux que M. Bérard avait le jour précédent laissés à titre de cadeau. N'était-ce pas un procédé délicat, chez des peuples que les Européens regardent comme abrutis, que cette attention de nous offrir des fruits rares chez eux, en nous annonçant que c'était bien pour nous qu'ils avaient été cueillis? Un jeune sauvage caché dans les broussailles suivait de l'œil tous nos mouvements; seul, dans un âge peu avancé, il avait osé rester en observation; surpris assez brusquement par un de nos chasseurs, il fit bonne contenance, mais les présents dont nous le comblâmes, eurent bientôt banni sa frayeur, et tout joyeux il se mit à pousser des cris pour appeler les autres membres de la famille et les engager à revenir sans crainte à leur demeure. Le nouvel ami, que nos caresses et nos cadeaux avaient rendu si heureux, n'avait pas cependant des dehors bien séducteurs : il était petit de

Digitized by Google

taille, mal fait et couvert de lèpre, mais il était le premier Papou avec lequel nous avions des communications, et nous employâmes pour le captiver presqu'autant de coquetterie qu'en aurait exigé en Europe le plus joli minois féminin. Les autres Papous que le signal pacifique avait appelés, arrivèrent bientôt : c'étaient des hommes âgés, plus défiants ou plus prudents, par conséquent, et dont la démarche cauteleuse n'était rien moins que rassurée au milieu de gens dont ils sont habitués à suspecter les intentions. Les Papous de ces divers havres sont d'ailleurs régulièrement chassés par les Malais de Guébé et des îles voisines, qui viennent avec leurs corocores les réduire en captivité pour les vendre comme esclaves, ce qui leur inspire cette excessive frayeur dans laquelle s'écoule leur misérable vie. Huit naturels se groupèrent donc autour de nous, en nous autorisant à abattre des cocos, car sur ce point on compte une trentaine de palmiers de ce genre, et comme nous leur en payâmes largement la valeur, nous profitâmes de cette circonstance pour en faire distribuer plusieurs à chacun de nos matelots. Quant aux femmes, elles restèrent soigneusement cachées ; l'islamisme porté par les Malais a filtré dans les habitudes des Papouas.

Nous engageâmes le jeune insulaire à nous suivre dans l'intérieur des bois pour nous servir de guide à travers ces fondrières de palétuviers, où les crocodiles à deux arêtes se plaisent, sur les bords des nombreuses petites rivières qui sillonnent tout ce terrain. Jamais nous n'avions pris, en si peu de temps, des papillons aussi beaux ; ils venaient se jeter à travers nos visages, et nos boîtes regorgèrent bientôt de phasmes, de cétoines, tandis que chaque coup de fusil nous procurait de rares et brillants oiseaux. C'est dans cette chasse que je tuai ce charmant sucrier à plumage brun de suie, qui porte sur le devant du cou un ruban couleur de

Digitized by Google

feu [1], et que je décrivis comme le représentant, dans les forêts papoues, de cette décoration devenue banale et sans prestige dans ma patrie. A mesure que nous avançâmes sur la terre ferme, nous trouvâmes que la végétation acquérait de la vigueur; aux grands arbres s'enlaçaient les tiges grimpantes, aux branches pendaient des pothos et des pipéracées, sur les immenses troncs des calophyllum se pressaient, comme des jeunes colonies hâtives, des fougères à feuilles découpées en dentelles, des vanilles ou angrecs à feuillage charnu et épais et à fleurs admirables dans leur luxe et leur bizarrerie.

Au soir, nous abandonnâmes ce point nommé *anse Bérard*, pour visiter, sur notre passage, en revenant à bord de *la Coquille*, la petite île qui occupe l'entrée de la branche méridionale de la baie d'Offach, que nous appelâmes *l'île aux Tombeaux*, et qui porte le nom d'*île du Repos* dans la carte n° 13 de l'Atlas hydrographique de la campagne. Cette îlette, véritable oasis de verdure sur l'azur de la mer qui l'entoure, a pour bordure des rochers nus, déchiquetés, broyés (une plage déclive de sables dorés dans le sud excepté), qui disparaissent bientôt sous une épaisse couche d'humus, nourrissant la plus brillante comme la plus active végétation. Cette île est délicieuse à visiter, car tout imprime dans l'âme le sentiment de la puissance créatrice qui a entassé en désordre (mais avec un désordre somptueux), les types les plus heureusement harmoniés qu'on puisse imaginer. Le tacamaque à feuilles vernissées, à fleurs en bouquets blancs, cachait de grosses colombes émeraude portant une loupe graisseuse sur le bec, celles que les naturalistes ont appelées muscadivores. Leur roucoulement plaintif décela leur présence, et nous en tuâmes plusieurs dont la chair nous

[1] Le souïs-manga décoré, *cinnyris eques*, Less.

Digitized by Google

fournit un manger délicat. Le centre de cet îlot recèle une large mare où les eaux pluviales s'accumulent pour former un petit lac d'eau douce; sur ses bords s'élevaient de grands palmiers à sagous, des vaquois, mais surtout le caryote brûlant hérissé d'épines; chaque arbre portait ses plantes parasites et semblait vêtu de ses habits de fête embellis de fleurs étrangères aussi abondantes que diverses.

L'île aux Tombeaux est habitée, temporairement sans doute, par des Papouas que leur isolement protége contre les surprises, puisqu'on ne peut y arriver qu'après un trajet assez long par eau, et qu'ils sont de suite avertis de la présence des ennemis. De nombreux tombeaux attestent encore le respect religieux de ces sauvages pour les cendres de leurs proches. En accostant la terre, nous fûmes accueillis par le *bangousse* d'une douzaine de naturels rassurés sur nos intentions; car ce mot malais qui équivaut à *bon*, à *ami*, fut le seul que, pendant quelques minutes, ils poussèrent à l'unisson. La misère de ces laides créatures nous étonna; nues ou n'ayant pour voile sur les parties naturelles qu'une étroite bandelette, leurs formes grêles couvertes d'écailles lépreuses se dessinaient avec leurs contours efféminés, sans vigueur et sans puissance. Quelques autres dormaient sous des toits de feuilles de palmiers que quatre bambous supportaient aux angles, et fermés sur leurs parois par des branchages négligemment jetés; des nattes vivement peintes et embellies par des sortes de dessins, recouvraient le sol et tranchaient par le luxe de leurs couleurs avec la simplicité de l'architecture des demeures; ces nattes servent de matelas et se terminent par un capuchon dans lequel s'engage la tête pour sommeiller. Divers nécessaires de toilette répondaient à la beauté des tapis; c'étaient principalement de petites boîtes en paille ingénieusement tissées dans lesquelles les Papouas renferment leur bétel, leurs bracelets et leurs effets les plus précieux. La

Digitized by Google

matière colorante rouge, jaune ou noire dont ils se servent est remarquable par sa fixité et l'éclat qu'elle conserve sur la feuille de pandanus séchée. Mais notre attention fut principalement attirée par les coussins en bois qui leur servent d'oreillers, coussins sculptés avec patience et avec goût et représentant des sphynx, des têtes d'hommes, des animaux, des fleurs, objets en tout semblables à ceux que l'on trouve journellement dans les tombeaux de l'Égypte, sous la tête des momies. Ces oreillers si bizarrement inventés, car ils n'ont que huit pouces de longueur sur six de hauteur et deux de largeur, nous parurent fort peu commodes, et le goût des choses nouvelles, si vif en Europe et si servilement imitateur, ne mettra probablement jamais à la mode cette sorte de meuble peu susceptible de faire oublier l'édredon. Dans leurs ajoupas, les Papouas avaient une assez grande quantité d'assiettes et de bols en porcelaine du Japon, qu'ils se procurent sans doute par les jonques chinoises qui vont les visiter de temps à autre, à l'effet d'en obtenir des trépangs et des oiseaux de paradis; quelques personnes firent l'aquisition de pièces de cette vaisselle pour des étoffes de Rouen, mais ce qu'ils nous vendirent en plus grande quantité furent des arcs et des flèches dont ils avaient des amas considérables.

Cet îlot solitaire et gracieux me plaisait tellement que chaque jour j'y allais passer quelques heures en compagnie des Papouas dont je cultivais l'amitié par des présents, à peu près de la même manière que j'aurais pu le faire dans un salon de Paris, car l'homme portant frac ou maro est partout le même, *égoïste*. Payant grassement leur complaisance par des grains de verre colorés, véritable diamant pour leur civilisation, il m'arriva maintes fois de partager leur cuisine, car ils me toléraient comme un ami de la tribu, croyant sans doute me faire beaucoup d'honneur. Un matin donc, je suivis, en vrai marmiton docile,

Digitized by Google

les apprêts de leur cuisine : c'était un jour de gala, d'abord le feu fut allumé à l'aide d'un piquet en bois pirouettant vivement dans la rainure d'un second morceau fort sec, puis le feu bien flambant fut recouvert d'un haut treillage disposé en trépied au-dessus de la flamme ; sur ce trépied fut mise la victuaille consistant en poissons et en chair de tortue, rôtissant à l'aide de la chaleur et assaisonnée par le montant âcre de la fumée. L'appétit, et la singularité de la circonstance, ou peut-être cet amour-propre de voyageur, qui devait redire en France ce qui lui était advenu, me firent prendre une joyeuse part à ce banquet sauvage. Les tortues franches, que ces naturels dépècent pour leur consommation, sont très-nombreuses, car leurs côtes en nourrissent beaucoup, bien que leurs pêches les plus abondantes se fassent sur les îles basses d'Aïou, où ils les harponnent avec de longs bambous terminés par une fourche de fer. J'étais déjà rassasié lorsqu'un vieux Papoua, expert sans contredit, faisant à part une cuisine d'amateur, me présenta, avec le sourire épicurien sur les lèvres, des poissons cuits sous la braise enveloppés de feuilles tendres, ce qui leur donne une saveur fort délicate. Quand aux autres convives, la masse d'aliments dont ils se bourrent d'habitude est énorme et leur ventre se distendait avec effort pour recevoir cette aubaine, car les galettes de sagou, la viande de tortue, les longs saucissons d'œufs disparaissaient comme par enchantement sous leur robuste râtelier. Je goûtai avec répugnance de ces derniers, faits avec des boyaux de porc, et remplis d'œufs de tortue pilés et tassés de manière que le boucanage à la fumée leurs donne une demi-cuisson et leur permet de fermenter à la manière de la boutargue des Provençaux ou du caviar des Russes. C'est en vain qu'ils essayèrent encore de m'allécher avec des vers blancs qu'ils renferment dans des bambous et qu'ils sucent tous

Digitized by Google

crus, cet entremets ne fut nullement de mon goût, et je me hâtai de quitter ma noire compagnie quand arriva le moment où ils avalèrent, à peine passés devant le feu, les lézards et autres reptiles dont ils me parurent friands. Au reste, on mange en Europe les grenouilles, on dit même, en quelques endroits, les couleuvres sous le nom d'anguilles de haies; en Amérique, on se régale des grandes iguanes et des vers palmistes; de sorte que le goût des Papous est véritablement celui des gens *comme il faut*. J'ignore quelle est la calandre qui donne leur gros ver blanc, mais elle ne diffère peut-être pas de la *calandra palmarum* des Antilles.

Le chef de la famille établi sur l'île aux Tombeaux était de mœurs douces et timides; rempli de reconnaissance pour divers petits présents, il m'offrit une belle colombe vivante et un grand cacatoès à huppe jaune, apprivoisé et sachant quelques mots de la langue des naturels. Les Papous, en effet, aiment se livrer à l'éducation des oiseaux qui deviennent pour eux un objet de commerce lucratif, car les trafiquants malais les achètent pour les transporter dans les colonies hollandaises où ils les revendent avec profit.

Non loin du campement se trouvait un tombeau dont le sol était entouré d'une rangée de pierres : un naturel chercha à me faire passer outre en me disant: *Ici dort un Papou.* Le respect professé envers le culte des morts paraît être profond, car en continuant ma promenade; je pénétrai dans un fourré épais, que la cime d'un gigantesque tacamaque recouvrait d'une sainte ombre; les branches, sur lesquelles couraient les guirlandes de lianes, retombant çà et là en longs festons pendants, se dirigeaient horizontalement pour envelopper et serrer dans leurs bras protecteurs un assez grand nombre de ces simples mausolées. Ainsi la croyance d'une autre vie, le respect pour les sépultures, la vénération

Digitized by Google

religieuse pour les mânes des ancêtres, sont chez les misérables Papouas, traqués par les Malais comme des bêtes fauves, le dogme qui leur aide à supporter courageusement une existence chétive de privations et de dangers. Les Papous supposent en effet aux morts les besoins de la vie ou les passions qui les animent sur cette terre, car sur chaque tombeau les enfants viennent déposer dans les vases de porcelaine, qu'ils sont désireux de se procurer, du tabac à fumer, du bétel, masticatoire si universellement usité dans toute la Malaisie, ou des aliments de diverses sortes; puis décorant ces tombes d'attributs particuliers, sur celles des hommes ils placent des arcs, des flèches ou des guirlandes de machettes en bois, rappelant ainsi les armes ou l'instrument de fer dont les possesseurs ont su convenablement se servir. Sur la sépulture des femmes, ils attachent quelques fragments d'étoffes bariolées ou des portions de vêtements, et peut-être veulent-ils ainsi, par ce simulacre, rappeler le besoin de se parer, instinctif pour la femme, et cette soif de toilette qui tourmente le sexe chez eux comme partout. Ces tombeaux sont communément fermés par un petit mur bas supportant une charpente en bois protégée par un toit de feuilles de palmier. Parfois cette charpente est délicatement brodée de sculpture, mais une petite table occupant le milieu du sarcophage est destinée à supporter les ossements desséchés après que les chairs ont été consumées. L'occasion était trop belle pour ne pas, à ma dernière visite, emporter quelques unes de ces têtes que j'ai déposées au Musée de Paris où les anatomistes les trouveront pour leur étude, et la science fera excuser le sacrilége en Europe; mais peut-être que quelque voyageur futur portera, chez les Papous, la peine de mon larcin.

La nouvelle de la relâche de *la Coquille* dans la baie d'Offach s'étant répandue sur la côte, chaque jour, à partir

Digitized by Google

du 9, nous reçûmes la visite des pirogues de Rawach, de Boni, de la partie méridionale de l'île et même de terres plus éloignées. Habitués au trafic, les visiteurs apportaient avec eux moins de provisions que de bagatelles prisées en Europe et qu'ils cherchaient à vendre fort cher. Les oiseaux de paradis, préparés à leur manière, nous furent offerts en grand nombre; j'en obtins pour ma part plus de quarante peaux que je donnai en France avec la même insouciance que je les avais eues, et qui me valurent de ces souvenirs parisiens dont la durée m'étonne encore, car ils persistèrent quelques semaines. Nos matelots, bien que ramasseurs infatigables de coquilles, soit pour leur compte, soit pour celui de quelques officiers, n'attachaient toutefois à l'histoire naturelle qu'un médiocre prix; leur robuste appétit voulait quelque chose de plus substantiel, et c'est avec joie qu'ils virent la cambuse s'enrichir de trois porcs ou *babi* de la race de Siam, regrettant beaucoup de ne pas en voir arriver un plus grand nombre. Ils se régalaient des poules sauvages que l'on nous donnait pour des couteaux de pacotille et qui sont petites et maigres, à la chair dure et coriace; mais le mets le plus esquis, sur lequel tous les goûts furent unanimes, est celui fourni par la chair du goura ou pigeon couronné des Moluques: cet oiseau, nommé ici *mambrouk*, est admirable de coloris, car son plumage azuré est relevé par la huppe haute et arrondie qui surmonte son crâne comme un élégant cimier. Sa taille est celle d'un petit dindon, mais sa délicatesse répond, contre la loi commune, à la richesse de sa parure; cette chair blanche et tendre possède un fumet onctueux dont la saveur procure une douce béatitude: ce serait pour nos basses-cours un présent aussi précieux que celui que leur firent les jésuites. Quelques Papouas me vendirent des défenses de *babi-russa;* ce cerf-cochon si curieux par ses

Digitized by Google

formes sveltes, ses dents canines recourbées en cor de chasse et sa peau nue et pelée; tout autorise donc à penser qu'il se trouve aussi à Waigiou.

Dans l'intérêt des voyageurs qui auront à visiter ce point du monde, je vais dresser une sorte d'inventaire des objets de victuaille ou de curiosité que notre marché temporaire vit apparaître comme en un jour de foire : les cocos, les bananes, les giraumons, le taro, les ananas, des tiges de canne à sucre, les oranges pamplemousses, les fruits de mombin ou spondias, les bourgeons ou turions de latanier, des bambous creux remplis de farine de sagou et des gâteaux de cette même fécule, de gros fruits rouges et allongés appelés en papou *maka* et qui me sont inconnus, de l'ail, des citrons, quelque peu de poissons, des crabes, des tortues marines, étaient les principaux articles de consommation; puis, nous supposant caniphages, ils nous apportaient, en les vantant comme un manger de gourmand, des chiens de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Irlande et aussi des phalangers, notamment le coucou tacheté, que nous figurons, et dont le pelage laineux, épais et blanc, est maculé par de grandes plaques brunes. De gros *monitors* à fond brun piqueté de jaune figuraient aussi pour notre table, mais d'un commun accord, ils me furent laissés pour être immergés dans l'alcool et ne reparaître que sur les tablettes du Musée. Les beaux loris papous, à plumage rouge brun, les loris tricolores, bleu, ponceau et jaune, à mouvements si vifs et si alertes, les capricieux cacatoës blancs à huppe couleur de souffre, la grande et la petite espèce, nous étaient apportés vivants. Chacun s'embarrassa de deux ou trois bêtes destinées *in petto* à des personnes chères à divers titres; mais après beaucoup de mois d'ennui pour les conserver, à peine deux ou trois purent-elles arriver en France.

Les Papouas et les Malais eurent bien vite connu notre

Digitized by Google

faible ; nos largesses ne se portaient guère que sur ce qu'ils pouvaient appeler des futilités, ils profitèrent de l'engouement et vendirent chèrement leurs coquilles. C'étaient des nautiles flambés, des harpes, des olives, des couronnes d'Éthiopie, de grandes hélices citrines d'une rare beauté ; jamais navire n'a peut-être apporté en France une plus grande masse de tests que notre vaisseau ; mais dès Marseille elles filtrèrent je ne sais où, et des quantités innombrables que je donnai au Muséum dans dix grandes caisses, à peine ai-je pu depuis, dans les galeries, en rencontrer çà et là quelques-unes tout honteuses de l'absence de leurs sœurs.

L'habileté mercantile de nos hôtes passe toute croyance : les Malais sondent dans les yeux de l'acheteur le prix qu'il veut donner d'un objet et se dirigent en conséquence ; lenteur désespérante à conclure, tergiversations sans fin, bonhomie apprêtée, demandes exorbitantes, consultations simulées entre eux, tout est mis en usage pour avoir le plus possible de ce qui a séduit l'acheteur dont le regard a témoigné son envie. Enfin, de guerre lasse, quand ils voient qu'on renonce à une acquisition portée à un prix trop élevé, d'un seul bond ils vous remettent l'article en prenant l'objet offert et s'en vont laissant errer un imperceptible sourire de satisfaction. Leur joie espansive est pour le for intérieur, et là, la gaucherie de l'Européen procure de joyeux quolibets. Toutefois, hâtons-nous de dire que souvent leur astuce fut elle-même dupée, en acceptant un bracelet de fer blanc luisant pour un bracelet d'argent, etc. Nous donnâmes avec la plus grande indifférence un haut prix pour les moindres objets qu'ils nous apportaient, et certes nous aurons rendu un assez mauvais service à ceux qui viendront après nous y chercher une relâche de ravitaillement. Pour le moindre insecte on leur offrait des couteaux, des miroirs qu'ils prisaient avec un désir de femme, et pour certains articles

Digitized by Google

plus relevés des toiles peintes et des rouenneries, mais surtout des étoffes ayant les teintes les plus crues et les plus vives. Les tissus de coton à carreaux rouges firent merveille et obtinrent une vogue réelle.

Dans la matinée du 9, le radjah du village situé sur les rives de la baie Chabrol vint à bord, mais il n'y voulut paraître qu'incognito, car on nous désigna sous ce titre un naturel chargé de remplir ce rôle vis à vis de nous; nul doute que le vrai radjah ne craignit qu'une fois sur la corvette, il ne fût retenu captif, puis rançonné, et qu'il ordonna à l'un de ses subordonnés de prendre son titre. Les deux hommes de race malaise pure, en possédaient toute la duplicité, unie à cette astuce et à cette finesse que les communications avec les Chinois entretiennent. Le faux radjah, en montant à bord, demanda à parler au capitaine : en lui déclinant ses titres, il lui remit, comme présent de bien venue, deux beaux oiseaux de paradis; cet insulaire avait navigué sur les pros malais et sur un navire anglais, de sorte qu'il avait retenu quelques mots de la langue. Il reçut, pour les cadeaux qu'il avait offerts à M. Duperrey, deux médailles en bronze de l'expédition et divers articles qu'il emporta avec empressement, promettant de revenir avec beaucoup d'oiseaux de paradis; toutefois, deux jours après, ce fut le véritable radjah qui revint sous son vrai titre, et le faux radjah redevint *Gros-Jean comme devant.*

Ce radjah ou chef de la baie Chabrol est un Malais de petite taille, ayant le teint fortement cuivré, portant les cheveux courts et une barbe pointue sous le menton, absolument à la manière des *Jeune-France;* une sorte de redingote d'indienne, ample et taillée à la chinoise, le recouvrait; une calotte, tissée à jour avec des joncs d'un noir luisant, lui servait de coiffure; sur la poitrine s'étendait un morceau d'étoffe à grandes fleurs bariolées, et pour compléter son ajus-

Digitized by Google

tement, il portait une culotte étroite ayant de larges bandes bleues. Les naturels qui l'accompagnaient étaient habillés à la malaise, les uns avec des pantalons seulement, d'autres avec des tissus roulés sur la tête en turbans. Parmi eux je remarquai un enfant de race chinoise ayant le teint jaune et les yeux obliques. Les Malais de Waigiou avaient la bouche remplie de bétel, quelques-uns exceptés, qui fumaient un tabac très-doux, dans de petites cigarettes faites avec la feuille roulée du vaquois. Établis par droit de conquête, sans nul doute, sur ces rivages équatoriaux, ces Malais sont sans exception petits et grêles, rusés, défiants, profondément dissimulés, d'un calme imperturbable, d'une sagacité d'observation qui étonne; ils sont tout l'opposé des Papouas métis qu'ils dominent, car ceux-ci sont craintifs, obligeants, poltrons et irrésolus dans leurs allures, et ont religieusement conservé leur longue chevelure et les usages nationaux. La langue de ces naturels est un mélange d'endamêne (langue des vrais Papouas), de malais, très-diversement accentués, et de mots empruntés à la langue chinoise et aux idiomes des îles de Tidor et de Gilolo, etc. Je n'ai pu obtenir pour mon vocabulaire que très-peu de mots, encore souvent les naturels me donnaient-ils de grandes variantes, soit dans le nom en lui-même, soit dans la désinence. Je me suis borné à conserver ceux de quelques productions du sol qu'on trouvera à la fin du chapitre suivant.

Le radjah nous donna des échantillons de son habileté dans le négoce : il avait apporté dans sa pirogue une grande quantité d'écailles de tortues et des oiseaux de paradis, qu'il fit vendre par les naturels de sa suite comme des articles qui ne lui appartenaient pas; par son rang il avait craint d'être obligé de livrer ces objet à un prix peu convenable, et il voulait s'assurer les bénéfices de la concurrence. Jamais un insulaire ne livrait sa marchandise sans avoir jeté un coup

Digitized by Google

d'œil au radjah, qui, très-indifféremment en apparence, le saisissait au passage, et par un seul mouvement des doigts lui transmettait son vouloir. Le plus habile crieur de nos ventes publiques ou le juif le mieux pétri du meilleur levain d'Israël seraient des écoliers auprès de ces Malais. Les officiers de la corvette purent donc se procurer en assez grande quantité les peaux d'oiseaux de paradis émeraude, que les Papouas nomment *siague*, et les Malais hybrides *mambéfore*. Ces admirables oiseaux que les habitants de Ternate appellent *burong-papua* (oiseau papou), ceux de Tidor *Soffou*, sont de passage dans l'île de Waigiou, car au dire des naturels, ils n'y séjournent que pendant quatre mois de l'année, pendant la mousson d'est; on les chasse à la glu, au lacet ou on les tue avec des flèches faites avec les rachis des feuilles de latanier qui sont très-dures. Cette dernière manière de les prendre nécessite quelques précautions préliminaires: des enfants ayant remarqué les arbres où les oiseaux de paradis mâles se rendent pour dormir, grimpent silencieusement jusque sur les plus hautes branches et s'y tiennent tapis sous les feuilles; lorsque ces mâles à parure somptueuse (car les femelles sont dédaignées n'ayant pas un brillant plumage) viennent percher, les petits Papouas armés d'un arc court, mais robuste, lancent avec vigueur les flèches de latanier très-acérées à leur sommet, et font en sorte de traverser le corps de l'oiseau d'un seul coup, car les paradisiers doivent tomber roides morts pour ne pas être gâtés. Souvent enfin, les plus adroits de ces enfants se tiennent collés sur les branches, de manière à les prendre pendant qu'ils dorment, à l'aide d'un lac porté au bout d'un bâton et vivement serre pour les étrangler.

Je me procurai dans cette relâche les espèces les plus rares et les plus précieuses pour les collections; ainsi j'achetai non-seulement les grand et petit émeraudes qui étaient fort com-

Digitized by Google

muns surtout le dernier, mais encore les paradis rouge, superbe, magnifique, sifilet, manucode, chalybé, le grand promerops et le sériculе orangé. Plus tard, nous donnerons sur ces volatiles, si beaux et si rares, de nouveaux détails, lorsque nous serons parvenus à la Nouvelle-Guinée, leur résidence habituelle.

Le 10, pendant qu'on faisait de l'eau à la cascade de l'est, j'allai gravir la montagne abrupte d'où les sources s'élancent sur des roches broyées et dénudées qu'elles sillonnent, sans doute avec violence lors de la saison des pluies, tandis que pendant notre séjour, elles écoulaient en nappes peu fournies sur les quatre à cinq gradins qui échelonnent leur cours. Cette eau fraîche et limpide était épandue sous d'épaisses voûtes de verdure dues à des arbres très-élevés se touchant par le faîte, au milieu desquels se mariaient des casuarinas; c'est sur la roche humide, au milieu de ce cristal jaillissant, que je rencontrai ce curieux népenthes dont les longues feuilles se terminent par un godet muni de son couvercle fermant avec assez d'exactitude pour retenir l'eau dont il se remplit. Les amis des causes finales n'ont pas manqué de bénir la prévoyance du Créateur offrant au voyageur altéré une eau douce et limpide conservée par la prudence d'une plante, mais le miracle m'a paru avoir moins de merveilleux, depuis que j'ai toujours rencontré le népenthes dans des lieux immergés. Cette portion de la baie est profondément ravinée, plantée d'arbres propres au charpentage, arrosée par une foule de ruisseaux et garnie de grosses roches éboulées où les scorpions sont en grand nombre.

Dans un pays presque inhabité, couvert de profondes forêts, on ne peut se dissimuler que les descriptions ne soient entachées de monotonie, et cependant on ne saurait trop s'appesantir sur les détails qui ont pour but de le bien faire connaître; c'est ainsi que je crois devoir jeter un coup d'œil

Digitized by Google

sur l'ensemble des terres qui enclosent la baie. Les montagnes de sa bande orientale sont arrondies, mais il n'en est pas de même de celles du côté occidental, qui, à partir de la Corne de Buffle, s'élèvent comme des cônes terminés en pointes. Du milieu de la baie, l'œil erre sur un vaste rideau de feuillage, et quand on songe que ce tapis verdoyant est formé par la cime d'arbres vieillis et de taille démesurée, on éprouve un mouvement d'admiration instinctive. Quelques plaques argileuses tranchent par leur teinte rouge avec le ton généralement foncé du vert des feuilles. Dans le sud-est, un vert gai et tendre semblait appartenir à des prairies dont l'herbe devait être très-courte, à en juger par le creux qui en résultait par rapport aux autres végétaux; je voulus m'assurer du fait et lorsque je les atteignis après des fatigues assez grandes, je me trouvai perdu dans des fougères serrées et touffues, hautes de six à sept pieds et presque impénétrables. Quelques jolies coquilles terrestres me dédommagèrent de la fatigue de cette excursion.

Il résulte de cette création grandiose, mais assez uniforme dans l'ensemble, un effet monotone qui devient fastidieux à la longue; cette enveloppe verte jetée sur tous les points de la scène en impose par sa vigueur et sa fécondité, mais n'a rien qui émeut; elle attriste par l'idée de sa puissance, car elle ne sourit pas à l'âme, et cependant un naturaliste y trouve à foison les êtres dont il poursuit la recherche et qui lui font toujours quitter à regret cette terre où à chaque pas il peut faire des découvertes.

La mer, dans la baie, était assez uniformément calme; à peine quelques vagues rares et légères venaient passagèrement en rider la surface; cela tient à ce qu'elle est abritée de toute part et soigneusement enclose par une ceinture de terrains élevés. Le matin et le soir une brise légère caresse délicatement l'organisme, tandis qu'un calme fatigant,

Digitized by Google

laissant au soleil toute sa puissance, y règne dans le milieu du jour; mais ces brises, si désirées par l'homme pour tempérer la chaleur équatoriale, soufflent du N.-N.-O., de l'O.-N.-O. et le plus souvent du S.-O. Le nombre des rivières qui y jettent leurs eaux est considérable, et il en est une qui, toutefois, mérite une mention spéciale.

Au fond du port Carenai, où s'élèvent des pâtés de coraux, nommés par M. Duperrey îles *Delphine* et *Eugénie*, dans la partie orientale de la baie, où une vaste surface de terres fangeuses couvertes de palétuviers, qu'arrosent de nombreux ruisseaux, des villages sont épars dans cette étendue de marécages, à en juger par des bouquets de cocotiers qui marient leur élégante cime avec le ciel; deux petites rivières plus larges que les autres y décrivent leur cour sinueux. Sur l'une d'elles, nous visitâmes une cabane solitaire, bâtie sur des troncs enfoncés dans le lit même des eaux et ne différant en rien d'essentiel des cabanes des Papouas, car on y parvient à l'aide d'un bambou entaillé sur les bords pour recevoir le pied; c'était le temple des dieux que ces païens invoquent dans leurs adorations ou qu'ils espèrent fléchir par des offrandes. Sur une sorte d'autel étaient rangées, avec des gradins et symétriquement, onze effigies en bois, peintes, grossièrement sculptées et recouvertes de sales guenilles de diverses couleurs; quelques-unes de ces statuettes représentaient des hommes, d'autres des animaux, et parmi ces dernières des figures de crocodiles étaient parfaitement reconnaissables. Des assiettes en porcelaine du Japon, renfermaient encore des aliments placés sans doute pour la nourriture de ces prétendus dieux, car ils leur supposent les mêmes besoins qu'aux hommes. Toutes ces divinités sauvages et grotesques ont un nom; la principale, occupant le milieu et une place plus élevée, avait les mains étendues sur les cinq idoles subalternes qui sont placées à droite et

Digitized by Google

à gauche ; enfin les parois de cette pagode étaient tapissées avec les nattes si vivement peintes que ces noirs fabriquent en abondance.

Le fétichisme est donc la religion des Papouas de Waigiou, et nul doute que l'islamisme des Malais ne soit aussi venu modifier en quelques points le culte barbare de cette grossière idolâtrie.

Les Papouas nous regardèrent sans nul doute comme des coréligionnaires, car je fus tout étonné de voir leurs pirogues s'arrêter souvent devant le petit génie en bois peint placé sur l'avant de la corvette *la Coquille*, et les naturels se livrer religieusement à une sorte d'invocation silencieuse. Si la pudeur n'était pas un sentiment dont la délicatesse est toute de civilisation et se trouve être assez étrangère à la vie de barbarie proprement dite que mènent les Papouas métis de Waigiou, leurs yeux auront dû bien souvent être scandalisés par les tableaux que la poulaine, cette sentine des matelots, aura offert à leur extase mystique. Les croyances de ces peuples sont toutefois assez vivaces pour que chaque naturel ait son fétiche protecteur, soit à la cabane où résident les dieux lares, soit sur lui, car tous portent sur la nuque et attachés à un collier un ou plusieurs de ces dieux, sculptés ou taillés dans une bûchette, nus ou enveloppés de guenilles ; quelquefois enfin ces simulacres de divinités sont travaillés avec une exquise délicatesse, et M. Lottin se procura une de ces statuettes en os, faite avec un fini que nous admirâmes tous.

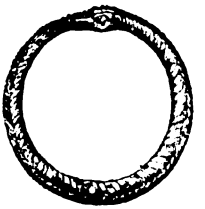
Je consacrai la journée du 12 à la pêche qui fut des plus abondantes ; parmi les poissons d'espèces variées que nous prîmes, deux sortes de chiens de mer remplissaient presque constamment nos filets, c'étaient le rochier à barbillons et le requin aux ailerons noirs.

Le 14, les pirogues des insulaires cessèrent leurs rapports ;

Digitized by Google

dans un moment d'impatience et par mégarde, le capitaine fit renvoyer les Papouas qui couvraient le pont, et parmi lesquels se trouvait un radjah, qui fut gravement offensé. A partir de ce jour jusqu'au 16, on se prépara à l'appareillage et à quitter cette baie ; un incident nous donna quelque inquiétude, un matelot, parti du bord le 14, n'y revint que le 16 au matin, après avoir été obligé de coucher dans les bois; cet homme, descendu à terre pour cueillir des joncs, s'enfonça de plus en plus dans les forêts au lieu de rejoindre la corvette, et accablé de fatigue et de faim il rejoignit, appelé par les coups de fusil du maître canonnier Rolland, qu'on avait expédié sur le point où nos matelots avaient jeté la senne. Ces accidents sont fréquents dans les campagnes de la nature de la nôtre, et moi-même je m'égarai une fois assez longtemps pour en concevoir de vives inquiétudes, ayant oublié la boussole de poche, qui devient la première nécessité lorsqu'on veut cheminer dans ces forêts sans fin où le soleil, lui-même, ne pénètre pas.

Le 16, au matin, nous sortîmes du havre d'Offach à pleines voiles, par une belle journée, et coupant le sillage de plusieurs serpents de mer fort gros.



Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Observations générales sur les productions naturelles et sur les habitants de l'île de Waigiou.

Non vide il mondo, si leggiadri rami.
No mosse 'l vento si verdi frondi.
(PÉTRARQUE).

L'HOMME est constamment influencé par le sol qui l'a vu naître, et se trouve modifié dans ses habitudes par les soins qu'il y éprouve ou par les ressources qu'il s'y procure; mais aucune race humaine ne présente d'une manière plus frappante peut-être que la race nègre ces modifications profondes dues à l'action prolongée du climat et des besoins physiques. Les peuples à peau noire qui ont été répandus sur la plupart des îles de la Polynésie, et qui vivent encore sur un très-grand nombre d'entre elles, sont, on peut le dire, presque inconnus. Les notions publiées sur leur conformation, sur leurs habitudes, se réduisent à quelques renseignements tronqués, presque toujours incomplets, vagues ou remplis d'erreur. Nous entrerons donc à l'égard de ceux qui appartiennent à la race des Papous et qui vivent sur les plages de l'île de Waigiou, dans quelques détails précédés de gé-

Digitized by Google

néralités sur les productions naturelles du sol qui les a vus naître.

L'île de Waigiou, placée au nord de la Nouvelle-Guinée, fait partie de l'ensemble des îles connues sous le nom de terre des Papous. Ses habitants sont un mélange de Malais purs et de métis provenant du croisement des Malais et des Alfourous. Les vrais indigènes sont, dit-on, relégués dans les montagnes, où ils vivent isolés et sans communication avec les riverains qui les nomment Alfourous. Le nom de Waigiou a été orthographié de bien des manières, et presque toujours on n'a tenu aucun compte de la prononciation des naturels : ce nom, d'ailleurs, n'est jamais donné à l'île entière, mais seulement à sa partie boréale; car la portion méridionale est appelée Ouarido, et, pour rendre en français le son que les indigènes articulent, il faudrait écrire Ouarighio. Cette île avait déjà été visitée par plusieurs navigateurs européens. Forrest s'y présenta le premier en 1775 : plus tard elle reçut les navires envoyés à la recherche de l'infortuné La Pérouse, sous le commandement du général d'Entrecasteaux; enfin la corvette *l'Uranie*, montée par M. de Freycinet, et *la Coquille*. La latitude de la baie d'Offach, presque directement placée sous l'équateur, se trouve être par une minute 46 secondes S., et par 128 degrés 22 minutes 39 secondes de longitude orientale. Montueuse au centre, couverte de vastes marécages sur ses bords, l'île de Waigiou, placée directement sous l'équateur, éprouve des chaleurs énormes, qui ne sont tempérées dans leurs effets que par des pluies abondantes condensées par les sommets des montagnes, sans cesse enveloppés de nuages. Ces averses se renouvellent plusieurs fois dans le jour avec une force dont il est difficile de se former une idée dans les régions tempérées, et cessent avec la même rapidité qu'elles sont venues. Il paraît que la plus grande partie de la population réside non loin de l'île

Digitized by Google

Rawack : mais à peine existe-t-il trois ou quatre cabanes sur les bords de la baie d'Offach, baie qui se divise en plusieurs bras de mer considérables présentant eux-mêmes un grand nombre de petits havres. Les vents qui règnent pendant le mois de septembre soufflent le plus ordinairement de l'ouest et plus spécialement du S.-O., du S.-S.-O., et de l'O.-S.-O. Le milieu de la journée est ordinairement marqué par des calmes parfaits : une seule fois nous ressentîmes une forte brise du nord, qui ne dura que quelques instants; la surface de la baie fut toujours unie. Le baromètre se maintint ordinairement à 28 pouces 0,4, et monta une seule fois à 28 $\frac{1}{2}$; le thermomètre centigrade donna pour maximum 31 degrés, et ne descendit jamais plus bas que 27 à midi et à l'ombre. La température de l'eau ne variait dans la nuit de celle du jour à midi que d'un degré en moins, et était de 29 à 28 degrés; l'hygromètre à cheveux varia de 104 à 106, et ne donna 96 qu'une fois. Nous n'eûmes que quelques jours exempts de pluie : le plus ordinairement les grains, en passant sur diverses parties de l'île, tombaient avec violence l'espace de deux ou trois heures; puis le ciel paraissait de l'azur le plus pur. Toutefois, le sommet de la montagne nommée la Corne de Buffle était presque toujours enveloppé de masses épaisses de nuages, et les vapeurs qui s'élevaient des gorges de ce mont tourbillonnaient au-dessus des arbres comme de la fumée.

Les rivages du port d'Offach reçoivent un grand nombre de petites rivières qui sont alimentées par d'abondantes sources : quelques-unes de celles-ci descendent de la cime des montagnes ou des ravines en formant quelques cascades très-élevées. La mer remonte assez loin dans quelques-unes de ces rivières, dont les bords sont très-limoneux. Les Papous bâtissent leurs cabanes sur leur cours, sans redouter les crocodiles qui les habitent; il se servent

Digitized by Google

de leurs embranchements pour communiquer entre eux à l'aide de leurs pirogues. Tout le littoral de Waigiou, malgré l'épaisse végétation qui le recouvre, n'est qu'un marécage fangeux où croissent de hauts palétuviers : la profonde humidité et les miasmes délétères qui règnent dans ces lieux y font éclore de nombreuses maladies qui ne manquent point de sévir contre les Européens, et qui portent aussi leurs ravages sur les naturels.

La formation rocheuse de l'île de Waigiou est remarquable ; elle s'éloigne tout à fait du caractère de celle de la Nouvelle-Irlande, au moins sur ces rivages : car le terrain flanqué sur le pourtour du Port-Praslin est d'un calcaire madréporique dur avec des coquilles et parfois des grains spathiques, tandis qu'on n'en observe aucune trace à Waigiou, ou du moins sur la côte nord, et dans la baie d'Offach. Cette île, par sa position comme par les bouleversements nombreux dont elle offre des traces à chaque pas, a dû appartenir aux grandes masses de terres situées sous l'équateur, et qui composaient avec les Moluques et la Nouvelle-Guinée un tout continu jusqu'à la Nouvelle-Hollande. Cette idée, du reste, n'est qu'une supposition : mais les faits les plus positifs prouvent que la surface entière de Waigiou a été torturée par des éruptions volcaniques dont les débris, bien que voilés aujourd'hui par une végétation pompeuse, se montrent en abondance. D'ailleurs on ne saurait méconnaître cette formation en observant les aiguilles basaltiques de Poulo-Een et des nombreux îlots qui saillent çà et là du sein de la mer comme des colonnes prismatiques, et sur le sommet desquels croissent en abondance des bouquets verdoyants et touffus. Les roches à nu ne se montrent parfaitement bien que dans la passe haute et étroite qui sert d'entrée au port d'Offach. Là, ces roches déchiquetées par le temps, affectent des

Digitized by Google

couleurs noirâtres mélangées de veines rouges ; mais elles sont surtout à découvert dans une petite île placée au milieu de la baie, et que nous nommâmes *l'Ile aux Tombeaux*. Partout la nature de ces roches est identique, et contient une grande quantité de serpentine. Sur ces rivages battus par les vagues on trouva des amas de puddings formés par l'émiettement et la brisure de ces roches et réunis par un ciment calcaire assez tenace : ces puddings n'ont guère qu'une trentaine de pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Sur les grèves enfin on ramassa en abondance les ponces que les flots y ont déposées. Le sol sous les vastes forêts de l'île (car la végétation sur toutes ces terres ne cesse point d'envahir même les rochers les moins convenables pour qu'elle puisse s'y développer), le sol est le plus ordinairement composé d'une argile très-rouge. Les pitons des montagnes présentent parfois des emplacements décharnés que leur couleur noire porterait à penser de nature basaltique. La Corne de Buffle est la montagne la plus remarquable à Waigiou ; elle tient à une chaîne qui se dirige de l'E.-S.-E. à l'O.-S.-O., et sa hauteur serait de 485 toises d'après les calculs des officiers de l'expédition de *la Coquille*.

Vue de la haute mer, Waigiou ne paraît être qu'un pâté de verdure ; et cependant on remarque peu de variété dans ces arbres gigantesques qui se pressent et s'élèvent les uns sur les autres. Leur masse de feuillage interceptant le passage de l'air et des rayons lumineux, la surface de la terre ne présente point de ces herbes humiles si nombreuses dans les zones tempérées ou dans les forêts de certaines contrées du Brésil. La riche tribu des palmiers se compose d'un grand nombre d'espèces : parmi les plus communes se font remarquer les lataniers, que leurs feuilles flabelliformes dessinent si bizarrement dans les paysages torridiens; les

Digitized by Google

figuiers, les poivriers, les filaos indiens, les calophyllum, les mimeuses, les vaquois, les cerbera, les scœvola, les ignames, les ananas, les arum, les bananiers, les cucurbitacées, les cycas, les mangliers, les sagoutiers, etc. Les menues herbes consistaient en liserons pied-de-chèvre, en graminées ou cypéracées, en acanthe à feuilles de houx, en amaranthes, en casse à corymbes, en nepenthes, en amomum, en épidendrum recouvrant les troncs mousseux des gros arbres, et singuliers par la variété infinie de leurs formes et de leurs fleurs. En général la botanique de Waigiou diffère peu de celle de la Nouvelle-Irlande, et a un grand nombre de traits de ressemblance avec celles d'O-taïti et de Borabora. Parmi les végétaux usuels et alimentaires, le palmier sagou tient le premier rang. La moelle interne répandue dans le stipe fournit ces grains féculants avec lesquels les naturels composent des galettes plates et quadrilatères qui leur servent de pain, et qu'ils cuisent dans des sortes de petits fours en briques divisés en compartiments. Les noix des muscadiers sauvages seraient peut-être susceptibles de prendre par la culture quelque développement, et pourraient sans doute s'améliorer; les arts trouveraient aussi dans cette île des bois propres à l'ébénisterie, et le teck (*tectona grandis*) fournirait d'immenses ressources aux constructions navales.

Pour obtenir des habitants les productions du pays, il suffirait d'y porter des toiles peintes, des étoffes à fleurs ou colorées en rouge : on en recevrait en échange des peaux d'oiseaux de Paradis, de la nacre, des perles, de l'écaille de tortue, des trépangs, de la muscade et de la résine. Cette dernière matière sert aux Papous à façonner des torches avec lesquelles ils vont à la pêche pendant la nuit, et s'obtient du *dammara resinifera* de Lambert, ou d'un *canarium* suivant Lamarck.

Digitized by Google

Le règne animal de Waigiou doit être riche en espèces : malheureusement nos courtes relâches et notre connaissance imparfaite des localités ne nous permettent d'en juger que par analogie. Parmi les mammifères nous croyons qu'on doit citer le babir-ussa : toutefois ce n'est encore qu'un doute assez fondé, que les voyageurs futurs éclairciront. Nous ne rencontrâmes qu'une fois, en nous rendant vers l'isthme étroit qui sépare le havre d'Offach de la baie Crousol, un petit quadrupède à pelage gris, nommé *kalubou* par les Papous, que la mère venait d'égarer sans aucun doute, à en juger par son jeune âge ; à la taille d'un rat il joignait le museau pointu et la poche marsupiale des sarigues. Ce kalubou était une espèce de péramèle qui devra être nommée *perameles kalubu*.

Les phalangers à queue prenante ou couscous ne sont pas rares dans les bois. Déjà nos collègues, dans la précédente expédition, s'en étaient procuré quelques individus, et les naturels nous apportèrent plusieurs fois à bord le couscous tacheté, qu'ils nomment *schamscham*, dont nous donnons la figure.

L'ornithologie est une des branches de l'histoire naturelle qu'une longue relâche dans l'île de Waigiou enrichirait le plus : elle se compose de ces espèces rares et précieuses communes sur le système des terres des Papouas, telles que les oiseaux de Paradis, qui ne s'y présentent d'ailleurs que dans certaines saisons. Le *paradisæa apoda* ou l'émeraude, le manucode, le magnifique, le paradisier rouge, y sont les plus communs. Nous tuâmes la femelle de cette dernière espèce, qui était inconnue naguère.

La famille des perroquets nous offrit les loris papou, vert, tricolore ou à tête noire ; la perruche d'amboine ou à face bleue, le microglosse goliath, le grand cacatoës à huppe jaune, et une espèce de lori noir inédit que nous avons

Digitized by Google

nommé lori de Stavorinus (*psittacus Stavorini*), parce que ce navigateur nous paraît l'avoir mentionné dans la relation de son voyage aux Indes orientales [1]. Le lori de Stavorinus est de la taille du tricolore, auquel il ressemble aussi par les formes corporelles. Son plumage est en entier d'un noir lustré uniforme, excepté sur l'abdomen, où règne un rouge vif qui s'étend jusqu'à la poitrine. Le seul individu que nous achetâmes à un Papou a été perdu dans le naufrage de M. Garnot au Cap. Parmi les pigeons, nous citerons les belles colombes muscadivores, dont plusieurs étaient privées de la caroncule noire et arrondie que présentait le plus grand nombre des espèces. Cet organe entièrement graisseux ne doit s'élever sur la base de la mandibule supérieure qu'à l'époque des amours, et peut-être chez les femelles seulement; et la peau, qui se distend pour recevoir ce fluide, résultat d'une vie en excès, doit, après la fécondation, se dissiper, se raccornir, et ne plus paraître au-dessus des narines que comme une légère fronçure cutanée. A Waigiou nous rencontrâmes aussi des individus de la *columba puella* de la Nouvelle-Irlande, le *ptilinopus kurukuru*, et le goura ou pigeon couronné des Moluques, oiseau stupide, mais dont la chair est exquise.

Le mégapode Freycinet est singulièrement multiplié à Waigiou. Les Papous nous en apportaient journellement à bord, qu'ils échangeaient pour des bagatelles; mais leur chair est loin d'être délicate, car elle est sèche et coriace. Les accipitres ne nous donnèrent qu'une espèce, le matapour (*falco ponticerranus*) à tête blanche, à corps et ailes d'un marron foncée, les échâssiers, l'édicnème à gros bec (*œdicnemus magnirostris*), qui se trouve sur les rivages des Mo-

[1] Forrest indique aussi un lori noir dans son voyage à la Nouvelle-Guinée.

Digitized by Google

luques et des îles de la Sonde : dans les palmipèdes une seule sterne, nommée *sapenne*. Les passereaux nous présentèrent le phylédon corbi-calao, une corneille dont le cri ne ressemble point à l'aboiement d'un chien, comme celui de l'oiseau de la Nouvelle-Irlande, mais imite au contraire un ricanement moqueur ; le guêpier à gorge jaune, le calao à casque sillonné, plusieurs gobe-mouches et souï-mangas et le beau martin-chasseur gaudichaud.

Les reptiles les plus communs sont les tortues franche et caret. La chair de la première est recherchée des naturels, qui préparent de longs saucissons desséchés avec ses œufs, et les conservent pour les échanger ; ils font des hameçons avec les écailles de la seconde. Un tupinambis de la grosseur de l'iguane d'Amérique, noir ponctué de jaune, est tellement multiplié dans les bois, qu'on le rencontre presque à chaque pas sur les branches, où il attrape les petits oiseaux : il vit encore de poissons, qu'il guette sous les racines de mangliers, sur le bord de la mer, ou dans les lieux fangeux. On y trouve aussi le scinque à queue bleu, qui paraît répandu dans toute l'Océanie. Un de nos matelots nous assura avoir vu des serpents dont nous ne rencontrâmes aucun individu. Nous ne vîmes parmi les batraciens qu'une grande espèce de raine.

L'ichthyologie de la grande et vaste baie d'Offach doit être riche, à en juger par les espèces que nos filets, jetés au hasard, nous rapportaient chaque jour. Trois squales régnaient en nombreuses tribus dans ces mers. L'un, le squale aux ailerons noirs, avait été confondu avec le requin ordinaire par l'illustre Commerson, dont il diffère cependant par une taille plus petite (les plus grands que nous ayons vus n'avaient pas trois pieds) par la couleur du corps qui est d'un gris légèrement rougeâtre, et par le noir intense

Digitized by Google

qui marque l'extrémité des nageoires. Les femelles nous présentèrent constamment deux fœtus dans chaque côté de la matrice ; et ces jeunes squales, tirés du sein de leurs mères, s'agitaient avec tant de vigueur, qu'ils forçaient l'ouverture ombilicale, placée sous forme de trou arrondi entre les deux pectorales et en dessous du corps, à s'ouvrir, et le sang qui s'en écoulait ne tardait point à les faire périr. Un rochier et un troisième chien de mer à barbillons se prenaient fréquemment dans nos filets. Les poissons les plus vulgaires, et qu'il nous suffira de citer pour le moment, se trouvaient donc être la pastenague blonde à points d'azur, la baliste bourignon qui est identique avec la baliste praslin de Commerson ; la baudroie géographique, le nason licornet, décrit, primitivement par Forrest ; le *dône* ou ptéroïs à antennes, un trigle volant, le *kalolo* ou blennie sauteur, l'échénéis à raies blanches, un pimélode, des chœtodons, des labres, des serrans, des aiguilles, etc., etc.

Les coquilles marines sont assez généralement des nautiles (*nautilus pompilius*), des spirules (*nautilus spirula*), des volutes couronnes d'Éthiopie (*cymbium æthiopicum*, Mont.), dont les habitants se servent en guise d'escope pour vider l'eau qui s'introduit dans l'intérieur des pirogues ; les bénitiers, qui atteignent une taille bien plus considérable que l'individu qui sert de bénitier à Saint-Sulpice, et que Forrest a décrit sous le nom de *kima ;* l'huître selle polonaise, l'huître marteau, l'huître des mangliers, l'éperon molette, l'hypocrêne, la coronule des tortues, des policipes, des nérites, des patelles, des strombes, des grimaces, etc.

Les coquilles terrestres nous présentèrent une grande et belle variété de l'hélice citrine, plusieurs autres petites espèces, et le scarabe auricule. Parmi les coquilles fluviatiles on doit citer les néritines, qui y sont tellement communes

Digitized by Google

que les Papous nous en apportaient des tubes de bambou remplis, la *mélanie à soies* ou *spirella spinosa* d'Humphrey, indiquée aussi aux îles de l'Amirauté.

La langouste ornée, quelques portunes, le crabe honteux, sont tous les crustacés des environs d'Offach. Les échinodermes étaient composés du cydarite à baguettes, de plusieurs spatangues, de divers scutèles ; et parmi les êtres du dernier embranchement du règne animal, nous mentionnerons plusieurs belles espèces d'holothuries remarquables par la singularité de leurs formes. Des méduses nouvelles enrichirent également notre portefeuille. Les habitants recherchent avec un extrême empressement les holothuries : ils les préparent à la manière des Malais, pour les donner en échange des toiles que leur apportent quelques jonques chinoises, ou ils s'en nourrissent. Dans toutes les cabanes nous rencontrâmes une quantité de cette substance desséchée, coriace, très-peu agréable au goût et que ces peuples n'estiment que parce qu'ils la regardent comme la matière la plus convenable pour soutenir leurs forces épuisées et faire renaître chez eux les désirs éteints par le renouvellement abusif des plaisirs des sens.

Deux variétés de l'espèce humaine habitent évidemment l'île de Waigiou : la première, malaise, s'est établie sur la côte par droit de conquête ; l'autre, aborigène, conserve la plupart des traits du rameau dont elle est descendue, celui des Alfourous. De ce mélange sont nés des Papouas hybrides sans vigueur, sans énergie morale, et docilement soumis à l'autorité des radjahs malais qui les gouvernent, et le plus souvent réduits en esclavage par les insulaires des terres voisines ; entre autres par les Guébéens, dont la piraterie est la première branche d'industrie. Sur le pourtour de la baie d'Offach nous ne vîmes que quelques familles de véritables Papouas ou Négro-Malais hybrides, ainsi que nous les avons

Digitized by Google

décrits dans un travail général sur les races humaines, tandis que les Malais sont particulièrement réunis dans de petits villages épars sur plusieurs points de Waigiou, et surtout aux environs de Rawack, de Boni, et dans la partie méridionale de l'île. Les Papouas d'Offach, au contraire, timides et craintifs, cachent leurs retraites dans les endroits les plus isolés des forêts, bâtissent leurs cabanes sur des rivières, afin de fuir avec plus de facilité à la moindre alerte; et, comme la pêche est leur principale ressource, ils se transportent sur les récifs ou sur les îlots isolés, afin d'y prendre du poisson et des tortues, et n'en partent que lorsque les vivres sont épuisés.

Les Malais des villages de Boni et d'Emberbakène nous parurent généralement d'une taille médiocre, dépassant très-rarement cinq pieds deux pouces; leur peau est d'un olivâtre foncé, et leurs membres, généralement bien proportionnés, sont quelquefois grêles et peu musclés. Ils portent leurs cheveux courts et recouverts d'un morceau de toile en forme de turban. Leur regard est mobile et perçant, ce qui tient à des yeux noirs pleins de feu; la bouche est médiocre, mais le grand usage qu'ils font du bétel corrode les gencives et les dents, et teint les lèvres en rouge noir. La physionomie de quelques jeunes gens était douce et agréable; celle du plus grand nombre des hommes du peuple est stupide, ou plutôt est empreinte d'une certaine sauvagerie. Tous portent une petite touffe de barbe sous le menton; et deux courtes moustaches sur le rebord de la lèvre supérieure; leur caractère est flegmatique, taciturne, et cache sous une apparente froideur une violence de caractère qui fait explosion lorsque les circonstances leur paraissent favorables. Le radjah qui les gouverne vint nous faire visite; il était le seul de sa nation qui fût complétement vêtu; sur la tête il portait une calotte à jour tissée avec des fibres d'un beau noir, et qu'il remplaça un jour par un bonnet

Digitized by Google

à la chinoise, formé de plusieurs cartels d'étoffes de la même couleur; un large sarong d'indienne verte à fleurs rouges enveloppait négligemment le corps sans le serrer; un demi-pantalon d'étoffe rayée complétait cet ajustement, car ce chef avait la poitrine et les jambes nues. Une étroite bandelette d'étoffe, nommée *maré*, était le seul voile jeté négligemment par les autres habitants sur les organes sexuels. Nous remarquâmes que quelques jeunes gens, par des idées de coquetterie assez mal entendues, s'étaient fait limer les dents de manière à former sur l'arcade dentaire une gouttière profonde en avant. Le tatouage leur est inconnu; seulement ils ont adopté des peuples nègres l'usage de se faire élever des tubercules dans la peau, sur la poitrine et sur le deltoïde, au nombre de douze. La plupart de ces Malais, aussi bien que les Papouas, avaient le corps rongé par la lèpre squammeuse qui a indifféremment étendu ses ravages sur les nègres polynésiens comme sur les Mongols pélagiens et les Océaniens.

Leurs objets d'ornement consistent principalement en bracelets[1] polis et blancs dont l'usage leur est venu des Papouas. Ces objets qu'ils nomment *sanfar* sont travaillés avec le plus grand soin, et formés d'une seule pièce enlevée à la base des grands cônes, de manière à offrir le diamètre du bras. Ils portent aussi quelques-uns de ces anneaux plus petits aux doigts; et, lorsque la matière calcaire leur manque, ils la remplacent par des morceaux d'écaille de tortue, appelée *ouahomisse*, ou par des *kaprais*, sorte de *cordonnets* tissés en jonc peint de diverses couleurs. Plusieurs des habitants de Boni portaient

[1] Ces bracelets sont en tout point semblables aux *armilla* des Égyptiens et des Gaulois. Ils prouvent, avec les oreillers en bois, les idoles et diverses coutumes traditionnelles, des communications avec ce que les anciens appelaient *Arabie*, c'est-à-dire les terres océanne et indienne jusqu'aux archipels de l'est.

Digitized by Google

au bras des bracelets d'étain, de cuivre et même d'argent, qu'ils fabriquent eux-mêmes ou qu'ils reçoivent des Chinois. Par une bizarrerie de goût, assez ordinaire aux hommes, ces bracelets sont fixés à demeure autour du membre qu'ils compriment; car ils ont le soin de les passer sur le bras dans le jeune âge, de sorte que les muscles en se développant, se trouvent étranglés à la place que cet ornement doit conserver pendant la vie entière de celui qui le porte.

Quelques autres objets de parure, d'un goût moins universel, consistent en colliers dont les grains sont faits avec des pailles vivement colorées, ou en idoles sculptées que l'on porte suspendues sur la nuque. Les Papous attribuent de grands pouvoirs à ces amulettes, qui sont leurs divinités protectrices. Souvent elles ne se composent que d'un morceau de bois entouré de quelques sales guenilles; quelquefois ce sont des figures ingénieusement travaillées avec des morceaux d'os et d'ivoire.

Tels nous parurent les habitants, d'ailleurs très-mélangés, de l'île de Waigiou; mais les Papouas des environs de la baie d'Offach, véritables métis des Alfourous et des Malais, ont retenu des traits assez nombreux de la physionomie des Papouas, et méritent d'autant plus d'attention qu'ils ont été jusqu'à ce jour pris comme le vrai type papou, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en consultant les figures données dans un grand nombre de voyages.

Les Papous métis d'Offach sont tous de petite taille, et, sur plus de vingt individus que nous mesurâmes à bord, la hauteur des deux plus grands allait à peine à cinq pieds deux pouces, et chez le plus grand nombre des autres elle n'était que de quatre pieds six à sept pouces. A cette petite taille il faut ajouter des membres décharnés et peu développés, un ventre très-gros, la face aplatie, dont les yeux sont noirs et la bouche très-fendue, et qui disparaît sous la vaste chevelure

Digitized by Google

ébouriffée qui donne à la tête, vue de loin, des proportions énormes et disparates avec le reste du corps. Leur physionomie est empreinte de cette douceur dans les traits qui ressemble à de l'irrésolution, à de la crainte, ou peut-être à des souffrances physiques. La teinte de leur peau est d'un olivâtre basané assez clair, et leur chevelure est d'un noir foncé. Ces hommes paraissent indolents; leurs mouvements sont d'une lenteur qui étonne, et la frayeur seule a le pouvoir de les faire se hâter. Leur corps, assez habituellement recouvert de lèpre, est nu, car on ne peut guère donner le nom de vêtement à l'étroite bandelette d'étoffe qui ceint les reins. Tous les Papous portent au milieu de leur chevelure un très-long peigne en bambou, dont le haut est allongé et habituellement garni d'ornements de nacre ou de pendeloques de toutes sortes. Ces Papous métis ont communiqué aux Malais qui vivent parmi eux beaucoup de leurs coutumes, et en échange ils en ont adopté quelques-unes des leurs. C'est ainsi qu'ils portent quelquefois des moustaches et un bouquet de barbe sous le menton, et qu'ils ne mettent jamais sur leurs cheveux ces poussières d'ocre ou de craie dont sont prodigues les Papous de la Nouvelle-Irlande, de la Louisiade, etc. Nous n'abordâmes jamais ces hommes sans que la frayeur la plus vive se manifestât sur leur visage, et ce ne fut qu'à la longue que nos bons procédés détruisirent les impressions pénibles qui les tourmentaient. Une fois rassurés, ils nous parurent gais et pleins de bonté; car il leur arriva fréquemment de nous offrir, sans en exiger de récompense, des cocos et des racines nutritives.

Les vieillards sont graves et sérieux, il semblent impassibles à tout ce qui les environne; tous portent de nombreuses amulettes autour du cou, et ne sortent point sans être armés de la machette, sorte de gros couteau qu'ils obtiennent des trafiquants malais pour de l'écaille de tortue.

Digitized by Google

Les demeures des habitants de l'île de Waigiou sont constamment établies au milieu des marais ou à l'embouchure des petites rivières ; et bien qu'elles soient élevées sur des pieux, elles sont exposées aux influences des miasmes les plus délétères qui s'exhalent des eaux croupies et du limon. Les fièvres de mauvais caractère doivent donc régner en ce lieu. Tous les vieillards qui s'offrirent à notre vue étaient frêles et débiles, et parmi les autres naturels plusieurs portaient d'énormes cicatrices de brûlures ; quelques-uns offraient des traces de petite-vérole, tandis que d'autres étaient oppressés par des catarrhes, etc. Leur habitude de coucher sur le sable des grèves, entourés de grands feux et pendant des nuits où il pleut souvent à verse, ne doit pas peu contribuer à rendre dangereuse cette dernière affection. L'industrie de ces Papous se décèle par le travail ingénieux qui préside à tous leurs ouvrages en paille, et on ne saurait trop admirer la vivacité des couleurs avec lesquels ils peignent les feuilles de pandanus qu'ils mettent en œuvre ; leurs grandes nattes, surtout, sont remarquables par leur solidité et leur durée, aussi bien que par les dessins qui fréquemment les décorent. L'oreiller en bois sur lequel ils appuient la tête pour dormir est sculpté et poli avec une habileté d'exécution qu'on ne serait pas tenté de leur supposer ; et l'on sait que ce meuble n'est point chez eux le résultat du hasard, puisqu'on le trouve fréquemment, dans les tombeaux égyptiens, placés sous la tête des momies. Ils ne savent point tisser d'étoffes, et celles dont il s'habillent, lorsqu'elles ne sont pas de fabrique indienne ou chinoise, se bornent à des toiles de palmiers ou à des écorces à peine dégrossies. Les armes dont ils se servent sont l'arc et la flèche, et leur adresse à frapper le but ne mérite pas d'être citée. Le radjah et quelques autres chefs possèdent des fusils et de la poudre, qu'ils ont obtenus des Européens en échange d'oiseaux de Paradis. Tous les naturels que nous visitâmes, soit dans

Digitized by Google

leurs cabanes, soit dans leurs pirogues, possédaient d'énormes paquets de flèches qu'ils échangeaient volontiers. Ces flèches sont en roseau et armées à une extrémité d'une pointe en bois très-dur, unie ou barbelée, et souvent d'un os aiguisé ou d'une épine de pastenague. L'arc est le plus ordinairement en bambou, et parfois en bois rouge solide et pliant; il est tendu par une corde de rotang. Par leurs communications fréquentes avec les commerçants des Moluques, ils se procurent le fer dont ils arment leurs lances de combat et leurs harpons pour la pêche.

La plupart de nos cadeaux furent reçus avec la plus parfaite indifférence : un seul combla tous leurs désirs; et, faut-il l'avouer? ce ne furent ni des haches ni des instruments utiles, mais des objets d'un usage frivole, en un mot de ces petits miroirs enveloppés de papier doré! Un Papou obtenait-il ce meuble précieux, on le voyait rester en extase devant sa physionomie, se complaire à en admirer tous les traits, pousser des cris d'étonnement, et rien n'était plus plaisant sans doute comme de suivre les brusques changements survenus sur ces figures, quelques minutes auparavant impassibles. Ainsi donc la beauté la plus séduisante, qui se repaît dans un miroir de la blancheur de son teint, de l'incarnat qui la colore, n'est pas la seule sur la terre qui goûte le délicieux plaisir d'admirer son image : elle est, sous ce rapport, en rivalité avec le noir et sale Papou.

Les habitants de Waigiou, bien qu'adonnés presque exclusivement à la pêche, sont cependant d'une grande adresse pour prendre le gibier. Ils chassent les oiseaux de Paradis avec des petites flèches formées du rachis des folioles de latanier, ou prennent en vie, pour les élever en domesticité, des loris papous, des loris tricolores, des cacatoës à huppe jaune. Comme les Malais, ils choisissent de préférence la nuit pour se livrer à la pêche, et se servent principalement

Digitized by Google

de torches résineuses enflammées dans le but d'attirer le poisson par de vives clartés. Ces pêches durent plusieurs jours, et ont lieu sur les bas-fonds ou sur les côtes renommées par l'abondance des tortues, des coquillages ou des poissons, et ils y séjournent tant que les vivres y sont abondants. A cet effet ils établissent un ajoupa temporaire sous lequel ils placent leur foyer, afin de le garantir des averses pluviales. Leur cuisine est élevée sur un treillage en bois, de manière que les chairs qu'ils y entassent cuisent lentement par l'action de la chaleur; et les quantités qu'ils en consomment, ainsi que les préparations qu'ils leur font subir, annoncent qu'ils joignent à la friandise des besoins copieux. Ils prennent la précaution de cuire les poissons dans des feuilles d'arbres, de fumer et sécher les viandes de tortue franche, et de former avec les œufs des sortes de saucissons de haut goût.

La nourriture première des Papous, empruntée au règne végétal, consiste en farine de sagou, retirée par le lavage à l'eau froide du centre médullaire des cycas et des sagouïers. Ils en fabriquent des pains de forme quadrilatère, cuits dans des sortes de fours en brique, ou bien ils mangent simplement crue la farine renfermée dans des tubes de bambous. Les heures de leurs repas sont réglées avec une grande exatitude, et lorsqu'ils naviguent dans leurs pirogues, ils ont toujours la précaution de conserver du feu qu'ils placent sur une pierre au milieu de la nacelle; par son moyen ils allument instantanément un brasier sur lequel ils grillent les aplysies, les holothuries qui leur tombent sous la main au moment où leur appétit se réveille. Ils y joignent aussi la précaution d'avoir toujours en réserve des tubes de bambous remplis d'eau douce. Lorsqu'ils ont mangé, ils sont dans l'usage de fumer une petite cigarette faite avec une pincée de tabac haché et roulé dans une foliole sèche, à la manière des Espagnols.

Digitized by Google

La construction des pirogues est, chez ces peuples maritimes, rendue facile par les instruments de fer qu'ils possèdent. Toutes les embarcations que nous avons vues étaient cependant peu soignées sous le rapport de l'exécution. Elles peuvent toutefois contenir de sept à huit hommes, et leurs extrémités sont relevées. Elles ont deux balanciers, c'est-à-dire que de chaque côté partent des tiges terminées par un madrier oblique destiné à servir de flotteur. Sur ces balanciers sont enfoncées des fourches qui servent à recevoir les mâts, les voiles de l'embarcation. Au centre s'élève un toit renversé, sous lequel les gens de l'équipage mettent à couvert leurs plus précieux effets, leurs boîtes, leurs nattes en paille, ainsi que leurs vivres.

Les Papous de la baie d'Offach ont, à ce qu'il paraît, adopté les habitudes de polygamie des Malais : mais, ce qui est plus positif, ils en ont l'humeur jalouse et l'habitude de dérober leurs femmes à tous les yeux. Bien que nous soyons entrés dans leurs cabanes, nous n'avons jamais pu découvrir aucune personne du sexe féminin, et nous ne pouvons pas douter qu'ils ne les aient cachées soigneusement au milieu des bois. M. de Blosseville est le seul officier de l'expédition française de la corvette *la Coquille* qui parvint à entrevoir les épouses du radjah de la baie Crouzol : et il nous a dit qu'elles étaient jeunes, mais sérieuses et tristes, et qu'elles avaient pour tout vêtement un sarong de toile bleu des Indes. Plusieurs femmes papouas s'enfuirent précipitamment dans les forêts, emportant leurs enfants dans leurs bras, un jour que nous nous rendions en silence et inopinément vers leurs cabanes dans la rivière d'Offach.

Ces tribus sont adonnées au fétichisme pur, et ont élevé un temple à leurs dieux, qui paraissent être nombreux. Ce temple est une cabane beaucoup plus grande que celles qu'habitent les naturels, et dont l'intérieur est décoré avec soin de

Digitized by Google

nattes peintes appendues aux murailles. Ces idoles sont revêtues de morceaux d'étoffes, et plusieurs ont devant elles des assiettes de porcelaine de Chine. Mais au milieu de ces figures humaines grossières nous remarquâmes avec quelque surprise la représentation assez exacte d'un crocodile. Là aussi la crainte de ce vorace et dangereux saurien a donc inspiré des hommages que les hommes adressent toujours avec d'autant plus de ferveur qu'ils redoutent davantage la puissance malfaisante du génie ou du démon qu'ils encensent ! A ces rites d'un culte dans l'enfance se joignent des idées inculquées par les Malais et des traces de mahométisme; car la polygamie, le soin qu'ils prennent de cacher leurs femmes, le respect qu'ils professent pour les tombeaux, dérivent évidemment des relations intimes qu'ils ont contractées avec les émigrants des îles Moluques. Les tombeaux des Papous sont généralement recouverts d'une sorte de mausolée fait avec des morceaux de bois plus ou moins sculptés : parfois on suspend au-dessus des guirlandes de hachettes en bois pour marquer l'usage que le possesseur a su en faire pendant sa vie.

Il n'y a pas jusqu'à la manière de bâtir leurs cabanes qui ne soit caractéristique pour tous les Papous qui ont eu des communications avec les Malais; ce n'est jamais que sur le bord de la mer, à l'embouchure des rivières, au fond des baies, qu'elles sont établies sur des pieux. Rien n'est peut-être plus pittoresque que ces demeures en bambous et à claires-voies, où logent pêle-mêle des familles entières, sous lesquelles flottent des embarcations, et que dérobent à la vue des arbres vigoureux qui croissent aux alentours. Nul meuble n'embellit leur intérieur, si on en excepte quelques nattes en feuilles de vaquois, une claie destinée à servir de lit à chaque membre de la famille, un âtre pour contenir le feu, quelques paniers destinés à recevoir les trépangs desséchés dont il se fait une grande consommation.

Digitized by Google

La langue de ces Papous est un mélange de malais et d'alfourous, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre par la petite série de mots que nous citons; cependant les noms des parties du corps sont presque entièrement alfourous.

Front, *kaprani.*
Oreilles, *katontousé.*
Cheveux, *pia.*
Nez, *souné.*
Lèvres, *ganganini.*
Dents, *vuaéainé.*
Menton, *ganpapé.*
Barbe, *gangabouriné.*
Cou, *kakoné.*
Poitrine, *liemanpené.*
Mamelon, *sou.*
Ventre, *iaéné.*
Nombril, *assevené.*
Penis, *siné.*
Épaules, *paponé.*
Reins, *mahalé.*
Fesses, *sainé.*
Anus, *talané.*
Bras, *papéané.*
Avant-bras, *kapéané.*
Main, *kakoniané.*
Doigts, *kakoulilé.*
Ongles, *kabeai.*
Cuisse, *kokoloné.*
Genoux, *kabukapoukl.*
Jambes, *katonainé.*
Pied, *katoupapé.*
Doigt de pied, *katoutili.*

Noms divers d'animaux et de plantes.

Arec (noix d'), *pinane.*
— (poivre cubèbe), *siri* (bétel).
— Chaux, *kapou.*
Ananas, *nanassi* (nom d'origine portugaise).
Banane, *imbieffé* (nom alfourous).
Goura ou pigeon couronné, *mambrouke.*
Muscadier, *nancosse.*
Perles, *moustika.*
Sagou, *sagou papou.*
Oiseau, *mani.*
Acanthure rayé, *barièné.*
— licornet, *inecare.*
Acanthus ilicifolius, *kolouine.*
Blennie sauteur, *kalolo.*
Corbeau, *arake.*
Chien, *aéé.*
Coco, *kasout.*
— L'émulsion, *lamaté.*
— La chair, *kambi.*
— La coque, *ouanaté.*
— Le brou, *kani.*
Cancre (crustacé), *kalale.*
Cacatoës à huppe jaune, *voifaque* et *manou-aea.*

Digitized by Google

Couronne d'Éthiopie, *kapubé.*
Œdicnème à gros bec, *manéricrine.*
Aigle pêcheur, *matapour.*
Guépier, *aouerre.*
Giraumon (fruit), *kabouress.*
Hirondelle de mer, *sapenne.*
Hélice citrine, *kolambé.*
Monitor (lézard), *kalabech.*
Lori papou rouge, *holome.*
— tricolore, *mantsi.*
Martin-pêcheur, *salaba* et *aloque.*
Méduse (zoophyte), *semaï.*
Nautile pompilius, *kokorbé.*
Oiseau de Paradis, *siague* et *mambéfore.*
Poule domestique, *manesaké.*
Papillon, *kababat.*
Phalanger, *schamscham.*
Perruche omnicolore, *saélique.*
Poisson, *ika.*
Résine de dammara, *ki.*
Scorpion lambis, *kakavaille.*
Péramèle, *kaloubou.*
Sauterelle, *assekai.*
Oursin à baguettes, *napoloto.*
Oreille de mer, *saraou.*
Tortue franche, *fine.*
Écaille de tortue, *eaoumisse.*
Triton, *kébour.*
Trigle volant, *énop.*

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Traversée de la baie d'Offach, (île de Waigiou) à Bourou

(du 16 septembre 1823 au 23 du même mois);

Séjour à Caïéli ou Cajéli, île de Bourou, l'une des Moluques

(du 23 septembre au 1er octobre suivant).

Vues des îles Manouarau, Ruib, Pulo-Een, Siang, Yang, Guébé, Geby, Gagy, Bolabolach, Pulo-pissang, Loo, Lawn, Kelech, Keka, Gasse, Céram, Obi, Manipa, Quélan et Bonoa (*Papouasie et Moluques*).

Et les rayons du jour dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or.
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceau de cristal mollement balancée;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux.
(DE VIGNY.)

Partis le 16 septembre 1823 de la baie d'Offach, nous laissâmes bientôt derrière nous les îles de Manouaran et de Rawach, en arrivant dans ce labyrinthe d'îlôts et de rochers épars sur la mer dans une étroite surface, et dont Ruib et Pulo-Een sont, par leur étendue, les plus remarquables.

Digitized by Google

Les officiers de *l'Uranie* avaient nommé *Baie des Clochers*, cette singulière rade bordée de toute part de pitons à fleurs d'eau, dominant les vagues comme des flèches d'église gothique, et ressemblant à des ruines par leurs pans basaltiques et lézardés, dans les interstices desquels végètent des palmiers sagouiers ou des arbrisseaux en buissons. La mer était parfaitement calme, et le soleil directement sur nos têtes dardait à plomb ses rayons surchargés de calorique, de sorte que *la Coquille*, poussée par une faible brise, navigua au milieu de ces débris de quelques grandes révolutions volcaniques, s'élevant comme des murs sombres et nus, ou bien comme des colonnettes légères ou enfin en aiguilles minces et décharnées ; le coup d'œil de plusieurs de ces îlots épars était magique : comment en eût-il été autrement? Sur des basaltes diversement groupés, bizarrement déchirés, dont la noire surface se détachait de l'azur de la mer, la verdure la plus active avait envahi leur sommet, et de sa chevelure d'émeraude, simulait des gerbes de feuillages frais renfermés dans une jardinière de bronze. Un gros roc, entr'autres, placé à toucher Ruib, avait sa base usée par le lèchement de l'onde, et ces bords s'évasant, simulaient un vase étrusque, garni de plantes, car son sommet était couvert d'arbustes presque tous d'égale hauteur et très-serrés.

Nous passâmes à trois milles de l'île d'Yang qui est de médiocre hauteur, couverte de bois comme toutes les îles malaises de l'équateur, mais présentant sur ses rivages, défendus par des îlettes, des rochers escarpés ou des plages sablonneuses mordant par leur échancrure dorée la nape verdoyante de l'île. Siang est basse, assez uniformement aplatie, et doit sa forme sans nul doute à quelque bas-fond de corail exhaussé; verdure et sables blancs de madrépores, sans nul trace de cabanes, voilà tout ce qu'on peut en dire.

Digitized by Google

Plus loin, Guebé, si célèbre par la piraterie de sa population de forbans malais, nous apparaissait, et dans le bleu du ciel se dessinaient les pitons de Gilolo et à une plus faible distance Geby et Gagy.

C'est dans ces îles que Sonnerat s'arrêta dans la campagne dont il a donné la relation sous le titre impropre de voyage à la Nouvelle-Guinée. L'orage chassa le beau temps des jours précédents, et une pluie tiède mais abondante, succédant à une gigantesque trombe, vint nous assaillir. C'était le 18, que nous naviguions en nous rapprochant des îles de Guébé, Rouib, Siang, Yang et de Bolabolach, et par une nuit vraiment céleste, nous passâmes entre Guébé et Gagy, ou mieux Guaguy, suivant la prononciation réelle de ce nom. La lune, dans son plein, renvoyait une clarté nette et argentine, lorsqu'au milieu de la nuit la masse des exhalaisons ou des vapeurs forma à l'entour de cet astre une immense auréole épaisse, et jamais depuis je n'ai revu se reproduire ce phénomène.

Le 19, par une journée tiède et balsamique, en traversant le canal qui sépare Pulo-pinang de Loo, nous devisions joyeux sur le pont, lorsque la vigie jeta l'alarme en annonçant qu'elle voyait le fond devant la corvette; on vira de bord avec une prestesse que la circonstance exigeait d'ailleurs, et en terminant notre évolution chacun de nous put mesurer de l'œil les pâtés de corail qui formaient des buissons animalisés sous le navire; là le fond, sous le plomb de sonde, donna huit brasses, quelques instants après trente brasses et puis plus, mais on ne s'assura point, par l'envoi d'une embarcation, si ce haut-fond, nommé *Banc du Duc*, était partout couvert d'eau pour un grand navire ou si nous n'en étions qu'à la partie déclive, à moins que les géographes hollandais n'aient donné des renseignements précis à ce sujet, ce que j'ignore. L'île de Pissang ou des bananiers, paraît formée par deux

Digitized by Google

montagnes accolées par la base et assez élevées, grandement virescentes, mais dont l'approche est défendue par une chaîne de rocs; elle n'est visitée que temporairement par les maraudeurs guébéens. L'île de Loo, au contraire, est assez basse, bien que plus élevée au nord qu'au sud. Les îles Gasse, Keka et Lawn, moyennes et très-boisées, que nous doublâmes le 20, n'ont rien qui mérite l'attention. Obi, Manipa et Céram nous apparurent bientôt. Céram cette grande terre montagneuse, peuplée par une race farouche et guerrière que les Hollandais n'ont jamais pu subjuguer, est une des terres qu'il serait important de visiter pour faire des découvertes en histoire naturelle. Prise de calme par le travers du détroit de Bourou, entre les îles Bonoa, Kilang et Manipa, en vue de Céram, *la Coquille* se balançait sans avancer, par une chaleur étouffante. Nos regards dévoraient ces îles Moluques si célèbres en Europe et si peu connues pour la plupart; quelques baleines apparaissaient à l'horizon, mais le spectacle le plus animé nous fut donné par une troupe de marsouins chassant avec leur impétueuse ardeur un essaim de bonites ou scombres pélamides. Ces bonites sautaient en vain hors de la mer à plusieurs toises, tant leurs mouvements sont agiles et robustes; en replongeant elles trouvaient le marsouin, qui en bondissant, les saisissait au passage pour les dévorer. Des requins cauteleux se mêlaient à ce festin afin d'en recueillir les miettes, et une nuée de daurades coryphènes vint donner tête baissée dans cette bagarre qui devait lui être fatale. Ainsi, dans le plan du Créateur, la matière doit subir avec tous les hasards de la vie ceux plus nombreux encore qu'amènent les besoins de l'organisation chez des êtres différents. Une chaîne assimilatrice semble lier tous les animaux les uns aux autres par une dépendance presque exclusivement digestive.

Le 23, nous contournâmes les récifs qui s'avancent au delà de la pointe Rouba: et nous laissâmes tomber l'ancre au fond

Digitized by Google

de la vaste baie de Caïéli, à un tiers de mille d'un fort sur lequel flottait le pavillon néerlandais. Caïéli est le port de l'île de Bourou où les Hollandais entretiennent un résident et quelques troupes, pour maintenir leur domination.

La corvette était à peine au mouillage qu'on expédia M. de Blosseville à terre pour porter au résident hollandais les lettres patentes de son souverain, faisant injonction aux divers chefs des colonies dépendantes de la couronne hollandaise de nous accueillir favorablement, car l'accès de Bourou est interdit aux divers pavillons d'Europe. Notre embarcation n'était pas rendue à terre qu'une pirogue accosta la corvette et qu'un sergent remit à M. Duperrey une copie des ordres donnés au résident par le gouvernement de la mère patrie, ordres qui nous prescrivaient de reprendre le large aussitôt, et le sergent se retira après avoir laissé son message, dont personne à bord ne put déchiffrer le contenu, car il était, à part ses caractères illisibles, écrit en néerlandais. Les seuls ports, aux Moluques, que les navigateurs peuvent fréquenter, après l'accomplissement toutefois de certaines formalités, sont ceux d'Amboine, de Ternate, de Menado et de Xema. M. Duperrey et quelques officiers, revêtus des insignes de leur grade, se rendirent auprès du résident, et n'obtinrent qu'avec les plus grandes difficultés l'autorisation de séjourner temporairement à Bourou; le résident, malgré les ordres de son souverain, ne cessa d'opposer des difficultés, et il ne se rendit qu'après avoir reçu du commandant de *la Coquille* une pièce écrite qui constatait les impérieux besoins de notre vaisseau. Ce résident, nommé Cheller, son secrétaire, le sergent et le ministre presbytérien étaient les seuls Européens qui résidassent dans l'île. Le sergent avait sous ses ordres un caporal et vingt-sept soldats javanais ou amboinais.

Digitized by Google

M. Cheller ne savait que quelque mots de notre langue, et lorsqu'on lui rappela la réception amicale dont se louent de Bougainville et d'Entrecasteaux dans leurs relations, il se borna à répondre par une phrase plus philosophique que correcte : *Oh ! c'est de la blague que ces fadaises ;* peut-être avait-il raison. On ne quitte pas l'Europe pour s'expatrier au fond de l'Asie, dans le simple but de changer d'air ou de ramasser quelques coquilles pour les cabinets ; on doit se hâter d'accumuler des piastres pour venir en jouir dans sa patrie. Par la même raison le bon M. Cheller, lorsqu'on lui parla de saluer le pavillon hollandais de vingt et un coups de canons que le fort aurait eu à rendre, répondit fort sensément qu'il préférait garder sa poudre que de la brûler en pure perte. Possesseur d'un grand nombre de bœufs de race croisée avec des buffles, de beaux troupeaux de moutons, de cabris et d'oies domestiques, ce résident, par les mains duquel tout objet de comsommation ou de commerce extérieur passe, était déjà fort riche, car il prit plaisir à conduire M. Gabert dans une pièce ou gisaient des barils pleins de roupies et de dollars. Nous fûmes donc approvisionnés en abondance de vivres de toute nature que nous payâmes par des mousquets, des étoffes, des outils tels que scies, haches, etc., qu'il devait revendre avec de grands bénéfices [1]. Ce monopole exclusif des résidents leur permet de faire un peu de temps de grandes fortunes, car

[1] Pendant notre séjour à Amboine, l'autorité apprit nos relations avec ce résident, et à Java on nous dit que quelques paroles imprudentes, parties de la corvette *la Coquille*, avaient été cause de sa destitution. M. Cheller a rendu à notre équipage de véritables services en lui procurant en abondance des vivres frais, et il est bien à regretter, quelque prix qu'il en ait exigé, que ces minces détails aient été cause de sa destitution.

Digitized by Google

leur autorité sans bornes sur les populations soumises au joug hollandais échappe assez facilement au contrôle des autorités supérieures. Le résident de Bourou relève directement du gouvernement d'Amboine.

Les chefs malais, placés sous l'autorité d'un radjah, soumis lui-même au résident, portent le nom d'*orangs-cayas*[1] (nobles hommes), et reçoivent comme marque distinctive de leur pouvoir la canne à pomme d'or ou à pomme d'argent suivant les nuances établies parmi eux. Ces chefs n'ont qu'une autorité très-restreinte sur leurs compatriotes ; ils ne peuvent trafiquer avec les Européens ni recevoir d'armes ou autres objets que sur le bon vouloir du résident. Les Hollandais ont dû chercher à établir un agent à Bourou pour faciliter les approvisionnements de leurs garnisons diverses, car cette île passe pour très-fertile. Quelques Européens me dirent à Amboine que le principal but était de maintenir l'arrachement des arbres à épices ; d'autres, que Bourou au contraire avait dans l'intérieur de ces contrées de vastes plantations dont les récoltes étaient annuellement emmagasinées à Amboine puis expédiées en Hollande ; de ces deux rapports contradictoires, je ne sais lequel adopter, bien que je penche davantage vers le premier. Un oiseau célèbre dans ces contrées, le pigeon semeur de muscades, a cependant rendu illusoire la persévérance apportée par la compagnie des Indes pour maintenir dans quelques îles seulement, dont l'approche est facilement interdite, ces arbres gardés avec un soin jaloux, et c'est ainsi que ce contrebandier ailé, avide des noix des muscadiers, en digère le brou et les seme abondamment sur tous ces îlots des Moluques et jusque sur les terres de la Papouasie.

Plusieurs navigateurs français ont visité l'île de Bourou

[1] Cette désignation répond à celle de *ricos-hombres*, des Espagnols.

Digitized by Google

ou de *Boero*, ainsi que l'écrivent les Hollandais, qui en ont dépossédé le sultan de Ternate. Cette île très-fertile, ne nous est connue que très-imparfaitement; longue de dix-huit lieues de l'est à l'ouest sur une largeur du nord au sud de treize lieues, nous n'avons sur ses productions que d'incomplètes données. Les Malais l'ont nommée, en raison des volatiles à riche plumage et d'espèces variées qui la peuplent, *Bourou* ou l'île aux oiseaux. La plupart des êtres inscrits dans nos ouvrages d'histoire naturelle sous le nom d'Amboine, proviennent en effet de Bourou et de Céram, les terres les plus riches de toutes les Moluques, placées sous l'équateur et couvertes de profondes forêts.

Les Hollandais en prenant possession d'un seul point de l'île de Bourou, ont borné leur influence à un cercle assez restreint, en interceptant les communications du dehors avec les habitants de l'intérieur, nommés Alfourous, car les aborigènes sont réduits à trafiquer par voie d'échange avec les Malais et les Chinois établis sur la côte. La baie de Caïéli, qui l'entame dans sa partie septentrionale, est vaste, profonde, sûre et très-large à son embouchure où se dessinent les pointes *Lissottetti* au nord et *Rouba* à l'est. A plus d'un mille de celle-ci s'étend un banc de corail dont le sommet découvre à mer basse, et dont le gisement forme un dangereux haut-fond dans cette partie.

Le délicieux village de Caïéli se trouve être assis sur le bord déclive de la mer, au fond de la baie dans le sud-ouest. Vu de la rade, le panorama du paysage qui se déroule aux yeux du voyageur est empreint d'un charme indéfinissable; l'œil se repose avec plaisir sur la riche verdure qui en tapisse les bords. Dans les éclaircis que laissent les arbres entre eux, apparaissent les sommets pointus des mosquées, et à travers les découpures infinies du feuillage, entre les colonnes droites des papayers ou les longues banderoles flottantes des bana-

Digitized by Google

niers, se décèlent les cabanes en bambous des habitants. La perspective de ce premier plan fuit sur les hautes montagnes boisées qui se perdent avec le ciel dans le lointain. Puis sur le côté orientale de la baie, des coteaux élevés affectent une verdure triste et glauque, et laissent exhaler au loin les odeurs flagrantes et vives des melaleuques qui y sont plantés, et qu'on y cultive pour en retirer l'essence si estimée des Malais et connue sous le nom d'*huile de Caïjou-Pouti*. Toute la partie nord-ouest, au contraire, est basse et à peine au niveau de la mer, et ne présente sur toute cette surface que de vastes marécages, en partie noyés, où vivent les crocodiles. Rien ne flatte plus la vue peut-être que ce mélange heureux de sites opposés et réunissant à un haut degré les beautés des paysages de la zone torride : ici le cocotier élève dans l'air ses parasols de verdure, là le sagoutier, à moelle nutritive, couronne son tronc rugueux de palmes rigides; le bananier herbacé, entouré de ses nombreux rejetons, croît au pied du robuste canari dont les amandes ont une saveur exquise. A ces végétaux utiles de la zone équatoriale s'en joignent une foule d'autres, dont les rameaux toujours verts, chargés à la fois de fleurs et de fruits, sont animés par les bruyants loris, perroquets à plumage cramoisi, et par cent autres dont les noms ne formeraient qu'une stérile nomenclature. La mer, dans la baie, est rarement agitée, elle est presque toujours paisible, et de legères pirogues malaises, à voiles en feuilles de vaquois, en sillonnent la surface. Pendant notre séjour, le ciel était ordinairement pur et serein, et cependant il arrivait à chaque journée, que d'épais nuages condensés sur les hautes montagnes de la partie orientale amenaient des orages de courte durée, qui se résolvaient en pluies abondantes pendant deux ou trois heures, et puis le ciel reprenait sa sérénité première.

Le village de Caïéli n'a rien de particulièrement remar-

Digitized by Google

quable, et cependant sa physionomie étrangère a pour le navigateur l'attrait puissant de la nouveauté. C'est un mélange pittoresque de cabanes artistement construites et semées au milieu de massifs d'arbres à fruits, avec des allées régulières qu'on ne peut appeler rues; de nombreuses mosquées, un sol accidenté et agreste, et la race à teinte orangée, qui y vit; tout en elle rappelle ces sites de l'Orient dont les descriptions ont fait le charme de nos jeunes années. Il n'y a point de débarcadère sur la baie, et comme la plage sablonneuse est très-unie, il en résulte que les embarcations ne peuvent accoster la terre ferme, de sorte qu'à chaque descente il faut marcher ayant de l'eau jusqu'au delà des genoux, d'ailleurs les marais submergés, les petites rivières qui coupent le pays, nous avaient habitués à ne pas réclamer le secours de nos matelots pour nous porter à dos d'homme. Le résident faisait plus de façon pour s'embarquer, car un jour qu'il vint à bord il se fit suivre d'une grande quantité d'esclaves malais qui le portèrent mollement en palanquin; mais notre procédé, moins sain peut-être, était en revanche plus expéditif.

L'allée qui traverse Caïéli dans toute sa longueur, a près d'un mille et demi; elle est emmuraillée de chaque côté de cloisons en bambous supportant une toiture de feuilles d'ananas, et plantée avec régularité de beaux arbres qui procurent dans le milieu du jour un délicieux ombrage. Les demeures des habitants sont disposées par carrés de chaque côté de cette rue, et chacune d'elles, tenue avec propreté, se compose de plusieurs appartements n'ayant qu'un petit nombre de meubles.

Le fort hollandais coupe le village en deux parties et occupe sa portion méridionale dont il est séparé par une rivière; il a été bâti en pierres de taille et à effleurer le sol, dans l'année 1785; huit pièces de canon forment son armement

Digitized by Google

et vingt-sept hommes sa garnison. A peu de distance du fort est la *résidence*, réunion de vastes appartements construits de manière à laisser circuler l'air dans leurs intérieur, et dont les fenêtres sont tenues fermées par des canevas; des *virandas* commodes pour respirer à l'ombre ou se promener lorsqu'il pleut, entourent cette maison de l'autorité hollandaise, à laquelle on arrive en laissant le rivage, par une avenue de beaux arbres.

De nombreux ruisseaux serpentent à travers Caïéli, et les habitants pour les communications journalières les traversent sur un tronc d'arbre négligemment jeté en travers. Chaque cabane est enveloppée par les plantations tropicales qui les dérobent aux yeux : ce sont des *kalapas* ou cocotiers, des *pinang* ou aréquiers, des *saguerus*, des sagouiers, des bananiers, des jaquiers, des rima, des pamplemousses, des canaris, des mogorium, etc., entassés les uns sur les autres et qui fournissent des fruits en abondance. La singularité de ces demeures élyséennes s'accroît encore du grand nombre des mosquées qui s'élèvent au milieu d'elles et que les habitants nomment *masegui ;* j'en comptai huit servant au culte et deux en construction. Leur forme est chinoise, car régulièrement quadrilatère à leur base, et recouverte d'une toiture oblique en feuillage sec, elles sont étranglées par un tambour carré, sculpté à jour, que surmonte un pignon à quatre pans ayant une toiture oblique, le tout terminé par une boule supportant une flèche acérée.

Les premières fois que les officiers de la corvette descendirent à terre, ils furent entourés par une population curieuse d'enfants et d'hommes, car pour les femmes elles se dérobaient aux regards. Les habitants qui nous rencontraient proche leurs demeures, criaient avec force pour faire fuir ce sexe timide sans doute, mais cependant partout assez aguerri pour recevoir volontiers les hommages de

Digitized by Google

l'homme; les femmes malaises ne tardèrent pas à se familiariser assez, malgré la rigidité des croyances musulmanes, pour ne plus craindre de longues causeries. Peut-être que la bonne conduite des gens de l'équipage, donna une sécurité suffisante pour les Malais, si chatouilleux pendant les premiers temps de notre relâche, et qui, vers la fin, ne paraissaient pas mécontents de nos visites. La femme, chez les Malais, n'est qu'un être d'un ordre inférieur, qu'un époux achète et traite avec un dédain complet; elle n'est pour lui que la domestique livrée aux travaux du ménage ou à la culture des champs; il en a des enfants qu'elle doit élever, et sa jalousie n'est pas ce sentiment délicat qui naît de l'amour, mais cette jalousie de possession qui résulte des relations du maître avec son esclave, et qui s'étend jusque sur le bétail. Toutes les femmes que j'eus occasion de voir à Caïéli avaient une physionomie sérieuse et triste. Le sourire est un fruit étranger, qu'on ne voit point éclore sur leurs lèvres, et lorsqu'elles sortent de leurs demeures, on les rencontre les yeux baissés et s'arrêtant pour céder le pas aux hommes. Étrange contraste entre nos anciennes croyances françaises, si remplies d'attention pour ce que les poëtes appellent la plus belle moitié de l'espèce humaine, je dis anciennes, car aujourd'hui il leur a succédé une sorte de rusticité de mauvais goût, qui semble prouver que notre nation ne peut qu'osciller entre des hommages pleins d'afféterie et de fadeur et un manque d'égards indélicat dont le bon goût fera tôt ou tard justice.

La population de Caïéli peut être évaluée à dix-huit cents habitants; les Malais établis dans ce village ou sur les bords de la mer sont au nombre de trois mille, suivant le dire du résident qui porte la totalité de la population de l'île à trente mille individus. La fixation de ce chiffre est fort problématique, car on ignore presque complétement ce qui concerne

Digitized by Google

les Alfourous, retirés dans les vallons et sur les montagnes de l'intérieur, peu communicatifs et dont les mœurs sont profondément empreintes de sauvagerie. Les Malais nomment ces aborigènes, de même que ceux de Céram et des grandes Moluques, Papouas; ils redoutent singulièrement les irruptions de ces derniers, et les habitations éloignées, que ne peut défendre le fort hollandais, sont protégées par un vaste système de piéges. Ces Papouas du dehors, surtout ceux d'Embarbakène, les plus hardis et les plus entreprenants des nègres de la Nouvelle-Guinée, choisissent ordinairement la nuit pour opérer leur descente que l'obscurité doit favoriser, et dans lesquelles ils enlèvent les femmes et les hommes pour les réduire à un dur esclavage. Pour se défendre de ces visites hostiles, toutes les plages que les pirogues peuvent aborder facilement sont couvertes d'une lisière de graminées, atteignant un pied et plus, cultivées avec le plus grand soin, et sous cette bande verdoyante sont creusés de grands trous couverts de feuilles de palmiers supportant une mince couche de sables et d'herbes. Ces trous sont dans leur fond hérissés de bambous durcis au feu, et taillés en lames acérées; de plus chaque souche de gramen enveloppe par sa touffe des pointes parfaitement aiguisées. On conçoit que le corps entièrement nu des Papouas, débarquant avec le plus profond mystère, mais obligé de traverser ces lignes de circonvallations, doit trouver un obstacle des plus grands dans cet ingénieux moyen de défense; ou ils se percent les pieds en les posant sur l'herbe, ou il s'enfoncent dans les trous où ils sont déchirés. Dans une excursion pour l'histoire naturelle, au moment où j'allais franchir la limite de ces piéges, plusieurs naturels qui, fort heureusement m'accompagnaient, se jetèrent sur moi et m'entraînèrent, et je n'appris ainsi le secret qu'ils gardent sur ce moyen de défense qu'à cause du danger que j'avais couru.

Digitized by Google

Les Malais de Caïéli sont de petite taille, mais bien faits dans leurs proportions; les plus élégants portent un ample sarong de toile peinte très-lustrée, et leur tête est entourée d'un turban. Les gens du peuple auraient le corps nu, sans une sorte de culotte serrée qui en recouvre la partie moyenne; quand aux Orangs-Cayas ils portent, comme leur radjah, une large tunique de toile peinte à larges fleurs, qui descend jusqu'à la cheville et des sandales aux pieds; des moustaches taillées avec soin surmontent la lèvre supérieure, et un bouquet de barbe descend en pointe du menton; nos *Jeune-France* seraient complétement à la mode à Caïéli. Tous indistinctement, hommes et femmes, ont dans la bouche la chique de bétel, qui leur colore en rouge de sang la salive et les muqueuses, et qui corrode les dents de manière à leur donner l'aspect de chicots; mais chez ces peuples, les dents d'un émail si pur et si brillant, que nous aimons tant en Europe, ces dents blanches que nos poëtes comparent aux perles, seraient dégoûtantes par leur ressemblance avec celles des chiens, et ils les regardent comme indignes d'orner la bouche d'une Malaise qui vise à la beauté. Les femmes remarquables par leur petite taille ont vers douze à quinze ans des formes assez gracieuses, des mouvements souples; mais bientôt flétries par les travaux auxquels elles sont exposées, leur physionomie s'enlaidit rapidement, et passé vingt ans elles sont réputées vieilles; leur démarche a quelque chose de licencieux, tout en conservant une certaine gravité, car leurs traits mornes, bien qu'empreints d'une grande expression de douceur, sont sillonnés par une sorte d'abattement profond. Leur attrait le plus grand est leur chevelure d'un noir de corbeau admirable, qu'elles portent nouée sur la tête et souvent entrelacée de guirlandes de fleurs. Leur parure consiste assez généralement en un sarong de toile peinte, flottant sur le corps et recouvert d'une camisole noire.

Digitized by Google

Je restai plusieurs heures au milieu de toutes les femmes et les filles de Caïéli, dans la journée du 25, fort étonné de les voir, sans distinction aucune, occupées à ramasser au loin un sable fin et sec dont elles remplissaient des paniers d'osier qu'elles portaient sur le dos, et se rendre au village se débarrasser de leur charge pour recommencer de nouveau avec une vive ardeur. Cette tâche, qu'elles accomplissaient avec une joie et un plaisir manifeste, leur était prescrite par l'esprit de religion, car ce sable devait joncher le sol des mosquées pour la grande fête mahométane qui devait avoir lieu à quelques jours de là. Dans quelque cabane, où je me suis présenté en ce jour, un accueil plein de bonté est venu faire l'éloge des habitudes hospitalières de cette population, je regagnai la corvette *la Coquille* enchanté de ce premier aperçu. Comme je rejoignais notre vaisseau, le résident hollandais s'y rendait faire sa visite, dans un oranbaye que nageaient de nombreux esclaves; M. Cheller, accompagné de M. Janssen, le secrétaire du comptoir, et du ministre protestant, se prélassait sous une tente occupant tout l'arrière de l'embarcation; des musiciens placés sur l'avant, battaient à la mode malaise du sourd *tiffa* ou tambour, et du *gomgond* ou tymbales d'airain. Lorsque ces messieurs quittèrent la corvette on les salua de cinq coups de canon, et pour reconnaître cette politesse M. Cheller excita les rameurs de son oranbaye qui fit le tour de la corvette en battant du gomgond à étourdir des sourds. Lorsque le résident arriva à terre, la plage fut subitement éclairée par des masses de feu lancées par des torches de résine de canari, et le roi de Bourou débarqua dans un palanquin qui le transporta à sa résidence. Certes, de toutes les positions qu'un homme de tête ou de cœur peut occuper, au service de nos vieux états décrépits d'Europe, la seule que j'aie souvent enviée est une place analogue à celle de M. Cheller, non sans doute pour y ramasser des

Digitized by Google

roupies, mais pour y étudier, avec toutes les facilités d'une aussi admirable position, les productions de ces splendides contrées, à peu près encore ignorées; vains souhaits à une époque de grossier matérialisme, où la science, loin d'être cultivée pour elle, n'est qu'un moyen de lucre et de corruption.

La nuit était si sereine et si pure dans la baie, que je restai sur le pont de la corvette, pour analyser dans le recueillement ces pensées intimes qu'il est si naturel d'entasser dans ces longues campagnes où l'isolement fatigue le moral; mais toute cette nuit le tiffa et le gomgond résonnèrent sur le rivage, et cet aigre bruit, vibrant dans l'air paisible, assombrissait mon imagination par ses notes barbares. Quelle vie végétative ont ces pauvres Malais qui dorment le jour ou s'abandonnent à une inerte nonchalance, pour eux le premier des biens, et qui, la nuit, à l'aide d'instruments diaboliques, se livrent aux jeux et à la danse. Pendant toute notre relâche, en effet, nous entendîmes cette musique chaque nuit, elle était le signal des plaisirs, et des torches suspendues au front des cabanes, jetant dans la sombre verdure leur vive lumière, éclairaient cette scène, qui vue d'abord et dans sa nouveauté, n'était pas sans charmes.

Dans une conversation que j'eus avec M. Wakanno, ministre presbytérien, Polonais élevé à Mittau lors de l'exil de Louis XVIII, sur lequel il me raconta quelques anecdotes, M. Wakanno m'avoua que ses tentatives avaient jusqu'à ce jour été à peu près infructueuses pour convertir les Musulmans à la foi chrétienne. Les Malais tiennent sans contredit singulièrement à leur culte, et leur ferveur est des plus exemplaires; nous assistâmes aux cérémonies de leurs masegui ou mosquées, et les détails que je vais offrir au lecteur présenteront un singulier mélange de prétentions au luxe ou à la pompe orientale, avec le peu de richesses réelles, de

Digitized by Google

cette population, qui ne pratique que des rites corrompus de l'islamisme, car le radjah et quelques orangs-cayas sont les seuls qui soient en mesure de lire le texte arabe du coran.

C'est le 27 qu'eut lieu la grande cérémonie religieuse qui attira notre attention. Dès le matin une foule empressée décorait les mosquées où des festons de palmes, des banderoles d'étoffes, des gerbes de fleurs et de verdure avaient été accumulés. Une longue échelle occupait la surface extérieure de chacune d'elles et un pavillon blanc flottait sur l'axe de l'édifice dont la toiture avait été enlevée. Le jour fut consacré à des chants et à des prières et la nuit aux réjouissances; la lumière du soleil, en se perdant sous l'horizon, fut remplacée à Caïéli par une illumination générale et devant chaque masegui un espace, préparé à cet effet, servait à la danse, que dirigeait un orchestre placé dans l'intérieur même de la mosquée. C'est avec une vive curiosité que je suivis les rites divers d'un cérémonial tout emblématique, aussi piquant par son étrangeté que difficile à saisir par la filiation des phases auxquelles ces populations attachent un sens profondément mystique. Cinq jeunes filles bizarrement parées de vêtements d'apparence riche, entrèrent dans l'enceinte de la salle de danse conduites par leurs mères, cinq jeunes Malais, vêtus de longues tuniques, s'y présentèrent immédiatement et se placèrent devant elles, et la danse commença, si l'on peut appeler de ce nom les mouvements d'une lenteur extrême que les figurants exécutèrent; c'était plutôt une sorte de pantomime où l'homme et la femme, pirouettant légèrement sur les extrémités, se bornaient à de légers déplacements, à des génuflexions courtes, à des inflexions des bras et à des claquements des articulations des mains et des doigts. Les jeunes filles portaient sur le front, les joues et le menton des mouches de la largeur d'une pièce d'un franc, d'un rouge très-vif, mais leur air triste ou

Digitized by Google

profondément sérieux, leurs paupières presque fermées ou les yeux cachés par un éventail de bois doré, témoignaient de leur extrême désir de conserver les dehors d'une grande modestie. De cinq minutes en cinq minutes d'autres danseuses venaient remplacer les premières en scène, et celles-ci répétaient les mouvements monotones et fastidieux des premières sans se permettre la plus legère variante. Toutes ces femmes avaient à peu près un costume identique : c'était la tête nue et leurs cheveux, qu'elles ont très-beaux et surtout d'un noir profond, débordaient les tempes en deux grosses touffes couvertes de fleurs de *plumiera* (*pl. obtusa*), la fleur du deuil et de la mélancolie chez les Malais ; un large peigne d'écaille retenait dans ses dents, les ondes noires de cette chevelure que fixait une longue épingle d'or à la romaine ; un sarong blanc, drapant le corps en tunique, portait à son bord de larges galons d'argent, et sur les épaules une ample chasuble, car c'est le seul nom qui puisse convenir par sa forme au vêtement en question, flottait avec son clinquant et ajoutait encore à la roideur et à la pesanteur de son tissu vivement bariolé de couleurs crues; les jambes nues se terminaient par de gracieuses sandales indiennes, et si la main droite était consacrée exclusivement à l'éventail, la gauche retenait, flottant, un fin mouchoir brodé supportant au bout un cœur en argent, un cure-oreilles et divers petits ustensiles de toilette de même métal. Les habitants de Caïéli réservent tout leur luxe pour mettre leurs femmes à même de paraître dignement à ces fêtes, et le clinquant que recherchent ces pauvres gens les entraîne souvent à de fortes dépenses relativement à leurs moyens. Il est aisé de reconnaître dans ce cérémonial bizarre, un mélange hétérogène de croyances hindoues unies au luxe des habitudes mongoles et aux rites de l'islamisme.

Un vieil orang-caya près de qui j'étais placé et dont la

Digitized by Google

complaisance était sans bornes, m'expliqua assez longuement le but religieux du cérémonial dont mon attention cherchait en vain à pénétrer le sens. Nous célébrons, me dit-il, la mort et la résurrection du prophète, et ces femmes, dont l'aspect est empreint d'une si grande tristesse, sont ses veuves; leur joie éclatera lorsque le divin Mahomet renaîtra à la vie immortelle, mais l'heure n'est pas encore venue; venez, me dit-il, et le vieil orang-caya me conduisit à la porte de la mosquée. Je vis sur une estrade couverte d'étoffes, et simulant un lit mortuaire, un prêtre couché remplissant le rôle de Mahomet, fermant les yeux aux hymnes de deuil entonnés tout à l'entour de lui. Il était huit heures du soir, et ce n'était qu'à trois heures du matin que *l'ouyoume*, nom de celui qui remplit le rôle de l'imposteur, devait donner signe de vie, ressuciter enfin en s'élevant avec des cordes jusqu'au sommet de la mosquée, et là y apparaître radieux, et descendre sur la terre, ne pouvant prendre son vol vers le ciel, par l'échelle si précautionneusement mise en dehors de la mosquée [1]. Après de ferventes prières, l'allégresse générale renaît, et l'ouyoune, rompant le jeûne, se rend chez un des orangs-cayas désignés où les fidèles se livrent à la bonne chère.

Tous les jeunes gens et les hommes faits doivent prendre part à la sorte de danse dont je viens de parler, et qui s'exécute au son des deux plus bruyants instruments qu'il y ait au monde, le gomgond et le tiffa; mais les vieillards, dont les jambes se refusent à la fête, en dépit du coran, y figurent assis en cercle sur des siéges élevés, et pour ne pas perdre de temps, ils mâchent du bétel et fument de l'opium dans de grands narguillés. Toutefois, parmi les

[1] Allusion à l'ange Gabriel, transportant au ciel Mahomet, ressuscité trois jours après sa mort.

Digitized by Google

décorations de la salle, les lustres méritent une mention particulière ; c'étaient des croix de bois, portant à l'extrémité de chaque tige une ou deux valves d'*arche* remplis de *mini* ou huile de coco.

La nuit était si sereine et le spectacle que nous avions sous les yeux si monotone, que MM. de Blosseville, Gabert et moi suivîmes notre ami l'orang-caya au lieu du festin disposé à l'autre extrémité de Caïéli. La rue principale garnie de festons de palmes avait aussi été balisée de tiges de bananiers coupées et plantées à égales distances et dont le sommet avait été évidé pour recevoir une grande quantité de résine de canari ou de dammar, qui brûle en jetant une éclatante lumière. Comme les nuits des tropiques sont généralement très-sombres, cette masse de feux bordant la route et garnissant le devant de chaque cabane, avait quelque chose de féerique, bien que se rapprochant des lampions officiels de la bonne ville de Paris; mais au lieu de la fumée âcre d'un suif puant qui brûle en infectant l'air, le dammar exhalait une suave odeur d'ambre qui se mêlait aux senteurs de la végétation des tropiques [1]. Notre orang-caya, riche et puissant, nous fit les honneurs de sa demeure avec un empressement qui nous parut cordial ; des siéges en rotangs nous reçurent sous une grande varangue ouverte, et au lieu du café, cette politesse des Orientaux, des esclaves nous servirent du bétel et la pipe à opium ; inhabitué à cette dernière drogue, dont l'action est si funeste sur la santé et qui

1 La *résine de canari* ou *dammar*, est produite par le *canarium commune*, suivant Lamarck ; par le *dammara alba*, suivant Lambert et Rumphius. Elle est blanche, transparente, à cassure vitreuse, plus ou moins pure. Rumphius regardait la belle sorte comme exsudant du *dammara nigra legitima*. Wildenow a décrit sous le nom de *pinus dammara*, un arbre qui fournit une espèce de dammar, et Buchanan a nommé *chloroxylon dupada*, une autre espèce d'arbre qui donne aussi de cette résine.

Digitized by Google

procure des ivresses furieuses chez les Thériakis, je choisis le bétel [1], désireux d'apprécier l'action de ce masticatoire qui flatte si délicatement le goût des Malais, et je mâchai pendant plusieurs heures le mélange des ingrédients qui le constituent tels que la noix de *pinang* (arec) associé à la *chaux vive* et au *siri* (*piper siriboa*). Ce composé excite délicatement les glandes salivaires et a pour effets immédiats de produire une agréable ébriété. La chaux s'harmonie singulièrement avec le principe éminemment astringent de la noix d'arec ou de kino pour se tempérer par la saveur excitante et aromatique du fruit de poivrier parfois remplacé par la feuille, et de ces trois qualités si opposées, résulte un mixte beaucoup plus agréable que je ne l'aurais supposé. Les Malais furent enchantés de notre condescendance à prendre part à leur fête : *Français bangousse* répétaient-ils à chaque instant; bientôt on nous introduisit dans la salle du banquet réservée à la classe fortunée, et nous fûmes satisfaits de l'arrangement qui y avait présidé. De nombreux convives se pressèrent bientôt devant une vaste table couverte à profusion de ces petites assiettes en porcelaine de Chine remplies chacune d'une seule sorte de mets; ces plats, qui semblent destinés à ces repas fictifs des poupées des petites filles d'Europe, sont toutefois semés avec profusion autour de chaque convive. L'œil se promenait avec plaisir sur ce service liliputien disposé avec la plus rigoureuse symétrie, d'où s'élevaient de petites pyramides de riz cuit à l'eau, de légumes propres aux Moluques, des pâtisseries aussi variées que bizarres et des confitures de toutes sortes. Les fruits équa-

[1] Le bétel (*piper betle*), qui donne son nom à cet ingrédient, est souvent remplacé par quelques autres espèces de poivriers. L'usage de cette drogue est hindou, car le bétel nommé *pane* en sanskrit, est aujourd'hui le *padn* du vulgaire des Indiens.

Digitized by Google

toriaux formaient un dessert abondant et très-riche en espèces, plus flatteur pour l'œil que pour le palais, le délicieux litchi excepté. Des vases en cristal renfermaient de l'eau pure pour la boisson générale, car quelques verres d'un liquide blanc, non textuellement défendu par le coran, appellé esprit de sagouère, furent distribués avec une honnête parcimonie pour terminer le repas seulement. Je pus dès lors me faire l'idée, que d'autres relâches me confirmèrent plus tard, du sensualisme de la cuisine malaise. L'usage de l'opium, du bétel et l'influence du climat, annulent presque les fonctions digestives qu'ils énervent, et rendent compte de cette faible portion d'aliments substantiels nécessaire aux peuples de cette race, qui, par contre, font une grande consommation de sucreries et de pâtisseries; à tel point, que la variété des friandises où entre le sucre est infinie. Il est une confiture digne d'être introduite en Europe, c'est celle des brous de noix muscade: délicieuse au goût, elle a encore une propriété qui la rend chère dans les climats chauds, c'est de porter activement aux plaisirs des sens. En sortant de table et après avoir goûté de cent drogues plus singulières les unes que les autres, notre estomac vulgaire, à nous gens des latitudes refroidies, se serait mieux accommodé de tranches de bœuf que de toutes ces herbes bouillies dans le sucre ou glacées par ce condiment; mais l'étiquette nous fit imiter les Malais les plus influents qui furent s'accroupir sur les côtés de la salle, humant la brise molle du soir qui entrait par les fenêtres grandes ouvertes et dont la douce immobilité savourait avec extase les boulettes d'opium [1] pour lesquelles ils sont passionnés. A table je tournais le dos à une estrade garnie d'étoffes, voilée

[1] L'opium est pour les Malais un objet de première nécessité; à Bourou, il se vend fort cher, car on m'assura que dix grains coûtaient une

Digitized by Google

par des rideaux, et d'où sortait une voix chevrotante récitant tout haut des versets pendant que les convives goûtaient de chaque plat; un fois placé sur le côté de l'appartement mon œil chercha à deviner cette partie épisodique de la fête, et malgré sa fervente dévotion le prêtre s'interrompait fréquemment, dans ses prières, pour entr'ouvrir les rideaux, et passant sa tête surmontée d'un turban, il suivait avec une vive curiosité nos moindres gestes, puis il se retirait aussitôt, pour recommencer ce mouvement qui devint grotesque à force d'être répété. L'orang-caya que j'interrogeai pour connaître le but de cette pratique éluda une réponse et je ne pus me faire initier à ce mystère. Toute la nuit se passa ainsi en danses, en chants et en festin, mais festin sérieux et triste, où les mets semblaient plutôt figurer comme échantillons que destinés à être mangés. Le lendemain, 28, la joie, le tumulte, agitaient toute la population, Mahomet était ressuscité. Toutefois la danse n'en fut ni plus gaie ni la musique plus harmonieuse, seulement les convives assis à des petites tables dans chacune des mosquées, officiaient avec plus d'ardeur que la veille. Au soir on rajusta les toitures des mosquées, on enleva les échelles, et tout reprit l'allure accoutumée.

Les matelots de *la Coquille* ne se seraient point contentés des petites délicatesses des Malais, car leur vorace estomac demandait de plus solides conforts; on acheta de la venaison qui fut servie chaque jour à tous les plats, et cette viande savoureuse était fournie par une espèce de ruminant, nouvelle pour les zoologistes, appelée *cerf des Moluques*. Le prix de chaque bête varia de deux à trois gargousses de poudre.

roupie, et malgré l'interdiction qui pèse sur cette denrée, et que les Hollandais maintiennent avec sévérité, un Chinois établi dans l'île le reçoit en contrebande et en fait secrètement le commerce.

Digitized by Google

La volaille et les œufs étaient des plus abondants, et ajoutez à cela, du riz [1], du poisson, des légumes et des fruits, et Caïéli peut passer pour un excellent port de relâche. Un fruit d'une exquise délicatesse, commun pendant notre séjour, était l'amande de canari, qui l'emporte, à mon goût, sur la meilleure amande de Provence. Le gombo (*hibiscus esculentus*), qui donne aux Antilles le calalou si estimé des créoles, est cultivé comme plante potagère; il en est de même de plusieurs variétés de piment dont les Malais assaisonnent leur riz, car en général, leurs aliments sont chargés d'épices. Le *ponche* ou chou caraïbe, les ananas, le sésame, sont abondants; quant aux légumes d'Europe, ils n'ont point prospéré, la garnison seule en cultive quelque peu, et ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir que nous achetâmes de la laitue, des choux et des oignons, à l'état frais, et dont nous étions privés depuis longtemps. Le tabac et le ricin croissent à profusion; les feuilles sèches du premier rendirent fort heureux nos matelots qui en achetaient des pleins paniers pour un couteau de quelques sous.

La baie de Caïéli est excessivement poissonneuse, et les naturels sont d'habiles pêcheurs. C'est pendant la nuit, éclairés par des torches de dammar, qu'ils jettent leurs lignes et qu'ils prennent des quantités considérables d'un hémiramphe ayant la saveur et la taille du hareng, voisin de celui que les créoles des Antilles nomment *balaou* par analogie avec la forme svelte de la balancelle de ce nom. Nos tentatives de pêche furent elles-mêmes couronnées d'un tel succès que l'équipage avait du poisson à discrétion, car chaque jour nous prenions des requins à ailerons noirs, des rochiers, des squales marteaux, de grosses balistes, des raies ponctuées d'azur, des éfoces, de très-gros lâbres, le licornet, des ostra-

[1] Le résident nous en céda 497 kilogrammes.

Digitized by Google

cions plus curieux que délicats, des serrants, et surtout un beau muge argenté à chair des plus délicates. Plusieurs fois de ces grandes raies, appelées *diables de mer* par les matelots, venaient affleurer ces eaux paisibles qu'elles couvraient de leurs larges nageoires, et un énorme squale nous apparut une seule fois près du navire, dont il fit le tour, en nous étonnant par sa gigantesque masse; en vain les harpons furent-ils préparés, il resta à quelques pieds sous l'eau, nous montrant son vaste dos bleu-ardoisé clair que losangeaient, en compartiments, de larges bandes d'un blanc satiné, puis il disparut.

Dans ces sites étrangers, les animaux domestiques qui s'y sont naturalisés accommodent leur organisme à une nouvelle délimination géographique. Les bœufs qui y paissent en troupeaux sont de race croisée et tiennent du buffle et du bœuf à bosse; de petite taille et à poils roux et blancs, ils ont des cornes recourbées et une loupe graisseuse médiocre sur le dos. Bourou a été longtemps chargé de l'approvisionnement des boucheries d'Amboine, mais des épizooties ont diminué les ressources qu'elle fournissait à cette métropole des établissements hollandais dans les Moluques. Les cabris appartiennent à la race de l'Inde, et les chevaux, bien que vifs, y sont de petite taille et proviennent de Java. Les moutons, privés de laine, mais chargés d'un poil soyeux et fin, se trouvent bien du sol et leur chair y acquiert un fumet délicat; ce mouton a une queue mince, des oreilles couvertes de poils ras et le chanfrein très-busqué; il varie légèrement de l'espèce type de la côte de Coromandel.

Je consacrai la journée du 29 à chasser dans les environs de Caïéli, bien que le thermomètre centigrade marquât 28 degrés, et que la raréfaction de l'air rendît la chaleur des plus fatigantes; mais d'aussi légers inconvénients disparaissent par les émotions que procurent au naturaliste ces êtres dont la découverte le récompense au centuple de ses courses pé-

Digitized by Google

nibles. Je suivis, dès le matin, la longue allée de bois de teck qui part du village et se continue l'espace de deux milles, pour s'arrêter sur les bords d'une rivière, arrosant un terrain plat, après être sortie des hautes montagnes du sud-ouest. Le sol d'alluvion et fangeux de cette région de l'île est très-boisé; d'étroits sentiers sillonnent la surface des savannes à demi desséchées où sont reléguées les grandes cultures de sagouïer et de saguerus [1]. Je me trouvais dans ce lieu soumis aux plus délicieuses émotions, car sous l'ombrage des gerbes de palmes, murmuraient des eaux fraîches et le plus souvent limpides, formant mille détours dans des canaux herbeux, dont les bords étaient garnis de la gracieuse *Jussiæa tenella* alors couverte de fleurs. Dans ces lieux aquatiques le jacq semble se complaire, et cet arbre à pain à feuilles entières avait alors son tronc chargé de fruits gros comme des citrouilles à épiderme vert et émaillé d'aréoles, que les Malais préfèrent au rima que produit l'arbre à pain à feuilles incisées. Des pothos variés enlaçaient les rameaux des arbres et sur les fleurs se reposaient des papillons vivement colorés, tandis que souvent se confondait, avec le vert du feuillage, un petit agame à queue très-longue. Dans tous les sentiers courait le lézard à queue d'azur et à raies dorées sur le corps. J'étais escorté par des enfants, dont la vue perçante m'indiquait un insecte ou tout autre animal, là où mes yeux se refusaient à les voir, et cependant ma vue est des meilleures. Suivant leur usage ils marchaient nus, n'ayant quelquefois qu'un étroit maro sur le bas du corps, ou une bandelette d'écorce d'arbre retenant leur chevelure et retombant avec grâce sur le front. La gaieté de leur âge était bruyante et naïve, et je fournissais une ample matière à leur hilarité en serrant avec soin un escargot

1 *Arenga*, *saccharifera*, Labillardière, *Sagueros*, Rumphius (Mém. de l'Institut).

Digitized by Google

ou un lézard, courant après les reptiles ou après les oiseaux, cassant une roche et en emportant les morceaux, en un mot ils attachaient sans contredit du ridicule au prix que je semblais donner à des objets vulgaires à leurs yeux. Oh! mon Dieu! dans ce XIX^e^ siècle si vanté, au sein de l'Institut même, qu'importent à certains des travaux qui ne cadrent pas à leurs dadas (car trop souvent certains travaux scientifiques ne sont pas autre chose), et chaque homme ne caresse-t-il pas son exclusive marotte, en taxant d'absurdité ce qui ne s'y rattache pas immédiatement? Parmi mes compagnons gais et bruyants, je remarquai un enfant métis, âgé de quatorze ans environ, assez blanc, doué d'une grande finesse et porteur d'une de ces figures intéressantes qui séduisent par leur expression d'intelligence. Il était fils du résident et d'une esclave amboinaise à ce qu'il m'apprit avec orgueil, et ce fait me fut confirmé par d'autres personnes; car ces naissances sont aussi honorables aux Indes orientales que dans les drames les plus courus de l'école dite romantique.

Cette charmante localité était animée par les perruches les plus richement peintes, par des cacatoës à huppe jaune, des philédons, le corbi-calao entre autres, et surtout par de brillants coléoptères, des cétoines, des coccinèles, etc. Un orang-caya, assis sur le seuil d'une cabane élégante, m'invita à m'y reposer. Cette demeure se composait de plusieurs pièces secrètes et d'une salle d'apparat. Je ne vis point ses femmes, qui étaient tenues en charte privée, mais à cela près son hospitalité fut des plus expressives, car il me régala de cocos, de sucreries, et voulait me forcer à emporter des poules pour le vaisseau, singulière politesse dont j'eus beaucoup de peine à me défendre. Des bagatelles et des soieries d'Europe comblèrent de joie ses enfants, et quant à lui, convoitant mon fusil à deux coups dont la longue portée l'étonnait, il m'offrit sans préambule de me l'acheter cent

Digitized by Google

piastres fortes ; c'était un fusil ordinaire qui m'avait coûté cent dix francs à la manufacture de Saint-Étienne et qui se trouva l'emporter de beaucoup sur d'autres armes plus chères dont je m'étais muni ; mais notre longue campagne, loin d'être terminée, me faisait un besoin de le conserver, et je ne pus accéder à ses désirs, bien que sa convoitise ait employé toutes sortes de moyens de tentation. Il me pria de garder un profond silence sur sa proposition, car les Hollandais se montrent sévères pour ne point laisser acquérir d'armes aux naturels, quel que soit leur rang ; mais ce Malais ne fut pas le seul qui chercha à éluder cette défense, puisque d'autres personnages et le radjah lui-même firent les mêmes tentatives.

En baguenaudant en vrai naturaliste au milieu des buissons ou devant un insecte au vol, je me trouvai bientôt entouré de nombreuses connaissances, car tous les enfants de Caïéli, en âge de marcher, s'empressèrent à ma vue de me former un cortége fort turbulent sans doute, mais qui me fut parfois utile. Ces joyeux compagnons se jetaient tête baissée dans les broussailles pour un couteau ou pour des grains de verre. Les uns, de leur voix de fausset, m'offraient des fruits, des pâtisseries, des ananas ou du riz bouilli que le moindre objet payait de manière à les rendre heureux. Mais ce sont d'utiles auxiliaires dans les voyages de découvertes, car les navigateurs ne faisant que des séjours temporaires dans les régions qu'ils visitent sont heureux de trouver dans les enfants des chasseurs actifs et zélés, rapportant des masses de coquilles vivantes, et d'insectes qu'ils vont chercher dans les lieux où ces êtres sont abondants, et que des bagatelles payent. Ainsi la collection de M. d'Urville s'est enrichie d'une foule de coléoptères pour des épingles ou des aiguilles, et moi-même j'ai retiré de mes jeunes pourvoyeurs d'immenses services pour mes collections de coquilles et de zoophytes.

Digitized by Google

En me rapprochant du village quelques Malais m'offrirent des oiseaux vivants. C'étaient des cacatoës, des lorris et des castouris. Ces lorris sont d'admirables petits perroquets, qui apprennent à siffler avec la plus grande facilité, mais qui parlent rarement tout en devenant très-privés; ils sont brusques dans leur allure, actifs et inquiets; d'ordinaire leur cri est fort aigu, leur œil est vif, et à des formes souples et gracieuses, ils joignent une éclatante vestiture, car leur livrée se compose d'un rouge cramoisi pour le fond du plumage; des ailes d'un vert d'émeraude, les épaules azur, un collier d'or sur le thorax, le sinciput noir avec du violet sur la nuque. Quant au bec, il est d'un rouge cerise.

Je consacrai quelques heures à visiter plusieurs maisons du village, qui toutes me parurent tenues avec propreté, et agréablement plantées à l'entour, de pissang, d'aréquiers, d'arbres à pain, de nyctantes sambac, de malaty, etc. Les femmes, à mon approche, se cachaient dans l'appartement qui leur est réservé, et les petits enfants pleuraient à l'aspect de mon visage blanc comme si j'eusse été le croque-mitaine qui devait les emporter. En général les petites filles me parurent plus résolues que les petits garçons. Partout je trouvai les possesseurs de ces demeures accroupis ou couchés; ainsi s'écoule leur vie molle et indolente. Après le premier moment d'inquiétude porté dans la famille, la curiosité attirait bientôt les divers menbres, et les femmes, si promptes à fuir, se montraient tout aussi empressées à revenir. Les Malaises sont dans leur intérieur vêtues d'un simple sarong, sorte de vêtement qui flotte sur le corps en se drapant sur lui et ne cachant aucunement le contour des membres. Les jeunes hommes n'ont qu'une étroite écharpe d'étoffes à laquelle s'attache un large couteau, en hachette, renfermé dans un fourreau de bois. Dans presque toutes les cabanes que je visitai, je rencontrai des vieillards

Digitized by Google

des deux sexes; le climat est salubre à Bourou et la longévité y est commune. Les vieillards sont pour les Malais l'objet d'un profond respect; leur visage calme et impassible est empreint de dignité. Je fus bien accueilli du principal mupbti dont l'aspect était des plus imposants : une longue barbe neigeuse, ondulant sur sa tunique blanche, prêtait à son profil sévère un cachet de noblesse peu commune; il abritait sa tête sous une fine natte de jonc, tandis que les autres Malais se servent à cet effet de chapeaux chinois faits en feuilles de pandanus; des semelles de bois attachées en sandales formaient sa chaussure; sa démarche était grave, sa parole austère, sa ferveur des plus vives. Certes nos vieillards d'Europe joueraient un triste rôle près des vieillards si calmes et si scrupuleux observateurs des convenances de leur âge dans la plupart des contrées de l'Orient. L'influence de ce prêtre sur ses coréligionnaires était assise sur les bases les plus solides : à leurs yeux sa parole avait l'autorité de la loi écrite, et j'obtins de sa complaisance quelques détails de mœurs qui m'intéressaient. Il m'assura qu'il n'avait qu'une épouse ainsi que tous les autres orangs-cayas; quant au peuple, son peu d'aisance ne lui permettrait pas d'ailleurs de suivre à la lettre le texte de la loi mahométane qui permet d'avoir quatre femmes, sans préjudice des concubines, dont le nombre est subordonné à la fortune de celui qui peut les nourrir. De nombreuses cérémonies sont pratiquées pour le mariage qui se consomme de fort bonne heure, car à douze ans les filles sont nubiles, mères vers quatorze ou quinze ans, et réputées vieilles à trente. Les Malaises sont toutefois dévouées aux soins maternels, car elles entourent leurs enfants en bas âge des plus tendres soins. Leur petite taille m'a particulièrement frappé, mais elles rachètent ce manque de beauté par des proportions gracieuses, et les jeunes filles m'auraient paru mieux que mal,

Digitized by Google

sans la coutume malpropre qu'elles ont de mâcher le bétel, et d'imiter les hommes en maintenant, lorsqu'elles parlent, les boulettes de ce masticatoire en repos entre les dents et le repli de la lèvre inférieure. Ces dents noires et ce rouge filtré de sang des muqueuses, blesse singulièrement la vue. Dans la plupart des cabanes où j'entrai je fus accueilli avec une véritable cordialité; il est vrai que souvent les propriétaires me tendaient la main pour recevoir des rasades de verres colorés qu'ils prisent beaucoup et dont ils me savaient prodigue. Des versets du Coran, nommés *lois de Mahamat*, sont écrits en arabe sur la porte principale, et bien que leur mahométisme soit corrompu, ils y restent attachés avec la plus grande ferveur; en vain M. Wakanno a-t-il redoublé d'efforts pour conquérir quelques âmes aux croyances du protestantisme, en vain a-t-il cherché, en enseignant aux enfants la lecture et l'écriture, à semer dans ces jeunes âmes les germes du christianisme, ses efforts sont restés à peu près stériles. Le temple bâti derrière la demeure du résident est un désert ou du moins il ne reçoit qu'un bien petit nombre de dévots, et la parole de ministre se perd dans le vide.

La population de Caïéli cependant malgré son bon naturel, à en juger par des relations rapides et peu approfondies, possède un défaut qui doit en faire supposer beaucoup d'autres: elle est adonnée au vol. Que de fois dans mes courses, lorsque j'étais entouré de naturels, il m'arriva de laisser tomber un objet sans pouvoir le retrouver. C'est avec leur pied que les hommes commettent leurs larcins; leurs doigts mobiles saisissent un corps, lors même que c'est une pièce de monnaie, avec la plus grande facilité et l'élèvent subitement à la hauteur de la main. Dans ce mouvement rapide, l'objet dont ils se sont emparés circule de main en main avec la rapidité qu'y pourrait mettre le plus habile prestidigitateur d'Europe. Nos industriels des rues de Paris, grâces à la civilisation qui

Digitized by Google

enveloppe leurs pieds de souliers, ne pourront profiter des leçons que les Malais pourraient leur donner sur cette branche neuve de leur industrie.

Les bains sont d'un usage journalier pour les deux sexes; les hommes font de nombreuses ablutions dans le jour et les femmes choisissent la matinée, avant le lever du soleil, pour aller se baigner dans les ruisseaux qui coulent autour du village; les approches des lieux choisis par elles sont soigneusement gardés par leurs époux ou par leurs enfants; en sortant de l'eau, elles se parfument les cheveux avec des essences, pour lesquelles elles sont passionnées, et elles s'oignent le corps d'huile de cocos aromatisée par des senteurs. Je remarquai chez les hommes une coutume générale de propreté assez singulière, c'est que tous, sans exception, vont faire leurs ordures sur le bord de la mer, en avançant à quelques pas de la grève dans l'eau. Les mœurs se peignent dans les futilités aussi bien que dans les choses d'un ordre moral plus relevé, et certes on peut presque deviner le génie national de tel ou tel peuple, en n'entrant que dans les lieux d'aisance : cet endroit réservé, chez les Anglais, est un élégant boudoir, orné de glaces, peint, frotté, ciré, lavé; chez les Français, c'est généralement un sale cloaque; chez les Espagnols, c'est pis encore, car il n'y a pas même de clôture, etc.....

J'ai vu peu d'artisans à Bourou : quelques charpentiers sont assez habiles pour façonner ces oranbayes qui naviguent dans les Moluques, ou pour faire la charpente de leurs mosquées; des cordiers tissent des cordages avec des écorces du pays ou font des nattes avec une paille fine adaptée aux besoins domestiques; enfin je vis quelques hommes occupés à tisser des feuilles d'ananas pour en faire de larges chapeaux chinois; mais à ces diverses industries se bornent les arts pratiqués dans cette île, où je ne vis point d'armuriers, de forgerons, etc.

Digitized by Google

Je fus parfaitement accueilli par le radjah de Caïéli. C'était un homme de petite taille, âgé de trente ans à peine, maigre, de mine chétive; n'ayant pour toute marque distinctive que la canne à pomme d'or, car sa mise était fort négligée. Les Malais le méprisaient au fond de l'âme pour son obséquieux dévouement à l'agent hollandais, et pour son avidité pour tout ce qui peut lui rapporter quelques revenus. Ses principales ressources lui viennent du commerce de l'huile de caïou-pouti dont il partage le monopole avec M. Cheller. Ce produit, par la haute réputation dont il jouit dans toutes les îles de l'est et jusqu'en Chine, est pour eux une source abondante de revenus, car l'huile que fournit Bourou passe pour la meilleure de toutes celles distillées dans les Moluques, à Amboine ou à Timor, et son exportation est considérable. J'en achetai quelques bouteilles au prix de deux piastres fortes chez un Chinois qui vend cette drogue pour le compte du radjah. Ce Chinois, ainsi que tous ceux de sa race, était le plus rusé marchand qu'il fût possible de rencontrer, et lui et ses pareils ont réhabilité dans mon esprit la race judaïque, qu'on peut taxer d'une probité excessive comparée à celle des enfants de l'*Empire du milieu*. Ce Chinois à tête rasée excepté sur le sinciput où s'attache une longue mèche de cheveux tressés qui tombe par delà les reins, après m'avoir vanté avec une emphase comique les propriétés universelles et merveilleuses du caïou-pouti, me demanda en clignant de l'œil six piastres pour une bouteille, et puis rabattit graduellement à mesure qu'il lisait sur ma figure mon projet bien arrêté de ne pas lui donner les prix demandés.

Le lendemain plusieurs de nos officiers furent chasser les cerfs, et M. Deblois, qui s'était dirigé sur les rives de l'*Abbo*, se trouva engagé dans de vastes marécages au milieu desquels coule la rivière que je viens de nommer. Le lit de l'Abbo médiocrement large est en revanche assez profond,

Digitized by Google

puisque M. Deblois y trouva cinq brasses d'eau, et les jonques chinoises remontent son embouchure jusqu'à plus d'une lieue pour y charger du bois d'ébène. Ses ondes descendent avec rapidité à la mer, et quelques Malais sont établis, sur ses bords, dans de misérables cabanes. M. Deblois fit plus de quatre milles sans voir la fin de ces marais, unis çà et là, couverts de hautes herbes, et remplis de profondes flaques d'eau où se retirent un grand nombre de crocodiles à deux arêtes que les Malais nomment *oubaya* et qui leur inspirent la plus vive terreur. M Deblois venait de tirer des poules sultanes, très-communes en ce lieu, et s'occupait de me faire ramasser quelques-uns de ces crabes volumineux, à chair fort délicate, qui pullulent dans les eaux échauffées des marais, avec des *ranisses*, sorte de mactre curieuse, lorsqu'un jeune crocodile, long de plus de trois pieds, sortit brusquement des joncs presque sous le pas de cet officier qui se rua sur lui en le frappant à coups de sabre et qui parvint à le tuer. Ce crocodile orne aujourd'hui les galeries du Muséum.

Le 30, on fit les préparatifs d'appareillage et on embarqua deux jeunes taureaux que vendit M. Cheller. Je consacrai cette journée à explorer les bords de la baie et les rives de la Soëlle, qui arrose le midi de Caïéli, et je fus dédommagé de mes fatigues par le grand nombre de coquilles intéressantes que je trouvai en ces lieux. Cette petite rivière peu profonde et obstruée par des amas de sables à son embouchure, coule en décrivant de nombreuses sinuosités à travers des bois épais de palétuviers et de portlandia. Un oranbaye en construction et couvert de sculptures de crocodiles, me servit de tente, et là pendant plusieurs heures, livré au repos, je suivais de l'œil les mœurs d'une foule de petits animaux de ces bords. Sur les sables dorés de la grève, des trous arrondis qui en perforaient la surface si

Digitized by Google

unie, des petits ocypodes pourprés chassaient aux insectes et se repaissaient des mouches ou des tipules qui se laissaient approcher. Le blennie sauteur courait sur terre, et ce poisson s'ébattait sous les festons pendants d'une casse à grandes fleurs jaunes. La *coupang couparé* des Malais, ou grimpait sur les rejets des pandanus, à travers les *tongacetan* ou maranta à fleurs blanches, tandis que des *laplaplat* ou papillons variés se posaient sur les fleurs. Un grand serpent, long de plus de trois pieds mais très-grêle, me tira de mes réflexions, mais je ne pus l'atteindre, et à la frayeur des Malais pour ces reptiles, on doit supposer que Bourou possède des espèces très-venimeuses. Les collines qui encadrent cette partie de l'île sont formées par un schiste feuilleté que coupent verticalement de puissantes veines de quartz. Leur surface est revêtue d'une mince couche de terre argileuse rougeâtre, sur laquelle croît une pelouse sèche et courte de graminées. Sur ce sol végètent les melaleuques, et l'œil au delà des premières collines découvre les sépultures des Malais recouvertes de murs funéraires en schiste. Chaque tombeau consiste en une pierre de quartz recouvrant le corps, et en deux colonnes qui s'élèvent aux extrémités.

Pendant la durée de notre séjour le temps a singulièrement varié: une ou deux journées, en grande partie sereines, furent suivies de longues heures de pluie ou de brouillards épais qui allaient se résolver en grains orageux sur les points les plus éloignés de la baie. Le calme régnait assez habituellement vers le milieu du jour, mais le soir et le matin les vents soufflaient du S.-S.-E., du S.-E. ou de l'E.-S.-E. Le baromètre s'est maintenu à 28°,5 et le thermomètre varia entre 26 à 30 degrés centigrades. L'hygromètre à saturation complète annonçait une profonde humidité.

Les principales productions de Bourou sont, après le sagou et le caïou-pouti, les perles, les bois d'ébène et les bois durs,

Digitized by Google

richement veinés, très-estimés pour l'ébénisterie. Mais le sagou, le saguère et le caïou-pouti méritent que nous fournissions à leur sujet des détails plus étendus, car leur histoire est encore fort obscure.

Le sagoutier (*sagus Rumphii*, W.) [1] croît dans les marécages, où on en a établi des plantations nombreuses, et d'autant plus importantes, que ce végétal remplace aux Moluques, comme dans la plupart des îles à l'est de la Nouvelle-Guinée, le riz de l'Inde et les céréales d'Europe. Son stype est gros, rugueux, recouvert de cicatrices dues à la chute des anciennes feuilles; avec l'âge il prend un grand accroissement. Ses palmes sont dressées, et, dans les premières années, elles ont leur rachis hérissé de rangées de fortes épines, qui disparaissent à l'époque où le végétal est parvenu au point de renfermer une grande quantité de farine; c'est alors qu'on l'abat et qu'on dépèce l'enveloppe, et que la moelle fibreuse qui remplit l'intérieur, laisse échapper, par le lavage, les grains de fécule abondamment contenus dans ses interstices. Cette farine est d'un blanc jaunâtre et grumeleuse, et se conserve dans des bambous. Les Papous la retirent plus généralement d'un *cycas*, et en fabriquent des galettes aplaties, assez analogues par la forme aux biscuits de mer. A Bourou, on délaie cette farine avec de l'eau, et on la mange avec les doigts, ou bien on la place dans des sortes de mets très-épicés. Cette fécule a une saveur fade et douceâtre. Quelques autres palmiers en fournissent, tels qu'un dattier, un *arenga*, etc.

Le sagoutier forme des massifs très-épais derrière le village de Caïéli, ainsi que dans les ravines qui sont à l'extrémité

[1] Donne le *sagou gris*, de M. Planche (*mém. de l'Ac. de méd.*, tom. VI, p. 613), en grains arrondis, de couleur fauve pâle tirant sur le gris, pesant 672.

Digitized by Google

sud. Les habitants font avec ses fibres intérieures et sèches des planches très-légères, et c'est principalement à Amboine qu'on fait les boîtes qui servent à contenir des coquillages, que les Malais se plaisent à y ranger avec une symétrie parfaite, et dont les gravures de Séba peuvent donner une idée.

Le saguérus de Rumphius (*arenga sacchariféra*, Labil.) est peu connu; il fournit le *saguéro*, ou vin de saguère, très-usité dans les Moluques, et plus particulièrement à Bourou et à Amboine. Ce végétal, de même que le sagoutier, a un diamètre bien plus développé que les cocotiers ou les aréquiers. Son stype est droit, haut de vingt-cinq à trente pieds, marqué de sillons circulaires, qui ont persisté après la chute des feuilles. Sa couleur est noirâtre. Ses palmes se composent de folioles plissées, larges et serrées, qui se redressent un peu. Il est monoïque. Un large panicule de fleurs mâles sort d'une spathe inférieure. Les fruits sont ordinairement supérieurs, et placés sur des pédoncules, sinuolés en très-grande quantité. Ce palmier était en fleur à l'époque de notre passage, et il porte des milliers de fruits, qui ne sont d'aucun usage. La base ou la naissance de toutes les feuilles est enveloppée par une bourre épaisse, ou sorte de *bastin*, d'une ressemblance très-grande avec le crin par son aspect noir, ses fibres ténues, flexueuses et entortillées par gros flocons. Les habitants en font des cordes d'embarcations, qui sont estimées pour leur ténacité; et à Amboine on en confectionne des câbles assez gros pour le service des navires du gouvernement. Ce crin végétal se file aisément, et souvent nous avons vu les habitants occupés à cette préparation, en se servant d'une roue à la manière de nos cordiers.

Le vin de saguère n'est autre chose que la séve de ce palmier, qu'on retire par le moyen d'une coupure qu'on pratique au rameau floral. Les habitants le recueillent tous les

Digitized by Google

soirs, en plaçant au-dessous de la plaie un vase fait avec une écorce solide et flexible, capable de contenir le liquide à mesure que l'ascension vitale le fait monter. Ils enveloppent avec soin l'ouverture du vase, pour que les rayons du soleil n'y pénètrent point, car ce suc, de doux et sucré qu'il est à sa sortie, ne tarde pas à passer à la fermentation alcoolique. L'usage de cette sorte de vin est très-répandu parmi les habitants des Moluques, mais, quoique délicieux au goût des naturels, on a besoin d'éducation pour ne pas être repoussé par son amertume et sa saveur répugnante pour un Européen. Le vin de saguère est assez analogue au *tari*, qu'on retire du cocotier dans l'Inde, mais il s'altère avec une telle rapidité, qu'il a été nécessaire de lui faire subir une fermentation spiritueuse propre à assurer sa conservation. On y est parvenu en plaçant dans ce suc blanchâtre, un peu épais, très-écumeux, un morceau de bois excessivement amer, qui ne tarde pas, en quelques minutes, à communiquer sa saveur au liquide. L'amertume, de supportable qu'elle est d'abord, finit par être tellement concentrée, qu'elle devient repoussante. Le bois qui fournit cette racine, douée d'une amertume si prononcée, nous paraît appartenir au calac (*carissa xylopicron*, Aub.), auquel il ressemble par sa compacité, sa couleur orangée, et son amarescence si diffusible. Le vin de saguère, ainsi préparé, peut aisément se conserver dans des vases. Il est alors très-fort et susceptible de procurer des ivresses tumultueuses. Les habitants en font une grande consommation. Souvent lorsque, fatigués dans nos courses, nous cherchions un refuge dans quelques cabanes, on s'empressait de nous en offrir.

Une des productions les plus estimées de l'île de Bourou est l'huile de *caïou-pouti*, ou, comme nous l'écrivons *cajéput*. Cette huile jouit, chez tous les Malais, des propriétés les plus miraculeuses, propriétés que les Européens établis aux

Digitized by Google

Moluques ont par suite adoptées aveuglément. On l'emploie comme un remède excellent contre les douleurs rhumatismales et les paralysies, en l'appliquant en frictions. Pour les maladies internes, on en exprime quelques gouttes jetées dans de l'eau, et ce mélange fait naître les plus grandes espérances dans l'âme du moribond, et console sa famille. Cette panacée n'est pas sans posséder une action énergique assez analogue, par la diffusibilité de ses principes, à la manière d'agir de l'éther; mais elle n'a toutefois rien de supérieur à l'essence de térébenthine, dont elle se rapproche singulièrement par ses qualités physiques et chimiques. Cette huile essentielle a été vantée en Europe par le docteur Thumberg, pour ses avantages, comme moyen conservateur des collections d'insectes, sans que l'expérience soit venue justifier ces nouvelles propriétés. Cependant la célébrité dont jouit cette substance, exige que nous entrions à son égard dans les détails que les Malais mettent en usage pour la préparer. L'huile de cajéput ne s'obtient que dans les Moluques, et dans deux ou trois îles au plus. Sa fabrication n'est dans les mains que d'un petit nombre d'individus; et à Bourou, elle appartient au résident hollandais et au radjah malais. Les deux alambics dont on se sert pour l'obtenir sont grossièrement montés; ils consistent en une chaudière de cuivre, surmontée d'un chapiteau en boule. L'huile essentielle, se dégageant de l'eau dans laquelle trempent les feuilles de mélaleuque au fond de l'appareil, s'élève dans le chapiteau, passe dans un tube en bambou, qui la conduit dans une petite barrique qui sert de réfrigérant, et coule dans des vases destinés à la recueillir. Le caïou-pouti liquide apparaît sous forme d'un fluide léger, qui est coloré en un vert-pré très-agréable, dû à la chlorophile. Son odeur est vive, flagrante, très-expansible, et assez analogue à celle de l'essence de térébenthine, bien qu'elle en diffère par le camphre

Digitized by Google

qu'elle contient. En la rectifiant par plusieurs distillations, cette huile perd sa couleur verte.

Le *melaleuca leucodendron* [1], qui produit le *caïou-pouti* (ce mot signifiant en malais *bois blanc*) est cultivé en grand sur les collines de la partie orientale de Caïéli. C'est un arbre d'assez grande taille, semblable par le port aux vieux oliviers de la France méridionale, et se couronnant de fleurs blanches, disposées par petits bouquets. On en distingue deux variétés, remarquables l'une par des feuilles étroites, et l'autre par ses feuilles beaucoup plus larges. Cette dernière espèce se trouve particulièrement à Amboine, tandis que la première croît presque exclusivement à Bourou. Le tronc des mélaleuques est revêtu d'une écorce épaisse, composée d'une masse de feuillets minces, soyeux, et imitant des lanières de satin. A quelque distance, ces arbres semblent argentins. Les rameaux sont souvent brisés par le peu de soin que les enfants chargés d'en cueillir les feuilles apportent à cette opération. Le feuillage, glauque et triste, a besoin de la vive chaleur du soleil des Moluques pour acquérir l'arome fragrant qui le caractérise; et les soins de culture qu'on accorde à l'arbre se bornent à brûler les broussailles et les grandes herbes qui croissent au pied.

Avant de terminer ce chapitre, je crois utile de caractériser très-sommairement les productions naturelles de cette île, telles qu'elles se sont offertes à mes regards.

La végétation de l'île Bourou est vigoureuse et imposante; elle se compose surtout de grands arbres encore très-peu connus des botanistes, et parmi lesquels il doit y en avoir beaucoup d'inédits. Nous y avons retrouvé toutefois la plupart des plantes que nous avions déjà vues dans les îles de la

[1] Maton donne le nom de *melaleuca cajupiti*, à l'arbre qui fournit cette huile.

Digitized by Google

mer du Sud, dans l'archipel de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waigiou, telles que le *convolvulus pes capræ*, des dolichos, des vaquois, des filaos, l'*hibiscus tiliaceus*, le *spondias dulcis*, etc. A ces végétaux si communs sur toute les îles occéaniennes, se joignent ceux qui sont propres au sol des Moluques et des îles de la Sonde. Ainsi apparaissent en plus ou moins grande abondance l'*æschinomene grandiflora*, remarquable par ses larges corolles blanches papilionacées; le *guilandina moringa*, dont les semences pierreuses servent de jouets aux enfants; l'ipomée à fleurs écarlates, plante volubile, chérie des Malaises, pour qui elle est l'emblème de l'amour; des orchidées fantastiques, dont les tiges charnues échappent à tous les moyens de conservation; des fougères, des lycopodes, etc, etc.

Parmi les animaux le babi-russa ou cochon cerf [1] est l'animal le plus précieux qu'on y puisse citer. Par le grand nombre de têtes osseuses que possèdent les naturels, il est aisé de juger qu'il n'y est point rare; et cependant, par des causes qu'ils est inutile d'énumérer, nous ne pûmes nous le procurer. La grande chauve-souris frugivore nommée roussette édule (*pteropus edulis*), ou le *melanou-bourou* (oiseau poillu), fournit aux habitants une chair parfumée qu'ils estiment. Pendant notre relâche, on donna comme viande fraîche aux gens de notre équipage de la chair de cerf : l'espèce nous en paraît nouvelle pour les zoologistes; mais comme cet animal était dépécé à terre, nous n'avons sur lui aucun détail précis à fournir. Ce cerf, nommé *rusa*, nous paraît bien voisin du *cervus mariannus*, trouvé aux îles Mariannes par MM. Quoy et Gaimard, et décrit par M. G. Cuvier dans le tome IV, page 45 de son ouvrage sur les ossements fossiles. A ces grands mammifères il faut ajouter quelques petites

[1] Shaw., *Gen. zool.*, t. II, pl. CCXXIV, p. 467.

Digitized by Google

espèces que les habitants nous firent connaître, telles que le *tikus lanah*, qui paraît être le rat; le *chinchorot*, qui est la musaraigne musquée, et le *tikus padi*, la souris.

D'après l'étymologie du nom de l'île, on doit penser que l'ornithologie de Bourou est riche et variée. Les oiseaux des Moluques y sont nombreux, tant par les individus que par les espèces. Certaines familles y comptent surtout de riches et brillantes tribus, et au premier rang on doit citer les perroquets. On sait que ceux à plumage rouge vivent exclusivement dans les îles des Indes orientales même les plus reculées, et que de leur nom malais *nori*, et peut-être par une prononciation vicieuse *louri*, nous avons fait le nom générique *lori*, pour désigner tous les perroquets asiatiques et indiens à livrée écarlate. Les Malais appellent *kekek*, les espèces dont le plumage a du vert, et *kakatua*, celles qui sont blanches. Nous citerons principalement la perrruche dite d'Amboine (*psittacus ornatus*), [1] le perroquet Geoffroy [2] (*psittacus personatus*, Shaw); le petit cacatoès blanc à huppe jaune [3], etc.

1 Cette espèce ne vit point à Amboine, à l'état sauvage : elle vient des îles Moluques, de Bourou, de Céram et de Tidor. Elle est abondante sur la terre des Papous, où les naturels la nomment *maninihesse*, et à Rony *manigaine*; elle est figurée par Levaillant, pl. LII.

Elle diffère de la perruche de la Nouvelle-Hollande (*ps. hæmatodus*, Gm.), nommée *blue-mountain parrot* par les colons de la Nouvelle-Galles, parce que les plumes de la poitrine sont rouges et jaunes, sans être bordées de noir; celles du ventre sont bleues, tandis qu'à la perruche d'Amboine, les plumes pectorales sont rouges, lisérées de noir; celles de l'abdomen vertes et lisérées de jaune : tout le reste se ressemble.

2 Ce petit perroquet est extrêmement abondant dans toutes les Moluques et à la Nouvelle-Guinée, où les Papous le nomment *manangore*; il n'est pas moins commun à la Nouvelle-Hollande, où les colons le nomment *Bathurst's parrot*.

3 Ce cacatoès ne vit que sur les terres des Moluques ou de la Nouvelle-Guinée : on le retrouve aux Philippines. Il est beaucoup moins robuste et

Digitized by Google

Dans les passereaux, nous nous procurâmes une pie-grièche; le langrayen à ventre blanc; le philédon moine; le gros bec domino (*loxia molucca*, Gm.); une espèce nouvelle de souimanga; le dicée à poitrine rouge; le martin-chasseur à tête verte; une variété légère du martin-pêcheur commun et un engoulevent noir à moustaches blanches. L'autour de Pondichéry et une grosse buse sont les seuls accipitres que nous ayons vus: le premier se trouve répandu sur tous les rivages des îles de l'est et même du continent indien. L'émeu ou casoar à casque vit dans les forêts profondes et se plie parfois à la domesticité. La belle colombe phasianelle s'offrit plusieurs fois à nos recherches. Deux sternes, celle à sourcils blancs et celle de Panay, peuplent les rivages; et dans les marais, nous nous procurâmes une jolie espèce de canard, que nous avons nommé *anas radjah*.

Nous ignorons le nombre des genres de reptiles et des espèces qui habitent Bourou; mais en mentionnant quelques-uns de ces animaux qui vinrent s'offrir sous nos pas, au premier rang nous citerons le crocodile bicaréné des Moluques, et le saurien que les habitants de Caïéli nous nommèrent *biawak* espèce de tupinambis, et *anjingeyer* ou lézard d'eau, une espèce qui nous est inconnue. La tortue franche ou *pinyu* fréquente les rivages et les baies: dans les broussailles rampaient deux ou trois sortes de serpents que nous n'avons fait qu'entrevoir; et le scinque à raies dorées sur le dos, et l'agame vert, étaient remarquables, l'un au milieu des sentiers, l'autre sur les feuilles.

Nos récoltes d'insectes furent augmentées de quelques coléoptères rares, de plusieurs magnifiques papillons. Il

moins intelligent que le grand, et apprend difficilement à parler. Son cri articule nettement les syllabes *ca-ca-tou-ais*, et c'est ainsi que ce nom vulgaire de cacatoès chez les Malais est resté aux espèces du genre.

Digitized by Google

en fut de même pour les crustacés. Les marais de la rivière d'*Abbo* nous fournirent un énorme *cancer*, que les habitants vont pêcher pour leur nourriture ; et dans la baie n'étaient point rares la langouste ornée, les portunes et le grapse peint sur les rochers. Les mollusques dont les Malais recueillent les tests sous le nom de *bya* pour les vendre aux Européens, ne sont nulle part en plus grande abondance. On y trouve surtout les *djalu* (cône), les *kakoussan* (trochus veuve et peau de serpent), les *oury* (porcelaines géographiques), les *tymba* (harpes), les *bibidoury* (*murex*, peigne de Vénus), et surtout la volute-couronne d'Ethiopie, les nautiles, les olives, les ovules, le murex triton, le bronte, la grimace, etc., parmi les univalves.

Une belle cyrène, nommée *ranisse ;* la Vénus déflorée, appelée *renesse ;* l'arche (*anadara*) ; l'huître vitre chinoise (*kompéran*) : la placune selle polonaise ; la lime, des solens, sont parmi les coquilles bivalves, les espèces les plus vulgaires. Les habitants recherchent comme un aliment très-délicat un mollusque dont les deux coquilles sont d'une extrême fragilité, et se trouvent soutenues par un long tendon, qui s'implante sur les troncs des arbres enfoncés dans l'eau, à la manière des anatifs : c'est la *patella unguis* de Linné, qui n'en possédait qu'une seule valve, et la lingule des mers des Indes (*lingula anatina*) des naturalistes modernes.

Nous n'observâmes qu'une ou deux espèces d'élices, quelques zoophytes des genres astérie, actinie, et une seule méduse.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Traversée de Caïéli à Amboine

(du 1er octobre 1823 au 4 du même mois);

Et séjour dans cette dernière île

(du 4 octobre au 28 du même mois).

Audax omnia perpeti,
Gens humana ruit per vetitum nefas.
(HORACE, *Ode* III).

A la vie aventureuse
Que cherche le marinier,
Je compare l'ombre heureuse
Et la paix de son foyer.
(DEBLOMAC, *Rêveries du soir.*)

DANS la soirée du 1er octobre nous étions sous voiles, cheminant par une chaleur des plus fatigantes, à peine rendue supportable par une faible brise de mer, dans les canaux étroits qui séparent les unes des autres les îles Kelang, Amblaw, Céram, Manipa et puis Amboine, terme de cette bien courte navigation. Nous louvoyâmes entre les pointes d'Alang et de Noessaniva, en tirant du canon pour appeler un pilote,

Digitized by Google

mais personne ne répondant à cet appel il nous fallut reprendre le large pendant la nuit, et le lendemain nous eûmes la conscience de l'inutilité de notre signal de la veille, car la baie d'Amboine a plus de trois lieues de profondeur et le bruit de notre artillerie expirait avant d'y parvenir. Enfin le capitaine de port vint prendre nos papiers en nous laissant un nègre pratique, qui pilota *la Coquille* au mouillage devant le fort hollandais, qu'elle salua de vingt et un coups de canon. De la rade Amboine, cette capitale célèbre des Moluques, nous apparaissait sous ce ciel à ton chaud, couverte alors de la plus riante verdure. Les montagnes étaient revêtues de pelouses d'un vert tendre, ses ravines, sombres et boisées, tranchaient par leurs ombres avec le clair-obscur des escarpements, et les bocages de palmiers se découpaient au premier plan. Nous ne vîmes point dans la baie de navires européens. Les Hollandais n'admettent qu'avec une extrême réserve les étrangers dans leurs possessions reculées de l'est, et se bornent à ravitailler ceux qui viennent en relâche forcée, en ne leur permettant pas de trafiquer, à moins qu'ils n'aient pris à Batavia une licence à cet effet, en y acquittant les droits pour leurs cargaisons.

Le 5, dans la matinée, l'état-major, conduit par M. Duperrey, se rendit faire visite au gouverneur des Moluques. Ce poste alors était occcupé par un homme encore jeune, d'une grande capacité, et dont le bienveillant accueil mérita toute notre reconnaissance. M. Merkus nous reçut dans la salle dite de réception, dans le fort de Victoria, car sa résidence habituelle est hors la ville. Nous avions été conduits à cette audience par un officier belge, qui était venu nous offrir ses services dès la rade, et dont l'empressement amical nous traita en compatriotes. M. Monnoie, qui avait servi dans les armées de la France, se conduisit avec chacun de nous comme un excellent camarade. M. Merkus, qui parle le

Digitized by Google

français comme sa langue maternelle, nous dit qu'il ne dépendrait pas de lui de nous rendre le séjour d'Amboine agréable, il a tenu parole et ne s'est jamais démenti. Après avoir pris congé du gouverneur, on nous conduisit chez M. Moorrees, la seconde personne de la colonie, par le pouvoir, et qui unit à son titre de premier administrateur ceux de premier caissier, de conservateur du timbre, de maître de l'église et des épiceries. M. Moorrees était un gros Hollandais fort riche, cachant sous une écorce rude et agreste des capacités peu communes. Condamné à mort sous le gouverneur Janssens, lors de l'administration française, pour avoir coopéré de tout son pouvoir aux projets des Anglais qu'il contribua à mettre en possession des Moluques, il se retira à Amboine, dont il a été plusieurs fois le gouverneur par intérim. De chez M. Moorrees, qui ne parle pas le français, nous allâmes chez le major Stijman, commandant les forces militaires, successeur du colonel Jauffret, Français qui avait adopté la Hollande pour patrie. M. Stijman était peu considéré des Européens d'origine par le misérable préjugé de la naissance, car il était de sang mêlé, c'est-à-dire métis Malais. Le chef de bataillon Narings dirigeait le matériel de l'artillerie; franc militaire, élevé à l'école de Metz et sorti des rangs de l'armée française, nous trouvâmes en lui une bonhomie et un dévouement qui nous furent bien précieux. Nous visitâmes aussi diverses autres personnes notables de la colonie, tels que le fiscal, le capitaine de port, et enfin nous terminâmes cette fatigante et cérémonieuse journée par l'inspecteur, M. Wenzel, dont la charmante habitation porte le nom de paradis. L'accueil que l'expédition reçut à Amboine ne s'effacera jamais de mon souvenir. La langue française généralement usitée nous transportait dans notre patrie, et aux étreintes de nos familles et de nos amis près, nous trouvions dans la généreuse hospitalité qu'on nous prodiguait

Digitized by Google

une bienveillance que nous ne devions pas espérer dans nos propres colonies et même en France.

J'accompagnai notre agent-comptable, Gabert, chez le capitaine des Chinois, pour traiter avec ce négociant des fournitures de vivres frais à faire à notre équipage pendant le séjour de la corvette à Amboine; mais l'élévation de ses prix était tellement exorbitante que nous préférâmes faire marché avec un ancien créole de Saint-Domingue fixé dans le pays et décoré d'un nom pompeux, monsieur *La Crète des Sources*. Le poste de capitaine de la nation chinoise était occupé par The-Sing-Suij, homme opulent, qui avait acheté son titre, bien qu'il soit aujourd'hui plus honorifique que lucratif. Mais comme il établit une prééminence sur les Chinois résidant à Amboine, et qu'en définitive c'est l'autorité médiatrice des différends de ses coréligionnaires dans leur intérieur et pour leur culte, et qu'il est l'intermédiaire officiel de leurs griefs vis-à-vis les autorités hollandaises, ce titre, à la nomination du gouverneur, est fort envié. Un lieutenant suppléé en cas d'absence ou de maladie au capitaine, et Tjoo Seotje, frère de The-Sing-Suij, occupait titulairement cet office lors de notre passage. Lamp-Lot, le plus riche des Chinois, avait longtemps eu les fonctions de capitaine dont il avait été dépossédé assez récemment. Sa demeure somptueuse et ses nombreux esclaves, ses millions de roupies, n'empêchaient pas la continuation de son trafic dans une boutique obscure et malpropre située à l'extrémité du campong chinois. The-Sing-Suij nous reçut avec urbanité dans une salle ornée de peintures chinoises et surchargée d'inscriptions. Cette demeure, composée de pièces fort diversement entretenues, renferme aussi de vastes magasins dans lesquels on avait entassé les objets les plus disparates : les tissus les plus riches avec de la vieille féraille, les pierres précieuses de même que de la chaux, des monceaux de thé et des pois

Digitized by Google

secs. The-Sing-Suij était de taille moyenne mais très-chargée d'embonpoint; sa face est plus haute en couleurs que celle des hommes de race jaune, et des moustaches noires débordaient la lèvre supérieure. Il mâchait constamment du bétel dont un esclave portait une provision renfermée dans une boîte d'écaille richement ornée. Sa tête était rasée, suivant l'usage chinois, hormis sur le sinciput d'ou s'échappait une longue mèche tressée. Un bonnet carré noir, en étoffe de soie, lui couvrait la tête, et son vêtement noir (car le noir est aussi la couleur de prédilection des Malais) se composait d'une ample redingote, sans collet, d'un drap fin, ornée de boutons d'or, recouvrant un large pantalon de même étoffe. Des bas de soie noirs et des sandales guillochées de dorures, complétaient son ajustement. Le costume des jours de gala est d'un luxe inoui : il se compose de tissus de soies brochés de fleurs vivement peintes et couverts de broderies où l'argent et l'or se marient. C'est avec quelque orgueil que ce Chinois déroula devant nous les pièces variées de sa garderobe, mais mon attention se porta sur des parures bien autrement belles que le hasard me fit apparaître presque inopinément dans une cage placée proche le vestiaire et où étaient renfermés trois oiseaux de paradis vivants. The-Sing-Suij me dit qu'il nourrissait depuis plus de six mois ces trois admirables volatiles avec du riz, des fruits de papayer et surtout avec des blattes ou kakerlacs, dont ils sont avides, et que deux appartenaient au gouverneur général de Batavia qui les avait payés cent piastres chacun. Ces paradisiers étaient robustes et brusques dans leurs mouvements empreints de vivacité. Leur cri est rauque et désagréable, assez analogue au coassement du corbeau et les brillants panaches de leurs flancs étaient usés par le frottement des barreaux de leur prison. J'offris en vain soixante piastres du troisième individu, je ne pus l'obtenir; c'était alors tout ce qui me

Digitized by Google

restait en argent, par suite des dépenses énormes que je faisais pour mes collections [1] et il me fallut renoncer, à mon grand regret, à essayer d'apporter en France un aussi bel oiseau qui eût si vivement piqué la curiosité publique. Que cette brusque transition d'un Chinois à un oiseau de paradis n'étonne pas le lecteur; pour le philosophe un homme n'est qu'un bipède, fût-il l'*homo sapiens* du grand Linné, et le voyageur, sacrifiant aux habitudes, doit naturellement préférer la bête rare et lointaine à la bête commune et qu'on rencontre partout, avec plus ou moins de fer ou de bile dans le sang, avec un profil plus ou moins Japhétique.

La demeure du capitaine Monnoie, qui nous servait de lieu de rendez-vous, était comme toutes les maisons des Européens à Amboine, délicieusement accommodée à la climature brûlante des Moluques. Des varangues ouvertes à la brise de mer maintenaient une moîte fraîcheur que des massifs de plantes odorantes embaumaient. J'admirais la variété de ces riches parterres où les ananas avec leurs fruits suaves, s'unissaient à la belle *amaryllis* d'Amboine, aux poinciades si coquettes, aux bizarres euphorbes aphylles et laiteuses et aux azedarachs à longues grappes. Un gros bouquet de pissang (bananier) attira mes regards, et mon attention fut bien autrement captivée lorsque j'appris que leurs racines puisaient leur nourriture dans le cercueil de Rumphius et que leur dôme de verdure abritait la sépulture de l'homme célèbre qui a rendu d'immenses services aux sciences naturelles en faisant connaître le premier, par de précieux tra-

[1] Je n'avais que les appointements d'un officier de santé de 2e classe, et les dépenses que j'ai faites ont été très fortes; je n'ai jamais demandé à ce que le ministère de la marine me tienne compte de mes déboursés. Dans toutes les autres expéditions, on a accordé une somme éventuelle et des objets d'échange pour les travaux scientifiques. Dans la campagne de la Coquille, rien!

Digitized by Google

vaux, les productions de ces climats. A quelques pas de là gisaient deux seuls débris du tombeau, c'étaient des socles sur lesquels avaient reposé autrefois les colonnes qui supportaient le cénotaphe élevé à cet ancien intendant d'Amboine dans sa propre maison. Mais environ vingt ans avant notre passage, le nouveau possesseur du terrain fit démolir le monument et en vendit à un haut prix les matériaux, car le marbre et le calcaire à grains fins viennent d'Europe et sont fort recherchés à Amboine. Je parlai de cet acte singulier de vandalisme à M. Merkus qui s'en émut, et qui prit l'engagement de faire restaurer aux frais de l'état cette sépulture violée. L'expédition de M. d'Urville, qui visita Amboine après nous, trouva cette promesse dignement accomplie. Rumphius, ou plutôt *Georges*, *Everard*, *Rumph*, né en Hanau, en 1687, mourut à Amboine en 1706, les ouvrages qu'il a laissés sont appréciés de tous les savants.

Nous devions une visite au chef de la marine et nous le trouvâmes dans son logement établi sur les bords d'une petite rivière qui traverse la ville d'Amboine, en séparant la ville blanche du campong malais. Les magasins de l'état sont à sa proximité. Cet officier partageait le goût de la plupart des Européens établis aux Indes et nourrissait des animaux rares, car je vis dans ses jardins des singes bonnets chinois, des emious ou casoars à casque, des gouras ou pigeons couronnés, animaux de Batavia et de la Papouasie, décrits à tort dans nos livres d'histoire naturelle comme propres aux Moluques, où ils ne se rencontrent qu'en captivité.

Le 5, nous ressentîmes un tremblement de terre, et quelques instants auparavant des ceintures d'épaisses vapeurs avaient enveloppé de leur réseau les pitons des montagnes. Cette journée fut toutefois remarquable par sa sérénité. Le major Stijman, commandant des forces, et escorté d'un état-major assez nombreux, vint visiter la corvette et fut salué de

Digitized by Google

neuf coups de canon, et le gouverneur, à quelques jours de là, reçut les honneurs dus à son titre par une salve de treize coups.

La partie scientifique n'est pas la seule qu'on doive sans doute exclusivement mentionner dans la relation des voyages d'explorations; si les dîners sont le pivot principal, le grand rouage de la machine gouvernementale de certains états de l'Europe, il en est souvent de même dans les colonies étrangères, et c'est ce qui fait que tant de chefs d'expéditions séduits par messire *gaster* ont consacré des feuillets saupoudrés d'une louange si épaisse dans leurs livres de lock. M. Merkus, qui n'avait pas besoin de cette petite coquetterie pour laudaniser la plume des voyageurs, crut toutefois devoir obéir aux lois de l'hospitalité, en invitant les officiers de *la Coquille* à une grande fête à sa résidence de *Batou-Gadja*. *Batou-Gadja* signifie en malais *pierre* de *l'éléphant*, par suite d'une certaine similitude de forme que les naturels ont cru observer entre le groupement des rochers d'où jaillissent les sources de la petite rivière du même nom et le plus intelligent des quadrupèdes.

Cette résidence du gouverneur des Moluques occupe le site le plus pittoresque d'Amboine et est bâtie au pied de la chaîne qui enveloppe la cité comme un amphithéâtre, dans la gorge même du ravin. Trois routes plantées d'arbres et bien percées y aboutissent et on ne compte pas vingt minutes de chemin pour s'y rendre. L'édifice n'a rien de remarquable en lui-même, malgré sa longue façade, à un simple rez-de-chaussée, qu'entourent deux longues virandas, ou galeries couvertes, pour servir aux promenades, à l'abri des rayons brûlants du soleil; car sous ce ciel de feu la fraîcheur est le plus grand des biens. Un vaste parc, planté de casuarinas et d'une foule d'arbres au feuillage bizarre et toujours vert, est entrecoupé par un bras de la *Batou-Gadja* qui y serpente;

Digitized by Google

ses bords sont animés par des cerfs, des casoars, des gouras et des pigeons muscadivores qui y vivent en une sorte de domesticité. M. Merkus se montra empressé auprès de ses convives, et poussa l'attention jusqu'à porter un toast au succès du voyage de *la Coquille* et à son heureux retour dans sa patrie. Au reste, il serait oiseux de décrire un dîner du gouverneur des Moluques, il nous suffira de dire que c'est la recherche d'Europe greffée sur le luxe d'Asie. Je remarquai seulement que la coutume anglaise de servir tout à la fois les mets, moins le dessert, était en vigueur, et que les bouteilles avaient toutes pour enveloppe une épaisse chemise blanche. Cette méthode est favorable aux buveurs timorés et de bas grade, qui peuvent faire renouveler sans cesse cette liqueur, sans que les voisins viennent calculer la mesure du liquide absorbé. La doctrine de Broussais a concouru à faire disparaître de la classe aisée en France ce plaisir équivoque que les habitudes du nord ont religieusement conservé, même sous le dévorant soleil de l'équateur. Les vins les plus usités sont ceux de Porto et de Bordeaux; mais ce dernier, appelé *claret* de *Hollande*, a été mélangé à un bon tiers d'eau-de-vie, ce qui le rend détestable pour des palais français.

Sur les bords de cette petite rivière s'étendent des marécages dont le fond est une argile bleuâtre très-ductile, qu'on exploite pour alimenter les ateliers qui fournissent les briques nécessaires pour les constructions, car Amboine ne possède point de pierres à bâtir.

Je consacrai la journée du 9, à visiter *Tiga-Rumah* ou la bande orientale de la presqu'île d'*Itou*, et je débarquai sur la pointe de *Batou-Néra* en compagnie du maître canonnier Roland. Des cocotiers couvrent les rivages, et les noix de cocos, bien qu'abondantes, s'y vendent fort cher, parce que les habitants les réservent pour en fabriquer de l'huile. Les cabanes semées de distance en distance sont habitées par des

Digitized by Google

Malais pauvres, mais hospitaliers, et ces demeures privées de meubles, nues dans l'intérieur, n'ont pour murailles que des bambous espacés recouverts de feuilles de palmiers jetées sur le faîte. Sur ce point ont été relégués, comme dans une léproserie, les individus que la syphilis a mutilés d'une manière horrible et qui sont bannis de la ville. Là on rencontre à profusion des physionomies dévorées par de sales ulcères, des bouches sans lèvres, des yeux sans voiles, des faces sans nez; jamais je n'avais vu une aussi grande réunion d'infirmités, dont la hideur dépassait ce que j'avais lu des anciennes maladreries. Nous nous hâtâmes de fuir cette localité et nous nous arrêtâmes dans une cabane pour y prendre des rafraîchissements; une jeune Malaise quitta ses élégants paniers de feuilles de lataniers qu'elle venait de remplir d'eau, ainsi que le représente l'atlas de Péron dans le portrait de Canda, pour nous offrir des œufs et du vin de saguère, extrait du *gomoutou*, il y avait quelques instants à peine, et encore contenu dans un vase d'écorce; sa saveur alors est celle du vin doux qu'il ne tarde pas à perdre par la fermentation. Notre repas, pris sur la pelouse, sous un sagoutier et ombragé par des massifs de cocotiers, d'aren ou sagurus, de saguérus, fut fréquemment interrompu pour poursuivre des *copocopo*, papillons de toutes tailles et de toutes couleurs qui pullulent à Amboine. Deux Malaises très-jeunes et richement mises passèrent près de nous; au nombreux cortége d'esclaves qui les suivaient et aux larges parasols déployés sur leurs têtes, il était aisé de juger qu'elles appartenaient à l'orang-caya de cette portion de la baie. Des ruisseaux frais et limpides coulaient à travers les massifs que sillonnent de simples sentiers; des touffes de roses du Bengale mariées aux cafiers, aux arecs, aux *bohongadi*, aux *salamouli* (*guettarda-speciosa*), entouraient chaque maisonnette, et des tapis de lycopodes fraîches jalonnaient les bords des ruisseaux, où des bambous

Digitized by Google

géants et rameux s'unissaient à de vieux muscadiers (*pala*), couverts de leurs noix parfumées, et à des girofliers aromatisant l'air de leur odeur vive et flagrante. Là, un vitex à larges fleurs, là, des pandanus et des légumineuses élégantes, couvraient le sol, et leurs rameaux étaient peuplés de dragons volants, singuliers lézards qui, munis de parachutes au lieu d'ailes, s'ébattent avec la grâce de leurs formes semi-aériennes, et confondent leurs couleurs changeantes avec la teinte verte des arbres, bien qu'ils paraissent parfois irisés ou marbrés.

Le major Narings nous donna une fête dans la journée du 10, accompagnée de courses à cheval et en voitures, à la suite desquelles nous visitâmes le *jardin des cocotiers*, rendez-vous habituel de la population d'Amboine, vaste plantation de palmiers, placée à l'extrémité S.-O. de la ville, sur le bord de la mer, appartenant au gouvernement. Parmi les nombreux cocotiers on nous montra avec empressement le *royal*, petit palmier rachitique, n'ayant rien de royal dans la majesté écourtée de son port, ni dans la saveur de ses fruits, bien que cette variété passe dans la colonie pour produire des noix plus onctueuses, plus douces, en un mot bien supérieures à celles des cocotiers ordinaires.

Au milieu des mille et un renseignements que nous obtînmes et dans le cliquetis cent fois heurté d'une conversation brisée et reprise, peu de choses sans doute sont dignes d'être conservées; toutefois parmi les braves militaires qui nous entouraient, parmi les gens instruits de la colonie régnaient des opinions d'une telle crédulité sur l'ensemble des productions naturelles, que je ne puis me refuser à en rappeler quelques exemples, qui témoignent que le peuple seul n'est pas adonné aux croyances bizarres et superstitieuses, et qui prouveront en passant combien la vérité simple et sans merveilleux a de peine à se faire jour, lors même qu'il s'agit des objets de l'évidence la plus palpable. Les faits cités ne

Digitized by Google

sont pas admis seulement par quelques personnes, mais au contraire ils sont consacrés assez universellement par toute la haute classe des fonctionnaires hollandais. Le premier de ces faits est qu'une espèce de perle assez rare, qui ne se trouve que sur les côtes des Celèbes, d'*Haroko*, de Bantam, etc., a des individus mâles et femelles, et qu'accouplés, ces individus donnent naissance à d'autres perles, qui grossissent lorsqu'on les nourrit avec du riz. Ce conte à dormir debout fut certifié avec énergie par le capitaine Winstard, l'inspecteur Wenzel et vingt autres. Les Malaises, très-superstitieuses comme on sait, passent leur temps à élever de ces perles, rarement de belle eau, mais malgré cela fort chères par le prix que leur désœuvrement y attache. On me montra plusieurs variétés de ces perles et je fus assez heureux pour en obtenir trois un mâle et deux femelles : les premiers sont des perles petites, brunes et parfaitement rondes et lisses; les femelles au contraire sont raboteuses, mal faites, et d'un volume toujours plus grand que les précédentes. Or je fus tout étonné de voir mes trois perles, renfermées dans une boîte close hermétiquement, multipliées au bout de quelques jours en huit. Mais le fait, sans être merveilleux, est assez curieux en lui-même pour être cité: des perles d'un petit volume baignées au sein du mollusque par l'émission de nouvelle nacre qui les entoure, se détachent et forment une grosse perle de l'agglomération de plusieurs petites; par la sécheresse cette enveloppe pellucide nacrée se déchire et les petites perles mises en liberté se détachent. Quant à leur grossissement, il est impossible, car les perles, résultat d'une sécrétion morbide, sont des produits inorganiques de nature purement minérale.

Une croyance assez universellement répandue est celle qui admet que certain corail rouge des côtes d'Amboine, indique en pâlissant le trépas prochain des personnes chères au pos-

Digitized by Google

sesseur de ce singulier talisman. La mantefeuille, enfin, cet insecte si connu des entomologistes européens, passe à Amboine sa patrie, où elle est nommée la *feuille ambulante*, pour une vraie feuille d'une plante qui s'organise, se détache du rameau et vole sous la forme nouvelle d'insecte qu'elle a prise, tout en conservant les éléments de la matière végétale qui l'a formée!!... Faut-il s'étonner si les récits des vieux voyageurs fourmillent de sornettes, puisqu'au XIX^e^ siècle de telles idées règnent encore dans des colonies florissantes.

Le 11, j'allai avec le docteur Merklein, médecin bavarois au service de la Hollande, visiter l'hôpital militaire bâti par les Anglais sur un vaste emplacement hors la ville d'Amboine et sur les bords d'une petite rivière. Cet édifice, isolé de toutes parts, est bâti en pierres jusqu'à près de six pieds du sol, et en briques jusqu'au faîte qu'une simple toiture de feuilles de palmiers abrite. Une large viranda permet aux malades de se promener à l'abri de la pluie dans l'hivernage et des rayons du soleil pendant les jours chauds. Les salles tenues avec la plus minutieuse propreté, peuvent recevoir quatre cents malades, et une vaste cour se trouve bordée des diverses servitudes nécessaires à l'établissement et au logement des employés. Le premier, je donnai du sulfate de quinine à M. Lengacker (J.-P.) chirurgien-major de la colonie d'Amboine, ancien chirurgien de la marine française, embarqué à Flessingue sur l'escadre de l'Escaut. Ce médecin ne connaissait encore ce précieux médicament que par le récit des journaux. Je suis redevable à M. Lengacker des détails que j'ai imprimés dans mon voyage médical sur les ravages du choléra-morbus à Macassar dans l'île de Célèbes et il enrichit ma collection de très-beaux échantillons des mines de cuivre, d'argent et d'étain de Menado, de serpents des Célèbes et de fossiles de la province de Tchéribon dans l'île de Java. Parmi les reptiles se trouvait le serpent d'arbre, fameux chez les Ma-

Digitized by Google

lais par le pouvoir de fascination qu'on lui attribue par suite d'une croyance enracinée. A sa vue, un indigène ne manque jamais, pour détruire son pouvoir, de couper avec son kris la colonne d'air qui le sépare du reptile ; c'est dans un arbre nommé watchan qu'il se plaît, et ses écailles vert d'émeraude, le rendent fort remarquable. C'est un *dryinius* pour les naturalistes.

L'île de Célèbes approvisionne Amboine d'esclaves et de riz; les Boudgis qui l'habitent sont industrieux et fabriquent les sarongs de toile peinte assez universellement portées par les Malais et même par les Européens dans leur intérieur. Le sommet de la montagne de Tondano, creusé par un cratère depuis longtemps éteint, supporte aujourd'hui un vaste lac dont les eaux s'écoulent par trois endroits en se précipitant sur les flancs en cataractes d'une merveilleuse hauteur, dont les ondes retombent dans d'immenses gouffres. A ces détails M. Langacker ajouta quelques faits sur les coutumes funèbres des Alfourous du district de Menado, qui ont des mœurs hospitalières et généreuses, car ils se font un plaisir d'offrir à leurs hôtes ce qui paraît les tenter, et qui sont aussi actifs que laborieux. Les pauvres, après leur mort, sont mis en terre, assis sur une sorte de siége, avec une hache et un bouclier dans une main, du pinang et du siri (arec et bétel) dans l'autre. La chaise, le bouclier et le manche de la hache doivent être faits avec le bois sacré de gabagaba. Quant aux riches, on prend la peine de les tasser ou de les piler dans un grand vase de faïence fabriqué exprès et hermétiquement clos, puis ce vase et son contenu sont enfouis avec des cérémonies en rapport avec la fortune du défunt et la considération que lui portaient ses compatriotes.

Au pied de la chaîne qui enveloppe Amboine est placé, à l'entrée d'une gorge étroite, le cimetière des Européens. La position qu'il occupe, loin de toute habitation, porte au re-

Digitized by Google

cueillement et les arbres verdoyants qui le recouvrent cachent ce qu'ont de tristes les terres remuées par la bêche du fossoyeur. Les arbres de ce séjour de deuil ne sont pas pris au hasard. Les idées populaires des Malais ont fait préférer des végétaux consacrés par elles aux sépultures, et c'est ainsi qu'un jatropha et une anonacée, à feuillage triste, sont les arbres funéraires par excellence et sont plantés en bosquets touffus. Des tombes en briques et en plâtre, sans inscriptions, sont des monuments fragiles qui subsistent encore plus longtemps que le souvenir de ceux qu'ils recouvrent. On me montra la sépulture de plusieurs gouverneurs des Moluques, dont le nom effacé sur la pierre comme dans le cœur de leurs administrés, fit dire à mon compagnon : *On meurt tout entier à Amboine*. Cela se conçoit, ajouta-t-il, sous le ciel dévorant des Moluques, ceux qui viennent y chercher la fortune n'ont pas le temps de s'occuper des absents. Quelques années sont un siècle, et la vie y est si courte qu'on n'a de loisir que pour soi.

La journée du 12, bien que brûlante, me permit de m'aventurer à travers la petite chaîne des montagnes qui s'élèvent graduellement au dessus d'Amboine en fuyant dans l'intérieur. Je traversai le quartier malais à l'heure où la population s'occupe de ses affaires, car bientôt la chaleur la fait rentrer dans un repos absolu. Je suivis un sentier tracé dans un calcaire de madrépores et de fragments agglutinés, recouverts par une argile d'un rouge vif, se déroulant à travers une pelouse serrée de graminées, d'ou s'élevaient des buissons d'une sorte de mélastome. Des bécassines, assez semblables à celles d'Europe, se tenaient cachées dans les herbes et prenaient leur vol sous mes pas. A une faible distance, sur des collines incultes, je me trouvai dans le cimetière des Malais; leurs tombeaux, car chaque race se décèle par des particularités constitutives, leurs tombeaux, dis-je, consistent en mu-

Digitized by Google

railles hautes de deux à trois pieds, bâties sur un plan quadrilatère avec des interstices entre elles, de manière à enclore les divers membres d'un même famille. Nulles inscriptions, nuls reliefs ne décorent ces mausolées, et deux poteaux, enfoncés dans le sol, marquent seuls le lieu précis de la sépulture.

La côte, dans cette partie de l'île, m'a paru entièrement composée d'un calcaire madréporique, formant une couche haute de plus de trois cents pieds collés sur le noyau de la roche primordiale. Vers le sommet ce calcaire ressemble à une brèche tant sont nombreux les fragments broyés et agglutinés qui la forment. Cette nature du terrain, crevassé par la mer ou par des soulèvements, se découpe en arceaux, en ponts naturels, d'un aspect gothique au milieu de festons d'une riche verdure. Ce sont surtout les alentours de la négrerie de *Soyadibava*, qui présentent ces curieux accidents du sol. A partir de Soyadibava jusqu'au grand village de Batou-Mera, on trouve à chaque pas des habitations délicieuses au milieu des cultures, et la population semble être accumulée sur cette portion de l'île. Les plages déclives et dorées du bord de la mer sont garnies de cocotiers qui longent les sinuosités des golfes et les morcellements de la côte, jusqu'à l'isthme étroit qui unit les deux presqu'îles d'Amboine. Cet isthme est formé par une langue de terre basse qu'on appelle le *pas*, et les habitants sont dans l'usage en atteignant par mer ce point, de faire franchir à bras d'hommes cette mince bandelette de terre à leurs embarcations, pour continuer leur route vers les îles d'Haroko et de Saparoa. Ce trajet peut s'exécuter, par un beau temps, en deux heures. Dans la profonde baie que le *pas* interrompt, avait été bâti un bastion quadrilatère au temps de la puissance des Portugais, les premiers maîtres de l'île, mais on n'en voit aujourd'hui que les ruines. La grande baie d'Amboine se dirige donc du S.-O. au

Digitized by Google

N.-E. mais vis-à-vis Batou-Mera elle se dirige dans l'E.-S.-E. et puis à l'E. où le terrain est bas, tandis que dans le N.-N.-E. il s'élève en gradins montagneux. Ses bords sont embellis dans le fond par les champêtres séjours des employés européens mis en retraite. On ne voit de toute parts que chaumières entretenues avec cette propreté méticuleuse des Hollandais : que vergers d'arbres équatoriaux : que ravines fraîches et ombreuses : que ruisseaux [1] qui serpentent sous les dômes de vieux arbres, avant de se perdre à la mer. De ces hauts coteaux la vue se perd sur la voûte verte des montagnes centrales, se découpant sur le bleu cru et lumineux du ciel, ou erre sur les immenses baies qui déchiquètent ce morceau de terre, baies paisibles que sillonnent sans cesse des pirogues occupées à la pêche, et cette scène mouvante est pleine de charmes pour celui qui, débutant dans le pays, n'a pas encore été amolli et rendu inerte par sa climature torridienne.

Les batiments en relâche font de l'eau à l'aiguade nommée *Gougourou ;* en puisant cette eau on la trouve douce, fraîche et limpide, mais après avoir été renfermée quelques jours dans les pièces, lors même qu'elles sont en fer, elle se corrompt et devient répugnante à boire.

Le 13 la corvette hollandaise *la Komeet* (la Comète), commandée par M. Pieterzen, et *l'Anna Pauwlona*, ayant pour capitaine M. Momma, vinrent mouiller sur la rade; ces deux navires, de l'escadre coloniale, sous les ordres de l'amiral Mellevill, revenaient de l'expédition dirigée contre Céram. Les troupes javanaises, sous les ordres du commandant Van Ganzen, effectuèrent leur débarquement à Savaï,

[1] Dans cette baie, à une heure et demie du chemin d'Amboine, va se perdre une rivière assez large mais peu profonde, dont l'embouchure comblée de sables, est traversée, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Elle coule dans un ravin profond en descendant des montagnes; dans la saison des pluies, ses eaux doivent gonfler.

Digitized by Google

dans la baie d'Atiling, à l'effet, soi-disant, de purger ce point de la côte de Céram des pirates malais qui s'y étaient établis. Les forces hollandaises furent très-maltraitées à leur première descente, parce que les soldats ayant de l'eau jusqu'aux épaules ne purent, pour la plupart, garantir leurs munitions. Mais le lendemain elles réussirent à débusquer les Malais, pendant que la corvette mitraillait leur camp retranché. Toutefois chassés de la côte et obligés de fuir dans les montagnes de l'intérieur, ils ne quittèrent Savaï qu'après avoir emporté leurs blessés et leurs morts, suivant l'usage, et bien que certains de leur avoir tué beaucoup de monde, les Hollandais n'avaient cependant rien de précis à cet égard. La guerre avec les pirates malais, très-habiles à profiter des accidents des côtes et de leurs connaissances pratiques du pays, n'est guère qu'une suite d'escarmouches et de surprises, où il faut faire assaut de ruses. La bravoure de ces peuples n'est pas de s'exposer en face au feu de l'ennemi, mais bien de le faire tomber dans des piéges, de le guetter à travers les buissons, de ramper sur le sol comme un serpent pour ajuster à loisir; chaque rocher, chaque arbre sont dangereux, car ils cachent un Malais qui fait feu et qui se dérobe par une agilité prodigieuse aux coups de son adversaire. Toutefois la leçon donnée à ces écumeurs de mer, si redoutables pour la navigation d'île à île, avait été sérieuse. Surpris à l'improviste par des forces imposantes, ils avaient perdu trois pièces de canons en bronze d'une livre de balle chacun, et plus de deux cents pirogues qu'on leur brûla. Parmi ces dernières furent anéanties leurs corocores de guerre. Les Alfoures de Céram prêtèrent une assistance cordiale aux Hollandais, pour débarrasser d'un voisinage dangereux leur côte infestée de brigandages. Telle est la narration que nous firent de cette courte campagne les officiers de *la Comète*. Mais j'appris de quelques personnes que ces prétendus

Digitized by Google

pirates étaient commandés par un frère du sultan de Tidor, que les Hollandais retenaient prisonnier, et que ce prince, ennemi juré des possesseurs des Moluques, avait pris les armes pour faire une guerre d'extermination à eux et aux populations soumises à leur pouvoir, dans le but de faire relâcher son frère. Ces peuples sont approvisionnés d'armes et de munitions de toutes sortes par les navigateurs anglais qui reçoivent en échange des vivres frais, des perles, des bois précieux et d'autres articles. Les trois canons de bronze portaient, à ce que nous dit M. Momma, le nom d'une fonderie anglaise. La perte de l'expédition fut de sept hommes tués, dont un Européen, et de vingt-trois blessés, parmi lesquels on ne comptait que sept ou huit Européens. La corvette eut aussi quelques boulets dans sa flottaison. Un des blessés mourut du tétanos quelques heures après avoir été porté à l'hopital d'Amboine où je le vis. Après ce succès on bâtit un fortin bien armé où demeurèrent vingt-cinq hommes commandés par un lieutenant; leur position fort dangereuse nécessita de prompts secours, et comme nous quittions Amboine, *l'Anna Pauwlona* était expédiée avec des renforts et des munitions.

L'île de Céram est si peu connue que je crois pouvoir appeler l'attention sur quelques détails que je me suis procurés sur cette île vaste et fertile et qu'il serait intéressant d'explorer. Les Hollandais n'ont jamais pu s'y établir d'une manière permanente, car après y avoir construit une redoute, ils l'abandonnèrent et ne parurent sur le rivage que temporairement, bien que leur domination soit généralement reconnue par les habitants de la côte nord qui leur paraissent dévoués. Les habitants de cette région de l'île se rendent à Amboine vendre leurs récoltes et en emportent en échange les étoffes et les objets qui sont à leur convenance. Les insulaires de la partie sud se montrent intraitables, et n'ont

Digitized by Google

jamais voulu avoir de communications avec les Européens. Quant aux habitants des montagnes de l'intérieur, leurs mœurs féroces et leurs coutumes sanguinaires les maintiennent dans une indépendance absolue. On les appelle Alfourous comme tous les nègres primordiaux des îles de la Malaisie, car la race malaise, essentiellement adonnée à la navigation, n'a jamais conquis que les rivages, et ces Alfourous sont divisés en tribus qui se font une guerre acharnée et continuelle. La coutume, profondément enracinée chez les jeunes gens, d'aller à la chasse des hommes pour couper des têtes, afin d'acquérir de la gloire dans sa tribu ou d'avoir le droit de se marier, est générale, et l'on conçoit quelles sources de haine découlent de ce barbare usage. Chaque village possède une cabane des trophées; c'est un monument ou sont déposées, rangées symétriquement, les têtes conquises par les guerriers. Là les crânes des hommes des tribus voisines, blanchis par le temps, forment des décorations glorieuses où les vieillards voient conserver leurs titres à l'estime des jeunes gens et où ces derniers viennent puiser des motifs d'émulation, et tremper leur courage. De ces hostilités perpétuelles naît au sein de ces populations la sauvagerie la plus brutale ; chaque homme, armé jusqu'aux dents, ne s'aventure hors de chez lui qu'avec les plus minutieuses précautions, car il doit se garder le plus possible des embûches qu'on lui dresse et qu'il a tendues aux autres. Leur patience dure des années pour surprendre un ennemi dont ils ont résolu la perte ; dormir dans les arbres, ramper dans les herbes, nager entre deux eaux, ne sont que les moyens journaliers de leur ruse sans cesse aux aguets pour profiter de la moindre circonstance. C'est la *vendetta* corse dans toute sa perfection. Les coutumes des *Alfoures* de Céram ne diffèrent point de celles des *Idaans* de Bornéo.

L'île de Céram est une des Moluques les plus riches en productions inconnues ; sa vaste surface et les natures les

Digitized by Google

plus diverses de terrain font qu'elle possède des productions très-variées. Le règne animal répond au luxe des végétaux, et ne diffère guère de celui de la Papouasie. Le capitaine des pionniers, Michiels, m'a dit avoir fait un long trajet dans la partie boréale, et n'avoir trouvé dans les forêts, sans route tracée, qu'une bienveillante hospitalité de la part des naturels de cette portion de l'île, qui s'offrirent à faciliter son passage à travers les rivières ou les torrents. Il est vrai que les tribus musulmanes qui vivent au nord, sont depuis longtemps habituées à trafiquer avec Amboine, et leur commerce se fait par voie d'échange à l'aide de grands bateaux connus sous le nom de *sampannes*. Ces embarcations, très-relevées à leurs extrémités surchargées de sculpture, sont mâtées en goëlette et arment, sur les côtés, de neuf à dix paires de larges pagaies. Le milieu s'élève en une haute banne en jonc, comme le roufle de certaines galiotes hollandaises, et entre cette chambre et les rameurs sont des bancs où ces derniers dorment ou nagent. Je visitai dans les plus minutieux détails une de ces sampannes qui appartenait à un radjah de Céram, allié des Hollandais, et que montaient plus de soixante hommes. La chambre occupée par le radjah et sa femme, Malaise par parenthèse, vieille et fort laide, était garnie de tentures brodées en or et ornée de peintures chinoises. Sur la poupe flottait la marque distinctive des chefs indigènes alliés, l'étendard tricolore de Hollande.

Pendant notre séjour à Amboine je vis arriver huit de ces sampannes, d'un fort tonnage, et leur entrée dans la baie eut lieu avec un certain cérémonial. Leurs rameurs pagayent en observant strictement la cadence et en s'accompagnant de chants qu'il est fort difficile de saisir à travers le bruit, antiharmonieux, que produisent plusieurs instruments de bronze très-sonores. Leur musique se compose du *kromo*, réunion de dix cloches sur lesquelles on frappe en mesure;

Digitized by Google

du *gong-gong*, formé de deux timbales suspendues à une poutre transversale et que l'on fait résonner bruyamment, etc. Instruments auxquels s'ajoutent le *kindang*, large tambour javanais. Ces samparannes, car les navires de guerre portent le nom de *corocores*, étaient chargées de cocos secs pour faire de l'huile, de poisson fumé, de chair de tortue sèche, d'animaux domestiques, de patates douces, de racines ou de légumes, de perroquets en vie (entre autres des loris, des cacatoès blanc et à huppe rouge); des oiseaux de paradis vivants ou en peaux desséchées (parmi lesquels je vis plus communément l'émeraude, le sifilet, le grand promerops à parements frisés), appelés *bourou-mati* à Amboine, du prix ordinaire de deux piastres. Mais le fond des cargaisons se compose de bois précieux pour l'ébénisterie que les Hollandais ont en grande estime, et dont le prix est élevé. Les trois espèces les plus remarquables sont le *kajan linga*, le *bois de racine* et les *bois d'ébène* noirs, panachés ou blancs. Le kajan a le grain fin et compacte et prend un beau poli. Il est recherché par l'ampleur de ses rouelles avec lesquelles on fait des tables d'un seul morceau; et à Amboine c'est un meuble indispensable pour un homme riche de la colonie qu'une table de linga; j'en ai vu chez quelques autorités ayant onze pieds de diamètre. MM. Duperrey et d'Urville reçurent en présent de ces bois, qu'ils ont apportés en France et qui deviendraient curieux par le poli qu'ils pourraient recevoir de la main de nos habiles ébénistes. Le prix du kajan linga se multiplie par le carré de la surface qu'il mesure, et une table, de cinq couverts, brute, ne coûte pas moins de douze piastres. Ce linga ou lingoa est, à ce que l'on suppose, un pterocarpus dont le tronc acquiert ainsi des dimensions prodigieuses. Le bois de racines pourrait être le *gatip* des Javanais ou l'inocarpe à fruits édules; son nom est erroné, car le bois n'est pas tiré des racines, mais bien des exostoses volu-

Digitized by Google

mineuses du tronc, parsemées de nœuds noirs sur un fond jaune doré. M. Merkus avait des tables à jeu faites de ce bois, relevé de bordures d'ébène, qui étaient d'une rare beauté. La planche ne coûte pas moins de huit à dix piastres.

L'Anna Pawlona, qui allait partir pour Savaï, était un navire consacré à la station d'Amboine. Ses officiers appartenaient à la marine dite coloniale, bien distincte par ses prérogatives de la marine royale, et les appointements des divers grades témoignaient de la vive sollicitude du gouvernement et nous faisaient rougir nous, Français, *qui servons pour la gloire*, ainsi qu'on le dit dans les vaudevilles, de la lésinerie de notre solde. Le commerce des chandelles ou l'agiot donnent ces fortunes colossales que chaque employé peut voir aujourd'hui autour de lui, lorsque la misère, l'oubli et le dédain l'attendent sur ses vieux jours !!! Le traitement de table d'un simple lieutenant s'élève à cent roupies par mois, où deux cent cinquante francs, celui d'un officier de même grade en France est de soixante francs!.. Les précautions que les Hollandais prennent pour la conservation des équipages de leurs vaisseaux devraient bien aussi être imitées par notre marine. Les navires employés aux stations des Indes orientales partent d'Europe avec un très-faible personnel : à leur arrivée dans les colonies, leurs rôles sont de suite mis au grand complet par une adjonction de matelots javanais ou indiens. A ces derniers sont dévolues les corvées pour nager les embarcations, aller à terre, s'exposer au soleil ; aux hommes d'Europe l'expérience des manœuvres et l'active surveillance. Des embarcations fournies par les ports sont en outre destinées aux renouvellements des provisions d'eau, de vivres, de bois, etc. Par ces précautions bien entendues et d'une sage prévoyance, les Hollandais conservent leurs meilleurs marins qui sans elles seraient dévorés par le climat, et s'évitent ainsi de grands frais, car les services d'un ma-

Digitized by Google

telot expérimenté sont bien autres que ceux d'un novice, mais en France où les générations sont établies en coupes réglées, qu'importent des hommes de plus ou de moins!.. Les équipages hollandais, que j'ai eu occasion de voir aux Indes, comptaient beaucoup de Français parmi eux et surtout des marins de Dunkerque.

Le 16, en parcourant minutieusement Amboine, je m'arrêtai devant un épais massif de murs, dont la vaste enceinte renfermait des plantations dans l'intérieur. C'était la prison de l'ancien possesseur de Java, du sultan puissant de Djocjo-Carta autrement *Youdgia - Kerta*, rejeton des sultans Amangk, ou Bouana [1], dépossédé de Java puis du territoire de Solo par les Anglais et retenu sous une active surveillance aux Moluques. Ce sultan, qui jouissait du titre de *Sousounan*, atteignait alors une verte vieillesse et pouvait avoir soixante-dix ans. La surveillance dont il était l'objet n'était cependant pas tellement sévère qu'il ne pût se promener, pendant quelques heures chaque jour, en compagnie de sa famille. Au luxe asiatique et aux revenus de ses riches provinces avaient succédé une sorte de misère, car il ne touchait que les mille roupies que la Hollande lui accorde par mois, somme très - forte sans doute, mais insuffisante pour un prince habitué au faste d'une couronne. Les hommages respectueux dont l'entouraient le gouverneur et les hauts employés de la colonie, n'étaient à ses yeux qu'une amère ironie. Le respect envers un roi captif est une dérision, aussi l'âme du sultan nourrissait - elle une haine profonde envers ceux qu'il appelait ses oppresseurs. Je parvins à voir ce chef qui me reçut, ainsi que deux autres officiers de la corvette avec

[1] En 1755, Mangkou-Bouni prit le titre de sultan Amangkou-Bouana, et mourut en 1792. Son fils, Amangkou-Bouana II, fut dépossédé en 1812, sous le gouvernement des Anglais, et remplacé par son fils, qui mourut en 1815.

Digitized by Google

le calme impassible des mœurs orientales. Son front respirait la majesté déchue et sur sa physionomie étaient imprimées les habitudes du commandement, cachet indélébile chez les races jaunes, moins abâtardies sous ce rapport que les races blanches. Une longue robe flottante lui enveloppait le corps sans le serrer; il nous dit quelques paroles qu'un noble personnage nous paraphrasa longuement, mais paroles perdues, c'était un Javanais de cour, et les personnes qui m'accompagnaient de même que moi, ne comprenions même pas un mot du javan vulgaire. Il nous fallut remercier par de grandes salutations, moyen silencieux de reconnaître la faveur qu'il nous faisait en nous accueillant avec une bienveillance visible. Si notre langue resta muette, nos yeux erraient avec une sorte d'indiscrétion sur la sultane favorite, grande et belle Javanaise, âgée d'environ trente ans, surchargée d'embonpoint, qu'il paraît affectionner beaucoup et qui dans ses promenades occupe la même voiture que lui, tandis que les petits princes vont derrière dans une voiture consacrée à leur usage. Le sultan a en outre quatre autres femmes, de celles que nous appelons concubines, moins richement vêtues que l'épouse en titre. Elles étaient jeunes, sans être belles (une exceptée), car la plus vieille n'avait pas vingt ans. Ces femmes, de même que la favorite, mâchaient sans discontinuer le bétel, et ces houris perdaient singulièrement du prestige des contes orientaux dans cette trituration rien moins que gracieuse. Certes leur taille élancée de palmier, leurs yeux de gazelle, le clinquant de leurs parures, n'avaient rien d'assez séduisant pour faire oublier leur teint jaune-brun et leurs dents noires. Nous sortîmes du palais-géole du Sousounan déchu en traversant une antichambre occupée par les agents dont la mission est de ne pas perdre de vue le prisonnier. Le sultan s'était beaucoup enquis à son ministre à quel peuple de l'Europe nous appartenions. A

Digitized by Google

quelques jours de là M. Merkus, dans un bal qu'il donna aux dames amboinaises, ne manqua pas d'inviter la famille du sultan, qui s'y rendit, et M. Merkus ouvrit le bal avec la sultane favorite. En vain ce gouverneur s'efforce de cacher les fers sous des fleurs, des chaînes sont toujours lourdes, et le Sousounan depuis longtemps en connaît le poids. Les Hollandais d'Amboine reprochent vaguement, pour colorer cette déchéance, les tentatives d'indépendance et les révoltes de ce prince javanais, possesseur des provinces intérieures de cette île immense. Mais il est juste de dire que peu des personnes parmi lesquelles nous vivions presque familièrement, ne voulait répondre à nos questions; toutes celles que nous faisions embarassaient visiblement ceux auxquels elles s'adressaient, et las de fatiguer par nos indiscrétions, nous dûmes nous abstenir d'interrogations qui restaient sans réponse. A la même époque d'ailleurs, le gouvernement hollandais retenait en captivité, dans l'île de Ternate, le radjah de Palembang, de l'île de Sumatra. A Java on m'assura que le plus grand plaisir du sultan de Djoco-Karta, au temps de sa puissance, était de faire combattre, contre des tigres noirs ou *rimaous*, des esclaves criminels nus, n'ayant pour armes qu'un poignard ou kris à lame de plomb. La fête du *rampok* des Javanais m'a été racontée par un témoin oculaire, longtemps accrédité auprès du sultan de Soulou, qui aimait ce plaisir à la fureur. Un tigre royal renfermé dans une grande cage est apporté sur le lieu du rampok; une double haie de Javans armés de piques, enserre dans une assez vaste enceinte l'animal captif. Deux ou trois hommes se détachent alors, se rendent vers la cage dont ils ont mission d'ouvrir la porte en sautant en cadence et en faisant mille contorsions; arrivés à toucher les barreaux, ils frappent trois coups et ouvrent la porte de la cage. Il arrive rarement que le tigre veuille sortir aussitôt que l'issue lui est offerte, et sa précautionneuse ruse

Digitized by Google

a souvent besoin d'être stimulée ; on va parfois jusqu'à brûler de la paille autour de la cage, pour le contraindre à déguerpir. Les deux ou trois Javanais retournent alors parmi les assistants, mais sans tourner le dos au tigre, et en gesticulant comme la première fois ; s'ils se mettaient a courir, ils seraient perdus, car le tigre d'un seul bond les terrasserait. Souvent irrésolu, au centre de l'arène, le puissant carnassier a besoin d'être stimulé, et des indigènes recouverts de cages très-fortes, armés de longues lances acérées, en bambous, s'acquittent de cette fonction. Le tigre alors prend son parti et s'élance au plus épais des rangs où il trouve la mort, non sans laisser de hideux stigmates aux hommes du premier rang, qui ont reçu le choc de ses robustes ongles et les morsures de ses redoutables canines.

Le choléra qui sévissait à Amboine semblait nous épargner dans l'isolement au milieu duquel nous nous trouvions en rade, et nos marins ne présentèrent que quelques cas de cholérine. Ce fléau, à sa période décroissante toutefois, faisait encore de nombreuses victimes, et le 22 il enleva brusquement *The-Sing-Suij*, le capitaine chinois avec lequel j'avais passé la soirée la veille et que je n'avais quitté que fort tard. Trois heures suffirent pour le mettre au cercueil. Mais la coutume traditionnelle de conserver le cadavre dans les maisons pendant un mois, ne me permit point d'assister à toutes les cérémonies des funérailles. On devait les faire avec un luxe inoui et ruineux, puisque les frais de ces funérailles, pour ceux qui ont acquis de grandes fortunes, suffisent à les absorber, en ne laissant aux enfants que l'exemple de leur père à suivre et son habileté dans le commerce à imiter. Toutefois, je portai un vif intérêt aux préliminaires du long cérémonial, où j'assistai en curieux empressé et que je puis décrire *de visu*. Dès le moment où *The-Sing-Suij* eut fermé les yeux, un essaim de pleureurs à gages vint

Digitized by Google

occuper la porte de son logis, et comme ces braves gens voulaient gagner leur argent en conscience il s'ensuivit un vacarme et des pleurs qui appelaient tout le campong. Aussitôt le corps fut lavé, parfumé et vêtu de ses riches habits, et placé sur un lit de parade, autour duquel vinrent se ranger tous les membres de la famille, en larmes. La face du défunt de jaune qu'elle avait été, présentait une teinte du violet bleu le plus foncé. Cette exposition dura vingt-quatre heures, et se termina par un grand repas public auquel prirent part les parents et les amis du défunt. Tous ceux qui entraient dans la salle mortuaire étaient invités à boire du thé, présenté dans une petite soucoupe, et en accomplissant ce cérémonial, j'ai dû, comme les autres, me tourner vers le corps, et le saluer, avant de porter à ma bouche la tasse d'eau chaude. Il serait de la plus grande inconvenance de refuser ce breuvage, dût-il vous échauder la bouche. C'est pourtant ce qui manqua de m'arriver, dans mon empressement d'avaler la tasse de thé qui m'était offerte, à l'intention de ce bon *The-Sing-Suij*, qui m'avait donné des oiseaux de paradis (que j'avais décemment payés il est vrai). Un cochon et une brebis, l'un et l'autre pendus à la porte, étaient consacrés au pauvre et le conviaient à venir prélever sa part du banquet, puisque chaque côtelette doit être, en ce jour, religieusement avalée en souvenir du défunt. La sale d'apparat, veuve de ses dorures, privée de l'autel domestique, tendue d'étoffes noires, ne recevait point de jour du dehors, mais était éclairée par des lampes. Cette partie de la cérémonie chinoise se rapproche singulièrement des chapelles ardentes des puissants de la terre, en Europe, et cette analogie était encore plus grande par la présence du cadavre au milieu de cet appareil sépulcral. Ces vingt-quatre heures écoulées, *The-Sing-Suij*, qui se décomposait activement dans cette atmosphère tropicale, au milieu des feux qui viciaient la pièce où tant

Digitized by Google

de gens se trouvaient réunis, dut être placé dans une bière. Les cercueils sont les meubles qui demandent le plus d'habileté de la part des ouvriers chinois, car faits en bois de teck incorruptible, ils sont en outre surchargés d'ornements, et polis avec un soin minutieux; formés de deux demi-boîtes, le couvercle du cercueil doit s'ajuster hermétiquement sur la portion inférieure, et le cadavre, avant d'y être placé, est couché sur une nappe de bois de sandal grossièrement pulvérisé et mélangé à poids égal de thé noir et de benjoin. On remplit tous les vides de la caisse avec le même mélange fortement tassé. Les deux portions du cercueil sont maintenues avec des crampons de manière à ne pas se disjoindre et à ne pas donner issue même aux gaz. Le cadavre reste ainsi un mois, et quelquefois plus, avant d'être descendu dans le tombeau qu'on lui a bâti à grands frais, car les Chinois sont dans l'usage de faire faire, pendant leur vie, le mausolée qui doit les conserver après leur mort. Cette précaution est fort sage, puisqu'ils sont certains d'être enterrés suivant leurs désirs; chez eux comme chez nous peut-être, leurs successeurs pourraient fort bien ne pas tenir à accomplir leurs dernières volontés. *The-Sing-Suij* n'était point encore inhumé lorsque *la Coquille* quitta les côtes d'Amboine.

Nous ressentîmes plusieurs secousses de tremblements de terre dans la matinée du 19. On m'assura que toutes les îles Moluques étaient soumises fréquemment à ces perturbations de la croûte de notre planète, et que depuis le commencement de l'année, à Amboine seulement, on en avait compté treize. On ne peut méconnaître dans les nombreux îlots volcaniques, épars entre Céram et Amboine, les foyers où s'élaborent les produits souterrains que le feu met en action, soit par des dilatations gazeuses d'une haute puissance, soit par des déjections de laves et autre matières incandescentes ou en fusion. Les principaux volcans semés à l'entour de la capitale

Digitized by Google

des Moluques sont ceux de *Sombava* ou mont *Tomboro*, qui s'est rendu redoutable par des ravages portés au loin ; *Gounong-Api* ou la montagne de feu, située dans le S.-E. entre *Banda* et *Banda-Nera* ou la petite Banda. On pense généralement que les exhalaisons sulfureuses de ce volcan, sans cesse en activité, contribuent à rendre Banda inhabitable, car on sait que cette île dévore annuellement la majeure partie de la population temporaire qu'elle reçoit. Plusieurs autres volcans sont éteints ou du moins dorment à l'époque actuelle, et ne se manifestent plus que par des sources thermales. Les plus remarquables de ces eaux échauffées se trouvent sourdre par deux larges ouvertures sur le flanc d'un cratère, dans l'île d'Haroeko, placée au nord et à toucher Amboine et d'autres sources existent à Saparoea, autre îlot au N.-E. d'Haroeko. *Nissa-Laut*, qui signifie *noyau dans la mer*, est aussi un volcan éteint recouvert d'un terreau fertile.

Dans ce même jour il plut beaucoup et la rade changea d'aspect, par la masse des scombres-bonites que cette pluie y faisait apparaître. Ces poissons s'ébattaient bruyamment en s'élançant par bonds, certainement à plus de dix pieds au dessus de l'eau. Plusieurs fois j'ai joui de ce spectacle dans la baie d'Amboine, et toujours par des temps de pluie. Je n'aurais cru à une telle puissance musculaire ni à une telle vigueur des nageoires chez les bonites, si je n'avais été témoin de leurs jeux et de leurs sauts.

Je consacrai la journée du 20 à une exploration de la montagne de *Soya*, que je gravis à partir des collines qui surmontent le parc de Batou-Gadja. L'ossuaire du sol est d'abord ce calcaire dont j'ai parlé, revêtu d'une mince couche d'argile ferrugineuse, très-rouge ; mais il change bientôt de nature, et la chaîne présente un granite primitif supportant en maints endroits un schiste tendre et friable. Dans cette partie à l'est de la ville, s'élève un fort dont les approches sont

Digitized by Google

inexpugnables et qui foudroierait l'ennemi qui serait parvenu à se rendre maître du fort Victoria qui défend la baie. La vue de ce point est sublime : au bas des coteaux se creusent des ravines profondes. La Batou-Gadja, sinueuse et dormante, circule dans leur partie déclive, conjointement avec un torrent, desséché dans la mousson d'été, mais mugissant lors des pluies. Sur le versant sont épars les tombeaux chinois dont l'architecture bizarre prête un cachet particulier à cette vallée heureuse. Elle est cultivée sur quelques points, hérissée de forêts de bambous sur d'autres, semée d'arbres dont j'ignore l'espèce, et qui joignent à leur port remarquable un feuillage mi-partie vert lustré et blanc d'argent. Au loin ces végétaux semblent couverts de larges tulipes blanches qui chatoient sous le soleil. Cette vallée, solitaire et agreste, réunit plusieurs sortes de beautés, car les flèches des bambous encadrent des pelouses gaies et drues, des bosquets touffus d'arbres, des lits de cailloux roulés par les eaux gonflées des torrents, ou des murailles de roches nues et noires d'un aspect sévère. Ce charme d'une nature si bien faite pour s'harmonier avec les passions tristes, n'a point échappé aux Chinois, le peuple qui connaît le mieux les convenances morales des tombeaux et qui sait vouer aux morts la forme extérieure du culte du souvenir. Ils ont choisi ce lieu pour y placer leurs sépultures semées sans ordre à travers les fantaisies du terrain que nulle clôture n'enserre. Là une tombe repose à la face du ciel et domine Amboine et la mer au loin, et le génie de la mort plane sous ces arbres funéraires qui croissent avec vigueur sans affecter la régularité monotone des ifs de nos cimetières. Les tombeaux chinois occupent plus de trente pieds carrés de terrain. Ils sont bâtis à peu d'élévation du sol, toujours en pente déclive, formés de deux ailes demi-circulaires, ayant extérieurement un large tertre aplati et tassé, et en dedans un tapis gazonnant artificiel coupé court et entretenu avec soin. Un

Digitized by Google

autre ceintre, en briques crépies, plus étroit et moins haut que le premier, complète le grand ovale en le fermant. Au milieu, sous un tertre, est un caveau où repose le cénotaphe, et dont l'entrée est fermée par une porte en bois de fer, couverte de caractères chinois et enrichie de peintures et de sortes d'arabesques d'or. Un espace est ménagé autour du tertre qui forme dôme pour qu'on puisse venir jeter des fleurs et prier sur la tombe, et deux bancs de pierre placés de chaque côté de la porte du sépulcre sont destinés à recevoir les méditations ou les pleurs de la douleur familiale. Les Chinois de bas étage ont l'idée populaire que l'esprit malin en se reposant sur ces bancs, quand il va faire visite au défunt, donne le temps à celui-ci de réfléchir aux demandes insidieuses qu'il va lui adresser, et qu'il parvient ainsi à tromper ses méchants projets. Enfin deux marches et une enceinte en gazon, haute de dix-huit pouces, complétent la devanture du monument. Les tombeaux que je visitai en ce lieu, et ils sont en grand nombre, se ressemblaient. Ils étaient épars sur une vaste surface du sol.

La deuxième ravine, à l'entrée de laquelle est bâtie la résidence du gouverneur des Moluques, se rétrécit à mesure qu'on avance dans l'intérieur de l'île. Elle est encaissée par les murailles perpendiculaires des montagnes dont elle occupe la déchirure. Les ondes fraîches et murmurantes de la Batougadja y circulent, après avoir pris naissance, dans la montagne de Soya, où elles forment plusieurs chutes. Celles-ci s'engouffrent dans de profondes crevasses pour reparaître sur des lits de galets, qui se découpent en bandelettes brillantes, sur le fond noir du ravin bordé de casuarinas et de sagouïers. Après un court trajet cette petite rivière va se perdre au fond de la baie d'Amboine en traversant le campong chinois.

Sur l'arête étroite de ces coteaux mes sens étaient mis

Digitized by Google

en émoi par les plantes les plus curieuses et par des animaux intéressants : le *nepenthes phyllamphore*, ce végétal dont les feuilles se terminent par une aiguière que ferme un élégant couvercle, appelle l'admiration. Des plantations assez nombreuses de mélaleuques à grandes feuilles, servent à la fabrication de l'huile de caïou-pouti d'Amboine, moins estimée que celle de Bourou. Le sentier qui conduit à la Soya serpente en s'élevant sur les arêtes des montagnes ; plus on avance, plus la végétation devient active, et dans les buissons étaient en fleurs, des *begonias*, des *squines*, des *orchidèes*, des *heliconia*, des *cicindèles* voletant sur les sables, tandis que des *ceyx* azurés me décélaient des sources et que j'entendais, non loin de moi, le chant de funeste augure d'un coucou au plumage cannelle, articulant les mêmes syllabes que l'oiseau néfaste d'Europe. En descendant de l'autre côté de la Soya, par des sentiers roides, j'arrivai à de vastes marécages où je trouvai l'hospitalité dans les cabanes misérables de quelques pâtres, cabanes cachées par des massifs de palmiers et de bananiers. Les habitants de ces chétives demeures me reçurent avec un vif empressement malgré leur excessive misère. Ils étaient couverts de cette lèpre squammeuse si commune dans les îles du Grand-Océan, ce qui ne me permit pas de manger sans dégoût les fruits que ces bonnes gens s'étaient empressés d'aller cueillir. Malgré une chaleur dévorante, rendue plus âpre par la moiteur qui suinte des nuages sur ces hauts plateaux, je gravis la Soya par son côté le plus escarpé et je m'arrêtai sur le point culminant même de la montagne, à la négrerie de Soya, car c'est ainsi que les Hollandais appellent les villages habités par les indigènes. Cette négrerie n'est guère distante de la ville d'Amboine que d'une lieue ; elle compte cinq cents habitants qui professent la religion musulmane. Heureux et paisibles, ces montagnards, rarement visités, sont soumis

Digitized by Google

à l'autorité d'un sergent-major européen; ils cultivent des légumes qu'ils portent vendre à la ville pour se procurer en échange des vêtements. Une autre négrerie est établie à une lieue plus loin que celle de Soya. De ce point je voyais la mer qui enveloppe Amboine au côté opposé à celui par où j'étais venu, et je dominais l'étroite presqu'île de Noussa-Niva. Je revins à bord assez mécontent de cette course sous le rapport de la chasse, car je n'avais pu me procurer dans cette journée et en fouillant chaque buisson, qu'une tortue à boîte d'Amboine, espèce curieuse mais bien connue, et quatre à cinq sortes d'oiseaux, entre autres un petit épervier à tête blanche, un petit perroquet fort laid à tête gris-rougeâtre et une bergeronnette qui ne diffère presque point de celle de France et que les habitants nomment *vuenata*.

Le 24, M. Merkus adressa à l'état-major de *la Coquille*, avec cette courtoisie qui le caractérise, douze billets de spectacle. C'était un jour remarquable pour la colonie que celui de l'inauguration d'un théâtre élevé par souscription et dont la salle nous parut décorée avec goût. M. Paape, secrétaire du gouvernement, artiste exercé, s'était chargé de peindre les décors, et M. Coldenhoff, chirurgien-aide-major à l'hôpital militaire, s'était improvisé directeur de la troupe comique et tragique. Pour couvrir les menus frais de service, chaque billet, pris au bureau, se payait trois roupies. Les pièces que l'on joua, écrites en hollandais, ne nous intéressèrent que par la pantomime de quelques amateurs, qui nous parurent sûrs de leur mémoire et jouer avec aplomb. L'inauguration eut lieu par un éloge pompeux du gouverneur Merkus, prononcé par le docteur Coldenhoff, et aux trépignements frénétiques qui partirent de tous les points de la salle ces louanges eurent de l'écho. Toutefois, la présence du gouverneur, sous le nez duquel brûlait crûment la cassolette à l'encens, dut mettre sa modestie dans un singulier embarras, car M. Merkus est

Digitized by Google

homme de mérite. Doué d'une instruction étendue, ce gouverneur occupait une place importante sous le roi Louis; il s'est donné tout entier aux améliorations à faire aux Moluques dans l'intérêt des hommes et des choses; et malgré ces haines vivaces si communes dans les colonies, si M. Merkus comme homme public comptait des détracteurs, il n'y avait qu'une voix sur sa probité et sur ses qualités personnelles. Horriblement fatigué de voir gesticuler sur les planches une intrigue dont toutes les phases m'échappaient sous le tudesque d'une langue dont je ne comprenais pas un mot, mes yeux errèrent à loisir sur les loges garnies d'essaims de femmes de nuances et de races diverses. La réunion était nombreuse, et je dois dire remarquable par la singularité des manières et des parures. Près de la Néerlandaise au tein blanc lavé de rose, aux chairs fleuries, aux appas dénudés, à la toilette prétentieuse, contrastaient la riche Malaie, à peau jaune orangée, à chevelure très-noire, enduite d'essences et couverte de guirlandes de *malaty* et de *tchampaca* [1] et la Chinoise au teint de sandal, empaquetée dans de grandes robes à fleurs. Tous les célibataires dévoraient des yeux la *domine*, ainsi nomme-t-on l'épouse du principal ministre luthérien, dont la charmante figure était rehaussée par des traits d'une pureté raphaélienne, et madame Dibbets, jeune veuve, qui venait de perdre son époux capitaine d'infanterie. Le deuil agaçant et coquet de cette dernière, relevant par ses sombres couleurs l'admirable limpidité de ses épaules grasséiantes, témoignait assez que, le temps légal révolu, le flambeau de l'hymen se rallumerait pour elle, et qu'elle n'aurait que l'embarras du choix. Les Hollandais en effet ne paraissent pas pousser la prévoyance aussi loin que les Anglais. Ceux-ci, afin de retenir à leur service dans leurs possessions de l'Indus, les officiers supérieurs

1 *Michelia suaveolens* des botanistes.

Digitized by Google

ou autres, favorisent l'expédition en pacotille de ces gracieuses miss, fraîches comme des Hébées, riches de talents d'agréments et de jeunesse, mais moins bien favorisées en livres sterlings, et ces délicieuses cargaisons, lors même que leur fragilité en a dans ces voyages de longs cours avarié quelques parcelles, trouvent un avantageux débouché parmi les petits nababs de l'armée que l'Inde a enrichis.

Les hommes eux-mêmes prêtaient à la magie du coup d'œil, car à côté de l'uniforme européen fort varié, suivant la nature des armes, se posaient le Chinois et le Malais, les radjahs et les orangs-cayas, avec une diversité infinie dans la couleur de leurs habits et dans leur richesse. C'est là pour la première fois que je vis les médecins et les chirurgiens porter l'épaulette du grade auquel ils étaient assimilés, et M. Lengacker revêtu des insignes d'un officier supérieur. Le lendemain M. Merkus donna un grand dîner suivi d'un bal où toute la colonie se pressait et accompagna les billets d'invitation d'un cadeau de douze oiseaux de paradis, que le chef de l'expédition se réserva, ainsi que d'autres adressés par le major Narings. C'était à qui nous témoignerait, par ses prévenances, un affectueux souvenir, et lorsque *la Coquille* mit à la voile, le 27, j'éprouvai de vrais regrets à quitter les amis improvisés que je comptais sur ces rives lointaines.

Maintenant je crois convenable de résumer quelques observations générales sur Amboine; tout incomplètes qu'elles sont, elle ne seront pas dénuées d'intérêt : Amboine d'ailleurs est peu connue de la France.

La ville d'Amboine occupe la rive gauche de la baie de même nom par 3° 41′ 41″ de latitude sud et 125° 45′ 58″ de longitude orientale [1], et s'étend sur une plaine maréca-

[1] Détermination du fort Victoria. La variation de l'aiguille aimantée est de 0° 28′ 3″ N.-E.

Digitized by Google

geuse longue de près de trois milles sur un tiers de mille de argeur, qu'enveloppent les montagnes dont j'ai parlé. Son aspect est celui d'une vaste bourgade, ce qui tient à ce que chaque maison est entourée de cultures et de jardins. Elle ne possède en outre aucun mouvement remarquable. Les maisons sont assez uniformes dans leurs constructions et n'ont qu'un rez - de - chaussée, disposition que les tremblements de terre fréquents rendent indispensable. Les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits. Trois quartiers ou *campongs* se partagent la population, et pour chacun d'eux elle est spéciale et bien distincte par les mœurs et par la religion. Celui du levant est peuplé par les Chinois, celui du centre est la cité européenne, et celui du nord le campong malais. La mer baigne une longue grève déclive sur laquelle est bâti un pont débarcadère qui débouche devant le fort Victoria qu'il faut traverser pour entrer en ville. Ce fort, bâti par les Portugais, premiers possesseurs de l'île, a été conquis par les Hollandais, en 1775, qui l'appelèrent *New Victoria*. Son développement, sur la rade qu'il foudroie, est vaste et de larges fossés lui servent de ceinture. Sa description se trouve dans la narration de Stavorinus. Au milieu du fort sont l'hôtel du gouvernement, les chambres des officiers (devant lesquelles j'ai vu des tapis de vétivert croissant en épais gazon), les magasins et les casernes. Une belle place d'armes, plantée de muscadiers et régulièrement quadrilatère, occupe l'intervalle qui sépare le fort de la ville; son pourtour est bordé par les maisons qu'occupent les principaux personnages de la colonie. Plusieurs petites rivières, envoyant des canaux en tous sens avant de se perdre dans la mer, ont nécessité des ponts dans les rues. Les demeures des Européens, bâties en briques et couvertes en tuiles, sont meublées avec élégance et tenues avec la plus grande propreté. Deux galeries abritées, soutenues par des

Digitized by Google

colonnes de bois, occupent les façades, celle de la rue et celle opposée, et des nattes, roulées au soir et tombantes pendant le jour, sont destinées à s'opposer à l'introduction d'un air trop échauffé. Des dormeuses occupent ces galeries, destinées à la sieste ou à savourer les vapeurs de la nicotiane ; c'est là que jusqu'à dix heures du soir on respire l'air frais dont on a été privé dans le jour. La galerie placée sur le derrière de la maison est dévolue aux domestiques et aux esclaves. Les diverses pièces d'un appartement se composent d'une salle de réception, très-ornée, à fenêtres munies de nattes en rotangs. Les cuisines n'ont pas de cheminées et la fumée s'échappe par une large coupure. Les Malais n'apportent aucun soin à bâtir leurs demeures, ce sont des gîtes en torchis et en bambous.

Les Européens transplantés des marais de la Hollande sous le soleil ardent des Moluques, n'ont pas songé à changer leur manière de vivre, ils ont conservé le régime incendiaire du nord, l'usage excessif du vin et des liqueurs fortes, et cet oubli d'une hygiène bien entendue amène parmi la population blanche cette mortalité qui la décime, et qui exige de la mère patrie un renouvellement fréquent du personnel colonial. Ces colons accueillent les étrangers par des manières franches et ouvertes, et à peine franchit-on le seuil de leur demeure, que les esclaves empressés arrivent avec des rafraîchissements et le tabac, car la pipe est une des nécessités de la vie, et j'ai connu des personnes à Amboine qui n'abandonnaient ce passe-temps qu'avec un extrême regret et pour manger et pour dormir. Le riz remplace le pain dans les repas; pendant notre séjour on poussa la galanterie, dans certaines maisons, jusqu'a faire faire pour notre usage du pain, composé de moitié farine de froment et moitié farine de riz, sorte de pâtisserie indigeste dont les habitants consomment très-peu. Le luxe de la table est général, bien qu'Amboine

Digitized by Google

soit mal approvisionnée d'une foule d'objets qu'on tire de Batavia par des communications annuelles dans la mousson d'ouest : il en résulte souvent de la pénurie. Les Européens ont été obligés d'adopter pour l'ordinaire la cuisine des Malais et des Chinois, et sur leurs tables figurent en première ligne le *cari* comme condiment et le *sambal* comme partie fondamentale du repas. Ce sambal est une véritable *olla podrida* des Espagnols, car il y entre de la viande, du poisson, des œufs et toutes sortes d'herbes disparates. Le claret artificiel est le seul vin recherché; le *gîn* ou esprit de genièvre, l'alcool de grains, étendus d'eau, forment la boisson usuelle, avec le *thé*, que l'on avale froid. Les employés de la colonie ont tous dans leur particulier un grand nombre de domestiques esclaves, ou des déportés de Menado, de Java et de Céram, que le gouvernement leur accorde. Aussi l'influence du climat et ce sybaritisme d'intérieur ne tardent pas à transformer de braves militaires en Smindrides que les plis d'une feuille de rose incommoderaient. Le service pour tous les petits détails roule sur les sous-officiers, et l'engourdissement général est tel que bien peu d'Européens fréquentent les alentours de la ville. On m'assura que pas un agent, le gouverneur même compris, n'avait visité les negréries de l'intérieur, ni même celle de la *Soya*.

Personne ne quitte sa demeure de dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, heures les plus chaudes du jour. Les officiers de service font leurs rondes accompagnés d'esclaves qui les abritent, à la manière malaise, sous un vaste parasol chinois. Dans le *for* intérieur, l'Européen a adopté le costume asiatique, un ample sarong de toile, un turban sur la tête, des sandales aux pieds, le divan qu'on ne quitte pas plus que la longue pipe aromatisée, la sieste ou la position couchée. Les esclaves sont dressés à obéir au moindre geste ou aux mots sacramentels *cassi angor*, *cassi*

Digitized by Google

bir (*beer*), *cassi api*, de l'eau, de la bierre ou du feu. Cette vie molle, entremêlée de ces rivalités passionnées qui ont tant d'énergie dans un cercle restreint et loin de la mère patrie, assaisonnés des commérages inévitables dans les lieux où un petit nombre d'individus sont rassemblés, aident à tirer l'esprit de la torpeur habituelle, et cependant, ces militaires si douillets, paient bravement de leur personne quand l'occasion l'exige : aussi le gouvernement a-t-il à cœur, dans tous ses actes, de favoriser leur bien-être, certain d'en être loyalement servi au besoin.

Les travaux publics sont exécutés par les *Bandelings*, sortes de forçats ou de condamnés à la déportation par l'autorité judiciare. Les naturels de Java, de Tidor, etc. sont exportés à Amboine, ceux d'Amboine à Java, et par cet échange les hommes dépaysés ne peuvent ni s'échapper ni trouver de protecteurs dans une population étrangère. Généralement condamnés pour vol, ils sont malgré cela d'excellents domestiques et susceptibles de s'attacher aux maîtres qui ont pour eux de bons procédés. Un de ces condamnés que je vis chez un officier, jouissait dans la maison d'une grande influence, et je tiens de cette personne une anecdote que nos vaudevillistes pourraient mettre en scène. Esclave d'un résident des Célèbes qu'une condamnation, à la suite d'un procès de plusieurs années, dépouilla de sa fortune, ce Malais désolé de l'état de misère dans lequel se trouvait son patron retenu en prison, se mit à voler pour lui faire parvenir des secours. N'ayant pas pu lui transmettre le fruit de son vol, il médita un plan d'évasion auquel il travailla avec ardeur, et allait parvenir à ses fins, lorsqu'il fut arrêté et condamné à la déportation à Amboine. Son nouveau maître se louait de sa fidélité et de son dévouement.

La portion méridionale de la ville d'Amboine appelée *campong chinois*, est le centre d'un négoce et d'un agiotage

Digitized by Google

actifs. Les Chinois, qui l'habitent presqu'à l'exclusion de toute autre race, ont conservé leurs mœurs, leurs usages, et leur religion. Dans leurs mains roule presque tout le commerce de la colonie, car les hommes de cette race naissent, sans presque aucune exception, négociants; aussi les rues du campong ne présentent-elles que magasins ou boutiques, avec des enseignes bizarres, des transparents, des chiffres et des peintures à foison pour allécher l'acheteur! Là, sont entassés les articles les plus disparates, en meubles ou en bijouteries, les ouvrages en or et en fer; les soieries de Chine; les riches crépons, les souliers dorés; les éventails en pâte de riz et en bois de sandal guillochés à jour; des coquillages; des oiseaux de paradis; de l'écaille de tortue; des bois précieux et mille autres objets de ces régions reculées de l'Asie. Un proverbe européen d'Amboine dit qu'un marchand chinois vaut cinq juifs, tant il y a d'astuce et de fourberie dans l'art de vendre à une valeur beaucoup plus élevée que ne le comporte l'objet, et on ne peut que reconnaître la justesse de cet adage populaire. Jaloux d'apporter en France quelques unes de ces futilités que les caprices de notre civilisation blasée font priser dans nos salons, j'achetai divers articles, entr'autres des recueils de peinture d'histoire naturelle exécutées en Chine. Mais je fus émerveillé de l'habileté des divers marchands auxquels je m'adressai; ils ne craignaient pas de surfaire en demandant cinquante piastres d'un objet qu'ils donnaient pour deux! On conçoit que de subtilités il faut dépenser pour arriver à cette énorme différence de prix, que de paroles, que de mouvements d'yeux sont nécessaires avant de conclure. En touchant un objet il est indispensable de concentrer profondément l'envie qu'on en a, car l'œil de lynx du Chinois qui s'en aperçoit fait payer cette envie au centuple.

Les Chinois administrés par leur capitaine, se marient entre eux; leurs femmes et leurs filles, assez blanches et assez

Digitized by Google

bien faites, vivent très-retirées dans l'intérieur de leurs maisons. Leurs enfants se rendent dans des écoles où ils apprennent à lire et à écrire. J'assistai à quelques unes des leçons qu'on leur donne, et je les vis écrire avec des pinceaux trempés dans de l'encre de chine sur du papier de gloumo (*Broussonetia papyrifera*). L'enfant qui débute calque à l'aide d'un papier transparent la lettre dont il suit les contours; plus tard, le maître dessine les modèles de lettres au haut de la page, ainsi que cela se pratique en Europe, et l'élève doit les copier servilement. Ce n'est pas une petite affaire que de bien copier les caractères singulièrement nombreux et embrouillés qu'emploie la tachygraphie chinoise!

Les Chinois ont d'habiles orfèvres et des bijoutiers adroits (imitateurs serviles il est vrai) mais qui travaillent parfaitement les matières d'or et d'argent. Les femmes savent broder en soie, avec un goût incorrect, mais de la fantaisie la plus riche dans ses formes bizarres. Avec des modèles d'Europe leurs travaux sont irréprochables. Au milieu du campong est le grand bazar, ou le marché général pour les provisions alimentaires. Les boutiques recouvertes de toitures occupées par des Malais, ont leurs allées constamment sillonnées par une foule empressée. Le coup d'œil, au soir, a quelque chose de magnifique lorsque cette immense salle est éclairée par des milliers de torches de résines flambantes. La surveillance est confiée à des agents du fiscal, officier chargé de la police, de la collecte des revenus et des douanes. Les marchands accusés de fraude, pris en flagrant délit, sont conduits à son tribunal et condamnés sans appel. Ces agents ont un costume pittoresque. On les reconnaît de loin à leur turban rouge, véritable épouvantail de ceux qui troublent l'ordre. La grève du bazar est garnie de grandes barges chargées des productions des divers districts de l'île. Chaque nature de produit occupe des places qui lui sont réservées; là sont des sacs de

Digitized by Google

farine de riz ; plus loin les légumes frais ou secs ; ici des tas de bétel, des étoffes communes ; des aiguilles à coudre. A un des angles est la poissonnerie divisée en deux portions, l'une pour le poisson frais dont elle regorge, et l'autre pour le poisson fumé ou desséché au soleil. La baie d'Amboine est tellement poissonneuse qu'elle fournit abondamment à la nourriture de la population malaise, qui en vit presqu'exclusivement. Les scombres-bonites y sont multipliés outre mesure. Les vendeurs de fruits, de jouets d'enfants et de bonbons occupent les bancs du centre. Nul peuple peut-être sur la terre ne fait une plus grande consommation de friandises que les Malais, aussi les confiseurs et les patissiers sont-ils à Amboine à profusion. Certaines de leurs pâtes et de leurs marmelades seraient prisées, même en Europe, et leur débit prouve le nombre des amateurs. Des femmes tiennent des petites échoppes où les passants trouvent du thé et divers autres breuvages du pays. Avec le riz on fait des vermicelles aromatisés de bien des manières et qui plaisent au goût malgré les épices dont ils sont surchargés.

Non loin du bazar est le temple du culte luthérien ; c'est un vaste édifice, élevé en 1780 par le gouverneur Van-Pleuren, et qui n'a rien qu'on puisse citer ; une petite chapelle, servant de succursale, est placée dans un autre point de la ville. De catholique qu'était la population européenne, sous la domination portugaise, elle est devenue protestante en passant sous le joug de la Hollande. Toutefois les chrétiens sont en petit nombre, car les Malais sont restés fidèles au mahométisme et les Chinois à leur panthéisme ; mais il est juste d'avouer que les Hollandais laissent à chaque culte la plus grande liberté, et qu'une tolérance générale règne entre les diverses religions, sous l'autocratie toutefois du pouvoir européen.

Le quartier Malais forme l'aile septentrionale de la ville

Digitized by Google

d'Amboine. Vaste et très-peuplé, ce quartier renferme une population misérable, presqu'exclusivement adonnée aux travaux manuels et surtout à la pêche. L'intérieur des maisons est démeublé et l'extérieur les fait ressembler à de chétives cabanes. Des Javanais, des Budjis, des Célèbes et des naturels de Ternate et de quelques autres Moluques, se sont établis avec les Malais dont ils ont les costumes et les mœurs ; mais bien que se ressemblant, ces hommes portent avec eux le cachet de leur patrie, car on les reconnaît dès la première vue.

Les Amboinais sont, dit-on, orgueilleux et paresseux. La parure et la mollesse sont le but de toutes leurs actions, et en cela seulement gît pour eux le bonheur. Leur aversion pour le service militaire est des plus fortes ; dans les troupes auxiliaires des Hollandais ils passent pour être d'une insigne lâcheté. Leurs femmes sont de petite taille et généralement laides ; celles qui sont libres portent le sarong de couleur ou une sorte de tunique noire, tandis que les esclaves sont vêtues du sarong surmonté d'une sorte de gilet de toile blanche. Cette couleur est chez elles la marque de l'esclavage. Le luxe des Malaises riches consiste en un nombreux cortége de filles esclaves qui les accompagnent dans toutes leurs sorties ; elles affectionnent les tissus noirs, par suite du goût de leur race pour cette couleur consacrée au deuil. La mode ne leur a point appris à porter de souliers. Les Malaises qui ont épousé des Européens ou qui vivent avec eux se sont dévouées à porter une chaussure ; mais toutes, libres ou esclaves, relèvent leur chevelure, sur le sommet de la tête, avec un large peigne d'écaille travaillé à jour. J'ai déja dit que leurs cheveux sont oints d'essences et d'huiles odorantes avec un soin minutieux et que le bétel [1] quitte peu leurs lèvres.

[1] Le Camoëns, dans la Lusiade, dit (chant VII) : « que Vasco de » Gama en recevant audience du calicut de Samorin, vit près du mo-

Digitized by Google

Les orangs-cayas ont conservé, dans les jours de gala, le vieil habit européen du siècle passé ; je n'ai pu que sourire en les voyant se présenter chez le gouverneur avec un habit à la hollandaise, des culottes courtes de satin, des bas de soie noirs et des souliers à boucles d'or ! Chacun d'eux, fort embarrassé dans ce costume gênant, était suivi d'un nombreux personnel d'esclaves, bien qu'un seul ait pour unique fonction de porter la canne distinctive du rang du maître, canne à pomme d'argent ou à pomme d'or, suivant l'importance des fonctions de l'orang-caya, décoré de cette preuve de confiance de la part du gouvernement.

Les docteurs Harloff et Merklein me peignirent les mœurs des indigènes comme entachées de la plus affreuse dissolution. Les femmes malaises ne connaissent de l'amour que ses déréglements, et les raffinements de leur lubricité surpassent ceux de Caprée. C'est au plus tard vers huit ou neuf ans que les jeunes filles effeuillent leur couronne virginale, et encore bien souvent n'attendent-elles pas cette époque. On dit cependant qu'elles ne font le plus ordinairement ce sacrifice qu'en faveur de l'objet de leur prédilection, et un employé de la colonie me citait ce trait d'une jeune esclave pressée par le maître qui l'avait achetée, lui répondant : « Vous êtes possesseur de ma liberté, mais vous ne le serez jamais de ma personne, car celle-ci s'est donnée à un autre. »

La principale branche d'industrie des Malais pauvres, est la pêche qui fournit grandement aux besoins de leur famille Ces besoins ne sont pas nombreux, car un peu de riz, du poisson, de l'eau, quelques bottes d'herbes sur quatre piquets,

» narque un vénérable vieillard, qui lui donnait de temps en temps » des feuilles de bétel, herbe aromatique que les Orientaux sucent con- » tinuellement ». (Traduction de Castera.) Or le Camoëns prend ici l'enveloppe pour le contenu. Le bétel étant un mélange de poivre-bétel (fruit) d'arec ou cachou et de chaux.

Digitized by Google

fournissent aux besoins matériels de la vie. Les quantités de poissons qui pullulent dans la baie d'Amboine passent toute idée; et malgré la prodigieuse consommation qui s'en fait chaque jour, ces masses ne paraissent pas éprouver de diminution. En arrivant à Amboine, par mer, on croit arriver dans une grande pêcherie, car les contours de la baie ne présentent que labyrinthes de filets faits en bambous et en treillis de rotangs, ou des sennes mises à sécher, ou des Malais lançant l'epervier, ou des pêcheurs tendant des lignes armées d'ameçons fabriqués dans le pays. Le milieu de la baie est sillonné par des pirogues légères ramées avec agilité, et que les bonites et les thons suivent. Un homme placé à l'arrière, avec un sac, jette un appât, d'autres laissent traîner de longues lignes, et les bonites voraces se laissent prendre avec une facilité qui étonne. Les scombres sont très-estimés, et il se fait de grandes salaisons de chair ferme et compacte qui s'exporte pour les autres îles.

Les Hollandais ont mis en circulation, pour remplacer les monnaies d'or et d'argent, des billets de différentes valeurs, mais les plus communs sont d'une roupie. Le billon est remplacé par des morceaux de cuivre appelés *copangs*, sur lesquels sont frappées les lettres de la fonderie, et qui valent un ou deux sous de Hollande, c'est-à-dire six liards à trois sous de notre monnaie. Batavia est la seule ville où il soit frappé des florins à l'effigie du roi de la Néerlande.

Jusqu'en 1795 la compagnie d'Amsterdam avait seule le privilége de gérer les possessions des Indes orientales; dans les dernières années cette compagnie, par suite de pertes énormes, éprouvait de grands déficits, et l'occupation française ne fit que précipiter sa ruine. L'état se chargea dès lors de l'administration de ces riches et importantes colonies. A la paix de 1814, la Hollande rentra en possession de Java et des Moluques, dont les Anglais s'étaient emparés, et réorganisa

Digitized by Google

un personnel bien autrement fastueux que celui qu'employait autrefois la compagnie. Le gouvernement forma des régiments de Javanais et de Malais, en ayant soin de faire les cadres avec des soldats européens de confiance et des officiers éprouvés, et les envoya dans des îles éloignées de leur sol natal. La garnison d'Amboine se trouve composée de quatre compagnies de flanqueurs, ayant cent vingt hommes chaque, et de détachements de pionniers et d'artilleurs. Ces soldats, vêtus de coton blanc, sont bien tenus et soumis à une discipline sévère, ils manœuvrent avec ensemble et précision et prennent un soin minutieux de leurs armes. Au moment du passage de *la Coquille*, on m'assura que les dépenses de la colonie étaient de beaucoup supérieures à ses revenus, et que tôt ou tard il faudrait porter la hache dans le luxe des employés qui en dévoraient la substance.

Comme ce cas est aussi celui de la France, je me suis procuré quelques renseignements qui peuvent avoir leur utilité. Le gouverneur a 3000 roupies par mois, et reçoit les ordres du gouverneur général des Indes, qui réside à Batavia. M. Merkus, le gouverneur actuel, est arrivé a Amboine le 28 octobre 1822 avec le titre de fiscal, mais il avait rempli auparavant les fonctions de secrétaire-général à Java. Parmi ses devoirs, on range en première ligne des tournées régulières, qu'il doit faire chaque année, dans les comptoirs soumis à son autorité, pour vérifier la gestion des résidents. Il préside le grand conseil, et les sentences portant peine de mort ne sont exécutées qu'après sa sanction. Il a pour sa correspondance et ses travaux un secrétaire du gouvernement et douze commis ayant divers titres. La colonie a, en outre, trois magistrats, seize administrateurs, divers agents, un notaire, un directeur de la poste, un comité de vaccine et deux ministres protestants.

L'état-major est composé d'un colonel commandant les

Digitized by Google

troupes, d'un lieutenant-colonel, d'un capitaine et d'un lieutenant du génie; plus un directeur du matériel d'artillerie, avec un capitaine et un lieutenant de son arme; un inspecteur et un adjoint; un chirurgien-major et six officiers de santé de 2e classe.

Un bataillon du 26e régiment d'infanterie de ligne, formé d'Européens, renforçait la garnison; il comptait sept officiers d'état-major, six capitaines, six lieutenants, douze sous-lieutenants. Les pionniers avaient un capitaine et un lieutenant; les artilleurs, un capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenants.

M. Moorices recevait 1,000 roupies par mois, M. Stijman, 700, et les autres grades en proportion. Aussi quelques années de séjour dans les îles de l'est avec de l'ordre et de l'économie, permettraient de retourner en Europe avec des ressources honnêtes.

Les comptoirs qui dépendent d'Amboine [1] sont: Hila, Céram, Manipa, Saparoea, Bourou. Nussalaut, Haroeko, Banda, Ternate et Menado (*Célèbes*) [2].

[1] Les Hollandais possèdent, en outre, dans l'Archipel indien: des comptoirs à *Bornéo* et à *Sumatra*; cette dernière île, la plus occidentale des îles de la Sunda, a 1050 milles de longueur sur 165 de largeur et une population évaluée à 3,000,000 âmes. Le fort Marlborough ou Bancoulen, sur la côte S.-O. est le chef-lieu de la compagnie anglaise: et *Padang*, à 300 milles au N.-O., est dévolu aux Hollandais. Java, exclusivement aux Hollandais, a 600 milles de longueur et 95 de largeur; en 1815 on évaluait sa population à 4,396,611 habitants, parmi lesquels on comptait 81,518 Chinois; la capitale, ou Batavia, renfermait 332,015 habitants dans cette même année, en y comprenant 81,518 Chinois. Samarang est un port de la côte N.-E. et Sourabaya est à l'est de Samarang. Les Célèbes ont 500 milles de longueur sur 150 milles de largeur, Menado en est le chef-lieu; enfin Amboine, longue de 32 milles sur 10 de largeur, avait en 1796, 45,252 habitants, la plupart Mahométans.

[2] *Hila* a trois officiers et un chirurgien de 3e classe; *Céram*, un lieutenant et un sous-lieutenant; *Manipa*, un sous-lieutenant; *Saporoea*, un

Digitized by Google

Le climat d'Amboine n'est pas aussi malsain que celui de la plupart des îles environnantes, toutefois à la suite des variations qu'apportent les changements de mousson éclosent des maladies graves et qui font de nombreuses victimes. J'ai publié dans mon voyage médical les faits qui étaient parvenus à ma connaissance sur les affections morbides propres à Amboine et sur l'épidémie de choléra qui a ravagé cette île en 1823, je n'y reviendrai pas.

capitaine, deux lieutenants et un chirurgien de 3e classe; *Nussalaut*, un lieutenant en second; *Boreoe* ou *Bourou*, un sergent; *Harocko*, un capitaine, trois seconds lieutenants; *Banda*, un lieutenant-colonel, un second lieutenant, major de place, un inspecteur de 2e classe, un chirurgien aide-major, un sous-aide, et un pharmacien de 3e classe; la garnison est formée par un bataillon du 24e régiment de ligne ayant quatorze officiers, plus un capitaine de pionniers et un capitaine d'artillerie; *Ternate*, un major commandant, un inspecteur administrateur, un hôpital militaire avec trois officiers de santé, un bataillon d'infanterie ayant neuf officiers, une compagnie d'artillerie ayant deux lieutenants; *Menado*, un lieutenant et un chirurgien aide-major. Chacune de ces îles a de plus pour principale autorité un résident.



Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Traversée d'Amboine au Port-Jackson, par l'ouest et le sud de la Nouvelle-Hollande

(du 28 octobre 1823 au 17 janvier 1824);

Séjour au Port-Jackson de la Nouvelle-Galles du sud

(du 17 janvier 1824 au 20 mars suivant).

Cette Botany-bay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition,
En foule sont venus, et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
(Delille.)

La matinée du 28 octobre nous vit livrer à une brise légère du S. E. les voiles de *la Coquille*, et en quittant Amboine nous saluâmes la ville de onze coups de canons, que nous rendit la corvette *la Comète*. Nous étions en vue des îles d'Amblaw et de Bourou le 31, et le 4 novembre nous restâmes par le travers de l'île brûlante ou du volcan, îlot conique couronné par un cratère bien dessiné, dont la surface est couverte de scories et qui ne paraît pas avoir de végétaux. Le 11 nous apparurent les îles de Wéther, des Chiens, Babi et Gambing.

Digitized by Google

Cette dernière, haute et ravinée, est très-boisée; des cabanes, bâties au milieu de bosquets s'élevaient sur les coteaux disposés en gradins. Le 12, nous navigâmes dans le canal qui sépare Ombay de Timor, et en vue de ces deux îles. Au soir, un de ces orages violents des Moluques se développa avec cette soudaineté qui étonne profondément, car le ciel se voila de noir et les longs roulements du tonnerre entremêlés de grains de vents ou de pluie résonnaient au loin sur la mer. Le fluide électrique sillonna plusieurs fois de suite les nues, et frappa plusieurs points de la côte orientale sous laquelle nous étions sousventés. De la corvette, le spectacle avait quelque chose de terrible, de voir des quartiers de rochers volants en éclats sur les falaises ou des arbres brisés par la foudre. Ces orages se forment avec rapidité et passent vite, mais ils se renouvellèrent chaque soir, tant que dura notre navigation dans les mers de Timor. Le 14, il nous fallut louvoyer entre Pantar, Ombay, Timor et Lamblin. Nous espérions relâcher à Dilly, chef-lieu de l'établissement des Portugais sur la pointe N. E. de Timor, afin d'y prendre des rafraîchissements, mais nous eûmes le chagrin d'entendre donner l'ordre de continuer de faire route sans nous arrêter à ce port, et comme on nous y avait formellement fait espérer une relâche, nous avions remis à y faire l'approvisionnement des vivres frais pour la table de l'état-major qui acquit ainsi la triste conviction qu'il nous faudrait faire trois mois de traversée, par les rudes mers du Sud de la Nouvelle-Hollande dans le dénûment le plus absolu. Chacun de nous se sentait sous ce rapport plus malheureux que les matelots, car nous n'avions plus, pour toute nourriture, que des restes de vieux lard salé, à demi corrompu, du biscuit vermoulu rempli de vers, et pour boisson une eau ferrugineuse formant avec un tafia de riz, un fort mauvais grog; ajoutez à cela des brouillards épais, une mer déchaînée et toujours creuse, un roulis et un tangage

Digitized by Google

continuels, le passage brusque de l'équateur aux régions australes, et l'on concevra de quelle somme de misère cette traversée nous fit payer notre imprévoyance. Quelques sacs de riz, pris à Amboine, auraient été notre providence, s'ils n'avaient pas eté infestés par les crottes de souris et par les cancrelas (blattes); ces derniers insectes dégoûtants s'étaient si prodigieusement multipliés à bord, qu'ils transformaient nos étroites cabines en lieux de supplice. Repandus par myriades, ils souillaient les aliments, corrompaient l'eau et troublaient notre sommeil. Leur voracité s'attaquait à tout, même à l'encre, qu'ils vidaient sans en laisser une goutte, et le cuir disparaissait sous leur insatiable appétit. Je n'aurais jamais cru à toutes les misères que cet insecte peut apporter avec lui si je ne les avais pas éprouvées; chacun de nous, dans la campagne de *la Coquille*, peut dire que ces blattes s'adressaient surtout, pendant la nuit, au rebord des ongles des orteils des personnes endormies, qu'elles déchiraient. Pour en finir avec cette véritable harpie, ce fut notre fléau durant tout le reste de la campagne. Mais après avoir longtemps été la pâture d'une grosse espèce, nous changeâmes pour une autre, petite de taille, mais encore plus vorace que la précédente, et l'emportant sur elle par une multiplication vraiment effrayante. Nous renonçâmes, M. D'Urville et moi, à nos cabines; et pendant plus de dix mois, tant que dura notre navigation entre les tropiques, notre lit se trouva être une natte de sauvage jetée sur le pont, et que les averses pluviales ne nous faisaient même pas quitter.

Malgré ces alternatives de temps à grains, d'orages, de ciel sombre faisant place à des heures sereines, à une atmosphère embrasée, la mer de ces parages torridiens recelait une variété prodigieuse d'êtres de toutes sortes, et le 16, non loin des îles *Savù*, je vis passer le long du bord une belle carinaive vitrée, nageant avec son animal, puis un nautile

Digitized by Google

pompilius avec son poulpe, mais une brise fraîche nous faisait faire bonne route, et mes yeux perdirent bientôt de vue ces animaux précieux et inconnus en ne me laissant que des regrets. Des fous de diverses espèces et surtout les *fous de Savù*, décrits par Péron [1], entouraient le navire. Ils nous annoncèrent le voisinage de la grande *Savù*, que nous cotoyâmes au nord à quatre milles au plus. Cette île, de médiocre hauteur, est peu boisée; d'entre quelques palmiers se dessinaient les cabanes, près desquelles des troupeaux paissaient en liberté. Un résident hollandais y séjourne pour faire expédier aux Moluques de la viande de boucherie. Après *Savù*, nous vîmes Benjear, dont la surface est nue et rougeâtre; cette îlette, placée à peu de distance de la précédente, est plus petite; ses côtes, déchirées et couronnées par quelques maigres cocotiers, ne sont point éloignées du nouveau *Savù*, autre île, qui est aplatie ou peu élevée au-dessus de la surface de la mer, et que rend remarquable un haut rocher creusé de manière à ressembler de quelques milles à un navire à la voile. Le 26, la mer était rouge de sang par larges places, et cette coloration était due à des crustacés d'une grande ténuité [2]. Le 1er décembre, par 13° de latitude S. et 110° de longitude occidentale, nous communiquâmes avec le navire baleinier *The Melantho*, parti de Londres le 17 juillet 1822, et qui nous apprit l'entrée des Français en Espagne. Ces nouvelles nous émurent vivement, et le capitaine Folger nous donna tous les détails qu'ils possédait à ce sujet. Le *Melantho*, fin navire de trois cent soixante-dix tonneaux,

1 *Sula sabuensis*, Péron.

2 Ce phénomène a été mentionné par d'anciens navigateurs. Desbrosses (*voy.* t. 1, p. 351) dit : « Vers 35° 30′, la mer était toute rouge par des insectes mentionnés par Sebald de Vert : ce sont des poux cornus, blancs comme du cristal, marqués sur la tête d'une tache couleur de feu. » (*Voyage de Jacques Lemaire et Schouten.*)

Digitized by Google

n'avait encore capturé que quatre baleines, mais on espérait mieux de sa croisière, projetée en mars, sur les côtes du Japon. M. Folger ne croyait pas à l'existence des îles *Trials* sur le gisement desquelles il avait passé sans avoir connaissance d'aucune terre. Le 11, le commandant de *la Coquille* se trouva sur la position que les cartes françaises donnent à ces îles sans être plus heureux ; car il fit jeter un plomb de sonde, filé à deux cents brasses, sans obtenir d'indice de fond.

A partir du 15 décembre jusqu'au 20 et dans la zône du tropique du Capricorne, nous eûmes fréquemment des calmes et de beaux jours. Les animaux pélagiens pullulaient dans ces eaux échauffées ; aussi étais-je absorbé par les soins qu'ils demandaient pour être peints, décrits et pour leur préparation. Des milliers de janthines violettes, de tailles variables, mais munis pour la plupart de leurs grappes vésiculeuses, voguaient de compagnie et scintillaient de lueurs phosphoriques. Des *hyales*, des *cléodores*, des *rhizophyses* et des *salpa*, comptaient dans ces parterres marins de curieux individus. Mais à partir du 22, à mesure que nous nous élevions dans les latitudes méridionales, les vents prenaient de la violence, la mer se creusait, les nuages voilaient le ciel. Dès le 29, notre vue n'errait plus que sur des vagues profondes, dans une atmosphère d'épais brouillards. Les nuits étaient froides et humides, et la mer mugissante sur laquelle roulait *la Coquille*, cinglant à pleines voiles, n'avait pour nous récréer que des albatros, que des pétrels géants, le pétrel cendré ou de Lesson et le prion de Forster.

Le 1^er^ janvier 1824 fut fêté par les officiers avec un enthousiame des plus vifs ; nous nous trouvions alors par le travers de la côte méridionale de la terre de Diémen ou Tasmanie. Depuis longtemps notre table ne réunissait plus que des visages moroses et affamés, et M. de Blosseville venait,

Digitized by Google

en retrouvant dans sa cabine les deux dernières boîtes des préparations d'Appert dont il s'était muni à Paris, de rencontrer l'unique moyen de les dérider. Une poularde et des haricots tendres, datant de trois années, nous furent servis en ce jour et occasionnèrent la plus agréable des surprises. Gloire, vaine chimère des voyageurs, que tu étais pâle en face de ces appétits savourant jusqu'aux os de cette fastueuse volaille! le manger le plus délicat que jamais j'aie connu, car au Port-Jackson nos palais se blasèrent vite et *oncques depuis ne revint*, comme dirait Montaigne, *cette ferveur des dents*. Le 7, un de nos matelots les plus adroits, le nommé Jude, harponna un delphinaptère de Péron: cétacé long de cinq pieds huit pouces, pesant cent vingt livres, et portant un riche camail noir sur le satin du reste du corps. Des yeux verts, un long museau effilé et point de nageoire dorsale, font de ce dauphin une espèce fort remarquable. La jolie physale mégaliste fut l'heureuse messagère qui nous annonça les approches de la Nouvelle-Galles du sud, et le 17, au matin, nous vit entrer dans le Port-Jackson, ce chef-lieu des établissements de la Grande Brétagne, dans l'Australie. En France on ne connaît généralement que Botany-bay. Seul ce nom s'identifie avec l'idée des établissements de convicts, ou déportes exilés par la mère patrie à la Nouvelle-Hollande. Mais Botany-bay abandonné pour le Port-Jackson, la plus vaste rade du monde, ne doit plus figurer que pour mémoire dans les récits des modernes voyageurs.

C'est donc le 17 janvier 1824 que l'ancre de *la Coquille* tomba sur la rade de Sydney, à l'extrémité la plus avancée du Port-Jackson, au milieu d'une forêt de mâts [1], et non loin de la corvette de guerre *The Tees*. Nous saluâmes le

[1] En 1813 seulement, plus de 90 grands navires fréquentèrent ce port.

Digitized by Google

pavillon anglais de vingt et un coups de canon que nous rendit la batterie de Dawn. MM. Pipers et Nicholson, officiers de port, vinrent s'enquérir des motifs de notre relâche, et M. Powel, capitaine du *Rambleur*, célèbre par ses découvertes dans l'Archipel de Shetland, s'empressa de nous offrir ses services. Nous ne tardâmes pas à recevoir aussi la visite de M. Deps, capitaine de *l'Endeavour*, dont nous avions fait la connaissance à O-taïti. Il nous avoua qu'il nous croyait naufragés, tant lui paraissait inexplicable le retard que nous avions mis à nous rendre à la Nouvelle-Galles du sud. Il ajouta qu'il avait manqué de se perdre sur une île inconnue des géographes et que les naturels nomment *Tongatara* [1], île peuplée par des hommes doux, hospitaliers et de même race que les O-taïtiens.

Le 19 M. Duperrey, accompagné de MM. d'Urville, Gabert et de Blosseville, partit pour Paramatta présenter ses lettres de recommandation au gouverneur général, sir Thomas Brisbane; ce gouverneur, astronome fort connu, membre correspondant de l'Institut de France, se montra constamment, pour notre expédition, d'une extrême bienveillance. Nous trouvâmes en lui un digne ami des sciences, et ses manières courtoises et généreuses nous commandèrent une sincère et vive gratitude.

Tout ce qui frappa nos regards dans les établissements de la Nouvelle-Galles du sud, nous donna une haute idée du génie des Anglais pour les colonisations; l'ordre et l'entente de cette nation dans les moindres détails des rouages nécessaires pour faire fonctionner une civilisation implantée sur

[1] M. de Blosseville a publié en France, et sous le nom de M. Deps, les détails relatifs à la découverte de plusieurs îles, faite par ce navigateur. M. Deps m'avait remis un double des notes qu'il avait communiquées à M. de Blosseville, mais je crois inutile de les reproduire.

Digitized by Google

des bords naguère livrés à des peuplades misérables, méritent de sincères éloges. Aussi pendant les deux mois que je séjournai sur cette terre fécondée par des bannis, je redoublai d'efforts pour me procurer des documents susceptibles de mieux faire connaître cette colonisation agricole à ma patrie [1].

Depuis longtemps les côtes méridionale, boréale et occidentale du continent austral avaient été découvertes par les navigateurs hollandais, que l'on ignorait encore quelles pouvaient être ses limites à l'est. Sans la famine qui régnait à bord des vaisseaux de Bougainville, à ce navigateur aurait été réservé l'honneur de mettre un terme à l'incertitude des géographes à cet égard; mais repoussé par le manque de vivres, Cook, qui vint après lui, ajouta ce nouveau fleuron à ses nombreuses découvertes. Ce grand navigateur eut connaissance de la terre le 19 avril, et mouilla le 28 avril 1770 dans un hâvre qui fut nommé *Botany-bay*, parce que les naturalistes qui l'accompagnaient furent ravis de la beauté des plantes nouvelles et inconnues dont le sol enrichissait leurs collections. Toute l'étendue de la côte reçut dès lors le nom de Nouvelle-Galles du sud. De retour en Europe,

[1] J'ai recueilli, sur la Nouvelle-Galles du sud, deux volumes in-8° de notes manuscrites, et j'ai réuni la plupart des écrits publiés sur cette partie du monde. Je me bornerai donc, dans la relation que je donne en ce moment, à rapporter des simples faits de détails ayant l'intention d'imprimer un ouvrage spécial sur la Nouvelle-Hollande. Ce vaste continent, en effet, envisagé sous les rapports historiques, géographiques, hydrographiques, naturels et anthropologiques, doit fournir les éléments d'un livre d'un haut intérêt. Les principales sources pour un travail de ce genre, sont : Cook, La Pérouse, White, Phillipp, Lewin, Desbrosses, D'Entrecasteaux, Flinders, Oxley, Péron, de Freycinet, King, Uniacke, Wentworth, Atkinson, Turnbull, Field, Collins, Cuningham, Curr, Dawson, Evans, Gilbert, Hunther, Maquarie, Reid, Widowson, Ernest de Blosseville, Hume et Howell, etc., etc., etc., et mes propres observations.

Digitized by Google

Cook et Banks, son compagnon non moins célèbre, firent entrevoir à leur gouvernement les avantages que l'Angleterre devait un jour retirer de la possession de cette région lointaine. L'émancipation de l'Amérique étant un fait accompli, il devenait nécessaire d'ailleurs de créer un lieu de déportation pour les condamnés, en jetant les fondements d'une colonie dont l'existence pouvait un jour la dédommager de la perte de l'Amérique du Nord. Aussi Arthur Phillipp, gouverneur de l'établissement projeté, abordait la Nouvelle-Galles du sud le 18 janvier 1788 et y débarqua les convicts des deux sexes [1] qui devaient en devenir les premiers colons. Phillipp, déconcerté de ne trouver à Botany-bay que des sables de bruyère (où végétaient de magnifiques plantes sans doute) et inquiet de ne pas avoir de terre franche, fit explorer les alentours et [2] eut le bonheur de rencontrer ce sol arable sur les bords du Port-Jackson, dont il prit possession en négligeant le territoire de Botany-bay placé dans des circonstances tout à fait défavorables. Le Port-Jackson d'ailleurs par ses bois multipliés, et la sûreté de son ancrage, offrait d'immenses avantages à la navigation, et le capitaine Hunter en releva soigneusement tous les points.

Les premières cabanes qui s'élevèrent furent bâties sur la crique de Sydney, et ce nom resta à la ville qui surgit bientôt sur ces âpres bords. Le territoire, à partir de *Botany-bay*

[1] Consultez la relation imprimée de cette première ère de la colonie : sous ce titre : voyage du gouverneur Phillipp à Botany-bay, avec une description de l'établissement de Port-Jackson et de l'île Norfolk, suivi des journaux des lieutenants Shortland, Watts, Ball et du capitaine Marshall, avec un récit de leurs nouvelles découvertes. 1 vol. in-4°, Londres, 1789. Il y a une traduction française en 1 vol. in-8. Paris, 1791.

[2] That Botany-bay should have appeared to captain Cook in a more adventageous ligt than to governor Phillipp, is not by any means extraordinary. Their objects were very different. »

Digitized by Google

jusqu'à *Broken-bay*, reçut le nom de *Comté de Cumberland*, et les districts qu'on y enclava plus tard et successivement furent ceux de *Sydney*; de *Bullanaming*; *Petersham*; *Concord*; *Liberty plains*; *Botany-bay*; *Banks's-town*; *Paramatta*; *Prospect-hill*; *Toongabbee*; *Fielo of mars*; *Hunter's-hill*; *Broken-bay*; *Oxley*; *Castle-hill*; *Upper-Nelson*; *Castelereagh*; *Cabramatta*; *Minto*; *Upper-Minto*; *Airds*; *Appin*; *Holsworthy*; *Cooke*; *Bringelly*; *Evans*; *Richmond*; *Green-hill*; *Bathurst* et *Melville*. Le nouveau comté *de Northumberland*, placé au nord du précédent, ne comprend que les districts de *Phillipp*, de *Meehan* et de *Kurry-junh*, sur les rives de la *Grose* et *du Hawkesburry*.

Le Port-Jackson, soit par son étendue, soit par la sûreté de son ancrage, est une des plus belles rades qu'il soit possible de désirer pour la prospérité d'un établissement. Il se trouve naturellement divisé en criques ou petites baies susceptibles elles-mêmes de loger de nombreux vaisseaux marchands. Son entrée est rétrécie par deux pointes avancées, mais sa longueur est de sept à neuf milles, et un seul îlot s'élève à la partie moyenne. C'était sur cette falaise isolée que l'on envoyait autrefois, en une sorte d'exil disciplinaire, les convicts incorrigibles ou coupables de désobéissance.

L'emplacement occupé par la ville de Sydney se découpe en une presqu'île assez considérable, que les édifices ont peu à peu envahie, car la ville primitive accumulée dans un étroit quartier appelé les *rocs*, sur le bord de la même crique, n'a pas cessé depuis lors de s'agrandir d'une manière presque fabuleuse. Sydney aujourd'hui (1824) a plus d'un mille et demi de longueur, bien qu'on ne lui donne que 10,000 habitants. Il est facile de se rendre compte de ce fait, lorsqu'on songe que chaque maison bâtie à un simple rez-de-chaussée est entourée d'un parterre sur la rue et d'un jardin en arrière. C'est le *vrai cottage* que les Anglais aiment par dessus tout, en

Digitized by Google

meublant l'intérieur avec le *comfort* qui rend la vie intime douce et agréable : leur *Sweet home* enfin. Les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits, et occupent tout l'espace qui sépare *Sydney-cove* de *Lane-cove* ou *Cockle-bay*, et l'intervalle qui isole la batterie de Dawn de *Brickfield*; de sorte que la maison longtemps décorée du nom d'*ultima*, parce qu'elle était isolée et loin de la ville, se trouve enclavée actuellement dans son enceinte, en dedans de la barrière. Les métamorphoses que Sydney subit chaque année, renouvellent sa face de manière à la rendre méconnaissable, et cette ville, de l'enfance est presque sautée à la virilité sans passages que l'on puisse signaler. Il semble qu'une fée ait touché de sa baguette magique les rocs qui hérissaient cette portion de la côte pour les transformer en édifices. Elle doit beaucoup au gouverneur Maquarie qui avait le goût le plus vif pour le mortier et les maçons, et qui, pendant tout le temps qu'a duré son gouvernement, a donné de l'occupation à la truelle. Mais peut-être aimerait-on mieux voir gravé dans le cœur de chaque habitant le nom de celui qui a doté Sydney d'une foule de monuments utiles, que de lire sans cesse ce nom gravé, imprimé ou peint sur leurs façades, avec ces mots : « *érigé par le gouverneur Maquarie.* » Ce nom je l'ai lu vingt fois dans une seule rue!.... Mais il est juste d'avouer que l'essor donné à la prospérité de Sydney par cet administrateur a été des plus grands, et c'est même cette prospérité trop rapide, m'assura-t-on, qui fut cause de son rappel.

Vue d'une hauteur qui la domine, cette ville présente à l'œil un admirable panorama; la masse de ses maisons entre lesquelles se font remarquer quelques édifices publics, est surmontée par les nombreuses flèches des mâts agglomérés dans son hâvre. Vis à vis, *Hidepark*, résidence du gouverneur, jette par ses délicieuses plantations un immense rideau de verdure. Partout est la vie, le mouvement. L'activité du com-

Digitized by Google

merce et le besoin de luxe se font jour à travers les rues populeuses. Les magasins de l'état et les ateliers de l'arsenal occupent les rives de Sydney-cove. Au dessus des rocs, à Surry-lane, proche le fort Phillipp, est l'hôpital militaire, plus loin s'élève sur un haut coteau, le grand hôpital, bâti en 1814, composé de trois corps de logis, ayant leur premier étage entouré d'une large galerie couverte, destinée à être pour les malades un lieu de promenade accommodé à l'influence de la température. Parmi les autres établissements que l'on puisse citer, j'indiquerai la halle couverte, non encore terminée (1824); l'église Saint-James; le palais de Justice; divers refuges pour les convicts; un hospice pour les vieillards condamnés et infirmes; les barracks ou les casernes pour la garnison, ayant un vaste champ de manœuvres, et qui forme une longue construction sur le coteau qui domine *Cockle-bay*. Dans les rues le promeneur rencontre de jolies maisons, bâties en un grès friable ou en briques cuites, couvertes en lattes de bois peintes en bleu, plus rarement en tuiles, n'ayant qu'un étage pour braver la violence des vents qui soufflent d'une manière désordonnée pendant l'hiver. L'hôtel du gouvernement occupe le versant oriental de Sydney, dans une position choisie avec bonheur; de construction mesquine, rien ne recommanderait cet édifice, que ses écuries bâties en style moyen âge écrasent. Son parc, où les chênes croissent avec vigueur, où les mimosas et les encalyptus s'unissent pour contraster, par leur étrangeté, avec les arbres de nos climats; où les kanguroos s'ébattent, où des cygnes noirs jouent : son parc, émaillé de fraîches pelouses, est un lieu de promenade vraiment plein de charmes. Au milieu de Hidepark, a été dressée une colonne sur laquelle sont gravés les milles qui séparent les divers points colonisés de la métropole. Puis les écuries que je viens d'indiquer, bâties non loin du rivage du port Lachlan, ressemblent à un vieux châ-

Digitized by Google

teau du temps des croisades, avec huit tours, des créneaux, des ogives, avec roses et lancettes. Cet édifice, qui a coûté des sommes considérables, m'a paru de bien mauvais goût : il en est de même de la porte de Sydney exécutée d'une manière assez médiocre en forme de paraclet ou d'autel gothique. M. Maquarie était encore dans toute la ferveur de sa verve architecturale, lorsqu'il jeta les fondements d'une église catholique, dans le S.-O. de la ville, à l'angle d'un vaste champ de bataille; mais l'arrivée du commissaire Bidgge, envoyé par la chambre des communes [1] pour s'enquérir de l'état de la Nouvelle-Galles du sud, vint faire suspendre ces travaux dont il défendit la continuation. Le rappel de M. Maquarie, qui ne se fit pas attendre, vint faire délaisser toutes ces entreprises, onéreuses pour la mère patrie, mais d'un haut intérêt pour la colonie qui était appelée à en profiter.

Lors de notre passage à Sydney, l'effet produit par le rapport du commissaire Bidgge était loin d'être dissipé; quelques personnes accusaient ce long mémoire d'être plein de petites choses ou en d'autres termes d'être l'écho de mille commérages, et de traiter avec une sévérité injuste les bonnes intentions de M. Maquarie. Mais ce gouverneur eut autrement à souffrir d'un pamphlet [2] dans lequel on l'accusa d'être négligent, dissipateur, arbitraire, ignorant, clairement inhabile à remplir la tâche que lui avait confiée le ministère, et ce libelle était terminé par cette phrase cruelle : « qu'il fallait être fou pour faire élever des pilastres et des colonnes, lorsque des colons manquaient de toit pour s'abriter. » J'ignore

[1] Report of the commissioner of inquiry into the state of the colony of new south wales; ordered by the house of commons, to be printed. 177 in-folio (19 juin 1822), signed John Thomas Bidgge, to Earl Bathurst.

[2] Letter to Earl Bathurst, Bythe honourable h. Grey Bennet (the Edimburgh rewiew, fév. 1823, n° 75).

Digitized by Google

ce que de telles rumeurs peuvent avoir de fondé. L'erreur de l'administration de M. Maquarie a pu être de chercher à donner un vaste essor à la colonie qu'il dirigeait, mais cette erreur est celle d'une âme généreuse, et son souvenir doit rester dans le cœur des colons reconnaissants.

Sydney [1] est la capitale de la Nouvelle-Galles du sud. Elle possède deux écoles pour l'éducation des enfants ; un établissement fondé en 1800 par le gouverneur King pour les filles orphelines ; une banque établie en 1817 avec un capital de 20,000 livres sterlings ; une société auxiliaire de la bible, et une institution fondée en 1817 sous le nom de *the new south wales sunday school*. Elle publiait en 1823 une feuille hebdomadaire intitulée Sydney-gazette, que ne remplissaient guère, que les actes administratifs relatifs à la colonie ou des extraits des journaux d'Europe. Cette ville est la résidence des grands commerçants, fixés pour la plupart dans les rues Pitt et Georges. Les objets d'Europe affluent dans les boutiques, mais leur prix est élevé, la main d'œuvre y est aussi fort chère. Les alentours approvisionnent le marché qui se tient le jeudi.

La campagne, au nord de Sydney, est généralement nue, rocailleuse et garnie d'arbres chétifs. Au sud, sur la route de Botany-bay, elle est recouverte d'une belle végétation, propre à la nature maigre du sol qui est pierreux ou arénacé. L'eau douce manque à la ville pendant les fortes chaleurs qui durent à peu près trois mois. Dans cet intervalle de temps on va puiser l'eau d'une crique placée au

[1] Cette ville gît par 33° 51′, 44″ de lat. sud, et 148° 54′ 00″ de long. orientale (le fort maquarie). La tour de maquarie, élevée de 76 pieds à partir du sol, et à 277 pieds au dessus du niveau de la mer, offre en mer une élévation de 353 pieds. M. Oxley porte la variation de l'aiguille aimantée à 9 degrés. Cette tour est distante de Sydney de trois milles.

Digitized by Google

nord, où elle stagne dans des trous qui la retiennent; elle se vend dans les rues à un prix relativement élevé, c'est au point que quelques habitants utilisent pour leurs ménages l'eau qui provient d'une machine à vapeur. Il n'y a pas jusqu'au bois à brûler qu'il faut payer fort cher et tirer de loin.

Paramatta, la seconde cité de la Nouvelle-Galles du sud, bâtie dans une vaste plaine unie, ressemble à un grand village, tant sont espacées et basses les maisons des habitants presque tous artisans ou laboureurs. Les seuls monuments qui appellent l'attention sont l'église et la demeure de l'évêque protestant, M. Marsden, chapelain principal de la colonie; *Rose-hill* ou la maison de campagne des gouverneurs; l'hôtel de Paramatta, etc., Cette ville, distante de quinze milles de Sydney, possède quelques institutions littéraires et une société d'agriculture. Les terres qui l'environnent sont fertiles et de rapport; la rivière, qui donne son nom, part d'un embranchement supérieur du Port-Jackson et est navigable pour de petits bateaux.

Windsor, à 35 milles de Sydney, dans le N.-O. occupe le sommet de la colline anciennement nommée *Green-hill*, au confluent de *Creek-Sud* et du *Hawkesburry*; c'est un grand hameau, sans édifices remarquables, entouré de nombreuses fermes placées au milieu de terres productives. Comme Windsor, des villages tendent à prendre la physionomie de villes, tels sont Richmond, Pitts-Town, etc.

Le Hawkesburry, navigable pour des bâtiments de cent tonneaux, cesse de l'être à quatre milles de Windsor. Cette rivière qui se perd à la mer, à Broken-bay, occasionne fréquemment des débordements sur le territoire de cette ville, grossie qu'elle est par les eaux de la *Nepean*, de la *Weragambia*, et de la *Grose*, et par les torrents qui descendent des montagnes. Ses crues subites ont entraîné des fermes et

Digitized by Google

ravagé de vastes espaces de terres ensemencées ou couvertes de récoltes.

Liverpool, élevée récemment à vingt milles de Sydney dans le S. O., tend sans cesse à s'agrandir; elle a été fondée par le gouverneur Maquarie en 1816, sur les bords de la rivière Georges, qui va se perdre dans la baie botanique, et qui est navigable pour des barques d'une vingtaine de tonneaux. Cette petite rivière est soumise comme le Hawkesburry à des débordemenuts qui ne sont ni aussi violents ni aussi désastreux. Liverpool tend à s'accroître par le nombre des colons qu'y attire la fertilité de son sol, et surtout par la proximité des districts gras et plantureux des cinq îles et de *Cabramatta;* mais sa vraie richesse est son voisinage des excellentes terres qui arrosent la Nepean et qui forment de vastes plaines au sud, terres dites *Cow pasture*, en commençant à trente milles de Sydney pour s'étendre jusqu'aux montagnes Bleues qui les enclosent à l'ouest. Le canton des cinq îles ou d'*Illawara*, est littoral, à partir de la pointe *Bass* jusqu'au havre *shoal haven;* sa fertilité est des plus remarquables, sans contredit, mais ce qui le rend plus précieux est la masse de coquilles, qui servent à fabriquer de la chaux et qui s'y trouvent en bancs épais. Les amas de ces tests ont occupé les Anglais colonistes, et ils supposent, au dire de Wentworth, qu'ils sont dus aux naturels assemblés sur ce rivage pour la célébration de leurs fêtes ou *Coroboris;* quelques autres veulent que ces amas d'huîtres soient dus au changement de lit de la rivière dont les eaux saumâtres les auront charriés sur ce point. C'est là que croissent avec vigueur les beaux cèdres australiens (*cedrela toona*) les *cedar trees* des colonistes qui fournissent un bois compacte et estimé pour les constructions.

Par ce résumé on peut juger de l'importance des établissements qui se forment comme par enchantement sur ce conti-

Digitized by Google

nent naguère inconnu ; le sol se couvre de fermes isolées, de villages épars, tels que *Castlereags*, *Prospect-hill*, *Regent's-ville*, *Wil-berforce*, *Enne-plains*, etc, etc. Les défrichements marchent avec vigueur jusque sur les flancs mêmes des montagnes Bleues, et les vallées d'*O-Connell*, de *Sydmouth*, de *Maquarie*, à l'ouest des monts, nourrissent déjà dans leurs grasses prairies de nombreux troupeaux de moutons ou de têtes bovines.

Bathurst, à cent trente-six milles de Sydney, que je visitai dans une excursion à travers la chaîne des montagnes Bleues, se peuple chaque jour de nouveaux colons. Il n'est pas jusqu'à *Wellington's Valley*, à deux cent dix milles dans l'intérieur, qui ne voient des fermes partielles s'agglomérer auprès de la grande ferme du gouvernement. En remontant la côte, dans le nord, on trouve, à cinquante-deux milles du Port-Jackson, l'établissement de *New-Castle* (par 32° 58′ de latitude sud), sur la rive sud du Port-Hunter. Lieu de répression pour les convicts incorrigibles, New-Castle a une population de condamnés forcés d'exploiter les mines de houille de *Coal-river* ou rivière au charbon ; et lorsqu'ils essaient de fuir dans les bois les naturels dressés comme des limiers pour leur donner la chasse, se mettent à leur poursuite, et les ramènent à l'établissement non sans les avoir maltraités et souvent blessés grièvement à coups de sagaies, au dire de M. Bidgge. Les indigènes reçoivent pour prix de leur capture des vêtements de draps ou une couverture de laine dont ils se font un manteau. Leur vue perçante, leur agilité extraordinaire ne permettent point à aucun convict de leur échapper. Cette petite ville avait en 1823, 900 habitants, et 200 familles de colons libres. Le *Port-Hunter* est à peu de distance du *Port-Stephens*, dont le séparent des marais profonds, et il reçoit les rivières Hunter, Williams et Paterson. Le régime de New-Castle était redouté des convicts

Digitized by Google

qu'il avait pour but de corriger par des privations essentielles; ainsi bien plus mal nourris que ceux des fermes royales, leur pain recevait un mélange de farines de maïs et d'avoines, et leur ration de viande se composait de lard salé de Taïti, qui est peu prisé dans la colonie, tant son altération est rapide.

Un autre lieu d'exil pour les condamnés récalcitrants est le *port Maquarie* [1] dont les abords sont l'objet de gigantesques défrichements. Les terres de cette partie, arrosées par la *rivière Hastings*, sont très-fertiles et on avait le projet d'y introduire les cultures coloniales telles que le café, le sucre et le coton.

Pendant notre séjour, le gouverneur sir Thomas Brisbane attendait le mois de mars pour visiter la *baie Moreton* et la grande *rivière Brisbane* nouvellement découverte. Il avait le projet, si ses espérances se légitimaient, de faire immédiatement commencer les travaux de défrichements, et comme la baie Moreton est par 27 degrés de latitude, que son sol était gras et fertile, et que les muscadiers sauvages y croissent spontanément; on voulait y cultiver les arbres à épices, le giroflier, le cannellier et le muscadier concurremment avec quelques autres denrées des tropiques. La proximité de la belle rivière Brisbane, navigable assez loin de son embouchure, promettait une immense source de découvertes par l'intérieur si peu connu de la Nouvelle-Hollande, et faisait naître pour l'avenir de cette colonisation les plus grandes espérances. Depuis les voyages de M. Oxley, ceux de MM. Stirling et Uniacke [2], la tentative de MM. Hume et

[1] Ce port gît par 31° 23′ de lat. sud; var. 10° 5′ est.

[2] Le journal de M. Uniacke, traduit par MM. Bérard et de Blosseville, a été publié par moi dans le tome XXVII du *Journal des voyages* (Paris, 1825).

Digitized by Google

Howell [1], en 1824, celle de Sturt, en 1829 [2], ont ouvert un vaste champ aux spéculations agricoles des colons de la Nouvelle-Galles du sud, et la colonisation de la rivière des Cygnes est venue accroître ce réseau de prospérités futures.

A ces détails nous ajouterons quelques indications sur les établissements de la terre de Van-Diémen, assez généralement nommée aujourd'hui *Tasmanie*. Cette grande île naguère couverte de forêts, est sillonnée maintenant de routes bien tracées et les défrichements se multiplient sous

[1] M. Howell, que j'ai connu au Port-Jackson, a publié son voyage sous ce titre : *Journey from Sydney to Western-port*, *in*-8°. *Sydney*, 1825.

[2] La découverte de M. Sturt, sur la côte sud-est de la Nouvelle-Hollande, a été annoncée par les journaux en ces termes : « On avait ignoré jusqu'aujourd'hui vers quel point se rendaient les grandes rivières de la partie sud-est de la Nouvelle-Hollande. Ce problème est enfin résolu. On doit sa solution au courageux capitaine *Sturt*, qui, vers la fin de l'année 1829, se mit en route pour explorer la grande rivière appelée *Murrumbidji*, laquelle a sa source dans les montagnes méridionales au delà d'Argyle, et coule à l'ouest vers l'intérieur du pays et dans la même direction que le Lachlan.

» M. Sturt s'embarqua au commencement du mois de janvier sur le Murrumbidji, et suivit son cours jusqu'au 14 du même mois, et jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans une autre beaucoup plus considérable. Le voyageur, en suivant cette dernière, passa le 23 devant l'embouchure d'une rivière venant de l'est, et qu'il supposa être la *Darling*, découverte, dans son expédition précédente. Il donna à ces rivières réunies le nom de *Murray* : la *Murray* a environ 190 mètres de largeur, et 10 à 11 de profondeur. Les bords sont couverts de verdure et de très-beaux arbres. Le 2 février on passa devant des rochers d'origine volcanique, et on entra immédiatement après dans un pays de calcaire de la plus singulière formation. Le 3 février, l'expédition se trouva à un endroit où la rivière était large de 365 mètres et profonde de 6 mètres. Le 6, les rochers disparurent peu à peu, et le 7, l'expédition se trouvait dans un pays de montagnes peu élevées et à douce pente, qui offraient des sites pittoresques, et dont la base s'étendait sur un sol d'alluvion plat et très-fertile. Dans la matinée du 8, des roseaux

Digitized by Google

la main des émigrants que l'Angleterre y envoie par essaims depuis la paix. Une population libre, industrieuse, a préféré cette province à la Nouvelle-Galles, parce qu'elle est plus fertile et que l'ordre des saisons y est plus régulier. La température de la terre de Diémen est en effet beaucoup moins variable, les vivres y sont abondants et à bas prix, aussi ses ports sont-ils fréquentés par un plus grand nombre de navires que ceux de Sidney. Sa population accrue sans cesse par

d'une hauteur considérable cachaient la vue des bords de la rivière, et on n'apercevait que les collines qui la bordent à gauche.

» En montant sur une hauteur, le capitaine Sturt découvrit qu'il était sur le point d'entrer dans un lac considérable qui s'étendait vers le sud-ouest. Dans cette direction, ses eaux n'étaient limitées que par l'horizon. Ce lac ou bras de mer a, comme on l'a découvert plus tard, 60 milles anglais de longueur sur 30 à 40 de largeur. M. Sturt le passa dans la chaloupe qu'il avait fait préparer à Sydney, et porté avec lui en morceaux, pour le remonter en cas de besoin. Le 9 février le progrès ultérieur de la chaloupe fut arrêté par des bas-fonds; on débarqua donc, et on s'avança le long du bord du bras de mer, vers le sud et vers l'est, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à son embouchure dans la mer, qui se trouve dans la *baie de la Rencontre*, un peu au sud et à l'ouest du golfe de Saint-Vincent, par 35° 25′ 15″ lat. S., et 137° 19′ 15″ E. de Paris. Ayant déterminé cette position avec exactitude, M. Sturt fut forcé de retourner aussi promptement que possible, puisqu'il avait mis trente-deux jours pour arriver à ce point, aidé par le courant, qui lui devait être contraire au retour. Il mit trente-neuf jours à revenir.

» M. Sturt a trouvé, dans les indigènes du pays montagneux qu'il a visité, une race supérieure pour la beauté et la force du corps à ceux qui habitent les plaines. Ces derniers paraissent en général maladifs et maigres, et incommodés par une éruption galeuse. Cependant ils sont beaucoup plus nombreux que ceux des montagnes, car ils se nourrissent principalement de poissons qu'ils ont en abondance, et surtout de la *merluche de Bathurst*. On observe pourtant une grande ressemblance entre toutes ces tribus, tant dans leurs manières et leurs usages que dans leur langue, quoique le dialecte des montagnards diffère considérablement de celui des habitants du pays plat. Les Anglais furent en général bien reçus d'eux, et ils montraient un degré de civilisation supérieur à celui des tribus nomades des bords de la rivière *Darling*. »

Digitized by Google

les émigrations des Irlandais, était évaluée en 1823 à 10,000 habitants. Ses principaux ports sont, *Derwent* au sud; *Davey* et *Maquarie* à l'ouest; *Dalrymple* au nord et la *baie des huîtres* à l'est.

Hobart-Town est le siége de l'administration et la résidence du lieutenant-gouverneur. Depuis la nomination du premier commandant jusqu'en 1823, trois personnes seulement ont été revêtues de ces fonctions, MM. David Collins, Thomas Davey et Williams Sorell. Fondée il y a dix-neuf ans, on a choisi pour l'établir un emplacement à neuf milles au-dessus de la rivière Derwent, entre la montagne de la Table et *Sullivan's-Creek*. Double-bay, sur la rive orientale de la Derwent, a fourni abondamment les coquilles nécessaires pour faire la chaux; on y a trouvé aussi de la vraie *lime-stone* ou pierre calcaire dont est privée la Nouvelle-Galles du sud.

Le port Dalrymple, découvert en 1798, par Flinders, reçoit la rivière Tamise sur le cours de laquelle à trente milles de son embouchure est bâtie la ville de Lanceston, distante d'Hobart-Town, de quarante milles par eau et de trente-six milles par terre. En décembre 1815, furent jetés les fondements de Georges-Town. Un lieutenant-colonel commande d'ordinaire à Port-Dalrymple, et une gazette se publie à Hobart-Town. Pendant notre séjour à Sydney on remplaça le lieutenant-gouverneur, M. Sorell, arrivé dans le pays en 1817, et dont l'administration fut vivement regrettée. Il était parvenu à mettre un terme aux brigandages des batteurs de buissons (*bushrangers*) qui incendiaient les fermes et volaient les propriétaires. Ces impitoyables maraudeurs n'ont pu être détruits qu'après des battues complètes et difficiles.

L'ossuaire de la terre de Diémen est de nature bien opposée à celle de la Nouvelle-Galles du sud. Une collection

Digitized by Google

de minéraux que je reçus en présens et que j'ai déposés au Muséum de Paris, renfermait de magnifiques échantillons de minerais de cuivre, de fer, de chaux carbonatée; des schistes tégulaires, de l'asbeste, des basaltes; du quartz cristallisé; du jayet, de la houille et diverses coquilles fossiles des terrains intermédiaires.

Mais revenons à la Nouvelle-Galles. La climature de cette vaste province du continent austral est intéressante à connaître, car assez uniformément égale, elle lui a valu le nom de *Languedoc du sud*. Toutefois les deux climatures ne se ressemblent que par quelques résultats généraux; celle de la Nouvelle-Galles est douce et salubre, bien que des anomalies assez brusques se manifestent à mesure que l'on avance dans l'intérieur, après avoir franchi le boulevart des montagnes Bleues. Là, comme en Europe, les froids sont plus sensibles dans les terres que sur la côte, et les hivers y sont plus rigoureux. Les phénomènes de la température ont été soigneusement observés par les Anglais depuis leur établissement [1], car de leur connaissance, découlent toutes les applications de l'agriculture. L'année s'y montre divisée en quatre saisons, dont les phases s'effectuent d'une manière assez permanente. Le printemps commence en septembre et finit en novembre; l'été à lieu en décembre, janvier et février; l'automne en mars, avril et mai, et l'hiver en juin, juillet et août. Des brouillards épais, des nuits froides alternant avec des jours tempérés, marquent le plus habituellement le printemps. L'été offre des chaleurs excessives dans le milieu du jour, des matinées et des soirées dé-

[1] On peut puiser d'utiles détails dans un petit livre publié à Sydney, intitulé : *Australasiam poket almanack for the year* 1824 : *upper the sanction and patronage of his Exc. Sir Thomas* BRISBANE (*New-South-Wales*, in-12, de 164 pages).

Digitized by Google

licieuses, des calmes ou de fortes brises rafaleuses qui persistent pendant deux ou trois jours. L'automne est caractérisé par l'inconstance du temps et par des pluies abondantes. Quant à l'hiver, il a des nuits très-froides, des gelées blanches, et sur les côtes de redoutables tempêtes, qui arrêtent la navigation. Le général Brisbane, astronome distingué, a fait rédiger avec soin des tableaux de température dans les divers districts, qu'il a adressés aux sociétés académiques d'Europe. Les médecins du pays regardent le climat de Sydney comme très-avantageux à la santé de ceux qui l'habitent et surtout à l'accroissement de la population. Les affections meurtrières qui sévissent endémiquement dans d'autres pays y sont rares. Comme j'ai publié dans mon *Voyage médical* (p. 110 à 114), ce qui se rattache aux maladies, je n'insisterai pas sur ce point.

L'agriculture est la base sur laquelle repose la prospérité de la Nouvelle-Galles du sud; c'est la source du bien-être ou de la richesse du colon. L'essor qu'elle a pris est prodigieux, et la quantité de terres que sillonne le soc de la charrue s'accroît chaque année. Faut-il s'en étonner quand on songe à l'aisance qui va de proche en proche atteindre les émancipés et au labeur de cette foule d'émigrants industrieux qui affluent sans cesse sur ce sol vierge? Tout colon qui vient planter sa tente dans les forêts de casuarinas et d'eucalyptus que la coignée ou le feu vont bientôt abattre, doit solliciter une concession de terre; en remplissant cette formalité il dépose à la banque une somme quelconque, quinze cents pounds par exemple, et reçoit une cession de quinze cents acres de terres cultivables (l'acre composé de 160 perches, et chaque perche de seize pieds et demi d'Angleterre), et en pur don, un bœuf par cent acres, plus un convict prêté pour la même quantité de terre et que le colon est tenu de nourrir. Au bout de six mois le colon peut re-

Digitized by Google

tirer les fonds de son cautionnement déposés à la banque, mais il est alors tenu de payer au gouvernement dix pounds par convict qu'il garde à son service, et de délivrer à celui-ci un boisseau de blé par mois, plus les aliments accessoires. Quelle que soit la fortune de celui qui vient s'établir à la Nouvelle-Hollande, il ne lui est jamais accordé plus de 2000 acres de terre, cette quantité étant le maximum des concessions. Un colon n'est pas libre non plus de vendre son terrain avant qu'il ne l'ait défriché en majeure partie, et dans ce dernier cas, il en devient légalement propriétaire et libre de s'en défaire ou de le garder. Les premiers employés du gouvernement ayant acquis leurs propriétés aux alentours des grandes villes et dans les positions les plus heureuses, se trouvent possesseurs aujourd'hui de domaines d'un immense rapport.

Toutes les terres sont loin de produire également; il en est de substantielles, de franches, de riches en humus, de très-végétales, mais qui demandent telle ou telle culture. Ailleurs des glaises sèches et maigres, sont difficiles à ouvrir et plus difficiles à ensemencer. Plus loin sont des plaines sablonneuses où le grès perce de toutes parts, où ne peuvent croître que des végétaux sauvages. Les alentours de Sydney reposent en général sur un sol sec, brûlant et par suite très-pauvre. Aramatta l'emporte sous ce rapport sur le Port-Jackson, mais les meilleurs champs se trouvent être ceux que fertilisent les inondations de la Nepean et du Hawkesburry. La Beauce de la Nouvelle-Galles se trouve être dans les districts de Windsor et dans la plaine des Emious, où le fond est profond et riche de dépôts d'alluvion. *Cow-Pasture*, *Bathurst*, et les vallées voisines ont des terres de bonne qualité, mais surtout de fertiles prairies. Les principales fermes que le gouvernement anglais fait exploiter pour son compte, en les confiant à des gérants qui portent le titre

Digitized by Google

de *superintendant*, sont *Rooty-Holl*, *Bathurst*, *Grose-Farm* (280 acres): *Longbottom* à 10 milles de Sydney, et *Emu-Plains*, qui a 700 acres d'un sol excellent.

Le défrichement d'un terrain quelconque est rendu fort difficile par la tenacité du bois des arbres qu'il faut abattre et par le développement qu'acquièrent leurs racines. On a plus volontiers recours au feu pour le nettoyer des broussailles et des arbrisseaux; ensuite on abat les arbres en les sciant à quelques pieds du sol, mais l'arrachement de leurs racines et de ce qui reste du tronc demande un travail tel que l'on prefère les abandonner à la nature qui les fait pourrir, lentement il est vrai, en se servant d'abord du terrain éclairci comme pacage. Beaucoup de propriétés, aux environs de Paramatta, sont encores couvertes de ces poteaux espacés et charbonnés dans l'interstice desquels on sème du blé. Quelques propriétaires emploient, pour débarrasser leur champ, la méthode écossaise, qui consiste à creuser sous les racines centrales de l'arbre abattu un four échauffé et recouvert de terre, de sorte qu'une combustion lente calcine le pivot de l'arbre, et les cendres qui en proviennent servent d'engrais ou d'amendements.

Les colons préfèrent surtout les prairies et les pâturages, où ils peuvent élever le bétail qui est pour eux d'un grand rapport [1]; leurs troupeaux paissent en liberté dans de vastes pièces fermées par des clôtures en bois. Le colon en arrivant sur le terrain que lui est concédé, se bâtit d'abord

[1] Le docteur Lang a donné dans le *Montlyreview*, un article intéressant que nous reproduisons avec plaisir: « Le climat de la Nouvelle-Galles est particulièrement favorable à l'accroissement des bestiaux. Ils augmentent dans une proportion véritablement étonnante, de sorte que, si on place six cent soixante-dix brebis dans une ferme, que l'année suivante, l'on y ajoute dix-huit béliers; la seconde année douze; la troisième dix-huit; la quatrième dix; la cinquième douze à la fin de cette dernière année,

Digitized by Google

une barraque en écorce d'arbres, il ne songe à se construire une maison qu'au moment où ses terres sont en plein rap-

le troupeau présentera un chiffre de cinq mille quatre cent soixante-quatre têtes.

La mise de fonds pour l'achat du troupeau et des parcs est de. . . .	18,750 fr.	Revenu annuel du troupeau, déduction faite des mises dehors :	
Dépense de la 2e année.	3,025	1re année.	3,325 fr.
Id. de la 3e année.	6,000	2e année.	2,950
Id. de la 4e année.	8,252	3e année.	5,720
Id. de la 5e année.	8,500	4e année.	8,375
Total.	44,527	5e année.	14,750
		Total.	35,120

La valeur total du troupeau, à la fin de la cinquième année, sera de. . . . . 98,125 fr.
Le revenu des cinq années, de. 35,120

Total. 133,245
Dépenses pendant les cinq années. 44,527

Bénéfices réels. . . . 88,718

« Si une famille anglaise, dont le revenu s'élèverait à une somme de quatre mille huit cents livres, ce qui représente un capitale de quatre-vingt-seize mille francs, s'établissait à la Nouvelle-Galles, elle pourrait faire l'acquisition de terres, de bâtiments d'exploitation et de bestiaux, à une distance moyenne de Sydney; en consacrant quarante-huit mille francs à cet usage, elle en retirerait un intérêt de dix pour cent. Ainsi la moitié de son capitale lui donnerait dans la colonie le même revenu qu'elle avait en Angleterre; mais si ces fonds étaient judicieusement employés, l'intérêt s'élèverait à vingt ou trente pour cent. Avec un revenu de cinq mille francs il est facile de se procurer toutes les jouissances de la vie, et de tenir le premier rang dans la Nouvelle-Galles. Les émigrants n'ont besoin d'apporter avec eux ni meubles, ni instruments d'agriculture; toutes ces choses, même les vêtements, peuvent être achetées à un prix modéré à Sydney, mais ils doivent avoir quelques notions de l'art du charpentier et de celui du menuisier pour diriger les travaux de leurs ouvriers. »

« Une des causes de démoralisation pour le peuple, est la longueur

Digitized by Google

port. Il laboure à la manière anglaise avec des charrues tirées par des bœufs ou par des chevaux. Les céréales qu'il

du voyage, l'habitude de paresse qu'il y contracte, et plus que cela peut-être l'usage des liqueurs fortes. Pour y porter remède, le secrétaire d'état des colonies vient de publier que les fonds accordés pour l'encouragement des migrations vers les colonies de l'Australie, pendant l'année 1834, seraient répartis parmi la classe des agriculteurs telle que fermiers, jardiniers et bergers. La somme de six cents francs est allouée par le gouvernement pour les frais de traversée de chaque membre de cette classe. Ces familles voyageront sous la surintendance d'un ministre de l'église presbytérienne, et à leur arrivée, elles pourront s'établir dans les terres *d'Illawara* et de *Bathurst* qui leur seront cédées à bas prix, et dont elles ne rembourseront le montant que par fractions à des échéances éloignées. Ces familles devront être mariées; elles se feront accompagner de jeunes filles que le gouverneur de la Nouvelle-Galles se chargera d'établir. »

« Le manque de tenanciers fidèles et laborieux se fait journellement sentir dans toute la colonie, et nuit à l'amélioration de la contrée. Lorsqu'un condamné émancipé prend à bail quelques terres, on peut être presque sûr qu'à l'expiration de l'année, il s'enfuira sans payer le propriétaire, ou, s'il renouvelle le bail, il est probable que ce ne sera que pour devenir le recéleur de tous les objets volés dans les environs, et qu'il ne cherchera pas à dompter cette paresse, source probable de ses premiers crmes; s'il cultive les terres qui lui sont affermées, et qu'elles lui procurent d'abondantes récoltes, l'on doit redouter qu'à une des saturnales qui se renouvellent fréquemment dans la contrée, il ne dépense tous ses deniers et ne se plonge, lui et sa famille, dans la misère. »

« Les nombreux exemples de ce genre qui se sont succédé dans la colonie, ont déterminé les propriétaires à ne plus confier la gestion de leurs fermes à des tenanciers émancipés. Ainsi, obligés de veiller constamment à la culture d'une grande étendue de terrain, ils ne peuvent que difficilement reporter leurs soins sur leurs troupeaux. D'un autre côté le défaut de bras laisse incultes des terrains fertiles d'une grande étendue, Si des agriculteurs industrieux s'établissaient dans les districts de la rivière de Hunter, de Bathurst et d'Illawara, les propriétaires trouveraient avantageux et commode de se reposer sur eux de tous le soin du labourage, et pourraient se livrer à la propagation de leurs troupeaux, source d'immenses bénéfices s'ils pouvaient s'en occuper exclusivement. »

Digitized by Google

cultive en grande quantité sont le froment et le maïs. Le froment a le grain gros, bien nourri, donnant une farine d'une grande blancheur, et cependant à qualités égales le pain est plus noir que celui fait avec du blé d'Europe. Quant au maïs, ce sol est sa terre promise, il croît avec un luxe d'épis qui l'ont rendu précieux pour la colonisation; on le donne aux chevaux de préférence à l'avoine, qui est trop échauffante pour eux et qu'on néglige à cause de cela. L'orge est médiocrement cultivée et encore pour la fabrication de la bierre; bien que presque toute celle qu'on boive à Sydney soit faite avec le gingembre. En 1823 on avait introduit d'Angleterre des plants de houblon. Le tabac prospère et j'en ai vu de vastes cultures à *Emu-plains*; il est distribué aux condamnés et nul doute qu'un jour ce ne soit un article important d'exportation.

Le jardinage, ou comme disent les Anglais, l'horticulture, a prospéré à la Nouvelle-Galles; les légumes d'Europe sont abondants et de bonne qualité. Les jardins, qui entourent la ville, entretenus avec entente, m'ont plusieurs fois présenté des avenues de cet admirable pin de Norfolk [1], dont le tronc, droit et élancé, se garnit de rameaux verticillés se dessinant en pyramides à la manière des ifs, et les parterres sont encadrés par des haies de géranium. Les légumes usuels sont les pommes de terres (*patatoes*), les choux (*cabbages*), les carottes, les panais (*parnips*), les navets (*turnips*), les choux-fleurs, les asperges, l'ail et les oignons; les pois, les fèves, les haricots, les concombres, les radis, les laitues, le pourpier et les épinards, etc. Les pommes et les poires sont médiocres, le raisin y est sapide, mais les pêches détestables, et cependant le pêcher croît à la

[1] *Araucaria excelsa* ou *Colombia australis* des botanistes. Le *Courricpine* de la Nouvelle-Zélande, paraît être un *Dammara*.

Digitized by Google

Nouvelle-Galles partout et spontanément, tant le sol lui convient. On a d'assez bonnes oranges et divers autres fruits tels que figues, fraises et groseilles. M. Brisbane envoya au commandant des ananas parfaitement mûrs et aussi délicats que ceux d'O-taïti.

Un jardin de botanique destiné à la conservation des plantes rares, soit de la Nouvelle-Hollande, soit des îles de la mer du Sud, a été établi, vers 1820, dans un vaste terrain à l'orient de la ville. Dirigé par M. Fraser, botaniste colonial, des bontés duquel je ne saurais trop me louer, ce jardin, déjà riche, est appelé à rendre à la culture de grands services. Les bananiers y viennent en pleine terre ainsi que les ricins, et j'ai vu une allée de ces arbres, donnant en abondance les graines dont les Anglais retirent leur *huile de castor* que nous appelons huile de palma-christi. D'autres végétaux précieux, ceux de la Nouvelle-Zélande surtout, piquèrent vivement ma curiosité.

Il me faudrait de beaucoup outre-passer les bornes d'un article ordinaire, si je voulais donner une nomenclature des produits de ce sol favorisé; je me bornerai à emprunter à M. Oxley, pour une époque déjà ancienne il est vrai, deux tableaux, qui prouveront mieux que des paroles la prospérité croissante de la colonisation des terres australes.

Digitized by Google

Extrait du tableau de la population générale de la Nouvelle-Galles sans y comprendre Van-Diémen, pour les années 1815, 16, 17, 24 *et* 36.

DATE de l'année.	AMES A					Total.
	Sydney.	Paramatta.	Windsor.	Liverpool.	Newcastle.	
1815	5,668	2,566	2,749	1,167	344	12,011
1816	5,882	3,581	3,164	1,550	413	15,175
1817	7,409	4,257	4,257	1,922	553	17,205
1824	10,000	»	»	»	»	50,000
1836	»	»	»	»	»	65,000

État de la terre en culture; quantité des provisions, etc., de la Nouvelle-Galles, sans y comprendre la terre de Van-Diémen, pour les années 1813 *à* 1817 *inclusivement.*

DATE de l'année.	ACRES EN									Chevaux	Bêtes à cornes.	Moutons.	Cochons.
	froment.	maïs.	orge.	avoine.	pois et fèves	patates.	jardins et vergers.	terres défrichées	Total.				
1813	7,386	13,814	694	299	68	308	960	52,976	151,057	1,891	12,543	45,621	14,641
1814	8,571	5,880	537	356	33	205	906	61,079	181,787	2,107	23,263	73,230	10,921
1815	10,712	6,089	708	610	51	333	901	67,531	208,547	2,328	25,279	68,476	10,106
1816	13,238	7,540	836	787	68	380	1,102	88,685	221,057	2,451	21,116	55,097	11,372
1817	14,446	11,714	656	148	103	335	863	92,894	224,003	2,851	33,037	66,084	15,631

Digitized by Google

Le commerce de la Nouvelle-Galles du sud se trouve encore réduit (1824) à la consommation intérieure [1], mais chaque jour il acquiert de l'importance, et ce rameau en prenant de la force ne tardera pas à se lier au tronc industriel si robuste de la Grande Bretagne. De graves entraves s'opposaient à son développement : en premier lieu, la valeur de l'argent et la rareté du numéraire qu'il fallut dénaturer pour lui ôter son cours partout ailleurs que dans la colonie. Mais la création d'une banque a été la première mesure favorable à son essor. Le Port-Jackson est destiné à devenir l'entrepôt des îles de la mer du Sud; déjà il reçoit les produits des îles de la Société

[1] M. Grand, dans l'article déjà cité, a consacré quelques détails qui se rapportent au sujet que nous traitons sur des documents plus anciens, et que cette note rectifie : « La ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles méridionale et du comté de Cumberland, est située dans la position la plus avantageuse pour le commerce tant intérieur qu'étranger; les rues larges s'entrecoupent à angles droits : elles sont parfaitement alignées, et, comme dans la plus grande partie des possessions anglaises, de vastes trottoirs facilitent la circulation des piétons. Jusqu'à présent il y avait eu peu d'édifices publics qui méritassent de fixer l'attention, mais des constructions récentes, dirigées dans le style le plus pur de l'architecture antique, viennent d'enrichir les temples, les hôpitaux, les écoles de charité et le palais de justice. Les sculptures qui les décorent feraient honneur au ciseau de nos meilleurs artistes. La ville emploie un grand nombre d'ouvriers dans diverses branches de manufacture, telles que le charronnage, le raffinage du sucre, la brasserie, la cordonnerie, la sellerie, l'ébénisterie, la construction des vaisseaux et de tout ce qui est nécessaire à leur équipement. »

« A l'extrémité méridionale de la ville, un vaste enclos est destiné à la vente du fourrage et des bestiaux : le marché général est situé près du port, et les bâtiments maintenant en construction qui doivent recevoir les marchandises, seront non seulement un ornement pour la ville, mais encore lui procureront un revenu considérable par le droit de péage qu'elle y exercera. Tous les jeudis ce bazar abonde en grains, en légumes et fruits de toutes les contrées connues. De jolies laitières, portant sur leurs têtes de gracieux paniers de jonc, viennent y offrir des œufs, du lait, du beurre et des fromages. Les côtes de Botany-bay lui envoient le

Digitized by Google

qui lui envoient leurs cochons, leur coton, leur fécule et surtout leur huile de cocos ; et la Nouvelle-Zélande lui donne ses bois de construction et son *phormium-tenax* ou lin. De belles routes établissent entre les villes un échange rapide de leurs récoltes ; des ports nombreux et sûrs permettent un cabotage des plus actifs, et celui entre Sydney et la terre de Diémen est déjà considérable. Une association formée pour l'exploitation de tels avantages a pris le nom de *Compagnie d'Australasie* et venait d'expédier deux de ses navires, le *Tritan et le Greenock*. Le commerce d'exportation voyait donc s'ouvrir pour lui une ère nouvelle. Un vaisseau de Maurice, ayant une car-

poisson le plus exquis, et les districts de Bathurst et d'*Illavara* du gibier et des volailles : le tarif suivant donnera une juste idée de la modicité du prix des denrées de première nécessité. »

Une paire de bœufs.	80 fr.	0 s.	Un pain de 2 livres.	« fr.	2 s.
Une vache.	30	«	Jambon, la livre. .	«	8
Un veau.	7	4	Lard, *id.* . .	«	8
Un mouton.	7	«	Riz, *id.* . .	«	3
Un cochon.	8	8	Sel, *id.* . .	«	3
Cochon de lait. . .	3	12	Savon, *id.* . .	«	4

Une des branches les plus importantes de commerce de la Nouvelle-Galles est la pêche de la baleine, on y emploie annuellement 40 ou 50 vaisseaux de différents tonnages. Ces bâtiments sont frétés avec les produits de la colonie ; à leur retour si la pêche a été heureuse, le gouverneur distribue une forte gratification aux officiers et aux matelots, et cet argent est toujours dépensé à Sydney ; mais le commerce le plus important pour la mère patrie, est la fine laine dont l'Australie est véritablement l'entrepôt. Cette laine subit le procédé ordinaire en Europe, elle est lavée sur l'animal dans une source d'eau courante, puis elle est séchée, coupée, taillée et mise en ballots, que l'on transporte sur des haquets traînés par des bœufs jusqu'à Sydney, d'où elle est expédiée pour Londres. La quantité exportée en 1832, se montait à 1,515,156 livres, ce qui, au taux de 22 sous et demi la livre, formait une somme d'un million, 515,723 francs 15 sous. »

Digitized by Google

gaison de produits français, avait fait de mauvaises affaires. Les bâtimcnts frétés, pour conduire les convicts, retournaient habituellement au lest ou se rendaient charger dans l'Inde ou en Chine, maintenant il en est qui chargent directement à la Nouvelle-Galles et qui exportent les blés ou les bois de cèdre et de satin qui sont d'une bonne défaite. M. Brisbane envoya à M. Duperrey une collection d'échantillons de bois polis de la Nouvelle-Galles qui prouvent que cette contrée renferme sous ce rapport les bois à grains fins et délicieusement nuancés, susceptibles d'ouvrir à l'ébénisterie une nouvelle voie. Des manufactures s'élèvent; on tisse des étoffes de laine, on fabrique des chapeaux, etc. Une société vient de monter une distillerie sous la surveillance d'un agent du gouvernement, et fonde ses opérations sur la conversion en alcools du sucre et du froment. Des négociants de Sydney arment des navires pour la chasse des phoques, sur les îles Campbell et Maquarie, et pour la pêche de la baleine.

La population de la Nouvelle-Galles est actuellement un composé de fonctionnaires libres émigrés, de convicts émancipés, d'enfants nés dans le pays, soit d'émancipés, soit de personnes libres, soit de condamnés, enfin des convicts à temps ou à vie. On conçoit quel mélange hétérogène doit présenter une telle société, et avec quel soin un Anglais, qui vise au *comme il faut*, doit se trier dans ce pêle-mêle. C'est aussi ce qui a lieu et ce qui établit une série d'entraves telles qu'il y a fort peu de liaisons entre les habitants que mille démarcations parquent dans une sphère isolée. Les Anglais, dont la morgue sociale est aussi vive qu'au temps de la féodalité, s'enquièrent avec minutie de tout ce qui pourrait tacher la vie de celui avec lequel ils ont des relations; ces taches morales, comme celles de l'huile, au lieu de s'effacer, prennent en vieillissant plus d'intensité. Le fils d'un convict hérite du nom fatal que lui a transmis son père; il doit vivre retiré

Digitized by Google

dans son intérieur, sans liaisons amicales, excepté parmi ses pareils, car il ne rencontrerait partout ailleurs que froideur et dédain. De là l'orgueil étalé à Sydney par ceux qui peuvent ajouter à leur nom les titres d'*esquire* ou de *gentlemen*. De là le mépris profond de tout Européen *pur* pour les émancipés ou convicts ayant accompli leurs peines, et possesseurs de grandes fortunes, ou revenus à une moralité éprouvée, pour leurs enfants et même pour les enfants de leurs enfants. La première cause d'éloignement se conçoit jusqu'à un certain point, mais les autres sont injustes et peu en rapport avec la haute civilisation de la vieille Albion. Cette mise au ban de l'honneur de la race des convicts, est la source d'une haine profonde qui germe dans les cœurs qu'elle envenime, et dont le résultat sera un jour l'expulsion des Européens et la formation d'un état libre. Riche et prospère, la Nouvelle-Galles ne peut manquer dans l'avenir d'échapper à l'Angleterre. Tout tend à ce but, mais sa richesse seule n'est pas parvenue au point nécessaire pour cela, c'est un fruit qui mûrit lentement avant de se détacher de la branche-mère.

Le nom de convict, et le bannissement dont il est l'expression, devrait cependant recevoir dans l'opinion publique une foule de modifications, de nuances. La loi punit le faussaire, le voleur, les opinions politiques et religieuses, le suborneur et l'homme qui tue son adversaire en duel; mais la société devrait redresser ce que la loi a de trop arbitraire, car il y a de ces crimes qui résultent de *lois* morales puissantes. Le duel, par exemple, ne sera jamais une cause infamante parmi les hommes, tant que régneront avec un empire irrésistible les préjugés qui lui ont donné naissance. Toutefois ce nom de convict, que nous pouvons traduire par celui de forçat, son équivalent dans notre langue, comporte avec lui une telle réprobation que le malheureux rejeton d'un père flétri par cette appellation, quels que soient ses talents, son

Digitized by Google

mérite, ses vertus, ne sera reçu dans aucune maison respectable, et sera abreuvé d'humiliations. Le gouverneur Maquarie, homme à vues élevées et hardies, voulut lutter de front avec l'opinion de ses administrés, mais on peut voir par le rapport de M. Biddge qu'il ne l'a pas tenté impunément, et quels ont été les virulents reproches que cette conduite lui a attirés. Il est vrai qu'en admettant dans son intimité et à sa table, M. Redfern, M. Maquarie y admettait un convict sous le coup de la loi qui l'avait frappé, et qu'on pouvait lui reprocher, avec une apparence de raison, de violer la loi qui l'avait banni dans un autre hémisphère pour purger ses délits, et non pour y jouir des agréments d'un sort prospère et y étaler une insultante impunité.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette matière qui intéresse la morale publique d'un grand peuple, mais cela m'entraînerait trop loin; je me bornerai à signaler les immenses avantages que l'Angleterre, rongée par le paupérisme, trouve à expulser de son sein, et à reléguer aux antipodes, sa population avilie et criminelle. L'impudeur du vice ne fait pas contraste avec la pauvreté laborieuse de l'artisan dans les arsenaux de l'état; ce dernier n'a pas sous les yeux des exemples pernicieux et corrupteurs. Les bras des convicts, sous un ciel lointain, fécondent une surface immense d'un sol que l'Angleterre s'est approprié à la face de la niaise Europe, sans que celle-ci ait compris un seul instant la valeur du pays immense qu'on s'adjugeait sans bruit. Là lançant un acte de prise de possession de tout le continent austral et des îles de la mer Pacifique jusque proche les côtes d'Amérique, le gouvernement anglais n'a pas accompli une vaine formalité; il se peut qu'un jour il fasse valoir cet acte latent, que l'Europe semble ignorer ou qui est passé inaperçu, mais il est juste de dire, qu'à cette époque l'indépendance de l'Australie sera sans nul doute arrivée. Comment

Digitized by Google

se fait-il que la France, riche par son sol et ses lumières, riche d'une population qui s'accroît avec une rapidité inquiétante, n'ait jamais songé à donner issue au ruisseau infect qui stagne dans la boue des bagnes, et qui rentre annuellement dans son sein en propageant l'infection! Les forçats, ce blasphème journalier contre les progrès de notre civilisation, les forçats qui entrent au bagne criminels timorés, pour en sortir scélérats émérites, reviennent dans nos cités gangrénés de crimes et dans nos arsenaux se montrent incorrigibles, vils et bas. La philanthropie a imprimé sur les bagnes les plus fades niaiseries, et tels ne sont à mes yeux que des charlatans de moralité. J'ai pu de près étudier à loisir les forçats, et ce, pendant trente ans de ma vie, et je ne conçois pour eux que le régime de la prison cellulaire ou mieux une colonie de déportation, avec les plus grands obstacles pour le retour en Europe.

Le traitement que les convicts ont à supporter dans leur exil à la Nouvelle-Galles du sud, peut être résumé par l'extrait de l'enquête faite, en conformité de l'ordre de la chambre des communes, par le commissaire Bidgge. Ce long rapport, divisé en huit chapitres, est terminé par un appendice renfermant les pièces officielles. M. Bidgge s'occupe d'abord du transfert à bord des navires des convicts expédiés d'Europe; les premiers envois étaient remarquables par la mortalité qui enlevait un grand nombre de ces malheureux, soumis en outre à des privations diverses. En 1814, des médecins de la marine furent chargés, sous le titre de *superintendants*, de diriger dans leur voyage ces exportations de condamnés; par leurs instructions, on leur accordait un plein pouvoir pour assurer le bien-être des prisonniers confiés à leur garde, et le capitaine ne pouvait se refuser à exécuter leurs injonctions qu'autant que la sûreté de son navire pouvait être compromise. Les expéditions de femmes

Digitized by Google

sont celles qui ont donné lieu aux plaintes les plus graves, car il est fréquemment arrivé de les trouver enceintes à leur débarquement à Sydney, souvent enfin elles avaient occasionné des révoltes parmi les équipages avec lesquels elles contractaient des liens passagers.

Les convicts mâles, suivant la longueur de leur peine, sont envoyés par l'autorité dans tel ou tel établissement ou prêté à des colons; les femmes sont renfermées dans une maison, à Paramatta, et occupées à fabriquer des étoffes; beaucoup sont placées comme domestiques chez les employés du gouvernement, etc. M. Bidgge ajoute qu'il a vu assez fréquemment les jeunes et jolies filles placées à la tête de la maison des superintendants et des officiers commandants, célibataires. La Nouvelle-Galles a reçu, dans l'espace de six années, du 1er janvier 1814, au 21 décembre 1820, 11,767 condamnés. En 1819, les convicts artisans, laboureurs et *overseers*, employés dans les divers établissements, les femmes retenues à la manufacture de Paramatta, formèrent un total de 2,613 personnes; déjà en 1820 ce chiffre s'élevait à 3,275. En 1823, quatorze grands navires arrivèrent à Port-Jackson avec des convicts. Il fallut songer, en 1814, à leur construire des sortes de casernes; leurs logements primitifs placés sur le bord des routes ne consistaient qu'en cabanes faites avec des écorces d'eucalyptus. Les convicts sont employés dans les industries qu'ils pratiquaient en Angleterre; ceux qui n'ont pas d'états particuliers sont destinés au labourage, aux mines et à l'entretien des routes. Les charrons, les forgerons sont dispersés dans les villages ou dans les grandes fermes. Il en est de placés dans des cases, sur les routes, pour parer aux accidents qui peuvent arriver dans les moyens de transport. Un convict qui refuse de travailler ou qui se rend coupable de désobéissance, est immédiatement conduit devant un magistrat de district, qui lui fait

Digitized by Google

infliger une punition corporelle. S'il est pris en récidive, il est condamné au bannissement dans un des lieux destinés à cet effet; s'il en déserte, il n'a pour ressource que de vivre dans les bois, traqué par les chiens et par les nègres austraux, et quand il est repris il est pendu. Ceux qui se conduisent bien, reçoivent, à titre de récompense, des abréviations de temps pour la purge légale de leur peine. On leur permet en outre d'exercer pour leur propre compte leur profession, d'habiter les villes, de s'y marier. Toutefois, l'œil de la police ne les quitte pas, et celle-ci est d'autant plus active et plus étendue qu'elle est exercée par d'anciens convicts libérés, fort experts pour dépister les machinations que leurs anciens compagnons pourraient tenter.

La plus forte dépense des convicts, pour le trésor public, se trouve être produite par les vêtements et la nourriture. Leurs vêtements sont faits en Angleterre, plus rarement à la manufacture de Paramatta; leur durée est fixée par un règlement, et leur trousseau, à leur débarquement, consiste en une veste de laine grossière, un gilet à manches de gros drap jaune ou gris, des culottes de toile, une paire de bas de laine, une paire de souliers, deux chemises de toile ou de coton bleu, une cravate, un chapeau et un bonnet de laine. Ces vêtements sont tous indistinctement marqués d'un cachet approprié aux convicts, *une main de justice*, ou trois doigts ouverts imprimés en couleur ou gravés, suivant la nature de l'objet. La ration varie suivant les lieux et suivant le degré de culpabilité, mais son taux réglementaire est de sept livres de bœuf salé ou de mouton par semaine, ou quatre livres de porc salé, plus sept livres de farine, une livre de sucre et un quarteron de thé; aux sept livres de farine de froment on mêle parfois trois livres et demie de farine de maïs.

J'ai souvent regretté que le rapport de M. Bidgge n'ait

Digitized by Google

pas été traduit en français, on y verrait à chaque page le peu d'amélioration qu'aurait acquis le moral des convicts, car ce membre de la chambre des communes affirme que sur cent convicts, il en est à peine huit ou neuf qui sont revenus à des mœurs respectables, et encore, ajoute-t-il, *l'évidence n'en est pas clairement démontrée*. En effet, quel que soit l'espoir dont les amis du système de colonisation aimeraient à se bercer, quelle que vive que soit leur croyance sur le retour aux habitudes honnêtes de ces convicts endurcis dans le vice, les vols multipliés qui se commettent chaque jour à Sydney et les escroqueries qui y sont traitées de gentillesses, les désabuseraient bientôt. Des employés nous prévinrent qu'on ne pouvait recevoir avec sécurité du papier que des gens venus d'Europe et bien famés, tant les convicts inondaient la place de billets faux. Ces deux vers de Boileau seront-ils donc la formule d'une cruelle mais implacable vérité :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

La justice se rendait encore en 1824 par cinq juridictions ; le nouveau juge-avocat apportait, disait-on, de nouvelles modifications à cet ordre de choses. Les cinq cours étaient : celle de la *vice-amirauté*, chargée de connaître des bris et sauvetages ; la cour de *justice criminelle*, composée du juge-avocat et de six officiers de S. M., statuant sur les crimes, trahisons, etc. ; la cour *du gouverneur*, décidant les affaires civiles au-dessous de 50 livres sterlings ; la *haute cour*, composée d'un juge et de deux magistrats nommés par le gouverneur, elle prend connaissance des affaires civiles qui dépassent 50 livres sterlings, ses arrêts peuvent être cassés par la *cour d'appel ;* cette dernière est présidée par le gouverneur assisté du juge-avocat ou chef de la justice à la Nou-

Digitized by Google

velle-Galles; ses décisions sont sans appel lorsque la valeur en litige ne dépasse pas 3,000 pounds, mais au delà il y appel au conseil du roi.

Le chef de l'administration de la Nouvelle-Galles du sud et de ses dépendances, prend les titres de *capitaine-général, gouverneur et commandant en chef, vice-amiral et commandant des forces;* il a pour adjoints un lieutenant-gouverneur et un secrétaire-général de la colonie. Depuis la fondation de la colonie jusqu'en 1824, on ne compte que six gouverneurs; le premier, sir Arthur Phillipp, jeta les fondements de Sydney en janvier 1786, et retourna en Angleterre le 11 décembre 1792; il fut remplacé par intérim par le lieutenant-gouverneur Grose et le capitaine Williams Paterson. Le second, John Hunter, prit la direction de la colonie le 7 août 1795, et ne la quitta que le 28 septembre 1800. Le troisième, Phillp Gidley-King, succéda immédiatement à M. Hunter et resta en place jusqu'au 13 août 1806; il avait débuté par le commandement de la petite île de Norfolk, et sous son administration éclata une insurrection. C'est lui qui fit bâtir, au centre de la ville, dans le quartier des rocs, le fort Phillip destiné à contenir les habitants; son fils est le célèbre Parker-King, géographe et navigateur, auquel sont dus de grands travaux d'hydrographie. Le quatrième gouverneur est Williams Bligh, qui succéda à King le 13 août 1806; homme dur, d'une sévérité excessive et bien connu par la révolte de son équipage sur *le Beunty* qu'il commandait. Bligh fut, par suite de la révolte du régiment de la Nouvelle-Galles, comme déposé, le 26 janvier 1808, et remplacé par les mutins qui nommèrent successivement le colonel Georges Johnstone, le lieutenant-colonel Foveaux et le colonel Williams Paterson. Le cinquième gouverneur a été Lachlan Maquarie, qui entra en fonctions le 1er janvier 1810, et qui ne fut remplacé que le 1er décembre 1821. Peu de gouverneurs

Digitized by Google

ont fait davantage pour la prospérité d'une colonie ; des découvertes successives dans l'intérieur du pays, l'érection de forteresses et d'établissements nouveaux, des édifices nombreux, de gigantesques défrichements, ont signalé sa longue administration. Pendant notre séjour enfin, sir Thomas Brisbane tenait les rênes de la colonie depuis le 1er décembre 1821 ; homme de science, général estimé, sir Brisbane combla notre expédition de marques de bienveillance et favorisa de tout son pouvoir notre mission ; pour ma part, j'ai reçu de ce gouverneur les preuves les plus directes de son amour pour les travaux d'histoire naturelle, et j'ai remis à M. Cuvier, comme il m'en avait chargé, des ornithorhinques et des echidnés conservés dans de l'esprit de vin ; objets vivement désirés par les savants du Muséum, mais qui paraissent être restés enfouis, car il n'en a plus été question depuis mon retour en France.

La garnison de la Nouvelle-Galles se compose de deux régiments d'infanterie de ligne. Le 48e régiment fut embarqué pour les Indes orientales pendant notre séjour, et le 3e ou buffs et le 40e y demeurèrent ; ces troupes sont éparpillées par détachements, suivant les besoins, dans les villes ou dans les fermes royales éloignées ; elles fournissent également leur contingent aux forts. Ceux-ci sont au nombre de trois ; le vieux fort ou fort Phillip, placé au milieu de la ville, ne sert guère qu'à la répétition des signaux ; les deux autres sont assez mal construits et peu formidables, entre autres celui de la pointe de Bennilong, qui porte le nom du gouverneur Maquarie ; c'est une petite tour, de construction gothique, ayant un bastion circulaire susceptible de recevoir huit pièces de canon ; il est placé sur une pointe avancée afin de fermer l'issue du port par son feu, car le 12 janvier 1816 des convicts parvinrent à s'emparer d'un brick et à prendre le large sans qu'on ait pu s'y opposer. La batterie de Dawn a sa plate-

Digitized by Google

forme creusée dans le roc et possède dix-huit pièces en batterie ; derrière elle s'élève un corps-de-garde, bâti avec le goût bizarre de M. Maquarie ; son feu dominant les alentours, placée qu'elle est sur le sommet de la presqu'île de Sydney, foudroie les approches de Sydney-Cove et de Lane-Cove. La marine coloniale ne consiste qu'en deux bricks et quatre cutters ; ces derniers doivent assurer les communications entre le Port-Jackson, New-Castle, Port-Maquarie, la Nouvelle-Zélande. Des vaisseaux de guerre y apparaissent à divers intervalles, mais n'y font jamais que des séjours de peu de durée.

En résumé, je pense que la colonisation de la Nouvelle-Galles du sud, fondée au prix de grands sacrifices, est organisée de manière à échapper à l'Angleterre aussitôt qu'elle atteindra les limites de la richesse et de la prospérité ; ce temps est éloigné sans doute, mais l'aversion décidée qui sépare les gens nés dans le pays des Européens, la haine que portent les convicts émancipés et leurs enfants à la mère patrie, hâteront cette époque. Un jour l'Australie dictera ses lois à l'Océanie et rivalisera de puissance avec la Grande-Bretagne et les États-Unis, qui lui auront ouvert la voie de l'indépendance.

Mais revenons à quelques-unes de mes observations journalières ; elles serviront à donner une idée plus intime de la nature du pays.

Je débutai par une excursion à *Botany-bay* et dans les environs ; nous sortîmes de Sydney, MM. d'Urville, Bérard, de Blosseville et moi, de fort bonne heure, par la barrière de Brickfield, en prenant la route de Paramatta dans laquelle s'ouvre à peu de distance de la ville, celle de la baie botanique. La chaussée macadamisée avec de la brique broyée jusqu'à la distance de trois milles, se perd ensuite à travers des sables mouvants qui rendent la marche fort difficile. Cette

Digitized by Google

première partie de la route est une des mille entreprises utiles dont la colonie est redevable au gouverneur Maquarie, mais elle fut arrêtée au moulin de Waterloo, dans la plaine du même nom[1], par le rappel en Europe de ce magistrat. L'œil se portait de chaque côté sur des fermes encloses de palissades, au milieu des défrichements n'ayant conservé debout que de vieux troncs d'eucalyptus noircis par le feu et couverts d'une résine rubis. La botanique est tellement riche et variée, que je conçois tout l'émerveillement qu'éprouvèrent Banks et Solander à son aspect. Le terrain, légèrement ondulé, est couvert de bois ou formé de marais desséchés, des bancs de grès marin ferrugineux forment le pourtour de la baie botanique, et leur surface est presque dénudée; la terre est de nature argileuse, tenace, très-chargée de fer en certains endroits, tourbeuse dans les marais et convertie en terreau de bruyère arenacé dans les bois. Sur le bord des routes, c'est un sable très-fin, très-blanc et mobile. On conçoit à peine comment à l'inspection de ce sol, Banks et Cook ont été assez hardis pour proposer l'établissement d'une colonisation dans un lieu si peu propre à la croissance des céréales. Le succès s'oppose à ce qu'on puisse taxer cette entreprise de témérité, mais cependant si le commodore

[1] Le nom de Waterloo a été prodigué par les Anglais avec une telle profusion qu'il deviendra synonyme de *fausse gloire*. Comment une nation aussi civilisée que l'est le peuple anglais peut-elle défigurer ses trophées (si trophées il y a, car Blücher a bien d'autres droits à les revendiquer) par le clinquant et les oripeaux qui dénotent la disette et le mauvais goût! Une foule d'endroits dans la Nouvelle-Galles du sud portent ce nom et celui de Wellington. Le jour où les Russes attaqueront l'Inde et prendront en Europe une prépondérance incontestée, les Anglais, chassés de leurs vastes possessions, apprécieront ce que leur a valu la bataille de Waterloo dont ils ont été étourdis à en perdre la tête, bien que déjà la partie saine de la nation puisse juger ses résultats avec maturité!

Digitized by Google

Philipp n'avait point rencontré ailleurs le terrain convenable à l'agriculture, certes, il n'y aurait eu qu'une voix pour blâmer l'imprévoyance des promoteurs de cet établissement. Mais cette terre impropre à la culture du blé, est en revanche ornée de plantes qui aujourd'hui font le charme de nos orangeries, les metrosyderos, les melaleuques, les platylobes, les banksies, les protées, les persoonies, et mille autres végétaux forment de riches parterres. La belle blandfordie noble croît au milieu des singuliers xanthorea résineux et des zamia australes, mais tous ces végétaux ont un feuillage rigidule, sec, flagrant, qui leur donne un aspect caractéristique. Arrivés de fort bonne heure à l'embouchure de la rivière de Cook, qui se perd dans le fond de la baie botanique, nous trouvâmes des masses de ce grès rougi par du fer hœmatite, et les grèves jonchées de télescopes boués, coquilles longtemps rares dans les collections. Nous déjeunâmes chez un convict émancipé qui a établi en ce lieu une filature de laine, et sur l'étang voisin s'abattaient des cygnes noirs parfaitement privés. La petite rivière de Georges se perd aussi dans cette baie, dont la navigation demande quelques précautions à cause des bancs nombreux qui l'encombrent. Comme Français, comme voyageurs nous désirions payer notre tribut de regret en visitant le point où le célèbre et malheureux La Pérouse écrivit les dernières dépêches qui soient parvenues en Europe, dans le campement qu'il établit à la pointe nord de Botany-bay. C'est là qu'il avait établi un jardin où il sema des plantes rafraîchissantes pour son équipage affaibli par les maladies. Les Anglais ont respecté ce coin de terre, qui porte parmi eux le nom de *Jardin français*, et ce jardin aujourd'hui en partie en friche, formé de sables de bruyère, donne quelques légumes aux soldats qui résident dans une petite tour bâtie à peu de distance sur une des pointes de la baie. Les arbres fruitiers y sont morts

Digitized by Google

et ne peuvent y prendre racine, battus qu'ils sont par les vents de mer. Des éphemères se sont emparés de la majeure partie de sa surface, comme un emblème du vain travail des hommes. Une mauvaise haie de bois enclôt ce terrain que le gouverneur Maquarie avait le projet de faire enceindre de murailles. Un soldat depuis fort longtemps relégué en ce lieu, nous conduisit, sur notre demande, à l'endroit où la tradition place la sépulture du père Le Receveur, mort des suites des blessures qu'il reçut aux côtés de De Langle et de Lamanon, frappés à mort par les naturels des îles des Navigateurs. Il nous montra un tertre sous lequel est inhumé ce compagnon de La Pérouse, et qui porta longtemps cette épitaphe gravée sur cuivre par ordre du gouverneur Philipp, et attachée à un arbre que nous retrouvâmes encore.

Hic jacet Le Receveur
E. F. F. minimis Galliæ sacerdos,
Physicus in circumnavigatione
mundi
duce de La Pérouse
ob. 17 *feb.* 1788.

Nous passâmes plusieurs heures à graver sur l'écorce même du témoin de cette scène douloureuse une nouvelle épitaphe; c'est en entamant profondément *le liber*, que nous laissâmes ce témoignage de notre passage et l'offrande du cœur envers notre infortuné compatriote. Un jour un monument plus durable sera élevé à ce grand naufrage d'une expédition consacrée aux découvertes utiles et aux progrès de la civilisation[1].

[1] M. de Bougainville fils, commandant la *Thétis*, a retrouvé cette inscription qu'il a fait remplacer par un monument digne de son objet.

Digitized by Google

Sur la pointe méridionale de Botany-bay, la *société philosophique d'Australasie* a fait placer une table de cuivre avec cette inscription :

A. D. MDCCLXX
Under the auspices of british science
These shores were discovered
By James Cook and Joseph Banks,
The Columbus *and* Mecænas *of their time.*
Thise spot once saw thein ardent.
In the pursuit of knowledje
now
To their memory, this tablet is inscribed
in their first year
of
The philosophical society of Australiasia,
sir Thomas Brisbane
Corresp. of french institute, président.
A. D. MDCCCXXII.

Le 29 janvier, le général Brisbane mit à la disposition de M. d'Urville et à la mienne, un chariot, des chevaux et deux convicts, pour que nous pussions mettre à exécution notre projet de voyager à travers les montagnes Bleues et de visiter l'établissement de Bathurst. M. d'Urville, doué par la nature d'une robuste constitution, ne négligeait aucune occasion d'explorer les pays où relâcha la corvette *la Coquille*, et sous ce rapport, ce devait être pour les futurs naturalistes un chef susceptible de favoriser de tout son pouvoir leurs efforts. M. d'Urville avait le bon esprit de savoir qu'en définitive les travaux de chaque membre d'une expédition forment un faisceau dont le chef est à la fois l'*alpha* et l'*oméga* et qu'à lui principalement revient la gloire qu'ils peuvent faire rejaillir sur les campagnes de découvertes. Cette idée simple et logique a manqué à tant de navigateurs que je ne puis la passer sous

Digitized by Google

silence. Dans ce voyage qui dura quinze jours, nos stations furent Paramatta, Emu-Plains, Spring-Vood, Suamp, Jamison's-Valley, Black-Heath, Cox's-River, York's-Bridge, Fish-River, Sydmouth's-Valley et Bathurst. Celles du retour furent entr'autres, la ferme de Raineville, Mont-York, le val de Clwyde et Prospect-hill et quelques-unes de celles précédemment nommées. J'ai publié une longue notice sur ce voyage intéressant et je crois inutile de la reproduire[1].

Le 28, *le Castle-Forbes*, commandé par le capitaine Ord, appareilla pour prendre la mer et opérer son retour en Europe. Ce vaisseau emportait vers la patrie, mon confrère le docteur Garnot, depuis longtemps frappé par une dyssenterie cruelle qui avait mis ses jours en danger et dont il n'était pas complétement guéri. Un de nos officiers, M. Lesage, avait profité aussi de ce navire pour abandonner l'expédition, et plus tard, atteint d'aliénation mentale, il succomba à Rochefort. Quant à M. Garnot, parvenu à l'île Maurice, il passa du *Castle-Forbes* sur *le Georges IV*, qui fit naufrage aux attérages du cap de Bonne-Espérance; et peu s'en fallut qu'il ne trouvât là le terme de sa destinée.

Le 1^er^ mars j'assistai à une grande partie de *boxe* qui avait mis en émoi tout le public de Sydney; ce pugilat avait pour acteurs un Anglais d'origine et un *currencie*. Par ce dernier nom, devenu terme de mépris, on désigne un enfant de la Nouvelle-Galles du sud, et comme les Anglais appellent currencie une monnaie de bas aloi, on conçoit de quelle haine le bas peuple se sent transporté en recevant cette épithète

[1] La narration de cette excursion dans les montagnes Bleues a été publiée en novembre 1825 dans les Annales des sciences naturelles; on la trouvera aussi dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille* publié aux frais du gouvernement, tome I^er^, partie II, page 385 à 404. (Paris 1828, in-4°.)

Digitized by Google

insultante. Suivant l'usage, des paris, de plusieurs pounds, étaient ouverts et remplis pour l'un et l'autre champion. Le currencie l'emporta sur l'Européen, à la grande joie de ses compatriotes; pendant cette lutte, les filous, qui pullulent dans les rues, exploitaient les poches des curieux et le lendemain parut un avis de la police qui annonçait qu'un négociant avait été dévalisé d'une valeur en billets assez considérable.

Le 3, j'accompagnai le général Brisbane dans une excursion des plus pittoresques en remontant la rivière Nepean et la Wera-Gambia qui y mêle ses eaux. Une svelte embarcation avait été transportée sur une charrette à Emu-Plains, par ordre du gouverneur et mise à flot sur la Nepean par les convicts marins qui devaient la manœuvrer. Nous partîmes de Paramatta pour la ferme des Emions dans la voiture de son excellence. Dans ce trajet sir Bristane me fit part de ses projets d'amélioration pour la colonie. Il voulait favoriser le plus possible l'agriculture, tout en rendant moins lourdes les dépenses à la charge de l'état; il me cita comme preuve à l'appui qu'en 1821 la mère patrie avait eu à payer 240,000 livres sterlings, et qu'en 1822 cette somme avait encore été dépassée, tandis qu'en 1823 il était parvenu à la réduire à 80,000 livres sterlings, avec la certitude d'opérer de nouvelles réductions. Nous arrivâmes lestement à la ferme d'Emu-Plains où M. Murdoch nous attendait. Le gouverneur visita en détails l'exploitation de ce domaine de l'état, tout en chassant aux cailles qui sont singulièrement multipliées dans ces belles prairies et dont la chair grasse est des plus savoureuses. Le gouverneur porte un attachement tout spécial à la ferme d'Emu-Plains; il la regarde comme une école modèle pour l'agriculture coloniale. Établie en 1819, c'est là que sont tentés en grand tous les essais de naturalisation ou les nouveaux procédés agricoles. Le 4, de grand matin, sir Bris-

Digitized by Google

bane, MM. Murdoch, Stirling et moi fûmes joindre le canot; nous remontâmes la Nepean l'espace d'un mille avant de nous engager dans la coupure des montagnes Bleues qui donnent issue aux ondes paisibles de cette belle rivière se déployant au milieu d'une fertile plaine. Son lit est de grès, et sa profondeur sur les rives varie de 4 à 6 brasses d'eau. A deux lieues de là le fond est réduit successivement, sans qu'on puisse indiquer de diminution dans sa largeur. Les eaux coulent du sud au nord, encaissées dans de hautes coupées grèseuses; des troupes d'une jolie sarcelle nageaient sur le miroir paisible de la Nepean ou se posaient sur les branches des arbres, et sir Brisbane m'assura que cette espèce, de même que les autres canards et les cailles de ce continent austral, faisaient deux pontes par an. Plus on avance en remontant la Nepean, plus la scène devient imposante et sévère. Cette rivière et la Wera-Gambia se trouvent couler dans la crevasse profonde de hauts pitons du premier plan de la chaîne des montagnes Bleues; les brissures de ces montagnes s'élèvent sur leurs bords en murailles verticales. Les roches nues et éboulées n'ont reçu qu'une végétation spéciale, mais ces roches de grès séparés en fragments gigantesques, placés en assises avec régularité sembleraient avoir été posés par la main des hommes si leur masse ne prouvait l'habileté d'un ouvrier bien autrement puissant. Un silence de stupeur règne sur cette création sauvage, qu'interrompt parfois l'aigre cri du cacatoës noir. De maigres casuarinas, quelques eucalyptus rabougris se cramponnent sur le grès, et les murailles d'abord hautes de 300 pieds s'élèvent bientôt perpendiculairement à 600. Non loin coule la petite rivière Johnston, sortant d'un ravin déchiré profondément d'où jaillissent des torrents d'eau dans la saison des pluies. En remontant toujours on rencontre bientôt l'*Euroka*, torrent ainsi nommé par les aborigènes. Les eaux de la Nepean se dérigent alors dans le S.-O. et

Digitized by Google

les roches se dénudent de plus en plus. Je vis plusieurs kanguroos-rats sautant sur les rochers dans ces solitudes, où ils vivent sans crainte, et de grands cacatoès blancs nichant dans les trous des arbres. A sept milles d'Emu-Plains, le lit de la Nepean se rétrécit dans l'endroit où elle reçoit l'Erskine. Cette rivière ou plutôt ce torrent dévoloppe ses ondes dans une coupée abrupte, et lors des averses pluviales l'eau roule à pleins bords sur des blocs énormes de rochers, jaillit en nappe écumante, et reçoit des chutes qui se précipitent des ravines en bruyantes cascades. Un violent orage avait marqué son passage peu de jours avant notre arrivée, et les fragments de rochers broyés, les arbres déchirés en éclats, attestaient sa violence. Les eaux de la Nepean étaient lors de notre passage aussi basses que possible, et le niveau des hautes eaux était partout profondément empreint sur les roches latérales, et les arbres étaient tous penchés du même côté. C'est alors que cette masse d'eau refluant dans le Hawkesburry occasionne ces débordements désastreux pour l'agriculture, et l'on cite que leurs eaux s'élevèrent une fois à quatre-vingt-treize pieds anglais.

Une anse de sable et de galets nous permit de stationner. La Nepean devient étroite, et à peine notre canot pouvait-il franchir les encombrements de rochers; nous donnâmes cependant, mais avec peine, dans la Weragambia. Celle-ci, dont le lit étroit est formé de galets de granit, se dirige à l'E.-S.-E. Son cours est plus encaissé, ses ondes plus embarrassées d'éboulements, ses rives plus abruptes et plus désolées; partout l'image de la désolation, partout l'aspect de révolutions violentes dans le sol. A six milles il fallut nous arrêter, car la Weragambia ne pouvait plus porter notre embarcation, dont la quille creusait le fond, et nous rétrogradâmes jusqu'au bassin de la Nepean, où nous campâmes quelques heures. Les bords de ce bassin nous offrirent leur pelouse

Digitized by Google

de violettes bleues et blanches, l'ombrage de grands arbres, des ondes tombant des diverses crevasses des montagnes Bleues, et des poissons délicats. Là, nous entendîmes le cri du singulier *psophode*, qui imite à faire illusion le claquement du fouet d'un postillon; on assure que maintes fois à ce cri les chevaux partirent au galop en se méprenant sur son origine. Là, nous trouvâmes ces somptueuses plumes de *la lyre* qui nous attestaient l'existence en ces lieux de ces admirables oiseaux; là les *satin-birds* volaient sans bruit avec leur plumage soyeux et mollet. Je n'oublierai jamais le spectacle extraordinaire et complétement en dehors des sites que j'ai vus sous tant de climats, spectacle qui frappa mon imagination dans cette course que le gouverneur, sir Thomas Brisbane, me mit si gracieusement en mesure d'accomplir.

Il est une foule d'observations que je ne puis extraire de mon journal, tenu minutieusement jour par jour, tant j'ai hâte de résumer sur la population noire qui est propre à la Nouvelle-Hollande, les détails généraux qui peuvent intéresser le lecteur. La race nègre[1] répandue sur le continent austral, s'est constamment montrée enveloppée d'une écorce de sauvagerie assez résistante pour que la civilisation n'ait jamais pu l'entamer; défavorisée par la pauvreté du sol sur lequel elle vit, toutes ses facultés instinctives et animales ont été développées à leur *summùm*, mais par contre, les facultés morales sont restées à l'état embryonaire, et la culture ne peut rien là où les organes manquent par un long enchaînement d'avortements

[1] Je me servirai souvent du mot *noir* ou *nègre* pour désigner les naturels de l'Australie; mais je dois dire que, dans mon opinion, il n'y a aucune analogie à faire entre un *nègre africain* et un *noir australien*, si ce n'est une teinte noirâtre, couleur de suie, que présentent ces derniers. Ce nom est donc pour éviter des périphrases.

Digitized by Google

successifs. Cependant il y a, parmi les innombrables tribus avec lesquelles les Européens ont pu communiquer, des nuances assez tranchées pour qu'on puisse établir des distinctions parmi elles. La filiation de cette race noire découle en apparence des peuplades primitives qui se sont répandues à la fois sur la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides[1], la Nouvelle-Calédonie, etc. Leur origine est ainsi fort obscure, bien qu'on puisse la dire sœur des Alfourous et des Endamènes des hautes terres de la Malaisie, et voire même de quelques-unes des souches des plus anciennes de Madagascar. Les naturels de la Nouvelle-Galles retiennent les principaux traits du type nègre, c'est-à-dire un nez épaté, la chevelure plus ou moins frisée en mèches, les extrémités inférieures minces et grêles. Quelques crânes, extraits de tombeaux de ces naturels, m'ont présenté la singulière anomalie d'avoir trente-quatre dents belles et bien rangées. Examinées au point de vue de notre civilisation, on ne peut qu'accorder à ces peuplades un profond abrutissement moral.

Lorsque les Européens abordèrent à *Botany-bay*, les naturels manifestèrent une sorte de bienveillance négative et méfiante qui fit place bientôt à une aversion déclarée. Il ne pouvait guère en être autrement lorsqu'ils virent l'envahissement de leurs pêcheries et de leur territoire. Les sévices de quelques convicts produisirent des querelles, et les hostilités ne tardèrent pas à s'ensuivre; il fallut donc recourir à des mesures acerbes; puis les troupes chassèrent ces nègres comme des bêtes fauves, et les historiens anglais ajoutent même, à l'aide de robustes chiens qui les dépistaient dans les

[1] Consultez mon travail sur les races océaniennes, publié dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*, tome I, pages 1 à 116, in-4°. Paris 1826.

Digitized by Google

buissons. Cette guerre journalière, la petite-vérole, l'usage des boissons alcooliques, et enfin les affections syphilitiques les plus intenses, produisirent bientôt une dépopulation générale sur la côte. Les autorités anglaises actuelles (il est juste de le dire) traitent les restes misérables des tribus naguère plus nombreuses, avec une grande douceur, et s'opposent autant qu'elles le peuvent au jeu cruel que se font les navigateurs de les renvoyer de leurs navires, où ils vont mendier, ivres-morts d'alcool.

La peuplade qui habite les rocailles stériles de la région boréale de Sydney-Cove, est soumise à l'autorité de Bongarri. Les chétives créatures qui la composent sont dans un état de dégradation morale qui les rapproche des animaux les plus immondes ; en vain quelques gouverneurs ont essayé d'adoucir leur sort en leur assurant une pitance régulière, leur donnant des gîtes permanents, en jetant des voiles sur leur nudité : leurs efforts ont échoué devant leur obstination à repousser toute tentative d'amélioration. Il semble que ces êtres ne peuvent être heureux sans la sauvage liberté du désert, et que leur caractère doit repousser tout ce qui peut tendre à fixer quelques instants leur humeur erratique. Les maisons qu'on leur avait bâties, en les tirant dans de sortes de villages, ils les ont désertées ; ils ne respirent à l'aise que sous la voûte du ciel, établis en plein air, ou dans un bois, protégés par quelques bosquets de branchages jetés du côté du vent. Là ils préfèrent, à la ration qu'on leur distribua longtemps comme une sorte de solde du terrain qu'on leur avait ravi, le poisson à demi cuit, la chair à peine grillée que leur adresse leur procure à la pêche ou à la chasse.

Les tribus réduites aujourd'hui à des débris qui sont disséminés à l'entour de Port-Jackson, sur le sol où vécurent leurs aïeux, et que sous ce rapport elles ne veulent pas quitter, se trouvent être : la tribu de Bongarri ou de Sydney-Cove

Digitized by Google

dont je viens de parler, celle de Paramatta, sous les lois de *Hari;* celle de Cowe-Pasture, dont le chef se nommait *Cogué;* et celle de *Kissing-point*, commandée par *Bidgi-Bidgi*. Les chefs de chaque communauté ont reçu de l'administration anglaise de larges plaques de cuivre qu'ils portent suspendues au cou, et sur lesquelles sont gravés leurs noms et celui de leur territoire. Eux et leurs épouses sont assez volontiers à demi vêtus à l'européenne, et ressemblent, sous les vieilleries dont ils sont affublés, à de grands singes noirs se livrant à des contorsions ridicules. Le reste des insulaires va dans la plus complète nudité, à moins que quelques individus n'aient obtenu une veste de convict ou un vieux chapeau et ne s'en soit couvert. Le spectacle qui m'a paru le plus étrange est sans contredit la rencontre que j'ai fréquemment faite dans les rues de Sydney, de ces nègres australx dans le déshabillé le plus absolu, badaudant au milieu de la foule et coudoyant parfois les miss fraîches et pudibondes que l'aile de leur mère ne pouvait protéger contre l'étrangeté, au grand soleil, de ce costume intime. Certes l'opiniâtreté de cette race à rejeter même l'étroit maro que recommanderait la plus mince des pudeurs, est d'une grossière animalité qui a de quoi étonner profondément le moraliste. L'apathique indifférence dans les lieux publics de ces hommes, qui voient sans cesse pratiquer autour d'eux des coutumes qui devraient donner l'éveil à leurs propres idées, glisse sans laisser la moindre trace de son passage; et ce qui est pis, c'est qu'il est de ces Australiens qui ont navigué sur des bâtiments anglais, employés sur la côte, et qui retournent à leurs rochers et à leurs bois, rejetant bien vite l'étoffe dont on les avait vêtus. Ils ont surtout horreur des vêtements inférieurs, car ils font moins de façon pour ceux qui recouvrent l'échine ou le crâne.

Digitized by Google

La corvette *la Coquille* était à peine affourchée dans Sydney-Cove, que Bongarri et sa bande, composée d'une douzaine d'individus au plus, vinrent prélever un tribut sur notre curiosité. Bongarri parle un peu la langue anglaise, car il a voyagé avec la capitaine King dans les explorations successives que cet habile officier a faites, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, pour compléter les beaux travaux de Baudin et de Flinders. Ce chef a eu la réputation d'un grand guerrier, aussi est-il estimé des tribus voisines, et d'honorables cicatrices prouvent que les coups de sagaies et de casse-têtes ne l'ont pas fait reculer; mais nous avons peine à retrouver le héros dans l'ivrogne fieffé et le mendiant tenace, qui vint chaque jour de notre relâche nous harceler pour avoir de l'eau-de-vie ou du tabac. Mime, dressé à des courbettes et à des grimaces, sa toilette grotesque contribuait encore à le rendre plus ridicule, car un vieux casque de dragon lui couvrait le crâne, et sur son torse flottait une houppelande à brandebourgs, que lui avait laissée la dernière expédition russe. Bongarri était escorté de ses deux femmes, les plus puantes, les plus laides, les plus dégoûtantes créatures que j'aie jamais vues. Ces dames, enveloppées d'une sale couverture de laine en guise de peignoir de batiste, avaient leurs cheveux couverts de lentes, et celles-ci peuplées des poux dont elles sont le berceau; le tout assaisonné d'une senteur capable d'asphyxier le nez le plus oblitéré de la création; et cependant une de ces femmes était mère d'une petite créature blanche qui attestait qu'un Européen n'avait pas craint l'odeur de fiente humaine qui suintait de chaque ride de sa peau crasseuse. Bongarri, vrai philosophe pratique, répondait aux moqueries de ceux qui l'interrogeaient sur l'étrangeté d'un tel phénomène : *Ma femme est gourmande de pain blanc et en a beaucoup mangé; il n'est donc*

Digitized by Google

pas étonnant que son enfant soit blanc[1]. Tous les hommes de cette tribu, aujourd'hui gangrénés de vices, sont petits et n'ont guère plus de 5 pieds 1 ou 2 pouces; leur membrure est grêle; leurs formes sont fluettes et peu nourries; leur chevelure est très-noire, excessivement flexueuse, et retombe autour de la tête en mèches très-frisées. La face est déprimée et le nez fort écrasé; leurs lèvres sont grosses, mais la bouche est meublée de dents très-belles et très-blanches. La barbe, rarement taillée, est rude et très-fournie.

Une des coutumes fondamentales de ce peuple consiste à s'arracher une dent lors de quelque événement extraordinaire; mais ces événements doivent être peu nombreux, car leur râtelier serait bientôt démuni. Aux filles, on coupe une phalange des doigts. Pour parure, ils se pratiquent des incisions sur les épaules et sur les bras, et on obtient des cicatrices en relief ou en bourrelets. Mais leur grande toilette, le *nec plus ultrà* de leur *dandysme*, qui fait tourner la tête à leurs ladies et en fait des *lions*[2] pour leurs forêts de casuarinas et d'eucalyptus, ce sont leurs peintures qu'ils soignent *con amore*. Plusieurs fois Bongarri et ses sujets vinrent nous faire visite dans leur habit de grande cérémonie; et dans ces jours leurs corps dédaigne l'artifice de tout vêtement étranger à leur mode nationale. Le corps est donc nu; mais hâtons-nous de dire que le corps et surtout la poitrine sont couverts d'une poussière rouge d'ocre; qu'un masque du même rouge vermillonne le nez et les joues, et qu'une sorte

[1] M. Cunningham a rapporté aussi cette ingénieuse réponse. Je la fis à Bongarri par l'intermédiaire du major irlandais Marlay, du régiment des Buffs, qui me la rapporta comme je la cite.

[2] A Londres (les Anglais sont le peuple le plus grave de la terre, à ce qu'ils disent), on appelle *lion* le héros de la *fashion* pendant une saison de mode quelconque.

Digitized by Google

d'argile, d'un blanc pur, s'étend en larges raies sur le milieu du front. Des bandelettes d'écorces emprisonnent leurs cheveux. Plusieurs des figures de l'atlas de Péron sont d'une grande exactitude ; et le lecteur, à leur aspect, comprendra mieux cette rapide description. Les femmes affectionnent le même genre de barriolage, mais je dois dire qu'à bord elles ne quittèrent point leur couverture de laine. Ève, après le péché, conserva la feuille de figuier.

J'assistai, le 28 février, à une des grandes fêtes ou *corobori* des nègres australiens ; fête nocturne, à laquelle Bongarri et ses gens se préparaient plusieurs jours à l'avance ; fête qui devint l'unique objet de leurs pensées et pour laquelle ils se livrèrent à une foule de cérémonies préparatoires. C'était pour les tribus du Port-Jackson une grande affaire, un tournoi où les nationalités de districts allaient paraître. C'était une vieille gloire à soutenir ; gloire, fumée éphémère que chaque peuple encense à sa manière, que le nègre brutal et nu des rocailles de la Nouvelle-Zélande conçoit bien autrement, sans doute, que l'Européen, bien qu'ils se méprisent l'un et l'autre de toute la distance de leur orgueil, placés à des degrés si différents dans l'échelle de l'égoïsme humain !

Tel est le récit que je trouve consigné dans mon journal, écrit sous l'inspiration du moment. Préoccupé et soucieux, Bongarri, ce chef renommé des tribus australiennes, venait d'avaler d'un trait le verre de rhum dont je ne manquais jamais de régaler sa noire majesté quand elle visitait la corvette, Bongarri s'élança dans sa pirogue d'écorces, remplie de javelines et de casse-têtes. Le redoutable *boumarang* reposait près du tison à demi consumé, que, semblable au feu de Vesta, ces nègres ne laissent jamais éteindre ; les mots : *Corobori*, *corobori*, sortaient avec effort de sa bouche contractée ; et en parlant, Bongarri ne put que du geste m'enga-

Digitized by Google

ger à me rendre au lieu du rendez-vous, à l'orient de la baie. Quel pouvait être le but de cette cérémonie? que d'intérêt n'offrait-elle pas à un fils de la vieille Europe, jeté passagèrement sur une terre lointaine, où vit une race jalouse de conserver intactes la barbarie et la misère de ses coutumes natives!...

La nuit était obscure, la croix du sud reflétait à peine sa lumière planétaire; du reste, pas le moindre souffle n'agitait le feuillage triste des grands eucalyptus, et de grands *jack-ass*, croassant dans les casuarinas, troublaient seuls un silence qu'interrompait à peine le bruissement sourd des vagues qui venaient heurter les rochers du rivage. Notre embarcation, montée par de bons matelots, eut bientôt franchi les deux lieues qui nous séparaient du théâtre de la fête; en quelques instants nous nous trouvâmes dans l'enceinte du *corobori*. De grands feux et le pétillement du bois vert que la flamme enlaçait nous guidèrent au milieu des roches éboulées et crevassées, à travers des taillis embarrassés et des buissons épais. Le plus grand calme existait alors parmi les tribus sauvages qui s'étaient rendues à ce tournoi de tous les points de la côte orientale. Chacune d'elles occupait un emplacement désigné à l'avance par le maître des cérémonies, sur le pourtour d'une arène aplanie avec soin. Le jeu de ces hideuses physionomies, éclairées en silhouette par la flamme du foyer entretenu par chaque groupe, abritées dans la direction du vent par des tas d'écorces ou des morceaux de fascines, avait quelque chose de satanique. Quelques-uns se régalaient de coquillages et de poissons à demi grillés que leurs femmes préparaient et que les hommes mangeaient sans leur en offrir. Bientôt les femmes, les enfants et les guerriers accroupis sur leurs talons, se livrèrent gravement aux soins d'une toilette obligée par le cérémonial du *corobori*. Le corps décharné de ces chétifs et misérables mortels,

Digitized by Google

dépouillé de tout voile, reçut les peintures héraldiques; sur la peau noire et frottée d'huile de poisson pourri du chef de la famille, l'épouse traçait les bandelettes blanches ou rouges qui sont leurs ordres de chevalerie. Au silence succéda un vacarme épouvantable; c'étaient des cris, des hurlements à ébranler la voûte du ciel. La fête débuta par des danses martiales où les hommes seuls figurèrent, puis les femmes s'emparèrent de la scène; mais ces *Taglioni* de nos antipodes n'ont rien trouvé de mieux que d'imiter, dans leur chorégraphie, les animaux de leurs climats, et la danse du kangourou est surtout celle qui leur plaît le plus. Le kangourou, aux longues jambes, fait des sauts énormes, des bonds que ses robustes pieds lui permettent de grandement espacer; aussi leur danse consiste à imiter l'allure de ce singulier quadrupède. Ce n'est pas un tableau sans bizarrerie que celui de ces chœurs de femmes, à chevelure en désordre, n'ayant pour voile de leur pudeur qu'un chapelet de coquilles noué dans les cheveux, sautant comme des bêtes de bois et se livrant aux écarts les plus grotesques et les plus ridicules. L'ardeur du plaisir pétillait sur toutes ces faces, et ce plaisir qui s'accroît fait que les vieilles femmes elle-mêmes quittèrent bientôt leurs vêtements, et, comme des bacchantes échevelées, se ruèrent dans l'arène et se livrèrent aux écarts les plus désordonnés. Mon regard stupéfait errait de cette pantomime immodeste aux visages féroces et hideux de leurs époux, rugissant d'une joie diabolique, poussant de sourds mugissements de satisfaction. Ces bras armés de sagaies meurtrières, ce délire brutal et sauvage d'hommes farouches, les cris des enfants, les foyers surmontés de torrents de fumée, le lieu de la scène dans la profondeur des bois, au milieu d'un amphithéâtre de rochers, tout rappelait vivement, à l'imagination frappée, les scènes infernales de Callot.

Le 29 février, une grande réunion des tribus eut lieu dans

Digitized by Google

un champ, entre la route de Botany-bay et Brich-Field, pour juger, en cour martiale, les délits dont nous ne parvînmes que très-difficilement à connaître la nature. En vain diverses personnes du bord essayèrent à l'aide de la langue anglaise, parlée par certains chefs, à obtenir des détails satisfaisants; l'inattention de ces hommes, ou leur silence calculé, les portaient à briser dix fois la conversation, en laissant sans réponse les questions qui leur étaient posées. A force d'interprétations et de persévérance on a pu en conclure l'explication qui suit, mais dont je ne garantis pas cependant la complète exactitude.

Arrivés au champ clos, notre examen porta sur les peuplades qui s'y étaient assemblées, et nous dûmes avouer que les tribus de l'intérieur étaient moins difformes que celle de Bongarri. Les hommes de Cow-Pasture, bien que de petite taille (4 pieds 7 à 8 pouces au plus), étaient fortement musclés, et quelques-uns, contre l'opinion reçue, bien loin d'avoir les jambes maigres et grêles, avaient de solides mollets. Cette tribu se composait de 19 guerriers, porteurs de visages féroces, et dont les habitudes sauvages contrastaient avec celles déjà familiarisées avec les Européens des gens de Bongarri. En général les bandes erratiques de Fish-River, des montagnes Bleues et de Bathurst sont plongées dans la plus complète barbarie, et M. Mac-Arthur les regarde même comme positivement anthropophages, car il certifie être tombé au milieu de ces nègres lorsqu'ils dévoraient un bras d'homme. Ce fait mérite toutefois une nouvelle étude et d'autres preuves, car tous les écrivains anglais se taisent, à ma connaissance, sur cette accusation. La tribu de Bongarri s'agitait, allait et venait sur les bords de la baie, et avait pris position sur le terrain dès le matin. Nous l'avions vue traverser la rade, les hommes nus, armés de javelines, le bouclier au bras; tandis que les femmes, chargées de leurs

Digitized by Google

enfants sur le dos, portaient leurs provisions dans le filet dont elles sont habituées à se servir. Bongarri, que nous avions interrogé alors, s'était débarrassé de nos questions par un mensonge, car il s'était borné à nous dire : « Un chef a tué sa femme et doit être tué; mais je suis chef, moi aussi, et je veux m'opposer à sa mort. » Cette historiette, prise pour réelle, avait redoublé notre curiosité, mais quelques officiers anglais, mieux instruits, nous assurèrent que Bongarri nous avait débité une *hablerie*.

A un signal les tribus se rangèrent en cercle sur le pourtour du lieu de combat, et une vingtaine de naturels se mirent en présence à ces deux extrémités, séparés par un intervalle d'environ quarante pas. Les uns et les autres étaient nus, peints de leur barriolage de cérémonie, et armés d'une longue javeline en bois dur; le bras gauche était recouvert d'un bouclier assez épais, de forme allongée. Nous remarquâmes avec étonnement que tous les javelots étaient dirigés sur un seul homme; car ceux de son parti, placés à quelque distance, ne renvoyaient les javelots qu'avec mollesse et comme par simple forme, et leur apathique indifférence contrastait avec la prestesse et l'ardeur qui animaient le parti antagoniste. Plus de quarante sagaies sifflèrent successivement dans l'air, et leurs coups vinrent s'amortir sur le bouclier qui les parait avec une adresse étonnante. Il était aisé de juger que l'individu mis pour principal point de mire était sous le poids d'une accusation grave, dont il se justifiait par le *jugement de Dieu*, comme l'aurait pu faire au moyen âge un chevalier combattant en champ clos pour son honneur; enfin, soit lassitude, soit résignation, sa prévoyance fut mise en défaut, et une javeline le frappa dans le flanc en lui faisant une blessure profonde; il tomba, mais il se releva bientôt avec une feinte insensibilité, et un de ses amis suça la plaie, puis l'entraîna hors

Digitized by Google

de l'arène. A sa chute les hordes spectatrices poussèrent un grand cri, et d'ordinaire c'est le signal d'une mêlée générale; mais en cette occasion il en advint autrement, car la punition infligée paraissait être concertée entre toutes les tribus, qui avaient désigné de vrais juges de camp chargés de donner le signal pour commencer ou cesser l'emploi des armes. Ces hérauts présidèrent avec un sang-froid imperturbable à ce que tout se passât dans les règles du cérémonial, et c'est ainsi que les assaillants ne lancèrent que les uns après les autres leurs javelots et dans un ordre prévu d'avance. La roideur avec laquelle Bongarri décocha sa lance, qui s'enfonça profondément dans le bouclier du patient, fut pour nous un sujet de vif étonnement.

Tout ce qu'il nous fut possible de savoir des causes qui avaient motivé cet *appel de Dieu*, après lequel les diverses tribus renouvelèrent leur pacte d'amitié et de paix, est que le sauvage blessé était accusé par Hati, chef de la peuplade de Paramatta, d'être la cause de la mort de ses deux neveux, enfants admis à *l'école des natifs*. Il nia sa culpabilité, et il est évident que les deux enfants moururent d'une maladie grave qui règne parfois dans le pays parmi les indigènes; mais chez les nègres australiens les soupçons ont une évidence contre laquelle les dénégations sont sans force, et sa justification avait été soumise au *duel judiciaire*, singulière analogie avec ce que pratiquaient nos pères.

Dans ce même jour fut infligée une autre correction; celle-ci, cruelle et barbare, s'adressa à une pauvre femme que l'on frappa sur la tête à coups de casse-tête; elle fut bientôt emportée dans le buisson, couverte de sang et à demi morte. C'était une sorcière! et les sorciers chez les nègres australiens passent pour jouir d'un pouvoir extraordinaire. Vous qui souriez sur cette croyance erronée, songez encore aux gens de vos campagnes et à Urbain Grandier brûlé par ordre

Digitized by Google

de Richelieu pour fait de sorcellerie ! On reprochait donc à cette femme d'avoir fait noyer par ses maléfices le plus habile pêcheur de la peuplade ; on l'accusait encore d'un second crime : un chef grimpé dans un arbre se laissa choir et fut grièvement blessé dans sa chute ; dans la nuit il eut un songe (et les songes chez les nègres australiens sont les révélations d'une vérité absolue), qui lui représenta cette malheureuse femme comme ayant employé son pouvoir pour le faire tomber. De cette gratuite supposition à une accusation formelle, il n'y a pas d'intervalle, et elle subissait la punition infligée à ces criminelles actions supposées. Ce qui m'étonna, outre la férocité de ses barbares oppresseurs, fut de voir cette victime d'une sauvagerie hideuse, debout, attendant, calme et résignée, les coups de massue qui devaient lui être assénés.

Je fus témoin encore d'un véritable duel entre deux individus qui s'étaient provoqués par des défis insultants. Les hommes s'amassèrent en cercle, et les deux champions marchèrent l'un sur l'autre, armés chacun d'un casse-tête. L'offensé porta les premiers coups, et abattit avec vigueur sa massue de bois dur sur le crâne de son antagoniste ; celui-ci trébucha, mais, se relevant avec énergie, il eut sa revanche, et son casse-tête tournoya avec la rapidité de l'éclair sur son ennemi immobile. Quel est donc la solidité du crâne de cette race, pour supporter, sans que mort s'ensuive, des coups qui briseraient par leur choc, comme un fragile verre, la tête d'un Européen ? Il me semblait voir deux raffinés armant leurs pistolets et se renvoyant la politesse de tirer le premier ; chez les Australiens, chacun son tour, et le vrai courage est de pouvoir résister au coup qui enfoncerait le crâne d'un bœuf.

L'arme universellement usitée chez les naturels de la Nouvelle-Galles du sud, est la sagaie, qu'ils lancent à la main

Digitized by Google

ou à l'aide d'un instrument appelé *méara ;* ces sagaies, longues et bien effilées, sont faites d'un bois très-dur, ou parfois empruntées à la tige florale des xanthorœa. On se sert aussi du sabre de bois *tatanamang* ou *sabre à ricochets ;* ce dernier est encore une arme de parade et de carrousel, car dans les coroboris les Australiens aiment à montrer leur adresse en la jetant à une grande hauteur, lui faisant décrire des cercles infinis, et lui imprimant un mouvement tel, qu'elle vient tomber au pied de celui qui la manie avec habileté. Parfois ce *sabre à ricochets*, ainsi qu'on doit le nommer, est lancé à une cinquantaine de pas, et l'adresse consiste à frapper le but, tout en le faisant pirouetter dans le trajet qu'il parcourt.

L'humeur querelleuse et sanguinaire de ces peuplades, rend remarquable le petit nombre des instruments de destruction en leur pouvoir. L'arc et les flèches leur sont inconnus, et leur intelligence ne les a point devinés. Seulement ils emploient le *woodah* et le *koumerang*, sortes de haches de pierres que l'on trouve répandues sur divers points de la Nouvelle-Hollande. Le capitaine King, qui a exploré une vaste étendue des côtes du continent austral, ajoute même que la sagaie n'est pas usitée partout avec des formes identiques, mais que le *méara*, qui sert à la lancer, bien que décoré de noms divers, est en tout lieu établi sur les mêmes principes et dans le même but, excepté à la Tasmanie, où il est inconnu. M. Uniake m'a assuré cependant que les naturels de la rivière des Pierres-Ponces (*punice-stones river*) montrèrent une insigne maladresse lorsqu'ils voulurent imiter quelques nègres du Port-Jackson qui l'accompagnaient dans son voyage. Ces derniers sont fort adroits pour décocher leurs javelines à l'aide du méara, simple bâton aplati, recourbé au sommet, où il porte une cheville qui dirige la tête de la javeline lorsqu'on lui imprime un mouvement énergique.

Digitized by Google

L'intensité de la froidure des hivers de la Nouvelle-Galles a fait sentir aux Australiens le besoin de vêtements; aussi le plus beau présent qu'il soit possible de leur faire est celui d'une *blanket* ou couverture de lit en laine, et des vestes de gros drap. Mais ils vont nus une partie de l'année, et les jeunes gens presqu'en tout temps. Les jeunes filles portent sur les épaules un petit manteau fait de plusieurs peaux de phalangers, cousues ensemble; elles placent le poil en dehors quand il fait chaud, et à toucher la peau quand il pleut ou qu'il fait froid. Le capitaine King rapporte que ceux des régions intertropicales sont complétement nus, mais que ceux du Port du roi Georges se préparent des fourrures avec le produit de leur chasse. Malgré l'endurcissement des nègres du Port-Jackson, j'ai pu m'assurer qu'ils étaient très-impressionnables à la moindre variation de température, et qu'ils redoutaient surtout la pluie et le grand vent. Les seuls ornements que j'aie remarqués consistaient en un bandeau en filet retenant les cheveux sur le pourtour de la tête pour les hommes, et en colliers de chaume de graminées coupées par rouelles pour les femmes. Il y a loin certes de ces colliers informes, à ceux si riches et si élégants que portent à leur cou les Diéménoises, et qui sont faits de ces jolies coquilles à nacre, brillamment irisées, nommées *cantharidis iris*. J'ai déjà mentionné leurs peintures, et ajoutons qu'ils aiment se frotter la peau du corps d'huile en se saupoudrant de poussière rouge. Ils ne connaissent point le tatouage, mais ils se font naître de gros cônes de chair sur les épaules pour se distinguer.

Les nègres du territoire de Sydney se servent peu de leurs anciennes pirogues faites d'écorces roulées et nouées aux deux extrémités, car ils se sont procuré des embarcations européennes; cependant j'en ai vu encore quelques-unes naviguant dans les baies, et que l'atlas de Péron représente avec

Digitized by Google

beaucoup d'exactitude. Le capitaine King a résumé sur l'emploi des moyens de navigation connus des habitants de la Nouvelle-Hollande, quelques idées fort curieuses. Les pirogues des diverses peuplades, dit-il, diffèrent par la forme et par les matériaux. Dans certaines provinces, notamment vers le Port-Jackson, elles sont faites d'un morceau d'écorce attaché aux extrémités; plus au nord, entre les tropiques, elles sont creusées dans un tronc d'arbre *crythrina indica*, et sont tellement étroites, qu'il leur faut un balancier; sur la côte boréale, leurs embarcations ont la forme des *catimarons* de la terre de Van-Diémen, c'est-à-dire que ce sont des écorces d'arbres proprement et solidement jointes ensemble, avec des tiges volubiles et souples de *flagellaria indica;* plus à l'ouest, à la baie d'Hanovre, les naturels traversent l'eau sur un petit radeau fait avec des troncs de mangliers morts, dont le bois est alors très-léger. Dans l'archipel de Dampier, au lieu de canots, les Australiens se servent de mangliers tombés de vétusté, mais leur pirogue est le tronc de l'arbre sur lequel ils se placent en le faisant avancer à l'aide de leurs mains et tenant leurs pieds sur l'extrémité, peut-être pour servir de gouvernail. Telles sont, ajoute King, les différences tranchées que présentent, pour leur architecture navale, les diverses tribus; elles prouvent que l'homme est un animal essentiellement navigateur, et que la bûche flottante est le premier pas qu'il ait fait pour se soutenir sur les flots sans avoir recours à la natation.

La nourriture des tribus maritimes consiste principalement en poissons. Les Australiens sont d'habiles pêcheurs, et je les ai vus fréquemment jeter leurs lignes dans les criques du Port-Jackson et se régaler, car ils ont du feu constamment allumé sur une grande pierre, au centre même de leur pirogue, et le poisson passe tout en vie de l'eau sur les charbons ardents. Ils ont adopté avec empressement les hameçons eu-

Digitized by Google

ropéens, car les leurs, faits avec des os, diminuaient singulièrement, par leur forme grossière, leurs chances de succès. La base de leur subsistance est la racine d'une fougère nommée *dingoua*, qu'ils broient et pétrissent. Enfin, avec le harpon, ils chassent aux bêtes fauves ou ils pêchent de gros poissons. Les femmes chargées, de tous les travaux du ménage, ont de plus la fonction d'aller arracher sur les rochers les coquillages dont leurs époux sont friands. A des besoins si grossiers, le luxe d'un mobilier est peu utile; aussi la famille australienne se borne à avoir pour ustensiles une poche en filet, pour porter les provisions, que la ménagère ne quitte pas, lors même qu'elle marche avec sa famille sur son dos ou à cheval sur son cou. Le caractère de ces hommes est taciturne, froid, d'une insensibilité complète en apparence, passant dans les rues de Sydney sans que rien puisse fixer leurs regards, avec une indifférence apathique, ne montrant d'ardeur que pour des besoins animaux; quêtant du tabac, du pain ou de l'eau-de-vie. Les autorités anglaises ont en vain essayé de mettre un frein à leur humeur vagabonde, en leur faisant construire des maisonnettes qu'ils désertaient aussitôt, tant leurs poumons ont besoin de l'air libre, et leur préfèrent ces informes pyramides d'écorces dont ils se protégent à peine la moitié du corps. Mais leur impassibilité habituelle cesse sous la moindre influence qui met en jeu leurs passions; la colère, la joie, les transportent alors, et j'en ai vu dont les yeux, au seul mot de *corrobori*, jetaient des étincelles, eux dont le regard est habituellement atône. Les femmes, là comme partout ailleurs, sont essentiellement femmes, c'est-à-dire mobiles, impressionnables, loquaces; elles sont de feu pour leurs fêtes sauvages; leur amour pour la danse est effréné. Leurs cris perçants pour exciter leurs époux ou leurs frères au combat, leur férocité pour déchirer un ennemi vaincu, en font d'atroces créatures quand leurs passions sont

Digitized by Google

exaltées. Eh bien! je les ai trouvées encore moins hideuses que les vieilles femmes de la place Maubert, ivres et déguenillées, se déchirant en vomissant des torrents d'ordures; les unes sont nées sous la voûte du ciel, dans les solitudes australes, et les autres vivent au sein de la moderne Athènes! L'éloignement pour les blancs, des femmes des tribus de l'intérieur est général, plus par crainte de leurs maris, sans doute, que par aversion réelle: il n'en est pas de même de celles des peuplades du Port-Jackson: elles les recherchent, les agacent, et se prostituent aux convicts pour un verre d'eau-de-vie. Les naturels célèbrent leurs mariages d'une singulière façon. Rarement ils achètent leurs épouses, en payant au père une certaine valeur; ils préfèrent avoir recours à l'enlèvement. Un naturel guette le moment où une fille nubile, d'une tribu voisine, est écartée des siens, pour fondre sur elle, la traîner, après l'avoir étourdie à coups de casse-tête, jusqu'à son campement; là il en triomphe plus brutalement encore, et la fille, devenue sa propriété par un rapt sauvage, devient épouse fidèle et soumise. L'adultère est puni par des coups, et la prérogative des chefs consiste à pouvoir posséder plusieurs femmes, et à vivre, sans rien faire, des produits de la communauté. Je n'ai pas vu les sujets entourer ces noires majestés d'aucune marque particulière de respect.

Ces naturels sont exposés à un grand nombre de maladies chroniques, que leur endurcissement leur fait supporter bien plus aisément que ne pourrait le faire le plus robuste Européen: la plupart ont des catarrhes anciens; quelques femmes sont phthisiques; d'autres sont rongées par de larges ulcères gangreneux et siphilitiques, des dartres, etc., etc. On trouve cependant parmi eux bon nombre de vieillards qui tous portent plus ou moins de cicatrices, résultat des combats de toute leur vie. Bongarri, par exemple, le misérable chef de la tribu de Sydney-Cove, me montra son crâne tout

Digitized by Google

fêlé par les nombreux coups de casse-tête qui auraient assommé un fort animal. Un de ses bras avait aussi été brisé par un coup de la même arme ; et les deux extrémités de l'humérus fracturé, frottant sans cesse l'une contre l'autre, ne soudèrent point, mais donnèrent lieu à une fausse articulation. Malgré cela Bongarri se servait de son bras avec adresse, soit pour ramer dans un canot, soit pour manier ses armes. Que de fois j'ai vu, dans les rues de Sydney, ces malheureux sauvages, ivres, se disputant au milieu de cercles qui les excitaient à se battre, en leur promettant du *gin*, et s'appliquant des coups de casse-tête jusqu'à ce qu'un des champions demandât grâce ou tombât, auquel cas il était regardé comme vaincu.

Les meilleurs guides que l'on puisse prendre pour la chasse sont ces nègres, dont la vue est perçante, qui s'enfoncent dans les halliers aussi bien que le meilleur chien, et qui grimpent sur les arbres avec la perfection des chats.

On ignore au juste les idées qu'ils se font de la divinité ; jamais ils ne pratiquent ostensiblement de simulacres religieux ; on sait seulement qu'ils croient en première ligne à l'existence d'un mauvais esprit qu'il faut intercéder pour qu'il ne puisse leur envoyer du mal ou s'opposer à leurs projets de rapt, de chasse, de pêche ou de voyage. Cependant les tombeaux qu'ils honorent, les sépultures auxquelles ils consacrent des cérémonies mystérieuses, les morts auxquels ils supposent le pouvoir de revenir sous forme d'ombres, semblent prouver qu'ils ont l'idée d'une autre vie et d'un être spirituel dont le pouvoir règle la marche des éléments. Les funérailles qu'ils pratiquent au décès de leurs proches ou de leurs amis, font mieux préjuger de leur croyance, sur laquelle ils se taisent avec obstination ; ils brûlent les cadavres et en placent les cendres sous un tertre, après les avoir enveloppées de feuillage ; ils gravent des épi-

Digitized by Google

taphes hiéroglyphiques sur les écorces des arbres des alentours ; en un mot, ils rendent aux morts le culte religieux du souvenir et des regrets. Quelques tombeaux ont des sillons creusés, au nombre de trois, et placés en demi-cercles. Les Australiens brutaux ont donc aussi un vague instinct des beaux-arts, puisqu'ils savent, par des signes, représenter les titres d'un des leurs à l'estime des générations à venir ; et puis d'ailleurs, dans leurs loisirs, ils aiment graver des figures d'animaux et d'hommes sur les rochers, et M. Cunningham [1] m'a dit avoir rencontré une caverne remplie, littéralement, de ces dessins.

[1] M. Cunningham, que j'ai connu à Sydney, est mort malheureusement, dans ces derniers temps, victime de son ardeur pour les découvertes. A ce sujet, voici une note relative aux naturalistes qui ont succombé dans les entreprises destinées à honorer leur patrie. Ceux qui survivent passent souvent le reste de leur existence dans les souffrances provenant de leurs fatigues et dans l'oubli de leurs concitoyens.

L'histoire naturelle est peut-être l'étude qui s'empare des facultés des jeunes gens avec l'empire le plus tyrannique, et qui fait naître les passions les plus durables et les plus fortes. Il se joint aux charmes des recherches qu'elle nécessite, la passion non moins puissante des voyages : mais cette science, qui a entraîné tant d'esprits enthousiastes dans les dangers sans nombre des pérégrinations lointaines, et qui ne donne, en échange de leurs fatigues, que quelques feuilles de lauriers souvent rongées par les vers, a aussi son martyrologe, et ce sont quelques-uns de ces trépas que cette note doit enregistrer.

Granger, botaniste français, visite l'Égypte et l'Arabie pour enrichir sa patrie de végétaux nouveaux, et, victime de son zèle, il y périt. *Lippi* et *Commerson* sont aussi morts misérablement dans le cours de leurs voyages. *Havet* et *Godefroy* sont massacrés à Manille ; *Péron* meurt au retour de son voyage aux terres australes ; *Chapelier* succombe à Madagascar, *Riche* laisse sa dépouille à Timor ; Le *Receveur* est massacré par les naturels de Moona ; *Lamanon* partage le sort de La Pérouse, etc., etc.

Mais, sans avoir recours aux voyageurs anciens, citons seulement ceux qui sont morts depuis 1830 !

Beyrich, après un fructueux voyage au Brésil, est mort en explorant l'Amérique septentrionale. *Franck*, botaniste qui a étudié avec soin la

Digitized by Google

Il est impossible de se figurer combien sont superstitieux les Australiens, en voici un exemple : un naturel se plaçant à l'abri sous un rocher pour éviter un orage subit, en fut écrasé, et comme il sifflait dans ce moment, afin de conjurer le mauvais temps, ses compagnons attribuèrent sa mort à ce sifflement intempestif, et depuis lors la tribu n'a jamais sifflé quand elle s'est abritée sous les rochers.

Quelle est l'origine de cette race noire ? grave question que certaines analogies de coutumes et de mœurs permettront à peine d'effleurer. Les indigènes de la Nouvelle-Galles du sud proviennent-ils d'une souche nègre répandue à la fois entre les tropiques de l'Afrique et de l'Asie, occupant ainsi la zone équatoriale et se répandant, de proche en proche, sur le continent, par des migrations se chassant successivement du terrain d'abord occupé par chacune d'elles? La mousson

flore de l'Ohio, a succombé à ses fatigues. *Schiede*, qui a si bien fait connaître la flore mexicaine, n'a pu résister à une fièvre typhoïde qui l'a frappé à Mexico. Le climat de la Havane a coupé court aux travaux de *Drummond*. *Zippelius* et *Van Raalten* ont fini leurs jours aux Moluques. *Brocchi* est resté à toujours à Dongola dans la Nubie, et *Raddi* a expiré aux pieds des pyramides d'Egypte. La peste du Caire a moisonné *Wiert*, et les fièvres malignes ont emporté les Bavarois *Michahelles* et *Berger*, en Grèce, *Decker* à Palerme. *Jacquemont*, ce spirituel causeur, ce Parisien moqueur, qui a voyagé plusieurs années sur le haut plateau de l'Indoustan, est mort à Madras, d'une maladie analogue à celle qui a emporté *Duvaucelle*, ce beau-fils de l'illustre Cuvier. *Macklot*, *Boïé*, périssent à la Nouvelle-Guinée. *Rengger*, ce Prussien qui avait accompli un voyage autour du monde par ordre de son gouvernement, a expiré en touchant le sol de l'Europe. *Eschscholtz*, médecin à Dorpat, compagnon de Kotzebue dans le voyage de Rurick, n'a que peu survécu à sa campagne pénible. Il en est de même de *Mertens*, ce zoologiste si bon observateur. *Montbret* a succombé après son voyage en Orient ; voilà pour les morts naturelles.

Ceux qui ont été les victimes d'accidents, ne sont ni moins nombreux ni moins célèbres. *Lellow*, Prussien, se noie dans le *Rio-Doce* au Brésil, après avoir recueilli d'abondantes moissons. *Bertero*, ce collecteur piémontais si zélé et si instruit, connu de toute l'Europe, nouveau Robinson,

Digitized by Google

d'ouest les a-t-elle portés sur les côtes des terres de Witt et d'Endracht, dans le golfe de Carpentarie, à travers le détroit de Torrès, d'où ils ont filtré dans la Louisiade, dans les Nouvelles-Irlande et Bretagne, aux îles de Salomon, aux Hébrides, aux Vitis; à la Nouvelle-Calédonie?... etc., etc. Tous ces nègres, en effet, ne diffèrent que par des nuances. Au Port-Jackson, comme dans la plupart de ces îles, ils vont nus, sans maro, portant la barbe longue et les cheveux flottants. La couleur fuligineuse ou brun-chocolat de leur peau est un caractère typique qui appartient à toutes les peuplades noires océaniennes; il en est de même de quelques usages, entr'autres de se couvrir de fard rouge ou blanc, et de se saupoudrer les cheveux d'ocre. Toutes ignorent l'emploi de l'arc et des flèches, se passent des bâtons d'os dans la cloison du nez, se servent du casse-tête et des sagaies, etc., etc.

se fixe dans la petite île de Juan-Fernandez, dont il compose la flore; puis il s'embarque dans un brig de pêcheurs de perles pour se rendre à l'Archipel de la Société; jamais on n'a reçu de ses nouvelles, et sa frêle barque a sombré indubitablement ou s'est perdue sur les écueils de la mer Mauvaise. *Douglas*, cet Anglais qui a exploré la Californie et une partie du Missouri, en enrichissant l'Angleterre de la plupart de ces belles plantes qui font le bonheur des fleurimanes, a été écrasé, aux îles Sandwich, en se précipitant dans une fosse où un piége était tendu aux bêtes fauves, par un taureau qui y était tombé avant lui. *Van-Hasselt*, ce jeune savant si intéressant par ses immenses découvertes, fut broyé par un rhinocéros dans les forêts de Java. Enfin, *Cunningham*, cet élève de Brow, qui passa quinze années de sa vie à explorer la Nouvelle-Galles du sud et la Nouvelle-Zélande, vient d'être massacré par les nègres australiens. Compagnon du major Mitchell, dans une exploration de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, il s'égara en poursuivant ses recherches, et ne put rejoindre ses compatriotes. Exténué de fatigues et de besoins dans ces forêts inhospitalières, il était expirant lorsqu'il rencontra une horde de sauvages qui l'accueillit d'abord en l'entraînant dans ses chasses; il voulut fuir, mais repris par eux aussitôt, ils le massacrèrent. Ainsi finit misérablement un savant qui promettait à l'Angleterre un botaniste du premier ordre.

Digitized by Google

Seulement quelques-unes de ces tribus plus rapprochées de l'équateur, telles que celles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de Waigiou, ont reçu des Malais quelques idées mahométanes, et des Papous l'art de construire des pirogues à double-balancier.

L'idiome des Australiens de la Nouvelle-Galles du sud, fort difficile à saisir par les sons gutturaux dont il abonde, varie suivant les tribus. Il n'y a pas la moindre analogie entre les langues parlées sur les côtes boréale, méridionale et occidentale de la Nouvelle-Hollande. Un seul nom sur quarante conserve quelque analogie de racine, c'est le mot œil. Ainsi j'ai choisi un certain nombre de ces noms désignant les parties du corps, les moins variables sans contredit des appellations, car elles appartiennent aux termes primitifs, pour les comparer avec des mots empruntés à la langue des naturels du Lachlan visités par M. Oxley, afin que le lecteur puisse prendre une idée de cette singulière langue, encore presque inconnue dans nos lexiques des peuples sauvages.

FRANÇAIS.	NATURELS DE LA NOUVELLE-GALLES. (Port-Jackson.)	NATURELS DE LA RIVIÈRE LACHLAN ET DE LEWIS'S CREEK. (M. Oxley.)
Tête.	*Ti-a-kat.*	*Ulan-gar* ou *nat-tang*
L'œil.	*Goutbri.*	*Mill-a.*
Nez.	*Nou-gou-ro.*	*Mor-ro.*
Sourcils.	*Méderé.*	*Nh-air.*
Front.	*Mou-a-ra.*	»
Cheveux.	*Gue-dan.*	*Bulla-yega.*
Oreilles.	*Dona-baie.*	*Whada.*
Nez.	*Nougouro.*	*Morro.*
Bouche.	»	*Chu-ang.*
Joues	*Oualou.*	»
Lèvre supérieure.	*Date-oui-line.*	»
Lèvre inférieure.	*Kiss.*	»
Dents.	*Nandara.*	*Er-ra.*
Gencives.	*Beguéré.*	»
Langue.	*Dalan.*	»
Menton.	*Oualou.*	»
Barbe.	*Ia-ra-me.*	*Ana-ny.*

Digitized by Google

FRANÇAIS.	NATURELS DE LA NOUVELLE-GALLES. (Port-Jackson.)	NATURELS DE LA RIVIÈRE LACHLAN ET DE LEWIS'S CREEK. (M. Oxley.)
Cou (le devant du).	*Ca-le-a.*	*Oro.*
Nuque.	*Ou-ro.*	»
Épaules.	*Me-li-an.*	»
Bras.	*Dalan.*	*Bargar.*
Poignet.	*Malmal.*	»
Avant-bras.	*Ma-ta-ra.*	»
Main.	*Jamerai.*	»
Ongles.	*Tei-lé.*	»
Ventre.	*Doneboule.*	*Bur-bing.*
Poitrine.	*Beren.*	*Ben-ing.*
Mamelon.	*Aban.*	»
Aisselles.	*Ké-li-an.*	»
Dos.	*Karé-ba.*	*Dhua.*
Nombril.	*Ouillai-ouillai.*	»
Penis.	*Godon-godon.*	»
Poils du penis.	*Dadaé.*	»
Vagin.	*Kala.*	»
Cuisse.	*Darra.*	*Dha-na*
Jambe.	*Ko-lomb.*	»
Mollet.	*Don-dai.*	»
Pied.	*De-na-ban.*	*Dhee-nany.*
Genoux.	»	*Wolm-ga.*
Talon.	*Mo-non.*	»
Doigts de pieds.	*Tanga-ne-bène.*	»
Les reins.	»	*Mille-aar.*
Homme indigène.	*Mem-àa.*	»
Femme.	*Gowe.*	»
Os qu'ils portent dans la cloison du nez.	*Mor-raya.*	»
Peau avec laquelle ils se couvrent.	*Mada.*	»
Cicatrices faites pour ornement sur le corps.	*Wamb-aur.*	»
Ceintures qui entourent le corps.	*Gum-iil.*	»
La nuit.	*Un-clenar.*	»
Nids de frelons rois, qu'ils mangent.	*Wam-aà.*	»
Le feu.	*Warenur.*	»
Le bois, les arbres.	*Curr-eli.*	»
Chardon dont ils mangent les racines.	*Galu-nur.*	»
La lune.	*Gulura.*	»
Sommeil.	*Yandu.*	»
Haches de pierre.	*Galen-gar.*	»
	Ori-al.	»
	Tawi-uth.	»

Digitized by Google

Il me reste pour terminer ce chapitre, sans doute beaucoup trop succinct, mais que je ne puis étendre davantage dans cette relation, à présenter quelques idées générales sur les productions naturelles de la Nouvelle-Galles du sud. Ce sera une simple généralisation de quelques aperçus, car la matière est si vaste et si curieuse, le sol est si riche en matériaux de haute valeur, que je ne puis songer à jeter que de simples traits sur le papier. Le visage est assez uniformément de grès ferrugineux [1] (*sand-stone*), jusqu'au premier plan des montagnes Bleues, qui appartient à la même formation. Cependant on remarque une haute colline à cinq milles de Paramatta, entièrement formée de dolérite, et qui annonce que le grès doit reposer sur cette roche ou sur le granite; celui-ci, mis à nu, apparaît au Mont-York, et toute la seconde chaîne des montagnes Bleues est entièrement granitique et syénitique. Le grès des côtes est donc de nature marine, lié par un ciment peu adhérent et formé de grains de quartz à divers degrés de ténuité. Disposé par strates, ce grès est coloré par de l'oxide de fer. Le granite du terrain primitif est à gros grains de felspath rose, de quartz grisâtre et de mica en paillettes. Le Val-de-Clwyde a dû être la limite des deux sortes de terrain du grès et du granite. Le Mont-York, ancien volcan rivulaire, présente dans ses environs des laves et des scories; le granite, à nu sur un des flancs déchiré, présente sur le point culminant une mince couche grèseuse; et à mille pieds dans la vallée, à sa base, est un riche gisement de bois carbonisé bitumineux, à cassure conchoïde noir-mat, et qui brûle avec vivacité. On m'a dit qu'il existait des veines de serpentine à la base de ce mont, ce que je n'ai pu vérifier. Sur un de ces versants sont des argiles ocreuses, conservant

[1] *Grès ferrugineux, accompagné de fer hydraté colorant* et de *fer oligiste en écailles brillantes disséminées.*

Digitized by Google

des impressions fossilisées de feuilles d'eucalyptus et de fougères ; j'en ai remis des échantillons au Muséum, avec quelques autres provenant de la terre de Diémen. Dans l'intérieur, on a rencontré des masses de trachytes et de basaltes. Le granite, à un ou deux milles de Coxe'sriver, est revêtu d'une couche de grès rouge (*pegmatite*) à molécules très-fines; parfois de larges veines de quartz en sillonnent l'épaisseur. La pierre à chaux (*lime-stone*) n'a été observée qu'à l'état de stalactites d'un blanc jaunâtre, gisant dans les cavernes et résultant d'infiltrations continues et anciennes. On m'a assuré qu'à *Melolong-plains*, à soixante milles de Bathurst, on avait trouvé une mine de cuivre. J'ai remis à Paris un fragment fort beau, provenant de cet endroit, ainsi que des échantillons de quartz résinite, de faux diamants ou *mina nova*, avec lesquels, à Sydney, on fait des bijoux. Les coquilles fossiles ont été rencontrées en divers lieux et surtout sur les côtes de la Tasmanie. Les mines de charbon de terre de New-Castle sont exploitées, ainsi que les carrières d'un grès très-dur, des environs de Paramatta, nommé *free-stone*, avec lequel on fait des meules, des auges, etc.

La botanique de la Nouvelle-Hollande, aussi curieuse que riche et variée, a inspiré de savants ouvrages. Bancks souleva une partie du voile mystérieux dont elle se couvrait; puis vint Labillardière [1], compagnon de d'Entrecasteaux, qui ajouta aux faits connus ses propres découvertes; enfin le célèbre Robert Brown [2] déposa, dans un livre profondément

[1] Novæ-Hollandiæ plantarum specimen, 2 vol. in-f°. Parisiis, 1804 et 1806.

[2] Prodromus floræ Novæ-Hollandiæ et insulæ Van-Diemen, volumen primum, in-8°. Londres, 1810. (J'ai vu le tome 2e, manuscrit, entre les mains de M. Cunningham, élève de Brown.)

General remarks géographical and systematical, on the botany of terra Australis, 1 fasc. in-4°, 10 tableaux in-f°. London, 1814.

Digitized by Google

savant, le résultat de plusieurs voyages, et Cunningham devait compléter cette série de nombreuses découvertes, mais son trépas malheureux est venu annuler les résultats de longues et minutieuses explorations. La flore de l'Australie se compose d'environ 4200 espèces réparties dans 120 familles, et parmi celles qui dominent sont les myrtacées, les protéacées, les épacridées, les restiacées. Les genres eucalyptus et acacia comptent des centaines d'espèces. Les mélaleuques et les metrosyderos renferment des végétanx remarquables. Dans le nord cette flore présente les sagouiers, l'arec à chou, le muscadier sauvage, qui ont franchi le détroit de Torrès et qui représentent la végétation des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. Dans les zones tempérées croissent des plantes analogues à celles d'Europe, la samole, la salicaire, des graminées, etc.; et dans le sud des végétaux identiques avec ceux du Chili, tels que des araucarias, des protéacées, des ficoïdes, etc. Toutefois les forêts de la Nouvelle-Galles du sud ont un aspect brumeux, triste; le feuillage est sec, hispide, coriace. Les vraies feuilles manquent souvent et sont remplacées par des pétioles élargis, rigidules, obliquement dirigées vers le ciel. Nuls fruits édules ou savoureux ne mûrissent dans la Nouvelle-Galles du sud, excepté la baie aigrelette du *leptoméria*, et les arbres sous ce rapport ne sont d'aucun secours à l'homme. »

Mais si les plantes donnent à la Nouvelle-Hollande une physionomie caractéristique, le règne animal[1] lui imprime un cachet plus étrange et plus singulier peut-être. Tous les animaux du globe ne sont sans doute pas façonnés sur un même type; mais ceux de la Nouvelle-Hollande, qu'ils soient

[1] J'ai publié, dans la *Géographie* de Balbi, plusieurs résumés de zoologie géographique, et cet article diffère peu de celui inséré pour l'Australie à la page 1103 et qui m'appartient. (Paris, 1833.)

Digitized by Google

carnassiers, rongeurs, dissemblables par une foule de points et affectant les anomalies les plus curieuses, se ressemblent en ce qu'ils sont soumis à une fonction commune, celle d'avoir une double poche où s'exécute la *marsupialité*, nutrition double, d'utérine devenant marsupiale, c'est-à-dire se parachevant dans l'intérieur de la poche. On ne connaît que trois animaux qui échappent à cette loi : le chien, une roussette et des phoques [1]. Je ne dresserai pas un long catalogue descriptif des animaux de ces contrées, mais cependant je ne puis les passer tous sous silence, et je dois fournir quelques détails sur ceux dont les portraits accompagnent cette relation.

Les vastes mers tempêtueuses qui baignent les côtes, renferment de nombreux cétacés, tels que les baleines australes et les dauphins de plusieurs sortes. Sur les rivages ont presque été détruites les nombreuses bandes de phoques qui s'y étaient multipliées en paix depuis des siècles. Le *phoque à fourrures* disparaît peu à peu, mais le *phoque à crins*, moins estimé, est par cela même chassé avec moins d'ardeur ; quant à l'*éléphant de mer* ou *phoque à trompe*, il devient chaque jour plus rare.

Les marsupiaux au animaux à bourse comptent donc des genres nombreux et de plus nombreuses espèces, car on ne connaît de cette famille, hors de l'Australie, que les couscous de la Papouasie et les sarigues de l'Amérique. Les *kangourous*, très-inégaux de taille, comprennent les plus grands mammifères terrestres que l'on y connaisse. Leurs longues jambes de derrière contrastant avec l'exiguité de leurs mains et la robuste puissance de leur queue, en font des êtres bizarres, dont la marche saccadée fait place à des sauts éner-

[1] Georges Shaw, zoology of New-Holland, Lond., 1794, fasc. in-8°, ouvrage non terminé.

Digitized by Google

giques. J'en ai vu qui étaient privés et qui jouaient avec intelligence, et un entre autres avait appris à boxer. Les *dasyures*, entre autres le *white* et le *tapoa-tafa*, remplacent nos martes dont ils ont la voracité. Ce dernier, nommé aussi *dasyures viverrin*, à pélage noir moucheté de blanc, est assez commun aux alentours du Port-Jackson, où il vit d'insectes, de cadavres, d'œufs; et il s'introduit dans les basses-cours, qu'il ravage. Le *thylacine* de *Harris*, à croupe zébrée, vit dans la Tasmanie ainsi que les *phascogales*. Dans ces climats sont nombreux ces *phalangers* gracieux, surtout le phalanger de Cook, dont la queue est enroulante ; ces *piramèles* au nez pointu et aux pattes antérieures brèves ; ces *pétauristes* à peau des flancs étendue comme un parachute ; ces *potourous* à queue à demi nue comme celle des rats; ce *kaola* à corps trapu, à pélage cendré, qui se tient dans les arbres ou se retire dans des terriers ; ce *wombat*, de Péron, dont la chair savoureuse et succulente a presque amené la dépopulation, et qu'il serait si intéressant de naturaliser dans nos basses-cours. C'est à la Nouvelle-Galles qu'ont été rencontrés ces êtres singuliers et fantastiques que les naturalistes n'ont su où placer : ces *ornithorhynques* ou *paradoxaux*, à bec de canard, qui vivent dans l'eau des rivières, et qui pondent des œufs, créatures jetées à travers les méthodes de la science pour en montrer le néant; et ces *échidnés* (*hedge-hog*), couverts de piquants, tirant une longue langue gluante pour saisir les fourmis dont ils se nourrissent. Les représentations de ces animaux joints à ce livre en donneront une idée suffisante.

Il est peu de contrée au monde plus riche en oiseaux que la Nouvelle-Galles du sud [1]; aussi n'indiquerai-je que les

[1] The birds of New-south-Vales, by John Williams Lewin, in-4° avec 26 planches. Australasian birds, by vigors and horsfield, trans. Linn. soc. XV, 170.

Digitized by Google

principales espèces. Presque toutes sont remarquables par la beauté de leurs parures, la singularité de leurs formes, ou par des particularités insolites. Dans les plaines de Bathurst j'ai rencontré divers accipitres, et surtout un aigle de grande taille, et ce faucon de White à plumage blanc pur; puis j'ai vu vivants des *mushowl* ou hibous, qui provenaient de New-Castle, et qui me semblèrent nouveaux. Les passereaux ne pouvant trouver dans les fruits, dont les forêts sont privées, une subsistance assurée, sont réduits à sucer les sucs des nectaires, et leur langue se termine, à cet effet, en un pinceau de fibres. Les insectivores, au contraire, se rapprochent des oiseaux de nos climats. Les cassicans, criards et bruyants, sont de diverses sortes; le sériculе prince-régent est un somptueux oiseau, mi-partie d'or et de velours noir. Les *philédons* fourmillent; mais le volatile le plus riche, le plus luxueux est ce mœnure, surnommé la lyre, car sa queue est l'image, dans les solitudes australes, de cette fille harmonieuse de la Grèce; les colons l'appellent à Sydney *faisan des bois*, parce qu'il vit retiré dans les forêts épaisses et dans les lieux les plus déserts. Des moineaux webbungs, des traquets superbes, le *fouet-de-postillon* ou moucherolle crépitant, des manorhines, des alcyons, des hirondelles, des engoulevents, des alouettes, animent les pelouses ou les fourrés. Mais rien ne surpasse le luxe du ptiloris, cette sorte d'épimaque à vestiture de velours et d'or, et ces *oiseaux-satin* (*ptylorhynques*), à livrée douce et soyeuse, si splendides! Des cacatoës blancs, d'autres noirs, et des perroquets ornés des plus riches couleurs, des colombes nombreuses, belles et variées, des cailles, le casoar ému ou à casque, des vanneaux, des crabiers, des canards, et des cygnes noirs, et mille autres espèces, qu'il me faudrait citer, témoignent de la variété et de la beauté des oiseaux australiens.

De dangereux reptiles pullulent aussi dans ces climats,

Digitized by Google

au milieu de ceux qui sont inoffensifs pour l'homme, car il en est qui sont armés d'un venin subtil qui donne la mort en quelques minutes ; mais ces espèces sont différentes suivant les zones que l'on parcourt. La portion intertropicale partage naturellement les productions de la terre des Papouas, car on y trouve le *crocodile bicaréné* des Moluques. Des *lézards*, des *scinques*, des *agames* foisonnent à la Nouvelle-Galles du sud, et le gigantesque scinque noir et jaune vit dans les montagnes Bleues. Les *phyllures* sont des geekos singuliers dont la queue s'élargit en feuille. Quant aux serpents, ils sont multipliés et varient en proportion depuis les *pythons* de grande taille, les *couleuvres*, jusqu'au *serpent fil* à peine long de huit ou dix pouces, qui occasionne par ses blessures la mort en moins de quelques minutes. Mais le reptile le plus redoutable, sans contredit, et le plus commun, est le *serpent noir* (*black-snake*) des colonistes, que son terrible venin m'a fait appeler *acantophis bourreau*. Une tortue d'eau douce, l'*emyde au long cou*, vit dans les rivières du comté de Cumberland. Les *tortues franches*, volumineuses, se rendent chaque année pondre dans les sables des îlots de toute la région boréale, et le *caret* dont l'écaille a de la valeur, est commun dans ces mêmes parages.

Les côtes de la Nouvelle-Galles du sud, ses baies spacieuses et les rivières qui s'y perdent, sont très-poissonneuses. Les espèces de la partie nord sont celles des mers chaudes, et celles de la partie méridionale sont pour la plupart les grands poissons voyageurs qui tournent autour du globe dans l'hémisphère sud, et qu'on rencontre indifféremment à l'extrémité des trois grands caps. La Nouvelle-Hollande toutefois possède quelques espèces qui lui sont propres, et le squale de Philipp et le cheval marin à banderolles sont au rang des plus remarquables. Les eaux douces et les rivières nourrissent des gryptes qui atteignent une grande

Digitized by Google

taille, et c'est de la pêche que les naturels tirent leur principale ressource.

Les coquillages varient sur chaque côte suivant le degré de chaleur des eaux et leurs profondeurs ; ceux du nord n'ont rien de remarquable, tels que les *huîtres*, petites, mais parfaites en goût, qui tapissent les rochers du Port-Jackson ; les *pirazes-Baudin*, les *haliotides australes*, les *parmaphores* du sud, etc. Dans le détroit de Bass, naviguent ces beaux nautiles à grain de riz, et les enfoncements de la côte méridionale sont jonchés des espèces les plus estimées dans les collections et les plus rares, telles que les *trigonies*, les *phasianelles*, les *janthines*, etc. Ce sont les coquilles qui fournissent aux architectes la chaux dont ils ont besoin pour leurs constructions civiles.

Les insectes sont nombreux et curieux. Les papillons sont peu variés, mais il n'en est pas de même des coléoptères. La *cétoine orphée*, si brillante et si belle, vit sur les jeunes eucalyptus le plus ordinairement par millions d'individus. Des charançons de toutes couleurs, les beaux *lampryma*, de longs *phasmes*, et des *cigales* très-grosses, sont les espèces qui frappent le plus ordinairement les regards. On ne doit pas oublier que nulle contrée de la terre ne renferme un plus grand nombre d'espèces de *fourmis* et des plus grosses ; l'étude de leurs caractères distinctifs et de leurs habitudes occuperait la vie entière d'un naturaliste. J'ai fréquemment rencontré dans les eaux de la Maquarie une espèce de *sangsue* qu'on pourrait utiliser en médecine.

Dans la classe des zoophytes, on doit mentionner les *holothuries* ou *trépangs* qu'on rencontre sur tous les récifs qui se découvrent à mer basse sur la côte boréale. Nommées *priapes marins*, ces holothuries sont un objet de commerce d'un haut intérêt avec les îles malaisiennes et la Chine, le Camboge et la Cochinchine. Des centaines de Jonques se

Digitized by Google

rendent sur les bas-fonds pour se livrer chaque année à la pêche de cet animal gluant qu'on sait être d'un grand prix pour les Asiatiques, car le pécoul vaut quarante-cinq dollars environ, et cette matière entre dans tous les ragoûts des gens riches comme un stimulant aphrodisiaque des plus estimés. Les Anglais appellent *sea-slugs* ces zoophytes que les Malais font dégorger à l'aide de chaux de corail, puis on les dessèche au soleil avant de les emballer dans des paniers en roseaux.

C'est au milieu des écueils qui hérissent la mer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, que Péron a rencontré ces pros malais évoluant en escadrilles pacifiques, occupées à ce genre de pêche lucrative. Dans ces mêmes canaux étroits et échauffés, foisonnent les *sertulaires* aux rameaux grêles, à port d'arbuste délicat et fragile, les *méandrines*, les *caryophyllies* aux polypes en ventouses, les *alcyons* si richement peints, les *éponges* si diversiformes, s'élevant du sein des eaux, tantôt en soucoupes sveltes, tantôt en tubes rameux, bizarres, mais toujours gracieux. La mer qui baigne les côtes recèle des *physophores*, des *néis*, des *méduses* très-variées et la jolie *physale mégaliste* qui vogue en flottilles pavoisées.



Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Traversée du Port-Jackson à la Nouvelle-Zélande

(du 20 mars 1824 au 3 avril suivant);

et séjour à la Baie-des-Iles

(du 3 avril au 17 du même mois).

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis
E terra, magnum alterius spectare laborem.
(Lucrèce, *de rer. nat.*, lib. II.)

Le 20 mars 1824, par un beau jour, nous perdîmes de vue les côtes de la Nouvelle-Galles du sud, et notre corvette cingla vers la Nouvelle-Zélande. De la pluie, de grands vents et ces longues houles du pôle austral, nous rendirent fatigante cette courte traversée. Le 30, nous éprouvâmes un fort coup de vent de l'est qui nous mit à la cape pendant trois jours, et M. Clerk et sa femme que nous avions pris à Port-Jackson avec deux Nouveaux-Zélandais pour les conduire à la Baie-des-Iles en furent très-incommodés. M. Clerk, missionnaire méthodiste, possédait un fort beau chien qu'il appelait *Tipo*, par mépris de ce beau nom de *Tipo-Saëb* qu'un belliqueux Indien porta avec honneur et dont

Digitized by Google

l'inimitié déclarée contre les Anglais menaça leur pouvoir. Les deux Zélandais étaient de fort mauvaise humeur, chaque fois qu'il arriva à M. Clerk d'appeler *Tipo*. Ils finirent par lui avouer que s'il ne le changeait pas de nom, il s'en trouverait mal à la Nouvelle-Zélande, car le grand guerrier Tipo prendrait pour une injure personnelle de voir son nom prostitué à un animal. Force fut donc au missionnaire de changer le nom de son levrier pour ne pas blesser l'homonyme zélandais.

Le 1er avril, un phaéton égaré ou chassé par quelque tourmente, nous apparut non plus comme un messager des tropiques qu'il avait franchi, mais bien comme un être étranger au milieu d'une foule de petits pétrels qui piétinaient sur les eaux de notre sillage. Le 2, les terres de la Nouvelle-Zélande s'offrirent à nos regards et les pitons de la baie Lauriston de Surville nous saluaient de leur morne immobilité. Nous longeâmes la côte l'espace d'une dizaine de lieues, et dans la matinée du 3, nous nous trouvâmes à l'entrée de la Baie-Marion ou Baie-des-Iles, à peu de distance de la pointe Pocock et à deux milles de la *Sentinelle*, grosse roche conique qui s'élève au-dessus de la mer comme un vieux bastion. Le temps était sombre, le ciel voilé par d'épais nuages noirs, la mer clapoteuse, les montagnes déchirées et peu boisées, tout concourait à donner à cette immense baie une teinte mélancolique et sauvage. Les vents de S.-O. nous forcèrent à louvoyer pour atteindre le mouillage, nous doublâmes *Motou-Arohia*, en laissant tomber l'ancre derrière *Motou-Roouo*. *Taïfanga*, un des Zélandais passagers que nous avions pris à Sydney, n'ayant jamais vu de navires mouiller en ce lieu, ne cessait de crier : *Plus de navire ! navire brisé !* et il fut stupéfait de nous voir paisiblement rester par dix brasses sur un fond de vase sablonneuse. Les voiles n'étaient pas serrées, que des flots d'insulaires envahirent le pont ; en vain essaya-t-on de poser des

Digitized by Google

sentinelles, la digue fut franchie sans qu'on pût ralentir le zèle des nouveaux arrivants. La figure féroce de nos nouvelles connaissances, leur tatouage complet, ne nous inspirèrent pas une vive bienveillance en leur faveur, et nous gardâmes à leur égard une prudente réserve. Bientôt un naturel vêtu d'habits européens accosta la corvette. Il parlait anglais ayant séjourné en Angleterre où le porta, avec le chef *Terri*, le brick *le Kangourou*, et il nous déclina son nom. *Toui*, frère du fameux *Korokoro*, auquel il avait succédé, chef de l'*i-pah*[1] de *Kaouéra*, était porteur de nombreux certificats anglais et américains qui attestaient ses bons offices envers divers navigateurs, et de cet instant, il fut choyé de chacun de nous. Toui nous dit qu'il avait contribué à Londres à donner sur la langue zélandaise une partie des renseignements contenus dans la grammaire zélandaise rédigée par M. Kendall, mais mise en ordre et revue par le professeur Lee. Il nous engagea aussi à changer d'ancrage et à nous rapprocher de son village fortifié ou *i-pah*. M. Bérard fut chargé de sonder le canal devant la pointe avancée d'*Orokaoua*, et la corvette *la Coquille* fut touée devant *Kaouéra*[2] par huit brasses d'eau sur un fond de sable fin.

Dès le premier jour de notre arrivée, la corvette fut encombrée de naturels : le commerce le plus actif s'établit à bord, mais il faut l'avouer, la rougeur sur le front, ce ne sont pas les vivres ou les curiosités qui animèrent le marché. Les Nouveaux-Zélandais procédèrent à un négoce plus lucratif pour eux, puisque sans mise dehors, ils en retirèrent, je ne dirai pas d'honnêtes bénéfices, mais au moins

[1] Les navigateurs écrivent fort diversement ce nom. Les Anglais ont adopté *hippa*, et quelques Français *pâ*. Je préfère *i-pah*, c'est-à-dire LE PAH, comme plus conforme au génie de notre langue.

[2] Ce nom, dans la langue des naturels, signifie *vêtement dans le feu*.

Digitized by Google

des avantages lucratifs. Des pirogues chargées de femmes (et ce mot n'est pas trop fort), des pirogues couvrirent notre pont d'essaims de jeunes filles, et pour soixante-dix hommes d'équipage, plus de cent cinquante échantillons de cette singulière marchandise vinrent comme un troupeau de brebis chercher des acquéreurs. Le commandant essaya en vain de faire expulser ce bétail lascif, mais pour dix femelles qui sortaient d'un côté, vingt autres grimpaient par l'autre : il fallut bien renoncer à une mesure que tant de gens étaient intéressés à enfreindre. Les poëtes nous représentent la divine Cythérée sur un char taillé dans une conque marine, notre *Coquille*, pendant toute la durée de son séjour dans la Baie-des-Iles, devint son temple et le faux-pont vit dresser ses autels. Les hommes, tout naturellement et sans pudeur, tendaient la main pour recevoir le salaire, et dépouillaient les jeunes filles de tout ce que leurs amants leur avaient donné. Bientôt nous acquîmes la preuve que les filles si brutalement prostituées, étaient des esclaves prises à la suite du sac de leur village et dans les guerres acharnées que se font les diverses peuplades entre elles.

Aux approches de la nuit, il ne resta guère qu'une cinquantaine de femelles, devenues partie intégrante de l'équipage. Elles voulurent bien achever de payer leur bienvenue par des jeux et des danses. Ces filles se rassemblèrent sur le gaillard d'arrière jusqu'aux passe-avants, et là, rangées sur deux lignes, elles se livrèrent à toute la fougue de leur mimique, en s'accompagnant de chants et de gestes, dont la signification était des plus claires. C'était une fête de Lampsaque dans toute sa nudité. Eh ! cependant, les parents de ces malheureuses avaient été massacrés et même mangés par leurs barbares possesseurs. Victimes de leur avidité, elles étaient jetées dans les bras des matelots pour en obtenir les moindres bagatelles. A peine âgées de quinze à vingt ans

Digitized by Google

pour la plupart, il y en avait qui ne comptaient pas neuf à dix étés, mais presque toutes étaient laides de figures, malpropres et exhalant une odeur de poisson pourri et d'immondices qui révoltaient les sens, et cependant je pus me convaincre que les matelots seuls n'étaient pas rebutés par cette odeur de marsouin putréfié qu'exhalait leur *ceinture*, et que ces pagnes poissonneuses donnèrent à plus d'un de nos marins des insectes dégoûtants, et pis encore. Parmi ces Zélandaises, on en comptait à peine une ou deux ayant des traits agréables, mais si elles étaient peu jolies, en revanche elles avaient la peau lisse et assez claire, la plus belle gorge qu'on puisse rencontrer. Là, nul corset pour déformer cette partie, nul lien pour en retenir les sphères, et cependant cet attrait ne se flétrit que tard. Des unions passagères furent contractées, et ces misérables filles s'y montrèrent fidèles. D'autres suivirent les goûts érotiques de leurs premiers possesseurs. Nous devions craindre des disputes à bord au milieu de ce dévergondage général, il n'en fut rien, Dieu merci, et en cela notre expédition ne renouvela pas le scandale des officiers de Cook, qui se battirent en duel maintes fois pour leurs sauvages Hélènes. Pour en finir avec cette fête cloacine, nos matelots régalaient à leur gamelle ces beautés des antipodes, mais je sens encore mon estomac se soulever, en me rappelant avec quelle voracité elles ramassaient les parcelles d'aliments épanchés sur le pont, qu'elles léchaient et qu'elles disputaient aux porcs que nous avions à bord. Une fois une gamelle de riz fut renversée sur le tillac, et sept ou huit filles se jetèrent à plat-ventre et n'en laissèrent pas un grain sur le plancher. Leur langue fit l'office de faubert, et le bois, sous ses frottements répétés, reprit un luisant qui lui était inconnu. Les voyageurs qui ont écrit que les Nouveaux-Zélandais prostituaient leurs femmes ont été dans l'erreur. La fidélité conjugale est, sinon religieusement observée, au moins enfreinte avec de

Digitized by Google

grands dangers et un profond mystère. Les Zélandaises qui vinrent nous visiter avec leurs époux, répondaient aux sollicitations qui leur furent faites, par un signe de dégoût, accompagné du mot *tabou*, par lequel elles exprimaient que leur personne était sacrée, et qu'elles étaient tenues de garder leur foi, car la mort suivrait immédiatement toute atteinte portée à la fidélité conjugale.

Le sort des jeunes esclaves, chez leurs féroces maîtres, n'est jamais assuré. Leur impassibilité et leur insouciance ne sont que la dégradation morale que produit l'abaissement où elles sont tombées. Les guerriers hideux et couverts du sang de leurs pères et de leurs parents les gardent pour trafiquer de leur jeunesse, mais souvent aussi ils les battent au moindre caprice, et les tuent même quelquefois. La femme de Toui s'était fait accompagner par une jeune fille, admirablement bien faite, qu'elle destinait à quelque officier, et désolée de la voir revenir sur le pont sans avoir fait de conquête, elle la battit avec acharnement. Toui, lui-même, n'a pas profité de son séjour en Europe, car, exposé au mépris que méritent les Mercures de galanterie, ce Toui n'avait rapporté, de son long séjour au Port-Jackson et de sa visite à Londres, qu'une certaine fatuité, et il racontait, à qui voulait l'écouter, les preuves de bonté qu'il avait reçues de la fille d'un missionnaire célèbre dans l'Australie.

Le chef que je viens de nommer s'était installé à bord, et M. d'Urville espérait, par son entremise et à l'aide de la langue anglaise, en tirer de précieux renseignements. On connaît des lettres publiées sous son nom dans le *Missionary-register*, par M. Marsden, et Toui nous avoua que, ne sachant ni lire ni écrire, il était complétement étranger à tout ce qu'il avait plu aux missionnaires de faire passer sous son nom. C'était un homme de moyenne taille, âgé d'environ trente ans, et portant sur la figure un tatouage élégant : ses

Digitized by Google



Chef Touï. Senghi. Frère de Touï.

Nouvelle Zélande

Voyage autour du Monde.

Publié par Bourgeat Fr. à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

manières étaient communes et fort empesées sous le vêtement européen qu'il conservait parmi nous. C'est le seul insulaire qui ait appris assez de phrases de la langue anglaise pour pouvoir converser sur les choses les plus ordinaires de la vie. Au reste, avec une réputation de médiocre guerrier, dans une contrée qu'habite la race la plus belliqueuse de la terre, Toui ne jouissait pas d'une grande estime dans le *i-pah* étranger. Korokoro vivait lorsque Toui, son frère, et Teiterrei, encore fort jeunes, s'embarquèrent pour l'Europe. Ils ne se plièrent que légèrement aux habitudes de la vie civilisée, et dès leur arrivée, en 1822, ils rejetèrent bien loin des traditions qui avaient à peine effleuré l'épiderme. Troisième frère de Korokoro, Toui, à son retour, succéda au pouvoir de ce chef renommé par sa bravoure comme l'égal et l'émule de Shongi, car son second frère avait été tué, pendant son absence, dans une guerre où la tribu de *Paréa* fut victorieuse. La veuve de Korokoro vivait encore à l'époque de notre passage, et je la vis souvent le corps et le visage déchirés par des dents de requin, suivant la mode des veuves inconsolables, quoique la mort de Korokoro datât de neuf mois. Toui avait un quatrième frère, personnage assez insignifiant, mais que l'on respectait à cause de sa race, car ses aïeux étaient *arikis* ou grands-prêtres. Ce chef, que l'on avait salué assez insolitement à son arrivée, à bord de *la Coquille*, de cinq coups de canon, ne quittait pas le navire où il surveillait son commerce de chair vivante, qui lui rapportait de la poudre et des haches, espérant obtenir des mousquets, seuls objets dont ces peuples soient avides. Il ne quittait le vaisseau que pour quelques heures, qu'il se rendait à Koauerra, cet i-pah fortifié, établi sur une haute colline de la branche orientale de *Shoal-Bay*.

Ce n'est guère que le 4 que des pirogues arrivèrent à bord avec des vivres. Une de ces embarcations était montée par

Digitized by Google

un personnage de haute considération : c'était le grand-prêtre ou l'*ariki* de la tribu de Toui. Malgré ses fonctions sacerdotales, malgré sa démarche imposante et ses traits hautains, drapé à l'antique avec de fines nattes de phormium, le grand-prêtre perdit son prestige quand il nous présenta quatre cochons à vendre. Nous passâmes de la considération au dédain, suivant l'habitude de l'Europe. Nous demandâmes à Toui si ce Calchas sauvage, si estimé du peuple, et si influent dans les destinées de sa tribu, donnait des arrêts infaillibles. C'est un grand ignorant, répondit Toui, mais son père était un habile homme : véritable réponse de civilisation, où l'on exalte ceux qui sont morts et déprécie ceux qui vivent, le tout par esprit d'équité ! Les arikis, à la Nouvelle-Zélande, ont toutefois une haute mission, ce sont eux qui décident des batailles, en promettant le succès ou le revers ; ce sont eux qui égorgent les prisonniers, en s'en réservant, il est vrai, les meilleurs morceaux ; ce sont les médecins du corps, enfin, tout en l'étant aussi de l'âme. Nous donnâmes à cet ariki le sobriquet de *marchand de cochon*, parce qu'il s'en retourna dix fois sans marchandise à terre, avant de se décider à s'en défaire, et qu'en définitive il ne nous livra que deux bêtes pour six livres de poudre de guerre. De la civilisation et des arts qu'elle a enfantés, les Nouveaux-Zélandais n'admirent que l'invention des armes à feu : c'est pour eux le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; toute leur ambition est dirigée vers les moyens de s'en procurer, et l'on conçoit que la tribu qui possède le plus de fusils, a sur les autres une prépondérance décidée. Le chef d'un district éloigné nous proposa quarante cochons pour un fusil à deux coups, mais il n'en conduisit à bord que vingt, et on le renvoya sans vouloir conclure. Certes, nous eussions encore gagné à l'échange, car ce fusil, délivré pour les collections d'histoire naturelle, était fort mauvais. Les femmes, pour des

Digitized by Google

colliers en grains de verre bleu, qu'elles prisaient beaucoup, nous apportaient des paquets de ce magnifique lin de la Nouvelle-Zélande, prêt à être mis en œuvre, et, pour de la poudre, des nattes qu'elles avaient fabriquées avec des fils soyeux et forts comme ceux de la soie. Il y a plusieurs sortes de ces nattes, ouvrées avec le plus grand art, et qui sont remarquables par les dessins dont on les embellit, nattes vestimentales, d'épaisseur variable, suivant qu'elles doivent servir de manteau ou de jupon. Les vêtements d'Europe étaient peu prisés par ces insulaires, qui leur préféraient une couverture de laine, dans laquelle ils se drapaient; mais notre patience fut encore mise à l'épreuve dans la conclusion des marchés, tant chaque vendeur était lent à se décider et prompt à saisir toutes les circonstances qui pouvaient tourner à son avantage. Moqueurs, quand ils croyaient avoir trompé l'acheteur, ils se saluaient d'un *kapaï* accentué, mot qui veut dire simplement c'est bon, mais avec une expression de finesse qu'il est impossible de rendre. Les objets d'Europe qu'ils prisaient, étaient, après les fusils et la poudre, des haches, des tissus en laine et en drap, non ouvrés, des gros grains de verre bleu, les forts hameçons, des pierres à fusils, mais ils ne faisaient aucun cas des couteaux ou de tout autre instrument de fer.

Cette relâche est favorable pour fournir aux navires qui viennent de battre la mer des rafraîchissements. Le poisson y est si abondant et les pêches si heureuses, que pour des bagatelles les naturels en donnent des quantités énormes. Nos marins en mangeaient à discrétion et purent en faire des salaisons pour la mer. Ajoutez à cela des légumes d'excellente qualité qui viennent facilement dans le terreau qui fait le fond des vallées, tels que choux, navets tendres et fort gros, raiforts, patates douces, petites, mais très-sucrées, céleri à discrétion sur tout le rivage, on se fera une idée des

Digitized by Google

avantages qu'un tel séjour peut offrir aux navigateurs pour refaire leurs équipages. Cela explique le grand nombre de navires baleiniers anglais ou américains qui sortent ou qui entrent chaque jour dans la vaste Baie-des-Iles dont ils ont fait leur port de ravitaillement.

Le 5, deux pirogues étrangères, longues de plus de 40 pieds bien que creusées dans une seule pièce de bois vinrent nous visiter. Elles étaient montées par un grand nombre d'insulaires accompagnés de leurs femmes et de leurs filles. Ces dernières ne montèrent point sur la corvette et attendirent leurs époux et leurs pères dans les embarcations. Ces insulaires bien qu'en paix avec les gens de la tribu de Kaouerra, étaient armés de fusils et de *patous-patous*. Je leur achetai quelques-uns de ces fétiches de Jade et de ces dents de requin qu'ils portent suspendus au cou, et dont ils ne se défont que dans des cas rares et quand l'objet ramassé sur le champ de bataille n'est pas le représentant pour eux d'une victoire, l'image de leur propre divinité ou un bijou de famille. Je me procurai aussi une *toki* ou hache de Jade, aussi remarquable par le poli et la beauté du minéral que par les sculptures dont le manche était embelli. Un homme fort connu à Paris, m'emprunta cette rare et curieuse pièce que je n'ai jamais pu revoir depuis. J'avais eu le soin d'acheter de la poudre de guerre livrée à Toulon, de sorte que je me trouvais en mesure de compléter mes collections pour le Muséum en objets de haute valeur, d'autant plus que l'essai de cette poudre renfermée dans des boîtes de fer blanc, avait donné aux naturels une haute idée de sa force. C'est ainsi que j'obtins en ce jour trois têtes de Zélandais[1] conservées par le procédé admirable de ces peuples, et bien su-

[1] J'en donnai une au Muséum, la deuxième au cabinet d'anatomie de Rochefort, et la troisième dans une riche collection particulière.

Digitized by Google

périeures à tout ce que les Européens ont tenté en momification. L'une de ces têtes était cachée sous la pagne d'une jeune fille, et celle-ci tenait avec une complète indifférence ce hideux joujou. Elle la prit par les cheveux pour m'en montrer l'intégrité et la tourna en tous sens pour me faire admirer la régularité de son riche tatouage. Cette tête décollée semblait être celle d'un homme dans le sommeil, car ses paupières abaissées et cousues fermaient les yeux, sa bouche entr'ouverte et desséchée sur de belles dents, semblait encore empreinte du rire sardonique du guerrier qui brave ses ennemis et la mort qui lui est donnée.

En ce jour, nous eûmes la visite du fameux Shongi dont la réputation d'intrépidité et de courage régnait sans partage sur le pourtour de la vaste Baie-des-Iles. Shongi commande aux districts du nord et de l'ouest de cette baie, mais l'i-pah principal ou il fait sa résidence, occupe le bord de la rivière de Kiddi-Kiddi, non loin de la haute cascade qui lui donne son nom. C'est en ce lieu et sous la protection de ce formidable guerrier que les missionnaires protestants ont établi le siége de leur mission. Les Zélandais qui composaient l'escorte de Shongi étaient des hommes d'une haute stature à formes herculéennes et dans la vigueur de l'âge. Parmi eux se trouvait Pomaré, célèbre par le nombre d'ennemis qu'il avait tués de sa main et auquel Toui avait donné le surnom de *Raki Panapati*, pour témoigner sa haute estime[1],

Shongi permit à ses compagnons de nous régaler du spectacle d'une danse martiale, et jamais expression plus féroce et plus barbare ne put être donnée, même sur le

[1] Toui, en se rendant en Angleterre, avait relâché à Sainte-Hélène, et le nom du plus grand homme des temps modernes, lui fut ainsi révélé par ses ennemis mêmes.

Digitized by Google

champ de bataille à cette pythique dont tous les mouvements s'exécutèrent avec une précision étonnante. Il fallait voir ces farouches insulaires roulant en cadence leurs yeux étincelants dont le globe tournoyant dans son orbite ne laissait apparaître que le blanc de la sclérotique, tandis que leur voix étouffée vibrait sanglotante ou rugissait comme celle du tigre. Les passions les plus sanguinaires, la force brutale, les râlements du vaincu, son agonie, sa mort, ses chairs grillées et dévorées, formaient un tableau d'une effroyable vérité. Songhi souriait doucement à l'ouïe de cet hymne de triomphe dont il avait maintes fois entendu les accents s'unir aux cris de ses ennemis massacrés par ses ordres et rôtis par les gens de sa tribu.

Shongi, par une douceur feinte et par une complaisance étudiée envers M. Marsden et les premiers missionnaires auxquels il offrit un refuge à Kiddi-Kiddi, capta entièrement leurs suffrages et bientôt leurs rapports furent remplis de ses louanges. Dans le *Missionnary register*, ils le peignirent comme un homme simple et bon, doué d'un caractère supérieur, heureux d'accueillir les missionnaires dans son district et qu'un voyage à Londres civiliserait infailliblement. Cette idée germa dans l'esprit des directeurs des missions, et on fit à Shongi la proposition de le conduire en Europe. C'était prendre Shongi par son sensible, car il nourrissait ce projet depuis longtemps ; le but secret de ce voyage avait inspiré sa conduite adroitement politique. Voici, en effet, ce qui portait ce chef à entreprendre une longue navigation pour visiter un pays inconnu. Ni l'idée de civilisation, ni la curiosité n'entrèrent pour rien dans ce désir : il était sous l'empire d'une toute autre préoccupation.

Shongi, belliqueux et féroce, avait soif d'étendre sa domination et se livrait avec l'énergie de ses passions sauvages à l'instinct de cette guerre perpétuelle que se font les di-

Digitized by Google

verses tribus entre elles. Shongi avait donc porté la guerre sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Zélande dans le district de Kiperro où commandait le grand Moudi-Panga le héros de ces terres antarctiques. Shongi fut battu, complétement mis en déroute et eut un grand nombre d'hommes tués, et parmi ces derniers deux de ses frères qui furent mangés par le vainqueur suivant leur coutume. Cet événement se passait vers 1819. Shongi but sa honte et pendant quelque temps réduit à l'impuissance, tout en nourrissant l'amère douleur de sa défaite et le désir de la vengeance, s'étant procuré par l'échange de vivres frais avec les baleiniers en relâche dans la baie, de la poudre et des mousquets et ayant obtenu de faire marcher ses alliés, il crut le moment propice et fondit de nouveau sur le territoire de Moudi-Panga. Les armes à feu le rendirent victorieux dans une première affaire et enflèrent ses espérances : Moudi-Panga avait perdu son prestige de gloire et le grand chef avait été vaincu à son tour. Toutefois l'habile Moudi-Panga, dérouté dans sa tactique par l'usage des armes à feu inconnu à sa tribu, avait remarqué qu'après avoir lancé leur projectile, il fallait un certain temps pour les mettre en état de faire feu, et d'ailleurs les gens de Shongi n'étaient pas encore très-habiles à s'en servir, il tira parti de cette observation en ordonnant à ses guerriers de se jeter brusquement à plat ventre par terre quand ils verraient leurs adversaires les coucher en joue, puis une fois la décharge faite, de se lever avec rapidité et de s'élancer comme des lions sur l'ennemi en l'attaquant corps à corps. Tout arriva comme Moudi-Panga l'avait prévu, les troupes de Shongi firent feu et les guerriers de Kiperro se ruèrent sur elles et en firent un affreux massacre. Shongi et les autres chefs perdirent dans cette mêlée leurs plus braves rangatiras, et Shongi ne quitta le champ de bataille que grièvement blessé de la main même de Moudi-Panga.

Digitized by Google

Shongi, réduit à l'impuissance et fort heureux de l'éloignement de son rival, qui ne pouvait songer à attaquer ses i-pahs fortifiés, se décida alors à changer de plan et à porter les missionnaires qu'il méprisait à lui faciliter un voyage en Angleterre. Dans ce pays dont tous lui donnaient une haute idée, il espérait se procurer assez d'armes à feu pour armer sa population mâle. Shongi et Whykati s'embarquèrent donc et leur arrivée à Londres fit sensation d'après les journaux du temps, car ils furent présentés au roi et accablés de présents. La tournure martiale de Shongi, sa face profondément tatouée, inspirèrent une curiosité générale, mais cet insulaire impropre à recevoir les moindres semences de civilisation, resta indifférent aux merveilles de cette capitale. Loin de se montrer reconnaissant de tout ce que la société des missions faisait de dépenses en sa faveur, il nourrit dès lors des sentiments de rancune, car son orgueil fut profondément blessé du refus que la société lui fit de l'approvisionner de poudre et de mousquets. Il resta en extase dans l'arsenal de Wolwich qu'il visita et ce fut le seul monument public qui ait pu lui arracher des signes d'admiration. Pour lui l'invention des fusils était la découverte la plus merveilleuse, il ne vit rien au delà. Il fallut retourner dans sa patrie sans avoir rempli son but, mais accompagné cependant de présens de valeur, et le 11 juin 1820, il entrait au Port-Jackson où il devait attendre l'occasion de retourner à la Baie-des-Iles. A Sydney, il eut le bonheur de rencontrer un négociant qui troqua tous les cadeaux qu'il apportait d'Angleterre pour des munition de guerre et pour des fusils, et il ne balança pas à changer aussi une armure complète de chevalier qu'il avait reçue du roi d'Angleterre. Cette armure l'avait tenté, comme susceptible de protéger de la mort le guerrier enveloppé de son acier poli, mais sa pesanteur l'en avait dégoûté.

Digitized by Google

Arrivé à la Nouvelle-Zélande, au comble de ses désirs, Shongi débuta par appeler aux armes ses guerriers et ses alliés. Il jeta le masque béat dont il s'était affublé et porta le carnage chez ses voisins. Sa réputation grandit de la défaite de Moudi-Panga, assez heureux pour échapper à la mort qui lui était réservée. Les missionnaires de Kiddi-Kiddi furent fréquemment insultés alors par ses hordes dans l'ivresse de la victoire et leur vie courut de grands dangers. Les guerriers imbibés de carnage venaient manger les cadavres de leurs ennemis tués sous les fenêtres de la maison palissadée des missionnaires, et sans quelques chefs qui veillèrent à leur sûreté, et sans doute aussi par crainte de la vengeance des navires de guerre anglais, ils eussent alors été massacrés avec leurs familles. C'est vers ce temps que plusieurs ministres partirent pour la Nouvelles-Galles du sud et que les chefs de la mission mirent en délibération s'ils ne retourneraient pas en Europe. Enfin les fumées du triomphe dissipées, les Zélandais revinrent à des habitudes moins féroces et les missionnaires furent moins tourmentés. Shongi à son retour d'Europe aimait raconter à ses officiers que les missionnaires étaient dans leur patrie de pauvres diables obscurs et sans considération, mais il ne tarissait pas sur le nombre des soldats, des fusils et des canons que possédait le roi d'Angleterre; des pompes et du luxe de Windsor, des monuments publics et des théâtres, rien ne l'avait assez enivré pour qu'il en restât préoccupé. En fixant dans son district les missionnaires, Shongi a espéré faire affluer les navigateurs et s'enrichir par leur moyen, mais il ne leur porte aucune considération et sa protection ne les protége pas toujours des mauvais procédés de ses officiers. Lorsqu'il apprit à Kiddi-Kiddi l'arrivée de M. Clerk, passager à bord de notre corvette, il dit avec amertume : « Je n'ai que faire de missionnaires et il peut s'en retourner s'il

Digitized by Google

veut me faire plaisir ; c'est un armurier dont j'ai besoin pour l'entretien de mes armes et que j'attends encore, bien que la société me l'ait promis. » Depuis son retour à la Baie-des-Iles, ce chef a frappé de contributions une foule de produits, et pour légitimer cet acte il ajoutait : « A Londres, on me faisait payer la moindre chose, et il est tout naturel que j'use de représailles dans le pays qui m'obéit. » Mais il aurait dû tenir compte des sommes que la société des missions tenait à sa disposition pour le défrayer de ses dépenses. Voilà le fruit que Shongi a retiré de ses voyages.

Il n'a jamais pu apprendre à parler anglais, et n'en a pas retenu même le fameux *goddam*, le premier mot de la langue, suivant Beaumarchais. Seulement il affectionne la cuisine européenne, et s'invite fréquemment et sans façon à dîner chez les missionnaires, qui le traitent avec une profonde déférence. Il paraît avoir oublié une peccadille de jeunesse, celle d'avoir fait massacrer des marins d'un navire naufragé, se sauvant à terre dans un canot, car lui et ses principaux rangatiras mangèrent sept hommes. Sanguinaire et cannibale comme tous les Zélandais, il lui arriva, dans un combat qu'il gagna sur les rives de la *Shouki-anga*, de tuer le chef ennemi, et de lui arracher l'œil gauche, qu'il avala par esprit de vengeance et dans l'idée d'accroître sa gloire. Les Zélandais admettent en effet que l'œil gauche d'un chef se transforme après sa mort en étoile qui brille au firmament, et que plus un chef possède de ces astres attachés à la voûte céleste, plus il doit jouir d'une gloire surnaturelle. Shongi, de race peu noble, doit sa grande réputation à sa féroce valeur ; mais son orgueil, se montant au diapason de sa fortune, l'a aveuglé au point de lui faire croire qu'il est d'origine divine. Ses compagnons le regardent comme un dieu, et le saluent de la formule sacramentelle : *hairemi*, *hairemi atua*, salut à toi, dieu. M. Marsden rapporte même qu'un soir, se trou-

Digitized by Google

vant sur les bords de la rivière Gambier, un insulaire lui montra les rayons du soleil traversant des nuages pour dorer le sommet d'une montagne, en ajoutant c'est *Whydoua*, c'est l'esprit père de Shongi. En vérité, cette folie est celle des Tibère et des Caligula.

La mission ne pourra fleurir, si elle doit prospérer, ce qui est douteux, qu'après la mort du chef dont je retrace l'histoire ; et cependant les missionnaires redoutent eux-mêmes ce trépas qui les livrera, sans défense, aux passions vindicatives des chefs subalternes. Shongi est né à l'époque où le capitaine Marion et les Français de son équipage, furent massacrés dans cette même Baie-des-Iles dont nous foulions le sol, fatal événement, qui arriva en 1772, et que les insulaires de la baie d'Ipiripi rejettent sur les peuplades féroces de Wangaroa.

Redouté de tous ses voisins de l'extrémité boréale de l'île d'Ika-Na-Mauwi, chef suprême sur le pourtour de la vaste baie d'Ipiripi, Shongi s'est associé Toui et Pomaré, qu'il tient en vasselage, et tous trois se livrent à des expéditions fréquentes contre les peuplades répandues dans les criques de la rivière Tamise, sur la côte orientale de l'île, peuplades qui sont devenues les troupeaux où ils renouvellent leurs esclaves et où ils trouvent à discrétion leur provision de chair humaine. A ce sujet, on me cita un des faits les plus remarquables d'une expédition toute récente, lors de notre arrivée, et dont Toui racontait les détails avec complaisance. Les guerriers de Shongi, espérant surprendre un des i-pahs les plus fortifiés de la Tamise, débarquèrent la nuit avec leurs pirogues, au pied même de la forteresse ; mais les naturels de l'i-pah se tenaient sur la défensive, et avertis par un de leurs partisans de l'attaque projetée, ils avaient bordé l'entrée de la baie de pieux solidement enfoncés à fleur d'eau. Les pirogues furent arrêtées par cet obstacle, et pen-

Digitized by Google

dant deux jours elles furent accablées de pierres lancées des plates-formes de l'i-pah, tandis que Toui et Pomaré s'avançaient par terre avec leur contingent armé. Il est bon de dire que les habitants de la rivière Tamise ne possèdent point d'armes à feu, tandis que les tribus du nord en sont abondamment fournies. Shongi, rugissant, fut d'abord contraint de battre en retraite; puis, revenant à la charge, pendant que ses alliés tiraient sur les défenseurs de l'i-pah, il arracha les palissades, non sans perdre beaucoup d'hommes. Ce premier exploit accompli, il fallait escalader les flancs de la montagne escarpée que l'i-pah couronnait, et dans cet assaut les tribus perdirent beaucoup de monde, mais enfin elles parvinrent au sommet. Là elles trouvèrent les assiégés protégés par une épaisse muraille de terre, et leurs balles se perdaient dans ce parapet improvisé. Shongi et les siens songèrent alors à élever avec des troncs d'arbres une plate-forme qui dominait la place, et les plus habiles tireurs y furent placés. Chaque coup de fusil tuait à son poste un des défenseurs de l'entrée : ils furent tous fusillés, et rien ne s'opposant plus au triomphe des guerriers du nord, l'i-pah fut envahi, femmes, enfants, vieillards, furent massacrés, et trois matelots européens, retirés avec cette peuplade, eurent le même sort. Les guerriers blessés furent achevés, et de ce monceau de cadavres, car la tribu de la Tamise y perdit trois cents hommes, Shongi tira les meilleurs morceaux pour les envoyer en présent aux familles des Zélandais faisant partie de l'expédition, et ceux-ci restèrent sur le champ de carnage, se gorgeant de la chair de leurs ennemis, et ne quittant les lieux que chassés par la putréfaction des cadavres : festin atroce, mais habituel à ce peuple affreux de cannibales. Certes, par humanité, il serait nécessaire de fournir des armes à feu aux peuplades du sud, afin de rendre plus circonspectes les tribus du nord, et d'égaliser les chances de

Digitized by Google

manière à mettre un terme à ces exterminations générales de la population des villages non protégés par ce moyen de défense. C'étaient les filles et les femmes des tribus de la Tamise, que Toui et les siens nous envoyèrent à bord de la corvette se prostituer : malheureuses victimes de la férocité d'un sauvage vainqueur, qui lui-même devait faire assumer sur la tête des siens des vengeances implacables et en vérité bien méritées.

Shongi coucha sur notre vaisseau, et pendant son court séjour, il ne cessa de demander de la poudre, offrant en échange des nattes fines et des patates douces, dont il avait rempli une pirogue. Salué de cinq coups de canon, il répondit à cette politesse en quittant le navire pour se rendre à Kiddi-Kiddi par la décharge de son fusil à deux coups. Rien dans son costume ne distinguait Shongi du reste de ses sujets, si ce n'est la perfection de son tatouage hiéroglyphique. Seulement je remarquai sur sa poitrine un plus grand nombre de morceaux d'ivoire dont on se sert pour tuer les poux, et beaucoup de petits instrument en jade, formant décoration.

Dans la matinée du 6, nous descendîmes à terre, M. de Blosseville et moi, dans l'intention de parcourir les alentours du mouillage : nous visitâmes d'abord l'i-pah d'*Orokaoua*, perché sur l'arête d'une presqu'île étroite à cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, et protégé par le talus accore des flancs du coteau. La montée était des plus scabreuses, et l'accès de ce village fort difficile, mais les naturels savent encore protéger leurs abords par de profondes coupées, ou par des pieux dont ils bordent le rivage. En cas de guerre d'invasion, ils se retirent dans le grand i-pah de Toui. Toutefois, les naturels habitués à marcher nu-pieds, gravissent avec bien plus d'aisance que nous ces escarpements ; leurs orteils se cramponnent dans le sol, tandis que

Digitized by Google

la chaussure a oblitéré les nôtres et les a rendus inertes. Nos officiers placèrent l'observatoire sur la grève même de cette presqu'île, non loin de quelques misérables ajoupas. Les habitants nous entourèrent en nous demandant des hameçons, et tous exhalaient une odeur de poisson pourri, car ils étaient occupés à l'éviscération des produits de leur pêche, qu'ils font sécher sur les branches des arbres. Orokaoua est une grande pêcherie où se préparent les provisions hyémales, poissons séchés et fumés, et comme les hivers sont très-tempêtueux, les naturels sont réduits à l'inaction une grande partie de l'année. Les hommes, nous dit-on, étaient partis pour une expédition, et Toui, jaloux de nous exagérer le nombre de ses sujets, nous dit qu'il commandait à deux cents guerriers. C'était une vanterie, un conte, sans nul doute, car à peine ai-je compté une trentaine de huttes bâties ras le sol, et d'où sortaient, en se traînant sur les genoux, des femmes et des enfants; je crois qu'en donnant trois individus par cabane, on approcherait de la population réelle de ce point. En parcourant l'i-pah nous assistâmes au repas de quelques familles qui se régalaient de poissons, de coquillages, de patates douces et de tortillons de racines de fougères broyées. Des carrés en culture, placés sur ces hauteurs, étaient plantés en choux et navets, et aussi en lin ou phormium, bien que cette plante préfère les lieux frais et humides. Dans un marais qui occupe l'extrémité sablonneuse de l'anse, nous en remarquâmes des pieds de la plus grande beauté, portant des feuilles larges de quatre pouces sur sept pieds de longueur. Je recueillis une certaine quantité de graines de cette utile plante, afin de les semer en France pour la plier plus facilement au cercle de nos saisons[1]. A quelques pas de l'i-pah nous

[1] Le *phormium tenax* de Forster, ou la *plante* à *lin* de Cook, est le *lin de la Nouvelle-Zélande* de Banks: sa première mention date de 1770, et

Digitized by Google

rencontrâmes un coffre sculpté, peint en rouge, supporté à quatre pieds du sol par quatre piquets : comme il était vide, nous demandâmes son usage à un naturel, qui chercha à nous en éloigner en nous faisant signe qu'il recouvrait une sépulture. Depuis, d'autres mausolées de ce genre s'offrirent à nos regards, toujours dans des lieux solitaires; mais ils ne sont pas nombreux, et il est si rare en effet que les Nouveaux-Zélandais meurent de vieillesse au milieu de leur famille, avec leurs habitudes guerroyantes et leur cannibalisme ! l'estomac compatriote est leur sépulture la plus habituelle, et leurs os servent à façonner des flûtes ou à faire des hameçons pour la pêche.

En suivant un étroit sentier se déroulant coquettement vers les montagnes placées à l'orient de notre mouillage, nous redescendîmes pour atteindre une grève sablonneuse sur laquelle s'élevaient quelques cabanes rangées en demi-cercle sur le rebord d'une crique, mais qui nous parurent abandonnées depuis longtemps. Toute la côte de cette partie se compose de presqu'îles déchiquetées, mais hautes, festonnant de dentelles la baie émaillée d'îlots. Les rochers de ce point affectaient les formes les plus bizarres, se projetaient en pyramides, s'ouvraient en portiques, en arcs de triomphe

son introduction en Angleterre eut lieu en 1788. Labillardière, Péron, Ayton, Grimwood, de Freycinet, Bosc, Cels, Dumont de Courset, Fanjas et Thoin ont publié de nombreux détails sur ce végétal textile. La force de la soie étant 34, celle des fibres du phormium donne 23; tandis que la force du chanvre n'est que de 16 et celle du lin ordinaire de 11. Cette plante à port d'iris, croît en pleine terre à Toulon, et M. Robert est parvenu à la semer avec succès.

Les végétaux textiles des pays chauds varient suivant les familles. Les plus usités sont ceux de mauve, sida, hibiscus, guimauve, bombax, cotonnier, anona, tilleul, apeiba, rocou, corchorus, anthyllide, genêt, dirca, artocarpe, mûrier, broussonetia, chanvre, ortie, bananier, ananas, aloès, agavé, palmier, cyperus, bambou, et *fucus tendo*.

Digitized by Google

ou simulaient des ruines dégradées. D'une montagne assez élevée que nous atteignîmes, nous eûmes le panorama de la vaste baie d'Ipiripi, et M. de Blosseville releva avec un sextant une foule de points qui se dessinaient avec netteté. Jamais coup d'œil plus imposant s'offrit à des voyageurs. La pointe *Pocock* et *la Sentinelle* jusqu'au cap *Brett* à l'est, servaient de point d'arrêt à notre horizon, et successivement nous dominions les îles *Otteou*, *Motou roou* ou *Marion*, *Tekera-Kera*, *Arohea*, etc.; la plage où tomba l'infortuné Marion sous les coups de méré (*casse-tête* de jade), d'un naturel, se déroulait à nos pieds et nous rappelait cet épisode sanglant d'un drame où nos compatriotes furent impitoyablement égorgés. Là, était l'i-pah que Crozet foudroya de son artillerie et qu'il incendia pour venger ses compatriotes. On se rappelle que Marion partit de l'Ile-de-France en 1772, dans le but de faire des découvertes avec les deux vaisseaux de la compagnie des Indes, *le Castries* et le *Mascarin*. Une tempête le démâta et lui fit chercher un refuge à la Baie-des-Iles. Depuis un mois il vivait en bonne intelligence avec les insulaires, lorsqu'en descendant à terre comme à sa coutume, lui et ses gens furent égorgés; les deux navires perdirent trente hommes. Crozet, second de Marion, dans une descente, tua un grand nombre de chefs, ravagea leur territoire, et força les survivants à se jeter dans les bois, funestes représailles qui devaient un jour produire d'autres massacres. Crozet, débarrassé des insulaires, coupa des mâts et resta encore soixante-quatre jours au mouillage sans rien entreprendre de nouveau. Les Zélandais ont conservé un profond souvenir de ce châtiment, et Toui avait été minutieusement informé par son père des moindres particularités de ce drame sanglant dont il nous raconta les détails dans des termes qui nous parurent vraisemblables en nous en montrant le théâtre. Les matelots, occupés à faire du bois,

Digitized by Google

s'étaient assis en rond pour prendre leur repas du soir, lorsqu'un grand chef s'avança dans le cercle, et sans permission porta la main à la gamelle et saisit une portion d'aliments. Un matelot se leva brusquement et le frappa, le chef furieux tirait son patou-patou pour se venger, lorsqu'une sentinelle le coucha en joue et l'étendit roide mort. Marion, après son dîner, descendait sur le rivage au moment où cette fixe venait de se déclarer; les naturels se rallièrent par des signes de convention, et résolus de punir le meurtre de leur chef, ils débutèrent par frapper par représailles le capitaine français qui leur en imposait, et enveloppant dans leur massacre innocents et coupables, ils firent main basse sur tous les marins livrés à leur merci. Cette version doit être vraie, les matelots et les soldats des vaisseaux ont presque toujours été la cause des mésintelligences qui sont survenues entre les Européens et les naturels. Ces hommes civilisés, beaucoup moins raisonnables que les prétendus sauvages, sont ans jugement et sans tact; ils offensent les indigènes dans leurs personnes, dans celles de leurs femmes ou de leurs filles, dans leurs biens, qu'ils prennent avec une insouciance coupable, et sont prêts au moindre signe à faire usage de la force brutale. Un matelot européen tirerait au moindre prétexte sur un sauvage avec tout autant de plaisir que sur un lièvre, et l'on s'étonne ensuite des malheurs qui surviennent! On oublie que les sauvages ont une mémoire telle, qu'une génération transmet à celles qui la suivent une offense à venger, et que ces peuplades, étrangères à nos distinctions nationales, punissent les navigateurs d'une nation d'une faute commise il y a souvent bien des années par un navire d'un tout autre peuple. La Pérouse, dans sa fameuse sortie contre les sauvages et contre les philosophes qui les vantent, a commis la plus grossière erreur d'appréciation. Ulcéré par la perte de ses malheureux compagnons si indignement massacrés,

Digitized by Google

on conçoit sa douleur profonde et on doit la respecter. Mais La Pérouse avait oublié que l'homme est partout un être méchant et vicieux qui masque par la civilisation sa nature haineuse, tandis que la vie sauvage exalte et honore le sentiment vindicatif qui porte une race à ne jamais oublier une offense. Il a payé lui, chef d'une expédition d'humanité, pour les méfaits de quelques écumeurs de mer qui font honte à notre civilisation par la scélératesse de leurs actions presque toujours ignorées et impunies. Il ne faut citer pour exemple que l'Ile de Pâques, peuplée d'une race hospitalière que les baleiniers ont trompée en entraînant des hommes par force, en empoisonnant l'île de syphilis, et mitraillant la population par partie de plaisir ! Et l'on veut actuellement qu'un navire européen puisse y recevoir un bon accueil ! Tout capitaine prudent ne peut aujourd'hui communiquer avec les insulaires, de quelque île que ce soit, qu'en prenant les plus minutieuses précautions dans l'intérêt de son équipage, sans en oublier aucune ; la sécurité des siens est à ce prix.

De l'élévation que nous occupions, M. de Blosseville et moi, la Baie-des-Iles se déroulait à nos regards et se dessinait avec ses bras de mer nombreux qui découpent le terrain en le mordant profondément. Ses bords ont un aspect tourmenté, raviné, et s'élèvent graduellement pour se continuer avec les coteaux et les chaînes de l'intérieur. Les rochers de schiste noir grossier qui servent de digues aux vagues, ou s'élèvent en murailles, ou se creusent en cavernes profondes, se lézardent, se fendillent, ou se perforent en trous innombrables qui les font ressembler à une écumoire. Une couche de schiste argileux les revêt parfois et les festonne d'un liséré d'un rouge vif. Ouverte au nord, cette vaste baie est large d'environ neuf ou dix milles, sur une profondeur d'à peu près autant, à partir de la rivière de Wytangi. Mais il y a des bras qui donnent plus de quinze à

Digitized by Google

vingt milles de navigation. La roche solitaire appelée *la Sentinelle*, est nommée par les habitants *Wivia* : sur la branche N.-O., est bâti le village de Pokoura ; dans celle du S.-O., se perd la rivière de Kiddi-Kiddi ; et dans le bras de mer du sud et de l'est, on trouve aussi des habitations. MM. Bérard et de Blois, habiles officiers, furent occupés à faire la géographie de cette partie de la baie, et M. de Blosseville compléta leur travail par les relèvements de diverses criques faits avec la conscience qui caractérisait tous ses travaux.

La végétation du pourtour de la baie me parut peu variée. Je me trouvais, dans l'automne de ces contrées, à une époque où la floraison était en partie passée ; mon herbier ne s'enrichit que de cinq ou six plantes avec leurs fleurs. Les arbres ne paraissent guère que dans les ravins ; mais comme le sol y est formé d'une profonde couche d'humus, ils y acquièrent les proportions les plus majestueuses. Le sommet des montagnes est sans arbrisseau, et, de loin, on le croirait couvert d'une pelouse d'un vert-gai, tant se presse une fougère haute de 2 ou 3 pieds. A mesure que l'on s'éloigne de la mer, la végétation devient plus active, les buissons se multiplient, les arbres à bois rouge et noir, très-durs, s'élèvent sur les pentes, et l'humidité du sol est maintenue par des tapis de la jolie trichomane réniforme. La terre est si fertile que partout naissaient et végétaient avec vigueur des choux, des navets, des radis, des laitues même, dont les graines avaient été semées par Marion et par ses compagnons. Nos marins allaient tous les matins faire leurs provisions au premier endroit venu, et cette abondance est surtout avantageuse pour les hommes fatigués par la nourriture salée de bord. Quelques-uns de ces ravins ont des ruisselets d'eau douce, et nous puisâmes notre provision d'eau à l'aiguade qui se jette à l'extrémité de la branche orientale d'Ipiripi.

Satisfaits de notre excursion, M. de Blosseville et moi,

Digitized by Google

nous nous rapprochâmes de la corvette en longeant les grèves. Des Zélandais, occupés à la pêche, me donnèrent quelques poissons curieux, entre autres un gracieux hippocampe ou cheval-marin nouveau. Une grande pirogue d'insulaires d'un village peu éloigné, vint chercher un refuge sur la plage, et les habitants d'Orakaoua, à leur approche, s'élancèrent sur leurs armes et se dirigèrent sur eux en gambadant, chantant et faisant mille contorsions; les nouveau-venus répondirent à ce cérémonial par des hurlements et en brandissant leurs armes; puis, tout ce tapage aboutit à une reconnaissance amicale et à l'accomplissement des lois de l'hospitalité. Dans le premier moment nous ne savions trop que penser de cette fougueuse alerte. En payant leur complaisance, les insulaires s'empressèrent d'armer une grande pirogue pour nous conduire à bord de *la Coquille*, et pour nous faire honneur, ils nagèrent en cadence, aux modulations d'un chant guerrier.

Le 6, il plut beaucoup. Je ne quittai pas le navire, car j'avais à préparer pour mes collections une grande quantité d'oiseaux que MM. de Blois et Bérard avaient tués et qu'ils m'avaient généreusement donnés. Ma principale ressource pour la chasse, quand je ne pouvais y aller moi-même, était notre maître canonnier Roland, d'une complaisance et d'un zèle que je ne saurais trop reconnaître. J'avais façonné pour me seconder l'infirmier du bord, le nommé Grimard de Rochefort et mon compatriote, qui avait appris à bien dépouiller les oiseaux, et qui m'était fort utile sous ce rapport. Ce matelot était le plus singulier original qu'il soit possible de rencontrer. Il tenait un journal de notre navigation fort curieux par le grotesque des expressions et par les mensonges dont il assaisonnait chaque ligne. J'en ai lu quelques feuillets où le *vis comica*, allié à la farce, faisait naître un rire bruyant.

Digitized by Google

Le 8, le commandant mit le grand canot aux ordres de M. Gabert, l'agent comptable de la corvette, pour qu'il se rendît à Kiddi-Kiddi, acheter quelques porcs pour les provisions de l'équipage. M. de Blosseville et maître Rolland s'y embarquèrent, et les marins qui le montaient furent bien armés. Les objets d'échange emportés consistaient en mousquets, poudre de guerre et drap rouge en pièce. Leur expédition dura trois jours, et à son retour, M. Gabert m'en communiqua le résultat à peu près en ces termes : En quittant le navire, l'embarcation se dirigea dans la baie de Korroradika, où est fixé le missionnaire Williams. Pendant que M. Gabert s'occupait de l'objet de sa mission, maître Rolland chercha à s'enfoncer dans les bois avec l'intention de me rapporter quelques oiseaux curieux. Des naturels, dont le nombre s'accroissait sans cesse, le suivirent, et M. Williams s'en aperçut assez à temps pour prier M. Gabert de le faire revenir sur ses pas, en l'avertissant qu'il serait complétement dépouillé, tant les Zélandais de cette partie de la baie sont voleurs et sans considération pour les Européens. De ce havre, le canot cingla vers Ranghidou, puis vers Kiddi-Kiddi, dont le nom vient des chutes ou cascades qui alimentent les eaux de la rivière. Là, nos marins reçurent un bon accueil des missionnaires qu'ils trouvèrent palissadés dans leurs maisons comme dans une forteresse ; mais, par contre, les gens de Shongi se montrèrent d'une turbulence et d'une audace qui leur donnèrent à réfléchir. Ils fouillèrent brutalement les poches de MM. Gabert, de Blosseville et Rolland ; et quand ils surent que le canot renfermait de la poudre, ils tinrent conseil pour savoir comment ils feraient pour l'enlever. Ils ne se portèrent toutefois à aucune voie de fait, par crainte sans nul doute de l'artillerie de la corvette, qui leur aurait fait payer cher leur vol en brûlant leur i-pah. Ces messieurs couchèrent dans la maison de la mission, où l'on ne parvient, comme

Digitized by Google

dans les couvents du Sinaï, qu'après qu'un frère a inspecté les visiteurs à travers un guichet oblique, et la porte du dehors conduit à travers un labyrinthe de fortes palissades à la maison, elle-même solidement close. Shongi honora de sa présence un thé dont mistress Clerk fit les honneurs, et le mari de cette dame annonça sa venue en ces termes : *His gentlemen is master Shongi !*

Je tenais beaucoup à visiter en détail la métropole de la puissance de Toui, son célèbre i-pah de Kaouera, et j'y consacrai la journée du 10. La nature a tout fait pour rendre presqu'inexpugnable ce village, le mieux protégé de tous ceux de la Nouvelle-Zélande. Une poignée d'Européens, avec des vivres, y tiendraient une armée en échec : mais l'i-pah, privé d'eau douce, ne pourrait soutenir un blocus. Il est vrai que les guerriers de ce pays ne sont pas dans l'habitude de séjourner devant le lieu qu'ils veulent prendre : ils l'attaquent, s'en emparent, ou vident le terrain après avoir été repoussés.

Placé en amphithéâtre sur le flanc d'un morne isolé, s'avançant en mer en presqu'île nommée *Paroa*, cet i-pah a ses flancs coupés en murailles à pic, baignés par les flots. Les pirogues sont halées sur la grève, et un chemin étroit et rubané en zigzags serpente sur la face déclive de ce monticule escarpé. Les naturels, avec une habitude de tous les jours et des mouvements agiles et dispos, ne gravissent pas sans efforts cet abrupt sentier, où nous faisions triste mine en suant et soufflant pour nous maintenir sur les quatre extrémités, car il avait plu et nous reculions au lieu de monter. Certes, je n'ai point été émerveillé de l'art que les Zélandais apportent dans leurs moyens de communications, plus faits pour des bouquetins que pour des bipèdes. Toutefois, une route plus abordable s'ouvre par l'est sur les arêtes des ravelins ; aussi les moyens de défense sont-ils multipliés de ce

Digitized by Google

côté, et c'est ce sentier que je m'avisai de prendre en désespoir de cause, et regrettant sincèrement de ne l'avoir pas fait plus tôt. J'atteignis enfin le sommet du morne, non sans être baigné de sueur. A la porte d'entrée, solidement palissadée et dont les abords étaient protégés par de vastes coupées, je trouvai Toui et l'ariki en costumes zélandais, qui m'attendaient pour m'introduire avec les honneurs militaires, car les guerriers exécutèrent leur danse de combat en poussant de grands cris : cette cérémonie achevée, il me fut loisible de franchir les palissades en me traînant à quatre pattes sous une petite porte plus faite pour livrer passage à des chiens qu'à des hommes. Toui, glorieux de faire admirer ses moyens de défense, me montrait avec satisfaction les fossés profonds qu'il a fait creuser, et dans lesquels la garnison, couverte et protégée par les profondeurs, peut mitrailler les assaillants : divers rangs de pieux massifs nommés *kaeo tahepa*, sont plantés à se toucher, et les guerriers qui se placent sous leur protection se servent de trous pour en faire saillir des javelines pointues et longues de plus de vingt pieds, avec lesquelles ils percent ceux qui cherchent à grimper sur les flancs de la montagne. Certes, on ne peut qu'être étonné de l'instinct destructeur qui porte cette race à ne s'occuper que des moyens d'attaque et de défense pour des guerres qui sont les seuls plaisirs de leur vie entière.

L'intérieur de l'i-pah attestait une profonde misère, et Toui cherchait à atténuer la fâcheuse impression que faisaient naître les misérables huttes couchées ras le sol, en vantant, avec sa jactance ordinaire, les cinq cents guerriers qui reconnaissent son autorité. Je ne vis que très-peu d'hommes, mais Toui ajouta que ses gens étaient partis pour Koradika, afin de joindre Pomaré qui allait porter la guerre chez Iapou à Ox's bay, et qu'il allait lui-même, aussitôt notre départ, rallier ses troupes et son allié. Toui me rendit complétement

Digitized by Google

heureux, en m'annonçant qu'il était obligé de me quitter. J'errai à ma fantaisie dans son village, suivi par les enfants et par quelques jeunes esclaves. Aux portes des cabanes, des femmes étaient occupées à battre les filaments du phormium pour en tisser ces belles nattes fines qui ont tant de souplesse et de force. Les cabanes ressemblent à des demeures de Lilliputiens tant elles sont basses; hautes à peine de trois à quatre pieds au plus, sur des dimensions égales en largeur, elles sont longues de six à sept pieds environ; leur forme est celle d'un carré long, ayant les parois latérales soutenues par des branches écorcées et souples, et leur toiture formée d'une couche de joncs pressés. L'avant présente une sorte de niche où l'on vient humer l'air quand il pleut. La cloison qui sépare cette pièce de la seconde, où deux personnes dorment sur la paille qui sert de litière, est formée par une cloison qu'on ne peut franchir qu'en rampant, et qui se ferme avec une petite porte. Dans ces sortes de terriers, la chaleur se concentre aisément, et les rigueurs de l'hiver ne se font pas sentir. Sans doute que les naturels, ayant l'habitude de percher leurs demeures comme des aires sur les points culminants des collines, ont été conduits à leur donner ce peu de dimension, pour réserver l'espace d'une part et braver les ouragans terribles qui soufflent fréquemment par ces latitudes. Quelques naturels dormaient enveloppés de leurs nattes, la tête renfermée entre les bras, et les jambes ployées sur le ventre; ce n'est qu'avec cette manière bizarre de se coucher que les cabanes peuvent recevoir trois individus. J'admirai la propreté de trois de ces demeures, car toutes les autres étaient fort puantes. Les servitudes sont à quelque distance de la cabane de chaque famille : une toiture de paille soutenue par quatre perches, protège de la pluie les fours ouverts proche les cuisines ou *kaouta*; ces fours sont des trous larges et évasés, que l'on garnit de pierres que l'on échauffe à la méthode océa-

Digitized by Google

nienne. J'ai mangé des patates douces cuites ainsi, qui me parurent délicieuses. Les esclaves mâles et femelles dorment en plein air ou s'abritent parfois sous ces hangars. J'en vis occupés à piler dans un mortier la racine de fougère dont on pétrit une sorte de pain, et dont il fait de grandes provisions pour les temps de disette, car des bottes de ce végétal étaient amoncelées çà et là. Des jeunes filles battaient avec un maillet des feuilles du phormium pour en retirer les fibres : des séchoirs étaient couverts de poissons éviscérés séchant au soleil. La provision d'eau était renfermée dans de grandes calebasses qui ne croissent que dans le nord de l'île, et cette eau, il faut l'aller chercher assez loin de l'i-pah, à la source du vallon. Je remarquai que dans chaque réservoir trempait un morceau d'une plante aromatique qui lui communique sa saveur et qui s'oppose à sa putréfaction. En passant devant le palais de Toui, que rien ne distinguait des autres habitations, je vis ce chef occupé à laver le peu de linge qu'il possède, et qu'il avait sali dans les visites qu'il nous avait faites. Je conçois qu'Ulysse ait trouvé Nausica charmante dans l'accomplissement de ce devoir des filles de l'ancienne Grèce ; mais Toui ne me parut rien moins qu'un héros, bien qu'il lavât son linge sale en famille. Toui, aussi mal logé que le plus mince de ses subordonnés, me montra toutefois un yack anglais qu'il déployait parfois sur son i-pah, et qui lui avait été donné dans ce but. Dans ce pavillon il enveloppait soigneusement une tête bien tatouée qui avait appartenu à un chef qu'il avait tué, et dont son chien avait dévoré la moitié de la figure ; je lui offris de l'acheter, mais il s'y refusa en m'assurant qu'il ne pouvait s'en défaire, devant bientôt faire la paix avec la tribu que commandait le défunt, et que le premier gage de bonne amitié qui serait réclamé serait cette tête, destinée à être remise au fils même de la victime. Le fils de Koro-Koro fut moins difficile : il me

Digitized by Google

présenta une fourchette façonnée avec le radius d'un chef que son père avait mangé. Ce singulier et atroce meuble était fait avec l'os, taillé en pointes acérées à l'extrémité cubitale, tandis que l'extrémité carpienne se trouvait enjolivée d'yeux de nacres et de sculptures : mon cœur se soulevait au milieu de ces cannibales qui devaient eux-mêmes un jour servir à satisfaire la faim de leurs dégoûtants voisins [1]. Je redescendis le sentier de la colline, et je me fis mettre à bord avec une pirogue.

Dans la journée du 11, un coup de vent, qui dura quatre jours, se déclara avec une violence dont il est difficile de se faire une idée. Les rafales dans leurs intermittences s'accompagnaient de torrents de pluie. Il nous fut impossible de quitter le navire un instant, et les Zélandais se tenaient soigneusement blottis dans leurs huttes. C'est alors que leurs provisions de réserve leur sont nécessaires; et comme ces bourrasques se renouvellent fréquemment, surtout dans l'hiver, il leur faut profiter hâtivement des beaux temps pour se précautionner en vivres et pour tenter leurs expéditions lointaines. Dans cette tourmente la pirogue d'une vieille femme, qui seule était restée attachée le long de la corvette, cassa son amarre, et la mer qui était un peu grosse l'emportait rapidement en dérive. Aux pleurs et aux gémissements de cette femme, quelques-unes des malheureuses jeunes filles esclaves, qui vivaient à bord, se jetèrent à l'eau par un froid glacial et avec leurs nattes à l'entour du corps, et ramenèrent la malencontreuse pirogue. Une d'elles entre autres, que les matelots appelaient Nanette, folle et rieuse, et dont l'imperturbable gaieté mettait la joie dans les hamacs,

[1] Après la mort de Toui, arrivée en 1826, les rangatiras de Shongi portèrent ce chef à brûler l'i-pah de Kaouera que je viens de décrire, et à disséminer sa population sur plusieurs territoires.

Digitized by Google

se jeta à la mer la première avec une rare intrépidité. Cette circonstance nous donna une opinion favorable du bon naturel de ces pauvres filles, dont les mœurs corrompues nous faisaient rougir en dépit de l'habitude que nous avions de les voir prodiguer leurs faveurs à tout venant. Sur leurs bras et sur leur gorge étaient tatoués à la manière des matelots le nom de leurs amants, celui du navire et la date de son passage à la Baie-des-Iles. A l'inspection de leur corps on pouvait tracer l'itinéraire des navires en relâche, dont, médailles vivantes, elles conservaient un souvenir aussi durable que leur vie. Le 16, on chassa du bord cet essaim de filles, qui partirent sans regret, emportant le prix de leur complaisance, et se consolant de notre départ dans l'espoir de la prochaine arrivée de quelque autre navire.

J'ai fait distribuer pendant notre relâche à la Baie-des-Iles, aux marins de quart mouillés par la pluie, du vin de Séguin comme moyen prophylactique contre la fièvre, et afin de stimuler légèrement le système digestif, tandis que la peau était refroidie par la température humide de l'atmosphère. Je n'ai eu qu'à me louer de cette précaution.

Les missionnaires, dont j'ai parlé en maintes occasions, ont donc choisi la Nouvelle-Zélande comme une contrée qu'il serait utile de ranger à la croyance chrétienne ; et j'avoue, pour ma part, que la religion qui viendrait éclairer ces peuples serait regardée par moi comme le plus grand bienfait que leur race atroce pût recevoir. Mais par cela même que les Zélandais, belliqueux, sont endurcis dans leur croyance, et rebelles à toute importation de civilisation, l'œuvre des missions a avorté complétement, et au lieu de commander en maîtres absolus, comme chez les doux et inoffensifs Taïtiens, les missionnaires courbent la tête et sont humbles et soumis devant ces farouches païens. Serait-ce un nouvel exemple de ce cruel axiôme, que dans cette vie il n'y a qu'à choisir

Digitized by Google

entre les rôles de loup ou de mouton, autrement de victime ou d'oppresseur?

Cook, après avoir visité les ports de la Nouvelle-Zélande, conçut de quel avantage serait l'occupation des îles qui la composent, et tout porte à croire que c'est là qu'il avait projeté de jeter les fondements de la colonie de convicts, lorsque la Nouvelle-Galles du sud fut définitivement choisie, par ce navigateur et par Banks, pour cet établissement: La Nouvelle-Zélande fut regardée comme une annexe indispensable, placée à la bienséance de la nouvelle colonisation. On ignorait alors toute l'indocilité des habitants, et tout ce que leurs habitudes sanguinaires opposeraient à une paisible occupation. De bonne heure, les fondateurs de Sydney s'aperçurent qu'on ne pouvait rien obtenir à main armée des tribus zélandaises; et M. Marsden, évêque de la Nouvelle-Galles du sud, s'occupa dès-lors sans relâche d'y introduire l'omnipotence de l'empire britannique avec le culte protestant. Des chefs, amenés à Port-Jackson, furent comblés de présents, conduits en Angleterre, afin de leur inculquer une haute idée de la puissance de ce royaume; de nombreux catéchumènes furent instruits à Paramatta, dans la propre maison de M. Marsden, et ce ministre, bien qu'âgé, fit lui-même plusieurs voyages successifs à la Nouvelle-Zélande. Petit à petit les missionnaires filtrèrent à la Baie-des-Iles, et s'établirent au grand contentement des naturels, qui comptèrent attirer, par leur moyen, un plus grand nombre de vaisseaux européens dans ce havre; et, comme tout s'enchaîne, ils espérèrent avec juste raison obtenir des navigateurs des fusils et des munitions en abondance en échange de vivres. Grâce à ce calcul qui s'est réalisé, les populations du nord ont pu exterminer celles des autres parties de l'île. Changer les sauvages habitudes de ces peuplades farouches, détruire l'horrible coutume de l'anthropophagie, faire triompher les doc-

Digitized by Google

trines du Christ, était pour le protestantisme une gloire à laquelle l'Europe aurait vivement applaudi. Mais, il faut bien l'avouer, soit le fait des ouvriers évangéliques, soit l'endurcissement du sol où la parole de Dieu devait germer, nulles semences ne sont sorties de ces missions, si ce n'est un insuccès complet. Les Nouveaux-Zélandais, immuables dans leurs penchants et dans leurs croyances, rougiraient de s'occuper de culture ou de l'éducation des animaux. Leurs traditions pillardes et anti-sociales s'opposent à toute voie d'amélioration. Pour les changer, il faudrait s'emparer de leur territoire, y bâtir des forteresses, et leur imposer de force un code d'humanité.

Les missionnaires de la Nouvelle-Zélande ont recruté parmi eux une foule d'artisans, et M. Clerk, que nous avons eu à bord, était ouvrier serrurier avant d'embrasser la carrière de l'apostolat. J'ai remarqué que ces nouveaux ministres sont ceux qui ont le plus de morgue et d'esprit de domination. Leur ton est acerbe et tranchant et leurs manières sont empreintes de la rudesse qui accompagne le manque d'éducation première. Leur superbe si hautaine chez les O-Taïtiens, trouve des maîtres à la Nouvelle-Zélande, et s'humilie sous la volonté de fer des maîtres du sol. Là, ils ne s'occupent donc que d'agriculture, dont ils vendent les produits aux navires en relâche, de faire des élèves avec leur bétail ou de trafiquer avec les bois de construction, les denrées, etc. On ajoute même que c'est par leur entremise qu'arrivent en contrebande à Sydney toutes les têtes tatouées qui s'y vendent d'ailleurs fort cher, puisqu'elles sont payées de 15 à 20 dollars. Lorsque M. Clerk mit le pied sur le sol, en quittant notre vaisseau, il nous dit d'un ton mystique et d'un air benin : « Puissiez-vous revenir dans dix années, et vous trouverez, je l'espère, par la grâce de Dieu, de bien grands changements. » Certes, ces changements sont faciles à prédire :

Digitized by Google

M. Clerk aura pu ramasser quelques piastres, ou il aura été mangé par les catéchumènes; voilà peut-être quels seront les changements apportés. De tous les missionnaires de la Baie-des-Iles, M. Kendall, l'auteur de la grammaire zélandaise, doit être distingué par son instruction. Il vivait fort mal avec ses confrères lors de notre passage, et s'était même retiré sur le territoire de Pomaré. M. Kendall était revêtu des pouvoirs du gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud. Le document que je possède est daté du 9 novembre 1814, et a été publié dans la *Gazette de Sydney*. En voici un court extrait : « Le gouverneur, informé que les capi-
» taines et les marins des navires qui relâchent ou font le
» commerce avec les îles de la Nouvelle-Zélande, et plus par-
» ticulièrement avec la Baie-des-Iles, sont dans l'habitude
» de commettre de graves insultes ou méfaits envers les na-
» turels, en s'emparant par violence de leurs personnes et les
» emmenant à leurs bords ; le gouverneur, jaloux de proté-
» ger les indigènes et de maintenir leurs droits et priviléges,
» *ainsi qu'à tous ceux qui vivent sur les terres dépendantes*
» *de la Nouvelle-Galles du sud*, ordonne ce qui suit :
» Nul capitaine ou marin n'embarquera à son bord de natu-
» rels sans la permission du chef ou des chefs de son dis-
» trict, permission qui sera certifiée par une pièce écrite
» émanée de *M. Thomas Kendall, magistrat résident* à la
» Baie-des-Iles. Il est également défendu de débarquer des
» Européens sur aucun point des ports, havres, etc., sans
» l'agrément des chefs et l'attestation du même magistrat
» résident. Toute désobéissance au présent ordre sera punie
» conformément aux lois, etc. *Signé* JOHN-THOMAS CAMPBELL. »
J'ai cru remarquer que les missions des Anglais et des Anglo-Américains (*American boord of missions*) portaient une sorte de vernis politique, et qu'elles n'avaient cherché à convertir que les insulaires des grandes îles placées sur la route

Digitized by Google

de leurs vaisseaux : la Nouvelle-Zélande pour le voisinage de Port-Jackson, l'archipel de la Société et celui des Sandwich, comme relâches sûres pour les longues traversées ; mais comme but de civilisation, il eût été bien autrement important de tenter de rendre sociables les habitants des Fidjis, des Hébrides, de Santa-Cruz, des Navigateurs, de la Nouvelle-Guinée, etc.

Le principal siége des missions à la Nouvelle-Zélande porte le nom de Gloucester. Il a été établi en 1819 sur les rives de la Kiddi-Kiddi, non loin de l'i-pah de Shongi. Trois ministres avec leurs femmes et leurs enfants y résident, ainsi que des charpentiers occupés à l'abattage des bois de construction que la mission exporte. Propriétaires par cession d'un terrain assez vaste, ces Européens cultivent le blé dont ils se nourrissent et dont ils vendent le surplus; et de leur bétail ils retirent du beurre et du fromage qui rendent leur vie matérielle douce. La société de Londres, outre une solde fixe, ajoute un supplément pour leurs femmes et pour chaque enfant. Un deuxième établissement, fondé en 1815, est celui de Ranghidou sur la pointe boréale de la même baie ; les missionnaires étaient MM. Hall et King. Dans le sud de la baie à Paiea réside M. Williams ; enfin, M. Kendall dont j'ai parlé tout à l'heure, par suite de brouilles avec ses collègues, s'est séparé d'eux et s'est retiré à Malouhi dans le havre de Pomaré, excellent mouillage très-fréquenté. Les missionnaires l'ont accusé de fournir des armes à feu aux naturels et de nourrir ainsi leur penchant au meurtre, et de plus de vivre en concubinage avec des filles du pays après s'être séparé de sa femme légitime. Ils prêtent aussi à M. Kendall une justification qui n'est pas sans une certaine apparence de vérité, et ils lui font dire : *Se mélanger avec un peuple est le moyen le plus certain et le plus rapide pour le civiliser...* M. Kendall a de l'érudition et un vrai

Digitized by Google

mérite littéraire, et c'est par lui que l'Europe pourra un jour avoir des idées claires et précises sur les traditions des Nouveaux-Zélandais.

Il ne faut pas croire qu'à cet appareil biblique se soit borné l'envahissement de la Nouvelle-Zélande. Une société de Londres, qui se distingue de la *Church missionary society*, par le titre de Wesley ou *Wesleyans*, a aussi tenté la propagande en établissant, en 1821, une mission à Wangaroa, au nord des îles Cavalles, non loin de la Baie-des-Iles. Enfin, le 2 mars 1822, se forma à Sydney, sous le patronage de sir Thomas Brisbane, un comité qui se proposait de donner une meilleure direction à ces diverses entreprises religieuses. M. Marsden, après trois voyages successifs pour inspecter les travaux évangéliques, dont les résultats sont consignés dans le *Missionary register* de 1822, termina tous ses rapports, non pas comme Caton *delenda Carthago*, mais par cette phrase : « Les Nouveaux-Zélandais sont de bonnes gens qui cherchent » à s'éclairer, et *qui demandent la protection de l'Angle-* » *terre* ». Puis il termina par cette péroraison que j'écris textuellement : « Nulle mission permanente n'aurait été établie » à la Nouvelle-Zélande, ni dans aucune autre île de la mer » du Sud (les Espagnols avaient pris les devants, il y a bien » des années), si la divine Providence, qui dispose de tout, » n'avait porté la nation anglaise à fonder une colonie à la » Nouvelle-Galles du sud. C'est par le moyen de la nation » britannique qu'elle a porté maintenant l'Évangile jus- » qu'aux confins de la terre, et que la trompette du Jubilé a » sonné d'un pôle à l'autre. »

A peine comptait-on, en août 1824, une dizaine de convertis au protestantisme[1], et encore leur ferveur se ressen-

[1] On lit dans les journaux du temps : Les missionnaires de la Nouvelle-Zélande prospèrent. Partout ils ont la sage précaution de gagner les cœurs

Digitized by Google

tait-elle des anciennes idées. Je me bornerai à citer un fait : un chrétien renommé par sa ferveur, se trouvant à l'article de la mort, interrompait à chaque parole un ministre qui lui parlait de Dieu, pour le prier de lui procurer un peu de chair humaine, car il sentait un tel besoin de cette nourriture, que, grâces à elle, il espérait se rétablir.

Il me reste à donner une idée sommaire de la constitution physique des productions naturelles de la Nouvelle-Zélande, et je serai bref ; j'ai publié des détails techniques beaucoup plus circonstanciés dans un autre ouvrage [1], détails qui deviendraient fastidieux dans cette relation.

La Nouvelle-Zélande est formée par deux grandes îles séparées par un bras de mer nommé le *Canal de Cook ;* de nombreux îlots sont épars dans leurs havres et sur leurs côtes, découvertes par Abel Tasman, en 1642, qui mouilla dans le havre qu'il appela *baie des Assassins.* Ces deux îles ont été successivement explorées par Marion, Cook, Surville, Vancouver, et depuis par une foule de navigateurs anglais expédiés de la Nouvelle-Galles du sud. Cook, sur les renseignements que lui donnèrent les Nouveaux-Zélandais, adopta, tout en le tronquant, pour l'île boréale le nom d'*Eaheino-mauwe*, et pour l'île méridionale celui de *Tawaï-poënammou.* Le premier nom doit être écrit *E-ika-na-mauwi*, et signifie le *poisson de mauwi,* car les naturels comparent la forme de l'île à celle d'une baleine qui repose sur la surface de la mer ; *mauwi* est le premier homme créé; par suite *tawaï-pouna-mou* signifie la baleine

des sauvages en leur procurant les moyens d'une existence plus heureuse et mieux réglée. Ils trouvent ensuite peu de difficulté à leur persuader d'abolir leurs anciennes superstitions, et de se faire chrétiens. (Ann. marit. 1818, t. 2, p. 928.)

[1] Voy. autour du monde, publié par le gouvernement, t. 1, 2e partie, p. 404 à 423, in-4°. Paris, 1828.

Digitized by Google

(*tawai*) *qui produit le jade vert.* C'est en effet sur l'île méridionale que se trouvent des gisements du magnifique jade axinien, d'un vert suave, avec lequel ils façonnent des haches précieuses, les idoles qu'ils portent au cou et diverses amulettes. Depuis la fréquentation des Européens, les Nouveaux-Zélandais ont adopté le mot *Niou-tiréni*, qui est la traduction de l'anglais *New-Zealand.*

Peu d'îles offrent une surface aussi morcelée, aussi déchirée que celles-ci. Leurs bords ne sont qu'une suite de lanières étroites, coupées par des baies profondes ou par d'innombrables îlots, par des rivières qui se divisent à l'infini dans l'intérieur des terres, se joignent ou se perdent les unes dans les autres, et pourraient servir à établir des communications sur tous les points. Des montagnes élevées, mais ne tenant à aucune chaîne, saillent çà et là et paraissent d'origine ignée, et sont formées de basaltes et de laves. La partie nord de l'île boréale est beaucoup mieux connue que le reste des deux îles, et c'est principalement des productions qu'on y remarque qu'il s'agira dans cette esquisse. Les roches du pourtour de la baie Marion (île *Ipiripi*) sont noires, brûlées et d'un aspect sombre, fendillées dans tous les sens; elles appartiennent au basalte écailleux passant à la phonolite. Quelques roches des côtes sont rongées et poreuses comme des éponges; les galets rejetés par les vagues se sont agglutinés en puddings sur quelques points. La couche de terre qui revêt les roches est argileuse, jaunâtre ou rougeâtre, de larges veines de tuf rouge (*péperite*) la traversent en maints endroits. Une deuxième couche de terre franche revêt la première, et a pour épiderme une nappe de terreau noir, meuble, très-végétatif. Quelques volcans à peine éteints sont indiqués dans l'intérieur, aussi les ponces et les obsidiennes (*mata* des naturels) sont communes, et avec ces dernières sont faites les haches les plus communes. Le lac

Digitized by Google

Roto-doua et ses sources d'eau chaude sont évidemment un cratère éteint. Les alentours de Kiddi-Kiddi offrent des coulées basaltiques d'où s'échappent à plus de quatre-vingts pieds des cascades qui alimentent la rivière du même nom.

Le beau jade vert axinien qui sert à fabriquer des *patous-patous*, ne se trouve, à ce qu'il paraît, que dans un seul endroit de l'île méridionale, près du détroit de Cook. Les habitans façonnent des fétiches et des armes qu'ils vendent ou qu'on leur enlève, et ces objets sont transportés dans toutes les autres parties de l'île septentrionale. J'ai vu les femmes se faire des mouches sur la figure avec une poussière bleu de ciel, d'un minéral nommé *para-éka-ouai-aoua*.

L'époque de notre passage n'était pas favorable pour les herborisations. La floraison était passée, et la végétation, bien qu'active, n'était verdoyante que dans les ravins et dans les lieux humides ; sur les flancs des montagnes elle paraissait rougeâtre par la masse serrée de l'*acrostichum furcatum*, fougère dont les racines sont comestibles. Les formes végétales sont peu riches et peu variées ; elles s'éloignent de la pompe et du luxe des plantes intertropicales ; elles n'ont aucun rapport par l'uniformité et la tristesse avec celles de la Nouvelle-Galles du sud, et se rapprochent davantage des végétaux du Chili. Quelques coteaux sont couverts d'arbres médiocres, à feuillage grisâtre et triste comme celui de l'olivier. Sur des baies sablonneuses croissent de grands arbres et des arbustes et des poivriers. Je ne rencontrai aucun fruit comestible, hormis une sorte de petite prune bleuâtre que les grosses colombes avalent tout entières. Dans les lieux humides végètent le *korarou*, le phormium, tandis qu'un oxalide et une petite paquerette étaient les seules plantes alors en fleur sur les pelouses. L'intérieur de la Nouvelle-Zélande renferme des bois très-propres aux constructions maritimes, par leur dureté et leur grande taille, et cet article, ainsi que

Digitized by Google

le lin (phormium), sont les principaux objets que le commerce puisse envier.

Les animaux indigènes ou naturalisés sont peu nombreux. Le cochon, qui semble y avoir été porté récemment, s'est considérablement multiplié; le chien et le rat y sont vraiment indigènes : le rat est beaucoup plus petit que le nôtre, et les insulaires se régalent de sa chair ainsi que de celle des chiens. Ce dernier animal est de grande taille, ayant de la physionomie du chien-loup, et communément noir et blanc; ses oreilles sont courtes et droites et il n'aboie pas : compagnon fidèle des indigènes, il leur fournit aussi sa peau pour faire des manteaux. Les missionnaires ont introduit des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons. Les phoques, très-communs sur les côtes sud, ont donné lieu à des pêches lucratives de la part des armateurs du Port-Jackson.

Les espèces d'oiseaux sont nombreuses et fort curieuses : il y aura pour longtemps à faire des découvertes parmi elles; mais le plus remarquable, sans contredit, est l'*aptéryx* nommé *kikikivi*, oiseau bizarre qui tient du manchot et des émious, ayant un long bec, des ailes rudimentaires et des plumes poilues sur le corps. Les naturels le chassent avec des chiens, et se font des manteaux en cousant plusieurs peaux ensemble. L'oiseau *poë* de Cook est ce joli merle à cravate frisée, nommé *toui* par les insulaires, qui aiment le conserver en cage, où ils lui apprennent des rondeaux entiers, tel que celui-ci : *ko tu koë; ko rongo koë; ko te manou widi*, etc. Les colombes ont des variétés curieuses, mais la colombe spadicée, à chair délicate, est surtout remarquable par son riche manteau vert doré à reflets métalliques. Les jolies perruches australes, grêles de formes, riches de couleurs vives, y sont variées; et un des plus curieux perroquets est sans contredit le *kaka* ou *psittacus nestor* des naturalistes, oiseau sauteur et familier, docile et très-éducable.

Digitized by Google

J'en ai possédé un individu vivant qui avait retenu un certain nombre de vers de l'ode *Pyhe*. Parmi les moucherolles, les moineaux, les allouettes, les martins-pêcheurs et une foule de petits passereaux qui diffèrent des espèces connues ailleurs, méritent d'être cités. Le troupiale à barbillons, le sannio et le singulier traquet à queue gazée sont de charmantes espèces. Les tribus des oiseaux riverains ou de mer doivent naturellement être multipliées sur les rivages découpés qui doivent leur offrir des baies paisibles ou des abris; et les albatros, les fous, les mouettes, les cormorans, les crabiers, etc., y multiplient à foison; une caille particulière, fort voisine de celle du Port-Jackson, donne un gibier délicat.

Les reptiles se réduisent à quelques petites espèces de lézards, mais les poissons appartiennent à la création des hautes latitudes méridionales; les crustacés et les zoophytes n'y sont pas très-variés, et je ne vis point d'insectes. En revanche les havres et les criques sont extraordinairement riches en belles et rares coquilles : nous en rencontrâmes une foule qui étaient inédites, et les voyageurs futurs y feront d'amples découvertes. C'est par milliers d'individus que nous avions le troque-empereur, l'haliotide australe, des patelles, des calyptrées, etc.; des coquilles terrestres, tout aussi remarquables, vivent dans les bois, entre autres le rare bulime, nommé par Chemnitz *hélice oreille de Midas des terres australes*. Pendant la durée de notre relâche à la Baie-des-Iles, le temps a été alternativement serein ou très-couvert et pluvieux; la température agréable, mais froide lors du grand vent et de la pluie.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Réflexions générales sur les habitants de la Nouvelle-Zélande [1].

Dans l'Iliade et l'Odyssée, les mœurs héroïques sont présentées dans toute leur violence, et, on peut le dire, dans toute leur brutalité. Les héros sont sans pitié pour leurs ennemis vaincus; ils les foulent aux pieds encore palpitants et les insultent après les avoir percés; ils les raillent en les égorgeant. Achille traîne le cadavre d'Hector autour de Troie, etc.

(J.-J. Ampère, de la Chevalerie.)

Il n'est guère de peuples plus curieux à étudier que les Nouveaux-Zélandais: leur âme fortement trempée; le mélange de douceur et de cruauté de leurs mœurs guerrières, leur donnent une physionomie à part. Les Nouveaux-Zélandais, en effet, ne semblent avoir aucune des coutumes hospitalières qui caractérisent quelques tribus de la même race établies sur les îles de la mer du Sud. Leur caractère est

[1] Ce chapitre, dont je conserve scrupuleusement la rédaction, a vu le jour en 1828 dans mon *Complément aux œuvres de Buffon*, tome II, page 283 à 352, et le *Voyage pittoresque* qui porte le nom de M. Durville n'a paru qu'en 1835 : l'article de M. de Rienzi n'a été publié qu'en 1837. Enfin la relation officielle de *l'Astrolabe* porte la date de 1830 (t. II) et 1831 (t. III).

Digitized by Google

sombre et féroce ; on dirait que la haine et la vengeance sont les seules passions qui les animent : tout étranger qui aborde leur rivage est pour eux un ennemi. Leur physionomie morale attriste donc l'observateur lorsqu'il pénètre la barbarie de leurs coutumes, leur anthropophagie, leur instinct destructeur, l'aveuglement de leurs superstitions, et leur mépris pour les choses utiles à l'agrément de la vie ; et cependant, au milieu d'habitudes si éloignées d'une civilisation même naissante, on retrouve quelques-unes de ces vertus développées avec cette vigueur et cette sauvage grandeur qui en imposent. Chaque Zélandais porte le plus grand attachement aux divers membres de sa famille et à tous ceux de sa tribu : au dedans il concentre son affection, au dehors il ne voit que des ennemis et rarement des alliés, et si les tribus voisines se réunissent entr'elles, cette union n'est jamais cimentée que par l'intérêt du moment, et le désaccord ne tarde pas à les désunir.

Nous retrouvons donc dans les Nouveaux-Zélandais la même physionomie, les habitudes, les idées religieuses, la langue des habitants de Taïti, des Marquises et de Sandwich ; mais, jetés sur une terre plus défavorisée sous le rapport des ressources, ils ont conservé beaucoup plus intactes les traditions de leurs ancêtres. Les Nouveaux-Zélandais sont généralement plus grands et plus robustes que les O-taïtiens. L'habitude de la guerre et les marches à travers les montagnes endurcissent leurs membres, dont les formes sont athlétiques ; leur taille est communément de cinq pieds sept à huit pouces, et rarement elle est au-dessous ; la couleur de la peau ne diffère point de celle des hommes du midi de l'Europe. Leur physionomie est remarquable par son expression, elle est rarement franche et ouverte, mais d'ordinaire les traits respirent une farouche indépendance. Ce qui la distingue chez ces peuples est un visage ovalaire, un front

Digitized by Google

rétréci; un œil gros, noir et plein de feu; un nez parfois aquilin et plus souvent épaté, et une bouche grande dont les lèvres sont grosses. Les dents sont du plus bel émail, petites et rougies avec beaucoup de régularité. Les Zélandais portent leur chevelure longue et par mèches éparses retombant sur la figure, et les chefs seuls ont le soin de la relever sur la tête en une seule touffe. La nature de leurs cheveux est d'être rudes; leur couleur est noire, parfois rougeâtre, et cette dernière doit être attribuée sans doute à l'usage que pratiquent certains individus de se saupoudrer la tête avec de la poussière d'ocre. *Toui*, chef de l'i-pah de Kaouera, qui nous rendait de fréquentes visites, avait ses cheveux flottants par longues mèches, qu'il arrangeait de manière, dans les expéditions militaires, à ce qu'elles imprimassent à sa physionomi un air plus redoutable. L'usage qu'ont un grand nombre de naturels de conserver la barbe longue et flottante sur la poitrine, rappelle quelques-unes de ces têtes antiques reproduites par le pinceau des grands peintres. Les jeunes gens sont longtemps imberbes : tous leurs mouvements sont agiles et dispos, et, bien que les jambes soient parfaitement faites, l'usage qu'ont ces peuples de s'accroupir sur les talons fait naître de bonne heure des engorgements aux jarrets.

Toutes les femmes mariées qui vinrent à bord de la corvette *la Coquille*, avaient les formes bien plus développées que les filles esclaves qui vivaient dans le navire, et que leurs maîtres y envoyaient dans l'intention d'en obtenir des objets d'Europe en échange de leurs faveurs. La taille de ces femmes était robuste et forte, et rarement au-dessous de cinq pieds deux à trois pouces; celle des esclaves au contraire était, terme moyen, de quatre pieds trois à six pouces. Une telle disproportion est sans doute due à la prostitution à laquelle ces infortunées sont condamnées dès qu'elles sont nubiles. L'ensemble des traits qui chez la plupart des peuples dis-

Digitized by Google

tinguent les femmes par leur délicatesse, est à la Nouvelle-Zélande, diamétralement opposé aux idées que nous nous sommes formées sur la beauté. Les filles, dans leur premier printemps, ont un large visage, des traits masculins, de grosses lèvres souvent teintes en noir par le tatouage, une grande bouche, un nez épaté, une chevelure mal peignée et flottant en désordre, une malpropreté générale et enfin le corps imprégné d'une odeur de poisson ou de phoque qui soulève le cœur. Mais ce tableau si repoussant est en partie détruit par quelques précieux avantages dont la nature les a dotées, et en effet des dents d'une blancheur éblouissante et des yeux noirs pleins de feu et d'expression sont des charmes tout puissants, quelque part qu'on les trouve. D'ailleurs leur effet s'accroît encore d'un avantage qu'il est si difficile de rencontrer chez les femmes civilisées. Les jeunes Zélandaises, dont l'heureuse ignorance ne connaît point l'usage des corsets, ont les orbes de la poitrine qui le disputent au marbre par la dureté, et qui, malgré leur volume, conservent longtemps et leur élasticité et leur rectitude. Ces organes n'ont aucune influence sur les sens des hommes, ils ne sont à leurs yeux que les réservoirs où leurs enfants puisent la vie. Les travaux de ménage, la mauvaise nourriture, les enfantements, les jouissances nombreuses et précoces, font bientôt disparaître l'embonpoint et la fraîcheur des jeunes années, et toutes les femmes âgées que nous avons eu occasion de voir, étaient dégoûtantes par la flaccidité générale des chairs.

Les femmes et les hommes n'ont point l'habitude de s'épiler, et ces derniers sont loin de pratiquer la circoncision.

Les vieillards ne sont pas nombreux. Les habitudes guerrières de ces tribus et les combats fréquents qu'elles se livrent sont des obstacles en effet, pour que les individus puissent atteindre le terme de leur carrière.

La froidure du climat ne permet point aux Nouveaux-Zé-

Digitized by Google

landais de faire usage des bains : aussi sont-ils dégoûtants de malpropreté. Les femmes, et surtout les filles esclaves, chargées de l'éviscération des poissons pour les faire sécher, ont le corps recouvert d'une épaisse crasse qui exhale au loin une odeur d'autant plus repoussante que souvent s'y mêle celle de l'huile de phoque ou de marsouin, dont elles s'oignent le corps, et qu'elles recouvrent de poussière d'ocre : ce dernier usage est remarquable en cela, qu'on ne le trouve employé que chez les peuples de race nègre. La plupart des Zélandais, d'ailleurs, dédaignent de se couvrir la chevelure de poussière rouge, et tous ceux qui nous présentèrent cet embellissement appartenaient à des villages éloignés de la baie Marion, et venaient de l'intérieur de l'île.

Cette habitude de malpropreté est d'autant plus enracinée chez ces peuples, qu'avec très-peu de soin ils pourraient se débarrasser de la vermine qui les dévore, et de la crasse qui les recouvre. Hommes et femmes sont d'excellents nageurs : mais ce n'est que par nécessité et rarement par plaisir qu'ils se jettent à l'eau, et ces dernières conservent les pagnes de *phormium* qui leur ceignent les reins, jusqu'à ce qu'elles soient usées ; elles ne les quittent point pour le sommeil, ni même lorsqu'elles sont accroupies au fond des pirogues dans l'eau, au milieu des têtes et des intestins des poissons.

Le costume des Zélandais varie très-peu dans les deux sexes. Mais comme ces îles n'offrent point les arbres précieux à écorces textiles dont se servent les O-taïtiens pour confectionner leur papier vestimental, gracieux et léger, ces peuples ont eu recours à d'autres matières, et les nattes qu'ils ont su tisser avec des fibres du *phormium tenax* sont d'une rare beauté et par la substance dont elles sont composées et par le travail. Une de ces nattes flotte négligemment sur les épaules et sur le corps ; on la nomme *tatata* : une deuxième est roulée autour du tronc, et descend jusqu'aux genoux. Dans

Digitized by Google

les hivers, dont la rigueur est extrême sur ces îles antarctiques, ils ajoutent sur la natte supérieure un tissu grossier et pesant formé de masses nombreuses de filaments d'une sorte de jonc qui imitent les flocons de laine réunis sur les colliers des chevaux des voituriers d'Europe. Ce vêtement est nommé *toï ;* il est remplacé, chez les chefs, par un manteau de peaux chiens cousues ensemble, et c'est le *kahou ouairo.* Le tissu des nattes varie par le travail ; et c'est ainsi que, souvent lisse et sans dessin, il est parfois remarquable par la délicatesse des ornements qui le composent. Des brins de *phormium* non battus et très-longs sont implantés dans les pagnes des jeunes filles esclaves plus particulièrement, et ne contribuent pas peu à donner à cette partie du corps une ampleur démesurée.

Le rang et la valeur des guerriers zélandais sont indiqués par un grand nombre de petits fragments polis et travaillés d'os ou de jais, attachés sur la poitrine au bord de la natte, et dont le véritable et primitif usage était de servir à gratter dans la chevelure et à détruire les insectes qui y vivent. Du reste ils ont, comme les autres peuples, le goût de la parure et celle qu'ils préfèrent consiste à se placer des plumes dans les cheveux, et surtout une touffe de plumes blanches et soyeuses dans le trou des oreilles, qu'ils remplacent le plus souvent par des morceaux de toile. La tête n'est jamais recouverte par aucune espèce de coiffure, et les cheveux flottent en désordre sans que l'art vienne leur prêter son secours : cependant quelques jeunes filles, plus coquettes sans doute que leurs compagnes, vinrent nous visiter ayant la tête couronnée d'une guirlande de mousse très-verte et très-gracieuse.

Les objets de parure pour les femmes consistent en colliers de coquillages nommés *piré*, auxquels sont parfois suspendus de petits hippocampes desséchés. Leur goût pour les grains

Digitized by Google

de verre bleu de fabrique européenne est très-prononcé, aussi les recherchent-elles avec empressement. Mais le bijou le plus précieux, que portent seulement les hommes, et à la possession duquel sont attachées les idées religieuses, est le fétiche de sade vert représentant une figure hideuse, qui pend sur la poitrine suspendue à quelque portion d'os humains. C'est encore par esprit de superstition qu'ils attachent à une de leurs oreilles une dent acérée du goulu de mer ou squale, qui sert aux femmes à se déchirer la figure et la poitrine pour témoigner leur vive douleur à la perte des chefs ou de leurs parents. Les insulaires attachent le plus grand prix à la conservation de ces objets lorsque, transmis par leurs ancêtres, ils sont devenus *taboués* ou sacrés. Ils pensent qu'à leur possession est lié le bonheur de leur vie, et ils les échangent au contraire avec indifférence et pour des bagatelles lorsqu'ils proviennent de leurs ennemis, et qu'ils les en ont dépouillés en les massacrant.

Nous avons déjà eu occasion d'indiquer que les Nouveaux-Zélandais de quelques endroits de l'intérieur se recouvraient la figure et les yeux de fard grossier composé de poussière d'ocre, mélangée à de l'huile de cétacés ; cependant cet usage est peu général : mais il n'en est pas de même de celui de se placer de larges mouches noires sur le nez, le menton, et sur les joues, ainsi que le font les jeunes garçons, et de larges mouches d'un bleu d'azur, ainsi que le pratiquent les jeunes filles ; ce dernier embellissement se nomme *para-eka-ouaiaoua*. Qu'on veuille bien ne pas croire que ces détails soient futiles : ceux-ci, ajoutés à d'autres faits, sont quelquefois très-nécessaires pour caractériser les habitudes des peuples ; et d'ailleurs, aurions-nous bonne grâce de critiquer au milieu des tribus restées stationnaires dans leur civilisation, ce que le caprice des modes rend bien plus ridicule chez les nations européennes ?

Digitized by Google

Ce besoin qu'ont tous les hommes de modifier les avantages qu'ils ont reçus de la nature se fait aussi vivement sentir chez les Nouveaux-Zélandais. Le tatouage ou *moko* les occupe pendant toute leur vie, et chaque année ils se soumettent à l'opération douloureuse qu'il nécessite. Ce tatouage est d'autant plus remarquable qu'il couvre ordinairement la figure ; et, comme il est renouvelé très-fréquemment, il en résulte de profonds sillons disposés par cercles réguliers, qui donnent à la physionomie l'expression la plus étrange. Les habitants des îles Marquises et les Nouveaux-Zélandais sont donc les seuls peuples qui se tatouent profondément le visage, tandis que les O-taïtiens en ont perdu la coutume, et prodiguent, au contraire, cet ornement sur le corps, et que les Nouveaux-Zélandais ne le placent que sur les fesses en le disposant en cercles enroulés les uns dans les autres. Les femmes se font couvrir les reins de losanges formant une large bande ; mais elles ajoutent encore à leurs traits durs et repoussants des dessins qui ne contribuent point à les embellir, et c'est ainsi qu'elles ont les lèvres sillonnées de raies d'un noir profond, et des sortes de fers de lance profondément imprimés aux angles de la bouche et au milieu du menton. Il n'y a que les esclaves pris jeunes ou les hommes de la dernière classe qui ne soient point tatoués : tous les autres naturels ne sauraient se soustraire à cette coutume sans honte ; et plus un guerrier est fameux, plus il a subi le renouvellement de cette opération, et plus il est fier d'un blason qu'il n'obtient jamais sans de vives douleurs.

L'architecture domestique, et par ce nom nous désignons l'art de bâtir les cabanes, a été assez ingénieusement appliquée par les Zélandais au climat qu'ils habitent, et aux habitudes belliqueuses qui les animent. Leurs demeures, au lieu d'être vastes et aérées, forme qui serait désavantageuse dans un pays que battent les tempêtes de l'hémisphère aus-

Digitized by Google

tral, sont petites et basses, et leurs villages ou *hippahs* ne sont d'ailleurs jamais placés en plaine, parce qu'ils pourraient être saccagés par surprise ; mais, au contraire, ils couronnent toujours des collines abruptes, des lieux escarpés et d'un difficile accès. Ces cabanes sont des gîtes où l'on ne peut pénétrer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et les familles qu'elles abritent dorment pêle-mêle sur de la paille et dans un espace très-resserré, où la respiration de plusieurs individus entretient aisément la chaleur nécessaire pour que le froid du dehors ne puisse y pénétrer, Leur intérieur ne présente aucun meuble, si l'on en excepte quelques coffrets élégamment sculptés, quelques vases en bois rouge, chargés de dessins tels qu'on peut s'en faire une idée par les figures qu'en a données Cook, dans sa relation.

L'industrie la plus perfectionnée et la plus remarquable du peuple qui nous occupe, est celle de la fabrication des étoffes. On retrouve, dans les variétés de ces ressources chez les divers Océaniens, la sage prévoyance de la nature, puisque sur les îles intertropicales, dont la température est constamment chaude, elle a fourni les écorces textiles, susceptibles de se métamorphoser en étoffes légères et moelleuses, comme à O-taïti, aux Tonga, aux Marquises, aux Sandwich, et qu'à la Nouvelle-Zélande, où les froids des hivers sont intenses, elle a produit le *phormium ;* car c'est avec les fibres de ce dernier végétal, bien supérieur à notre plus beau lin, que les femmes, et surtout les jeunes filles enlevées à leurs familles par suite des malheurs de la guerre, tissent soigneusement leurs *mati* ou nattes élégantes, nommées *kahou*, lorsqu'elles servent de vêtements, et appelées *koura*, *kupenga*, etc., suivant les parties du corps qu'elles doivent recouvrir. Ces nattes, par l'aspect satiné des fibres du *phormium*, soigneusement débarrassées de la matière gommeuse qui les invisque, sont ornées de dessins et forment, en se

Digitized by Google

drapant, un habillement qui n'est point sans analogie avec l'ancien costume civil des Romains.

Parmi les objets d'utilité qu'ils fabriquent pour leur besoins journaliers, on doit mentionner les paillassons grossiers dont ils se couvrent les épaules dans les temps de pluie, et les sacs en joncs dans lesquels sont renfermées leurs provisions diverses. La manière dont sont préparées les fibres du *phormium*, est aussi fort remarquable par sa simplicité, tandis que, dans les essais tentés par des savants dans le but louable d'utiliser une plante aussi précieuse en Europe, on n'est point parvenu à obtenir ces mêmes fibres avec toutes les qualités qui distinguent celles qui résultent du procédé des Nouveaux-Zélandais. Ces derniers, après avoir coupé les longues feuilles de la *plante à lin* (c'est ainsi que Cook nomme le *phormium*, dans la relation de ses voyages), les mettent macérer quelques jours dans l'eau, et les retirent pour les briser avec un maillet de bois très-dur sur un billot ovalaire du même bois. Cette opération préliminaire est leur *haronga*, et par son moyen la chlorophile ou matière verte, résineuse, est enlevée de dessus les fibres, incomplétement il est vrai ; mais le soin qu'on a ensuite de les racler avec force à l'aide d'une vulve de coquille rendue coupante sur son bord, achève de les débarasser des parcelles de cette matière qui s'opposent à leur souplesse. Ainsi nétoyées de l'enduit qui les enveloppait, les fibres du *phormium* ont la couleur dorée du plus beau lin, uni au moelleux et presque à la force de la soie.

Les deux îles habitées par les Nouveaux-Zélandais, sans être placées sous de hautes latitudes, subissent cependant l'influence d'une température rigoureuse par les vents furieux qui soufflent une grande partie de l'année, et par les neiges qui recouvrent les lieux élevés. Les naturels qui les habitent ont senti de bonne heure le besoin de se former des provi-

Digitized by Google

sions d'hiver ; et, comme dans les beaux jours ils prennent une grande quantité de poissons dans les baies qui morcellent le rivage, ils en sèchent et en fument la majeure partie pour se nourrir lorsqu'il est impossible de mettre des pirogues en mer, et pour se préserver de la famine lorsque leurs *hippahs* sont assiégés par des tribus ennemies.

Le sol ne fournit plus spontanément, comme dans les îles équatoriales, une grande variété de substances alimentaires, et la base de l'existence des Zélandais se trouve être la racine ligneuse d'une fougère qui couvre toutes les plaines, et qui ressemble parfaitement à notre *pteris*. Plusieurs plantes potagères que leur ont communiquées les Européens sont aujourd'hui utiles aux naturels, et croissent presque sans soins, tant le sol meuble leur est convenable ; tels sont les patates douces, les pommes-de-terre et les radis. Les mets accessoires dans leurs repas consistent en coquillages, en langoustes, parfois en cochons, et le plus souvent en chiens. Les chairs de leurs ennemis, tués sur un champ de bataille, qu'ils dévorent avec tant de plaisir, ne sont point considérées comme objet de nourriture, mais bien comme devant servir à des actes mystérieux de religion.

Leur cuisine est simple comme la nature de leurs aliments. Elle ne diffère point de celle des autres Océaniens, et consiste à faire torréfier les substances sur des charbons, ou bien dans des *oumous* ou fours creusés sous terre à l'aide de pierres échauffées. Ils nomment *taro* l'espèce de pain qu'ils font avec la racine de la fougère *eroi*, qui est l'*acrostichum furcatum* de Forster. Ces racines sont recueillies par des esclaves qui les font sécher au soleil en les exposant sur des claies, pour être converties en pain ; elles sont concassées dans un mortier en bois, et triturées de manière à ce qu'elles ne forment plus qu'une pâte brune jaunâtre, visqueuse comme de la glu, et remplie de parcelles ligneuses ou d'écorces. Cette pâte est

Digitized by Google

mallaxée en cylindres analogues aux bâtons d'extrait de réglisse, et ne contient que très-peu de principe nutritif : sous ce rapport elle doit ressembler au pain que les Irlandais font avec l'écorce des sapins. Nous avons vu les Nouveaux-Zélandais manger avec sensualité des poissons demi-pourris, exhalant une odeur infecte ; mais ce qui est plus remarquable est l'habitude qu'ils ont de presser, de ficeler dans des feuilles, une grande quantité de petits poissons de la même manière que les O-taïtiens préparent leurs confitures de bananes.

L'eau pure est l'unique boisson de ces peuples ; ils haïssent les liqueurs fortes ; et si quelques-uns d'entre eux, ou même des jeunes filles, boivent de l'eau-de-vie, cette pernicieuse habitude leur est venue pendant leur séjour à bord des navires européens. Ils font communément trois repas et nomment *kainga dua* le dîner, et *kai ahi-ahi* le souper ; leurs aliments sont placés par terre, et chacun les dépèce avec les doigts. Parfois les guerriers se servent d'instruments faits avec des os humains, provenant d'un ennemi tué sur le champ de bataille ; et c'est ainsi que nous achetâmes à l'un d'eux, une fourchette à quatre dents, faite avec l'os radius du bras droit, sculptée avec soin, et ornée de divers reliefs en nacre.

Les filets dont se servent ces peuples sont absolument analogues aux nôtres, et sont de trois sortes : leurs *sennes*, faites de feuilles de *phormium*, ont une immense étendue, et demeurent le plus souvent la propriété de tous les habitants d'un village ; leurs hameçons, composés d'une tige en bois dur, et armés d'os pointus et barbelés, se trouvent être parfois façonnés avec des morceaux de nacre. Les lignes qui les supportent sont très-bien cordées et d'une force considérable.

Leurs pirogues ou *waka* sont remarquables par les sculptures qui les décorent. Les habitants du Nord, qui dans

Digitized by Google

leurs communications fréquentes avec les Européens ont reçu un grand nombre d'instruments de fer, négligent aujourd'hui leur construction. La plupart de ces légères embarcations sont creusées dans un seul tronc d'arbre, et ont communément jusqu'à quarante pieds de longueur. Nous en mesurâmes une près *Kaouera*, qui, formée d'un seul morceau, avait soixante pieds de longueur et trois de profondeur sur quatre de large. Elles sont peintes en rouge et ornées de plumes d'oiseaux, disposées sur le bord en festons, l'arrière s'élève jusqu'à près de quatre pieds, et se compose de sculptures allégoriques qui surmontent la représentation d'un homme tenant de la main droite le *lingam;* l'avant est occupé par une tête hideuse à yeux de nacre, et dont la langue sort démesurément de la bouche, ce qui signifie chez ces peuples le courage provocateur à la guerre et le mépris des ennemis. Ces pirogues peuvent contenir par leur longueur quarante guerriers; elles sont presque toujours simples ou non accouplées, et les rames dont on se sert pour les faire marcher sur l'eau, ou les *oé*, sont terminées en pointes très-acérées, de manière à ce que l'équipage, pris à l'improviste, puisse s'en servir comme d'une arme avantageuse pour se défendre des attaques. Leur marche est rapide lorsqu'elles sont poussées par les vents ou par les coups pressés des rames. Les voiles dont se servent les Nouveaux-Zélandais ne consistent qu'en nattes de jonc grossièrement tissées et de forme triangulaire qu'on nomme *oé-hia* ou pagaies du vent, et qui ne peuvent point servir pour voguer au plus près.

Bien que les Nouveaux-Zélandais soient éminemment portés à la guerre, que ce soit pour eux l'occupation de toute la vie, on ne retrouve point chez eux une grande variété de moyens de destruction. Leur bravoure consiste à attaquer un ennemi corps à corps, à triompher par la puissance de la force, et ils ont dédaigné ces armes légères, ces flèches à

Digitized by Google

Nouvelle Zelande.

Iles Basses, au sud des Iles Mulgrave.



1 Baton, d'un Chef
2 Peigne
3 Pendant d'oreille en Serpentine
4 idem etc 5 d° en bois ou
6 Fetiche en Serpentine.
7 Dent de Requin servant d'amulette
8 Ornement d'oreille en bois.
9 Ornement en Serpentine
10 Tombeau
11 Hermanette en Serpentine
12 Vase sculpté dont se servent les Naturels de la Nouvelle Zelande dans certaines ceremonies religieuses
13 Idole que les nouveaux Zelandais portent au cou.



1 Hache. 2 Collier.

Vase en terre rouge découvert dans un tombeau de la Race Peruvienne pure, à Lima.



Digitized by Google

Digitized by Google

pointes barbelées, qui se lancent derrière les buissons, et qui décèlent toujours la perfidie unie à la faiblesse. Avec leurs *patous-patous*, faits en jade vert, ils scalpellent ou brisent le crâne d'un ennemi, ou le percent de leurs longues javelines. Ce *patou-patou*, fixé au poignet par une lanière de peau, est l'arme par excellence du guerrier zélandais. Les *arikis*, ou prêtres, ont, pour marques de leurs fonctions sacerdolales, un grand assommoir en os de baleine, couvert de reliefs. Leurs *tokis* sont des haches, aussi de jade, dont les manches sont travaillés avec le plus grand soin, et ornés de touffes de poils de chien d'un blanc pur. Un grand nombre de leurs casse-têtes sont en bois rouge, poli et très-dur, et quelques chefs les remplacent par des massues travaillées de la même manière. Les naturels chargés de la défense des *hippahs* palissadés (et l'on sait que ces villages sont toujours placés sur la crête abrupte et roide de quelque endroit escarpé), font pleuvoir sur les assaillants une grêle de grosses pierres ; mais ils repoussent surtout leurs efforts à l'aide de très-longues javelines acérées, qui ont communément de quinze à vingt pieds et quelquefois plus.

La Baie-des-Iles, placée dans la portion nord de la Nouvelle-Zélande, est une relâche avantageuse pour les navires qui sillonnent le Grand-Océan ; aussi est-elle très-fréquentée par les baleiniers anglais ou américains. Les nombreuses tribus, qui vivent sur ses bords, et qui sont unies par des liens de famille, ont senti l'immense avantage qu'elles auraient de posséder de la poudre et des fusils ; c'est là le prix qu'elles ont mis aux vivres frais qu'elles fournissent aux vaisseaux européens qui les visitent, et le nombre des mousquets qu'elles se sont déjà procurés leur a permis de faire la guerre avec succès aux tribus voisines, et de saccager les *hippahs* environnants jusqu'à une assez grande distance. De toutes les inventions européennes celle des armes à feu leur a paru

Digitized by Google

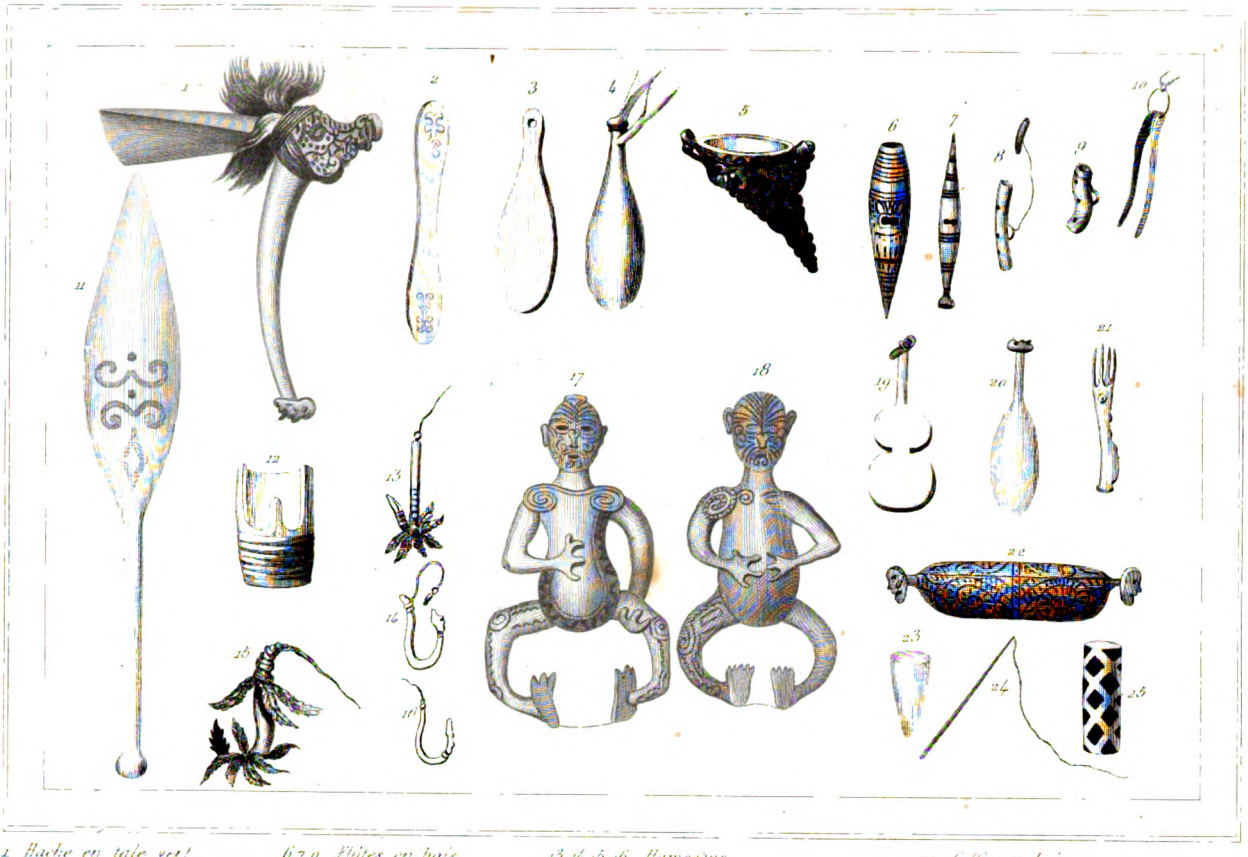
la conception la plus sublime et la plus merveilleuse; c'est la seule qui ait mérité leur approbation.

Nous n'avons jamais compris le mot *sauvage*, tel qu'il est usité en Europe, pour désigner des peuples stationnaires dans leur civilisation. Tous ces sauvages ont un culte, quelque grossier qu'il soit, reconnaissent des autorités supérieures, ont des idées sociales depuis longtemps arrêtées, cultivent les beaux-arts, nomment toutes les productions de leur sol, et en savent les propriétés. Or, comparons ces prétendus sauvages avec les gens de nos campagnes! Les Nouveaux-Zélandais ont donc aussi leurs beaux-arts, non ceux qui consistent à élever des pyramides, bâtir des palais, et faire revivre sur la toile les plus beaux traits de l'histoire, mais ceux qu'il leur est possible du cultiver par tradition au milieu du petit nombre de ressources qu'ils possèdent. Ces fruits des loisirs, cette culture de l'esprit, ce perfectionnement moral de la civilisation, sembleraient ne pas être compatibles avec les mœurs guerrières et l'instinct destructeur de ces peuples; et cependant ils sont plus avancés dans le chant, la sculpture, la poésie, que dans les arts les plus immédiatement utiles aux premiers besoins de vie.

Le chant des Zélandais est grave, monotone, et se compose de notes gutturales lentes et entrecoupées; il est toujours accompagné de mouvements d'yeux et de gestes mesurés très-significatifs. Mais, si leur chant n'eut point l'avantage de nous plaire, le nôtre n'obtint point leurs suffrages. C'est par la plus froide indifférence qu'ils accueillirent nos romances les plus en vogue, et les fibres épaisses de leurs ames ne furent point ébranlées par quelques-uns de nos airs martiaux qui enlèvent et électrisent un Européen; cependant, si devant ses hommes si impassibles, leur chant de guerre eût été entonné, la rage et la frénésie se fussent emparées d'eux, tant il est vrai que dans l'effet produit par la musique,

Digitized by Google

Ustensiles, Armes, Idoles, &ª &ª de la Nouvelle Zélande.



1 Hache en tale vert.
2 Tasse tête d'os de Baleine.
3 idem.
4 tasse tête en Serpentine.
5 Ustensile en bois.
6,7,9 Flûtes en bois.
8 idem en os humain.
10 Amulettes
11 Pagaie.
12 Coupe à main
13,14,15,16 Hameçons.
17 18 Idoles.
19,20 Maillets pour battre la racine de fougère
21 Fourchette en os humain
22 Coffre en bois.
23,24 Toupie et son fouet pour la faire aller.
25 Morceau de bois jaune losange de part et passé dans le lobe de l'oreille

Digitized by Google

Digitized by Google

se mêlent des souvenirs et des idées locales. La plupart de leurs chants roulent sur des sujets très-licencieux, et, soit dit en passant, ce goût qui est très-prononcé chez tous les hommes, n'a été masqué par les peuples civilisés que par le fard des allusions et des équivoques. Les Zélandais, comme les autres Océaniens, n'attachent aucune idée de malhonnêteté à nommer les choses par leur nom, et jamais elles ne font naître comme chez nous, ces mouvements tumultueux et désordonnés que le frein de la bienséance comprime, sans pour cela les détruire.

Leur danse ou *héiva*, est une pantomime dans laquelle les acteurs changent rarement de place, et qui se compose de gestes ou de mouvements des membres, exécutés avec la plus grande précision. Plus ordinairement, en effet, les jeunes guerriers se rangent les uns à côté des autres; l'un d'eux chante des paroles auxquelles l'ensemble des danseurs répond par des cris diversement accentués; tous exécutent des mouvements rapides de la tête, des yeux, des bras, des jambes et particulièrement des doigts, que la cadence dirige avec une grande justesse et que la mesure fait varier. Chaque danse a un sens allégorique et ne s'emploie que dans les circonstances qui lui conviennent, pour une déclaration de guerre, un sacrifice humain, des funérailles, etc. Les femmes, appelées par la nature de leur sexe à des habitudes plus douces, ont transporté dans leurs jeux les fonctions qu'elles sont destinées à remplir dans ce monde. Leur danse consiste donc en mouvements désordonnés qu'on ne peut décrire et nous nous bornerons à en signaler une consacrée à *Ouré* ou *Phallus*.

Le seul instrument de musique que nous ayons vu entre les mains des Zélandais, est une flûte ordinairement en bois et travaillée avec goût : parfois on emploie à sa confection des portions d'os de la cuisse, en commémoration de quel-

Digitized by Google

que victoire remportée sur les hommes d'une tribu étrangère. Enfin, nous observâmes que les enfants jouaient avec des toupies analogues aux nôtres, en se servant d'un fouet pour les faire tourner, et sans doute que cette légère remarque, unie à une plus grande masse de faits, ne sera pas un jour sans utilité.

La langue douce et sonore des Océaniens, très-musicale, a subi quelques altérations à la Nouvelle-Zélande. Les sons, remplis de mollesse à O-taïti, ont acquis ici une prononciation plus dure, ce qui est dû à l'introduction de consonnes et surtout des lettres *k*, *h*, *n*, *g* et *w*. Les habitants se sont transmis par la tradition orale un grand nombre de poésies d'une haute antiquité, dont ils ignorent l'origine et même le sens allégorique. La plus célèbre d'entre elles est la fameuse ode funèbre ou *pihé*, qui commence par ce vers : *Papa ra te ouati tidi*, etc. Comme les Taïtiens, ils peuvent improviser sur toutes sortes de sujets; et leurs annales sont des chants dans lesquels ils conservent le souvenir des événements remarquables, les apparitions des navigateurs sur leurs bords, et les circonstances diverses de leur histoire, ou les faits de leurs guerriers. Les femmes, naturellement portées à l'enjouement, critiquent avec ironie dans leurs couplets la prononciation peu correcte ou ridicule des étrangers et transforment en épigrammes les habitudes qui heurtent leurs préjugés. C'est ainsi que les jeunes filles qui vivaient avec les matelots de la corvette *la Coquille*, et qui ne retiraient pour salaire de leur complaisance qu'une portion des vivres de leurs amants, les accablaient de leurs sarcasmes en leur chantant des couplets commençant par ces mots : *Tayo di taro*, etc.

Nous croyons utile, pour donner une idée de la tournure d'esprit de ces peuples, de rapporter une petite pièce de vers qui a été traduite en anglais par M. Kendall, mission-

Digitized by Google

naire, qui a longtemps résidé à la Nouvelle-Zélande, et plus capable qu'aucun de ses collègues de nous fournir sur la croyance des naturels, des détails positifs et intéressants.

WAI ATA (L'ATTACHEMENT).

CHANSON.

E takae e aou ki te trou marangai,
I ouioua mai ai e komga don anga,
Tai raoua nei ki te puke ki ere atou.
E tata te oniunga te kai ki a Taoua
Ki a koe, E-Taoua, ka ouioua ki te tonga
Naou i o mai e kahou e turiki
E tahooué eo mo tokou nei rangi
Ka tai ki reira a kou rangi auraki.

« J'ai gravi les sommets escarpés des montagnes pour être témoin de ton départ, ô *Taoua!* et les vents impétueux qui soufflent du septentrion fécond en tempêtes, firent une impression profonde sur mon âme inquiète de ton sort. La vague mugissante se déroule chaque jour sur le rivage, et semble venir du pays éloigné de Stivers, tandis que tu vogues au gré des vents, et qu'exilé de ta patrie tu cours vers les régions où le soleil se lève. Sur mes épaules flotte comme un doux souvenir le vêtement que tu portais, et que tu me laissas comme le gage de ton amour. Quel que soit le lieu où tu diriges tes pas, mon attachement t'y suivra à jamais. »

La sculpture semble être le premier pas vers la civilisation lorsqu'elle n'en est pas le résultat, et, comme elle est la représentation matérielle des êtres, on la retrouve plus ou moins informe chez tous les peuples rapprochés de la condition humaine primitive. Cet art chez les Zélandais annonce du goût et des principes fixes; car ils produisent fréquemment les mêmes dessins, les mêmes formes, dans les

Digitized by Google

mêmes proportions. Combien de temps devaient exiger les ornements sculptés de leurs pirogues ! Les procédés par lesquels ils sont parvenus à polir un jade très-dur et le transformer en idole, hideuse il est vrai, dénotent d'ailleurs une grande habileté, et nous sont inconnus, bien qu'on ne puisse pas douter qu'ils soient le fruit de la patience et du temps.

La croyance que les Zélandais professent sur la divinité, ne nous est point complétement dévoilée : autant qu'il est possible d'en juger cependant par la variété de leurs dogmes, on doit supposer que leur religion est très-ancienne, et se compose d'une nombreuse suite d'idées très-perfectionnées, et qui ne sont corrompues que par l'isolement depuis leur séparation de la race dont ils descendent. Les Zélandais ont une vieille tradition par laquelle ils ont appris que leurs pères partirent d'une très-grande île pour venir habiter la Nouvelle-Zélande ; mais le voile qui couvre d'une profonde obscurité leur origine et celle des habitudes qu'ils professent, ne pourrait être déchiré que par les recherches ardues d'un homme instruit établi dans ces îles, et peut-être que le missionnaire Kendall aurait pu rendre de grands services sous ce rapport, s'il n'avait pas été absorbé par une pensée dominante, et s'il ne rapportait pas exclusivement la croyance des Nouveaux-Zélandais au système trinitaire de Pythagore, en les regardant comme une colonie d'Égyptiens.

Nous avons déjà, dans nos généralités sur la race océanienne, émis l'opinion que les divers rameaux qui lui appartiennent sont nés sur les rivages de l'Inde, dans les premiers temps de leur civilisation ; ce qui corrobore notre manière de voir est la figure de jade qu'ils portent suspendue au cou ; les cercles conservées dans leurs sculptures, et qui rappellent le serpent Calingam ; le lingam, qui

Digitized by Google

paraît jouer un grand rôle dans leur mythologie ; enfin, une grande partie de leurs idées appartiennent au sabéisme, et découlent des anciennes traditions mystiques des Brachmanes.

Les dieux principaux de la Nouvelle-Zélande sont : *Dieu le père*, *Dieu le fils*, et *Dieu l'oiseau ou l'esprit*. Dieu le père est le plus puissant et se nomme *Nui atua*, le maître du monde. Tous les autres lui sont subordonnés ; mais chaque naturel a son *atua*, espèce de divinité secondaire qui répond assez exactement à l'ange gardien des croyances chrétiennes. Les prêtres se nomment *arikis*, et parfois on les désigne par les noms de *tané tohonga*, ou hommes savants ; et leurs femmes qui remplissent les fonctions de prêtresses, sont les *wahine ariki* ou *wahine tohonga*, ou savantes femmes. Chaque hippah possède une cabane plus grande que celle des habitants, qui se nomme *waré atua*, ou maison de Dieu, destinée à recevoir la nourriture sacrée, *a o kai tou*, et dans laquelle on fait des prières, *karakia*.

Les cérémonies religieuses sont ordinairement accomplies par les *arikis* dont la voix implore hautement et en public la protection d'*Atua*. Ils ont la plus ferme croyance aux songes qu'ils pensent leur être envoyés par la divinité, et toutes les affaires se décident par les prêtres, seuls chargés d'interpréter les volontés célestes. Les diverses tribus, dans leurs guerres continuelles, n'en viennent jamais à des hostilités sans avoir interrogé *oui-doua* ou l'esprit saint, par une solennité nommée *karakia tanga*. Ils semblent consacrer par des cérémonies religieuses, les époques les plus marquantes de la vie ; c'est ainsi qu'à la naissance des enfants, les parents se réunissent pour faire de cette circonstance une fête de famille dans laquelle ils prononcent des sentences et tâchent de pronostiquer un heureux horoscope. M. Kendall

Digitized by Google

croit trouver dans cette cérémonie, nommée *toinga*, le baptême des chrétiens et il va même jusqu'à dire qu'on asperge les enfants avec une eau sacrée, *ouaï tapu*, ou *ouaï toï*, ou eau baptismale. Leur mariage reçoit aussi une sorte de sanction religieuse, et leur mort est entourée de prières funèbres. Il n'y a pas jusqu'aux festins sacrés de chair humaine que M. Kendall ne pense être l'imitation bien corrompue, il est vrai, de la communion sous les deux espèces. Mais nous bornerons là nos citations, de peur de nous égarer dans l'indication de faits qui nous sont trop imparfaitement connus.

Les Zélandais ont les plus grands traits de ressemblance avec les Spartiates, ils sont indifférents pour la vie et bravent la mort avec courage et avec grandeur. Toutes leurs pensées sont tournées vers les combats, c'est le plaisir de toute leur vie : aussi dès le jeune âge ne manque-t-on point d'enflammer l'imagination des enfants par le récit des exploits de leurs parents ou de leurs amis, et de faire naître dans leurs cœurs cette soif inextinguible des hasards et des périls. De bonne heure un petit garçon sait apprécier sa propre dignité ; il sait qu'aucune femme n'a le droit de porter la main sur lui ; qu'il peut frapper sa mère sans que celle-ci ose s'en plaindre ; qu'il peut préluder, en maltraitant ses esclaves, à l'épouvante qu'il doit porter au jour du combat au milieu des tribus voisines. Une chose bizarre cependant, c'est qu'un enfant est d'autant plus illustre que le rang de sa mère est plus élevé, car c'est d'elle qu'il tire toute sa noblesse. Ce sont toujours des vieillards estimés par leur savoir, ou des *arikis*, ou des prêtres, qui président à l'éducation des fils des chefs ; ce sont eux qui les initient dans les secrets de leur théologie. Semblables aux anciens scaldes du nord, leurs leçons, renfermées dans des sortes de stances cadencées, roulent sur les exploits des guerriers; sur le nombre de leurs

Digitized by Google

victimes, sur le bonheur dont ils jouissent dans l'*ata-mira* ou paradis céleste. Vers douze ans ces jeunes adeptes assistent aux assemblées des chefs et écoutent leurs délibérations; leur caractère en prend les habitudes méditatives et réfléchies; ils sont avides de s'illustrer par quelques exploits. Nous avons été fort souvent étonnés de voir de jeunes garçons monter à bord, parcourir le navire en tous sens, au milieu des matelots, sans montrer ni timidité ni surprise; leur démarche avait déjà de l'assurance. A l'âge de dix-huit ou vingt ans, ils font partie de la tribu des guerriers; ils bâtissent alors une cabane à côté de celle de leur père; ils se marient et l'autorité paternelle cesse.

Les mariages se font par achat; le futur doit faire des présents à la famille de la fiancée. La plupart des naturels, surtout ceux du commun, n'ont qu'une femme; mais il paraît que la polygamie est permise aux *rangatira*, car le fameux Shongi a plusieurs épouses. *Toui*, chef de l'hippah près duquel la corvette *la Coquille* était mouillée, avait acheté la sienne, quoiqu'elle appartînt à une famille distinguée, deux mousquets et un esclave mâle; en retour on lui donna son épouse et un certain nombre de nattes faites en lin de la Nouvelle-Zélande, et aussi trois esclaves femelles, destinées d'après le haut rang de la femme à la servir dans tous ses besoins. Les habitants de la classe commune font des présents de moindre valeur; aussi n'ont-ils communément qu'une épouse. L'adultère est sévèrement puni lorsqu'il n'est point le résultat du consentement du mari; il est vrai qu'on peut acheter celui-ci par des présents. Quant aux filles, elles sont maîtresses de leurs personnes et libres de faire autant d'heureux qu'il leur plaît. Les jeunes filles esclaves, au contraire, sont vouées par leurs propriétaires à la prostitution; et les chefs eux-mêmes ne dédaignent point de les envoyer à bord des navires européens, à pleines pirogues, et de tendre la

Digitized by Google

main pour réclamer un salaire d'un genre de commerce que nos habitudes sont loin de nous faire trouver honorable. L'*ariki* consacre les mariages par une sorte de cérémonie religieuse. Les missionnaires protestants qui sont à la Nouvelle-Zélande nous dirent même qu'au moment de la naissance d'un enfant on pratique une sorte de baptême. Quoique la femme ne soit aux yeux de ces belliqueux insulaires qu'une créature d'un ordre secondaire et destinée à la conservation de l'espèce, ils la consultent cependant dans toutes les circonstances graves ; et l'épouse d'un *ariki*, semblable à une druidesse de l'ancien temps, partage le pouvoir sacerdotal de son époux.

Nous ne parlerons point de la légèreté avec laquelle ces peuples traitent ce que nous nommons pudeur ; cette vertu est seulement le résultat de la civilisation, et le tableau que nous pourrions tracer des mœurs encore brutes de l'homme dans sa primitive nature serait souvent fort plaisant, sans doute, mais il effaroucherait aussi les esprits les moins difficiles. Les Zélandais et tous les insulaires de la mer du Sud, ainsi que les documents historiques des peuples anciens et modernes, nous ont confirmés dans cette pensée, que l'homme, animal par son organisation, est soumis à l'empire des besoins physiques que l'intelligence ne peut pas toujours régler ni modérer. Sous ce rapport les Zélandais sont d'une *salacité* qui étonne.

L'amitié que se portent les naturels d'une même tribu entre eux est très-vive, et nous fûmes souvent spectateurs de la manière dont ils se la témoignent. C'est ainsi, par exemple, que lorsque l'un d'eux venait à bord et qu'il y rencontrait un ami qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps, il s'approchait de lui dans un morne silence, appliquait le bout de son nez sur le sien, et restait ainsi pendant une demi-heure en marmottant d'un ton lugubre entre ses dents des

Digitized by Google

paroles confuses; ils se séparaient ensuite, et agissaient le reste du temps comme deux hommes complétement étrangers l'un à l'autre. Les femmes observaient le même cérémonial entre elles, et l'on avouera que cette salutation nasale, qui se nomme *ongi*, est une singulière politesse; mais ce qui nous étonnait encore plus, c'est l'indifférence que les naturels témoignent pour ceux qui, au milieu d'eux, se donnent ainsi des marques d'amitié. Il est assez remarquable de voir les peuples asiatiques conserver dans toutes les circonstances de leur vie, et porter jusqu'au sein de leurs plaisirs, cet air calme et solennel qui convient si bien à la dignité de l'homme.

Si les Zélandais montrent par leurs émotions qu'ils sont sensibles aux passions douces, l'histoire de leur vie entière prouve, d'un autre côté, que nul peuple ne conserve et ne nourrit plus longtemps le désir de punir une insulte. Un Zélandais semble avoir pour seule maxime que le temps ne peut effacer aucune offense, mais bien la vengeance seule. De ce principe vicieux, dont chaque naturel est imbu, et qui fait la règle de conduite politique des familles, résultent ces haines éternelles et les guerres perpétuelles qui désolent ces îles. La perte des parents ou des chefs distingués est vivement sentie par toute une tribu : les habitants en deuil se livrent à une cérémonie lugubre qui dure plusieurs jours; et lorsque le rang du défunt est élevé, on sacrifie toujours des captifs destinés à le servir dans l'autre monde. Les femmes, les filles et les esclaves femelles se déchirent le sein, les bras et la figure, en se sillonnant la peau avec une dent tranchante de chien de mer, et celle-ci est toujours sacrée et pendue à l'oreille; plus le sang ruisselle de leur corps, plus cette offrande doit être agréable au défunt; de temps à autre et à époque fixe, elles renouvellent ces marques de douleur. Lorsque nous demandions l'explication de cet usage aux jeunes

Digitized by Google

filles, elles se bornaient à répondre : « *Atoua* veut que nous pleurions. » Ces peuples professent pour les morts le respect le plus religieux ; ils les embaument avec un art qui n'est imité nulle part, et qui est bien supérieur à celui qu'on employait pour conserver les momies. Ils les enterrent d'ordinaire dans les tombeaux que chaque famille se réserve, ou quelquefois, pour les gens du commun, ils font ce qui s'appelle *tutere* et *waha atu*, et placent le cadavre dans une pirogue qu'ils lancent en pleine mer.

Chaque tribu de Zélandais forme une sorte de république, et chaque individu est indépendant de tout autre homme. Les districts sont régis par un chef direct, dont le titre n'est reconnu qu'à la guerre. Dans son village, il n'a aucun pouvoir particulier, ni aucun ordre à donner à l'insulaire le plus vulgaire ; seulement il ne fait rien, et il a le droit de recevoir en nature une dîme sur les provisions des autres familles ; mais il n'a, du reste, que les esclaves qu'il fait lui-même à la guerre, et n'a d'autre prérogative que le tatouage qui dénote son rang, et que personne ne peut porter. On ne lui témoigne aucun égard, aucune marque particulière de respect, lorsqu'il arrive au milieu des guerriers. Les enfants d'un chef ne lui succèdent pas à sa mort ; ce sont ses frères dans l'ordre de leur naissance. Ordinairement on nomme chef celui qui possède la réputation la plus étendue de bravoure, d'intrépidité et de prudence. A l'armée, ses avis prévalent sur la manière d'attaquer. Il n'a, pour faire la guerre et pour assembler ses guerriers, d'autre moyen que la honte qui s'attache à ceux qui refusent de le suivre au combat ; rarement, lorsqu'il projette une invasion, arrive-t-il que l'avis qu'il donne de son expédition et des motifs qui l'y déterminent ne soit pas suffisant pour réunir les combattants. Lorsque *Atoua* (Dieu) demande la guerre, il n'y a jamais de partage dans les opinions. Les chefs de chaque tribu for-

Digitized by Google

ment un conseil auquel sont admis les prêtres et même les simples combattants, qui jouissent d'une réputation acquise dans les combats. Ce sont les corps des chefs tués, dont on conserve la tête comme un étendard, qui servent d'holocauste dans les sacrifices. Leurs femmes sont remises à l'ennemi pour subir le même sort, ou se dévouent elles-mêmes. A leur mort naturelle, on égorge sur leurs tombeaux, des victimes humaines.

La coutume la plus atroce que nous ayons à signaler, est l'anthropophagie que nul peuple n'exerce si ouvertement, ni d'une manière si révoltante que les Nouveaux-Zélandais. Avides de vengeance et de carnage, ces hommes féroces savourent avec une vive satisfaction la chair palpitante des ennemis tombés sous leurs coups.... Par suite de ces abominables coutumes, ils ont pris goût à la chair humaine, et ils regardent comme des jours heureux et des fêtes solennelles les circonstances dans lesquelles ils peuvent s'en rassasier. Un chef de l'hippah de Kaouri, sur l'île *Ou-Motou-Arohia*, nous exprimait même toute la satisfaction qu'il éprouvait à manger un cadavre; il nous indiquait le cerveau comme le morceau le plus délicat, et la fesse comme le plus substantiel, mais nous voyant faire des signes d'horreur, il se reprit pour affirmer que jamais ils ne mangeaient des Européens (*Pateka*), mais bien les méchants hommes de la rivière Tamise et de la baie Mercure. Il nous disait d'un air presque caressant que les Européens étaient leurs pères, puisqu'ils leur fournissaient de la poudre pour tuer leurs ennemis. Les cadavres des naturels morts sur le champ de bataille sont toujours dévorés; mais on n'est pas certain s'ils ne mangent pas la chair des esclaves qu'ils sacrifient en diverses circonstances.

Il semble que ces habitudes, d'une férocité sans exemple, règnent de toute ancienneté parmi ces peuples qui ne res-

Digitized by Google

pirent que la guerre, et qu'elles forment une sorte de code qu'on ne peut transgresser sans violer les lois de l'honneur. La guerre occupe presque tous les instants de leur vie : le plus léger prétexte suffit pour la faire déclarer ; mais le plus léger revers ou une simple satisfaction peut engager les ennemis à se retirer. Les querelles durent pendant une longue suite d'années, et la génération présente fait souvent une invasion pour venger la défaite de ses pères. On les a vus se battre, dans quelques districts, pour des affaires qui s'étaient passées depuis plus de soixante ans. Leur rancune est concentrée ; chaque jour, loin de leur inspirer l'oubli de l'injure, ne fait que nourrir la soif de la vengeance qui ne peut être satisfaite que par le sang de l'agresseur.

Leurs guerres sont le résultat de l'animosité, et ont pour but le pillage et le désir de se procurer une nourriture dont leur estomac est avide. Ils fondent alors sur les ennemis en plus grand nombre possible, et tâchent de les surprendre et de les tailler en pièces. Parfois ils s'envoient un défi qui doit se vider dans un lieu spécifié. Le combat n'est jamais entamé avant que les *arikis* aient fait des prières et des offrandes à leurs dieux, et aient obtenu leur approbation. Pour les rendre favorables, ils sacrifient alors quelques esclaves. Lorsque ces formalités sont remplies, les combattants entonnent le chant de guerre, tirent la langue en signe de défi et de mépris, poussent de grands cris et se chargent avec fureur. Il est rare que la mêlée soit longue, et à la première fusillade, lorsqu'un bon nombre d'hommes sont tués, les vaincus se retirent, ou si le combat se pousse avec plus de vigueur et d'acharnement, les combattants s'attaquent corps à corps, et le nombre des tués est plus considérable.

Le parti victorieux chante son triomphe sur le champ de bataille, et l'on prépare alors les sacrifices épouvantables que l'on doit offrir à de dégoûtantes divinités. Les corps des chefs

Digitized by Google

sont préparés, et lorsque les *arikis* et les dieux ont pris leur part, la tête reste au vainqueur qui la conserve comme un trophée de sa victoire. Les chairs sont mangées et les os distribués pour en faire des instruments. Si les ennemis ont tellement disputé le terrain qu'ils aient pu enlever les cadavres de leurs morts en se retirant et celui de leur chef, ils sont tenus de les restituer, ou ils sont attaqués immédiatement. Si leur défaite les a intimidés, elle les porte à les rendre ainsi que la femme et les enfants du chef; la première est tuée et mangée et les enfants massacrés ou réduits en esclavage. Presque toutes les femmes des chefs, lorsque leurs époux ont succombé, croient devoir à leurs mânes le sacrifice de leur vie, et se rendent elles-mêmes aux ennemis, sûres de n'avoir aucune grâce : exemple de fanatisme qui se rapproche des coutumes indiennes.

Pendant ce temps les guerriers vulgaires gisant sur le sol, sont scalpelés avec le *patou-patou*, coupés en morceaux, rôtis et dévorés. Leurs têtes, lorsqu'ils ont quelque réputation, sont préparées et vendues aux européens pour de la poudre [1]. Les tribus séjournent sur le champ de carnage tant qu'elles ont de la chair humaine. Cette nourriture, que les naturels regardent comme propre à leur transmettre le courage de celui qui a été tué, répare physiquement leurs forces épuisées par la fatigue et les privations. Tant que durent ces horribles festins, les guerriers se livrent à la joie la plus

[1] Chez les anciens Celtes, un sort épouvantable attendait le vaincu. Il était crucifié, lacéré, percé de traits, ou le plus souvent brûlé vif dans les sacrifices. La tête coupée et placée au bout d'une pique, ou clouée à la porte du vainqueur, demeurait là comme un monument de sa bravoure. Le crâne lui servait parfois de coupe. Les *têtes* des *chefs les plus fameux étaient embaumées*, et conservées précieusement pour que leur vue entretînt dans le cœur des jeunes Gaulois une noble et belliqueuse émulation. (Poncelet, *Histoire du gouvernement français.*)

Digitized by Google

épouvantable ; et pour n'être pas seuls à se réjouir de la victoire, ils envoient à leurs familles des pièces du banquet ; mais lorsque l'éloignement ne permet pas qu'elles parviennent sans être corrompues, ils les touchent avec un bâton sacré qu'ils envoient à leurs amis pour qu'ils touchent aussi avec ce bâton des racines ou du poisson ; ils pensent, par ce moyen, leur transmettre la propriété et la saveur de la chair humaine.

Parfois ces peuples font des prisonniers qu'ils conservent pour les réduire à la plus dure servitude. Ce sont eux qui vont à la pêche, cultivent les patates, arrachent les racines de fougère. Leur vie n'est jamais assurée, ils sont massacrés à la première volonté de leurs maîtres, et ils servent le plus ordinairement de victimes lorsque leurs possesseurs viennent à mourir. Trois furent tués à la mort de Korokoro, et sept le seront à celle de Songhi. La fille de ce dernier chef, dont le mari fut tué dans une affaire, s'en vengea en s'aidant de son frère pour massacrer vingt-trois prisonniers pendant leur sommeil. Lors de notre séjour, un guerrier sanguinaire nous montrait plusieurs prisonniers qu'il avait faits de sa propre main, et nous engageait avec force à acccepter un jeune homme fort et robuste pour lequel il ne demandait qu'un mousquet. Les navires anglais qui ont besoin de matelots obtiennent souvent un certain nombre d'esclaves pour de la poudre et des fusils.

La tête d'un chef sert en quelque sorte d'étendard à sa tribu. Autant le parti vainqueur s'enorgueillit de la posséder, autant les vaincus, et surtout sa famille, s'en attristent. Elle est préparée, puis conservée avec soin ; et lorsque la tribu victorieuse désire la paix, elle envoie la tête du chef devant la tribu à laquelle il commandait. Si à sa vue celle-ci pousse de grands cris, elle témoigne par là qu'elle désire entrer en accommodement et accepter les conditions ; si

Digitized by Google

au contraire elle la regarde d'un œil morne et dans un profond silence, c'est qu'elle cherche à venger sa mort, que tout accommodement lui déplaît, qu'elle veut enfin continuer les hostilités : alors le combat recommence. C'est toutefois une grande consolation pour les vaincus de savoir que les vainqueurs conservent la tête des guerriers tués; ils espèrent les posséder un jour. Lorsqu'elles leur sont vendues, ils les conservent religieusement et les vénèrent; mais depuis qu'elles sont d'un bon débit pour les Européens, il en est peu qui ne soient pas vendues.

Toui nous montrait la tête d'un chef de la rivière Tamise, qu'il conservait afin de la remettre à son fils.

Ces peuples professent la plus profonde indifférence pour la mort; ils la bravent avec un sang-froid étonnant; et jamais aucun d'eux n'a peut-être réfléchi qu'un jour on le traiterait comme il traite son semblable : une fois échauffés par les idées de carnage, ils sont plus féroces que les tigres des déserts de l'Afrique, ils n'ont qu'un but, qu'une pensée, celle de punir leur ennemi, et leur unique regret est de ne pouvoir le dévorer en jouissant de ses tourments et de ses cris.

La coutume de conserver les têtes n'est pas uniquement propre aux Zélandais; on la retrouve à Céram et à Bornéo : seulement ils emploient un moyen de conservation dont les procédés extrêmement simples ne paraissent être exécutés nulle part ailleurs. Ils nomment *moko-mokai* cet embaumement, et donnent même divers noms à la fumée qui sort par les narines, les yeux et les oreilles dans la préparation. Pour conserver une tête, ils la coupent à la partie supérieure du cou; ils brisent alors la partie occipitale correspondante en formant un large cercle. Ils enlèvent également les portions osseuses internes, telles que celles qui composent la voûte orbitaire, les voûtes nasales et palatiale; enfin ils ne con-

Digitized by Google

servent des os que les parties extérieures qui doivent soutenir les téguments de la face ; ils arrachent toutes les chairs et les membranes intérieures, surtout le cerveau et ses annexes. Lorsque l'intérieur est parfaitement nettoyé, ils cousent les paupières ou les ferment avec une espèce de gomme; ils placent du chanvre dans les narines, et entourent l'ouverture inférieure d'un rebord en étoffe ou en bois. Ils soumettent alors cette tête, dans un endroit bien abrité, à l'action constante de la fumée et d'une chaleur lente qui en dessèchent successivement et peu-à-peu les téguments. Lorsqu'elle est parvenue au point de dessiccation voulu, ils l'oignent d'huile, et la serrent dans les lieux les plus sûrs de leur cabane, en ayant soin de l'exposer de temps à autre, de peur qu'elle ne contracte de l'humidité. Les têtes ainsi préparées sont d'autant plus recherchées que leurs chevelures sont plus longues, le tatouage plus perfectionné, et qu'elles appartiennent à des guerriers de la plus grande réputation. Ils les conservent avec moins de religion depuis que les Européens les achètent; et il arrive souvent que les esclaves sont sacrifiés dans l'intention de vendre leurs têtes.

La pitié, comme le dit judicieusement un auteur français, semble être un sentiment qui n'a jamais d'accès dans le cœur des Zélandais : tout étranger que la tempête jette sur leurs côtes, ou que la curiosité y attire, est dévoué à une mort cruelle. Ceux de la partie nord sont les seuls qui souffrent volontiers parmi eux le séjour des Européens, dont ils ont besoin; mais les habitants de la partie sud se sont montrés intraitables. Tous les voyageurs qui naviguèrent sur ces côtes furent l'objet des dispositions hostiles de ces sauvages insulaires, traîtres, perfides, qui semblent n'avoir pour droit que la force et la violence.

Tasman, en 1642, perdit quatre hommes, et nomma *Baie*

Digitized by Google

des Assassins l'endroit où il mouilla. Surville, en 1769, fut attaqué et obligé de recourir à la supériorité de ses moyens de défense. Le capitaine Furneaux avec l'*Aventure*, perdit neuf hommes dans le détroit de Cook. Cook lui-même, fut constamment en butte aux insultes et aux menaces d'extermination qne lui firent les naturels, et par une modération opposée à la violence de son caractère, il se borna à leur faire sentir la supériorité de ses forces, et ne fit point couper les oreilles des prisonniers, comme il le fit pour les naturels des îles de la Société. Cook visita ces îles en 1769 et 1770. Le capitaine Marion séjourna à la Baie-des-Iles, que les Français appellent *Baie Marion*, vers 1772; on sait qu'il y fut égorgé avec vingt-neuf hommes de son équipage. Depuis cette époque un grand nombre de navires baleiniers furent enlevés et leurs équipages massacrés; la liste des Européens dévorés par ces cannibales, formerait un long martyrologe. Parmi les événements les plus remarquables de ce genre, nous ne mentionnerons que l'enlèvement, en 1816, du *Boyd*, commandé par le capitaine Tompson, et celui des bâtiments du capitaine Howel, que nous vîmes à Port-Jackson, et qu nous en rapporta lui-même les détails. Ce marin, qui commandait le brig *le Trial* et la goëlette *la Félicité*, mouilla le 30 novembre 1815, dans la rivière Tamise; les naturels profitèrent de quelque négligence des matelots chargés de surveiller leurs mouvements; ils firent main basse sur les hommes qui étaient sur le pont, coupèrent les câbles, et jetèrent les navires à la côte, mais ce qui sauva l'équipage retiré dans le faux-pont, ce fut la précaution qu'on avait eue de placer les fusils dans cette partie du navire. Par les panneaux, les matelots pouvaient ajuster paisiblement tous les naturels qui s'y présentaient, et les fusillaient sans crainte de manquer leur coup; ils balayèrent ainsi les gaillards du brig, et repoussèrent les naturels sur l'avant, où un feu bien

Digitized by Google

nourri força ceux qui échappèrent à cette décharge de se précipiter à la mer.

Des philanthropes plus ou moins éclairés ont longuement disserté sur les moyens de détruire l'anthropophagie ; la plupart ont nié cette abominable coutume, et regardant cette aberration comme une fiction inventée par les voyageurs, ont cru qu'on avait calomnié l'espèce humaine ; nous ne chercherons pas à réfuter ces idées spéculatives, résultat des rêves d'hommes paisibles et heureux au sein de leurs foyers qu'ils n'ont jamais perdus de vue. On rapporte qu'un gentilhomme écassais, que le désir de civiliser les Nouveaux-Zélandais enflammait, s'embarqua, en 1782, avec soixante paysans et tous les objets indispensables pour cultiver la terre ; son projet était de s'établir sur les bords de la rivière Tamise, ou dans la baie Mercure, et d'y apprendre aux naturels à défricher leur sol, mais on n'en a jamais eu de nouvelles depuis.

Les idées que les Nouveaux-Zelandais professent relativement à la médecine, ne nous ont pas paru étendues ; cependant leurs habitudes belligérantes auraient dû leur faire sentir la nécessité d'appliquer des remèdes aux larges blessures qui résultent des coups de leur *patous-patous*. Sans doute qu'il faut attribuer à leur coutume d'achever les blessés et de manger les vaincus, le peu de cicatrices que présentent les guerriers. Dans les maladies internes qui les assaillent dans leurs hippahs, ils ont recours à une diète sévère et boivent des sucs de plantes qu'ils appellent *rongoa* ou confortantes ; dans les cas désespérés, ils placent leur unique espoir dans les prières des *arikis*, quoiqu'ils aient quelques-uns de leurs compatriotes chargés de préparer des remèdes, et qu'ils décorent du nom de *Tangata-rongoa*. Leurs maladies, ou *mate* les plus ordinaires sont, l'éléphantiasis, la phthisie pulmonaire, et les catarrhes sous toutes les formes. Lorsque les

Digitized by Google

membres sont fracturés, ils en maintiennent les extrémités en rapport par le moyen d'attelles faites d'écorces d'arbres, et deux fois par jour ils font parvenir sur le membre des vapeurs aqueuses chargées de principes herbacés en jetant sur des charbons allumés, des feuilles imbibées d'eau. Les enfants présentent souvent des hernies de l'ombilic, et les vieillards sont fréquemment atteints d'ophthalmie, de crampes ou *kéké*, et de la gravelle ou *kiddi-kiddi*. Les plaies se nomment *openga rara*; la grossesse *apou*, tandis que la santé ou cet heureux état du juste équilibre de toutes les fonctions de la vie, est ce qu'ils appellent *ora*. Le tatouage occasionne à ceux qui se font piquer dans la peau les larges desseins dont ils sont si jaloux, des accès de fièvre qui durent plusieurs jours, et auxquels succède une abondante suppuration et des croûtes épaisses et longues à se détacher. Ce n'est jamais sans danger et sans des douleurs atroces que le tatouage sillonne les parties nerveuses et délicates, telles que l'angle de l'œil, les paupières, les tissus subjacents aux glandes parotides. Ce n'est donc que par parties et plusieurs fois dans l'année que les guerriers zélandais supportent l'opération du tatouage; aussi la regardent-ils comme une preuve de courage et de fermeté, tandis qu'ils méprisent comme des efféminés ceux qui n'osent s'y soumettre.

Pendant la relâche de la corvette *la Coquille* à la Baie-des-Iles, il se présenta un cas analogue à celui que la plupart des ouvrages de médecine rapportent, relatif à une fille qu'un grand nombre d'étudiants ne purent défloror. Une jeune Zélandaise soutint à bord pendant trois jours les efforts successifs de tous les gens de l'équipage sans qu'aucun d'eux pût enlever le trésor que tous se piquaient de conquérir. Une épaisse membrane de nature cartilagineuse percée d'un trou

Digitized by Google

presque imperceptible, fermait solidement le canal intéro-vaginal.

Une maladie dont les ravages n'ont point encore trouvé de digue est la syphilis que Cook y introduisit en 1769 et en 1770. Les naturels pour se garantir de ses atteintes, s'opposent énergiquement à ce que leurs femmes aient des communications trop faciles avec les navires européens, tandis qu'ils forcent les filles enlevées aux tribus voisines par les malheurs de la guerre à se prostituer sans s'inquiéter des souvenirs cuisants que leur obéissance fait naître. Par principes religieux comme par fierté, ils ne cohabitent jamais avec ces esclaves. Cette maladie est sans cesse renouvelée maintenant par les communications avec le Port-Jackson d'où elle est importée en droite ligne.

Il ne nous reste plus qu'à présenter le tableau du langage zélandais, qu'on sait être un des quatre dialectes principaux de la langue océanienne. A ce sujet nous croyons devoir offrir un sommaire de la grammaire zélandaise[1], écrite en partie sur les lieux par M. Kendall, et mise en ordre et rédigée à Londres par le professeur Lee de Cambridge. Cette grammaire que nous avons soigneusement étudiée pendant notre séjour à la Nouvelle-Zélande, est d'ailleurs très-rare et peu connue en France.

ALPHABET ET PRONONCIATION DES LETTRES EN FRANÇAIS.

A, *a;* B, *p;* D, *d;* E, *é;* F, *f;* G, *che;* H, *h;* I, *i;* J, *j;* K, *k;* L, *l;* M, *m;* N, *n;* O, *o;* P, *pi;* R, *r;* S, *s;* T, *ti;* U, *ou;* V. *vé;* W, *iou;* X, *x;* Y, Z, et NG.

[1] A Grammar and Vocabulary of the language of New-Zealand, *published by the Church missionary-Society* : 1 vol. in-12, 230 pages, 1820, *Londres*, *Seeley*.

Digitized by Google

DE L'ARTICLE.

E manou, un oiseau.	*Te manou*, l'oiseau.
E mata, un visage.	*Te mata*, le visage.

EXCEPTION. — L'article *e* se place également devant un nom de nombre singulier et devant un nom de nombre pluriel.

E pungà réou,	les cendres.
E manà,	plusieurs en nombre.

DU NOM SUBSTANTIF.

Les substantifs ont deux nombres, le singulier et le pluriel. Le pluriel est formé en ajoutant *nga* au singulier.

EXEMPLES :

Ika,	un poisson.	*Nga Ika*,	les poissons.
Inou,	huile.	*Nga Jnou*,	les huiles.
Wuaré,	une maison.	*Nga Wuaré*,	les maisons.

DU CAS.

Les cas des noms substantifs sont distingués de cette manière :

Singulier.

Nom.	*Te ranga tira*,	le monsieur.
Gén.	*No te ranga tira* ou *Na te*,	du monsieur ou appartenant au monsieur.
Dat.	*Ki te ranga tira*,	au monsieur.
Acc.	*Te ranga tira*,	le monsieur.
Voc.	*E mara* [1],	ô monsieur !
Abl.	*I te ranga tira*,	par le monsieur.

Pluriel.

Nom.	*Nga ranga tira*,	les messieurs.
Gén.	*No ou Nga ranga tira*,	des messieurs.

[1] E *mara* est très-usité pour interpeller quelqu'un : on y substitue souvent le mot *e koro*, qui est plus familier.

Digitized by Google

Dat.	*Ki nga ranga tira,*	aux messieurs.
Acc.	*Nga ranga tira,*	les messieurs.
Voc.	*E mara ma,*	ô messieurs !
Abl.	*I nga ranga tira,*	par les messieurs.

Autre forme de pluriel.

Nom.	*Te angà ranga tira,*	les messieurs.
Gén.	*No te angà ranga tira,*	des messieurs.
Dat.	*Ki te angà ranga tira,*	aux messieurs.
Acc.	*Te angà ranga tira,*	les messieurs.
Voc.	*E mara ma ranga tira,*	ô messieurs !
Abl.	*Ite anga ranga tira,*	par les messieurs.

TAKA, nom propre.

Nom.	*Taka,*	Taka.
Gén.	*No Taka, To Taka, Na Taka, ta,*	De Taka ou appartenant à Taka.
Dat.	*Ki a Taka,*	à Taka.
Acc.	*Taka,*	Taka.
Voc.	*e Taka,*	ô Taka !
Abl.	*Ja Taka,*	par Taka.

DU GENRE.

Pour distinguer le genre, on emploie généralement un mot qui signifie mâle ou femelle.

Les mots qui servent dans ce but sont :

Tané,	Le sexe masculin, dans l'homme marié.
Wahiné,	Le sexe féminin, dans la femme mariée.
Tourawhi,	Tout mâle.
Uwha,	Toute femelle.

EXEMPLE :

E tané tohunga,	un prêtre.
E wahiné tohunga,	une prêtresse.
E tané ika,	un poisson mâle.
E wahiné ika,	un poisson femelle.
E tané manou,	un oiseau mâle.
E wahiné manou,	un oiseau femelle.

Digitized by Google

AUSSI :

E matua tané,	un père.
E matua wahiné,	une mère.
E tupuna tané,	un grand-père.
E tupuna wahiné,	une grand'mère.
E pononga tané,	un esclave mâle.
E pononga wahiné,	une esclave femelle.
E kara reé tourawhi,	un animal mâle.
E kara ée uwha,	un animal femelle.

DE L'ADJECTIF.

La particule *ka* est généralement placée devant l'adjectif lorsqu'il est placé seul.

EXEMPLES :

Ka roa,	long.	*Ka poto,*	court.
Ka nui,	large.	*Ka iti,*	petite.
Ka ma,	blanc.	*Ka mangon,*	noir.
Ka ora,	bien.	*Ka maté,*	méchant.
Ka mana,	léger.	*Ka tamaka,*	pesant.
Ka pai,	bon.	*Ka kino,*	mauvais.

Les adjectifs sont placés immédiatement après le substantif; le *ka* placé avant est alors supprimé.

E rakaou roa,	un grand arbre.
E ngadou nui,	une grosse vague.
E matua pai,	un bon parent.
E po poto,	une courte nuit.

Observation. — Devant un nombre pluriel les adjectifs sont sujets aux mêmes règles que les substantifs.

Les degrés comparatifs et superlatifs sont généralement formés de particules et autres mots placés avant ou après ; mais le superlatif est quelquefois formé par une répétition du même adjectif.

Digitized by Google

Exemples :

E waka nui,	une grande pirogue.
E waka nui atu,	une plus grande pirogue.
E waka waka éra éra,	une très-grande pirogue.

DES PRONOMS.

DES PRONOMS PERSONNELS.

Singulier.

1re pers.	*Aha-ou,*	je *ou* moi.
2e	*Koe,*	tu, toi.
3e	*Ja,*	il, elle, il.

Pluriel.

1er pers.	*Tatu,*	nous tous.
2e	*Koutu,*	vous tous.
3e	*Ratu,*	eux tous.

Duel.

Ta-ou-à,	nous deux.
Kodua,	vous deux.
Raua,	eux deux.

Second duel.

Mauà,	nous deux.

Second pluriel.

Matu,	lorsqu'on représente ou qu'on parle de.

DES PRONOMS POSSESSIFS.

La première personne des pronoms possessifs est distinguée au nombre singulier par *ku*, la seconde par *u*, et la troisième par *na*.

Dans le duel, *taua*, *kodua*, *raua* et *maua* distinguent les différentes personnes.

Dans le pluriel ce sont les mots *tatu*, *koutu*, *ratu* et *matu*.

Pronoms possessifs avec leurs combinaisons.

I. Avec égard à une personne, à une place, à une chose.

Singulier.

1.	*Tahu, Toku,*	mon, ma.
2.	*Tau-tou,*	ton, ta.
3.	*Tana-tona,*	son, sa.

Duel.

1. *Ta taua, to taua*,	nos deux.
2. *Ta kodua, to kodua*,	vos deux.
3. *Ta raua, to raua*,	leurs deux.

Digitized by Google

Second duel.

Ta maua, to maua, nos deux (que je présente).

Pluriel.

1. *Ta tatu, to tatu,* nos.
2. *Ta koutu, to koutou,* vos.
3. *Ta ratu, to ratu,* leurs.

Second pluriel.

1re pers. *Ta matu, to matu,* nos (lorsque je représente).

II. Avec égard aux personnes, aux lieux, aux choses.

Singulier.

1. *Aku-oku,* mes.
2. *Au-ou,* tes.
3. *Ana ona,* ses, etc.

Duel.

1. *A taua, o taua,* nos deux.
2. *A kodua, o kodua,* vos deux.
3. *A raua, o raua.* leurs deux.

Second duel.

1re pers. *A maua, o maua,* nos deux (lorsque je représente).

Pluriel.

1. *a tatu, o tatu,* nos. | 2. *a koutu, o koutu,* vos. | 3. *a ratu, o ratu,* leurs.

Second pluriel.

1re pers. *A matu, o matu,* nos (dont je parle).

EXEMPLE :

Matau, un hameçon.

Singulier.

1. *Taku matau,* mon hameçon.
2. *Tau matau,* ton hameçon.
3. *Taua matau,* son hameçon.

Duel.

1. *Ta taua matau,* l'hameçon de nous deux.
2. *Ta kodua matau,* l'hameçon de vous deux.
3. *Ta raua matau,* l'hameçon d'eux deux.

Second duel.

Ta maua matau, l'hameçon des deux dont je parle.

Digitized by Google

Pluriel.

1. *Te tatu matau,* l'hameçon de nous tous.
2. *Ta koutu matau,* l'hameçon de vous tous.
3. *Ta ratu matau,* l'hameçon d'eux tous.

Second pluriel.

1re pers. *Te matu matau,* l'hameçon de nous tous, dont je parle. Secondement, par rapport aux choses, comme des hameçons, *nga matau.*

Singulier.

1. *Aku matau,* mes hameçons.
2. *A'u matau,* tes hamecons.
3. *Ana matau,* ses hameçons.

Duel.

1. *A taua matau,* les hameçons de nous deux.
2. *A kodua matau,* — de vous deux.
3. *A raua matau,* — d'eux deux.

Second duel.

1re pers. *A maua matau,* les hameçons de nous deux en les présentant.

Pluriel.

1. *A tatu matau,* les hameçons de nous (tous).
2. *A koutu matau,* les hameçons de vous (tous).
3. *A ratu matau,* les hameçons d'eux (tous).

Second pluriel.

1re pers. *A matu matau,* les hameçons de nous (tous).

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Singulier.

1. *Tenei,* ce, cette (proche).
2. *Tena,* celui, celle (en vue).
3. *Tera,* ce, celui, celle (à distance).

Digitized by Google

Pluriel.

1. *Enei*, ces, ceux, celles (très-près).
2. *Ena*, ces, ceux-là, celles-là (en vue).
3. *Era*, — *idem* — (à distance).

EXEMPLE :

Tenei tangata ou *Te tangata nei*, cet homme (ci).
Enei tangata, ces hommes (ici).
Ténea méa, cette chose } (en vue ou qu'on montre).
Ena méa, ces choses }
Tera wahiné, cette femme } (à distance).
Era wahiné, ces femmes }

PRONOMS RELATIFS.

Ils paraissent ne pas exister dans le langage des Zélandais.

EXEMPLE :

Ko te iwi koa madu i[1] *au*, la tribu vaincue par moi.

PRONOMS INTERROGATIFS.

Wai, qui, lequel.
K'wai (de *ko wai*), qui, lequel.
Eaha, quoi.
Aha, lequel, laquelle (usité après le substantif).

EXEMPLES :

K'wai ra te atua nui ? qui est le Dieu grand ?
Eaha te atua ? qu'est-ce que Dieu ?
E widua, un esprit.
Tangata àha ? lequel homme ?

Dans quelques questions, comme le nom d'une personne, le mot *k'wai* est usité et non *eaha*.

[1] Abréviation de ahau, *je* ou *moi*.

Dans les exemples de pronoms possessifs, démonstratifs et relatifs, les particules *te*, *ta*, et *to*, sont évidemment dans le nombre singulier seulement, et *e*, *a* et *o*, dans le pluriel.

Digitized by Google

EXEMPLES :

K'wai tou ingoà? quel est ton nom?
K'wai terà tangata? quel est cet homme?

DES VERBES.

Les verbes sont actifs, neutres et causatifs. Ils ont deux voies, l'actif et le passif; trois modes, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif, et trois temps, le présent, le passé et le futur.

VERBE ACTIF.

Ka kai. Manger.

INDICATIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *E kai* ana *ra oki aou*, je mange.
2. ——— *koe*, tu manges.
3. ——— *ia*, il ou elle mange.

Duel.

1. *E kai* ana *ra oki taoua*, nous mangeons (toi et moi).
2. ——— *kodua*, vous mangez (deux).
3. ——— *raua*, ils mangent (deux).

Second duel.

1. *E kai* ana *ra oki maua*, nous mangeons (deux, moi parlant de).

Pluriel.

1. *E kai* ana *ra oki tatu*, nous (tous) mangeons.
2. ——— *koutu*, vous (tous) mangez.
3. ——— *katu*, ils (tous) mangent.

Second pluriel.

1. *E kai* ana *ra oki matu*, nous (tous ceux dont je parle) mangeons.

Par fois les mots *ra oki* sont omis par ellipse.

Digitized by Google

TEMPS PASSÉ.

Singulier.

1.	*Koa kai* ke *ra oki au*,	je mangeai.
2.	——— *koe*,	tu mangeas.
3.	——— *ia*,	il mangea.

Duel.

1.	*Koa kai* ke *ra oki taua*,	nous mangeâmes.
2.	——— *kodua*,	vous mangeâtes.
3.	——— *raua*,	ils mangèrent.

Second duel.

1. *Koa kai* ke *ra oki maua.*

Pluriel comme précédemment.

FUTUR.

(*apopo*).	1.	*Ra oki au*	*e kai aï*,	(demain) je mangerai.
	2.	——— *koe*	———	
	3.	——— *ia*	———	
	1.	——— *taua*	———	
	2.	——— *kodua*	———	
	3.	——— *raua*	———	1. *Maua.*

Pluriel.

1. *Ra oki tatou e kai aï*, etc., etc.

Ana désigne le temps présent; *ke*, le temps passé; *ai*, le futur.

IMPÉRATIF.

Singulier.

2.	*E kai ra koe*,	mange.
3.	*Ka kai ra ia*,	qu'il mange.

Duel.

1.	*Ka kai ra taua*,	mangeons (deux).
2.	*E kai ra kodua*,	mangez (deux).
3.	*Ka kai ra raua*,	qu'ils mangent (deux).

Digitized by Google

Pluriel.

1. *Ka kai tatu*, mangeons (tous).
2. *E kai ra koutu*, mangez (tous).
3. *Ka kai ra ratu*, qu'ils mangent (tous).

SUBJONCTIF.

Singulier.

1. *E kai ana pe oki au*, que je mange.
2. ——— *koe*, que tu manges.
3. ——— *ia*, qu'il mange, etc., etc.

PASSÉ.

Singulier.

1. *Koa kai ke pe oki au*, j'aurais ou j'eusse mangé.
2. ——— *koe*, tu aurais, etc.
3. ——— *ia*, il aurait, etc., etc.

FUTUR

Singulier.

1. (*a mudi*) *pe oki au e kai aï*, (désormais) que je mangerai.
——— *koe* ——— que tu mangeras.
——— *ia* ——— qu'il mangera, etc., etc.

VERBE NEUTRE.

INDICATIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *E aire mai ana ra oki au*, je suis venant.
——— *koe*, tu es venant.
——— *ia*, il est venant.

PASSÉ.

Singulier.

1. (*no nanahi*) *ra oki au i aire mahi*, (hier) je suis arrivé.
——— *koe* ——— etc., etc.
——— *ia* ——— etc., etc.
——— *taua* ——— etc., etc.

Digitized by Google

Autre manière d'exprimer le temps passé du verbe *tai mai*, arriver.

EXEMPLE :

Koa tai ke mai ra oki au, j'arrivai.
——— *koe*, tu arrivas.
——— *ia*, il arriva, etc., etc.

FUTUR.

Singulier.

1. (*a mudi*) *ra oki au e aire mai aï*, (désormais) j'arriverai.
—— *koe* ———
—— *ia* ——— etc., etc.

IMPÉRATIF.

Singulier.

2. *Aire mai ra oki koe*, arrive.
3. ——— *ia*, qu'il arrive.

Duel.

1. *Aire mai ra oki taua*, arrivons (deux), etc., etc.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *E aire mai ana pe oki au*, que j'arrive.
——— *koe*, que tu arrives.
——— *ia*, qu'il arrive.

PASSÉ.

Singulier.

1. *Koa tai ke mai pe oki au*, je fusse arrivé.
——— *koe*, etc.
——— *ia*, etc., etc.

FUTUR.

Singulier.

1. (*apopo*) *Pe oki au e aire mai ai*, (demain) peut-être j'arriverai.
—— *koe* ——— *id.*
—— *ia* ——— etc., etc.

Digitized by Google

VERBE PASSIF.

PAU, être consumé.

INDICATIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *Ka paou ra oki au*, je suis consumé.
——— *koe*,
——— *ia*.

PASSÉ.

Singulier.

1. *Ka pau kera oki au*, j'ai été consumé.
——— *koe*,
——— *ia*.

FUTUR.

Singulier.

1. *Ka pau ra oki au* (*apopo*), je serai consumé (demain).
——— *koe*.
——— *ia*.

IMPÉRATIF.

Singulier.

2. *Ki a po ra koe*, sois consumé.
——— *ia*.

ADVERBES.

I. Adverbes de temps.

Ahea,	quand.	*Ina mate*,	anciennement.
Ahinei,	en ce jour.	*Wawe*,	soudainement.
Inanahi,	hier.	*A mudi*,	désormais.
Apopo,	demain.	*I mua*,	autrefois.
Ate tahira,	après-demain.	*A te ai ai*,	au soir.
I te ao,	par jour.	*A te ata*,	au matin.
I te po,	par nuit.		

Digitized by Google

II. Adverbes de lieux.

Ke ihéa,	où, en quel lieu.	*Tenei taha,*	cet endroit.
Nohéa,	d'où.	*Tera taha,*	quel lieu.
Konei,	ici.	*Dunga,*	en haut.
No konei,	de cet endroit.	*Mua,*	avant.
Konei mai,	ce chemin.	*Mudi,*	derrière.
Koi i natou,	quel chemin.	*Tawiti,*	loin.
Tata,	près.	*Tawiti-tawiti,*	bien loin.
Iroto.	en dedans.	*Raro,*	là-bas.
Waho,	en dehors.		

III. Adverbes de quantité.

Nui.	beaucoup.	*Poupou,*	en quantité.
Iti,	petit.	*Ma te todu,*	épais.
Rahi,	large.	*Ma ro iti,*	très-petit.
Nohi-nohi,	peu.	*Maha,*	abondant.
Rai-rai,	mince.	*Todu-todu,*	peu.
Tini-tini,	un très-grand nombre.	*Kati,*	assez.

IV. Adverbes de qualité.

Pai,	bien.	*Kino,*	mauvais.
Tika,	juste.	*Pakeke,*	difficilement.
Eapa,	plié.	*Nga wadii,*	tendrement.

V. Adverbes exprimant les rapports.

Penei,	tel que celui-ci (très-près).	*Pera,*	tel que (à distance).
Pena,	tel que (se dirigeant à).	*Meahe,*	de cette manière, comme.

VI. Adverbes de nombre.

E tahi anga,	jadis.	*Emano e okinga mai,*	un millier d'années.
E maka e okinga mai,	beaucoup de temps.		

VII. Adverbes de négation.

Kaore,	non.	*Eteka,*	d'aucune manière.
Kaore koia pea,	non à tout.	*Kaua, aua,*	point, pas,

Digitized by Google

VIII. Adverbes d'affirmation.

Araou ai, oui. | *Ara oki*, oui. | *Koia ra*, vraiment.

IX. Adverbes de doute.

Pea, peut-être. | *Pea oki*, peut-être si. | *Koia pea*, probablement.

X. Adverbes d'interrogation.

Aeah? quand? | *E iaha?* pourquoi? | *E hia?* combien?

Ces divers adverbes deviennent quelquefois dans l'usage ou substantifs ou adjectifs.

PRÉPOSITIONS.

I,	par.	*Waho*,	sans.
No,	de.	*Mo*,	pour.
Ki,	à.	*Ke*,	chez, à.
Dunga,	au-dessus de.	*Caro eo*,	sous, dessous.
Dunga aki,	sur, dessus.	*Coto*,	entre.

EXEMPLE :

Ka dîro I te tangata, pris *par* l'homme.

CONJONCTIONS.

Ma et *me* sont usités comme conjonctions copulatives : *ma* dans l'assemblage des mots de même nature et de même qualité, et *me* dans la réunion des mots de qualités différentes, etc.

EXEMPLES :

Ko Taka, ko Tuma, Taka et Tuma.
E dua te kau ma dima, vingt et cinq.

Na wai oki te ra, me te marama, me nga wétu? qui a fait le soleil, la lune et les étoiles?

Quelques conjonctions sont formées par les pronoms personnels.

EXEMPLES :

Ko maua ko Taka; moi et Taka.
Ko koe, ko dua, ko Taka; toi et Taka.

Digitized by Google

Ko Taka, ko raua, ko Tuma;	Taka et Tuma.
Ko Taka, ko ratu, ko Tuma ma ;	Taka, Tuma et autres.
Ki a Taka, ki a raua, ki a Tuma,	à Taka et à Tuma.

INTERJECTIONS.

Ha-ha,	surprise.	*E tai,*	ah !
Au-é,	hélas !	*Ahah,*	en dégoût.

SYNTAXE.

Au cas nominatif avec le verbe.

Le cas nominatif s'unit et suit le verbe, comme dans

E toene Ra oki te ara,	le soleil s'avance.
E rere ana te manu,	les oiseaux volent.
E aroha ana gna matua,	les parents aiment.

Ra oki est omis dans les deux dernières phrases par ellipse.

DU SUBSTANTIF ET DE L'ADJECTIF.

L'adjectif suit le substantif, comme

E tangata pai,	un bon homme.
E nga kau kino,	un mauvais cœur.

Les adjectifs précèdent quelquefois le substantif, comme

Ka roa (ra oki) te po,	longue est la nuit.
E nui te pai atenei mea,	très-bonne est cette affaire.

Quelquefois l'adjectif, dénotant des propriétés particulières du substantif, est exprimé seul, le substantif auquel il se rapporte étant sous-entendu, comme

E kuere,	un ignorant (le mot *tangata* étant sous-entendu).
E tohunga,	une personne habile, comme un prêtre, etc.
E toa,	un homme courageux.
E hoha,	une personne généreuse.

Digitized by Google

Du substantif avec le pronom possessif.

Le pronom possessif est quelquefois placé avant ou après le substantif, comme

	Takou tamaïti,	mon enfant.
ou	*E tamaïti nakou,*	l'enfant à moi.
	Toku matua,	mon père.
ou	*E matua noku,*	le père à moi.

Datif signifiant acquisition.

COMME :

Moku te tahi toku, à moi une hache, ou donnez-moi une hache.

Le cas accusatif avec les verbes.

EXEMPLES :

Earaha ana au ki a koe,	je t'aime.
Waka e oki mai tou pononga ki au,	renvoie-moi ton esclave.

DE LA NUMÉRATION.

NOMBRES CARDINAUX.

1.	*Ko tahi,*	un.	6.	*Ka ono,*	six.
2.	*Ka dua,*	deux.	7.	*Ka witu,*	sept.
3.	*Ko todu,*	trois.	8.	*Ka wadou,*	huit.
4.	*Ka wa,*	quatre.	9.	*Ka iwa,*	neuf.
5.	*Ka dima,*	cinq.	10.	*Ka nga udu,*	dix.

Katekau, Kotaki, nombres désignant 11 ou 10.

1.	*Ma tahi,*	et un.	6.	*Ma ono,*	et six.
2.	*Ma dua,*	et deux.	7.	*Ma witu,*	et sept.
3.	*Ma todu,*	et trois.	8.	*Ma wadu,*	et huit.
4.	*Ma wa,*	et quatre.	9.	*Ma iwa,*	et neuf.
5.	*Ma dima,*	et cinq.	10.	*Ma nga udu,*	et dix.

Katekau, kadoua, nombres qui servent à compter 2 fois ou 20.

La manière de compter suit le même mécanisme jusqu'à cent, qui prend le nom de *ka ran;* puis on continue jusqu'à mille.

Digitized by Google

10. *Ka taki te kau.*	90. *Ka iwa te kau.*
20. *Ka dua te kau.*	100. *Ka rau.*
30. *Ka todou te kau.*	200. *Ka dua rau.*
40. *Ka wa te kau.*	300. *Ka todu rau.*
50. *Ka dima te kau.*	400. *Ka wa rau.*
60. *Ka ono te kau.*	900. *Ka iwa rau.*
70. *Ka witu te kau.*	1000. *Ka mano.*
80. *Ka wadu te kau.*	2000. *Ka dua mano.*

Tini, un nombre infini.

NOMBRES ORDINAUX.

Cette manière de compter diffère de la précédente en ce qu'on ajoute les mots *ko te* devant le nombre cardinal.

Ko te tahi,	le premier.
Ko te dua,	le second.
Ko te todu,	le troisième.
Ko te witu,	le septième.
Ko te rau,	le centième.

Le mot *ko*, dans ces cas, prend la place du substantif ; mais il est omis quand le substantif est exprimé.

EXEMPLES :

Marama te ono,	la sixième lune.
Rakau te ono,	le sixième arbre.

OU BIEN :

Ko te po witu,	la septième nuit.
Ko te ra witu.	le septième soleil ou jour.

Observations. La numération donnée par M. Kendall est donc décimale, ainsi qu'on vient d'en prendre une idée dans les exemples que nous avons cités. Cependant nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi : nous ne formons pas le moindre doute, que, par une exception fort remarquable, la manière de compter des Zélandais ne soit ondécimale [1], et que onze

[1] M. d'Urville, après avoir partagé cette manière de voir, l'abandonne

Digitized by Google

ne soit leur dizaine ; que onze onzaines ne fassent leur centaine et onze centaines leur mille. Tous les naturels qui habitent les villages où résident les missionnaires, ont perdu aujourd'hui l'habitude de compter d'après leur ancienne manière, parce qu'il leur a fallu se plier, pour être compris, à l'ordre numérique des Anglais et des Américains qui fréquentent les baies de la partie nord de ces îles. Mais au contraire, tous les insulaires des districts de l'intérieur ont conservé intact ce mode rare et singulier, et nous en donnèrent des preuves fréquentes et positives. Nous avions remarqué qu'en comptant à la manière de la grammaire de M. Kendall nous obtenions à onze le nom de nombre *katekau*, dont la valeur n'est point spécifiée, et qui semble être dans l'ouvrage un hors-d'œuvre ou un nom arbitraire. Pour lever nos doutes nous répétâmes nombre de fois une expérience bien simple, qui nous donna toujours les mêmes résultats, quels que fussent les naturels auxquels nous faisions répéter la numération. Cette expérience consiste à réunir un grand nombre de petites pierres ou de pièces de monnaie, et à les compter successivement en leur imposant le nom de nombre qu'elles représentaient. En arrivant à la dixième pièce les insulaires s'accordaient tous à dire *ka gna udu*, et à onze *katekau*. En enlevant la onzième pièce et n'en laissant que dix, nous répétâmes mille fois *katekau* pour tâcher de savoir si ce mot était vraiment le synonyme et la traduction de dix ; les naturels alors, en remuant la tête de côté en signe négatif prononcé, répétaient *ka gna udu*. Une série de recherches nous amena à ce résultat intéressant, que la numération zélandaise est ondécimale ; et, quoique nous ne trouvions nulle part une

dans son essai fort remarquable sur les Nouveaux-Zélandais, et dit que la numération de ce peuple est décimale. Notre article ayant paru en 1828, nous en conservons la rédaction intacte par respect pour le public.

Digitized by Google

manière de compter aussi désavantageuse, nous acquîmes la preuve que 11 était leur dizaine, 121 leur centaine, et 1331 leur mille.

Ce fait est un des plus remarquables qui puissent intéresser les philologues : aussi l'illustre baron Guillaume de Humbold qui s'occupe avec tant de profondeur et de persévérance de l'étude des langues, a-t-il désiré s'entretenir avec nous sur ce sujet, et rectifier les idées qu'il avait puisées dans le travail de M. Kendall.

On peut donc admettre la numération des Zélandais ainsi qu'il suit :

10. *Ka gna udu.*
11. *Katekau kotahi*, une onzaine.
12. *Katekau matahi.*
13. *Katekau ma dua.*
21. *Katekau ma gna udu.*
22. *Kadoua katekau*, deux onzaines.
23. *Kadoua matahi.*
24. *Kadoua madoua.*
25. *Kadoua matondou.*
26. *Kadoua maoua.*
27. *Kadoua madima.*
28. *Kadoua ma ono.*
29. *Kadoua ma ouitou.*
30. *Kadoua ma ouadou.*
31. *Kadoua ma ioua.*
32. *Kadoua ma gna du.*
33. *Katodou katekau*, trois onzaines.
44. *Kaoua katekau*, quatre onzaines.
55. *Kadima katekau*, cinq onzaines.
66. *Kaono katekau*, six onzaines.
77. *Koouitou katekau*, sept onzaines.
88. *Kaouadou katekau*, huit onzaines.
99. *Kaioua katekau*, neuf onzaines.
110. *Ka gna udu katekau*, dix onzaines.
121. *Ka raou*, centaine ou onze onzaines.
1331. *Ka mano*, mille, et ainsi de suite.

Digitized by Google

VOCABULAIRE.

Nous avons pensé qu'il serait utile de réunir les mots les plus usuels de la langue des Nouveaux-Zélandais, pour servir de terme de comparaison avec ceux de la même langue employés dans les archipels des Amis et de la Société. La plupart ont été pris dans la grammaire publiée par la société des Missions, et les autres ont été recueillis par nous dans nos communications journalières avec les indigènes.

I. *Univers, phénomènes généraux.*

Firmament,	*raka.*
Horizon,	*mataranghi.*
Soleil,	*ra.*
Rayons du soleil,	*hihi.*
Marche du soleil,	*toene tanga.*
Jour,	*ao.*
Lever du soleil,	*ata.*
Lune, Mois,	*marama.*
Clarté de la lune,	*ata raou.*
Figure dans la lune,	*rona.*
Étoile,	*witu.*
Étoile du soir,	*rere ahiahi.*
Cieux,	*rangi.*
Nuage,	*kapoua.*
Brouillard,	*ko kou.*
Arc-en-ciel,	*anoua noua.*
Rosée,	*aurahi.*
Pluie,	*ou a.*
Eau,	*hani et wai.*
Vent,	*aou.*
Vent très-fort,	*aou parò.*
Glace,	*aou papa* et *aou e unga.*
Vents de sud-est,	*aou aoudou ma tanga.*
Vents de sud,	*aou aoudou.*
Ouest,	*caro.*
Est,	*tonga.*
Eté,	*ramuati.*
Hiver,	*autoke.*
Neige,	*tonga diro.*
Midi,	*parawea.*
Nuit,	*po.*
Très-belle nuit,	*po nui.*
Feu,	*ahi.*
Flamme,	*ka.*
Cendres,	*punga rehou.*
La mer,	*moana tai.*
La terre ou le globe.	*one one.*
Courant dans la mer,	*pouro rohou.*
Lumière,	*wita.*
Étincelles,	*korakora.*
Tonnerre,	*wati tidi.*
Basse-mer,	*tai riki riki.*
Froid,	*maka ridi.*
Chaleur,	*mahana.*

II. *De la terre et de quelques parties du sol.*

La terre,	*wenoua.*
Ile	*motou.*
Rivière,	*awa.*
Ruisseau,	*wai kidi.*

Digitized by Google

Pluie du printems,	*onou.*
Remous,	*aou kominga.*
Courant,	*ia.*
Aspect d'une côte,	*mata noukou.*
Pointe de terre,	*rahe.*
Vallée,	*awa awa.*
Embouchure,	*wahapu.*
Baie privée de rivières,	*takiwa.*
Lieu de débarquement,	*tauranga.*
Entrée,	*tore.*
Montagne,	*pouké.*
Cime des montagnes,	*nga tii.*
Route sur la pente d'une montagne,	*kaoueka.*
Eau,	*wai.*
Route,	*ara.*
Ravine,	*wai puke.*
Chute d'eau,	*wai rere.*
Eau douce,	*ngongi.*
Cascade,	*kinga, kidi.*
Rivière desséchée,	*opou a.*
Rivage,	*outa.*
Côte abrupte,	*padi.*
Sables,	*one pu.*
Sables rouges,	*one wero.*
Sables de la mer,	*taï doua.*
Côtes de sables,	*one roa.*
Bancs de sables,	*tauna.*
Écumes de la mer,	*ouka.*
Marais,	*repo.*
Rocher,	*toka.*
Pierre,	*kamaka.*
Pierre-ponce,	*punga ewato.*
Sel,	*tai tai.*
Ocre rouge,	*koko ai.*

III. *De l'homme.*

Homme, Femme,	*tangata.*
Homme (époux);	*tane.*
Femme (épouse),	*wahiné.*
Mâle, indistinctement,	*tourawi.*
Femelle, indistinctement,	*ouwha.*
Père, mère,	*matua.*
Monsieur, Madame,	*rangatira.*
Un étranger,	*tangata ke.*
Esclave,	*tao reka reka.*
Prêtre, mécanicien,	*tohunga.*
Prêtre,	*ariki.*
Domestique,	*ponunga.*
Vieille femme,	*nogoï* ou *doudoui.*
Femme criarde,	*ine ono.*
Femme amoureuse,	*ti a hi.*
Tribu (famille),	*iwi.*
Fille nubile,	*kotiro.*
Garçon (petit),	*tamaiti.*
Fille (petite),	*tamaine.*
Petis enfants,	*tamaniki.*
Indigène,	*maodi.*
Homme blanc,	*pakeka.*
Homme âgé,	*tangata ina.*
Vieillard,	*koro eke.*
Fœtus,	*tama.*
Une très-petite fille,	*tama me.*
Beau-frère, Belle-sœur,	*taa kete.*
Femme stérile,	*pakoko.*
Orphelin,	*pani.*
Cadavre,	*tu papakou.*
Grand-père,	*toupouna.*
Ancêtres,	*toupunga.*
Neveu, Nièce,	*ira moutou.*
Ami,	*oa.*
Beau-fils, Belle-fille,	*una oungo.*
Beau-père, Belle-mère,	*una wai.*

Digitized by Google

IV. *Parties du corps humain.*

Tête,	*nganga.*
Tête humaine,	*oupoko.*
Sommet de la tête,	*tumu aki*
Cheveux,	*ourouourou.*
Cerveau,	*roro.*
Crâne,	*toumou aki.*
Sourcils,	*touke mata.*
OEil,	*kanohi.*
Nez,	*ehiou.*
Narines,	*epouta.*
Dents,	*eniko.*
Bouche,	*ouahi* ou *mangai.*
Lèvres,	*ngoutou.*
Lèvre supérieure,	*engoutourouma.*
Lèvre inférieure,	*e ouraro.*
Menton,	*kaou ouai.*
Langue,	*arero.*
Paupières,	*oudououdou kai kamo.*
Oreille,	*taringa.*
Lobe de l'oreille,	*pea.*
Trou auditif,	*epouta.*
Cou,	*eka kii.*
Nuque,	*mouriko kai.*
Clavicule,	*palouai.*
Poitrine,	*ouma.*
Côte,	*rara.*
Tronc,	*tinana.*
Luette,	*toke.*
Estomac,	*tami tami puku.*
Chassie,	*renga.*
Testicules,	*raeo.*
Urine,	*mimi.*
Face,	*mata.*
Anus,	*koumou.*
Veines,	*ouwa ouua.*
Os,	*iwi.*
Extrémités des os,	*keka.*
Peau,	*kidi* ou *ikeko.*
Muscles,	*pourewa.*
Chair humaine,	*wanga* ou *kiko.*
Fiel,	*paoua.*
Salive,	*ou ere.*
Moelle,	*moumou.*
Mucus nasal,	*kioupé.*
Sang,	*toto.*
Gaz,	*touhingo* ou *etohou.*
Epaule,	*poka iwi.*
Côté,	*kaokao.*
Ventre,	*eopé.*
Nombril,	*epito.*
Mamelon,	*eou.*
Dos,	*tou ara.*
Coude,	*touketouke.*
Fesse,	*papatohou.*
Cuisse,	*oü a.*
Genou,	*touri.*
Pied,	*rapa rapa.*
Cheville,	*poukou.*
Orteil, (gros),	*koromatua.*
Les trois orteils du milieu,	*noua nui.*
Petit orteil,	*koro iti.*
Ongles,	*mae koukou.*
Génération,	*ahinga.*
Placenta,	*wenoua.*
Pénis,	*ouré ouré.*
Vagin,	*etéké.*
Poils du pénis,	*ourouourooure.*
Vessie,	*tonga mimi.*
Jambe,	*tatachiao.*
Mollet,	*ko pou no te tatachiao.*
Bras,	*riga riga.*
Poignet,	*paaro.*
Main,	*liga liga.*
Pouce,	*koromatoua liga liga.*
Trois doigts du milieu,	*ouana nui liga liga.*
Le petit doigt,	*koroïti liga liga.*
Parties internes,	*diou.*
Transpiration,	*kakaoua.*

Digitized by Google

V. *Maison, vêtements, instruments.*

Maison,	*waré.*
Ouvrage,	*anga.*
Sépulcre,	*oudupa.*
Charpente d'une maison,	*heke.*
Petite maison,	*kotare tare.*
Vêtements,	*kakahou.*
Natte,	(divers noms).
Sac en jonc tressé,	*ponté.*
Clou,	*wao.*
Hameçon,	*mataou.*
Tombeau,	*waraou.*
Sépulture,	*nga dua.*
Embaumement ou préparation d'un mort,	*toupoua.*
Peigne pour les cheveux,	*hedou.*
Grand peigne fait avec l'os d'un poisson,	*komb.*
Résidence,	*kainga.*
Ornement de la poitrine,	*hei tiki.*
Cercles de fer,	*paraha raha.*
Boîte,	*pou aka.*
Flûte,	*rehou.*
Hache,	*toki.*
Petite hache,	*patiti.*
Instrument de guerre,	*patou patou.*
Mousquet,	*pou.*
Balle de fusil,	*mata.*
Couteau,	*maripi.*
Ceinture,	*witiki.*
Instrument pour scalpeler,	*méré.*
Instrument pour tatouer,	*karapi* et *ta.*
Flûte portée sur la poitrine,	*hei pou.*
Flûte faite avec la peau du nombril,	*pito rehou.*

VI. *Cuisine, nourriture.*

Pain,	*taro.*
Poisson,	*ika.*
Oiseau,	*manou.*
Racines de fougère,	*aoouc.* / *arai.*
Patate douce,	*maodi.* / *kai.* / *ka nohi paoua.* / *ouwhi kaheo.* / *kapana.*
Cabane renfermant les vivres,	*doua kai.*
Fruit en général,	*keraka.*
Noyaux de fruits,	*kakano.*
Graine,	*kakarapa.*
Chou,	*pouka.*
Navet,	*keha outungourou.*
Viande,	*matou.*
Chair humaine,	*ki ko.*
Manger,	*kai.*
Liqueur forte,	*kaoua.*
Huile,	*inou.*
Giraumon,	*oue.*

VII. *Mesure du temps.*

Mois,	*marama.*
Jour,	*ao.*
Nuit,	*po.*
Le soir,	*ahi ahi.*

Digitized by Google

Le matin,	*ata.*	Midi apppochant,	*a te watea.*
Demain,	*apopo.*	Après-demain,	*a te tahi ra.*
Hier,	*i nanahi.*	Le quatrième jour,	*a wake.*
La nuit passée,	*ina po.*		

VIII. *Religion.*

Dieu,	*atoua.*	Tronc d'arbre consacré,	*kaïa.*
Esprit saint.	*widoua.*	Nourriture sacrée,	*kai atoua.*
Prière,	*karakia a pura.*	Jour où Dieu mange,	*ao kai tou.*
Prêtre,	*ariki tohunga.*	Dimanche ou jour du repos,	*ra tapou.*
Un dieu nommé,	*wiro.*	Sacré, inviolable.	*tapou.*
Prière des arikis,	*toi ariki.*		
Paradis,	*ata mira.*		

IX. *Sensations, mouvements de l'âme.*

Vie.	*to.*	Jalousie,	*toupoto.*
Joie,	*adi.*	Désir,	*ine ngaro.*
Bonheur,	*adi adi.*	Amour.	*aro ha.*
Danse de guerre,	*aka.*	Générosité,	*oha.*
Lamentation,	*tangi.*	Gloire,	*oudou.*
Lamentation en s'écorchant la figure.	*tangi kura.*	Voluptueux.	*ti a hi.*
		Gémissement,	*wango.*
		Lascif,	*pouremou.*
Courage,	*toa* ou *manawa.*	Satifaction,	*wakara.*

X. *Embarcations, navigations.*

Navire,	*pahi.*	Chambre d'un navire,	*paremata.*
Pirogue,	*waka.*	Carène d'un navire,	*takere.*
Pirogue pour pêcher,	*waka ika.*	Plat-bord,	*ni aou.*
Sorte de pirogue.	*kopapa* ou *rapa.*	Voile,	*komadou.*
Voyage,	*teretere.*	Sorte de canot,	*pitao.*

XI. *Maladies.*

Grossesse,	*apou.*	Putréfaction du corps,	*mate.*
Plaie,	*ope nga rara.*	Dartre circulaire de la peau,	*mouna.*
Cicatrice,	*matanawe.*		
Gravelle,	*kidi kidi.*		

Digitized by Google

Crampe,	*keke.*	Maladie,	*mate.*
Aveugle,	*matapo.*	Mort,	*mate moe.*
Borgne,	*tanii.*	Santé,	*ora.*

XII. *Productions naturelles.*

Oiseau,	*manou.*	Queue d'un animal,	*hi ewero.*
Poisson,	*ika.*	Souris, rat,	*ki ore.*
Reptiles,	*nga rara.*	Manchot,	*korara.*
Végétation,	*toupou.*	Pou,	*kouta.*
Fibres végétales,	*kaka.*	Écorce d'arbre,	*iheko.*
Coquilles,	*oudou roa.*	Gomme,	*kapia.*
Plume,	*ou.*	Arbre qui sert à faire le feu,	*pate.*
Plumes en général,	*otaota.*	Albatros,	*toroa.*
Phormium tenax,	*koradi.*	Anguille,	*touna.*
Tête d'un animal,	*kadou.*	Papillon,	*pepe.*
Moustaches d'un chat,	*hihi kadou.*	Coq d'Inde,	*pipipi.*
Queue d'un poisson,	*ikou.*	Poule,	*kakatou.*
Semence des arbres,	*kakano.*	Porc,	*porka.*
Chèvre,	*pourokou.*	Chien,	*pero.*
Tronc d'arbre,	*poutaki.*	Jeune chien,	*koudi.*
Araignée,	*pou werewere.*	Pigeon,	*koukoupa.*
Arbre en général,	*rakaou.*	Mule (poisson),	*kanae.*
Branches d'un arbre,	*raou.*	Bâtons d'un bois propre à allumer du feu par la percussion,	*kaou ouré.*
Herbes,	*tadou tadou.*	Vol des oiseaux,	*rerenga.*
Gouffre,	*wana riki.*	Racine des arbres,	*paki aka.*
Insecte,	*koutou koutou.*		
Mouette blanche,	*aki aki.*		

XIII. *Couleurs.*

Couleur,	*ma.*	Bleu,	*kanapa.*
Rouge,	*ouairo.*	Vert,	*karerarera.*
Blanc,	*mama.*	Jaune,	*parou ko tore.*
Noir,	*mangou.*		

XIV. *Substantifs.*

Tatouage,	*moko.*	Tête d'un ennemi,	*mokai kai.*
Tête décapitée,	*moko mokai.*	Ouvrage,	*maki.*

Digitized by Google

Jeu,	*takaro.*
Tête coupée,	*aouta kidi.*
Présent de poissons et de patates,	*akadii.*
Piége pour prendre les oiseaux,	*rete.*
Armée,	*taoua.*
Tatouage des tempes,	*tiwana.*
Tatouage du nez,	*ngu.*
Querelle,	*wawahi tanga.*
Tatouage de la figure pour les femmes,	*pitaou.*
Salut,	*momi momi* ou *ongi.*
Collier,	*piré.*
Querelleur,	*ono.*
Prix,	*outou.*
Préparation du phormium,	*haronga.*
Paix durable.	*aurake.*
Mille, (tiers de lieue).	*ohouro.*
Chute,	*in ga.*
Odeur suave,	*kakara.*
Seine (filet pour pêcher),	*kupenga.*
Adieu,	*iko nara.*
Repos,	*oki oki.*
Succession de temps,	*oudi.*
Prix,	*outou.*
Suie,	*aoue.*
Glorieux,	*hana hana.*
Offense,	*ke ara.*
Blasphémateurs,	*kanga.*
Commandement,	*tononga.*
Bataille dans un hippah,	*toupa.*
Campement ou station de guerre,	*perekoura.*
Fumée qui s'évapore des têtes conservées pendant l'opération,	*poa.*
Conversation,	*ki.*
Route,	*ara* ou *warahi.*
Chemin,	*ara wata.*
Conseil de guerre,	*mere.*
Salut du nez,	*ongi.*
Leçon,	*wakako.*
Bâillement,	*amana.*
Éternument,	*he ouha.*
Revue militaire,	*narahou.*
Ombrage,	*ata rangi.*
Petitesse,	*itinga.*
Marché,	*okonga.*
Jonction,	*ononga.*
Oreiller,	*oudunga.*
Promenades,	*airenga.*
Conclusion,	*ou.*
Erreur, Surprise,	*hé.*
Montée,	*kakenga.*
Joyeux,	*kata.*
Bataille,	*taoua.*
Vérité,	*pono.*
Coalition,	*anga anga.*
Songe,	*wai ata.*
Importun,	*piki piki.*
Adhésion,	*pikinga.*
Épousailles par serment,	*adou kanga.*
Omission,	*apanga.*

XV. *Adjectifs.*

Joyeux,	*angareka.*
Laborieux,	*inonoti.*
Fort, forte,	*kaha.*
Bon,	*ka pai.*
Mauvais,	*ka kino.*
Faux,	*teka.*

Digitized by Google

Nu,	*timoro.*	Meilleur,	*ka oua.*
Coriace,	*pingore.*	Cuit,	*maoua.*
Serein,	*madie.*	Long,	*coa.*
Aride,	*maroke.*	Brisé,	*wati.*
Tranquille,	*paki.*	Court,	*poto.*
Petit,	*iti.*	Calme,	*madiao.*
Profond,	*ohonou.*	Délicieux,	*momona.*
Cru, crue,	*ota.*	Fétide,	*piro.*

XVI. *Verbes.*

Faire agir,	*ana.*	Solliciter,	*oni.*
Guider,	*arahi.*	Cueillir,	*aouehake.*
Monter,	*kake.*	Souhaiter le bonjour,	*te rana ko koe.*
Scier,	*kane.*	Faire l'amour,	*adouadou.*
Pendre,	*joi.*	Être joyeux,	*angareka.*
Nourrir,	*iki.*	Adhérer,	*pikinga.*
Être, étant,	*ano.*	S'assoir,	*kanotiraro.*
Commercer,	*oko.*	Se lever,	*tikatiroka.*
Planter,	*kako.*	Donner,	*o.*
Être lascif,	*jai.*	Faire la paix,	*oho.*
Concasser des écorces,	*ike.*	Marcher,	*okaki.*
Mendier,	*hinoï.*	Ajuster,	*ono.*
Aller (s'en),	*aire atou.*	Voler,	*rere.*
Dormir,	*moe.*	Laver,	*oroi.*
Revenir,	*kaoukémai.*	Aiguiser	*ororo.*
Manger,	*kaikai.*	Se promener,	*aire.*
Courir,	*ohoho.*	Danser,	*adinga.*
Retourner,	*oki.*	Suivre,	*adou.*
Étendre, Déployer,	*orangia.*	Solliciter des faveurs,	*adouadunga.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Traversée de la baie des îles (Nouvelle-Zélande) à l'île de Rotouma

(du 17 avril 1824 au 1er mai suivant);

Observations recueillies sur Rotouma et sur ses habitants.

Déjà vers l'horizon le vieil astre des jours
De son orbe sanglant dessine les contours.
Il rougit une mer ardente.
(Joseph Autran : la Mer.)

Le 17 avril 1824, une brise de S.-O. et un temps superbe nous firent cingler au nord en traversant le canal Marion pour sortir de la Baie-des-Iles. Nous faillîmes être jetés à la côte en appareillant, car étant à très-long pic, on borda les huniers, qui nous firent culer sur les rochers de la pointe orientale. Mais l'ancre lestement levée, et nos voiles éventées reparèrent le faux mouvement de cette manœuvre. Le reste du mois d'avril se passa en beaux jours, en belle mer, avec un rapide sillage. Nous quittions les parages tempêtueux de la Nouvelle-Zélande pour ces mers des Tropiques, à grains épars et variables, à calmes fréquents.

Nous n'eûmes connaissance d'aucunes terres et nullement

Digitized by Google

des îles Fidjis ou Vitis. Des phaétons, des poissons volants, des requins apparaissaient fréquemment. Des lits de courants, des touffes d'herbes se dirigeaient au couchant. C'est une bonne fortune pour un naturaliste que ces prairies flottantes, où se logent des animaux marins à formes nouvelles; aussi pendant ces journées de calme prîmes-nous un bon nombre de zoophytes curieux, des méduses, des physales, et un singulier béroïde rubané, long de 18 pouces, aminci, jaune à ses extrémités, blanc pur à son milieu et comme formé d'anneaux articulés et irisés sur leurs bords. Le 29 un pluvier vint paisiblement se poser sur la corvette, confiance qui lui devint fatale, et des troncs d'arbres, des fruits encombraient notre sillage, tout nous annonçait une terre voisine, et cependant les cartes n'en indiquaient aucune dans nos environs. Nous étions par 15° 9' 7" de lat. S. et par 174° 12' 29" de long. orientale.

La succession brusque des jours froids et pluvieux de la Nouvelle-Zélande à la chaleur moite des Tropiques se fit sentir sur la santé des hommes de la corvette. Divers affections inflammatoires vinrent sévir sur eux, mais toutes cédèrent à la simple médication débilitante.

Le 30, au milieu de grains nombreux qui tachaient le ciel par les flocons noirs qu'ils formaient à une certaine hauteur, nous aperçûmes dans un lointain d'environ dix lieues, l'île de Rotouma. Nous passâmes la nuit à louvoyer, car les vents étaient variables, le temps fort incertain. Cependant le lendemain 1^er^ mai, nous gouvernâmes sur la pointe S. O. de cette île, et un calme plat qui survint nous retint devant elle. M. de Blosseville sollicita, ainsi que moi, mais en vain, l'autorisation de visiter cette terre dont quelques navigateurs ont fait une peinture engageante. Et cependant Rotouma nous promettait un chapitre piquant dans la relation du voyage: peuplée par une race d'hommes dont les mœurs avaient con-

Digitized by Google

servé leur pureté native, sa bonté et son ingénuité touchantes, sa simplicité entière non ternie par le contact prolongé des découvreurs, tout devait nous porter à donner, ne fussent-ce que quelques heures, à cette intéressante famille. Il nous faut donc suppléer à nos observations personnelles par les détails que nous avons puisés dans nos communications avec ces bons insulaires.

Toute la journée du 1er mai, les Rotoumaïens restèrent avec nous à bord de la Coquille, et ce n'est que le soir que leurs nombreuses pirogues regagnèrent le rivage.

L'île de Rotouma [1], ainsi appelée par ses habitants, et mal à propos nommée Rotoumahou sur quelques cartes, peut avoir de quatre à cinq milles de longueur; elle s'étend du nord au sud; le milieu de l'île gît par 12° 31' 0" de latitude sud et 174° 55' 0" de longitude est; sa position solitaire au milieu d'un espace de mer libre, à une distance notable des archipels des Amis et des Fidjis, d'une part, des Nouvelles-Hébrides et des terres de Salomon, de l'autre part, semble constituer, quoiqu'elle soit montueuse, le chaînon qui rattache l'archipel des Carolines par ceux des Mulgraves, de Marshal et de Gilbert, par San-Augustino et le Grand-Cocal, aux autres archipels de l'océan Pacifique.

Son peu de communication avec les autres îles, le petit nombre des navires européens qui l'ont fréquentée, lui ont laissé sa physionomie originelle. La race qui l'habite est douce, bienveillante, et dans cet état de simplicité primitive que présentèrent les Taïtiens aux premiers navigateurs. Mais ce peuple de même race que les O-Taïtiens, favorisé comme ceux-ci par un sol fertile et productif, n'a point ostensible-

[1] Ce chapitre a été inséré dans le numéro de juillet 1825, des Nouvelles annales des voyages, et dans le tome 29 page 139 du Journal des voyages.

Digitized by Google

ment de rits sanguinaires et inhumains. Il a accueilli avec un empressement extraordinaire les Européens qui se sont fixés dans l'île. Toutefois, les bonnes qualités des Rotoumaïens sont gâtées par le vol qui n'est chez eux qu'une véritable gentillesse.

Quiros est le premier navigateur qui ait eu connaissance de Rotouma. Il y mouilla, en 1601, avec sa petite flotte. Il se loue de l'accueil amical qu'il reçut des insulaires, qui lui fournirent en abondance des rafraîchissements. Il est pénible de dire qu'on paya d'ingratitude ce service, et que Quiros enleva plusieurs naturels, et congédia les autres à coups de fusils [1]. Un long espace de temps s'écoula sons qu'aucun Européen n'eût de relations avec ce peuple. En août 1791, *la Pandore* communiqua avec Rotouma, et le capitaine Edwards la nomma *île Grenville*, et s'en attribua la découverte. Wilson, commandant *le Duff*, qui venait de porter des missionnaires à Taïti et aux Marquises, en eut connaissance le 3 septembre 1797. Deux ou trois pirogues seulement accostèrent le navire; elles n'avaient avec elles que peu de provisions. Depuis cette époque, quelques baleiniers américains ou anglais y prennent dans leur route des rafraîchissements; et, deux mois avant notre passage, huit hommes du navire *le Rochester* [2] y désestèrent et s'y trouvaient encore au moment de

[1] La description que Quiros fait de son île semble laisser des doutes sur son identité avec Rotouma. Cependant on n'en connaît point dans le voisinage auxquelles on pût appliquer mieux ce qu'il dit.

[2] Ce navire vint dans le Grand-Océan par le cap Horn, longea la côte du Chili et du Pérou, mouilla à Truxillo, passa aux Marquises, communiqua avec les naturels de l'île sauvage, et vint mouiller à Tonga-Tabou: il se rendit ensuite sur les côtes de la Nouvelle-Zélande; et, avant de les quitter, il mouilla à Parao, dans la Baie-des-Iles. L'équipage avait depuis longtemps de justes motifs de se plaindre du capitaine, qui avait déjà tué un homme sur la côte du Pérou, et qui renouvela ce meurtre à la Baie-des-Iles. Un conseil s'assembla à bord; il était composé de cinq ou six capi-

Digitized by Google

notre passage. Deux convicts libérés, que nous avions pris au Port-Jackson, demandèrent avec instance qu'on voulût bien les laisser sur cette île, et des naturels s'offrirent à l'envi pour les recevoir dans leurs familles, et les conduisirent à terre comme en triomphe. Les habitants ne portaient qu'à dix le nombre des navires qu'ils ont vus dans un long espace de temps.

taines baleiniers, présidé par M. Williams, missionnaire. Chaque matelot prêta serment sur la Bible, et le procès-verbal fut envoyé en Angleterre. *Le Rochester* quitta ensuite la Nouvelle-Zélande; il se dirigea sur les îles Fidji, vit Mowala et les îles de l'Ouest, communiqua avec les naturels, et garda des chefs à bord, pendant des jours entiers, sans avoir la moindre altercation avec les insulaires. En arrivant près de Rotouma, il y rencontra une grande quantité de baleines, et y fit une croisière de quinze jours. Il envoya des canots à terre; ils furent bien reçus, et on s'avança jusqu'aux villages sans recevoir la moindre insulte. Plusieurs matelots désertèrent; mais le capitaine fit mettre aux fers cinq des chefs de l'île, et on lui livra les déserteurs. Cependant sa conduite avait été tellement barbare, et il avait poussé la démence jusqu'à menacer de faire sauter son navire, que, le jour de son départ, à dix heures du soir, huit hommes, parmi lesquels se trouvaient les troisième et quatrième officiers, amenèrent un canot baleinier, s'y embarquèrent avec quelques effets, des livres et des instruments, et nagèrent au vent pendant toute la nuit. Au jour, ils étaient hors de vue du navire, et ils firent voile vers l'île. Dès qu'ils arrivèrent, ils furent entourés, et leurs instruments brisés, leur linge fut déchiré, et en un instant leurs vêtements, mis en pièces, décorèrent les têtes des insulaires. On leur apporta des nattes pour se vêtir, et les chefs s'empressèrent de les emmener dans leurs maisons. Ils n'eurent qu'à se louer de plus en plus de la bonté de leurs hôtes; mais on ne voulut leur donner de femmes que lorsqu'ils auraient eu le temps de voir si le séjour de l'île leur plaisait. Deux fois ils se rendirent chez le roi pour lui faire leur demande. Il assembla son conseil; et, pour qu'ils prissent patience, il leur fit donner des femmes publiques. Enfin, au bout d'un mois, on rassembla toutes les jeunes filles nubiles dans les cantons qu'ils habitaient, et celles qui furent choisies s'enorgueillirent de la préférence. On doit attribuer ce désir de posséder des Européens à un sentiment d'infériorité et de curiosité; car les naturels de Rotouma avouent qu'ils sont bien ignorants. (Renseignements obtenus et communiqués par M. Poret-de-Blosseville.)

Digitized by Google

L'île de Rotouma est élevée surtout vers son extrémité nord, qui semble être détachée et former un îlot. Une montagne de cette partie est brusquement coupée du côté de l'île. En dedans, on découvre une plage qui s'enfonce un peu dans les terres, et semble former une petite baie. L'extrémité sud se termine en pointe basse, au bout de laquelle s'élevait un morne conique qui nous parut former un îlot séparé; mais la vigie nous dit qu'il n'y avait point d'interruption, et qu'une terre très-basse en faisait la jonction. Deux îlots, l'un très-plat, sont à deux ou trois milles de l'extrémité nord. L'île est enveloppée d'une ceinture de terres basses sur lesquelles sont les habitations, et d'où s'élevaient des colonnes. Les pointes avancées sur la mer sont couvertes de cocotiers. L'île, en général, paraît singulièrement riche dans sa végétation. On nous dit que partout elle était cultivée avec le plus grand soin, et que son sol était excessivement fertile.

L'aspect de Rotouma est, comme celui de la plupart des îles du Grand-Océan équatorial, très-pittoresque. Ses montagnes sont sans doute d'origine volcanique, car leurs flancs sont assez brusquement coupés, bien que leur cime ne soit pas décharnée, mais au contraire doucement arrondie. La ceinture qui enveloppe l'île est formée de murailles de coraux dont les abords offrent une grande profondeur.

Vers dix heures du matin, nous aperçumes, à un grande distance, cinq à six pirogues qui nageaient vers nous. A mesure qu'elles approchaient, d'autres paraissaient, et leur nombre ne fit que s'accroître. Bientôt elles nous accostèrent. Les naturels montèrent à bord sans hésitation et sans montrer de crainte. Quelques-uns seulement, demandant si le navire était *tabou*, attendaient qu'on le leur permît. Le pont fut bientôt couvert de naturels, dont le nombre s'élevait à plus de cent cinquante, et près d'une quarantaine de pirogues pagayaient le long de la corvette.

Digitized by Google

Ces hommes étaient comme de véritables enfants, parlant et gesticulant à la fois. Tout leur faisait envie; chacun d'eux étalait sa marchandise, et ils donnèrent pour des bagatelles des cocos, des bananes, quelques volailles, des casse-têtes, et surtout des nattes très-fines fabriquées avec beaucoup d'adresse. Ces insulaires, si gais et d'une humeur si joviale, nous donnèrent cependant de justes sujets de plainte; il sont enclins au vol comme le sont presque tous les peuples proche l'état de nature. Après avoir passé la plus grande partie du jour à bord, les Rotoumaïens gagnèrent leur île au coucher du soleil, non sans nous presser vivement de les suivre à terre, où ils nous promettaient, par les gestes les moins équivoques, des femmes et des vivres en abondance. Un chef, dont j'avais gagné l'amitié, voulut m'emmener à toute force, et, pensant me séduire plus aisément sans doute, il m'envoya un régime de bananes et me barbouilla de poudre rouge et jaune, en me serrant tendrement dans ses bras. Ennuyé de l'obstination de mes refus, il jeta les yeux sur un Anglais, ancien convict, occupé à la manœuvre, et fut assez heureux pour le décider. Sa joie paraissait inexprimable.

On peut concevoir l'étonnement que nous dûmes éprouver, lorsque, dans les pirogues qui nous accostèrent, on nous parla une langue européenne. Quatre des matelots anglais, déserteurs du *Rochester*, vinrent à bord et nous donnèrent le détail de leurs aventures. Ils étaient habillés de la même manière que les sauvages, c'est-à-dire n'avaient, comme eux, qu'une natte qui leur enveloppait le milieu du corps. Depuis qu'ils étaient dans l'île, on les avait tatoués à la mode des indigènes, et ces dessins, agréables et légers, ressortaient parfaitement sur leur peau blanche, quoique leurs épouses les eussent barbouillés de poussière jaune de curcuma pour les embellir et faire leur toilette, suivant les coutumes du pays. Un de ces hommes, rassasié des plaisirs de l'amour, fa-

Digitized by Google

tigué de la vie paisible qu'il menait, regrettant sa famille et sa patrie, demanda et obtint aisément de s'embarquer à bord [1]. Les autres nous dirent qu'ils finiraient leurs jours sur cette terre, et que la vie molle et paresseuse de ces insulaires avait pour eux les plus grands charmes. Il est plus probable qu'ils profiteront du premier navire de leur nation qui passera dans ces parages. Ce tableau de félicité séduisit deux des matelots que nous avions pris à Sydney; et, réfléchissant à la misère qui les attendait inévitablement dans leur patrie, ils préférèrent s'y soustraire en se livrant à une existence douce et abondante obtenue sans fatigue et sans travail, entourée de jouissances sensuelles, autant que les forces physiques peuvent le permettre. Toutefois, il est fâcheux de dire que le voisinage de Port-Jackson empoisonne maintenant de convicts les îles de la mer du Sud, et le premier usage que ces déserteurs font de leur liberté est d'indisposer les naturels contre les Européens, qui les ont repoussés de leur sein et flétris. A Rotouma, les habitants s'empressent d'accueillir ces nouveau-venus, de leur fournir des logements, des épouses, des vivres, et de les élever en dignité. Avant l'arrivée des marins du *Rochester*, ils avaient porté au rang de *shaou* ou roi un nègre convict échappé de la Nouvelle-Galles sur le brick *Maquaire*, destiné à la pêche des phoques, et qui y mourut. Singulière destinée que celle de ce nègre acheté sur la côte d'Afrique, conduit en Europe, puis condamné à l'exil dans la Nouvelle-Hollande, et qui termine ses jours en régnant sur une île charmante au milieu de la mer du Sud!

Les insulaires qui vivent à Rotouma appartiennent à la

[1] Il se nommait Williams John, de Northumberland: cet homme, tonnelier de son état, était d'un caractère doux et honnête, d'un bon jugement, ayant quelque instruction. Il donna des renseignements assez intéressants sur les mœurs des insulaires, parmi lesquels il a vécu quelque temps. M. de Blosseville les a rédigés et me les a communiqués.

Digitized by Google

race *océanienne* pure. Les hommes que nous vîmes ressemblaient parfaitement aux O-taïtiens; mais, en général, leur taille était mieux prise, plus développée; la rondeur des contours mieux dessinée. Leur moral, d'après ce que nous avons pu juger nous-mêmes et d'après ce qu'on nous dit, répond avantageusement à leur physique.

Les habitants de Rotouma sont grands et bien faits; un très-petit nombre nous parut au-dessous de cinq pieds; d'autres avaient de trois à cinq pouces au-dessus, et quelques-uns avaient même davantage. Leur physionomie est douce, prévenante, pleine d'enjouement et de gaîté; leurs traits sont réguliers, et les jeunes gens, à la teinte près, offraient des visages très-agréables. Il portent la chevelure longue, relevée sur le derrière de la tête en grosse touffe. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux, qui sont longs et noirs, et les laissèrent épars sur leurs épaules, comme marque de respect et de déférence. C'est l'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Quelques hommes avaient des cheveux disposés en mèches frisées dont le bout était rouge, ce qui peut tenir de leur habitude de les couvrir de chaux dans certaines circonstances; leurs yeux sont noirs, grands et pleins de feu; leur nez est un peu épaté; leur bouche est grande, meublée de deux rangées de dents très-blanches. Ils ne portent point la barbe longue, et ils la coupent avec des coquilles; seulement ils conservent sur la lèvre supérieure la moustache, qu'ils maintiennent courte. Les lobes des oreilles sont percés, et ils y placent, comme à Taïti, des herbes odorantes, des fleurs suaves de gardenia ou des corolles de rose de Chine (hibiscus). Leurs membres sont bien proportionnés, leur jambe est bien faite, et plus d'un des jeunes gens qui étaient à bord aurait pu servir de modèle à un statuaire. Le corps a un embonpoint raisonnable; leur peau est douce, lisse, de couleur de cuivre clair, plus foncée chez quelques-

Digitized by Google

uns. L'habitude qu'ils ont d'être fréquemment dans l'eau les rend très-propres, et ils sont aussi soigneux de leur chevelure.

Ces insulaires vont presque nus, ou du moins ils n'ont qu'un étroit maro [1] qui couvre les parties naturelles, et sur lequel ils ajoutent une natte qui ceint le corps et tombe jusqu'aux genoux; ils ont la tête nue, ou la recouvrent parfois d'un morceau de filet de pêche qui enveloppe les cheveux dans son réseau, ou bien encore ils fabriquent, avec un feuille de cocotier tressée, une visière qu'ils nomment *ischao*, et qui, par sa forme, est absolument semblable à celle dont les Taïtiens font usage. Toutes les étoffes que nous leur donnâmes étaient aussitôt placées sur leur tête. Les chemises servaient à leur faire des sortes de turbans. Ce qu'ils aimaient étaient les culottes d'étoffe de couleur dont ils faisaient des coiffures, bien que ce vêtement fût peu convenable pour envelopper le visage; ils étaient contents de voir pendre sur la poitrine les deux jambes du pantalon. Leur corps est enduit avec une poussière rouge, orangée et jaune, mêlée à de l'huile de coco; ils retirent ce fard de la racine du curcuma diversement préparée, et qu'ils conservent sous forme de cônes. Tantôt le corps est recouvert d'une peinture uniformément répandue, ou parfois de larges bandes isolées. Ce vernis, peu tenace sur la peau, rend leur voisinage intime très-incommode.

Nous ne vîmes point leurs femmes que les matelots anglais nous dépeignirent comme très-jolies et supérieurement faites. Une seule, laide et vieille, était dans une des pirogues. Ce n'est cependant pas la faute des naturels, si nous n'avons pas été à même de juger de près des agréments de leurs épouses, car ils nous firent demander plusieurs fois de les laisser venir

[1] C'est le *langouti* des nègres malgaches, et ce terme est connu dans les colonies africaines, à Maurice et à Bourbon.

Digitized by Google

coucher à bord en nous disant de les renvoyer à terre le lendemain. Ils pressaient chacun de nous en particulier, en nous offrant leurs cabanes pour dormir à *Rotouma lili*, *à Rotouma la bonne*, comme ces insulaires appellent leur île, en prononçant lentement ces deux mots d'une voix douce et même toute féminine. Certains époux de Sparte n'eussent pas poussé plus loin la complaisance. Les propositions de ces bons insulaires étaient faites avec une naïveté étrange, et le visage le plus sévère n'aurait pu se dispenser de sourire aux explications mimiques que ces hommes ingénus nous donnaient. Ils n'ont appris qu'un seul mot de la langue anglaise, mais il n'est pas de ceux qu'on puisse traduire.

J'observai quelques hommes entièrement épilés. Tous montraient le plus grand dégoût à la vue des poitrines velues de nos marins. Ils pratiquent la circoncision, à ce que je crois ; deux m'offrirent cette opération de propreté.

La parure principale des hommes qui vinrent nous voir, et paraissaient jouir d'un certain rang, consiste en une large valve d'huître perlière qu'ils portent sur la poitrine et qu'ils nomment *tifa*. Il paraîtrait que l'huître à perles ne se trouve point sur leurs côtes, puisqu'ils recherchaient celles que quelques personnes leur offraient, et donnaient une *natte* de paille très-fine pour cinq ou six valves de ce testacé. Quelques-uns portaient des porcelaines *ovules* qu'ils nomment *pouré* [1] ; d'autres avaient sur la poitrine une natte blanche qu'ils nomment *toui*, quelques-uns se passent autour du corps de longs chapelets de morceaux de coquilles enfilées ; mais, de toutes ces chétives décorations, aucune ne paraît être exclusive pour désigner le rang ou marquer l'autorité. Je remarquai au cou de plusieurs jeunes gens des boules en ivoire disposées en collier. Cet ornement, plus particulièrement propre aux

[1] Les porcelaines sont nommées *pourao* par les Taïtiens.

Digitized by Google

femmes, est tellement prisé par ces insulaires, qu'ils recherchent avec une avidité sans exemple les dents de cachalot [1], dont les baleiniers font un exellent article d'échange; ils les préfèrent aux étoffes et même aux haches de fer, quoiqu'ils n'en fassent autre chose qu'un objet de parure auquel ils attachent peut-être des idées superstitieuses. Je montai sur le pont avec une dent très-grosse de cachalot, la seule que je possédasse; en un clin-d'œil je fus environné d'un nombre prodigieux d'insulaires qui poussaient des cris d'étonnement et d'admiration; ils m'offraient tous à l'envi ce qu'ils avaient dans les mains; et, lorsque je la donnai à l'un d'eux pour deux nattes très-fines, ils montrèrent une vive satisfaction, et allèrent aussitôt confier un si précieux trésor à un vieillard qui était dans une pirogue le long du navire. Ils donnent aux baleiniers une grande quantité de bananes, de taro et de cocos pour chaque dent : cela tient aux opinions qu'ils professent; car ils regardent (suivant ce qui a été dit à M. de Blosseville) la baleine comme la reine de la mer, et ils croient que tous les navires sont armés pour en prendre les dents et en retirer l'huile pour servir à oindre les hommes : ils furent très-étonnés d'apprendre qu'elle ne servait qu'à éclairer.

Leur vêtement habituel se compose de nattes très-belles et très-fines; parfois ils s'enveloppent la ceinture avec des feuilles de curcuma, et ce haut-de-chausse, assez peu modeste, laissait facilement entrevoir ce qu'il devait cacher. Les nattes avec lesquelles ils se drapent sont d'une grande beauté et bien supérieures à celles que fabriquent les Taïtiens; elles sont tissées avec des bandelettes très-étroites d'une paille dorée qu'ils re-

1 Ils les nomment *touboua*, et les habitants des Fidgis, *tamboua*. Les habitants des Marquesas estiment tant ces dents, qu'une d'elles est regardée comme la plus grande fortune qu'on puisse avoir : *that a good one is considered equal to the greatest property*, dit Shilliber, *Briton's, Voyage*, 1813.

Digitized by Google

tirent du chaume d'un gramen. Le travail en est long, car la trame est serrée et la tresse faite avec soin; elles sont festonnées sur leurs bords, parfois teintes en jaune ou bigarrées avec d'autres couleurs; elles servent probablement à d'autres usages que celui de l'habillement, car il y en a de très-grandes. Ces objets se donnaient pour quelques étoffes d'Europe ou pour des instruments en fer, surtout pour des haches.

Les Rotoumaïens fabriquent aussi, avec des écorces d'arbres, des étoffes analogues à celles des îles Sandwich et de la Société: ils les teignent en rouge-marron très solide, probablement par le même procédé de teinture. Nul doute que la matière n'en soit également fournie par les écorces d'arbres à pain ou de mûriers. Cependant ils n'avaient avec eux que fort peu de cette sorte de papier vestimental. Les pagnes des femmes sont d'un tissu blanc, épais, recouvert de filaments; ils nous en vendirent une couple de cette sorte. Le *kaire*, ou brou filamenteux du coco, sert à faire des tresses cordonnées qu'on teint en noir solide, et que les hommes emploient pour se serrer le ventre comme avec une ceinture.

Je remarquai que quelques jeunes enfants avaient les cheveux coupés ras, hormis sur le sommet, où ils étaient conservés intacts, tressés en longues mèches comme l'est une queue à la chinoise. L'un d'eux était d'une grande blancheur. Ce fait est remarquable, en ce qu'il pourrait porter à croire à l'égarement, dans les mers du sud-est, de quelques navigateurs d'Asie.

Le fer non travaillé n'a aucun prix aux yeux de ces insulaires : les outils, quoiqu'estimés, leur faisaient moins de plaisir, vers la fin de nos relations commerciales, que les grosses verroteries bleues. Ils prisaient assez les mouchoirs rouges de Rouen, les couteaux et les hameçons, surtout les gros. C'est avec quelques petits hameçons qu'on obtenait des cocos, des bananes, du taro, des ignames, des cannes à sucre

Digitized by Google

et du fruit à pain. Ils n'apportèrent qu'une douzaine de poules, ce qui nous fit présumer que la volaille y est peu multipliée, quoiqu'on nous ait assuré le contraire ; nous ne vîmes point de cochons ; à peine l'île entière en contient-elle en tout une douzaine. On nous dit pour raison qu'une grande sécheresse ayant fait périr tous les arbres à fruits, les naturels, privés de leur subsistance habituelle, furent réduits à tuer la plus grande partie de leurs cochons, ce qui n'empêcha pas que la famine qui s'ensuivit ne fît mourir de faim une centaine d'habitants. Depuis ce temps, l'espèce n'a point prospéré. Les vieillards citent encore un ouragan violent qui ravagea cette île il y a environ quarante ans : la mer couvrit le rivage, détruisit les habitations, et beaucoup de naturels furent noyés.

L'île est, dit-on, très-fertile ; elle abonde en vivres de toute espèce et de même nature que ceux des îles de la Société, des Amis, et autres groupes épars dans le vaste océan Pacifique. Cette profusion de fruits et de racines contribue à l'abondance de la vie de ces heureux insulaires, et donne à leur existence cette mollesse et cette indolence qui la caractérisent. Ainsi, le sol produit abondamment, outre les fruits déjà mentionnés, des *vy* ou pommes de Cythère qu'ils appellent aussi *evy* ; le *mapé* (*inocarpus indulcis*), qu'ils nomment *ifi*, etc. Ce n'est que dans des cas bien rares, et lors des grandes perturbations de l'atmosphère, que leur existence, sur cette île peu étendue, peut être compromise.

Quelques naturels ne nous donnèrent point une haute opinion de leur chant ; ils prennent le ton psalmodique des autres insulaires, en se servant parfois d'une mesure plus vive ; quelques-uns dansèrent en s'accompagnant de la voix. Cet exercice n'est qu'une pantomime à mouvements irréguliers, bizarres, bien éloignés de la précision qu'y apportent les Nouveaux-Zélandais. On dit que la danse des femmes est

Digitized by Google

gracieuse et sans indécence. Voici une de leurs chansons que M. de Blosseville obtint, mais sans pouvoir en pénétrer le sens :

Chi a leva, chi a leva,
Olé tou lala,
Olélé onachedi
Onanchea papaopiti
Chi a leva, chi a leva,
Ché é chita, ché é chita.

La seule arme que nous ayons eu occasion de voir dans les mains des habitants de Rotouma, est le casse-tête ; ils ne firent aucune difficulté d'échanger tous ceux qu'ils avaient apportés. Cette arme, travaillée avec assez de soin, est un bâton long de trois à quatre pieds, de bois rouge très-dur, aplati et tranchant sur les côtés de son extrémité vulnérante, qui est ciselée. Deux jeunes hommes nous montrèrent comment ils s'en servaient; ils cherchèrent à prendre un air guerrier en dressant leur chevelure, roulant les yeux, et donnant mille contorsions aux traits de leur visage. Le casse-tête, en leurs mains, semble être dirigé par un bâtoniste européen, tant il tournoie en tout sens et dans toutes les directions. Nous pûmes nous convaincre, par cet exemple, que ce peuple, isolé au sein des mers, n'avait que peu d'occasion d'en faire usage, et que les guerres venaient rarement troubler la profonde tranquillité dont il jouit. Nous apprîmes toutefois qu'il y a quelques années, ces insulaires eurent à repousser une attaque et vider des différends entre eux en employant le sort des armes.

L'ornement le plus remarquable et le plus caractéristique de ce peuple est le tatouage, qu'ils nomment *chache*. Le corps, depuis le bas de la poitrine jusqu'au-dessous du genou, est

Digitized by Google

complétement recouvert d'un tatouage très-régulier qui n'imite pas mal les cuissards des anciens preux. Une large raie derrière la cuisse empêche aux bandes tatouées de faire le tour de la circonférence du membre. Le ventre et les reins sont recouverts de lignes courbes festonnées, dont le noir tranche agréablement sur les parties de la peau qui sont intactes. La poitrine et les bras reçoivent un autre genre de dessin : autant le premier est remarquable par la masse noire qu'il forme sur la peau, autant celui-ci se distingue par la légèreté des dessins, qui se composent de linéaments ténus imitant des poissons volants, des fleurs et autres objets délicats. Quelques naturels ont sur les jambes des rangées de points noirs ; et deux ou trois nous offrirent, sur les épaules, des cicatrices en relief, genre d'ornement qui semble propre à la race nègre africaine, comme à ses rameaux épars dans le Grand-Océan. Le tatouage semble tellement naturel à l'homme dans l'enfance de la civilisation, que sa nudité en est comme voilée, et qu'il lui prête un costume indélébile rempli d'agrément et de grâce.

Le climat de Rotouma, quoique salubre au dire des Anglais qui l'habitaient, paraît influer sur la santé des naturels, car je vis plusieurs phthisiques. Je remarquai deux ou trois hommes qui portaient aux jambes de larges cicatrices, ou même des ulcères rongeants dont la surface était à nu. Ils paraissaient ne point s'occuper de ces larges plaies avec perte de substance, et dansaient sur le pont comme si leurs jambes eussent été saines. Je vis un borgne et un boiteux, mais je n'aperçus aucune trace d'éléphantiasis ni de lèpre. Leur peau était en général lisse, sans vergetures ni cicatrices autres que les coupures des coraux ; quelques jeunes hommes avaient les pommettes écorchées comme si on y eût appliqué un vésicatoire. Nous crûmes comprendre, par leurs signes, que c'étaient les traces de brûlures faites avec une sorte de moxa

Digitized by Google

qu'ils se pratiquent dans quelques circonstances et dans les cérémonies religieuses. Les Anglais nous assurèrent que la siphilis était inconnue dans cette île heureuse. Puisse le ciel la préserver de ce fléau, qu'elle ne peut tarder de recevoir de ses communications avec les Européens !

Williams John nous donna sur leur médecine les observations suivantes : les maladies sont en général aussi simples que leurs remèdes, quoiqu'ils connaissent les vieux ulcères, les maladies de poitrine et une autre qui finit par leur ronger les jambes. Les médecins ne paraissent pas former une classe très-distincte; cependant un chef était lui-même médecin du roi. John fut témoin de la manière dont il fut traité dans une maladie d'entrailles. Le médecin appelé se rendit chez le malade, qui fut transporté d'un appartement voisin et placé sur plusieurs nattes, étendu sur le dos, nu jusqu'à la ceinture. On commença alors à le frotter très-rudement sur tout le corps avec de l'huile; on passa ensuite à la tête, et, en frottant les tempes, on paraissait vouloir en exprimer quelque chose. Le malade fut alors tourné sur le ventre; au bout de quelques jours il était rétabli.

Pour les plaies et les blessures, ils font une espèce de cataplasme avec l'écorce d'un arbre et diverses plantes, et ils l'attachent avec des feuilles : son effet est salutaire, et John eut à s'en louer.

Ces insulaires doivent être pêcheurs habiles, car ils font de très-grands filets, ayant plus de quarante pieds de longueur. Un seul nous apporta à bord deux poissons volants de grande taille.

La population de l'île ne pourrait être évaluée que très-arbitrairement. Le capitaine Wilson la porte à six ou sept mille âmes ; elle ne peut être guère que de trois à quatre mille, à mon avis. John, dans les renseignements qu'il a donnés à M. de Blosseville, en a dressé une évaluation qui doit

Digitized by Google

être de beaucoup trop forte, mais qui prouve au moins que l'île est très-peuplée. D'après ce marin, le district du roi ou epigigi aurait quinze cents âmes, sept autres districts mille âmes chacun; seize à six cents, ce qui donnerait une population totale de dix-huit mille âmes. Je le répète, ce chiffre semble être beaucoup trop forcé. Les femmes sont en nombre égal à celui des hommes.

Les Rotoumaïens obéissent à un chef suprême qu'ils nomment *chaou*, et qu'ils renouvellent fréquemment, car leur gouvernement paraît être un mélange de lois électives et féodales.

Nous reçûmes la visite du roi dépossédé; c'était un homme de bonne mine, nommé *Tamanaoua*, ayant une figure prévenante et des manières distinguées: le chaou en fonction vint également au soir; il se nomme *Rihamkao*, et il n'était en place que depuis très-peu de temps. C'était le plus bel homme de tous les insulaires qui étaient à bord, et sa manière d'être n'était pas sans dignité. Quelques chefs de districts l'accompagnaient, entre autres un chef nommé *Takapoura*, dont le caractère était tellement timide, que le moindre mouvement à bord l'effrayait; à chaque minute il demandait si on ne lui ferait aucun mal, et cela avec une voix de petite fille qui le rendait bien ridicule; il était un de ceux que le capitaine du *Rochester* mit aux fers à son bord pour se faire restituer les déserteurs qui s'étaient cachés dans l'île.

Ces insulaires paraissent avoir des idées religieuses peu étendues, manifestées par quelques rites très-imparfaits. Leur plus grande croyance est celle des esprits. Entre eux ils se saluent avec le nez, mais sans y mettre le triste cérémonial des Nouveaux-Zélandais, qui pratiquent la même coutume. Quand ils traitent d'affaires, ou quand on veut agir avec politesse, il faut s'asseoir; car la civilité qui, en Europe, nous porte à nous tenir debout, est chez eux, comme chez

Digitized by Google

beaucoup d'autres peuples, l'acte le plus impoli dont on puisse s'aviser.

Leur caractère, tel qu'il se développa au milieu de nous, est d'une douceur singulière ; le sourire est toujours sur leurs lèvres, la bonté est peinte sur leur physionomie enjouée ; ils sont bruyants comme les enfants que la singularité d'un spectacle peu ordinaire émeut et frappe d'étonnement ; ils montraient une grande surprise à la vue des kakatoès et des chats, mais rien n'attira plus leur attention qu'un kangourou de la Nouvelle-Hollande et que les canards ; ces derniers leur parurent être de très-singuliers oiseaux. La mobilité de leur esprit est telle qu'il est fort difficile de les fixer quelques instants, et ce n'est pas sans peine que nous avons pu réunir quelques mots de leur langage. Nous cherchâmes à obtenir les noms des parties du corps ; ils crurent que nous mangions de la chair humaine, et, en faisant un signe de dégoût, ils dirent *kai kai nou-Zeland* (les Zélandais mangent les hommes). Ils ont appris cette particularité des Anglais qui résident parmi eux, et qui n'ont jamais été témoins du plus petit acte de méchanceté dans le caractère de ces insulaires ; ils sont, dans leurs relations habituelles, bons, serviables, mais seulement curieux et importuns. Le défaut capital des indigènes de Rotouma est le vol, et il faut avouer qu'ils nous montrèrent une grande passion pour ce vice qui répugne tant à nos principes. Tout ce qui leur tombait sous la main était de bonne prise, et le voleur pris sur le fait, riait en restituant son larcin. Il fallut en venir à des moyens de rigueur et punir les coupables. On plaça sur le pont des hommes chargés de surveiller les objets susceptibles d'être enlevés. Aussitôt qu'un voleur était pris en flagrant délit, ils le chassaient du bord à coups de corde, en lui faisant restituer l'objet volé. Quoique les naturels sentissent bien que ce qu'ils commettaient était une infraction condamnable, ils ne montraient au-

Digitized by Google

cune espèce de honte, et la punition infligée ne leur inspirait nul désir de vengeance. Les camarades même qui entouraient le coupable et qui recélaient ses vols, ne faisaient nulle attention à sa mésaventure, ou riaient de sa maladresse et volaient eux-mêmes aussitôt que l'occasion devenait propice. Malgré l'attention qu'on y portait, on ne put activement surveiller ce grand nombre de sauvages qui couvraient le navire; on parvint bien à arrêter quelques paquets-mitraille, mais en définitive il en manqua six, et douze ou quinze cabillots en fer ou en cuivre. Le désir effréné qui pousse ces hommes-enfants à s'approprier tout ce qui frappe leur imagination mobile, était si grand, que nous en observâmes plusieurs cherchant à délier la brague d'une caronade et à la soulever. Pendant qu'un insulaire enlevait quelque objet, d'autres s'occupaient à attirer notre attention, et leur adresse pour visiter nos poches n'eût pas été plus subtile, quand même ils eussent fait un cours de filouterie à Paris ou à Londres.

Les pirogues (*vaka*) de ces insulaires sont à balancier, grossièrement travaillées: l'avant et l'arrière sont fermés et pointus; elles sont conduites avec des pagaies ovales et fabriquées sans goût. Nous ne vîmes qu'une petite pirogue double (*aoé*) qui vint au soir. Le mât était entaillé et se fixait sur un morceau de bois qui liait les deux pirogues; il supportait une voile en natte très-grossière. Le dessus de ces pirogues était recouvert d'une plate-forme qui s'opposait à ce que la mer pût s'introduire dans leur coque, et sur laquelle était une banne en branches flexibles [1] destinée à servir de logement. A tout prendre, cette pirogue était mal disposée, et il est probable qu'ils en ont de plus grandes pour leurs navigations lointaines.

[1] Ces tiges sont fournies par l'*hibiscus tiliaceus*.

Digitized by Google

La langue que parlent les Rotoumaïens ne diffère de la langue océanienne générale que par des différences légères et même moins sensibles que les dialectes de France pris dans des provinces tant soit peu distantes. Le peu de mots que nous avons obtenus ont la plus grande analogie avec ceux des îles des Amis, des îles Tidji, de Taïti, de Sandwich et de la Nouvelle-Zélande, et feront plus particulièrement sentir cette indication. Cette langue n'est pas en elle-même sonore ni très-douce ; mais la prononciation longue et syllabique des naturels, leur voix faible et flûtée lui donnent ces deux qualités.

Pendant le séjour à bord de Williams John, M. de Blosseville obtint divers renseignements sur les usages de ces naturels, qui montrent quelque analogie avec les coutumes suivies dans d'autres îles de la mer du Sud. L'intelligence de ce marin semble promettre de l'exactitude dans son récit. Voici les faits qu'il rapporte :

L'île de Rotouma est divisée en vingt-quatre districts gouvernés par autant de chefs qui portent le titre de *hinhangatcha*. Chacun d'eux, par rang d'âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes sous le nom de *chaou*. Chaque matin, il tient conseil avec une douzaine de chefs et règle les affaires. La cérémonie du changement de chaou n'est pas accompagnée de grandes formalités : tous les chefs s'assemblent, et le plus ancien remet une branche de feuillage au nouveau chaou. Le pouvoir des chefs est très-grand; ils possèdent toutes les terres, forcent les habitants à travailler, et disposent à leur gré du mariage des jeunes filles ; ils sont à la tête de leur tribu dans une bataille, remplissent les fonctions sacerdotales dans les baptêmes, les mariages et les enterrements, et administrent la justice. Au reste, chez un peuple dont les mœurs sont si douces, l'autorité d'un chef est celle d'un père; elle n'est ni oppressive ni cruelle.

Digitized by Google

Partout où un chef passe, on se dérange pour lui, et, devant le roi, on est obligé de s'asseoir en détachant sa chevelure (ces diverses cérémonies furent également observées à bord, où elles eurent lieu); ce qui est le salut ordinaire. Les honneurs qu'on rend aux chefs, le respect pour les vieillards, la soumission du peuple, l'obéissance des enfants, annoncent un grand système d'ordre, et les usages des Rotoumaïens font l'éloge de leur morale. La guerre les trouble quelquefois, mais leur caractère les en éloigne. Il y a cinq ans environ que la jalousie et des limites mal fixées allumèrent la guerre civile entre deux districts et le reste de l'île. On en vint à un engagement, et une centaine de naturels furent tués de part et d'autre. La paix fut offerte et acceptée, et toute haine disparut aussitôt. Quelque temps avant cette guerre, Rotouma fut attaquée par les naturels anthropophages d'une île, nommée *Nouć*, qui se trouve à trois ou quatre journées de navigation. Les agresseurs furent vaincus, et se retirèrent en laissant quelques-uns des leurs qui sont encore dans l'esclavage. Lorsque les chefs vont au combat, ils portent quatre petites nattes de grandeur différente, et leur tête est ornée de quatre coquilles de nacre attachées comme un bandeau : ils commencent le combat en attaquant les chefs ennemis, et l'action devient aussitôt générale. Les seules armes qu'ils emploient sont la lance, qui a de douze à quinze pieds de long, le casse-tête, et des pierres du poids de deux livres qu'ils lancent avec la main. Après l'affaire, les morts sont enterrés sur le champ de bataille, et des pierres marquent leurs tombeaux.

Leur vie civile offre des détails plus attrayants ; ils vivent réunis dans les villages, chaque famille ayant sa maison. Les villages sont bâtis sur le bord de la mer, et disposés en rond autour du cimetière, le *thamoura*, du district. La cabane du chef est la plus près du rivage et la plus grande, ayant ordinairement 40 pieds de longueur et 25 de hauteur. Celles des

Digitized by Google

autres insulaires n'ont qu'une quinzaine de pieds, et sont plus ou moins grandes, suivant le nombre d'enfants; elles sont à 60 pieds les unes des autres, formées, comme celles de Taïti, par des poteaux plantés en terre qui supportent un toit aigu recouvert de feuilles de cocotier: le bas est entouré par des nattes. Les seuls objets d'ameublement sont des nattes, des oreillers en bois et des tables pour manger: la plus grande propreté les distingue. Les naturels font trois repas: leur nourriture consiste en poisson, fruit à pain, *taro* [1] ignames, pouddings d'ignames. Les tables sur lesquelles ils mangent sont très-basses, longues et étroites; une feuille de bananier sert de nappe, et ils ne touchent leurs aliments qu'avec un morceau de feuille placé entre les doigts. Les cochons ne sont mangés ordinairement que par les chefs ou aux festins de noces. Quant à la cuisine, elle est la même que chez les autres peuples polynésiens; ils cuisent leurs vivres dans des fours, à l'aide de pierres échauffées, et ne mangent jamais de poisson cru, comme font les insulaires des Amis.

Les chefs ont un lieutenant ou substitut qui les remplace dans l'occasion; ils ne travaillent jamais, et sont servis par les habitants du district par tour, ils en ont aussi d'autres sur leurs fermes pour les soigner, Ces fermes et celles des autres insulaires se trouvent dans l'intérieur, et forment une ligne continue de plantations.

Les usages relatifs au mariage, à la naissance et à la mort, sont fort remarquables. Les chefs marient les jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne sont pas libres de refuser celui qu'on leur offre; souvent elles ne l'ont jamais vu. Lorsque les Anglais s'établirent dans l'île, les chefs de leur district firent rassembler toutes les jeunes filles et leur laissèrent le

[1] *Taro* est le nom taïtien de la racine nutritive de l'*arum esculentum*, ou chou caraïbe.

Digitized by Google

choix. Quant aux filles des chefs, l'aînée doit épouser un chef; les autres l'homme que leur père désigne, sans égard au rang. Le choix ainsi fait, les deux futurs époux doivent, pendant une ou deux nuits, coucher sur la même natte; mais dès chefs veillent à ce que le mariage ne se consomme pas. Le jour où il doit être accompli se passe en danses, en festins; et, vers le soir, les amants conduits au bord de la mer, entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche dans le sens opposé, et la femme alors pratique le même cérémonial. Ceci se passe devant un grand nombre de témoins des deux sexes, qui ont apporté des nattes en présent et qui chantent pendant qu'ils sont dans l'eau. Au bout de cinq minutes, ils sortent de la mer, et sont ainsi liés l'un à l'autre pour la vie : on les conduit à la maison, où en présence des spectateurs et à l'aide des instructions d'une femme âgée, la virginité est détruite. Si, par l'inspection des nattes, l'existence de ce trésor était problématique, la femme doit être renvoyée, et le jeune homme est libre d'en choisir une autre : celle-ci est alors réduite à vivre en libertinage public. Les femmes d'ailleurs, ne sont point esclaves, mais elles sont, au contraire, aimées et respectées; ainsi liés, si la femme commet quelque infidélité, la mort que le chef lui donne d'un coup de casse-tête venge l'honneur du mari, et l'homme avec lequel elle s'est rendue coupable est lancé en pleine mer, attaché sur une frêle pirogue. Quant aux chefs, l'infidélité leur est permise. Hors l'état de mariage, toute fille est maîtresse d'accorder ses faveurs à qui bon lui semble; mais la virginité leur est précieuse; car, sans elle, elles ne pourraient se marier; et, lorsqu'elles se vantent de l'avoir, elles se poudrent le dessus de la tête avec de la chaux de corail, se peignent les côtés jusqu'au bas de la figure en rouge, et le derrière jusqu'au milieu du dos, en noir. Une fois mariées, elles abandonnent cette singulière

Digitized by Google

parure. Leurs cheveux, plus courts que ceux des hommes, sont presque ras autour de la tête ; une simple pagne forme tout leur costume : leurs seins sont découverts.

Lorsqu'un enfant naît, le chef se rend dans la maison de l'accouchée et s'assied au milieu. Une femme mariée apporte l'enfant devant lui, et mêle, dans le fond d'une de ses mains, de l'huile de coco et de l'eau salée, et en frotte la figure de l'enfant, et ensuite ses gencives et ses lèvres. Ceci terminé, il demande aux parents quel nom ils donnent à l'enfant, le publie à haute voix, et les assistants le repètent. Cette cérémonie, qui dure environ une demi-heure, se renouvelle pendant six jours. Pour l'enfant d'un chef, on reste assemblé pendant trois ou quatre heures, mangeant, chantant et buvant le *kava*.

Lorsqu'une personne meurt, elle est exposée dans sa case sur une natte, un oreiller en bois sous la tête, la partie inférieure du corps couverte d'une natte, et l'autre peinte en rouge. Lorsque le cadavre est resté en cet état un jour et une nuit, on l'enveloppe dans six nattes des plus fines, et on le porte au thamoura sur une planche tenue par quatre naturels, au milieu des pleurs et des gémissements. La tombe est creusée dans la terre, à cinq pieds de profondeur, et le cercueil est remplacé par des pierres plates qui forment une espèce d'auge dans laquelle le corps est placé. Les interstices des pierres sont soigneusement bouchés avec la résine d'un certain arbre. Pendant la cérémonie, le chef se tient assis à une extrémité de la tombe, et chante seul une hymne funèbre. Lorsqu'on a jeté la terre sur le tombeau et placé une grosse pierre funéraire, on se réunit à la maison du défunt, où un grand repas a été préparé par ordre du chef.

Pour marquer sa douleur, une femme qui perd son mari coupe sa chevelure, et, avec un bâton rougi au feu, couvre toute sa poitrine de points brûlés ; le veuf, au contraire, se

Digitized by Google

taillade le front et les épaules avec une pierre aiguë. A la mort d'un chef, ses sœurs portent le même deuil que la veuve. Mais c'est ici qu'on découvre avec peine le seul trait sanguinaire qui déshonore à Rotouma l'espèce humaine. Aux funérailles d'un chef, toutes les familles se rassemblent dans le thamoura, et là deux garçons de dix à douze ans que la voie du sort appelle à cet honneur, sont tués par le successeur du décédé; d'un coup de casse-tête ils sont abattus, et on les enterre dans des fosses particulières de chaque côté du personnage. Un pareil honneur est rendu à l'épouse d'un chef, et deux jeunes filles sont les victimes qu'on lui sacrifie.

Outre le thamoura de chaque village, il y a un lieu de sépulture sur la plus haute montagne de l'île, où sont placés les rois qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions. Ce lieu, qui contient à présent une vingtaine de tombes, est entretenu avec le plus grand soin et entouré des beaux arbres de l'île qu'on y a plantés avec soin. A la tête de la tombe s'élève une pierre de huit pieds de haut; une, qui n'en a que quatre, indique les pieds, et deux autres, d'une forme longue, sont placées sur les côtés.

Leurs idées de religion sont, à ce qu'il paraît, très-superficielles; ils croient seulement à un être ou génie suprême qui leur donne la mort en les étouffant; aussi appellent-ils la mort *atoua*. Ils croient qu'après la mort, tout est dissous. On essaya de leur faire entendre les dogmes de la religion chrétienne, la punition des mauvais, la récompense des bons; tout ce qu'ils en purent comprendre les étonna beaucoup.

Leur douceur et leur humanité s'étendent jusqu'aux bêtes, et ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent [1]; les moustiques seuls ne trouvent pas grâce devant

[1] Il est fort remarquable que Rotouma recèle une espèce de serpent. Ces animaux sont inconnus dans les archipels de la Société, de Sandwich,

Digitized by Google

eux. Il vénèrent surtout les serpents ; il en existe dans l'île une très-belle espèce, très-grande ; le dos est d'un brun foncé, les côtés dorés et le ventre jaune ; elle ne passe point pour venimeuse.

Dans une famille, les maris ou les hommes faits mangent au même instant, mais sur des tables ou des feuilles séparées. Lorsque le repas est fini, les femmes et les enfants commencent le leur. Dans les grands repas, on suit le même usage ; autant de convives, autant de tables. Ils s'éclairent avec des branches de cocotier bien sèches, avec lesquelles ils forment des torches qui brûlent pendant dix minutes environ en jetant une vive clarté.

Avant le lever du soleil, les naturels sont réveillés ; ils se lèvent et s'assemblent sur le devant de leur maison pour jouir de la fraîcheur du matin. A huit heures, ils déjeunent avec des noix qu'ils appellent *ifi* (mapé, inocarpus edulis, Forst.) et avec la pomme *evy* (spondias Cytherea, Commers.); ils vont ensuite soigner leurs cultures, planter le taro (arum), défricher leurs propriétés, et le seul instrument qu'ils aient pour cela, est une espèce de bêche en bois; d'autres travaillent aux pirogues ou vont à la pêche. Vers onze heures, ils rentrent et mangent des cocos; ensuite ils préparent leur nourriture dans une petite cabane à trois cents pas de leur maison. Le repas principal qu'on prend à une heure se compose d'un assez grand nombre de plats, tels que poisson, ifi, taro, ignames, et en fruits à pain qu'ils préparent d'une manière particulière; ils le fendent d'abord en huit parties, enlèvent l'intérieur, le remplissent de quatre espèces différentes de lait de coco de plusieurs âges, unissent les morceaux, et font cuire le tout dans une feuille de banane. Après dîner,

des Amis, etc. Cette espèce-ci paraît être une longue couleuvre d'un naturel très-doux et frugivore.

Digitized by Google

on fait la siette et on se baigne dans la mer. On continue ensuite les travaux du matin, et, à la chute du jour, on fait le troisième repas, qui se compose de poissons et de *papouta*, c'est-à-dire de la feuille de taro, qui, renfermée dans une feuille de bananier avec du lait de coco, est cuite au moyen de pierres chaudes. On se réunit ensuite dans le thamoura, et on exécute des danses variées jusqu'a dix heures; à onze heures, chacun est retiré chez soi. Il paraît que ces insulaires ne se servent pour boisson que du lait de coco; car ils ne possèdent que très-peu d'eau douce dans leur île, qui n'a aucun ruisseau permanent. Lors des pluies, l'eau est conservée dans des mares ou dans des ravines.

Les habitants de Rotouma connaissent des îles dans leur voisinage, et ils ont quelques communications rares avec les îles Fidji et Tonga. Il ne purent donner que fort peu de renseignements sur une île nommée *Noué*, pour laquelle ils montraient l'est-nord-est, et qui se trouve à trois ou quatre jours de voiles ou deux cents milles de Rotouma; elle est aussi grande et aussi haute, séparée d'une seconde île par un canal étroit. Les habitants sont anthropophages, bien que de même race et d'une couleur un peu plus foncée.

VOCABULAIRE.

Nous n'avons eu, M. de Blosseville et moi, que fort peu de temps pour réunir quelques mots les plus usuels : il serviront toutefois de terme de comparaison avec les autres listes de mots que nous possédons. Nous noterons parfois à quel groupe d'îles ces insulaires ont emprunté telle ou telle expression, et, par là on pourra observer la corruption qui s'est glissée dans celles qui leur sont propres.

Il est bon d'observer que l'*e*, placée devant un mot, est presque toujours l'article *le*, *la*; *ma* et *outou* paraissent être

Digitized by Google

des particules ou des pronoms. Le mot *outou*, devant un nom, paraît signifier *c'est*.

La numération n'a pu être obtenue que jusqu'à dix : les noms de cent et de mille sont douteux.

EXEMPLE :

1. — *Tala.*
2. — *Roua*, *oua* (Tonga).
3. — *Tolo.*
4. — *Ake* ou *hate.*
5. — *Lima.* Ce nom est presque le même dans toutes les numérations de peuples les plus opposés entre eux.
6. — *Hono.*
7. — *Ito* ou *itou.*
8. — *Volia* ou *vaalou.*
9. — *Chiva* ou *chivou.*
10. — *Chanfour* ou *shangaoula.*
100. — *Tharo.*
1000. — *Efa.*

Cette numération a une telle analogie avec celle qui est usitée à Madagascar, que certains noms paraissent identiquement les mêmes ou découler de la même source, quoique ces peuples soient si éloignés d'ailleurs et si distincts.

EXEMPLE :

1. — *Roo.* Nulle analogie.
2. — *Roui* ou *roué.*
3. — *Telou.*
4. — *Effacke.*
5. — *Dimi.*
6. — *Enine.*
7. — *Fitou.*
8. — *Valou.*
9. — *Sevi.* Nulle analogie.
10. — *Foulou.*
100. — *Zanou.* Nulle anal.
1000. — *Arivou.* idem.

A

Après-dîner (sieste). *Tak.*
Aveugle. *Mosche.*
Avant-bras. *Hoou.*

Digitized by Google

B

Bon.	*Lélé* ou *lili*. — *Lilé* (Tonga).
— très-bon.	*Lélépo*.
Banane.	*Piré*.
Bout du nez.	*Etnoutche*.
Bouche.	*Adonou* (*outou* à Taïti).
Bras.	*Otoou*.

C

Comment se nomme cela ?	*Se tou, asse*.
Couteau.	*Siéré*.
Cérémonie de baptême.	*E eirao*.
Chef.	*Hinhangatcha*. (Nouvelle-Zélande.) *Ariki*.
Combat.	*Epitiou*.
Cimetière.	*E tamoura*.
Coco.	*Niou* (Fidji, Sandwich).
Canne à sucre.	*Taou* (Sandwich).
Casse-tête.	*Hoye*.
Coquille d'huître perlière portée sur la poitrine.	*Tifa*.
Cheveux.	*Liava*.
Coït,	*Labessana*.
Cuisses,	*Schang*.

D

Dormier,	*Mosse*.
D'où venez-vous?	*Alimeti*.
Détestable,	*Raksa*.
Dents de cachalot,	*Tonboua* (Fidji).
Dents,	*Alaïs, all*.
Doigts,	*Ou doukaguai*.

E

Enfant,	*Hilarari*.
Enfant à la mamelle,	*Léé*.

Digitized by Google

Evy (*spondias dulcis*, Forst.),	*Evy* ou *oy* (Taïti).
Etoffe,	*Ahou.*

F

Femme,	*Ainé, safanié* (îles des Amis).
Filet,	*Evaa* ou *vao.*
Fils,	*Péké.*
Feuilles de bananier,	*Ropère.*
Fruit à pain,	*Oulu* (*outou*, Taïti).
Feuilles de taro,	*Papoula.*
Fesses,	*Otopotoï.*

G

Grand,	*Eninï.*

H

Hameçon,	*Faou.*
Hache,	*Toki* (Nouv.-Zél., Fidji).

I

Ignorant.	*Macoué.*

J

Je ne sais pas,	*Inièra.*
Jambes,	*Outoulala.*

L

Lune,	*Oulé.*
Lèvre,	*Papenoutche.*
Langue,	*Aïèle.*

M

Manger,	*Hati.*
Mauvais,	*Matché.*

Digitized by Google

Mouchoir de poche,	*Pouraho* (îles des Amis).
Mariage,	*Enotche.*
Mort,	*Marrou.*
Maison,	*Ri.*
Mapé (*inocarpus edulis*),	*Ifi.*
Menton ou barbe,	*Koume koume.*
Mamelons,	*Sousse* (Polynésie).
Main,	*Kaguai.*

N

Non,	*Inké.*
Nattes,	*Api*, *niaou*, *hahmeah*, *chala*, *sala.*
Natice blanche pour ornement,	*Toui.*
Nez,	*Enoutche* (*d'ehiou*, Taïti).
Nombril,	*Pouasse.*

O

Où allez-vous ?	*Tavaliti.*
Oui,	*Kaa.*
Ouvrier,	*Ematchao.*
Ovule, œuf de Léda,	*Pouré* (Taïti).
Œil,	*Mata* (malais).
Oreilles,	*Pala* ou *Talian.*
Ongles,	*Menou* ou *Melaonou.*

P

Petit,	*Eéméa.*
Pirogue double,	*Haoé.*
Pirogue simple,	*Vaka* (Nouvelle-Zélande).
Poule (douteux),	*Tetapoua.*
Poisson,	*Ié* (*d'iéa*, à Taïti, *ica*, Tonga)
Pigeon,	*Hipa.*
Pagaie,	*Oessa* (*d'éoé*, à Taïti).
Pagne des femmes,	*Aramea.*
Poitrine,	*Falfat.*
Pouce,	*Kaguai masou.*
Petit doigt,	*Kaguai soutche.*

Digitized by Google

Pénis,	*Outoukali.*
Pieds,	*Laha.*
Plaies (vieux ulcères),	*Failto.*

R

Roi,	*Chaou.*

S

Soleil,	*Assa.*
Sourcils,	*Locmaffe.*

T

Taro (*arum esculentum*),	*Hohoui* (*Oufii*, Tonga).
Tatouage,	*Chache.*

V

Vent,	*Ahihé.*
Visières en feuilles de cocotier,	*Ischao* (*Niao*, aux îles de la Société).
Ventre,	*Assche.*
Vagin,	*Outou kala.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Traversée de l'île de Rotouma à l'île Oualan

(du 1er mai 1824 au 5 juin suivant);

Communiqué avec les Carolins des Attolons de Gilbert, de Sydenham, Henderville et Woodle, et vu les îles Grand-Cocal, Saint-Augustin, Drummond, Blanay, Dundas, Boham, Mulgraves, etc.

Et ces canaux sur qui les pirogues légères
Glissent dans le lointain, au gré des flots mouvants.
(Emile Saladin.)

Après être restés en calme toute la journée du 1er mai devant Rotouma, un orage éclata à la nuit, et nous força de nous éloigner à tire d'ailes de cette île gracieuse, sentinelle avancée de la race océanienne. Du 1er au 6 les nuits furent sombres, les grains fréquents, la pluie battante. Le 4, MM. Duperrey et Durville firent distribuer du punch aux gens de l'équipage, afin de leur faire célébrer l'anniversaire de l'entrée de Louis XVIII en France. Le 8, par sept degrés de latitude des brises de vents alisés nous firent faire bonne route. Le ciel s'éclaircit et les poissons volants s'élevaient de la surface de l'eau comme des nuées de sauterelles. Nous prîmes une

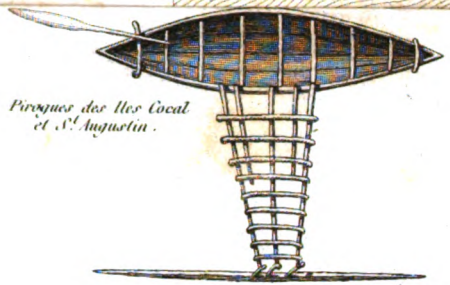
Digitized by Google

grande quantité de noddis de la petite espèce, et nous les mettions en liberté, après leur avoir attaché à la patte une mince plaque de fer-blanc, sur laquelle était gravé le nom de notre corvette, indices fugitifs de notre passage dans les archipels semés d'écueils, des Carolines. Ces oiseaux, en cas de naufrage, eussent pu devenir les messagers de nos dernières nouvelles, et morts nous eussions sans doute subi la loi commune en devenant des voyageurs intéressants !

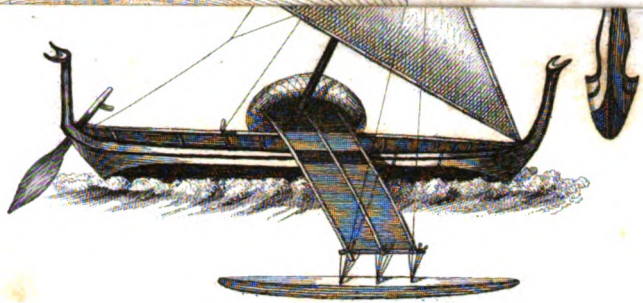
Le 9 nous reconnûmes une terre dans le lointain, et notre sillage nous en rapprocha bientôt, et l'île qui se dessinait devant nous, découverte par le navigateur Mauselle, qui la nomma le *Grand-Cocal*, n'est distante que de douze milles d'une autre île, entrevue par le même navigateur, et qu'il nomma *Saint-Augustin*. Nous restâmes en panne pendant la nuit pour reconnaître cette dernière qui nous parut formée de deux pâtés uniformes de corail recouverts d'arbrisseaux et de cocotiers, bordés d'un liseré de sables jaunes, et ceux-ci protégés par une écharpe de récifs sur lesquels la mer se déferle avec violence. Un village se dessinait à la pointe sud, et quelques naturels, fuyant des bords du lagon central, essayèrent en vain de lancer une pirogue pour nous joindre, mais comme notre corvette fendait l'onde avec rapidité, ils perdirent l'espoir de nous atteindre et rentrèrent bientôt. Le plan de cette île dressé par moi à vue d'œil, donnera une idée exacte de la singulière formation de ces îlots étroits et rubanés sur la surface de la mer, et munis à leur centre par des lagons paisibles où des poissons abondent comme dans un réservoir que la nature a placé au milieu d'eux pour assurer leur subsistance.

Nous voilà donc entrés dans ce parterre d'îles semées au nord de l'équateur et qu'habite une race particulière que nous avons nommée les Mongoles-Pélagiens, et qui peuple exclusivement les îles Carolines. Une longue suite d'archipels distincts,

Digitized by Google



Pirogues des Iles Coral et St. Augustin.



Journal Pittoresque.

Voyage autour du Monde.

Digitized by Google

Digitized by Google

s'étend depuis le 132° de longitude jusqu'au 173e dans l'hémisphère nord. Les Carolines, ainsi nommées en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, ont été jusqu'à ces dernières années, l'objet des spéculations les plus hasardées de la part des géographes, et si elles sont beaucoup mieux connues, on le doit aux travaux de MM. Freycinet, Duperrey, Kotzebue, Lüske et quelques autres. On les trouve mentionnées pour la première fois d'une manière un peu étendue, dans les *Lettres Édifiantes*, des missionnaires, et le nom du père Cantova se rattache surtout aux travaux qui les ont fait mieux connaître. C'est à Cantova qu'on doit une carte de ces îles qui a fort occupé les géographes, car faite sur le dire des insulaires, le gisement de chaque île n'a pu être fixé que d'une manière très-arbitraire, et les commentaires n'avaient pas peu contribué à embrouiller la matière, de sorte que l'opinion de la non-existence de toutes ces îles a fini par prévaloir. Aujourd'hui on parle autrement, car les indications de Cantova se vérifient chaque jour. On suppose que ce fut *Eap* que le pilote don Francisco Lascano découvrit en 1686, après que les Espagnols eurent pris possession des îles Mariannes. Les Européens s'occupèrent beaucoup de ces îles dans l'intervalle de 1696 à 1772. C'est même en 1696 que don Juan Rodriguez en aperçut un des grands groupes et qu'échoua son vaisseau sur le banc de Santa-Rosa, à environ 45 lieues de Guam. En 1770 quelques colons furent expédiés sur la petite île Saint-André pour la coloniser et y furent tous égorgés. Mais pour tracer l'histoire de ce groupe, il nous faudrait entrer dans de trop nombreux détails, et le lecteur peut consulter les documents publiés sur ce sujet [1]. Ainsi donc les cartes du père Cantova

[1] Les principaux écrits sur les Carolines sont : *Lettre du P. Paul Clain, Lettre édif.*, I, 111 ; *Relation en forme de journal*, *ibid.* VI, 75 ; *Lettre du P. Cazier*, *ibid.* XVI, *Lettres du P. Cantova*, *ibid.* XVIII, 188 ;

Digitized by Google

et de don Luis de Torrès, ont donné aux îles de cet archipel des rapports qui ne sont pas exacts sans doute, puisqu'ils ont isolé, et placé à de grandes distances les unes des autres, des îles qui forment des systèmes d'îles portés sur un même plateau, et que les Anglais ont appelées *Iles-Groupes* et pour lesquelles j'ai proposé le nom de *Polynèse*.

Journal de Wilson et naufrage aux îles Pelew, par Keate, trad. franç., 2 vol. in. 8°: Chamisso, *Voyage autour du monde* du Capitaine Kotzebue, t. 3 de l'éd., anglaise *. *Mesteus;* etc, etc.; *Histoire des îles Mariannes*, par Charles Le Gobien, Paris, in-12, 1701.

* Les insulaires des îles Carolines nomment l'île de Guam Waghal, et la regardent comme un grand pays. où il y a en abondance des bœufs, du fer et d'autres richesses. Leurs plantes alimentaires sont les cocos, etc. Ceux de ces peuples qui visitent les îles Mariannes, appartiennent principalement aux îles *Ulea Lamoursec*, et *Sataotte*. Leur rendez-vous est fixé à Lamoursec d'où les flottilles appareillent en avril. Leur première halte a lieu à Fayo, îlot inhabité, à deux jours de navigation du point de départ; leur retour est fixé en mai, et au plus tard en juin, avant l'établissement de la mousson d'ouest, qu'ils redoutent singulièrement. En 1814, la flottille qui visita Guam, se composait de 18 pros, chargés de curiosités et plus spécialement de coquillages. Ils reçoivent en échange du fer, des colliers de verre et des étoffes, Don Luis de Torrès indiqua une haute terre fort grande que le brick *San-Antonia* de Marseille vit le 10 décembre 1814, et qui a été découverte par le capitaine Doublon. C'est évidemment, dit M. de Chamisso, *Quiroso* ou *Hogoleu*.

Suivant M. de Chamisso, *Ulea* de Kadu, se prononce *Ola* à Radack. Cantova écrit *Ulce*, Torrès prononce *Guliai*. Ce sont les treize îles vues en 1797 par Wilson. *Lamurrec* de Kadu et *Lamurrec* de Cantova, la *Mugnak* de Torrès, *Lamoursec* de Krusenstem; *Lamourca*, *Lamouirec* ou *Falou* du P. Legobien. Wilson la nomma *île de Swcede*.

Setoan de Kadu est *Scteoel* de Cantova, *Satahoual* de Torrès, l'île de *Tucker* de Wilson.

Bigelle de Kadu est *Piguelao* de Torrès. C'est une île inhabitée que les Carolines visitent pour y faire la pêche, et qui n'a pour eau douce que celle qui tombe du ciel et qui est contenue dans des trous.

Logolen Cantova est appelée *Longoulous* ou l'île du Prince par les Carolines. *Eap* de Kadu, et *Yap* de Cantova, *Yapa* de Torrès, et *Ala-Cap* de la relation des îles Pelew. La flotte de Nassau la mentionne en 1625, et l'Exeter en 1793.

Strong's Island, et l'île *Teyoa* d'Arrowsmith, l'île Lope de 1807, l'île de Saint-Barthelemy de Loyola de 1526 (l'île Oualan, de la Coquille).

Digitized by Google

L'immense archipel des Carolines se trouve ainsi former une bandelette étroite, entre les 6 à 10 degrés de latitude nord, et cet archipel est lui-même le résultat d'une aggrégation de certains groupes, formés chacun de 15 à 30 îlots et au milieu desquels sont semées quelques terres isolées, des îles hautes et un plus grand nombre d'îles plates, toutes reposant sur des ressauts sous-marins.

Les îles Pelew sont le premier anneau de cette longue chaîne à l'ouest, tandis que les groupes de Radich et de Radack semblent en être la terminaison à l'est. Les groupes bas et morcelés des Mulgraves, Gilbert et Marshall en sont un rameau dévié sous l'Equateur et dont la position lie les Carolines au reste des îles de l'Océanie. La race des Mongoles-Pélagiens se trouve en effet ne pas dépasser l'île Saint-Augustin de Maurelle.

Semés pour la plupart sur des îles basses à peine élevées au-dessus des vagues, peuplant indifféremment quelques terres montueuses et volcaniques, les Carolins n'ont rien, ni dans les habitudes, ni dans leurs mœurs, qui puissent les rapprocher des vrais Océaniens. Habiles navigateurs, ils possèdent une connaissance étendue du cours des astres. Ils construisent leurs pirogues avec un talent d'exécution ignoré de tous les autres insulaires de la mer du Sud. Ces peuplades encore si nulles, encore si mal connues, ont besoin d'être étudiées de nouveau. Elles ont dû émigrer des rivages de l'Asie, et leurs essaims ont fondé de proche en proche des colonies nouvelles au fur et à mesure que les îles sortaient du sein des eaux. Les Carolins familiarisés avec les longs voyages, sont généralement d'habiles marins, et l'emportent sous ce rapport sur tous les autres peuples du Grand-Océan; avec leurs escadrilles, on les voit, profitant des moussons, entreprendre de longs voyages, en se guidant sur les astres à l'aide des vents régnants.

Digitized by Google

Mais revenons au cours journalier de notre paisible navigation. Chaque jour, à mesure que nous avancions dans ces parages si émaillés de terres, des êtres nouveaux venaient appeler notre attention. C'étaient d'élégantes stemes aux formes gracieuses, de gros requins à extrémités des nageoires blanches, voraces, tyrans de cette mer échauffée, car l'un de ceux que nous prîmes, avait l'estomac entièrement rempli de poissons et de poulpes encore à demi entiers, des marsoins gris et de petite taille.

Le 15 mai nous nous trouvions naviguer très-près des îles basses de Drummond et de Sydenham, les *King's mill* des cartes d'Arrowsmith, découvertes en juin 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall. Ces îles, placées par 1 degré 20′ de latitude sud et 72° 40′ de longitude orientale, s'étendent jusqu'au 10e degré de latitude nord, et dessinent sur la surface de la mer un long et étroit ruban de terre bordé de récifs et couvert de cocotiers. Une seule pirogue, montée par trois hommes, osa s'aventurer le long de la corvette, et ce n'est qu'après bien des irrésolutions que ceux-ci se hasardèrent à monter sur le navire.

Les naturels n'apportèrent avec eux aucun objet d'échange; ils n'avaient dans le fond de leur pirogue que des mollusques du bénitier tridacne qu'ils venaient de prendre sur les récifs, et qui sont sans aucun doute une des principales ressources de leur vie.

Nous leur donnâmes des couteaux, qu'ils parurent nommer *tibi;* et des hameçons qu'ils appelèrent *matao*. On voyait qu'ils savaient apprécier le fer; mais leur langage inintelligible pour nous, n'avait aucune analogie avec les autres dialectes parlés dans l'Océanie.

La teinte de leur peau était assez foncée, et leurs membres étaient grêles et maigres, deux circonstances qu'il faut sans doute attribuer à leur habitation sur des récifs découverts et

Digitized by Google

peu productifs. Leurs traits sont élargis et grossiers, et leur teinte est un bronze cuivré foncé en noirâtre, leur intelligence parut bornée et leur extérieur peignait la misère et le peu de ressources du sol qu'ils habitaient.

Le plus jeune des trois individus était recouvert d'une lèpre furfuracée qui est si commune chez tous les nègres océaniens, et qui paraît être propre à tous les peuples riverains qui se nourrissent presque exclusivement de poissons. Ces trois hommes avaient le ventre serré par des tours d'une corde faite avec le brou de coco; ils ne s'épilent point, ni ne pratiquent la circoncision. Aucun voile ne couvre les organes générateurs. Ces insulaires portent les cheveux coupés courts et n'ont point de barbe ni de moustaches qu'ils taillent avec des coquilles.

Nous ne leur vîmes dans les mains aucune espèce d'armes. Leur coiffure consistait en un petit bonnet rond tissé avec des folioles sèches de cocotier, et pour tout vêtement ils portaient une natte très-grossièrement faite et percée au milieu comme le *poncho* des Araucanos, avec laquelle ils se garantissent les épaules et la poitrine.

Ils sont familiarisés avec la navigation et s'avancent assez loin de leurs îles en emportant une provision d'eau douce dans des noix de coco. Leurs pirogues n'offrent plus rien de semblable avec celles des Océaniens, et, bien que construites sans grandes précautions, elles retracent la forme des *pros* si élégants des Carolins occidentaux; on doit penser que la disette du bois et le peu de facilité qu'ils ont de trouver des matériaux convenables sont les seuls causes de la négligence qui paraît avoir présidé à leur construction. Mais ces embarcations s'évoluent de la même manière, en changeant seulement la voile pour que l'avant devienne l'arrière, *et vice versâ*. Ces *pros* sont simples et longs d'environ vingt pieds sur deux de largeur. Un madrier servant de balancier est tenu forte-

Digitized by Google

ment à une certaine distance du bord par plusieurs perches, et supporte une sorte de plate-forme. Le corps de la pirogue est formé de bordages minces, concentriques, très-solidement cousus ensemble, et soutenus par des membrures gracieuses ; ses deux extrémités se terminent en pointe. De petits bancs servent de siége aux pagayeurs. Le mât est penché sur l'avant, et implanté sur le côté droit; des haubans le soutiennent, ainsi qu'une perche recourbée qui appuie sur la plate-forme du balancier. La voile a la coupe d'un deltoïde dont la partie la plus large est la plus supérieure; elle est formée de laisses de nattes très-grossières et réunies entre elles. Une longue pagaie sert de gouvernail [1].

Par ces données on reconnaît déjà un peuple éminemment navigateur, ayant des idées très-avancées pour la construction des embarcations avec lesquelles il va d'île en île et sur les récifs pêcher sa subsistance ; car les cocos de ces terres noyées ne sont point suffisants pour alimenter la population entière, et les végétaux nourriciers des Océaniens, tels que les arbres à pain, les ignames, manquent le plus ordinairement sur ces îlots. Mais plus nous avancerons vers l'Ouest, plus nous verrons ces *pros*, conservant toutefois leurs mêmes formes, nous offrir le beau idéal d'une pirogue par leurs ornements et le fini de leur architecture, par leur marche supérieure, et la précision et l'art avec lesquels ils sont évolués.

Le 16, dans la nuit, nous aperçûmes un feu dans le nord-est. On vira de bord pour courir sur la terre au jour, et par une belle matinée nous longeâmes une terre que nous recon-

[1] Le manque d'arbres est tellement la cause unique de la négligence apparente avec laquelle les pirogues des îles basses sont construites, que leurs mâts, leurs balanciers étaient faits de plusieurs pièces tortueuses d'un mauvais bois, tel que l'*hibiscus tiliaceus*, et malgré cela ajustées avec beaucoup de soin.

Digitized by Google

nûmes être l'île Sydenham, primitivement découverte par le capitaine Bishop, et vue en 1809 par le brick *l'Élisabeth*, dont le commandant la nomma *île Blaney*. Cette île gît par 0° 32′ 0″ latitude sud et 172° 14′ longitude est; elle est basse et sa forme est celle d'un grand arc un peu irrégulier, et n'ayant que vingt milles de longueur.

Sa surface, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, est très-boisée, surtout dans la partie méridionale, où l'on remarquait un grand nombre de cabanes entourées de bosquets. Lorsque les habitants aperçurent la corvette *la Coquille* côtoyant leur rivage, ils s'élancèrent dans leurs pirogues, et en un clin-d'œil nous en vîmes une vingtaine manœuvrant par escadrilles pour nous joindre; mais une seule y parvint; elle était montée par dix naturels grands, forts et nerveux. La couleur de leur peau tirait sur le noir fuligineux intense; leurs cheveux, très-noirs, étaient courts, et la barbe peu fournie. L'un d'eux s'était fait un bonnet avec la peau d'un gros diodon, et était revêtu d'une casaque grossièrement fabriquée avec des fibres de cocotiers; les autres naturels étaient complétement nus, et tous avaient les cuisses tatouées par lignes peu foncées et circulaires. Leur cou était entouré de colliers formés avec les valves rouges d'un peigne, et leur ventre était serré par plusieurs brasses d'un cordonnet très-fin et teint en noir, ou avec des cordes enfilées par une innombrable quantité de petites rouelles d'un bois très-dur et noir.

Leurs haches sont faites avec des fragments de la coquille *tridacne*, dont le bord est aiguisé et que supporte un manche en bois. Leurs nattes sont tissées avec des lanières étroites de *pandanus*; ils en échangèrent quelques-unes, ainsi que trois cocos frais, les seuls qu'ils eussent dans leurs pirogues, pour des clous, des hameçons et des couteaux qu'ils nommaient *tibi*; les miroirs leur causèrent la plus grande surprise.

Ces insulaires étaient de mauvaise foi dans leurs échanges;

Digitized by Google

rarement ils donnaient l'objet dont ils avaient reçu la valeur. La construction de leurs pirogues était parfaitement semblable à celle des habitants de l'île Drummont. La physionomie de ces dix hommes était peu prévenante : de larges cicatrices annonçaient qu'ils font fréquemment la guerre; ce qui, joint à leur peu de ressources dans leur île, doit leur donner des mœurs inhospitalières. Ils parlaient avec volubilité : c'est avec bien de la peine que nous pûmes obtenir le nom dont ils se servent pour désigner leur île, qui est *Motou ia* pour la partie sud, et *Motou tera* pour la partie nord. Les seuls mots que nous puissions joindre à ces deux-ci sont : *cari*, sourcils; *tepahi*, nez; et *taniga*, oreille.

Le 17 mai 1824, nous eûmes connaissance des îles Henderville et Woodle [1], séparées l'une de l'autre par un canal qui a cinq milles de largeur. Par leur disposition elles ont la forme d'un fer à cheval, et sont bordées par une épaisse ceinture de récifs dont le centre est occupé par un vaste lagon. Çà et là, paraissent quelques cabanes, ou plutôt des huttes grossières, dont les toits descendaient jusqu'à terre. Un grand nombre de naturels, parcourant la grève, se détachaient vivement sur la blancheur éblouissante des sables de coraux : tous formaient une scène animée et mouvante. Les femmes et les enfants, attachés au rivage par la curiosité, restaient spectateurs, tandis que les hommes portant des pirogues et les jetant à la mer, s'efforçaient d'atteindre la corvette.

Ces naturels ressemblaient aux précédents, ils étaient entièrement nus; mais nous remarquâmes qu'ils s'épilaient soigneusement. L'un d'eux avait sur la tête un bonnet pointu fait avec une feuille de bananier roulée; leur coloration, ainsi qu'on doit le penser pour des hommes immédiatement placés

[1] Elles gisent par 0° 10′ de latitude N. et 171° 25′ long. E.

Digitized by Google

sous la ligne, était très-foncée. Un naturel âgé, qui paraissait jouir d'une certaine autorité, se tint longtemps debout au milieu d'une pirogue, en parlant avec feu : sans doute qu'il nous adressait quelque discours dont les mots frappèrent vainement nos oreilles. Il était distingué par deux ovules (*œufs de Léda*), suspendues au cou, et par des bracelets très-blancs formés de coquillages enfilés.

Vers midi nous gouvernâmes sur l'extrémité méridionale de l'île Woodle, qui n'est distante de l'île Dundas, que de 6 à 7 milles. Cette île, découverte en 1809 par le navire l'*Élisabeth*, nous présenta une nombreuse population : nous comptâmes plus de trois cents naturels courant sur le rivage ; quelques-uns étaient armés de longues lances ; les femmes avaient le corps entouré d'un pagne, tandis que les hommes étaient complétement nus. A leurs gestes, à leurs cris, il était facile de juger qu'ils avaient rarement occasion de voir dans leurs parages des navires européens. Un grand nombre de pirogues se dirigèrent aussitôt vers *la Coquille*, et, comme une brise favorable nous poussait, deux d'entre elles, plus persévérantes, parvinrent à nous joindre, lorsque nous étions à trois lieues de terre : les naturels qui les montaient n'avaient aucun objet d'échange ; mais ils témoignèrent vivement leur estime pour les couteaux, les clous, les hameçons et le fer, sous quelque forme qu'il fût : ils avaient pour ornement des ceintures en coquilles taillées en rouelles, placées autour du corps, du cou, des poignets et des jambes. Ces deux pirogues étaient plus petites que les précédentes, mais construites d'ailleurs comme elles, en bordages cousus et avec des balanciers ; leur équipage ne se composait que de quatre hommes, n'ayant pas même une feuille de figuier pour les vêtir, et complétement épilés, à l'exception d'un seul. Leur peau fortement bronzée, était cependant déjà plus claire que celle des premiers Carolins, que nous avions vus, et tous

Digitized by Google

portaient trois cicatrices d'entailles profondes sur les téguments de l'épaule droite. L'ensemble de leurs traits était assez régulier, quoique l'aspect en fût farouche et sauvage ; leur taille était médiocre. L'un d'eux, qui paraissait jouir de quelque autorité sur ses compagnons, était tatoué sur les cuisses et sur le dos par lignes légères, disposées avec délicatesse autour de ces parties.

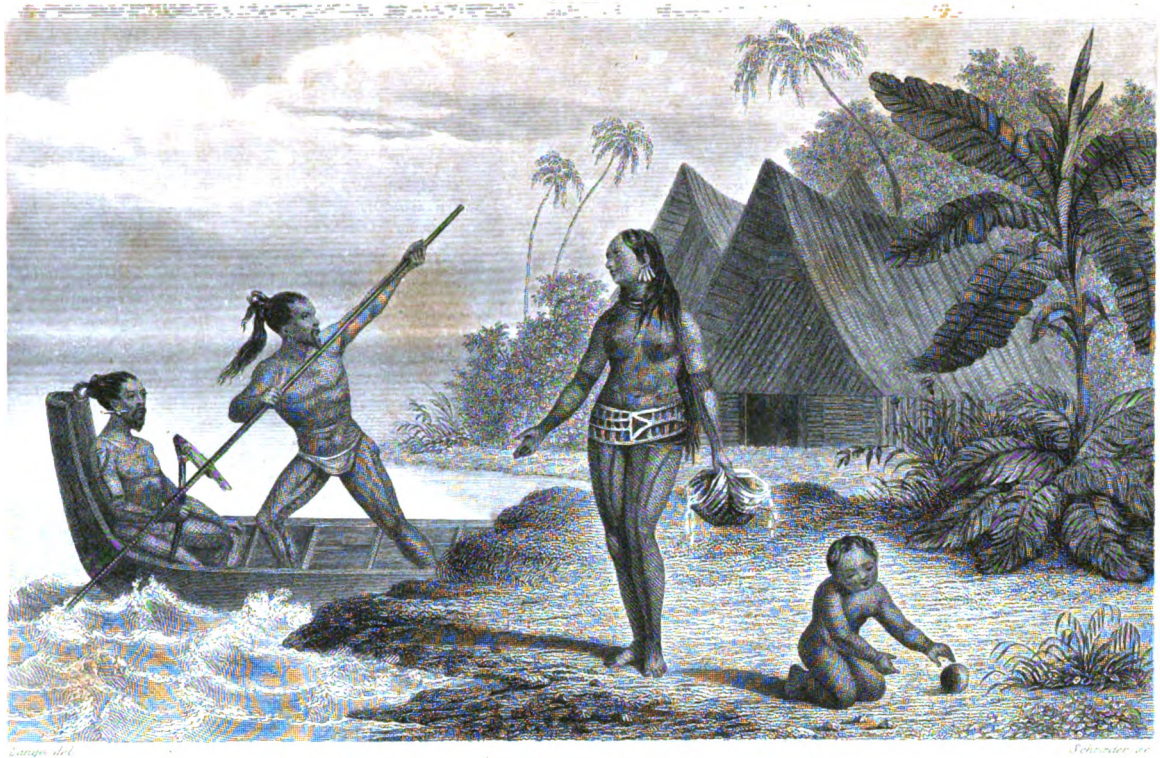
Au reste, ils montèrent à bord sans hésitation, et sans témoigner de crainte ; ils n'avaient point d'armes, et mirent dans leurs échanges la plus grande bonne foi. Comme à leurs voisins leurs ornements consistaient en ovules. Leur habitude d'observation est tellement perfectionnée, qu'ils s'aperçurent bientôt que des nuages s'amoncelant à l'horizon, annonçaient du mauvais temps, aussi se hâtèrent-ils de gagner leur île, et à peine en touchèrent-ils les bords, que des grains subits et violents se firent sentir.

Les jours suivants, nous longeâmes les îles Hall, Gilbert, Knoy, Charlotte, Mathews, ainsi que l'archipel de Marshall, et les îles Mulgrave et Bonham. Elles nous présentèrent dans leurs formes, comme dans la race humaine qui les habite, des particularités identiques avec celles que nous venons de rapporter.

Toutes ces îles sont donc entièrement basses, formées par des bancs massifs de coraux qui sont eux-mêmes le résultat d'un travail lent et successif d'animaux presque imperceptibles. Ces polypes mous et gélatineux peuvent donc décomposer les eaux de la mer, en retirer le carbonate de chaux, pour élever jusqu'au niveau des vagues, des plateaux qui finissent par recevoir d'abord des colonies végétales, puis des animaux et ensuite des migrations d'hommes.

Mais ces saxigènes placent-ils indifféremment leurs murailles dans les abîmes de la mer, ou seulement à des pro-

Digitized by Google



Naturels de l'île d'Oualan.

Voyage autour de M. ute

Digitized by Google

Digitized by Google

fondeurs déterminées ? Des expériences positives prouvent aujourd'hui que ce n'est jamais que sur les sommets des hauts-fonds ou chaînes sous-marines, sillonnant et formant des bassins au fond des océans, qu'ils asseyent la base de leurs édifices : aussi remarque-t-on que les rochers de corail affectent les formes les plus bizarres dans leurs dispositions sur la surface de la mer ; qu'ainsi on les voit former des remparts autour des hauts pitons volcanisés des grands archipels ; qu'ailleurs, là où le volcan sous-marin n'élève point son cône au-dessus de la surface des vagues, sont des plateaux bas qui se découpent souvent sur le pourtour du cratère, de manière que l'intérieur reste vide à cause d'une grande épaisseur de la masse des eaux ; et c'est ainsi l'origine des îles à lagons intérieurs. Et ne voyons-nous pas au milieu des Carolines, des îles volcaniques élevées, telles qu'Oualan et Hogolous, avoir des barrières de polypiers sur leurs pourtours, d'où s'élèvent des motous ou îlots couverts de végétaux, tandis que l'intérieur ne présente qu'un ou plusieurs des pitons du mont ignivome complétement isolés ?

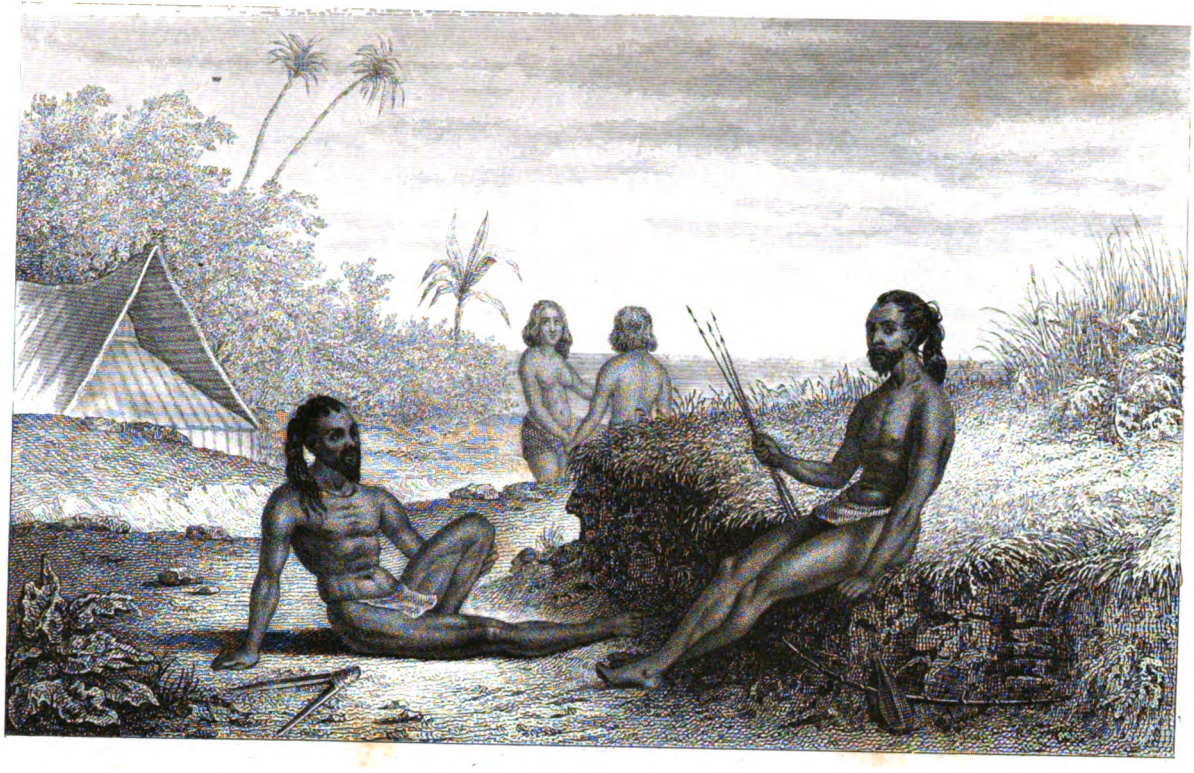
Le 30, nous communiquâmes avec un navire occupé à la pêche de la baleine : c'était le *Boston* de Nantuchet, qui se rendait sur les côtes du Japon pour continuer sa pêche. Il avait pris dix cétacés dans l'intervalle qui sépare les îles Mulgraves des îles Carolines. Le 1^er^ juin, nous nous trouvâmes au milieu d'une foule d'êtres qui s'ébattaient dans l'air ou dans la mer, et des noddis, des frégates, des fous, des phaëtons, se croisaient dans leur vol, tandis que des bandes de thons, des nuées de poissons volants, sautaient ou volaient au-dessus des légères vagues qui sillonnaient la surface de l'océan.

Le 3 juin nous eûmes connaissance d'une terre haute que

Digitized by Google

nous côtoyâmes, afin de trouver un mouillage. M. Bérard expédié avec un canot, revint après avoir découvert un hâvre sûr et peu spacieux, et ce ne fut que le 5, que l'on se décida à y entrer. Cette terre haute est l'île d'Oualan.

Digitized by Google



Habitans de l'Ile d'Oualan.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Observations générales sur l'île d'Oualan [1] (sol productions, habitants, mœurs, langue, etc.)

(du 5 juin 1824 au 15 du même mois).

Des voyages lointains, tel est sur nous l'empire ;
C'est l'air du monde entier que par eux on respire.
(DELILLE, *Poésies fugitives.*)

L'ILE de Oualan [2], ainsi nommée par les naturels qui l'habitent, paraît avoir été découverte en 1804, par le capitaine américain Crozier, qui lui donna le nom d'île *Strong*, en l'honneur d'un gouverneur de la province de *Massachusset*. Il ne paraît pas avoir eu de communications avec les insulaires; et cette découverte, mise dans les feuilles quotidiennes du temps, ne parut point authentique, puisqu'elle n'est pas

[1] Ce chapitre a été publié dans le *Journal des Voyages*, année 1825 (tome XXVI, pages 129 et 273). J'ai dû conserver sa rédaction qui se ressent de la fatigue de la campagne, car elle fut mise au jour aussitôt après mon arrivée en France, parce qu'elle a été citée par le voyageur russe Lütke qui en a commenté divers passages.

[2] M. Durville, prenant le contrepied de ses compagnons, a affecté d'écrire *Ualan*; or, je lui défie de citer un peuple de l'Océanie et de la Polynésie, où l'*u* ne se prononce comme en Europe (la France exceptée) par *ou*.

Digitized by Google

portée sur les cartes anglaises les plus récentes (1822), tandis qu'on y trouve placées les îles de *Teyoa* et *Hope*, qui sont évidemment *Oualan*, comme nous nous en sommes assurés pour une, tandis que *Hope*, prétendue découverte en 1807, n'est admise que sur des erreurs de longitude. Enfin M. de Chamisso pense même, que c'est aussi l'île désignée sous le nom de *San-Barthelemeo-de-Loyola*, vue en 1526.

La détermination de l'île *Strong*, par le capitaine Crozier, ne diffère que de peu de celle trouvée par les officiers de la corvette *la Coquille*. Cette île gît par 5° 21′ 32″ de lat. N. et 160° 48′ 22″ de longitude orientale. La variation et de 8° 50′ N.-E.

L'île de *Oualan* se trouve isolée, à une égale distance à peu près, du groupe des *Carolines*, et des archipels *Mulgrave* et *Gilbert*. Elle fait une exception remarquable, au milieu des îles basses de corail dont cette mer est parsemée, par son élévation montagneuse. Elle court du N.-E. au S.-O., n'ayant que vingt-quatre milles de circonférence (huit milles de longueur et neuf de largeur); mais une ceinture épaisse de coraux l'entoure entièrement. Sa partie sud offre quelques *motous* ou îlots de madrépores, boisés; les montagnes sont ravinées et déchirées, quelques-unes sont terminées par des pics aigus. La végétation la plus active revêt l'île entière, tandis que des forêts de mangliers s'étendent sur le littoral, au milieu des vases fétides, que le mélange des eaux douces avec celles de la mer, y accumule.

Les récifs forment autour de l'île un cordon parfois épais d'un mille, qui est interrompu, sur quelques points, pour former cinq havres, dans lesquels on peut trouver un bon mouillage [1]; deux d'entr'eux surtout, sont propres à recevoir de forts navires. Le port de *Lélé*, ou baie de *Pané* des naturels,

[1] Deux havres plus petits reçurent les noms de deux de nos officiers : ports *Bérard* et *Lottin*.

Digitized by Google

est le plus spacieux; il est abrité de toutes parts, excepté à l'est, où la barrière des récifs s'ouvre pour donner naissance à une passe étroite. Mais ce mouillage, qui serait très-commode, par rapport au voisinage du village de *Lélé*, où résident les chefs et la majeure partie de la population, est directement sous le vent régnant (E.-S.-E.); de sorte que, s'il est facile d'y entrer, il n'en est pas de même pour sortir : on a aussi le désavantage de ne pouvoir se touer dans la passe, car on cesse de trouver fond, non loin des coraux, où le ressac est des plus violents.

Le havre de *la Coquille*, où nous mouillâmes, reçut son nom de la corvette; il est placé sur la côte occidentale de l'île, et a des dimensions assez étendues, quoique des bancs encombrent son intérieur. Le mouillage est aisé à prendre. Toutefois, on laisse tomber une ancre à jet dans la passe, et on entre, en se touant, dans l'intérieur du havre, en contournant divers petits bancs de coraux à fleur d'eau. La mer y est calme et tranquille comme dans un étang, et est à peine ridée par le vent régnant. L'ancrage est très-bon et très-tenace, par un fond de vase noire unie à un mortier de corail pulvérisé dans le voisinage principalement des deux petits îlots, situés au fond du havre, et dont l'un fut choisi pour établir l'observatoire.

Pendant les dix jours que nous passâmes au havre de *la Coquille*, les vents soufflèrent presque constamment du N.-E., N.-N.-E., E.-N.-E., mais très-légèrement; et souvent nous eûmes des moments de calme parfait : alors la chaleur était très-intense. Le temps était superbe lorsque nous attérîmes, et il continua ainsi pendant les trois premiers jours de notre relâche. Ensuite nous essuyâmes quelques grains de vent et de pluie, qui durèrent l'espace de quatre jours, et soufflèrent avec assez de force, mais ils terminèrent par des raffales expirantes, et des pluies subites et peu durables. La plus

Digitized by Google

grande partie des grains, attirés par les sommets des montagnes, tombaient dans les vallées inférieures. La prodigieuse ou *luxuriante* végétation de *Oualan*, l'abondance des sources et des ruisseaux, l'humidité permanente du sol, annoncent que les pluies, dans l'hivernage, doivent y être fréquentes. Le baromètre, à midi, se maintint à 28 p., le 6 seulement, il descendit à 27 p. 11 l. 8. Le thermomètre, à midi et à l'ombre, monta à 31° 4 centig., pour maximum, et descendit au plus à 27° 8. La température de l'air, au milieu de la nuit, se maintint asssz régulièrement, à 28° 2'. Celle de l'eau ne différait que d'un degré de celle de l'air, même à minuit. Les journées étaient excessivement chaudes : la chaleur était mordicante et fort incommode. Les nuits étaient pures et sereines, dans les beaux jours; mais vers quatre heures du matin, l'humidité et la fraîcheur devenaient très-sensibles.

Les montagnes qui forment l'île de *Oualan*, sont élevées et déchirées. Leur origine volcaniqne se décèle de prime-abord, et l'examen des roches vient ensuite confirmer cette opinion. La montagne la plus élevée (678 mètres), se termine par un piton aigu, solitaire, tandis que deux pitons accolés couronnent la montagne la plus voisine. Les autres montagnes n'ont point de formes distinctes, autres que des déchirements assez ordinaires aux terrains d'origine ignée. Une profonde vallée semble isoler l'île en deux portions, qui seraient unies par une colline peu élevée, et c'est ce qui concourt à donner à l'île la forme d'un trèfle, qu'elle affecte. La montagne de la partie nord a 106 mètres d'élévation : sa cime est tronquée, et présente un plateau, sur lequel se reposent le plus fréquemment les nuages. La principale chaîne, qui lie cette division de croupes montagneuses, se dirige du N.-E. au S.-O., déclinant insensiblement vers le sud-ouest. Des vallées et des gorges isolent ces divers chaînons, et la vallée centrale paraît être le rebord d'un cratère depuis longtemps éteint. Celle-ci

Digitized by Google

est bien arrosée, très-fertile et large. Les insulaires y ont établi des cultures et des cabanes. Des arêtes le plus souvent abruptes et roides, bordent généralement les ravins, et la plupart des pitons sont tellement escarpés, et les fourrés de végétaux si épais, qu'ils paraissent être inaccessibles.

La chaleur du jour vaporise sans cesse une grande masse d'eau que les montagnes attirent, et dont la végétation absorbe une partie. Il en résulte ce nombre très-grand de ruisseaux, qui coulent de toutes parts, sur le flanc des montagnes, se creusent des lits étroits, ombragés de beaux arbres, ou rencontrant des obstacles, tombent en formant de petites cascades, sur des lits de galets. Ces ruisseaux sillonnent les vallées, se réunissent ou se divisent. Leurs eaux fraîches et murmurantes forment en serpentant de petites rivières, qui vont se perdre à la mer, en s'ouvrant un passage à travers les mangliers et la couche épaisse de limon, qui bordent la côte. A l'embouchure de ces ruisseaux, il n'y a guère que trois pieds d'eau, et un pied ou deux au plus, dans la partie déclive de leur cours. De cette abondance d'eau, unie à la chaleur, résultent une grande fécondité et une fertilité, qui ne demanderaient qu'à être utilisées ou dirigées. L'eau que les navires, qui y relâcheront, auront à remplacer, n'est pas toutefois aisée à faire, parce que les récifs s'opposent à ce que les canots puissent franchir la barre et remonter dans les rivières. Il faut alors rouler par mer les pièces, et remonter assez loin la rivière pour puiser de l'eau douce. Sans cette précaution, il arrive souvent qu'on ne prend que de l'eau saumâtre, comme cela nous advint. Les matelots chargés de cette opération, roulent les pièces, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'ailleurs, il n'est pas possible de débarquer sur le rivage du pourtour du havre de *la Coquille*, sans se mettre dans l'eau, sur les récifs, en suivant le cours des rivières pour remonter dans l'intérieur, car on ne pourrait que difficile-

Digitized by Google

ment franchir l'espace qui forme un littoral d'un limon à demi liquide, dans lequel on enfonce sans pouvoir s'en retirer, au milieu du lacis inextricable des innombrables racines de mangliers; au contraire, les portions sud et nord de *Oualan* sont bordées de plages uniformes de sables, que retiennent des vaquois ou d'autres grands arbres; sur ces plages les naturels ont établi des petits villages, et des touffes peu fournies de cocotiers les environnent.

La roche qui semble composer en général les montagnes, nommées *Holl* dans la langue des naturels, est un trachyte poreux. Il y existe aussi du basalte, car j'en vis de gros blocs pentagonaux dans les murailles de *Lélé*, et une large rouelle à cinq faces, servant chez un habitant à broyer le *kava*. J'eus également occasion de voir quelques haches en basalte, dans des cabanes, de même que des morceaux d'obsidienne, ou verre volcanique. Tous les fragments, que roulent les ravines, sont aussi de trachyte, mais je ne connais qu'un seul endroit d'une montagne, qui en présente à nu un prisme conique. Partout ailleurs le sol est recouvert d'un lacis de lianes grimpantes, dans les fourrés d'arbres divers. Sur la côte on rencontre des fragments de madrépores spathisés; les naturels les emploient pour faire les haches dont ils se servent.

La ceinture des récifs, qui constitue le pourtour de l'île, est formée de polypiers madréporiques, que la mer a roulés et détachés parfois par blocs énormes, découvrant considérablement à marée basse. Les vagues déferlent avec violence sur les blocs déracinés, qui forment la portion avancée du récif. L'espace jusqu'à terre est un plateau de sable fin madréporique, que quelques pouces d'eau recouvrent en certains endroits, tandis qu'il y a des crevasses plus profondes. Chaque jour, des arbres appropriés à ce genre de colonisation, s'avancent, et augmentent ainsi l'étendue de l'île. Sur ces plateaux se trouvent en abondance des polypiers *opuntia*, un

Digitized by Google

petit fucus, une zostère, ainsi qu'une espèce d'éponge flexueuse, composée de tubes perforés au sommet, une autre espèce à tube vertical unique. J'y remarquai beaucoup de murénophis, de cônes, des poissons très-petits, ornés des plus riches couleurs, l'astérie à cinq rayons bleus, des ophiures noirs, guettant leur proie sous les roches, divers oursins, surtout la cydarite. Le véritable trépang couvre ces vastes bancs. Cette holothurie y est tellement abondante, que je n'ai jamais rien vu de pareil, dans les îles et dans les mers, réputées les plus fécondes par les pêcheurs européens, qui la vendent aux Chinois. Quant à quelques observations sur la formation des coraux, elles trouveront place ailleurs.

Les productions végétales spontanées de l'île de *Oualan*, ont des formes imposantes; quoique les espèces soient peu multipliées ou peu variées, elles n'ont pas laissé le plus petit espace de sol vide. Partout une terre glaise, mélangée avec une grande proportion d'humus, ou terreau noir et meuble, leur fournit une alimentation riche et abondante. Les mêmes plantes qui croissent dans les vallées, viennent aussi sur les montagnes, et je ne serais pas éloigné de la vérité, en ne portant qu'à cent le nombre total des espèces. Pendant notre séjour (en juin 1824), à peine aurait-on pu rencontrer vingt plantes en fleurs. La botanique oualanienne ne diffère point de celle des îles de la mer du Sud. Seulement elle présente des plantes des Moluques et des terres plus à l'est. On y rencontre non-seulement des végétaux de la Nouvelle-Irlande, mais aussi des productions animales, et surtout des poissons, mais la faible distance de 200 lieues environ, qui les sépare, rend ce fait peu remarquable. Ces deux terres sont également par le cinquième parallèle, seulement la Nouvelle-Irlande est au sud de l'équateur et Oualan au nord.

Les marchanties, les jungermannies et les fougères couvrent généralement le tronc des arbres, les pierres nues et le

Digitized by Google

sol humide. Les fougères surtout comptent plusieurs espèces, entre autres celle dont le stype élancé et droit se couronne d'un faisceau de feuilles, en revêtant l'aspect d'un palmier. Les graminées, et en général les herbes menues manquent, et ne peuvent vivre sous les arbres qui les étouffent. Dans les gorges ou dans les vallées, on remarque seulement quelques joncs, ou une graminée coupante, très-abondante dans les îles de la mer du Sud. Partout le chou caraïbe et la canne à sucre croissent à l'état sauvage. Le bananier textile et l'arbre à pain à châtaignes, s'élèvent parmi les broussailles jusqu'aux crêtes les plus élevées des montagnes, en s'unissant à une sorte d'*arec* élégant et de fougère arborescente. L'*hibiscus tiliaceus*, si utile au naturels, forme les plus épais fourrés. L'ortie textile (*urtica tenacissima*), une *malvacée* jaune, un *ixora* à corymbes de couleur de feu, sont épars dans les bois, au milieu des *baringtonia*, du *loume* ou arbre à racines plates, de l'*inocarpus edulis*, du *morinda citrifolia*. Le beau liseron (*convolvulus peltatus*), les enlace et les cache parfois sous ses larges feuilles cordiformes. La végétation de la plaine se compose d'un basilic très-odorant, d'une synantherée à fleurs jaunes très-commune, d'un cucurbitacé, d'un *pancratium*, du poivre metysticum, des *arum esculentum* et *macrorhizon*, de plusieurs espèces d'orchidées, et de *maranta* et *dracœna*, etc. Elle est d'ailleurs uniforme et peu variée. Les bords de la mer, dans les endroits où il y a des grèves sablonneuses, offrent deux espèces de *pandanus*, de *scœvolia lobelia*, du *vitex trifoliatus*, etc Les plages vaseuses sont recouvertes de mangliers, dont le tronc s'élève à plus de 60 à 70 pieds, et je remarquai dans un seul endroit un palmier nain couvert de fruits, mais je ne sais à quel genre il peut appartenir. Les arbres des montagnes ont une taille de quinze pieds au moins, et se composent généralement d'arbres à pain sauvages.

Les plantes alimentaires indigènes ont été répandues sur

Digitized by Google

cette petite île avec une profusion étonnante. Aussi les peuplades qui l'habitent sont-elles restées dans une molle indolence et dans une grande stagnation d'idées. Elles ne connaissent que le régime frugivore, et on pourrait peut-être en tirer la conclusion que leur vie douce et paisible est exempte de ces actes de cruauté qui dégradent d'autres peuples. Les naturels ont établi partout des cultures. Le cocotier, ce palmier si utile, est placé près des cabanes; la canne à sucre est plantée par carrés réguliers, généralement sur les coteaux; le sol est soigneusement débarrassé des mauvaises herbes, et chaque touffe de cannes est soutenue en faisceau, par un long piquet. Il n'y a pas jusqu'à l'arum, qui fournit le *taro*, qu'ils ne plantent avec soin le long des rivières. Mais cette plante est plus commune, croissant çà et là, que fixée dans un sol préparé pour elle. Les jardinets qui enveloppent les cabanes des naturels sont remarquables, non par le soin qu'on y porte, mais par la réunion des végétaux qui s'y pressent. Ils sont enclos avec le *dracœna terminalis*, dont les larges feuilles nerveuses se couronnent de fleurs blanches ou roses, et que des baguettes légères maintiennent en treillage. Il paraît que cette plante leur fournit encore un principe sucré qu'ils recherchent.

L'arbre qui fournit la base principale de l'existence de ces insulaires, est l'arbre à pain. Les fruits de ce végétal jonchent le sol, tant ils sont communs.

L'espèce qui sert d'aliment se nomme *mosse*, tandis qu'ils appellent *mosse soucossa*, la variété sauvage du même fruit, qui, au lieu d'être comme celui de la précédente, arrondi, est oblong, et a les aréoles de l'épiderme plus saillantes, en même temps que le centre du parenchyme est rempli de semences analogues à des châtaignes, inusitées à *Oualan*, mais estimées des Carolins.

La cannamelle qu'ils nomment *ta*, est évidemment spon-

Digitized by Google

tanée (*saccharum spontaneum*), et appartient à l'espèce à tiges rouges et grosses, dite de *Taïti*. Partout croît, comme un gramen élevé, une espèce nouvelle de canne à sucre sauvage.

Les bananiers vivent sur tous les points : il y en a plusieurs variétés, mais la qualité de leurs fruits est généralement médiocre. La meilleure espèce se nomme *oune*, et les naturels ne voulaient pas nous en donner. Elle est longue, recourbée, d'un jaune clair à sa maturité. L'espèce la plus commune est une grosse banane, arrondie, d'un jaune vif ou même orangé, dont la pulpe est âpre, et teint instantanément les urines de ceux qui en mangent, en jaune safrané très-vif. Les fruits de cette variété fort remarquable, qui donne des régimes très-gros, ne sont mangeables que cuits, quoique les naturels, qui les nomment *oune kalasse*, paraissent également s'en délecter.

L'*arum chou caraïbe* (*arum esculentum*) paraît être un aliment réservé pour l'époque où les autres substances viennent à manquer : ils le nomment *taka*, et le cultivent dans des lieux humides. La grande espèce de *gouet* (*A-macrorrhizon*), qu'ils désignent par le nom de *monaca*, et qui est remarquable par l'ampleur démesurée de ses feuilles, contient, dans ses tiges arborescentes, une abondante fécule, renfermée dans un parenchyme que baigne une séve âcre et éminemment corrosive. On envoya du bord, un certain nombre d'hommes, chercher pour l'équipage, des racines de *taro;* ils rapportèrent les tiges du *gouet* frutescent, et tous ceux qui en mangèrent, eurent des inflammations de la gorge, qui ne se dissipèrent qu'au bout d'une heure, quoiqu'une longue ébullition eût été pratiquée sur le parenchyme de ces racines. Les habitants en retirent, par le lavage, une fécule analogue à celle de la *manioque*, et en portent les fleurs dans le lobe de l'oreille. Au moment où la fécondation des germes doit s'o-

Digitized by Google

pérer, la chaleur de ce *spadice*, nommé *oune ketaque*, s'accroît considérablement et persiste un demi-jour; il s'en exhale alors une douce odeur d'iris de Florence.

Le cocotier est très-peu répandu dans l'île de *Oualan*. Ce précieux végétal, nommé *nou*, ne se fait remarquer que par petits bouquets, près des cabanes de quelques chefs. Les naturels tiennent beaucoup à ses noix, qu'ils regardent comme un mets délicieux, et, lorsqu'ils nous visitaient, ils n'en avaient qu'un petit nombre avec eux, qu'ils prisaient au point de n'en donner qu'une pour un clou, tandis que pour ce prix, on obtenait une grande quantité de fruits à pain cuits, de cannes à sucre ou de bananes. L'espèce qui croît dans l'île a sa noix beaucoup plus petite que celles des cocotiers des îles de la Société. Nous remarquâmes des carrés en bois, fixés au sommet de ces palmiers, et nous ne pûmes en apprendre l'usage. Les indigènes possèdent une adresse singulière pour enlever, avec les dents, le brou coriace qui recouvre la coque ligneuse, qu'ils nomment *foi*, tandis qu'ils appellent la chair *quano*, le lait émulsif *sano*, et le brou filamenteux *kaké*.

Le fruit de l'*inocarpus edulis*, que les naturels nomment *hi*, est fort commun. Ce grand arbre qui le produit, croît partout dans les bois, où ses châtaignes tombent sur le sol; sans que j'aie vu si les naturels les recherchaient. Il en est de même des fruits du *morinda citrifolia*, et d'une sorte de pomme de terre tuberculeuse, produite par les entre-nœuds d'une plante grimpante, qui enlace le tronc des arbres.

Les citronniers et les orangers me parurent être indigènes. Ces beaux arbres atteignent une grande taille, et végètent indifféremment auprès de quelques cabanes, comme dans les lieux les plus isolés des bois. Leurs fruits, nommés *meozasse*, n'ayant point reçu les bienfaits de la greffe, sont très-amers, et ne peuvent être employés. Une plante fort estimée et qui

Digitized by Google

fournit une boisson, avec laquelle ces insulaires se délectent, nommée *séka* ou *schiaka*, est une espèce grimpante de poivrier, voisin du *piper siriboa*. Ils tirent aussi un grand secours de quelques végétaux, qu'ils emploient dans leurs besoins journaliers : tels sont; l'*hibiscus tiliaceus*, nommé *lo*, dont le bois blanc, léger, sert à allumer le feu, et fournit les matériaux de la charpente des cabanes; le *vaquois* ou *pandanus odorantissimus*, dont les feuilles servent à faire des toitures; deux malvacées et une ortie (*urtica tenacissima ?*) employées à faire d'excellentes cordes au moyen de leurs fibres corticales; le *morinda*, usité en teinture, etc.

Les Oualanais aiment beaucoup les fleurs odorantes ou brillantes ; et les femmes se passent dans les lobes des oreilles, percés à cet effet, de gros paquets de fleurs de *tiho* (*pancratium amboinense*). Ils cultivent généralement, près de leurs habitations, un arbrisseau commun dans les bois, et qui se couvre de corymbes d'un rouge vif : c'est un *ixora*, qu'ils nomment *kalcé*. Ils n'estiment pas moins un *basilic* frutescent, nommé *haren*, qui laisse exhaler une douce odeur (comme l'indique *haren* qui, dans la langue du pays, signifie parfum), ainsi que le *dracœna*, nommé *ine-ka*.

Les productions animales destinées à la nourriture leur paraissent être inconnues. Leur vie semble être toute frugale. Les poules qu'ils possèdent sont peu multipliées et vivent dans les bois comme à l'état sauvage : elles y pondent et y couvent, sans que les naturels se donnent la peine de les soigner. Ils les nomment *mone*, et ce mot qui signifie également oiseau, semble désigner la poule comme l'oiseau par excellence. Peut-être les chefs en mangent-ils dans quelques circonstances rares, c'est ce que nous n'avons pu apprendre. Ce qui m'étonna singulièrement fut de n'y trouver, ni le chien, ce compagnon de l'homme dans tous les climats, ni le cochon, répandu aujourd'hui dans presque toutes les îles de

Digitized by Google

la mer du Sud. Ils manifestèrent même un grand étonnement à la vue de ce dernier animal, qui leur inspirait une grande frayeur. Nous pensâmes qu'il serait très-important, pour les navigateurs futurs qui viendront toucher à cette île, placée sur la route de la Chine et du Japon, d'y trouver ce précieux quadrupède; et quoique nos provisisions fraîches en fussent très-diminuées, puisqu'il ne nous restait plus que trois cochons en vie, nous ne balançâmes pas à y laisser une truie sur le point de mettre bas. Nous la confiâmes à un naturel, après l'avoir instruit de l'utilité infinie de cet animal dans l'île, et il saisit si bien cette idée, qu'il lui fit un vaste parc, et que, pendant tout notre séjour, il lui prodigua les soins les plus attentifs. Le mot cochon, que les habitants prononçaient très-distinctement, ainsi que les noms français de plusieurs choses utiles, resteront probablement dans leur langue. Le capitaine fit également présent d'une truie à un *Pennemé* du voisinage.

Le rat et le vampire sont les seuls animaux quadrumanes que j'observai à *Oualan*, et l'un et l'autre s'y sont multipliés outre mesure. Le rat (*kousique*) se tient dans les murailles qui entourent le village de *Lélé*, comme dans les arbres où il grimpe pour se nourrir de fruits. La roussette, nommée *quoy* par les naturels, affectionne les arbres morts aux branches desquels on en voit dans le jour des vingtaines d'individus accrochés.

L'ornithologie est peu riche, ou autrement peu variée, et je n'ai pu m'y procurer que onze espèces, parmi lesquelles, il est vrai, trois ou quatre appartiennent en propre à cette île, ou ne se sont présentées dans aucun des autres lieux que nous avons fréquentés. Des essaims de *noddi*, *palé* des naturels, volent au-dessus des mangliers où ils se tiennent conjointement avec une jolie petite hirondelle de mer blanche. On y remarque parfois des phaétons, qui vont nicher dans les mon-

Digitized by Google

tagnes. Sur les rescifs, sont communs le pluvier doré et deux sortes de chevaliers, ainsi que les hérons blancs et gris, nommés *lougoulap:* on entrevit une fois un grand oiseau semblable à la grue.

Une colombe, très-répandue dans l'île, se nomme *mouleux*, et un merle, à plumage d'un brun uniforme, y est appelé *ououaizai*. Les bois sont embellis par un petit grimpereau rouge, nommé *cisse*, dont la livrée, d'un rouge uniforme, brille par sa vivacité au milieu de la verdure du feuillage. Une petite hirondelle, voisine de la *salangane*, et un figuier de la taille du roitelet, enrichirent aussi nos collections.

Dans les quadrupèdes ovipares, je n'ai eu occasion de voir que deux espèces de lézards, et un petit *gecko* gris. Le premier a les dimensions du lézard vert de France, et lui ressemble beaucoup; mais il jouit de la faculté de passer de la teinte verte la plus nette, jusqu'à celle de l'acier bruni terne. La deuxième espèce de scinques est celle qui est répandue dans la mer du Sud, à raies dorées sur le dos, et à queue azurée. On m'a dit avoir vu un gros serpent grimpant dans un arbre. La tortue franche fréquente les rivages.

Les poissons sont nombreux et variés. Ils appartiennent presque tous à ces familles qui vivent dans les rescifs de coraux, et sont ornés des couleurs les plus vives. J'ai eu occasion de retrouver un grand nombre de ceux que j'ai vus ou dessinés aux îles de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waighiou, ou dans les mers des Moluques. Les *balistes*, les *acanthures* y comptent un bon nombre d'espèces. J'y ai trouvé le *coffre* jaune doré, nommé *hedouhotsé*, et le nason licornet appelé *mossa*, qui sont très-communs dans les mers de la Nouvelle-Guinée. Un *acanthure* noir, à queue blanche, est nommé, par une singularité fort remarquable, *ali-ala*. Le blennie sauteur, désigné ici par le nom de *mova*, abonde dans les rivières, à quelque distance de leur embouchure. Une

Digitized by Google

grosse anguille d'une forte taille habite les eaux vives et fraîches, conjointement avec de petits poissons dont je n'ai pu me procurer des individus. Une *murénophis* tigrée ou linéolée peuple de ses essaims les rescifs ; sa morsure, sans être venimeuse, est suivie d'incisions profondes ; les naturels la nomment *shémisse*, et sa chair est très-indigeste, et remplie d'arêtes aiguës et déliées. Parfois nous vîmes nager dans le havre la large raie-diable de mer (*raia aquila*). Les naturels ne nous apportèrent que peu de poissons : ils les nomment *ik*, dénomination voisine du mot *ikan*, qui est malais. Nous n'eûmes point de succès à la pêche ; seulement on avait à profusion la *murénophis* dont j'ai parlé, et qu'on tuait à coups de bâtons.

Les coquillages ne sont pas aussi abondants que l'étendue des rescifs, qui découvrent à basse mer, devrait le faire supposer. Je n'y trouvai que deux espèces de cônes, le vis tigre, la mitre épiscopale, des huîtres, des tridacnes, des ovules œufs de Léda, des porcelaines tigres, etc., et encore ces coquilles sont peu communes. Un petit bulime, un hélice, une néritine, sont les seuls testacés terrestres ou fluviatiles que j'aie rencontrés.

Les crustacés se composaient de langoustes, d'un gros crabe, du cancre honteux, de crevettes diverses et d'une écrevisse, qui se tient dans les eaux douces, sur le versant des montagnes.

Nous ne vîmes que trois papillons déjà observés aux îles de la Société, et deux cigales très-petites et très-agiles.

Les polypiers et les coralligènes y comptent plusieurs espèces, ainsi que les oursins, qui m'offrirent le cydarite, l'oursin à piquants noirs et aciculaires, des spatangues et des scutelles.

Les ressources que l'île de *Oualan* peut fournir aux navigateurs, sont peu nombreuses. On ne peut en effet s'y pro-

Digitized by Google

curer que des fruits à pain, qui ne se conservent point au delà de quatre à cinq jours, des tiges de cannes à sucre et des bananes à profusion. Un navire qui irait y renouveler son eau, ou qui aurait des malades, surtout des scorbutiques, serait toujours certain d'y trouver cette ressource, et ces objets seraient fournis en quantité pour des bagatelles, surtout pour des clous.

Cette île serait très-favorable pour la pêche des holothuries, un bâtiment pourrait en peu de temps effectuer sa cargaison de cette denrée si estimée des Orientaux. Cette espèce est le vrai *trépang* des Malais (*holothuria priapus*), dont la valeur comme objet de commerce est élevée, et qui occupe annuellement un certain nombre de navires anglais et américains, livrés à cette branche de commerce.

L'abondance de la canne à sucre, serait pour l'île de *Oualan* une ressource, si jamais les naturels apprenaient à fabriquer le sucre. Cette graminée pourrait au besoin couvrir la surface de l'île entière, tant le sol lui est favorable. Au reste, toutes les cultures intertropicales lui conviennent, mais sa petite étendue et son isolement s'opposeront à ce qu'on puisse avoir l'idée d'y établir une colonie européenne.

La constitution géologique de l'île et les circonstances atmosphériques auxquelles elle est soumise, doivent indubitablement rendre son climat malsain. Une île qu'on ne peut aborder sans être dans l'eau ou à travers les boues du littoral, ne peut pas être sans danger pour la santé. Les naturels eux-mêmes ne vont pas d'un lieu dans un autre, sans suivre de préférence les rivières qui leur offrent un sentier battu et déblayé; mais ces longues macérations donnent naissance, chez l'Européen comme chez l'indigène, à des tuméfactions douloureuses des jambes, et surtout à des ulcères atoniques, nommés *rofou* par les insulaires dont un bon nombre étaient atteints. Lors de la saison des pluies, la dyssenterie devrait

Digitized by Google

régner communément parmi les Européens qui y séjourneraient, et qui se trouveraient au milieu d'une atmosphère embrasée par le soleil, alors au *zénith*, baignés par des masses de vapeurs qui se dégagent d'un sol très-boisé. Dans une course d'histoire naturelle, je vis dans une cabane un naturel en proie à un marasme tellement prononcé qu'il ressemblait complétement à un squelette. La majeure partie de la population est couverte de la lèpre furfuracée, nommée *ouaranite* dans l'île : il est à remarquer qu'elle donne à ceux qui en sont atteints, une blancheur qui, à quelque distance, les fait ressembler à des Européens ; cette maladie porte avec elle un prurit incommode. Quelques habitants me présentèrent de larges cicatrices de brûlures ; un d'eux avait un doigt fracturé, qui était parfaitement guéri. Ce cas est nommé *ponac*. Plusieurs vieillards étaient oppressés par de vieux catarrhes, etc.

Les insulaires qui habitent l'île de *Oualan*, diffèrent sensiblement à nos yeux du rameau océanien qui peuple la plus nombreuse portion des îles de la mer Pacifique. Ces naturels me paraissent descendre de quelque peuple avancé dans une haute civilisation, à en juger d'après les vestiges de coutumes qu'ils ont conservés par la tradition, tels que l'autorité des chefs, les classes de la société et même les restes des arts qu'ils pratiquent encore. Aussi, après avoir pesé mûrement une série de données assez probantes, est-on porté à conclure que la hiérarchie et la prééminence des castes, nettement établies ; l'autorité toute puissante des chefs ; les hommages presque religieux, dont on les entoure ; la conformation physique surtout ; quelques mots très-usités, tels que celui de *iapan* pour désigner l'*o* et souvent le *no* ; la langue sans aucune analogie avec la langue océanienne, doivent indubitablement porter l'examinateur impartial à dire que les habitants de Oualan, de même que

Digitized by Google

les *Carolins*, et peut-être une partie des *Chamoriens*, des *Mariannes*, et des *Tagals* des *Philippines*, sont originaires de quelques-unes des provinces de l'empire Japonais [1]. Ce dernier peuple est navigateur, et dernièrement encore, on a rencontré une jonque, depuis longtemps éloignée des mers du Japon, errante à l'aventure sur les côtes de la Californie. On sait aussi que les Mongols ont longtemps fréquenté ces archipels, en se rendant sur les côtes de la Nouvelle-Guinée et des Moluques, pour y commercer. D'ailleurs, à la vue des habitants de Oualan, on ne peut se refuser à leur donner cette filiation, qui paraît très-probable; au reste, débrouiller le chaos des races aujourd'hui croisées des peuples, n'est pas une chose aisée; et l'on ne peut guère dire comment ces branches se trouvent occuper des points épars et isolés, au milieu du vaste océan Pacifique, sans tomber dans des conjectures plus ou moins hypothétiques.

Ces peuplades, dans nos communications, et pendant tout le temps de notre relâche, nous ont paru simples, bonnes, ayant des mœurs douces et hospitalières; ne pratiquant point le vol ou du moins l'exerçant dans des cas rares, ignorant la la guerre et ses désastres, vivant en paix des productions purement végétales de leur île, offrant en un mot ces apparences de nature primitive dont le tableau séduit et enchante, lorsqu'une plume exercée lui prête sa magie. Les Oualaniens ne nous ont présenté nuls vestiges de coutumes barbares, et

[1] M. Mertens, dans son Mémoire fort curieux sur l'archipel des Carolines et sur les îles basses principalement, a mis cette note : « Il est in- » concevable que M. Lesson ait pu donner une origine japonaise à la » physionomie de ces insulaires qui ne diffère pas moins que la nôtre de » celle des habitants du Japon. » Je ne connais les Japonais que par des portraits publics, mais j'ai bien examiné le type chinois, et pour moi les Carolins diffèrent autant des vrais Océaniens que des Malais et des Indiens. Quelle est donc leur souche ? Indubitablement une des provinces du nord de l'Asie.

Digitized by Google

rien dans leurs instruments ne nous annonça qu'ils aient songé à s'en faire des armes. Placés dans une position isolée, sur une île haute qui suffit grandement à leurs besoins, ignorant quels sont leurs plus proches voisins, ils coulent leur vie dans l'indolence, sans avoir l'idée d'une condition plus heureuse ni d'un sort plus doux. A l'étonnement extraordinaire que notre vue et nos moindres gestes inspirèrent aux naturels, lorsque nous les visitâmes, il paraît évident qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens dans leur île; et il est à peu près certain que les Français sont les premiers qu'ils aient reçus parmi eux; ils devraient conserver de leurs premiers visiteurs le souvenir des présents et des bons traitements qu'ils en ont reçus, si la reconnaissance n'était pas une vertu qui pèse au cœur de l'homme.

L'étonnement que la vue de la corvette produisit sur eux lorsqu'ils s'en approchèrent, la stupéfaction que nos vêtements, nos manières, notre couleur blanche, portaient dans leur âme, nuisit beaucoup à nos recherches, et j'ai eu le regret de n'avoir pu pénétrer quelques-unes des coutumes fondamentales ou certaines de leurs habitudes sociales. Le peu que j'en sais est très-digne d'intérêt, et mérite que tôt ou tard on cherche, par un séjour prolongé, à les pénétrer et à les approfondir.

Avant d'entrer dans les détails généraux, relatifs aux insulaires de l'île d'Oualan, je relaterai la manière dont nous fûmes accueillis, M. de Blosseville et moi, lorsque nous voulûmes connaître quel était le degré de moralité des habitants, en nous rendant au grand village de *Lélé*.

Le 6 juin 1824, à peine *la Coquille* était-elle mouillée dans le havre qui porte son nom, que nous nous fîmes débarquer, M. de Blosseville et moi, et, comme personne n'avait encore mis pied à terre, nous résolûmes de connaître enfin, si ces naturels, qui couvraient le rivage, étaient doués de mœurs

Digitized by Google

bienveillantes et hospitalières : nous désirions, d'ailleurs, nous rendre au grand village, situé sur la partie orientale de l'île, et que nous avions vu du bord, en longeant le rivage.

Nous étions encore assez loin de la côte, lorsque notre petit canot, nagé par un de nos domestiques, ne put avancer plus loin. Nous nous jetâmes aussitôt à l'eau, et nous atterrîmes devant une grande cabane, où plus de cent naturels étaient accroupis et prenaient leur repas. A notre vue, ils poussèrent tous un *bou-ai-ai* prolongé, dont le bruit nous assourdit, et dont nous ne savions trop la signification ; nous ne tardâmes pas à voir que c'est ainsi qu'ils expriment leur étonnement. Les naturels nous pressèrent de nous asseoir au milieu d'eux ; là, chacun d'eux vint satisfaire sa curiosité. L'un cherchait à voir si la couleur blanche de notre peau n'était pas l'effet d'une peinture, mais tous manifestèrent l'étonnement le plus prolongé, lorsqu'ils nous virent enlever notre chapeau et nos souliers, ou ôter notre veste ; ces bonnes gens pensaient sans doute que ces objets faisaient partie de notre organisme. Comme cette circonstance se reproduisit dans toutes les cabanes où nous allâmes, et de la part de tous les naturels que nous rencontrâmes, il nous suffira de dire une fois pour toutes, que le *bou-ai-ai* éternel, accompagné de mille contorsions et de mille grimaces plus singulières les unes que les autres, suivit nos moindres gestes pendant tout le jour. L'un des indigènes s'empressa de nous apporter des cocos et des fruits à pain, ainsi qu'une coque pleine de schiaka, dont je goûtai seulement. Nous récompensâmes leurs soins par quelques bagatelles qui les rendirent heureux, et nous leur demandâmes alors des guides, pour nous accompagner au grand village, en traversant l'île. Ils comprirent parfaitement nos signes, trois d'entre eux se détachèrent, et marchèrent en avant. L'un s'empara de ma boîte à herborisation et la porta soigneusement, jusqu'au village,

Digitized by Google

et me parlait avec volubilité, quoique je n'entendisse pas un mot des jolies choses qu'il me débitait sans doute. Le chemin que nous prîmes, se dirige d'abord à travers des fondrières marécageuses, couvertes de mangliers, puis sur une colline médiocre, en longeant à l'est. Le sol devenait très-fertile, couvert de cabanes et de plantations de cannes à sucre ou de bananiers bien entretenues. De beaux arbres, unis aux citronniers, aux arbres à pain, formaient des massifs délicieux sur les tombeaux des habitants que recouvrent des cabanes légères. Nous jouissions en silence de la scène neuve qui s'offrait à nos regards, en suivant nos guides, dont l'empressement à nous être agréables nous charmait. Nous parcourions la riante vallée du centre de l'île, ayant à notre droite le pic le plus élevé et la montagne aux deux pitons. Dans toutes les cabanes nous recevions l'hospitalité la plus empressée, les prévenances les plus simples. Notre vue en produisant la surprise, portait aussi la frayeur dans l'âme des femmes ou des jeunes filles, mais bientôt nos guides et nos procédés les rassuraient, et la confiance s'établissait d'une manière solide. Dans une cabane, une jeune femme dérangea mon gilet, et entrevit ma poitrine qu'il recouvrait, elle parut si frappée de cette vue, qu'elle voulait absolument me dépouiller de tout vêtement pour mieux juger sans doute, si nous appartenions à une race d'hommes, formés sur un type différent du leur. Je ne crus pas devoir pousser la complaisance jusqu'à ce point. Ces jeunes femmes avaient les plus beaux yeux du monde, une bouche magnifiquement meublée, des traits assez réguliers, mais du reste, elles étaient mal faites. Une étroite bande d'étoffe était le seul voile placé sur leurs charmes. Elles ne tarissaient point en paroles, et quoique nous ne pussions nous exprimer autrement que par des gestes, et souvent, sans nous comprendre, elles ne cessèrent point de parler, et nous prouvèrent que partout,

Digitized by Google

civilisé ou sauvage, le sexe féminin aime à babiller. Près d'elles, étaient leurs jolis métiers, pour fabriquer leurs toiles employées en *maro*. Après nous être reposés quelques instants, nous continuâmes notre route. Nous suivîmes d'autres guides, les premiers ne voulant pas aller plus loin, car ils nous dissuadaient, depuis quelque temps, d'avancer vers l'intérieur. Nous suivîmes le lit d'une rivière, dont l'eau fraîche, sous les sombres voûtes d'arbres séculaires, m'occasionnèrent un rhumatisme fibreux [1], qui me mit presque dans l'impossibilité de me rendre à bord. Cette eau coule sur un lit de graviers, forme de petites cascades en descendant une haute colline, et se rend au rivage, après un mille de cours; là, elle coule au milieu des mangliers, et ses rives sont formées d'un épais limon. Nous y trouvâmes une grande pirogue, que les naturels mirent à flot, et sur laquelle nous nous plaçâmes. Bientôt nous navigâmes dans la baie de *Lané* à la partie orientale de l'île, ayant devant nous la petite île de *Lélé*, sur laquelle réside le roi de *Oualan* et la majeure partie de la pupulation. Cette petite île tient à la grande terre par un plateau de récifs, sur lequel on peut marcher, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. On nous débarqua sur la grève comme en triomphe, nos guides paraissaient enorgueillis de conduire devant leur chef des objets aussi curieux que nous paraissions l'être à leurs yeux. Nous traversâmes un grand nombre de rues tortueuses, bordées de larges murs en grosses pierres de corail et pleines d'eau. Nous observâmes avec étonnement une muraille, composée de blocs, de forme vraiment

[1] Ce rhumatisme qui a persisté dix ans et qui a menacé mes jours, est la cause du persiflage de M. d'Urville à mon égard, dans son *Voyage pittoresque autour du monde*. Si j'avais le caractère de M. d'Urville, je pourrais prendre de cruelles revanches, mais je dédaigne de tels moyens et je laisse à M. d'Urville, contre un compagnon alors gravement malade, tout ce que son ironie avait de froidement cruel.

Digitized by Google

cyclopéenne, et nous cherchâmes à concevoir comment et dans quel but, on avait élevé ces masses à quinze pieds de hauteur. Les cabanes élégantes de ces insulaires bordent les rues sur des tertres élevés, car toute la partie déclive de *Lélé* paraît être recouverte par les eaux de la mer, et c'est pour cela sans doute, qu'elle est enveloppée entièrement d'une ceinture de murailles. De toutes parts une population empressée sortait de ses demeures, et hommes, femmes, enfants se précipitaient sur nos pas, avec le même empressement que se forment ces attroupements dans les rues de Paris.

Toutes les fois que nous nous arrêtions, nos guides paraissaient s'impatienter, sans doute que nous manquions à l'étiquette, car ils nous défendaient même de parler à ceux qui nous formaient une suite aussi nombreuse. C'est avec ce cortége que nous arrivâmes à une grande maison commune, autour de laquelle la population entière était assise en rond et par terre.

Lorsque nous traversâmes l'assemblée pour nous rendre devant les chefs, nous fûmes salués d'un *bou-ai-ai* général, l'ébahissement le plus complet était peint sur toutes les physionomies. Un chef vint nous prendre pour nous introduire, nos guides alors parurent rentrer dans le néant, en se traînant sur les genoux et sur les mains, au milieu de plus de 300 hommes; les femmes étaient à part au nombre d'environ 200, sans y comprendre les enfants. Sous la grande cabane publique, sans murailles, étaient assis sur des nattes séparées et distantes, cinq chefs âgés, n'ayant aucune marque distinctive, et nus comme les autres insulaires, ou comme eux n'ayant qu'un étroit maro autour des reins. Les scènes très-réjouissantes de leur surprise se renouvelèrent, et les présents que nous leur fîmes, achevèrent de nous mériter des applaudissements universels. Plus de mille yeux suivaient nos moindres mou-

Digitized by Google

vements; et notre position sur des nattes, au milieu de cette neuve population, près des chefs âgés et vénérables, dans des cabanes gracieusement construites, ressemblait assez à quelques-uns de ces tableaux des *Mille-et-une-Nuit*. La circonstance dans laquelle nous nous trouvions était si nouvelle qu'on peut la sentir, mais difficilement la peindre. Enfin, un chef vint nous prendre par la main, et nous conduisit dans une cabane attenante, ayant une varangue de joncs : c'était la demeure du roi de l'île, ou, comme ils l'appellent, de l'*Urosse tône*. Nous le trouvâmes couché sur une natte, et il se couvrit la tête à notre approche. Nous lui fîmes des présents qui le rassurèrent, car on n'aborde point ces monarques sauvages, sans avoir les mains pleines. Nous remarquâmes que tous les dons que nous avions déjà faits aux chefs, lui avaient été remis, et que ma boîte de fer-blanc, pleine de plantes et autres objets d'histoire naturelle, qu'un indigène portait avec tant de complaisance, avait déjà été offerte au roi. C'est en vain que je la réclamai, il paraît que ce qui entre à la cour, n'en sort plus. J'en fis le sacrifice, et je regrettai seulement ce qu'elle contenait. Cet *Urosse* était un vieillard sur le bord de la tombe, accablé par le poids des ans, dont l'œil mourant semblait nous dire, avant de se fermer : quelle singulière et bizarre espèce d'hommes! car la couleur de notre peau et nos vêtements opposés à leur manière d'être, doivent sans doute leur paraître bien étranges. Pendant que nous nous reposions, les chefs seuls vinrent s'asseoir près de nous, et le peuple ne quitta point sa place. Les femmes paraissaient jouir d'une liberté plus étendue, car elles formèrent un cercle à une faible distance de nous, sans qu'on les en fît retirer. Le deuxième *Urosse* était un vieillard plein de vigueur, très-jovial, dont les traits sereins et calmes respiraient une douce autorité. Sa chevelure et sa longue barbe blanche, ondoyant sur sa poitrine, lui donnaient une physionomie vénérable.

Digitized by Google

Le respect que leur portent les habitants est tellement servile, que, mieux que tous les raisonnements, il dénote une origine asiatique.

Le soleil précipitait sa course, et nous hâtâmes la nôtre. Nous préférâmes nous rendre à bord, par un autre sentier, et ne pas nous écarter des grèves, en contournant la côte. La longueur du premier chemin que nous avions pris, n'est d'après la carte que de cinq milles marins, mais il est fort mauvais; celle du second se trouva être de huit milles. Nous suivîmes les récifs, rencontrant çà et là des cabanes, des bouquets de cocotiers, et suivis d'un grand nombre de naturels. Nous n'arrivâmes que fort tard à bord, et jamais je n'éprouvai autant de fatigue, dans des courses autrement longues. Le récit que nous fîmes à nos collègues les engagea dès le lendemain à se rendre à *Lélé*, ou déjà les naturels, revenus de leur première émotion, parurent moins curieux, et à quelques visites qui suivirent, leur étonnement était complétement éteint. N'en est-il pas de même chez l'homme civilisé, et le proverbe qui dit : *tout nouveau est beau*, n'est-il pas un aphorisme des plus vrais?

Les habitants de *Oualan* diffèrent entre eux par la taille, comme par la bonne mine. Ils semblent former deux classes bien distinctes, celle de la noblesse ou *urosse*, remarquable par sa beauté, et celle du peuple qui paraît être moins favorisée de la nature. Ces naturels sont en général de petite taille, un grand nombre ont à peine cinq pieds; quelques-uns n'avaient pas plus de quatre pieds et six à huit pouces. Les plus avantagés en stature ne dépassaient guères cinq pieds deux ou trois pouces. Les femmes sont généralement petites, mais très-grasses et très-formées. Le type de la physionomie chez les hommes est d'avoir le front découvert et étroit, les sourcils épais, les yeux petits et obliques, le nez épaté, la bouche grande, les dents très-blanches et bien conservées,

Digitized by Google

les gencives très-vermeilles. Ils portent la chevelure nouée sur l'occiput, la barbe et les cheveux sont très-noirs, longs et droits. La barbe est très-rude chez quelques-uns, et tombe sur la poitrine ; ce n'est pas par superstition qu'ils la conservent, car plusieurs se firent raser à bord. Le plus grand nombre n'a qu'une barbe grêle, peu fournie, formant une petite mèche mince sous le menton, caractère propre à la race mongole. Ils ne s'épilent point et ne pratiquent point la circoncision ; leurs membres sont arrondis et bien faits, surtout la jambe ; leur peau est très-douce, et la plante des pieds, par leur habitude de marcher sur le corail, prend l'épaisseur et la dureté d'une forte semelle de soulier. La teinte de leur peau est d'un jaune orangé peu foncé. Ils ne mâchent aucune substance du genre du *bétel* et autres *sialogues* orientaux. Ces hommes, nullement habitués au travail, sont mous et efféminés ; la fatigue les atteint de suite, et sans doute est pour eux le souverain mal.

Les femmes et les jeunes filles ont une physionomie agréable ; elles possèdent deux grands attraits : des yeux noirs pleins de feu et une bouche meublée de dents superbes, rangées avec beaucoup de régularité ; mais elles sont moins favorisées que les Zélandaises ; leurs mamelles sont grosses, flasques et couronnées par deux mamelons noirs très-allongés ; les jeunes filles font même peu d'exception à cette règle. La couleur de leur peau, moins soumise à l'action du soleil, est aussi beaucoup plus blanche que celle des hommes ; nous en vîmes quelques-unes très-jolies : elles étaient à l'aurore de la vie. En général, leur démarche est gênée, leurs hanches sont trop grosses, et elles ont les bras toujours rejetés en avant. Ces femmes montraient une vive curiosité à notre vue, et paraissaient très-enjouées et très-folâtres, quoique retenues et modestes ; lorsqu'elles s'animaient, le visage austère de leurs époux les forçait à prendre aussitôt des manières plus réservées.

Digitized by Google

Les femmes, de même que les hommes, n'ont qu'un simple morceau d'étoffe sur le corps. Les deux sexes se font de larges trous dans l'oreille droite seulement, dans lesquels ils passaient tout ce qu'on leur donnait, et souvent ils y engageaient de singulières choses, telles que des bouteilles, des clous, etc. Ordinairement, les femmes y placent des paquets de fleurs de *pancratium*, qu'elles affectionnent; peut-être est-ce une fleur chère aux amours? Souvent avec cet air de coquetterie, que la femme civilisée ou dans l'enfance de cette même civilisation, possède si éminemment, des jeunes filles détachaient de leurs oreilles, ces fleurs odoriférantes, et cherchaient à nous les placer dans les nôtres, en accompagnant ce présent d'un sourire gracieux. Les hommes ornent également leurs têtes avec les fleurs rutilantes du *kalcé* ou les spadices de l'*arum*.

Aucun vêtement n'est employé pour garantir le corps des averses de la saison pluvieuse. Quelques vieillards se garantissent des rayons d'un soleil incommode, par de larges feuilles d'*arum*, qu'ils placent sur leurs épaules; les chefs paraissent tenir, par vanité, à ne point s'exposer autant que les gens du peuple, aux influences de la chaleur; ils sont un peu plus blancs que les autres, mieux faits et plus beaux hommes, et ne paraissent avoir aucune marque distinctive, autre que le *tatouage*. Cependant je remarquai que fréquemment, ils se plaçaient des plumes dans le nœud de leur chevelure, et lorsqu'ils obtenaient des clous, c'était toujours dans cet endroit qu'ils les arrangeaient en les disposant en une sorte de diadême.

Les femmes comme les hommes vont toujours tête nue, les cheveux des premières sont épars, ceux des seconds sont attachés. Les femmes s'entourent le cou avec un très-grand nombre de fils cordonnés qui forment par leur ensemble une grosse cravate. Leur *maro*, simple bande d'étoffe de trois

Digitized by Google

pieds de long, sur huit pouces de large, est seulement déplié sur le milieu du corps, tandis que les hommes les plient en quatre et le roulent de manière à en faire un voile plus immodeste qu'utile. Le *maro* des femmes est si mal assujetti, qu'on les voit sans cesse occupées à le retenir avec les mains, et remplit assez mal l'office auquel il est destiné.

Les filles paraissent être mariées de bonne heure, car je vis des mères très-jeunes prenant le plus grand soin de leurs enfants qu'elles portent sur le dos. Leurs travaux paraissent se borner au détail intérieur de la cabane, car jamais je n'en rencontrai d'occupées en dehors ou à préparer des aliments. Seulement, lors de l'arrivée de *la Coquille*, les récifs de la passe étaient couverts de peuple, et nous remarquâmes des femmes qui portaient des filets, et qui venaient probablement de la pêche avec leurs époux. J'ignore si ces insulaires sont monogames, mais je crois avoir saisi d'un naturel intelligent, que les hommes des classes supérieures pouvaient avoir plusieurs femmes; en effet, je remarquai dans leurs cabanes plusieurs épouses jeunes allaitant leurs enfants, et à côté de celles-ci, d'autres plus âgées.

Les femmes semblent être considérées comme des créatures d'un ordre inférieur, on les traitait cependant, devant nous, avec bonté et des égards remarquables. Elles sont très-chastes, et je me plais à croire que cette vertu est enracinée dans le cœur, et ne prend pas sa source dans l'excessive jalousie des hommes, qui se montrèrent singulièrement éloignés de permettre le moindre commerce entre leurs femmes et les gens de notre équipage. Dès les premiers instants de notre séjour au milieu d'eux, les naturels parurent en effet très-bien saisir le sens de quelques demandes que leur adressèrent des matelots : ils en riaient beaucoup et les répétaient par des gestes expressifs ; mais dès cet instant, tous ceux qui habitaient les côtes occidentales de l'île, vis-à-vis notre mouil-

Digitized by Google

lage, firent conduire leurs femmes dans l'intérieur, et malgré les bons traitements qu'on eut pour eux, les présents dont quelques personnes les accablèrent, le soin qu'on prit de ne pas donner ombrage à leur humeur jalouse, tout en se disant nos amis, et en fréquentant chaque jour le bord, ils ne rappelèrent leurs familles qu'après notre départ. Elles étaient cachées dans de petites huttes, sur une montagne où le hasard, dans une excursion d'histoire naturelle, conduisit, un jour, mes pas. Ce n'est que dans les cabanes des environs, et surtout dans le village de Lélé que nous eûmes le loisir d'examiner l'intérieur des habitations, et les occupations du sexe feminin, mais il fallait même ne pas trop arrêter notre attention sur ce dernier, autrement un coup d'œil du chef de la hutte le faisait disparaître. Souvent il arriva que parmi les naturels qui nous suivaient dans nos promenades, quelques-uns couraient en avant faire renfermer les femmes, lorsque nous manifestions le désir de nous arrêter sous quelques-uns des toits de chaume qui s'offraient à nos regards.

Cette habitude de soustraire la vue de leurs femmes aux étrangers ou la crainte de les voir profaner par des inconnus, est d'autant plus remarquable, qu'elle est tout à fait opposée aux mœurs générales des insulaires de la mer du Sud, qui sur cet article témoignent une grande indifférence. Ce n'est pas, cependant, que les naturels des *Sandwich*, des îles de la Société, des Marquises et de la Nouvelle-Zélande prodiguent leurs épouses; on sait qu'ils n'offrent communément que les filles esclaves, ou de la classe inférieure, dont ils emploient les charmes pour trafiquer; mais les habitants de *Oualan* paraissent être délicats sur l'article de la chasteté conjugale, et ne point avoir de concubines avouées dans leur île, tandis que dans les lieux que j'ai cités plus haut, il n'en est pas ainsi. Cependant je suis autorisé à penser que les chefs dont l'autorité est sans autres bornes que leur volonté,

Digitized by Google

peuvent donner à qui leur plaît les femmes de la classe inférieure, et c'est ainsi que j'ai dû interpréter l'offre d'un *Urosse*, qui, dans le ravissement que notre vue lui inspirait, lorsque nous nous trouvions à *Lélé*, M. de Blosseville et moi, nous pressait d'y coucher, en nous promettant à chacun une cabane, une épouse et des aliments à discrétion.

Nous ne connaissons absolument rien des rites religieux des insulaires : nous ne vîmes point de cabanes, en apparence destinées à un culte quelconque, et rien n'annonce qu'ils aient quelques notions de mahométisme.

La population de *Oualan* est, comme je l'ai déjà dit, douce, timide et craintive ; les chefs seuls ont l'arrogance, que leur donne l'habitude du pouvoir ; habitués dès leur enfance à une soumission servile, les gens du peuple respectent chaque classe supérieure, et la vénèrent. Ils ne possèdent rien en propre, tout appartient, eux, leurs familles et les objets de leur industrie, à l'*Urosse* dans le district duquel ils sont nés. Les classes moyennes sont les seules qui jouissent d'un peu plus de liberté. On conçoit que des lois ou des coutumes si féodales, tendent à éteindre toute énergie de caractère. Serviles par habitude, sans besoins nombreux, sans relations extérieures, ils vivent en remplissant quelques devoirs, qui ne sont ni pénibles ni rigoureux, dans un pays où les chefs n'habitent que sous les mêmes cabanes, ne se nourrissent que des mêmes snbstances, et comme eux, n'ont ni vêtements ni ornements qui puissent exiger du travail. De ce concours de circonstances, il résulte que ce peuple a des mœurs douces et paisibles, et qu'il faudrait de bien graves motifs pour qu'il cherchât jamais à attaquer ou même à se venger des Européens qui visiteraient cette île et y commettraient quelques offenses. Dailleurs ces hommes n'ont pour armes que des bâtons, et ce qui est bien rare sur le globe, ils paraissent ignorer la guerre et ses désastres : ainsi, il ne doit

Digitized by Google

point y avoir de dissensions dans l'île, elle est en état de fournir amplement aux besoins des naturels, lors même que la population viendrait à s'accroître.

L'île de *Oualan* est régie par un chef suprême, qui porte le titre d'*Urosse toll* ou *tône*. Un grand nombre de chefs portent aussi mais simplement, le nom d'*Urosses*. Ils commandent les divers districts de l'île, ou entourent le *roi* dans *Lélé*, la capitale. Nous remarquâmes que le plus grand nombre des chefs étaient très-âgés, et à peine en vîmes-nous quatre ou cinq, pleins de vigueur, et encore dans la jeunesse. L'*Urosse tône* gémissait sous le poids des années, et le respect dont on entoure ce monarque sauvage, est prodigieux. On ne prononce son nom, qui paraît être presque divin, qu'avec vénération et humilité. Il m'est arrivé, étant accompagné de plusieurs naturels, de les voir tous se mettre à genoux, ramper sur leurs mains dans cette position, la face tournée vers un *Urosse* qui s'avançait vers moi. En leur parlant, ils conservent la même posture et vont ensuite s'asseoir à vingt pas de là, et ne se lèvent que lorsqu'il est déjà éloigné. Comme ils nous voyaient heurter ce cérémonial, et traiter leurs *Urosses* au moins d'égal à égal, ils prirent pour nous une portion de ce respect, et plusieurs fois j'eus l'honneur des courbettes : ils se ravisèrent bientôt, et vers la fin, ils passaient près de nous sans se déranger. Tant de bassesse dénote bien une origine mongole!

L'*Inde*, cet antique berceau de la civilisation, depuis longtemps étouffée sous l'empire presqu'indestructible des opinions superstitieuses, est depuis des siècles, divisée en castes qui se haïssent mutuellement, ou qui réciproquement se déversent le mépris. La caste de *Brama* se croirait flétrie par l'attouchement d'un membre de la vile caste des *Parias*!... Eh bien! à *Oualan*, on retrouve les principaux traits de cet ordre social, si peu en harmonie avec la raison. La

Digitized by Google

aussi, une faible population est divisée en plusieurs castes, et la dernière, ou celle des *singué*, n'est faite que pour la servitude. D'après les indices que nos observations trop restreintes et dès-lors incomplètes, nous ont permis de recueillir, il paraît que les chefs ont un droit absolu sur les propriétés des hommes d'une origine commune, qui naissent dans leurs districts respectifs. Nous vîmes des naturels qui venaient de recevoir de nous, en échange d'objets qui leur appartenaient, des haches ou des clous, que des chefs leur enlevaient aussitôt. Ils se tournaient de notre côté en nous montrant cette action, et n'en paraissaient point affectés, tant elle leur semblait naturelle. Mais cette obéissance passive est également imposée aux chefs à l'égard du roi, et nous avons vu que tous les présents qu'ils recevaient, lui étaient aussitôt remis.

Les *urosses* diffèrent en général du peuple, d'une manière évidente, par leur taille mieux dessinée, par un air plus imposant, plus grave et même dédaigneux. Leur tatouage est plus perfectionné. Leur chevelure est arrangée avec propreté, frottée d'huile de coco, et nouée sur l'occiput. Il est probable que le soin qu'ils apportent à ne prendre que des femmes de leur caste, est la cause des différences que nous observâmes parmi ce peuple, différences si marquées qu'on eût pu croire à l'existence de plusieurs races dans l'île.

Les renseignements que nous avons obtenus des naturels, relativement aux dénominations des castes, se réduisent à ceux-ci :

1° *Urosse* paraît signifier roi et noblesse. Ce nom est donné aux chefs de district ; et devant ce titre seul le peuple s'humilie. Le mot *tone*, pris isolément, paraît être un terme générique pour exprimer haut, puissant, premier et même chef de famille. Aussi le titre de roi est-il *Urossetone*, quoique les naturels le désignent le plus souvent par le premier nom seul. J'estime à cent le nombre total des *urosses* de

Digitized by Google

Oualan, et ils doivent former au moins un douzième de la population entière.

2° *Pennemé*, c'est la deuxième classe qui correspondrait (si on pouvait établir quelque comparaison), aux professions libérales ou des beaux-arts dans notre vieille Europe. Nos amis du village de *Tahignié* appartenaient à cette caste. Ils étaient constructeurs de pirogues, et nul doute que cet art, le premier chez eux, ne soit distingué comme exigeant du savoir et de l'habileté. D'autres vieillards appartenaient aussi à cette classe et s'en énorgueillissaient. L'un d'eux me donna la preuve que l'esprit de corps ou de corporation a autant d'empire parmi eux que chez les peuples civilisés, et que les hommes étrangers aux raffinements de la civilisation en sont tout aussi susceptibles. Je dis à un vieillard jovial qui venait d'arriver que j'étais un *pennemé* de la grande pirogue (notre corvette). A peine eut-il compris ce que je lui exprimais, qu'il me sauta au cou, et m'appliqua son nez sur la poitrine en la flairant, ce qui semblerait être une politesse, car je l'ai vu répéter plusieurs fois ensuite. J'eus quelque peine à me débarrasser des bras lépreux de mon *pennemé*, mais aussi, il courut chercher des fruits à pain et des cocos dans sa pirogue, et m'en fit présent, tandis qu'il restait indifférent pour ceux de mes collègues qui prenaient le titre d'*urosses*.

3° La troisième classe, ou celle des *Lisigné*, paraît correspondre à notre bourgeoisie. Cette caste est encore estimée, et se compose, à ce que je crois, des propriétaires des terres.

4° Le bas peuple enfin, se nomme *siné* ou *singué*. Il est occupé aux travaux les plus fatigants, et fournit les domestiques et les travailleurs. Cette classe est répartie chez les chefs, prépare les aliments, va récolter les fruits, nage les pirogues, cultive la terre, coupe les bois destinés à la construction des cabanes, en un mot, vaque aux plus bas emplois.

5° Trois divisions paraissent encore exister, celle des lias

Digitized by Google

ou *Néas*, celle des *Metkao*, et celle des *Memata*, mais ces deux dernières me paraissent douteuses, et je serais tenté de croire que ce sont des noms de profession ou d'origine; ils sont au reste peu usités.

On voit par là que ces distinctions de rang, et ces degrés de considération, qui sont héréditaires dans chaque caste, doivent descendre d'une filiation d'idées, transmises et altérées par une tradition orale provenant d'un peuple civilisé et soumis à un régime de lois despotiques, tel que le sont les Orientaux. Il est probable aussi que les *Carolins* qui peuplent les îles basses, de même que ceux des *Pelliou* et de *Yap*, reconnaissent la même origine. Plus tard nous développerons amplement ce sujet, dans une esquisse des peuples de la mer du Sud, à laquelle nous ne cessons de travailler.

Un fait très-singulier est la différence d'instruction qui caractérise les castes, et même la diversité du langage qu'elles parlent. On conçoit que dans la formation d'un vocabulaire, ce n'est pas une petite difficulté que de prendre des mots des premiers venus. Souvent un *pennemé* nous désignait par un nom l'objet qu'il avait sous les yeux, tandis que le *siné* voisin nous donnait une autre dénomination, le plus souvent entièrement opposée. En général, les *urosses* ont le plus d'instruction. Leur intelligence saisissait aisément ce qu'on leur exprimait, y répondait de même, et pour qu'il n'y eût pas d'erreur, ils exprimaient par des gestes très-exacts les idées qu'ils voulaient rendre. Leur prononciation est nette, leurs mots sont clairs et distincts, tandis que le peuple a une articulation vicieuse, qui varie dans la bouche de chaque individu. Nous eûmes occasion de juger des connaissances d'un *pennemé*, en lui traçant sur le papier le cours du soleil. Il sut fort bien nous donner l'idée qu'ils ont de sa marche, en nous indiquant que cet astre tournait autour de la terre et que le matin, *huat atake*, le soleil se levait; qu'à midi, étant sur leur

Digitized by Google

tête, *koune in-lène*, il avait parcouru le quart de sa course diurne; qu'au soir, il se cachait dans la mer, *foune cofo*, et qu'il éclairait alors une nouvelle terre. Le jour se nomme *lénélique*, et la nuit *fongahonou*. Il paraît qu'ils nomment leurs mois, une lune, *alouaite*; et il nous dépeignit aussi comment il pensait que ce dernier astre tournait autour de la terre en sens contraire du soleil. On ne put obtenir aucun résultat satisfaisant des questions qu'on lui adressa, pour savoir s'ils ont quelques îles dans leur voisinage. Il sembla désigner deux îles sous les noms de *Hadt* et *Nécat*, et surtout une dans l'O. ¼ O. de *Oualan*, qu'il appelait *Nun-Monsol*[1].

L'île de *Oualan* est en général peu peuplée, et je n'ai pu découvrir quelles sont les causes qui tiennent la population dans ces bornes étroites, si ce sont quelques institutions vicieuses, qui ordonnent des sacrifices d'enfants à la mort des chefs, où si enfin, cela est dû à l'insalubrité du pays. Cette dernière supposition est la moins probable, puisqu'on rencontre un grand nombre de vieillards de l'un et de l'autre sexe. Le grand village de *Lélé*, le point le plus peuplé de toute l'île, peut avoir cinq à six cents âmes. Le reste de l'île ne renferme plus que des réunions de trois ou quatre cabanes, ou même des habitations solitaires, éparses sur le bord des grèves sablonneuses et dans les vallées intérieures; de sorte qu'on ne peut être loin de la vérité, en estimant à 1,200 personnes, au plus, la totalité de la population. Les districts dans lesquels elle est répartie, se nomment : 1° ceux de la partie orientale, *Lélé*, capitale, *Siolé*, *Oura*, *Hala*, *Lassi*, *Oukake*, *Melo*, *Oulall*; 2° ceux de la partie occidentale, *Peter*, *Piésike*, *Siala*, *Ouyac* et *Mehvale*; 3° ceux

[1] C'est très-probablement un mot qui signifie autre chose que le nom d'une île, car dans leur langue *monsol* ou plutôt *molsoul*, signifie la mer, prise dans son étendue.

Digitized by Google

du nord, *Limole*, *Moto*, *Leap*, *Liulep*, *Issa*, *Nessali*, *Selmoa*, *Tatoua* et *Outi*; 4° ceux du sud, *Petok*, *Toiat*, *Saventiac*, etc.

On se demande quelle puissance maintient l'ordre établi parmi ce petit peuple isolé? quels peuvent être les châtiments infligés à ceux qui manquent à cette obéissance aveugle qu'exigent les chefs? comment il se fait que des hommes toujours portés à franchir les bornes de leurs devoirs, soient si soumis devant quelques hommes qui se transmettent leur pouvoir? Les idées religieuses y ont-elles quelque part, et les chefs sont-ils en même temps les ministres du culte? Cette dernière opinion serait très-fondée, car les *Urosses*, même après leur mort, paraissent être l'objet d'une vénération profonde et d'un culte tacite; c'est du moins ainsi que j'ai dû interpréter les soins que les naturels apportent à leur élever des mausolées, et la répugnance qu'ils témoignaient à nous en laisser approcher et le respect avec lequel ils en parlent.

Le village de *Lélé*, bâti sur un îlot dont la mer doit parfois recouvrir toute la partie déclive, est dans une position défavorable, au milieu d'un limon infect que recouvrent des mangliers, et d'eaux croupies et fétides qui stagnent entre les cabanes élevées sur des tertres. La résidence des chefs et du roi est assise au pied d'une haute colline. La forme de ces cabanes est très-gracieuse et leur construction est délicatement exécutée. Toutes celles qui ne concourent point à former *Lélé*, sont répandues sur le pourtour de la baie, ou au milieu des arbres le long du rivage. Leur position au milieu de végétaux imposants, les larges parasols des cocotiers qui les abritent, leur donnent un caractère neuf, qui n'avait point encore frappé mes regards.

Les maisons de *Oualan* sont très-vastes, et ont jusqu'à quarante pieds d'élévation sur une longueur proportionnée;

Digitized by Google

ce qui prouve que l'île n'est jamais la proie des ouragans, ce sont les toitures démesurément grandes qui les recouvrent. Composées de pièces légères et de feuilles de vaquois, elles se relèvent à leurs extrémités, de manière à former un arc ouvert vers le ciel, et retombent sur les parois latérales de la cabane jusqu'à trois pieds du sol seulement. Le faîtage n'est uni que par une simple juxta-position. Les parois latérales de la cabane sont composées de lattes d'un bois blanc et léger d'*hibiscus*, fixées sur des montants en *claires-voies*, à un demi-pouce les unes des autres, Les portes sont pratiquées sur les côtés, et ces lattes sont peintes avec soin et travaillées avec propreté. Le devant et le derrière de la maison ont cela de remarquable, que le haut de la façade rentre beaucoup sous la toiture et forme un abat-jour en treillis peint de diverses couleurs, de sorte que l'air peut circuler librement dans la partie supérieure de la maison par ce treillage élégant. La portion inférieure de la façade a une petite toiture avancée, se terminant à trois pieds de terre au-dessus de la porte. Le sol de la maison est recouvert de minces bambous d'égale grosseur, dont les tiges coupées de même longueur, sont liées les unes près des autres pour former un plancher d'une grande propreté et très-frais. Les insulaires portent les plus grands soins à la confection de ces cabanes, et celles des chefs, quoique faites sur le même modèle, sont plus spacieuses, mieux travaillées, et ne présentent pas un morceau de bois qui ne soit peint en rouge, en noir, en jaune ou en blanc. Les maisons ordinaires sont beaucoup plus petites, et divisées en compartiments dans lesquels habite la famille. Le lit des naturels ne se compose que d'une natte étendue par terre. Les portes sont si basses, qu'il faut entrer le corps en double dans les cabanes du commun des habitants, mais dans celles des chefs, il y a de grandes portes fermées pour l'ordinaire, qui paraissent ne s'ouvrir que dans les céré-

Digitized by Google

monies. C'est par celles-ci que nous sortîmes de la maison du roi. Il y a peu de différence sensible dans les soins apportés aux constructions des maisons, seulement il y en a de communales ou du domaine public, et d'autres pour l'usage des particuliers.

Les travaux des naturels qui méritent notre attention, sont des murailles épaisses qu'ils appellent *pot*, qu'ils ont dû avoir beaucoup de peine à élever, à en juger par la grosseur des pierres qui y sont entrées, et par l'imperfection de leurs moyens. C'est ainsi que le village de *Lélé* se trouve partagé en rues et en quartiers, en même temps que le pourtour de l'île du même nom, est enveloppé d'une ceinture de ces murailles, composées de fragments de corail très-gros, et placés les uns sur les autres. L'énormité des blocs de pierres que nous y vîmes, nous étonnèrent par leurs proportions démesurées. Ils formaient des murailles hautes de plus de quinze ou vingt pieds, qui ceignent une colline rasée au niveau des murs, et forment un emplacement quadrilatère sur lequel s'élèvent des touffes de bananiers ou des bouquets de cocotiers. Nous apprîmes que cet endroit servait à la sépulture des *Urosses*, et quoique les naturels manifestassent la plus grande répugnance à nous le laisser examiner, nous parvînmes à en voir la surface que recouvrait seulement un épais gazon. Approfondir les idées morales de ce peuple, connaître ses idées sur la religion et sur une existence future, seraient d'un grand intérêt, surtout si on pouvait assister à quelques-unes de leurs grandes cérémonies, telles que les funérailles d'un *Urosse*, etc.

On trouve sur divers points de l'île, d'autres petits îlots qui sont également enclos de murailles quadrilatères peut-être pour retenir le poisson. Pour en revenir aux habitudes journalières des habitants, ils s'assemblent dans une espèce de maison publique où ils préparent leurs aliments en commun.

Digitized by Google

Ils la nomment *Lomme Ounou*, et quelquefois *Paé* : elle est beaucoup moins propre, mais plus vaste que celles dans lesquelles on habite la nuit. Il n'y a pas de réunion de trois ou quatre cabanes qui n'ait une de ces grandes maisons : on y dépose les haches de pierre pour le travail, les longues lances pointues pour la pêche; les régimes de bananes qui servent aux consommations journalières sont suspendus à la toiture. Dans celle-ci comme dans les autres, il n'y a que peu d'ustensiles de ménage. Ceux-ci consistent en auges de bois dans lesquelles on précipite la fécule de la tige vénéneuse de l'*arum macrorrhizon*; en noix de coco pour servir de vaisselle; en une mollette pour broyer le fruit à pain ou le poivre du *Kava*; en quelques nattes grossières; en un métier pour fabriquer les maros; en quelques filets de pêche, etc. Comme on le voit, le mobilier des naturels de *Oualan* est peu embarrassant.

La grande maison communale des chefs, à *Lélé*, ressemble en tout à celles qui sont éparses dans les divers districts. Ces cabanes ont un grand espace quadrilatère, vacant au milieu, et n'ont un plancher en bambous que sur le pourtour. Cet espace qui présente le sol à nu, sert de foyer pour la cuisine : un trou, peu profond, qu'on remplit de pierres chaudes (galets arrondis de trachyte), est le four dans lequel on cuit les fruits à pain, ainsi que cela se pratique dans presque toutes les îles de la mer du Sud. Pendant que les domestiques de la classe des *singué* préparent les aliments, les vieillards ainsi que les hommes, chefs de la famille, sont assis sur leurs nattes et reçoivent les aliments à mesure qu'ils sont préparés. J'ai eu occasion de me trouver plusieurs fois au milieu des naturels lorsqu'ils prenaient leurs repas, et de le partager, et j'ai toujours vu un grand nombre d'hommes mangeant en commun, servis par des jeunes gens qui faisaient ensuite leur repas des débris laissés par les premiers. Voici l'ordre que j'observai un jour que j'étais à la chasse, et que je me trouvais être

Digitized by Google

leur convive. Les naturels étaient assis sur leurs nattes autour de la cabane; j'étais placé près d'un vieillard qui paraissait jouir de quelque autorité. Des *singué* allaient et venaient, et activaient le foyer. Aussitôt que le fruit à pain était cuit à point, on le distribuait à chaque personne, en apportant à côté d'elle un faisceau de cannes à sucre nettoyées et pelées, et quelques bananes. C'est là la base essentielle et la plus solide du repas. Pendant qu'on apaisait la grosse faim, quelques poissons étaient grillés légèrement, quoiqu'en général les petites espèces soient mangées crues, puis les domestiques apportèrent une bouillie, nommée *ouaoua*, faite avec de la fécule d'*arum* et du fruit à pain broyé, arrosée de lait de coco et de jus de canne à sucre, et renfermée dans un morceau de feuille de bananier. Le vieillard auprès duquel j'étais assis, en mangea un peu en y portant les doigts, puis me passa très-obligeamment ce mets que son action me rendait aussi dégoûtant que sa préparation m'avait paru malpropre, et sur lequel mon estomac se soulevait quoiqu'il n'eût rien d'essentiellement désagréable. Pendant ce temps, d'autres domestiques étaient occupés à broyer des tiges fraîches de poivre, sur des pierres de basalte enfoncées dans le sol et destinées à cette préparation Ces tiges, pour donner tout leur suc, sont arrosées d'eau, et broyées avec une molette nommée *to*. Le liquide verdâtre qui en provient se nomme *schiaka* : il est reçu dans des vases de coco, filtré à travers un morceau de toile végétale, et offert à chaque convive qui avale ce breuvage avec l'air de la satisfaction la plus complète. Je ne lui trouvai qu'un goût d'abord douceâtre, puis aromatique et stimulant : c'est l'ava de toutes les îles *Océaniennes* des tropiques. La boisson ordinaire des *Oualaniens* est l'eau pure. Ce liquide est renfermé dans des vases fabriqués instantanément avec des feuilles de bananier. Ce végétal est grandement en possession de leur fournir leur

Digitized by Google

vaisselle et leur linge de table. Le petit nombre de cocos que les naturels possèdent, les a portés à les conserver pour l'époque où le fruit à pain vient à manquer, ou peut-être à les réserver pour les chefs. Ils en sont avares, et y tiennent beaucoup. Je ne leur vis point manger de *taro*, mais en revanche, ils consomment une grande quantité de fruits à pain sauvages, dont ils font légèrement torréfier la pulpe douceâtre qui entoure les châtaignes ou semences qu'ils rejettent, tandis que les *Carolins* les préfèrent. Ils mangent sans les griller les petits poissons et les *aplysies*, qui dans cet état ont plus de saveur pour leur palais.

Je ne sais à quelle heure de la matinée ils prennent leur premier repas. Ils dînent vers onze heures et demie. Ils mangent le soir au coucher du soleil. Après le dîner, les naturels se renversent sur leur petite natte, et dorment. Chacun a sa place réservée. Il paraît que les femmes et les enfants mangent à part et ensemble; du moins elles paraissent toujours réunies entre elles pour le travail, de même que leurs époux, ce qui, pour le dire en passant, prouve que l'homme est naturellement un animal sociable. J'ai remarqué que les femmes pouvaient manger devant les hommes, prérogative que les *Océaniens* interdisent aux leurs. Les occupations du sexe féminin se bornent aux soins de la maternité, à la fabrication d'étoffes pour les *maros*. Les hommes se livrent à la bâtisse des maisons, à la culture des fruits, à la construction des pirogues, à la pêche. Les vieillards ne font rien, que boire, manger et dormir, ou donner des conseils.

L'hospitalité est un caractère distinctif des habitants de *Oualan*. Dans quelque cabane que vous allicz, on s'empresse de vous faire asseoir, et d'aller quérir des fruits. Il est probable qu'ils ont pour leurs égaux, ou pour les classes supérieures, les soins qu'ils nous rendaient avec tant d'empressement. Ils ne sont point exigeants, ils ne demandaient rien en

Digitized by Google

échange de leurs denrées, et les présents les plus insignifiants paraissaient les combler de joie. Des dispositions aussi bienveillantes et aussi aimables ne se trouvaient point chez les *Urosses ;* soit par mélange d'orgueil, de vanité ou d'avarice, soit qu'ils pensassent que nos presents leur étaient dus, ils se montraient avides, insatiables, et sans noblesse ni générosité dans le caractère. Nous les forçâmes à rabattre de leurs prétentions, en nous bornant à payer par des échanges les objets dont ils étaient possesseurs, et ne leur donnant que strictement le prix convenu, tandis qu'on agissait d'une manière différente avec leurs vassaux.

Le vol est presque inconnu à *Oualan*, et jamais le peuple ne nous donna le moindre sujet de plainte à cet égard. Les seuls voleurs furent des *urosses*, qui, près du bord même, montrèrent une insigne mauvaise foi. L'un d'eux poussa l'insolence jusqu'à faire enlever sous nos yeux le gouvernail du petit canot, qu'il cacha au fond de sa pirogue : on le lui fit restituer sans lui infliger une correction qu'il méritait certainement. C'est encore cet *Urosse*, qui ordonna à ses gens de dépouiller M. de Blosseville, lorsque cet officier retourna seul, une deuxième fois, au village de *Lélé*. Mais comme ces hommes sont pusillanimes et mous, le moindre geste suffit pour les intimider. Je crois cependant que quelques altercations auraient fini par s'élever entre nous et les chefs, en continuant d'aller isolément au milieu d'eux, dans le lieu où ils étaient en force. Quant au peuple, sa bonté et sa soumission respectueuse ne se sont jamais démenties. Toujours prévenants et complaisants, dans quelque cabane que je sois entré seul, étant à la chasse, les naturels ont toujours devancé mes désirs, n'ont jamais cherché à me soustraire le moindre objet, m'ont fourni des guides, lorsque j'en manifestais le désir, et cela tout naturellement.

L'industrie des Oualaniens se montre dans l'élégante con-

Digitized by Google

struction de leurs pirogues, et dans la fabrication des bandes étroites d'étoffes qui leur servent de *maros*, le climat ne leur ayant pas fait sentir la nécessité d'autres voiles. On ne peut trop être étonné de la vivacité des couleurs qui teignent les fils du tissu; il est exécuté comme en Europe, et orné de dessins, de losanges, de bordures, qui ne se rencontrent dans le travail d'aucune autre île. Ils ne se servent point d'écorce d'arbre pour en former des toiles comme aux îles de la Société et aux Sandwich, et ils ignorent quelles ressources ils pourraient retirer à cet égard du liber du *jaquier*, arbre à pain.

Pour donner une idée de leur fabrique, je décrirai ce que j'ai appris d'un naturel. Les fils dont ils se servent sont tirés des fibres d'un bananier sauvage, analogue à l'*abaca* des Philippines, le *musa textilis* de M. Leschenault; on les débarrasse par le rouissage de la gomme qui les invisque, puis on les place par paquets sur des claies exposées au soleil, pour en faire sécher la teinture. Il est étonnant qu'ils n'aient jamais essayé d'utiliser l'*hibiscus tiliaceus* et l'ortie argentée, qui viennent si abondamment dans leur île, et qui fournissent ailleurs des ressources infinies.

Leur principale couleur de teinture, comme de peinture, est un rouge foncé qu'ils retirent d'une grosse racine ligneuse, nommée *mahori*, qu'il font infuser dans l'eau à l'action du soleil. Ils placent, pendant plusieurs jours, les filets qu'ils veulent teindre dans ce bain, que n'avive aucun mordant que je sache. Ils ne possèdent point, ou ils ignorent sans doute l'usage du figuier, qui donne aux *Océaniens* une si belle couleur écarlate. Les autres principes colorants qu'ils possèdent, sont: un noir très-brillant, dont j'ignore la source, un jaune doré très-vif, fourni par l'écorce du *morinda citrifolia*, précieux bois de teinture qui croît en abondance dans toutes les îles que j'ai visitées dans la mer du Sud. Les Ca-

Digitized by Google

rolins des îles basses se servent du *curcuma* qui a un éclat vif, mais fugace qu'ils n'ont pu fixer solidement.

Ce sont les femmes qui confectionnent les *maros* [1], en se servant d'un petit métier sur lequel elles font les dessins, tandis que pour tisser le corps de la toile, elles n'ont besoin que de deux montants carrés; la trame est disposée par un procédé analogue à celui de nos tisserands; on emploie quatre fuseaux recouverts de fils, une navette, nommée *katap*, et un couteau de bois appelé *epope*: le métier est désigné sous le nom de *péousse*.

Les *maros*, nommés *toll* à *Oualan*, ont huit pouces de largeur, sur plus de cinq pieds de longueur. Ceux des femmes sont plus larges de trois à quatre pouces, et les hommes du peuple n'en portent que d'un tissu plus lâche et plus grossier. Le corps des *maros* est ordinairement uni et noir. Ceux de quelques chefs sont blancs, ou rouges et noirs. L'extrémité qui s'attache par devant, fait le cinquième de toute la longueur et présente des desseins losangés des quatre couleurs dont se compose leur peinture. Des raies, des dentelures ou même des franges, ornent encore ce tissu, qu'il est très-remarquable de voir exécuté par un petit peuple inconnu et isolé au sein du Grand-Océan.

Les pirogues sont travaillées avec des haches en pierre ou en coquilles: et, malgré l'imperfection des moyens qui sont à leur disposition, ces insulaires s'en servent avec tant d'adresse, qu'elle répare le défaut de leurs instruments. Leurs pirogues ont une forme caractéristique, que nous n'avons rencontrée nulle part. Les extrémités en sont élevées, et forment presqu'un angle droit avec la quille, ou ce qui en fait l'office. La carène est d'un seul tronc d'arbre, parfois

[1] Le mot *maro* est o-taïtien; nous en faisons un terme générique, pour désigner la bande d'étoffe qui est le seul vêtement de la plupart des peuples dans l'état de nature.

Digitized by Google

très-gros, dont on élève le plat-bord en y adaptant de larges fargues cousues, pour ainsi dire, avec des cordes. Les trous doivent être la partie la plus difficile de l'ouvrage, car ils ne peuvent les percer qu'avec des coquilles. Aussi faut-il une patience de *sauvage* pour exécuter un pareil travail, et c'est pour cela qu'ils montraient un aussi grand désir de se procurer des clous longs et effilés. Les trous et les jointures des fargues sont fermés avec un mastic blanc nommé *pouasse*, que je crois être fourni par le suc laiteux de l'arbre à pain uni à la pulpe de son fruit encore vert. Le tronc d'un *artocarpus* donne une pirogue moyenne, les plus grandes sont parfois composées de plusieurs arbres assemblés. Ces embarcations, quoique grandes, sont sveltes et très-légères : elles paraissent très-étroites, par la perpendicularité de leurs flancs. Le bois en est tellement poli avec des pierres ponces et des râpes de peau de raie diable de mer, que la peinture rouge qui les recouvre semble vernissée. Un menuisier d'Europe ne donnerait pas un fini plus soigné avec la varlope; aussi les naturels ont-ils un soin extrême de ces embarcations qu'ils conservent dans de grandes cabanes, où ils les pendent au toit. Les besoins journaliers sont remplis avec de petites pirogues d'un travail plus commun.

Nous remarquâmes comme une grande singularité, que jamais les habitants de *Oualan* ne se servaient de voiles et de mâts. Nous n'en vîmes pas le plus petit vestige. Ils ne vont qu'à la pagaie : celle-ci est longuement emmanchée, très-étroite et terminée par une pointe acérée, qui pourrait au besoin servir d'arme défensive, et qui est peu propre à la natation. L'adresse des naturels pour manœuvrer leurs pirogues, n'est point à citer, et comme ce peuple n'est point pêcheur, dans toute la signification de ce mot, et qu'il n'a jamais senti la nécessité de conquérir sa subsistance sur la mer, il a perdu la pratique d'un art dans lequel les Carolins

Digitized by Google

excellent. Les pirogues sont nommées *vouake* : celles des chefs ont pour marque distinctive des sortes de chapeaux chinois entièrement faits de coquilles brunes et blanches alternativement enfilées sur des baguettes, et qu'ils placent sur le balancier, en les nommant *palpa*.

Les instruments des arts dont ce peuple fait usage, sont peu nombreux. La hache, *tala*, tient le premier rang par son utilité, comme par la manière ingénieuse dont elle est confectionnée. Toutes sont identiques pour la forme, et ne varient que par la grandeur. Il y en a de très-grosses, comme de très-petites, destinées pour les moindres ouvrages, et faites avec un *vis tigre* ou une *mitre épiscopale* usés à leur grosse extrémité pour former un bord coupant. Les habitants emploient encore pour le même objet des valves de bénitier, mais en place de ces coquillages, ils ont recours le plus souvent à une sorte de madrépore spathisé, d'un grain très-fin, imitant l'ivoire, d'une grande dureté, et qu'ils façonnent par le frottement avec la poussière de basalte. Ce qui me porte à croire ces dernières fabriquées avec un corail très-dur, ce sont les lignes convergentes que présente l'intérieur, ainsi que quelques pores que l'on y distingue clairement. Leur surface est comme celle de l'ivoire ou de quelques marbres *saccharins*. Le biseau de cet instrument ou le coupant ne peut mieux être comparé qu'à la disposition d'une dent incisive, car il est solidement fixé sur un corps adapté au manche, de manière que le tranchant puisse tour-à-tour lui être parallèle ou transversal, et remplir ainsi l'office de hache ou d'herminète. Le manche en bois léger d'*hibiscus* décrit une légère courbure. Il est peint avec une couleur rouge et le corps est en noir. On se sert des plus grosses pour creuser les pirogues, en frappant à grands coups et en décrivant un grand cercle au bout du levier qui les meut en cadence. Leur poids est de plusieurs livres, et ils y sont tellement habitués, que les

Digitized by Google

haches en fer que nous leur donnions, leur plaisaient moins, par l'ignorance dans laquelle ils étaient de la manière de s'en servir avec succès. Avec leurs haches ils abattent les arbres, construisent les pirogues, façonnent la charpente des maisons et creusent les auges en bois qui conservent l'eau ou servent à d'autres besoins.

Nous eûmes occasion de voir dans leurs cabanes de longues javelines effilées, soigneusement travaillées, que nous prîmes pour des armes, ainsi qu'un bâton pointu par un bout, entaillé par l'autre, et qui étaient peints en rouge très-proprement. La javeline se nomme *ouessa* et le bâton *sague*: mais par la suite nous vîmes les habitants s'en servir à la pêche. Ce n'est pas qu'ils y soient fort habiles, mais la manière dont ils disposent leurs pêcheries sur les bords des récifs où la mer vient se briser, leur est particulière. Ils choisissent des espaces quadrilatères, qu'ils enveloppent de murs hauts de trois pieds, et dont les pierres de corail sont assez bien adaptées pour qu'il n'y ait pas d'interstices. Ils font en sorte que leur solidité soit suffisante pour résister à la force de la mer qui les recouvre à la marée montante. Un seul trou est pratiqué pour que les eaux puissent s'écouler jusqu'à un certain niveau, lorsque la mer baisse. Le poisson qui a été apporté dans ce vivier, y demeure, et les naturels s'y rendent, lorsque la marée a abandonné les récifs. Ils ferment le trou du réservoir, et comme il reste peu d'eau, ils frappent et percent le poinçon avec leur longue javeline. Ils placent dans le voisinage des abris temporaires pour le mauvais temps. Ces pêcheries ne sont ni nombreuses ni bien entretenues. Ils emploient encore des hameçons de nacre, mais très-rarement, et plusieurs *Urosses* en portaient quelques-uns suspendus au cou, auxquels ils tenaient beaucoup, et que rien ne put les engager à céder. Ils ne faisaient aucun cas de nos hameçons en métal; s'ils les acceptaient, c'était pour les placer

Digitized by Google

dans leurs oreilles. Ils emploient aussi quelques filets mal faits, disposés sur une branche flexible et souple, pliée en ovale. Le filet fait la poche, et les fils sont en brou ou caire de coco. Pour saisir le poisson avec cet instrument, les insulaires se réunissent au nombre d'une douzaine, forment un grand cercle; en se rapprochant toujours, et chassant le poisson devant eux, ils finissent par se toucher, et rapprocher les filets que chacun tient à la main. Le *sague* ne paraît point destiné à autre chose qu'à assommer les poissons ou à saisir avec sa fourche les grosses *murénophis* si communes sur les récifs.

Ces peuples emploient seulement le caire du coco à la confection des cordes qui servent d'amarres à leurs pirogues: elles sont bien cordonnées et solides.

Les insulaires de *Oualan* possèdent peu d'objets de décoration, et ils ne se servent pas de cosmétiques. Les chefs seuls s'oignent les cheveux avec de l'huile de coco. Leurs ornements ordinaires sont des fleurs, parfois des colliers de graines enfilées qu'ils nomment *houlé*, ou des colliers de grains taillés, et alternativement noirs et blancs. Le plus grand nombre ont sur la nuque, un morceau d'écaille de tortue, suspendu à un cordonnet. Ils attachent sans doute quelque idée superstitieuse à cet ornement, car ils ne voulurent point nous les céder pour des objets qui devaient être d'une grande valeur à leurs yeux. Deux ou trois les offrirent pour rien, et très-probablement que cette écaille ne leur rappelait aucune circonstance, qui pût les intéresser; ils furent les seuls qui agirent ainsi. Quelques naturels portaient une coquille sur la lèvre inférieure, de même que le pratiquent les naturels de *Radick* et *Radack*, et même ceux de la côte nord-ouest à *Noutka*.

Le tatouage paraît à *Oualan* désigner les castes, et on nomme cette opération *sisé* ou *schisché*. Les hommes en

Digitized by Google

portent deux longues bandes en dedans et en dehors des membres inférieurs. Ces deux bandes ont huit lignes de largeur : elles sont noires et pleines dans les classes supérieures, seulement losangées dans les classes inférieures. Les *Urosses* et les *Pennemé* ont, en outre, des lignes légères sur d'autres parties du corps. Les bras sont chargés de petits dessins, mais, ce qui est caractéristique pour ce peuple, est un large chevron noir, qui couvre le pli du bras chez les deux sexes. Les hommes n'en portent point ailleurs que sur les membres, tandis que les femmes ont les reins couverts de tatouage, qui se termine au rebord même de leur pagne.

Le chant des habitants n'a rien d'agréable. Ce sont des sortes de phrases sans rhythme, prononcées sur un ton lent et monotone, destinées le plus souvent à servir d'accompagnement à la danse, et, il faut avouer que celle-ci décèle un caractère bien sérieux et bien phlegmatique. Les Oualaniens sont en effet généralement calmes, peu gais, les *Urosses* surtout sont d'une gravité, à laquelle ils dérogent rarement. Un couple de naturels furent les seuls dont l'heureux caractère donnait un libre cours à une humeur joviale.

Quoi qu'il en soit, un jeune *Pennemé* voulut bien exécuter plusieurs fois de suite devant nous, la danse usitée dans le pays, et plusieurs autres insulaires l'imitèrent. Cette danse ne se compose que de mouvements lents et cadencés des membres et du corps, et d'attitudes imitant parfois les poses d'un maître d'escrime. La voix ou le tamtam servent d'accompagnement, et les demi-tours et les attitudes du danseur, sont marqués par un bâton qu'il tient dans les mains. Dans certaines cérémonies, ils forment de longues files de danseurs, et le grand mérite consiste alors à ce que tous les mouvements se fassent ensemble avec une telle précision, qu'ils paraissent être animés du même principe moteur. La plupart des naturels ne savent point exécuter cette danse,

Digitized by Google

mais tous ceux qui étaient à bord paraissaient ravis de la manière dont l'exécutaient trois ou quatre jeunes hommes, et leur donnaient de vifs applaudissements : notre admiration ne put aller jusque-là.

Indubitablement, ces insulaires professent le dogme d'une autre vie, les soins qu'ils apportent à leurs sépultures, prouvent qu'ils ont cette pensée consolatrice. Les *Urosses*, ces demi-dieux de *Oualan*, sont enterrés dans un lieu consacré, où l'on voit que les insulaires ont mis toute la puissance de leur savoir-faire, par l'élévation des murailles qui les enclosent.

Celles du peuple, moins recherchées, ont quelque chose de bien touchant dans leur sauvage simplicité. C'est ordinairement au milieu des cannes à sucre que se trouve l'asile des morts ; et comme les plantations existent dans la plaine comme sur le revers des montagnes, il en résulte un effet qui annonce de la part des naturels un sentiment réfléchi sur l'influence morale des tombeaux. Lorsque nous longions les côtes de l'île avec *la Corvette*, nos regards s'arrêtèrent fréquemment sur des toits de chaume, dont nous ignorions l'usage, et qui s'élèvent du sein d'une fraîche verdure, non loin de la cime des montagnes ; le plus souvent, en effet, la sépulture d'un pauvre sauvage se trouve abritée par l'arbre à pain qui l'a nourri, au milieu des tiges de la canne à sucre, près d'un ruisseau dont les ondes fugitives coulent du sommet de la montagne en traversant des bosquets touffus d'orangers, d'ixora ; où le liseron flexible étale ses larges corolles purpurines !.... Chaque tombeau est proprement recouvert d'une petite cabane dont les parois latérales sont à jour. Très-souvent on rencontre des petits villages aujourd'hui habités par des morts, car les naturels d'un même endroit se plaisent à réunir leurs proches dans le même espace de terre. Des treillis recouvrent le sol de la cabane, quelques nattes y sont jetées,

Digitized by Google

sans doute pour que le fils puisse venir y cousulter les cendres de ses pères ; et on retrouve encore, sous quelques-uns de ces toits simples mais élevés avec soin, les instruments dont se servait probablement le défunt sur la terre, une hache pour l'homme, et le métier à étoffes pour la mère de famille. Chez les sauvages les plus bruts, ceux de la Nouvelle-Hollande par exemple, j'ai vu les tombeaux respectés, il n'y a que l'homme civilisé qui les ait violés.

Il nous reste à dire un mot sur la langue des habitants de *Oualan*. Elle nous paraît évidemment composée de plusieurs dialectes, parlés chacun par les diverses castes. Elle diffère de toutes celles que nous avions entendues jusqu'alors, et surtout de l'océanien que parlent les insulaires de *Taïti*, des *Marquises*, des *Tonga*, de la *Nouvelle-Zélande* et des *Sandwich*... Cette langue nous parut très-difficile à saisir, la grande difficulté consistait à rendre, par nos signes alphabétiques, les sons qui parvenaient à nos oreilles. Une autre cause qui contrariait notre travail, était l'espèce de soin que portaient les naturels à ne jamais contrarier. Si par inattention on prononce un nom qu'on croit avoir entendu, tous les naturels persistent à répéter ce nom, n'eût-il pas le plus petit rapport avec l'objet qu'on leur demande. Cette excessive complaisance est plus nuisible qu'utile. Ces insulaires sont d'ailleurs si occupés de ce qui se passe autour d'eux, qu'il est difficile de fixer leur attention sur un même sujet pendant quelques secondes.

La plus grande difficulté pour former des vocabulaires n'est point d'obtenir les noms des choses matérielles qu'on a sous les yeux. En recueillant ceux-ci, on est à peu près sûr de leur exactitude, mais rien n'est difficile comme de faire comprendre aux naturels des idées métaphysiques, ou d'en obtenir les noms, tels que, hier, demain, père, frère, etc., et une foule d'autres mots qui tiennent ainsi à des idées plus

Digitized by Google

complexes. La prononciation de ces insulaires est souvent gutturale, terminée par des consonnances nasales et palatales difficiles à saisir rigoureusement, et qui influent beaucoup sur la valeur des mots, car il en est qui, par le changement de son seulement, sont insaisissables pour nos oreilles, expriment un grand nombre de choses.

Les seuls mots dont les analogues existent dans quelques autres langues de la mer du Sud, ne sont ni nombreux, ni importants. On trouverait peut-être plus d'analogie avec des idiomes dérivés du *Mongol*. Ainsi le mot *ik*, poisson, usité à *Oualan*, est voisin d'*ikan*, malais, d'*ika*, Nouvelle-Zélande, tandis qu'*eïa*, usité à Taïti et *iè* à Rotouma, sont corrompus : *wouake*, pirogue, employé à *Oualan*, est analogue à *waka*, Nouvelle-Zélande, à *waka*, Rotouma, à *vaa*, Taïti : *nou*, cocotier, se nomme *niou*, aux îles Sandwich et à Rotouma, et pourrait dériver du malais *nior*, moins usité que *kalapa* : pagaie, *oa* à *Oualan*, est nommée *éoé* à Taïti Banane, *oune*, porte absolument le même nom de *oune*, chez les nègres qui habitent le port Praslin à la Nouvelle-Irlande. Canne à sucre se dit *ta* à *Oualan*, *to* à la Nouvelle-Irlande, *toa* à Taïti, *toou* aux Sandwich et à Rotouma ; enfin *mata*, œil, se dit de même en malais, etc.

La numération est basée sur des principes réguliers, et diffère, par les dénominations des noms de nombre, de toute celles que j'ai vu employer dans les îles malaises, polynésiennes et océaniennes. La numération suivante m'a été fournie par un grand nombre de naturels intelligents, et j'ai apporté le plus grand soin à ce qu'elle soit correcte.

EXEMPLE.

1. — *Scha.*	5. — *Lomme.*
2. — *Lo.*	6. — *Holl.*
3. — *Toll.*	7. — *Hut.*
4. — *Eaa.*	8. — *Quall.*

Digitized by Google

9.	— *Héo.*	100.	— *Sihiogo.*
10.	— *Singoule.*	200.	— *Scha sihiogo.*
11.	— *Singoule scha.*	900.	— *Héo sihiogo.*
12.	— *Singoule lo, etc.*	1000.	— *Scha sihia.*
19.	— *Singoule héo.*	2000.	— *Lo sihia.*
20.	— *Logoule.*	9000.	— *Héo sihia.*
21.	— *Logoule scha.*	10000.	— *Sihié.*
22.	— *Logoule lo.*	11000.	— *Scha sihié.*
30.	— *Toll goule.*	20000.	— *Louhó.*
90.	— *Héo goule.*		

EXEMPLE D'UN NOMBRE.

1825. — *Sihia, ouall sihiogo logoule lomme.*

D'après *Keate*, qui nous a donné une description générale des îles *Pelew* où naufragea et séjourna le capitaine *Wilson*, on peut juger que la plus grande analogie existe entre les insulaires des *Palaos* ou *Pelew* et les naturels de *Oualan*. Les différences de langue et de noms paraissent effectivement sensibles, mais elles ne tiennent qu'aux altérations de localités qui sont survenues dans des idiomes peu formés, peut-être même existe-t-il plus d'analogies que je ne prétends en signaler, car la manière de rendre des sons par des signes, diffère quelquefois tellement entre deux écrivains d'un même pays, qu'à plus forte raison, il devient plus difficile de s'accorder avec un écrivain étranger. Après avoir tracé le chapitre sur *Oualan*, j'ai été surpris en lisant, depuis, la relation de *Wilson*, de la similitude qui existe entre ces îles séparées par un espace de près de six cents lieues en longitude, mais placées par la même latitude, et formant avec les Carolines cette longue bande de terres, tantôt montagneuses, tantôt à fleur d'eau sur des récifs interrompus, que peuple la même race d'hommes, et qui présente par ce qu'on en connaît, l'ensemble des mêmes mœurs et des mêmes coutumes.

Les îles *Pelew*, primitivement vues par les Espagnols qui

Digitized by Google

les nommèrent îles de *Palaos*, sont formées de montagnes très-boisées, bordées de terrains plats et enveloppés de récifs de coraux qui s'avancent dans la mer. Elles sont gouvernées par un roi ou chef suprême, aidé par des chefs du second ordre, nommés *Rupacks*, qui forment la noblesse, et correspondent aux *Urosses*. Les affaires se traitent en conseil et assis, tel que cela se pratique à *Oualan*, lorsque les chefs reçoivent en assemblée publique. Le peuple n'aborde les *Rupacks* qu'avec le plus grand respect, mettant la main devant leur figure lorsqu'ils parlent au roi, et se prosternant devant lui jusqu'à terre. Les *Rupacks* sont décorés de l'ordre de l'*os*, dit Wilson; je n'ai rien vu d'analogue chez les *Urosses*.

L'identité la plus grande règne dans les productions des îles de *Palaos* et de l'île de *Oualan*. Dans les unes comme dans l'autre, la terre est cultivée avec soin. L'arbre à pain sauvage, les ignames (*ar. esculentum*) et les cocos sont les principales productions végétales, auxquelles s'adjoignent les bananes, les oranges, les limons, les bambous, les cannes à sucre et le turmerie ou curcuma. La flore usuelle est sans exception la même. Le poivre *siriboa* est employé à *Oualan* pour fabriquer de la *schiaka*, boisson douce, puis excitante, que les naturels estiment beaucoup. Les habitants des îles de *Palaos* se servent du poivre, en bétel, usage qu'ils auront reçu des Malais que des naufrages fréquents ont dû y pousser.

Les quadrupèdes des deux îles sont le rat et la roussette. Les *Pelew* avaient des chats provenus sans doute de communications antérieures, mais on n'y trouva point les chiens et les cochons. Les coqs et les poules, d'après Wilson, ne servaient point à la nourriture, et j'ai pu faire les mêmes observations à *Oualan*. Les pigeons sont communs dans les deux îles. Parmi les poissons, les Anglais mentionnent aux

Digitized by Google

Pelew l'unicorne, les langoustes et le kima (tridacne), et ces animaux sont très-abondants à *Oualan*.

« La perspective des îles *Pelew* vues en mer, dit le rédacteur du naufrage de Wilson, présente une terre haute et raboteuse, très-couverte de bois. L'intérieur était montagneux en plusieurs endroits, mais les vallées, belles et étendues, offraient à l'œil des aspects délicieux, Le sol en général était riche, et l'herbe y croissait en quantité. » Cette description, à cela près des différences d'étendue, serait applicable à *Oualan*, qui est d'ailleurs plus favorisée par les rivières et les sources.

La manière de vivre chez les deux peuples est la même : fabrication de diverses bouillies avec la chair de coco, le suc de canne, les bananes, etc., consommation de poisson cuit ou cru, boisson ordinaire d'eau ou de lait de coco, et mêmes repas, trois fois dans le jour.

Aux *Pelew* comme à *Oualan*, les maisons ont un plancher en bambou avec un espace quadrilatère au centre pour le foyer, des portes basses fermées en bambous; des toits très-élevés, couverts de feuilles de palmier (vaquois) par lits très-épais; et il y a des maisons publiques, consacrées aux fêtes et aux assemblées, plus grandes que celles destinées au logement ordinaire.

Les deux peuples ont les mêmes procédés pour préparer leurs aliments, à cela près de l'ébullition, inconnue à *Oualan*. Les habitants des *Palaos* ont aussi un plus grand nombre d'armes, dont l'état d'hostilité dans lequel ils vivent entre eux leur a fait sentir le besoin. Leurs haches sont aussi en coquilles de *kima*, et leurs pirogues, d'une forme élégante, sont également peintes en une couleur rouge très-solide. Les étoffes diffèrent peu dans les deux pays; on y observe la même habitude de porter des fleurs dans les trous des oreilles, de nouer les cheveux sur le sommet de la tête et de se tatouer;

Digitized by Google

mais l'usage de noircir l'émail des dents, par exemple, n'existe pas à *Oualan*.

Les chefs des *Pelew* ont plusieurs épouses, et j'ai la conviction que les *Urosses* en ont également un certain nombre. Les deux peuples manifestèrent absolument le même étonnement lorsqu'ils virent de près Wilson et ses compagnons, et lorsqu'ils nous virent à *Oualan*. Seulement, dans le *roi* et les *Urosses*, nous ne trouvâmes point un *abba-thulle*, et un *raa-kouk*. Ceux de *Oualan* nous parurent envieux, jaloux de leurs prérogatives, et sans la moindre noblesse dans le caractère.

En donnant le *vocabulaire de l'île de Oualan* qui suit, on remarquera que des lettres de notre alphabet manquent évidemment dans la langue de ces insulaires, et en revanche, qu'ils ont beaucoup de sons qu'on ne peut rendre que par les *ch*, *sh*, *w*, *ts*, dont la nôtre est privée. Ils ne peuvent prononcer de certains mots; ainsi, ils disaient toujours Térance pour France, mais ils articulaient asses bien, Paris, lune, soleil, cacatois. Les lettres qu'ils ne peuvent prononcer, sont: *B*, *D*, *F*, *J*, *Q*, *V*, *X*, *Y*. Le *B* est rempli par un son intermédiaire entre nos *B* et *P*. Le *D* est remplacé par le *T*. Le *P* se prononce *pei*. Les autres lettres ont la même valeur que dans notre alphabet.

A

Arc-en-ciel,	*Melakep.*
Amomum (bot.),	*Ine-ka.*
Acanthure noir (icthyol.),	*Ali-ala.*
Arbre à racines plates,	*Loume.*
Admiration ou étonnement,	*Bouai.*
Atherôme (chirurg.),	*Hire.*
Arbre à fleurs rouges (ixora),	*Kalcé.*

Digitized by Google

B

Baie ou hâvre de *la Coquille*,	*Lailesse.*
Baie de Lélé,	*Pané.*
Bâiller,	*Meula.*
Battre,	*Mehouhoc.*
Basilic (bot.),	*Haréne.*
Baringtonia speciosa (bot.),	*Kaénal.*
Boutons furonculeux (chir.),	*Solot.*
Bouche,	*Massoc* ou *Massosse.*
Bon,	*Emé.*
Blennie sauteur (icthy.),	*Mooa.*
Boire,	*Nemeneme.*
Bouteille (nom qu'ils donnèrent),	*Pelosouke.*
Barbe,	*Haltèque* ou *Alate.*
Banane,	*Oune.*
Banane jaune,	*Oune kalasse.*
Balancier de pirogue,	*Eme.*
Bras,	*Pohou.*
Bois à travailler ou à brûler,	*Siake.*
Bouillie de coco rapé,	*Kapiel.*
Bouillie de fruit à pain,	*Ouaoua.*
Bois de teinture rouge,	*Mahori.*
Brou ou caire de coco,	*Kaké.*
Blanc,	*Ouasse.*
Bleu,	*Molute.*

C

Chef, roi, noblesse,	*Urosse.*
Chef de famille,	*Tône.*
Ceci, cela,	*Eïa, Ini.*
Cheville (artic. tib. tars.),	*Atroniake.*
Canne à sucre,	*Ta.*
Chemin, route,	*Neka.*
Cheveux,	*Schiaffe.*
Chair de coco,	*Guano.*
Cils (anat.),	*Ouakoulop.*
Chanter,	*Hole.*

Digitized by Google

Chevalier gris (ornith.),	*Krulcé.*
Collier,	*Elia.*
Côtés de pirogue,	*Nounou.*
Coït,	*Foëne.*
Côtes (anat.),	*Sihioque.*
Cou,	*Tahoque....kahou.*
Cuisse,	*Niake* ou *Nias.*
Coffre, ostracion (icthy.),	*Hedouhotsé.*
Coco,	*Nou.*
Coque ou noix de coco,	*Foi.*
Couteau de bois,	*Epope.*
Cicatrices d'une plaie,	*Roukanka.*
Ciel,	*Kassa.*
Chapeau en coquilles, ornement des pirogues des chefs,	*Palpa.*
Corde,	*Foi.*
Collier des femmes,	*Masse.*
Collier avec une ovule,	*Houlé.*
Coquille qu'ils placent sur la lèvre inférieure comme à *Radack*,	*Panac.*
Corail (madrép.),	*Eoka.*
Crabe honteux (crust.),	*Tanóme.*
Courir,	*Kassas.*
Coucher du soleil,	*Foune kofo.*

D

Danser,	*Salza,*
Dos (anat.),	*Ouène toukou.*
Défécation,	*Pac.*
Dernier quartier de la lune,	*Meza-ouall.*
Dents,	*Muessosse* ou *Maussik.*
Doigts (anat.),	*Oune pohou.*
Doigt fracturé (chirur.)	*Ponac.*

E

Escope pour vider l'eau des pirogues,	*Anome.*

Digitized by Google

Extrémités d'une pirogue,	*Matané.*
Epaules,	*Ouepesike.*
Eternuer,	*Siné.*
Etoile (astron.),	*Ité.*
Eau douce,	*Ko.*
Enfant,	*Talé.*
Etoile de mer (zooph.),	*Sinikiaou.*
Est, orient,	*Ouakata.*
Eponge (zool.),	*Sinekosso.*

F

Feuilles (botaniq.),	*Scha.*
Filet ovalaire pour la pêche,	*Hèke.*
Fumée,	*Kalasse.*
Fesse,	*Siakique.*
Fer,	*Mossa.*
Fruit à pain,	*Mosse.*
Fruit à pain à noyaux,	*Mosse-soucossa.*
Femme,	*Mataen.*
Fil pour fabriquer les maros,	*Koïs.*
Fille,	*Talé.*
Feu,	*Pala héhé.*
Fleurs d'arum,	*Oune ketaque.*
Feuilles d'arum,	*Skakala.*
Fleurs en général,	*Meta.*
Feuilles du bananier,	*Sahest.*
Fougère arborescente (bot.),	*Po.*
Fucus (bot.),	*Kape.*

G

Gencives,	*Nasosse.*
Genou,	*Nenétike.*
Gland (anat.),	*Ine-kanac.*

H

Hibiscus tiliaceus,	*Lo.*
Homme,	*Mokoul.*

Digitized by Google

Hache en pierre,	*Tala.*
Hétéroaire (ornith.),	*Cisse.* (Soui-manga rouge.)
Hirondelle noire très-petite,	*Kalka.*
Héron, var. blanche et grise,	*Longoulap.*

I et J

Il n'y en a plus,	*Paena.*
Jaune (couleur),	*Kan.*
Jambe,	*Pogoune-Niake.*
Jour,	*Lène, Lénélique.*
Jarret,	*Oualalouk.*

K

Kava, boisson faite de poivre,	*Schiaka.*

L

Lèpre (médec.),	*Ouaranite.*
Lézard (hist. nat.),	*Keneux.*
Lâcher un vent,	*Siné.*
Lèvres,	*Ouassok.*
Lever (se),	*Toua.*
Lune,	*Alouaite.*
Lance effilée pour la pêche,	*Ouessa.*
Langue (anat.),	*La* ou *Lalo.*
Lait émulsif de coco,	*Sano.*
Lever du soleil,	*Houat-Atake.*

M

Marron de l'inocarpus edulis,	*Hi.*
L'arbre de l'inocarpus,	*Kraka.*
Mamelle, sein, mamelon,	*Téhiti.*
Molette pour broyer le fruit à pain,	*To.*
Mauvais,	*Kousouke.*
Menton,	*Kaboulénèque.*
Montrez,	*Mea.*

Digitized by Google

Montagne,	*Holl.*
Montagne du nord de l'île,	*Anelélé.*
Mer,	*Molsoul.*
Manger,	*Mongno.*
Marcher,	*Katso.*
Mastic blanc pour calfater,	*Pouasse.*
Midi,	*Koule inelène.*
Maison,	*Lomme.*
Maison communale,	*Paé.*
Muraille,	*Pot.*
Muge (icthyol.),	*Hais.*
Main,	*Kounepohou.*
Maro en étoffe,	*Toll.*
Merle (ornith.),	*Ououaizai.*
Métier à étoffe,	*Péousse.*
Murénophis des récifs,	*Schemiss.*
Murène des rivières (Anguille),	*Tône.*
Moucher (se),	*Eonepou.*
Mordre,	*Lalisse.*
Montants du métier à étoffes,	*Zake.*
Minuit,	*Ine-coffe.*

N

Nuages (météor.),	*Kassa.*
Natte pour dormir,	*Saké.*
Ne pas vouloir,	*Ouna, Tak.*
Nez (anat.),	*Kouahé, Foi, Poua.*
Narines,	*Inefoi, Igai.*
Nombril,	*Poutek, Pouté.*
Nuages noirs ou grains,	*Imai.*
Nouvelle lune,	*Maspan.*
Non,	*Ouenne.*
Néritine fluviatile (conchy.),	*Kéïmo.*
Nid d'oiseau,	*Athero.*
Noddi (ornith.),	*Palé.*
Nason licornet (icthy.),	*Mossa.*
Noblesse, chefs,	*Urosse.*
Noir (couleur),	*Schalschal* ou *Louho.*
Nuit,	*Fonga Onou.*
Nord,	*Matenté.*

Digitized by Google

O

Odeur agréable,	*Kahen.*
OEuf d'oiseau,	*Téramo.*
Oranger,	*Menezioko.*
Orange,	*Meozasse.*
Oursin à baguette (zool.),	*Inescha.*
O homme (terme d'appel),	*Esse.*
Oiseau,	*Móne.*
Oreilles,	*Schache.*
Idem, conduit auditif,	*Ine-Schache.*
OEil,	*Mata.*
Ongles des doigts,	*Togoune pohou.*
Ongles des orteils,	*Togoune niake.*
Ouest, occident, nord-ouest,	*Japan.*
Orteils,	*Koune niake.*

P

Plaque d'équaille de tortue, portée au cou,	*Tóne.*
Poivrier pour faire l'ava,	*Seka, schika.*
Pierre pour broyer ce poivre,	*Tapène sicka.*
Poule,	*Móne.*
Peau ou épiderme de la banane,	*Kolot.*
Pluie,	*Heao.*
Papillon,	*Schascha.*
Pluvier doré (ornith.),	*Koulu.*
Plume d'oiseau,	*Nonemóne.*
Porcelaine tigrée,	*Foule.*
Poisson,	*Ik.*
Pierre,	*Holl.*
Pancratium (bot.),	*Tiho.*
Pleurer,	*Tan.*
Porter,	*Outok.*
Premier quartier de la lune,	*Mazalan.*
Polypier sertulaire (zool.),	*Loume.*
Polypier dichotôme,	*Sakène.*
Pirogue,	*Ouake.*

Digitized by Google

Pagaie,	*Oa.*
Plante du pied,	*Kalsis.*
Par ici,	*Tena.*
Par là,	*Païnè.*
Pénis,	*Kanac.*
Prépuce,	*Kounu kanac.*
Pigeon,	*Mouleux* ou *Moulouesse.*
Poitrine,	*Inehuoque.*
Pied,	*Pasaniake.*
Poils du pénis,	*Koumouk* ou *koume-koume.*
Paupières,	*Kounemetas.*
Plus, davantage,	*Mani.*
Porte-fil (navette),	*Katap.*
Paraître ou se lever,	*Atak.*
Pleine lune,	*Mezazone.*
Polypier opuntia,	*Mouai-el.*

Q

Qu'est-ce que cela, ou comment nommez-vous cela?	*Mea inguè?*

R

Racines du taro (*arum*),	*Taka.*
Racine de l'arum macrorrhizon,	*Monaka.*
Rat,	*Kousique.*
Rescifs,	*Kihiela.*
Rouge (couleur),	*Lape.*
Rire,	*Hizè.*
Ronfler,	*Malala.*
Rôt,	*Kra.*

S

Sourcils,	*Miesse.*
Soleil,	*Houat.*
Soupirer,	*Ma.*
Sauter,	*So.*
Siffler,	*Hosse.*

Digitized by Google

Souffler,	*Houke.*
Sud, midi,	*Leap.*
S'asseoir,	*Mata.*
Se coucher,	*Ouana.*
Sentir bon,	*Kahène.*
Sentir mauvais,	*Pousos.*
Sang,	*Schascha.*

T

Tatouage,	*Schisché, sissé, cheché.*
Tronc d'arbre,	*Ta.*
Tisser une étoffe,	*Tohéni.*
Tous, ensemble,	*Toll.*
Tousser,	*Ko.*
Traverse du balancier de la pirogue,	*Kouillas.*
Trachyte (minér.),	*Eotsé.*
Tonnerre,	*Palat.*
Testicule,	*Atéro.*

U

Ulcérations,	*Rofou.*

V

Vase pour boire,	*Fuoque.*
Vampire (Vespertillio) (Zool.),	*Quoy.*
Village du hâvre de *la Coquille*,	*Tahignié.*
Ventre,	*Sihioque.*
Vent (météor.),	*Shapat.*
Vagin,	*Ouané* ou *kéné.*
Vase fait avec une feuille,	*Chaouena.*
Vase de bois fait en auge,	*Tapé.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Traversée de l'île Oualan à la Nouvelle-Guinée

(du 15 juin 1824 au 25 juillet suivant).

Communiqué avec les insulaires des îles Pénélope, Aouerra, Lougoulous ou Doublon, Tamatam, Fanadik, Poulap, Piguelao et Sataoëlle (*archipel des Carolines*).

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater
Obstrictis aliis, præter Iapyga
Navis.....

(Horace, ode III.)

Le 15 nous appareillâmes dans la matinée pour continuer notre voyage, et bientôt les côtes d'Oualan disparurent à l'horizon. Le 17, nous reconnûmes les îles *Pelelap*, *Tougoulou* et *Takai*, que le capitaine Mac-Askill découvrit en 1809. Ce sont de petites îles basses reposant sur le même plateau de récifs qui gisent par 6° 36′ de latitude nord, et 158° 27′ longitude est. De nombreux végétaux les recouvrent, et çà et là dans les éclaircies des bois paraissent les cabanes dont la forme est analogue à celle d'Oualan; toutefois leur construc-

Digitized by Google

tion nous parut beaucoup plus négligée. Les naturels se hâtèrent de jeter leurs pirogues à la mer et comme nous avions mis en panne, en un clin-d'œil ils nous atteignirent. La plupart des embarcations étaient manœuvrées par sept ou huit indigènes : ils montèrent à bord sans témoigner ni hésitation, ni crainte; et par une exception d'autant plus digne d'être citée qu'elle est plus rare, ils nous offrirent avec un désintéressement qui nous charma toutes les provisions dont ils s'étaient munis, et qui consistaient en cocos secs et germés, en fruits à pain sauvages, et en gros tronçons de taro (*arum macrorrhizon*). C'était la première fois que nous recevions des peuples de la mer du Sud un présent de haute importance, pour des hommes dont les îles sont peu productives, sans qu'ils nous témoignassent le moindre désir d'en obtenir une récompense. Leur action ne fit point d'ingrats. Les cocos, qu'ils nomment *cagué*, ne sont, à ce qu'il paraît, mangés que dans l'état sec, et lorque l'amande a acquis son entier développement. Ce fruit, sur les îles basses, est sans doute trop précieux à une population nombreuse pour être cueilli lorsque la noix est remplie de lait emulsif, et propre à désaltérer seulement : la prévoyance leur a donc fait une loi de ne point gaspiller leurs vivres, ou, comme on le dit, de manger leur bien en herbe. Les objets qui leur firent le plus de plaisir furent des clous et des haches; et le fer d'ailleurs, qu'ils nomment *loulou*, est recherché par eux sous quelque forme qu'il soit. Parmi les fruits qu'ils nous offrirent étaient quelques régimes d'une espèce de banane sucrée et fondante que nous n'avions point encore rencontrée, et dont la saveur était délicieuse. Nous y remarquâmes aussi quelques cônes de *pandanus* que les naturels sucent avec plaisir, quoique les semences en soient ligneuses et coriaces; cependant une matière sucrée assez abondante est répandue à l'endroit où ces fruits s'insèrent sur le pédoncule.

Digitized by Google

Ces insulaires avaient la plus grande analogie et dans les caractères physiques et dans les arts industriels avec les habitants de l'île d'Oualan. C'est en vain toutefois que nous essayâmes de nous faire entendre d'eux en nous servant des mots oualanais que nous avions recueillis, et qu'ils parurent ne pas comprendre; après quelque persévérance nous obtînmes de plusieurs les noms qu'ils donnent aux unités; et comme il sera facile de s'en convaincre, ces mots ne présentent que des différences bien légères avec ceux employés à Oualan.

1, *sa.* 2, *lo.* 3, *toll.* 4, *hea.* 5, *lime.* 6, *huone.* 7, *hut.* 8, *houal.* 9, *heo.*

La taille des habitants des îles Mac-Askill est moyenne et bien prise; la plupart d'entr'eux avaient un embonpoint raisonnable, tandis que nous en remarquâmes quelques-uns ensevelis sous d'épaisses couches de graisse, dont tout les mouvements étaient gênés par cet état d'obésité. La teinte de la peau est d'un olivâtre peu foncé, et l'ensemble de leur physionomie agréable, est empreinte d'une grande douceur. Un seul petit *maro* de toile, placé en plusieurs doubles, est leur unique vêtement; et lorsque cédant aux demandes des amateurs ils changeaient ce morceau d'étoffe contre du fer, ils manisfestaient la plus grande pudeur pour qu'on n'entrevît point ce que le *maro* officieux cachait d'ailleurs assez mal. Leurs longs cheveux noirs et un peu frisés, sont retenus sur le sommet de la tête par un nœud : ils ne se rasent jamais la barbe ni les moustaches; mais cet accessoire n'acquiert son complet développement que chez quelques vieillards, car le plus grand nombre des indigènes ne nous présenta qu'une touffe peu épaisse d'une barbe rare et grêle formant une pointe sous le menton comme celle que portait Charles IX. Leurs dents sont éblouissantes de blancheur; et leurs yeux, natu-

Digitized by Google

rellement obliques lorsqu'on y joint l'étroitesse du front, l'étranglement des branches du maxillaire inférieur, rappellent évidemment le type coréen ou japonais.

Ces insulaires ont un goût décidé pour les fleurs. Des jeunes gens s'étaient orné la tête de couronnes d'*ixora*, dont les corolles sont d'un rouge ponceau très-vif; quelques-uns passent dans les trous des lobes des oreilles des feuilles florales qui nous sont inconnues et qui exhalent une odeur suave de violette ou d'iris de Florence; d'autres enfin avaient leur chevelure entremêlée de fleurs blanches, et ces parures si simples prêtaient à leurs physionomies un charme qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Sans cesse en mouvement et se livrant aux éclats les plus bruyants d'une gaieté folle, le caractère de ces hommes ne se montra que sous des dehors favorables dans notre courte entrevue. Ils nous parurent moins posés et moins mélancoliques que les habitants d'Oualan.

Ainsi que nous avons déjà eu occasion de l'indiquer, dans le groupe des îles les plus orientales ils se ceignent les reins de chapelets faits avec des rouelles noires et blanches : leurs *maros* sont d'une étoffe beaucoup plus épaisse que ceux usités à Oualan; mais l'art de les tisser, la variété des dessins, la vive coloration des fils, ne leur sont point inférieurs. Leur tatouage est plus élégant et plus perfectionné que chez aucun autre peuple; les dessins qui recouvrent le corps sont disposés par larges masses qui lui donnent un aspect bleuâtre; mais dans ces masses sont répétées symétriquement des raies, des cercles, incrustés dans la peau avec goût. Les jeunes gens seuls ne présentaient point ce genre de décoration. Quelques vieillards étaient entièrement chauves.

Les instruments que nous vîmes dans leurs mains consistaient en haches fabriquées, comme celles d'Oualan, avec des fragments de corail ou avec des coquilles, telles que la

Digitized by Google

tridacne, la vis et la mitre épiscopale. Ils les appellent *talé*, et ce nom a, comme on voit, la plus grande analogie avec le mot *tala* usité à Oualan et qui signifie la même chose. Leurs cordes faites avec le *caire* du coco, étaient solides et bien tissées. Leurs pirogues diffèrent beaucoup de celles d'Oualan; leur construction se ressent naturellement de ce que les îles basses ne possèdent point de grands arbres ni de bois dont les fibres soient denses et compactes. Cependant la forme de leurs pirogues rappelle celle des *pros* élégants dont nous aurons bientôt occasion de parler. Aucune de celles qui vinrent le long du bord n'avaient des mâts ni de voiles; on les manœuvrait simplement à l'aide de pagaies pointues.

Le 18 nous découvrîmes trois îles inconnues aux géographes, formant un trépied sur un plateau de récifs; les naturels qui vinrent à bord nous les nommèrent *Hougai*, *Ouerra* et *Mongoule*. Ces îles, auxquelles le commandant de la corvette *la Coquille* crut devoir donner son nom, gisent par 6° 39′ de latitude nord, et 157° 29′ de longitude est. Le premier *pros* qui nous accosta était monté par dix hommes; l'un d'eux nous montra une herminette en fer, faite avec un morceau de cercle de barrique, ce qui prouve qu'ils ont dû communiquer avec des Européens ou recevoir ce métal dans quelque île voisine et par voie d'échange. Comme tous les Carolins, ils appellent le fer *loulou*, leurs chefs *tamols*, et connaissent exactement la position des îles qui les environnent.

Les insulaires qui communiquèrent avec nous sont de très-beaux hommes; ils joignent à une taille avantageuse et bien prise, des membres fortement dessinés. Leur peau, souple et lisse, n'est point foncée en couleur; leurs traits, bien que larges et épatés, ont un jeu de physionomie ouvert et bienveillant; leurs cheveux noirs, un peu frisés, flottent librement sur leurs épaules et ne reçoivent aucun objet de parure.

Digitized by Google

La gaieté qui les anime, et le sourire qui règne sur leurs lèvres laissent entrevoir des dents du plus bel émail. La barbe contourne la lèvre supérieure, taillée en un léger rebord, tandis qu'elle forme une touffe mince et pointue sous le menton. Comme les autres Carolins, ils n'ont pour tout costume qu'un étroit *maro* dont l'étoffe est colorée en jaune orangé fort vif. Un tatouage très-compliqué recouvre toute la surface du corps; mais cet ornement chez la plupart des naturels qui nous visitèrent, disparaissait sous les zones nombreuses de la lèpre océanienne [1] qui les dévorait. Nous remarquâmes que ces insulaires sont plus navigateurs que ceux que nous avions jusqu'à ce jour visités; toutefois ils sont encore assez longs à évoluer leurs pirogues, surtout dans le mouvement d'orienter la voile et de changer d'extrémités : ils sont d'une grande maladresse pour accoster un vaisseau, et la marche de leurs *pros* n'est point à citer. Ces embarcations, quoique construites sur le type adopté par les Carolins, sont grossières et sans ornements; mais le balancier, l'inclinaison du mât, la forme de la natte qui sert de voile, les deux vergues qui la soutiennent, sont comme dans les autres *pros*.

Le 24 dès le matin nous eûmes connaissance d'un groupe de terres, alternativement hautes et basses, qui sont les îles *Hogoleu* ou mieux *Hogolous* des anciens navigateurs espagnols, et que le capitaine Doublon revit en 1814. Elles ont trente-sept lieues de tour, et forment un archipel composé de plusieurs îles hautes volcaniques, et d'un grand nombre de motous verdoyants qu'entoure un immense développement de récifs à l'extérieur, tandis que des lagons profonds occupent l'intérieur. Pendant quatre jours nous contour-

[1] La plupart des insulaires de la mer du Sud, quelle que soit la race humaine à la quelle ils appartiennent, sont rongés par cette lèpre, due sans aucun doute à l'ichthyophagie.

Digitized by Google

nâmes ce système de terres, dont les habitants vinrent fréquemment nous visiter. Aux morceaux de fer travaillés qu'ils avaient dans les mains et qui provenaient sans doute des îles Mariannes, à l'assurance avec laquelle ils montaient à bord, on doit juger qu'ils connaissaient les Européens. Leurs traits ressemblent parfaitement à ceux des autres Carolins; cependant nous remarquâmes chez eux quelques usages que nous n'avions point encore observés : le premier est de se servir d'un chapeau chinois très-bien fait avec des feuilles de *pendanus*, et le second de porter un véritable *poncho* en toile noire tombant jusqu'aux reins. Or, comme nous l'avons déjà dit, le *poncho* est une pièce de toile percée au centre, et dont l'usage n'est propre qu'aux Araucanos du Chili et aux Carolins; car, bien que ce vêtement soit usité aux îles de la Société, il diffère beaucoup par son ampleur et par le peu d'usage qu'on en fait, du *poncho* des habitants d'*Hogolous*. Nous n'eûmes point à nous louer de la bonne foi de ces naturels; ils s'appropriaient sans scrupule ce qui tentait leur convoitise. Très-peu d'entr'eux étaient tatoués; et cette opération, qu'ils nomment *make*, ne se compose chez eux que de quelques lignes verticales placées sur la poitrine et sur les jambes. Les lobes des oreilles étaient fendus et tiraillés outre mesure par l'habitude d'y placer des cylindres en bois léger d'*hibiscus*, d'un grand diamètre, et peints en rouge orangé, ainsi que le capitaine Kotzebue l'a observé à Radack. Nous ne pûmes saisir aucun mot de la langue de ces hommes; quelques-uns cependant nous parurent d'origine malaise. La pêche est une de leurs grandes ressources, et ils y sont très-habiles. Nous remarquions que chaque jour leurs pirogues étaient remplies de plusieurs espèces de poissons, de mollusques, de gros bénitiers, et d'étoiles de mer, qu'ils paraissaient également ne pas dédaigner.

Leurs pirogues sont fort remarquables tant par leur légè-

Digitized by Google

reté que par les soins qu'on a apportés à les décorer ou à les peindre. Leur marche, par une brise modérée, est d'environ six nœuds, et ce nombre est bien loin d'égaler celui qu'Anson leur accordait. Nous observâmes que dans plusieurs de ces embarcations fines et légères, ils avaient des frondes fabriquées avec du brou de coco, destinées à lancer des pierres et des javelines longues et effilées.

Le groupe d'*Hogolous* gît par 7° 25′ 00″ de latitude nord, par 149° 35′ 00″ de longitude orientale. Il se compose de terres hautes, montagneuses, entourées d'îles plates et basses, ou séparées par de simples motous. Un immense développement de récifs lie ces diverses îlettes les unes aux autres, et des coupées à travers les polypiers peuvent donner passage aux navires et leur faire trouver un ancrage sûr dans les baies intérieures. Les motous comme les pitons, sont très-verdoyants, et une population nombreuse les a envahis. L'*hirosse* ou roi paraît résider dans la plus grande des îles dans le nord-est qui, à cause de cette particularité a reçu le nom d'*hirosse*. L'île la plus voisine de celle-ci, se nomme *houdot*, la troisième *paata*, la quatrième, la plus occidentale, *toll;* le grand motou aplati, le plus au nord, *pisse*, le voisin à l'est, *pisse-ena*, le petit motou le plus occidental *pisse siliné* [1], etc.

N'ayant point relâché dans ces îles qu'il eût été si intéressant d'explorer, je me borne à ce simple résultat de mes observations personnelles. Mais j'ai trouvé depuis dans la *Westminster rewiew*, le récit d'une excursion faite en 1827 dans ce même groupe d'*Hogolous*, qui m'a

[1] Plusieurs des noms donnés par les insulaires concordaient avec ceux du père Cantova. Je lis sur ma liste ceux de *Frogolcu*, *Fevelle*, *Tola*, *Aki*, *Holé*, *Itot*, etc.

Digitized by Google

paru des plus intéressants et que je copie en note, sans toutefois garantir la véracité des faits singuliers qui y sont rapportés [1].

Le 30 juin 1824, nous eûmes connaissance de trois petites îles basses nommées *Tamatam*, *Falalike*, et *Pollap*, découvertes en 1801 par don Juan Ibargoitia. Une trentaine de pirogues partirent immédiatement pour nous joindre : mais, comme la corvette était favorisée dans sa marche par une brise assez fraîche, toutes ces embarcations arrivèrent à la fois tumultueusement, de sorte que plusieurs des *pros* furent brisés le long du bord, et leurs débris rompirent les balanciers de plusieurs autres qui chavirèrent à leur tour ; et comme les naturels parlaient et gesticulaient tous à la fois, se culbutaient et se jetaient à l'eau, nous eûmes le spectacle en petit d'une flotte naufragée. Le mot *loulou* était dans toutes les bouches, car le fer est pour ces peuples la matière la plus précieuse ; les haches, les couteaux, nommés *sar*, les clous, les gros hameçons, sont pour eux des objets d'une grande valeur : en échange ils donnent des cocos qu'ils appellent *nou*, des *mailles* [2] ou fruits à pain sauvages, et des coquilles qu'ils pêchent sur le rivage, telles que les casques (*méale*) et les belles porcelaines aurores. Les habitants de Tamatam ne diffèrent point de ceux d'Hogolous. Leurs *maros* et leurs *ponchos* sont de même étoffe; leurs chapeaux, faits à la chinoise, sont identiques par la forme, et leurs oreilles sont traversées par de gros rouleaux en bois peint, cependant le *maro*, que certains Carolins n'abandonnent point sans montrer quelque pudeur, n'a pas toujours pour but ici de voiler les parties génitales, mais souvent il est placé sur le ventre comme une ceinture. Au reste le tatouage, les colliers en

1 *Voyez* l'appendice, note A.

2 *Ri'amall* aux îles Pelew, suivant Wilson.

Digitized by Google

grains noirs et blancs, leurs tissus, nous rappelèrent les mêmes objets vus à Hogolous.

Quelques hommes étaient armés de bâtons blancs longs de cinq pieds, très-polis et renflés aux extrémités ; les naturels s'en servent comme de balanciers lorsqu'ils dansent. Bien que de bonne foi dans les marchés, ils cherchent cependant le plus possible à s'emparer de ce qui leur plaît, et souvent les objets les plus futiles sont ceux qui captivent le plus leur attention.

Les noms de nombre que j'ai pu obtenir sont les suivants :

1. — *Yote.*	20. — *Toué.*
2. — *Rouke.*	30. — *Héhélié.*
3. — *Héole.*	40. — *fate.*
4. — *Fane.*	50. — *limé.*
5. — *Lime.*	60. — *Huoné.*
6. — *Ouone.*	70. — *Fiké.*
7. — *Fusse.*	80. — *Houalliké.*
8. — *Houalle.*	90. — *Tikoué.*
9. — *Tike.*	100. — *Yoteapoutouke.*
10. — *Seke.*	200. — *Toukapoutouke.*
11. — *Seke yote.*	300. — *Héhapoutouke.*
12. — *Seke rouke.*	400. — *Fatapoutouke.*
13. — *Seke héole.*	500. — *Limapoutouke.*
14. — *Seke fane.*	600. — *Ouonapoutouke.*
15. — *Seke lime.*	700. — *Fikapoutouke.*
16. — *Seke ouone.*	800. — *Houalapoutouke.*
17. — *Seke fusse.*	900. — *Tikapoutouke.*
18. — *Seke houalle.*	1000. — *Sangarasse.*
19. — *Seke tike.*	10000. — *Seke angarasse.*

Le 1^er^ juillet nous cherchâmes l'île de Lannunck dans la position donnée par Malespina, mais nous n'eûmes connaissance d'aucune terre. Le 3 par de la pluie et des grains violents qui annonçaient l'hivernage de cette portion de l'océan Pacifique, nous eûmes connaissance dans la soirée, d'un large

Digitized by Google

récif s'élevant à fleur d'eau recouvert de quelques arbustes. C'est *Piguelao* de Don Luis de Torrès, le *Bigellé* du carolin Kadou, gisant par 8° 12′ 30″ de lat. N. et 145° 29′ 3″ de long. E.

Le 5 juillet la corvette *la Coquille* était en vue de l'île *Satahoual*, que le capitaine Wilson appela *Tucker*, du nom d'un matelot suédois qu'il y laissa. Cette île, la dernière du groupe des îles Carolines, avec laquelle nous communiquâmes, est située par 7° 21′ N., et 144° 46′ de longitude E. *Satahoual*, que les indigènes prononcent *Satoën* et quelquefois *Sataoëlle*, n'a guère qu'un mille de diamètre; ses habitants sont d'excellents marins, et font des voyages fréquents à Guam pour s'y procurer des instruments de fer. En vain leur parlâmes-nous de Tucker, ils parurent n'en avoir pas conservé le moindre souvenir. Au reste ils témoignèrent le plus grand désir d'obtenir du fer, qu'ils nomment *loulou*; et en échange, ils nous offrirent quelques cocos secs, des poissons, des étoffes, des coquillages, des cordes tissées avec le brou de coco, des colliers faits avec leur cheveux, et quelques javelines en bois rouge très-dur. La plupart de ces naturels étaient complétement nus et trois ou quatre d'entr'eux seulement étaient coiffés d'un chapeau chinois. Ils ne diffèrent en rien des autres Carolins, ni par le tatouage, ni par les formes corporelles. La fabrication de leurs étoffes, de leurs filets, la construction de leurs *pros*, et l'art de les évoluer sont identiques. Quelques jeunes gens avaient la chevelure couverte de fleurs d'*ixora*; les tempes de quelques autres étaient entourées d'un bandeau tiré d'une écorce blanchâtre. La lèpre enfin avait étendu ses ravages sur leur population.

A partir du 6 juin nous eûmes des grains fréquents, des nuits obscures et de la grosse mer, mais rien de remarquable ne vint signaler notre navigation hors de l'archipel des Caro-

Digitized by Google

lines. Le 17, la mer belle et unie, se couvrit d'animaux de diverses espèces et surtout de serpents de mer, à la poursuite desquels je m'attachai, et je pus en saisir plusieurs. Bientôt des troncs d'arbres, des touffes de fucus, des fruits, des poissons et des crustacés de rochers, nous indiquèrent les approches d'un fleuve charroyant au loin par son courant les productions de son embouchure. Le 22, nous ne remarquâmes plus aucuns débris de végétation. La chaleur du soleil devenait incommode. Nos filets, réunis à la traîne, regorgeaient de *phyllosomes*, de *pyrosomes*, et de zoophytes. Le 24, les hautes montagnes de la Nouvelle-Guinée nous apparurent dans le lointain, et le 26 au matin, nous étions ancrés au fond du havre de Dorey, à l'extrémité nord de la Papouasie [1].

Ce havre, dont l'ancrage est sûr et commode, gît par 0° 51′ 49″ de latitude S et 130° 44′ 59″ de longitude orientale, sur la côte E de la grande terre des Papous, et au nord du golfe Geel-Wing, qui par sa profondeur concourt avec une baie opposée à transformer la Nouvelle-Guinée en deux presqu'îles que réunit un isthme étroit.

Après avoir séjourné du 26 juillet au 9 août, à la Nouvelle-Guinée ou Papouasie, et mis à la voile pour arriver à Sourabaya le 28 août, nous quittâmes cette île le 11 septembre, et dirigeâmes notre navigation vers l'île Maurice, que nous atteignîmes le 2 octobre pour y rester peu de jours; enfin

[1] Relèvements du mouillage.

Aiguade.	O. 14°	S.
Pointe droite (havre intérieur).	S. 5° 30′	E.
Id. gauche (*idem*).	S. 31° 30′	E.
Pointe droite de l'île Masnapy.	S. 20°	E.

Digitized by Google

nous mîmes à la voile pour être bientôt en vue de l'île Sainte-Hélène.

Lorsque nous visitâmes la maison, ennoblie par la grande infortune, un ignoble désordre pire que l'abandon, l'avait transformée en un bluttoir où se vannait le grain pour l'usage des employés de la colonie, confinés dans cette partie de l'île. Une crêche occupait la place du lit de *Napoléon*, et sa chambre à coucher était devenue une écurie!!! Plus de tapisseries, plus de boiseries : rien dans cette demeure n'attestait qu'elle eût servi de refuge à un *Empereur* mis au ban des *rois!* Seulement les barrières qui gênaient jusqu'à sa promenade étaient restées debout à l'entour, et leur labyrinthe embarrassait encore les pas des visiteurs.

Non loin se trouvait placée une maison plus convenable, que le gouvernement anglais fit bâtir pour son prisonnier, et qui n'était point encore terminée lorsque Napoléon mourut. Cet édifice, commode comme logement, construit avec élégance, entouré de galeries couvertes, de jardins tracés avec goût, meublé avec recherche, bien qu'avec simplicité, nous fut montré avec ostentation par nos guides. Mais, dans ces pièces froides et vides, qui pouvait nous intéresser? Cette bibliothèque, cette salle de billard, ces bains, ne reçurent jamais celui que sir Hudson-Lowe avait pour but de faire mourir d'un suicide moral. Quelques fleurs venues du Cap avaient captivé l'Empereur : elles ouvraient alors leurs corolles embaumées, elles nous prodiguaient leurs charmes. Aussi mîmes-nous le plus vif empressement à les cueillir, à les dessécher comme de précieuses reliques, et comme l'émanation des pensées journalières du grand homme.

Nous quittâmes Long-Wood avec tristesse. Que de réflexions cruelles, que d'amères angoisses la grande âme de l'exilé dut dévorer sur ce petit carré de terre!... Et peut-être le regret le plus poignant pour son cœur, dût-il souvent em-

Digitized by Google

poisonner ses réflexions, en songeant que de victoires il lui avait fallu remporter, pour nous remettre sous le joug qui, sans lui, n'eût jamais courbé nos têtes! Nous prîmes congé de ces lieux sans oser détourner nos regards. Nos réflexions étaient tristes et austères: elles n'avaient changé de nature qu'en visitant l'asile d'une amitié honorable, d'un dévouement sans bornes; car la *fidélité au malheur* est une vertu dont la pensée rafraîchit et tempère, comme la fraîcheur du soir par un beau jour d'été.

Nous suivîmes lentement les chemins étroits et entortillés des Talwèges, pour gagner la vallée de Sinn. Des roches calcinées, des ravines noircies, l'enfer du Dante, quant à l'aspect des lieux; l'île des Camoëns, par quelques ravines fraîches et émaillées, se succédaient à nos yeux. Bientôt enfin, il nous fallut mettre pied à terre; nous allions entrer dans la vallée où gisait, sous quelques pierres, la grande ombre de *Napoléon*. Cette vallée semble revêtir les formes les plus fantastiques; si des éboulements et des roches brisées par la nature nous donnent l'image du chaos, de fraîches pelouses, des ondes murmurantes qui fuient à travers des herbes d'un vert gai nous rappellent les charmes d'un paysage plus riant. Des pins aux noirs rameaux, au sombre feuillage, attirèrent nos regards, ils occupent la portion resserrée du val de Sinn, puis ils cessent bientôt et sont remplacés par des massifs de géraniums aux corolles de feu. Là s'élèvent des châtaigniers de la vieille Europe, des pommiers de la Normandie. Sous d'énormes touffes de fougères, jaillit des flancs du ravin, une source qui se perd en humectant le gazon. Tout est riant dans cette partie de la vallée, tandis que quelques pas plus en avant, ses bords sont nus, tachés de rouge et de noir, traversés par des zônes bigarrées d'ocres calcinées, et des crevasses découpent de leurs festons zigzagués, les parois de ce bassin où des pans de rochers menacent ruine. Ici la dévastation et

Digitized by Google

la mort; là, la fraîcheur, le calme et la vie. La vie!!..

Votre permis, Gentlemen, nous cria un soldat qui portait sur la plaque de son schako : *Waterloo !* soldat vêtu de rouge, à accent breton, à parole brève et impérative comme une consigne; soldat dont la présence détruisit nos réflexions pensives, rejeta loin de nous des temps qui absorbaient nos facultés, et qui en nous reportant du monde historique, nous ramena brusquement à l'existence d'un fait matériel accompli. Ce soldat, sa guérite, quelques saules pleureurs élevés, une pierre plate, jetée toute blanche encore au milieu d'herbes vertes, un tombeau, au milieu des fleurs et des ruines de la nature, des barreaux de fer rangés autour d'une plate-forme quadrilatère, mélange hétérogène, s'il en fut jamais, d'un hommage touchant, d'une barbarie rafinée, d'un grand homme, d'un cadavre rongé de vers, voilà ce qui frappait nos yeux. C'était le tombeau de *Napoléon Bonaparte !*

Il me fallut quelques instants avant de pouvoir me réconcilier avec la présence d'un soldat anglais dans ce lieu de grands souvenirs. La complaisance de ce geôlier de mort qui psalmodia pour la millième fois les quelques détails vulgaires, finit, sinon par faire oublier sa présence, du moins par nous la faire tolérer. Cette eau limpide et murmurante qui baigne le fond de la vallée, était celle dont *Napoléon* aimait à se rafraîchir ! Cette pelouse gaie et molle était celle où il se reposait volontiers à la suite de ses promenades à cheval, qui devinrent si rares pendant les derniers temps de son séjour à Sainte-Hélène ! Plus d'une fois il y chercha le calme et vint y goûter un repos de quelques instants. Maintenant ces grands saules abritent son tombeau. Son tombeau que recouvrent quelques larges dalles de pierres, sans inscription, sans ornements, sans un seul mot qui témoigne leur destination, et cependant que ne dit pas cet humble mausolée ! L'Europe entière en est émue !

Digitized by Google

Nous arrachâmes quelques branches des saules que nous devions conserver religieusement. Plus d'une larme humecta nos paupières !

L'île de Sainte-Hélène, située dans l'hémisphère austral, gît par 15° 55′ 00″ de lat. sud, et 7° 59′ 08″ de longit. occidentale, à 1200 milles à peu près des côtes d'Afrique, à 900 milles de l'Amérique méridionale, à 600 milles de l'île de l'Ascension, et à environ 1200 milles de Tristan d'Acunna. Sa plus grande longueur du nord-est au sud-ouest n'est que de trois lieues, sa largeur de deux, et sa circonférence d'un peu plus de huit. Sa surface comprend 30,300 acres. La position de cette île, les avantages inappréciables qu'elle présente pour établir des croisières, les ressources qu'elle fournit à la nation qui s'y est établie, pour détruire le commerce des autres peuples maritimes, lui ont valu de la part des Anglais le nom de *Gibraltar des mers de l'Inde*.

Nous en sortîmes pour arriver le 18 janvier à l'Ascension, que nous quittâmes dix jours après pour saluer notre belle patrie.

Jusqu'à notre arrivée sous l'équateur, nous eûmes du beau temps; mais nous éprouvâmes par deux degrés de latitude nord, des calmes, des grains très-violents et de la pluie par averses. La brise variait sans cesse et semblait se complaire à souffler de tous les points du compas. Pendant quelques heures de calme, la mer se couvrit de *glaucus*, le plus gracieux des mollusques pélagiens, et de larges vélelles et des janthines sveltes flottaient le long du bord. A l'horizon, nous vîmes un navire dont la blanche voilure s'effaça dans l'indécise limite des nuages. Il faut être confiné des mois entiers dans sa prison flottante, pour sentir ce qu'a d'aiguillon pour les sensations ce blanc mat d'une voilure qui glisse sur le fond bleuissant du ciel, comme les longues ailes d'une mouette.

Digitized by Google

Bonheur rapide comme la pensée, et comme elle tout aussi fugitif.

Le 2 février, nous coupâmes la ligne équatoriale pour la cinquième fois. Nous eûmes du mauvais temps jusque par les cinq degrés de latitude N. Les vents sautaient d'un rumb à l'autre, le ciel était noir, et le tonnerre faisait entendre ses sourds roulements. Nous ne tardâmes pas à sortir du tropique du Cancer, poussés par un vent frais, et naviguant avec une grosse mer. Nous étions par le travers des îles du Cap-Vert, lorsque nos voiles se couvrirent d'une poussière rouge. Les vents soufflaient alors du côté de la terre, et nous apportèrent en poudre fine et ténue les scories volcaniques de ces îles. A partir du 24 février, nous continuâmes à avoir, jusque par delà les 30 degrés de latitude nord, une température rafraîchie, un soleil radieux, des vents d'E. de N.-N.-E. ou de S.-E., et la petite galère que nous avons appelée *Physale des Açores*, couvrait de ses essaims cette portion de l'océan Atlantique. Elles nous rappelèrent ces galères douées de vie, ces flottes couvertes de banderolles qui escortaient Cléopâtre sur les ondes du Cygnus.

Le 22 mars, dans la nuit, on eut connaissance du cap Cicier et des côtes de Toulon. Mais nous louvoyâmes en vain tout le jour, une brise fraîche et directement contraire irritait la juste impatience qui nous animait et nous tenait sur le rivage de la France absente depuis longtemps. Jusqu'au 24 nos efforts furent vains : l'entrée de la grande rade de Toulon semblait vouloir nous repousser : elle nous faisait pressentir tous les mécomptes qui devaient bientôt nous enlever nos dernières illusions. M. Duperrey se décida alors à laisser arriver, et bientôt nous entrâmes dans le port de Marseille, d'où quelques jours après nous remîmes à la voile pour aller désarmer la corvette *la Coquille* dans le même arsenal d'où elle était partie le 11 août 1822.

Digitized by Google

Ainsi 872 jours se sont écoulés sur les points du globe les plus divers, les climats les plus opposés et les plus insalubres du monde, les influences atmosphériques les plus opposées, sans que nous ayons eu à regretter la perte d'un seul de nos compagnons. Dans ce laps de temps, *la Coquille* resta 521 jours sous voiles, et a parcouru de 25,000 lieues marines !. .



Digitized by Google

NOTE A.

« De tous les archipels que j'ai visités dans la mer du Sud, nul ne me parut aussi curieux et aussi intéressant pour le voyageur que le groupe d'Hogolen. Une ceinture d'environ quarante petites îles en environnent plusieurs autres plus grandes, dont quatre peuvent avoir environ trente milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont seules habitées, et contiennent une population d'environ trente-cinq mille âmes divisées en deux races distinctes. Les deux principales îles de l'ouest, avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée, tandis que les deux îles orientales, avec leurs dépendances, contiennent une race bien plus voisine de celles des nègres. Ces peuplades se font fréquemment la guerre, ainsi que je l'appris des deux parties, quoiqu'elles fussent alors en paix. Les noirs sont au nombre de vingt mille environ, tandis que la population des Indiens n'excède pas quinze mille.

» Les hommes de la race noire ont environ cinq pieds dix pouces de hauteur; ils sont bien proportionnés, musculeux et actifs; leur poitrine est large et saillante; leurs membres bien tournés; leurs mains et leurs pieds petits; leurs cheveux sont bien frisés, sans ressembler pourtant à ceux des Africains. Ils ont le front haut et droit, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné et les lèvres minces. Leurs dents sont belles et blanches, les épaules larges, et les oreilles petites et un peu plus ouvertes que les nôtres. Leurs yeux sont noirs, vifs, brillants et perçants, avec des cils longs et relevés. L'expression habituelle de leur maintien annonce un caractère fier et entreprenant.

» A la ceinture et sur les reins, ils portent une natte faite d'écorce d'arbre, élégamment tissue, et embellie avec goût d'une quantité de figures de couleurs diverses. Ils portent aussi sur la tête des parures du même tissu, rehaussées avec des plumes d'oiseaux rares; vous diriez d'un turban surmonté d'une frange riche et pompeuse. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles fendu, et ils introduisent

Digitized by Google

dans cette ouverture des morceaux d'un bois léger, souvent aussi gros que le poignet. Cet ornement est en général enrichi d'une variété de belles plumes, de dents de poissons, de fragments d'écaille de tortue. Ils portent aussi au cou des colliers en nacre de perle, et des touffes de plumages. Leur corps est tatoué de dessins bizarres; ils se teignent la figure en jaune et blanc, et en rouge quand ils vont à la guerre, pour se donner un air belliqueux et féroce.

» Les femmes sont petites, douées de jolis traits; leurs yeux noirs, étincelants, respirent la tendresse et la volupté; elles ont la gorge arrondie, la taille élancée, de petites mains et de petits pieds, les jambes droites et la cheville du pied peu saillante; en un mot, elles sont remarquables par leur beauté. Néanmoins, elles ne négligent point l'aide de la toilette, car elles se parent de plumes et de coquilles les plus riches qu'elles puissent se procurer par leurs parents ou leurs frères, par leurs amants ou leurs maris. Elles portent autour de la tête ou du cou diverses sortes d'ornements faits avec des dépouilles d'oiseaux et de poissons; leurs bras et leurs jambes sont parés de la même manière, tandis que leur gorge est tatouée légèrement, mais avec goût. Elles portent également un petit tablier de huit pouces de large et de douze pouces de longueur, orné sur les bords d'une manière très-ingénieuse, et enrichi au milieu des plus jolies coquilles. Par-dessus tout cela, elles se revêtent d'un manteau, ou plutôt d'une espèce de tunique, fabriquée avec une belle herbe soyeuse, tissue avec beaucoup de goût et d'habileté, et quelquefois bordée d'une frange élégante; cet habillement a huit pieds environ de longueur sur six de large, avec un trou dans le milieu, tout juste assez grand pour laisser passer la tête; il ressemble beaucoup au *poncho* que portent les Américains du sud. Les femmes fabriquent les étoffes, les lignes et les filets de pêche, et ont soin des enfants; elles sont douces et tendres pour leurs maris, qui les traitent avec beaucoup d'égards.

» Les deux îles de l'ouest sont peuplées par environ quinze mille Indiens de couleur cuivrée, un peu inférieurs pour la taille à la tribu des noirs que nous venons de décrire; mais ils sont plus forts, plus vigoureux, plus athlétiques, et mieux constitués pour la guerre et pour les fatigues que la peuplade de couleur plus foncée; ils sont très-actifs et d'une force remarquable. Parmi eux, j'en ai vu plusieurs qui ne pesaient pas plus de cent cinquante livres chacun, et qui soulevaient notre petite ancre de boissière, pesant plus de six cents livres, avec la plus grande facilité. Ces hommes vivent pourtant de fruits et de poissons, sans excitants d'aucune espèce; ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, les mains et les pieds bien conformés.

Digitized by Google

» Leur teint est d'une couleur de cuivre très-pâle ; leurs cheveux, longs et noirs, sont en général proprement réunis au sommet de la tête. Ils ont le front élevé et proéminent, indice ordinaire des facultés intellectuelles ; au bas de cette partie, spécialement chez les femmes, règne une couple de longs cils soyeux et noirs comme le jais, et fortement arqués. Leur visage est arrondi, plein et potelé, et les pommettes sont moins saillantes que parmi les nations sauvages. Ils ont un beau nez, modérément relevé, une bouche bien proportionnée et une double rangée de dents aussi blanches que le plus pur ivoire. Les joues à fossettes et les doubles mentons sont communs dans les jeunes gens des deux sexes.

» Les hommes ont généralement le devant du cou couvert d'une longue barbe noire, qu'ils laissent croître seulement à partir du menton ; cependant, quelques chefs portent de très-grandes moustaches. Ils ont de très-grandes oreilles, et leur partie inférieure est percée d'une ouverture assez grande pour recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. Cet ornement est souvent décoré avec des dents de diverses sortes de poissons, des coquilles, des becs et des plumes d'oiseaux, et des fleurs des vallées ; ils portent aussi des colliers de la même nature. Ils ne sont guère tatoués que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac ; souvent, sur la poitrine des chefs, c'est un tatouage non interrompu, représentant une foule de figures fantastiques, exécutées avec assez de goût. L'habillement des deux sexes est semblable à celui de leurs voisins de l'est. Ils portent des bracelets en écaille de tortue aux bras, et en nacre de perle aux jambes et à la cheville du pied. Pour la propreté personnelle, ces insulaires pourraient défier tout autre peuple de la terre. Ils sont naturellement gais, affectueux, joyeux, vifs et actifs, extraordinairement doux et affectionnés envers leurs femmes et leurs enfants, et pleins de déférence et de respect pour la vieillesse.

» En général, leurs femmes sont à peu près de la même taille que les nôtres ; leurs formes sont délicates, leur taille svelte et leur buste admirablement moulé. Leurs pieds et leurs mains ne sont pas plus grands que dans nos enfants de l'âge de douze ans, et la taille est extrêmement fine et jolie. Elles sont nubiles à l'âge de cent cinquante lunes, près de douze ans. Elles ont la tête petite, le front élevé, les yeux grands et noirs, les joues pleines et potelées, le nez bien fait, la bouche petite, et, ce qui ne manque jamais dans cette partie du monde, des dents superbes, ce qui n'ajoute pas peu d'attraits à chacun de leurs sourires. Leurs oreilles sont petites, et leur cou très-délicatement formé ; par derrière flottent leurs longs cheveux noirs quand ils ne sont pas réunis sur la tête. Elles sont extrêmement modestes, et il n'est pas rare de voir la rougeur percer sur leur

Digitized by Google

visage, malgré leur teint foncé; leurs mouvements sont élastiques et gracieux, et la joie et la vivacité se font remarquer dans leur maintien. Les liens conjugaux sont rarement malheureux dans ces contrées, car la chasteté et la fidélité paraissent être des sentiments innés chez ces peuples. Vous verrez rarement un homme parler avec dureté à une femme; et frapper un individu de ce sexe, si grande que soit sa faute, est regardé comme un acte inhumain et barbare. Les affections sociales exercent beaucoup de puissance chez ces peuples, ainsi que les relations de parenté. Quant à l'industrie, l'activité, la persévérance, on ne saurait établir aucune comparaison entre ces insulaires et ceux de la plupart des îles de l'océan Pacifique : hommes, femmes, enfants, tous sont occupés, depuis le lever du soleil, à la fabrication des armes, des filets, des pirogues; et, bien qu'ils n'aient à leur disposition que des instruments en coquilles, en pierres, en dents de poisson, tout ce qu'ils font est exécuté avec infiniment de goût et d'adresse.

» A l'égard des idées religieuses de ces insulaires, le peu de renseignements qu'il m'a été possible d'obtenir peut être exposé en quelques mots. Ils pensent que tout a été créé par un être puissant qui dirige et gouverne tout, et dont la résidence est au-dessus des étoiles; qu'il veille sur tous ses enfants et sur toutes choses avec un soin et une affection paternelle; qu'il pourvoit à la subsistance des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, le plus petit animal étant destiné à servir de pâture au plus grand, et tous devant servir au soutien du genre humain; que le Créateur arrose ces îles de sa propre main, en laissant tomber d'en haut les pluies quand il est nécessaire; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain et tous les autres arbres, ainsi que les buissons, les plantes et les touffes d'herbes; que les bonnes actions lui sont agréables, mais que les mauvaises l'offensent; qu'ils seront heureux ou misérables dans la suite, selon leur conduite en cette vie; que les bons vivront alors sur un groupe d'îles délicieuses, encore plus belles et plus agréables que les leurs, tandis que les méchants seront séparés des bons et transportés dans quelque île rocailleuse et désolée, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche, ni poissons, ni aucune trace de végétation. Ils n'ont ni temples, ni églises, ni formes extérieures de culte, mais ils disent qu'ils aiment l'Être-Suprême, à cause de sa bonté envers eux.

» Ils regardent le mariage comme une obligation sacrée; il doit être célébré en présence du roi, ou de l'un des principaux officiers de sa majesté, dûment autorisé. Avant qu'un contrat semblable soit formé, aucune restriction n'est imposée aux deux sexes, et les femmes non mariées peuvent accorder leurs faveurs à qui que ce soit,

Digitized by Google

sans encourir aucun reproche et sans éprouver aucune espèce de remords; mais, une fois mariées, une faute deviendrait une infamie. Une femme enceinte, qu'elle soit mariée ou non, est considérée avec honneur et respect; elle-même, justement fière de sa fécondité, est bien éloignée de prendre des précautions pour cacher son état, et elle est recherchée en mariage.

» Les cérémonies funéraires de ces peuples ont quelque chose de singulier. A la mort d'un proche parent, on s'abstient de toute espèce de nourriture durant quarante-huit heures; et pendant un mois on ne mange que des fruits, en se privant entièrement de poisson, qui est une friandise du pays. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on se retire en outre dans la solitude sur les montagnes, l'espace de trois mois. Mais je suis forcé d'ajouter une autre circonstance que, pour l'honneur de la nature humaine, je voudrais pouvoir passer sous silence : la mort du roi ou d'un chef puissant est toujours célébrée par des sacrifices humains!... Plusieurs hommes, des femmes, des enfants, sont condamnés à l'escorter dans le monde des esprits. Telle est la superstition de ces peuples, qu'on voit des individus demander à faire partie de cette escorte, afin d'avoir l'honneur d'être enterrés dans la même tombe que le roi. Dans les deux mois qui suivent les funérailles d'un chef, toutes les barques demeurent amarrées au rivage, car il n'est permis à personne d'aller à la pêche.

» La race indienne qui habite les îles de l'ouest et la race cuivrée de l'est sont souvent en guerre; voici quelle est la marche ordinaire de leurs opérations. Les insulaires qui croient avoir reçu quelque offense de leurs voisins, avertissent ceux-ci que tel jour et à telle heure un certain nombre de pirogues armées en guerre débarqueront chez eux, et que les négociations seront entamées relativement aux réparations qu'ils sont en droit d'exiger. Le débarquement, la conférence et la négociation, tout a lieu le jour indiqué; et si les explications sont jugées suffisantes, l'affaire se termine par un grand festin. Mais si on ne peut pas s'accorder, un nombre égal de guerriers se mesure avec les plaignants, et le combat commence avec fureur; il dure environ une heure; et puis ils se séparent d'un commun accord et se reposent pendant quelques heures. En attendant, les deux partis ne s'écartent pas du champ de bataille, s'occupent à enterrer les morts et à donner des soins aux blessés.

» Le jour suivant, quand les deux troupes ont déclaré qu'elles sont prêtes, le combat recommence avec une nouvelle ardeur, et dure deux fois plus longtemps que la veille, à moins que l'une d'elles ne quitte la partie et ne cède la victoire à l'autre. Dans le cas contraire, au bout d'une heure d'un combat terrible, ils se sé-

Digitized by Google

parent de nouveau, mettent de côté leurs armes, et s'assistent mutuellement à enterrer leurs morts et à panser les blessés, de la manière la plus amicale. Le troisième jour, le sort de la campagne est décidé : ils commencent le combat le matin, et le continuent jusqu'à ce que l'un des partis succombe. Si ce sont les assaillants, ils abandonnent leurs pirogues et leurs armes aux vainqueurs, qui sont obligés de donner un festin aux vaincus et de les ramener en sûreté chez eux, où un traité de paix est ratifié par un nouveau festin, qui dure deux jours. Les deux peuples sont ensuite en deuil pendant quinze jours, en l'honneur de leurs amis tués dans le combat. Après cela, les relations d'amitié sont renouvelées, et les insulaires des deux tribus vont et viennent, comme de coutume, les uns chez les autres.

» D'autre part, si les assaillants sont victorieux, les autres acquiescent à leurs demandes, et font le traité le plus favorable que les circonstances puissent leur permettre, toujours ratifié par un festin. Les prisonniers faits dans l'action appartiennent aux individus qui les prennent, si leur parti remporte la victoire ; autrement ils sont rendus aux vainqueurs ; mais les hommes du parti qui cède ne sont jamais considérés ni traités comme prisonniers, mais ils sont traités honorablement et reconduits chez eux.

» Les habitations de ces insulaires sont bien imaginées et ingénieusement exécutées. Pour la grandeur, elles varient de vingt à soixante pieds de longueur, et de dix à trente pieds de largeur ; elles n'ont que le rez-de-chaussée avec des toits angulaires, proprement recouverts de feuilles de cocotier et de palmier, qui les rendent complétement impénétrables à l'eau. Leurs lits sont faits de nattes très-simples et très-molles ; des corbeilles et des berceaux en osier reçoivent les petits enfants. Des nattes très-bien travaillées servent pour les repas. Enfin, sous le rapport de la propreté, ces iusulaires l'emportent sur tous les peuples que j'ai visités dans mes voyages. Une cour spacieuse plantée d'arbres est attenante à chaque maison et est entourée d'une palissade de bambous, et au centre du village est la maison du chef, à qui sont confiées toutes les affaires du pays. »

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

CHAP. XIV. Traversée de Borabora au Port-Praslin de la Nouvelle-Irlande et séjour au Port-Praslin de la Nouvelle-Irlande. 1

CHAP. XV. Observations générales sur les habitants de la Nouvelle-Irlande. 36

CHAP. XVI. Traversée de la Nouvelle-Irlande à l'île de Waigiou par le canal de Saint-Georges; vues de la Nouvelle-Bretagne, de l'île d'Amakata ou d'York, communication avec les naturels de cette dernière île, vue des îles Sandwich, de Schouten et des côtes de la Nouvelle-Guinée et séjour à la baie d'Offach de l'île de Waigiou. 72

CHAP. XVII. Observations générales sur les productions naturelles et sur les habitants de l'île de Waigiou. 109

CHAP. XVIII. Traversée de la baie d'Offach (île de Waigiou) à Bourou et séjour à Caïeli ou Cajéli, île de Bourou, l'une des Moluques. 131

CHAP. XIX. Traversée de Caïeli à Amboine et séjour dans cette dernière île. 175

CHAP. XX. Traversée d'Amboine au Port-Jackson, par l'ouest et le sud de la Nouvelle-Hollande et séjour au Port-Jackson de la Nouvelle-Galles du sud. . . 224

Digitized by Google

Pages.

CHAP. XXI. Traversée du Port-Jackson à la Nouvelle-Zélande et séjour à la Baie-des-Iles. 307

CHAP. XXII. Réflexions générales sur les habitants de la Nouvelle-Zélande. 350

CHAP. XXIII. Traversée de la Baie-des-Iles (Nouvelle-Zélande) à l'île de Rotouma et observations recueillies sur Rotouma et sur ses habitants. 412

CHAP. XXIV. Traversée de l'île de Rotouma à l'île Oualan. 445

CHAP. XXV. Observations générales sur l'île d'Oualan, sol, productions, habitants, mœurs, langue, etc. . . . 459

CHAP. XXVI. Traversée de l'île Oualan à la Nouvelle-Guinée, à Sourabaya, l'île Saint-Maurice, l'île Sainte-Hélène et arrivée en France. 523

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

Digitized by Google

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pages 154, lignes 8 et 14, d'Inville, *lisez*, d'Urville.
290, 13, répous, *lisez*, crépons.
193, 10, colletée, *lisez*, décolletée.
id. 14, Ravavac, *lisez*, Ravavaé.
id. 17, molusques, *lisez*, Moluques.
id. 29, 90, *lisez*, 900 piastres.
219, 15, *garma*, lisez, *garua*.
221, 4, dorures, *lisez*, encolure.
222, 12, semer, *lisez*, semner.
id. 28, élément de : *lisez*, immense.
232, 12, pointée, *lisez* pointue.
id. 15, lissées, *lisez*, tissées.
235, en note, corrigez ainsi la latitude, 17° 33′ 51″ et la longitude, 150° 25′ 24″.
236, 25, défuter, *lisez*, déferler.
252, 17, *Opaze*, lisez, *O-pare*.
255, 8, Vanikord, *lisez*, Vanikoro.
257, 1, de la note, Matavi, *lisez*, Matavai.
263, 2, d'Orville, *lisez*, d'Urville.
281, 28, arunes, *lisez*, arum.
282, 11, couronne les, *lisez*, que couronne les.
287, 4, *naiore*, lisez, *maiore*.
290, 38, Paris, *lisez*, Pari.
298, 20, faro, *lisez*, taro.
300, 20, âme, *lisez*, cime.
303, 12, Gamot et Fabert, *lisez*, Garnot et Gabert.
306, 32, seares, *lisez*, scares.
327, 1, dilatent, *lisez*, déhitent.
329, 25, *taifensis*, lisez, *taitensis*.
458, 13, acidulées, *lisez*, aciculées.
373, 26, *poucho*, lisez, *poncho*.
377, 5, plante de Cook, lisez, *plane*.
437, 22, Naupiti, lisez, Maupiti.
id. 23, *Naupiti*, lisez, *Maupiti*.
456, 24, envers, *lisez*, avers.
485, 19, *apysie*, lisez, *aplysies*.

Digitized by Google

TOME SECOND.

Pages 1, lignes 13, courrier, *lisez*, coursier.
25, 32, colophyllum, *lisez*, calophyllum
26, 26, cacriarina, *lisez*, casuarina.
38, 13, comestique, *lisez*, cosmétique.
99, 19, coucou tacheté, *lisez*, couscous tacheté.
115, 5, Babir-ussa, *lisez*, Babi-russa.
154, 31, éfoces, *lisez*, ésoces.
174, 26, élices, *lisez*, hélices.
198, 12, Amangk, ou Bouana, *lisez*, Amankou-Bouana.
226, 33, Carinaive, *lisez*, Carinaire.
232, 19, bois, *lisez*, baies.
233, 5, *fielo*, lisez, *field*.
247, 24, aramatta, *lisez*, Paramatta.
271, 15, Emions, *lisez*, Emious.
271, 16, Bristane, *lisez*, Brisbane.
280, 18, Nouvelle-Zélande, *lisez*, Nouvelle-Hollande.
295, 11, de la note, Brow, *lisez*, Brown.
302, 29, ému à casque, *lisez*, ému sans casque.
316, 24, livrée, *lisez*, lissée.
346, 20, île *Ipiripi*, *lisez*, baie *Ipiripi*.
352, 4, rougies, *lisez*, rangées.
355, 17, Jais, *lisez*, Jade.
356, 5, Sade, *lisez*, Jade.
361, 3, Irlandais, *lisez*, Islandais.
419, 23, Maquaire, *lisez*, Maquarie.
425, 23, indulcis, *lisez*, *edulis*.
432, 6, tidji, *lisez*, fidjis.
445, 5, Boham, *lisez*, Bouham.
446, 11, Mauselle, *lisez*, Maurelle.
447, 7, Luske, *lisez*, Lûke.
448, 5, de la note, Sataotte, *lisez*, Sataoëlle.
id. 16, *id.* Ulca, *lisez*, Ulea.
id. 17, *id.* Ulce, *lisez*, Ulee.
id. 24 et 26, *id.* Carolines, *lisez*, Carolins.
id. 26, *id.* Logolen, *lisez*, Logoleu.
id. 26, *id.* Langoulous, *lisez*, Lougoulous.
id. 30, *id.* Lope, *lisez*, Hope.

Digitized by Google

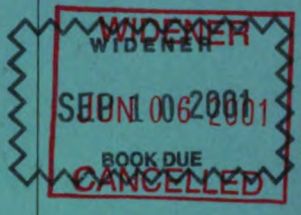
Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be ret
the Library on or before the last date
stamped below.

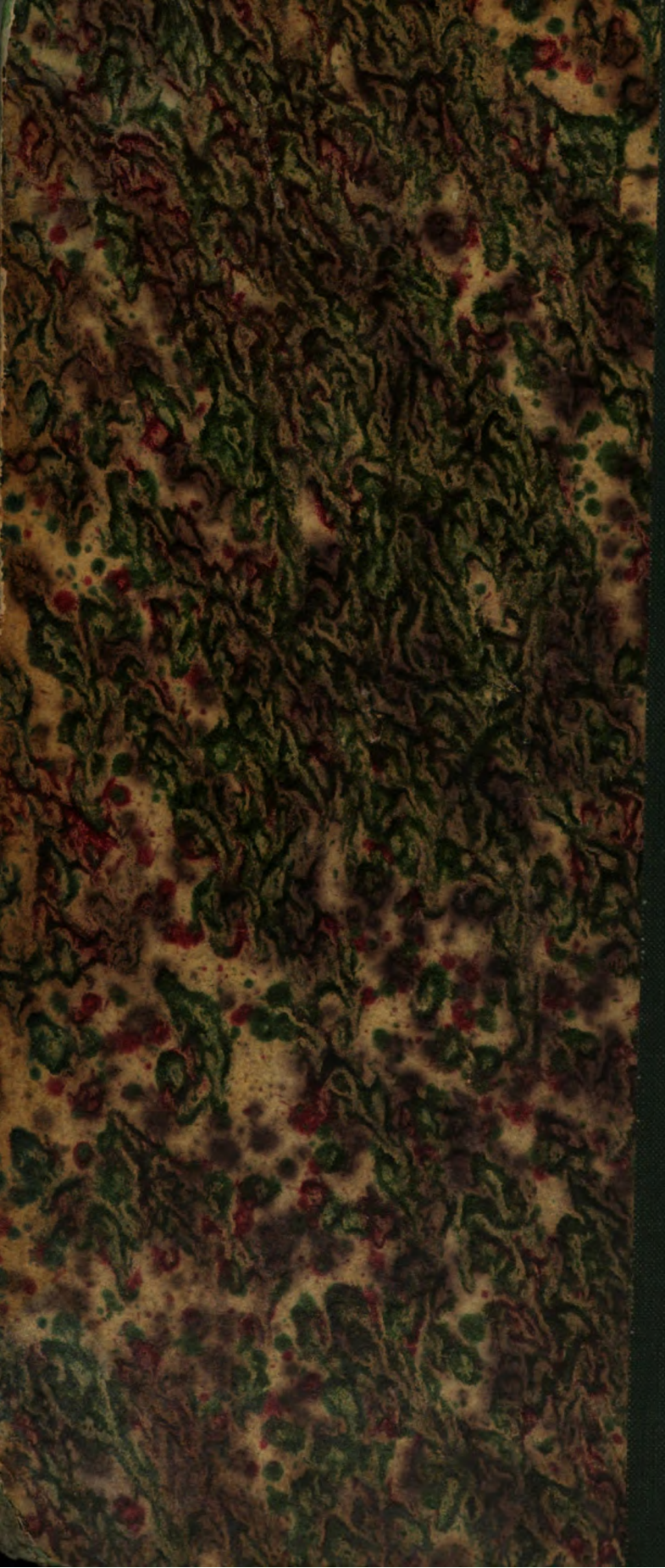
A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.



3 2044 055 084 131

Digitized by Google


Digitized by Google